

---

Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

---

1886

## Volume 51: 1886

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>

 Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

---

### Recommended Citation

Volume 51: 1886, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).  
<http://via.library.depaul.edu/annales/51>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [digitalservices@depaul.edu](mailto:digitalservices@depaul.edu).



**ANNALES**

**DE LA CONGRÉGATION**

**DE LA MISSION**





# ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

# DE LA MISSION

OU

RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION  
ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

---

TOME LI — ANNÉE 1886

N° 1



PARIS

IMPRIMÉ PAR PILLET ET DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

—  
1886

# PROVINCE DE FRANCE

---

## RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

## LES ORIGINES ET LES TRAVAUX DE NOS MAISONS

---

ROCHEFORT-SUR-MER

SÉMINAIRE DE LA MARINE ET PAROISSE

1683-1791

(Suite<sup>1</sup>)

### V. L'AUMONERIE DE LA MARINE

Les prêtres de la Mission au séminaire de Rochefort n'étaient pas chargés seulement de préparer des aumôniers pour la marine. Ceux-ci, après qu'ils avaient été ordonnés prêtres, devaient vivre en communauté, sous la direction et sous l'autorité du supérieur du séminaire ; c'était lui qui était responsable de leur conduite et qui leur assignait les fonctions auxquelles ils devaient s'appliquer.

Lorsque les aumôniers n'étaient pas sur mer, les prêtres de la Mission les associaient à leur travail dans les hôpitaux ; on les appliquait au soin spirituel des malades du grand hôpital de la marine, et on leur confiait une partie de l'aumônerie du petit hôpital des orphelins.

Lorsque les vaisseaux partaient, le supérieur du séminaire

---

1. Voir tome L, page 496.

désignait les aumôniers qui devaient s'embarquer, et il se faisait garant de leur conduite pendant la navigation. Dans une dépêche datée de Versailles et adressée à l'Intendant de la marine, le marquis de Seignelay écrivait : « L'intention du Roi est que les missionnaires aient toujours dans leur maison le nombre de dix aumôniers, et qu'ils remplacent ceux qui sont à la mer. Je vous envoie aussi un ordre de Sa Majesté à leur supérieur, pour l'obliger de donner un missionnaire pour avoir inspection sur la conduite des aumôniers qui servent dans l'escadre de Rochefort <sup>1</sup>. » Les conventions mentionnées plus haut réglaient les attributions respectives des ecclésiastiques et des commandants de vaisseaux ; quant aux détails du service religieux, ils étaient fixés par des ordonnances spéciales <sup>2</sup>, dont le texte sur cette matière paraît en grande partie emprunté au contrat passé avec les missionnaires en 1683. On y avait prévu en particulier ce qui regardait les prières de l'équipage, le soin religieux des enfants, la célébration de la messe à bord quand l'état de la mer le permettait. On n'avait pas pu cependant prévenir toutes les difficultés, et de temps à autre des plaintes s'élevaient contre quelques aumôniers. « Vous avez bien fait, écrivait, en 1693, le chancelier de Pontchartrain à l'Intendant de Rochefort, d'informer le Supérieur de la Mission de la conduite de cet aumônier (du vaisseau l'*Adroit*) ; il ne faut pas souffrir qu'il serve à l'avenir sur les vaisseaux <sup>3</sup>. » Au retour de la navigation, on faisait reprendre autant que possible la vie de communauté aux aumôniers. Quelquefois on les envoyait desservir momentanément une paroisse du littoral ou des îles voisines. Ainsi, dans une autre dépêche, le même chancelier de Pontchartrain disait à l'Intendant (21 janvier 1693) : « M. l'évêque de la Rochelle m'écrit qu'il serait nécessaire qu'il y eût deux prêtres à l'île d'Aix, celui qui y est ne pouvant pas suffire à ses fonctions ; et d'ailleurs tout le monde ne pouvant pas entendre la messe en même temps. Et, sur le

---

1. *Dépêches de la Cour*, ann. 1689. Archives du tribunal de la marine, à Rochefort.

2. *Ordonnance* de Louis XIV pour les armées navales et arsenaux de la marine. Paris, 1750. Liv. XIX, tit. ix, pages 36, 93, 392.

3. *Dépêches de la Cour*, ann. 1693.

compte que j'en ay rendu à Sa Majesté, elle m'ordonne de vous écrire d'y en envoyer encore un. Vous pourrez y mettre un aumônier des vaisseaux désarmés et lui faire payer ce que vous jugerez à propos d'augmentation de solde, afin qu'il y puisse subsister<sup>1</sup>. » Telles étaient les fonctions auxquelles étaient appliqués les aumôniers. Dans la ville, tout ce qui regardait le service religieux de la marine était accompli par les Missionnaires attachés au séminaire ou à la paroisse. L'émulation pour le bien suscitait parfois quelques difficultés de détail avec les capucins ; mais c'était peu de chose, et l'administration de la marine maintenait les droits de la Mission. Ainsi, le marquis de Seignelay écrivait de Versailles, le 30 avril 1689, à l'intendant Bégon, à Rochefort : « Sa Majesté n'estime pas qu'il y ait rien à changer à ce qui a été écrit au sujet du *Te Deum* à chanter sur l'admiral et la bénédiction des vaisseaux neufs. Le supérieur de la Mission est sans contredit le chef des aumosniers de la marine, et cela joint à sa qualité de curé de Rochefort lui donne incontestablement le droit de faire ces fonctions. Il faut que vous empêchiez que les capucins ne fassent aucune difficulté sur ce sujet, et j'en écris en conformité à M. l'évesque de la Rochelle<sup>2</sup>. »

De plus graves différends avaient surgi : les uns touchaient à l'existence même de l'aumônerie, les autres étaient relatifs à l'église qui servait de centre à toutes les œuvres<sup>3</sup>. — Pour l'existence de l'aumônerie, il fallait des ressources matérielles, et la communauté des aumôniers ne pouvait subsister qu'au moyen des pensions promises par l'Etat pour l'entretien de chacun d'eux. Mais le trésor royal, épuisé par les dépenses de guerre, ne payait ces pensions qu'après bien des délais ; les charges s'accroissaient, et en 1689 la Congrégation fut sur le point de renoncer pour ce motif à l'établissement de Rochefort. L'administration de la marine s'en émut. Le marquis de Seignelay écrivit de Versailles à l'intendant de Rochefort que les missionnaires « étaient tenus par le traité qu'on avait

---

1. *Dép. de la Cour.* Ibid.

2. Ibid. — Les capucins parvinrent cependant à obtenir plus tard une partie des fonctions de l'aumônerie et le titre d' « aumosniers de l'admiral ».

V. *Estat des appointements, etc.* — *Archives de la Charente-Inférieure*, C, 155

3. Ibid., ann. 1689.

fait avec eux <sup>1</sup> ». Il omettait de constater qu'on n'en observait plus les clauses à leur égard. Il est probable qu'à la suite de cet incident le trésor royal fut plus exact pendant quelque temps à fournir les sommes promises et nécessaires ; l'œuvre continua. — En 1713, les mêmes difficultés avaient reparu. On constate que depuis plusieurs années, la subvention annuelle convenue pour l'entretien des aumôniers n'avait pas été payée ; il fallait donc trouver un remède à cette situation. Pour remplacer la somme annuelle de 6,000 livres due par la cour, on avait uni déjà à l'établissement de Rochefort les deux prieurés de Saint-Vivien de Saintes et de Saint-Éloy de la paroisse de Tonnay-Charente. On projeta alors, pour décharger entièrement le trésor royal, d'unir encore au séminaire l'abbaye de Saint-Jean-d'Angely. M. Bonnet, dans sa circulaire du 1<sup>er</sup> janvier 1714, annonça même la chose comme accomplie ; l'*Histoire de Rochefort* dit de son côté que l'affaire s'arrangea entre la cour et les religieux de Saint-Jean-d'Angely, moyennant une transaction <sup>2</sup>. Ceux-ci devaient payer une rente annuelle de 6,000 francs au séminaire de Rochefort et gardaient l'entière possession de l'abbaye. En réalité rien ne fut fait ; le roi vint à mourir pendant les négociations et cette affaire ne réussit pas. Il fallut continuer à être patient et parfois recourir à des emprunts très onéreux. En 1778, un nouveau traité fut passé pour remédier à cette situation, mais les clauses n'en furent guère plus exactement accomplies par le Trésor Royal <sup>3</sup>.

Une autre œuvre pressait, savoir l'agrandissement de l'église ou plutôt de la chapelle Saint-Louis. Cette église, très petite, était devenue tout à fait insuffisante, vu l'accroissement de la population catholique et l'extension des œuvres. Les missionnaires firent de fréquentes démarches, afin d'obtenir du gouvernement des ressources pour bâtir une église spacieuse. L'Etat leur accorda un terrain suffisant sur l'emplacement du « jardin du Roi, » mais il différa toujours de donner les secours pécuniaires qu'il

---

1. *Dép. de la Cour.* Ibid.

2. T. I, p. 289.

3. *Mémoire sur l'établissement de Rochefort*, mss. Archives de Saint Lazare.

promettait. « Au moment de la signature de la paix de Riswick, la marine avait fait des prises importantes, qui pouvaient ramener une certaine aisance dans les finances de l'Etat. Les missionnaires demandèrent alors qu'une « petite partie des sommes en-  
« levées à des peuples qui s'étaient éloignées de la Sainte Église  
« fût consacrée à l'érection, à Rochefort, d'une maison de Dieu,  
« en remplacement de l'insuffisante chapelle votive élevée sur un  
« terrain du Roi. » La Cour ne put accéder à cette requête; mais par l'intendant Bégon, elle fit obtenir du corps de ville de Rochefort, qu'une partie des taxes d'octroi serait affectée à cette destination. — Le 11 juillet 1697 eut lieu l'adjudication des travaux pour allonger « l'église jusqu'à l'alignement de la rue, à laquelle on venait de donner le nom de rue Saint-Paul en mémoire du fondateur de la Mission ». Tel est le récit des historiens de Rochefort<sup>1</sup>. Le dernier détail indique un hommage rendu par la reconnaissance à saint Vincent de Paul, dont les œuvres avaient fait déjà tant de bien dans la nouvelle ville maritime. On ne pouvait donner à la rue où était l'église desservie par les missionnaires le nom de Saint-Vincent-de-Paul, car le vénérable fondateur de la mission n'était pas encore canonisé; pour cela sans doute on garda seulement de son nom ce qui suffisait à rappeler son souvenir. Cette rue a conservé le nom de rue Saint-Paul. — L'agrandissement projeté de l'église ne put malheureusement pas s'exécuter. Les prêtres de la Mission réussirent seulement, en 1728, à obtenir de la ville, de la marine et de quelques souscripteurs particuliers, un fonds de 7,500 livres; ils l'affectèrent à la construction de leur église : c'est la tour Saint-Louis, aujourd'hui tour des Signaux<sup>2</sup>.

Au milieu de ces difficultés les missionnaires cependant ne se décourageaient pas. Les œuvres paroissiales étaient l'objet d'une continuelle sollicitude, comme le constatent les procès-verbaux de visite épiscopale. La visite des prisonniers, le soin spirituel des nouveaux convertis étaient prévus et organisés avec un soin spécial; les écoles étaient visitées chaque huit jours par le clergé,

---

1. VIAUD, t. I<sup>er</sup>, p. 148.

2. Ibid., p. 127.

afin de voir si les ordonnances de l'évêque y étaient fidèlement observées. Enfin, en 1698, le mémoire sur la généralité de la Rochelle<sup>1</sup> constatait qu'il y avait peu de villes où les pauvres fussent aussi soulagés qu'à Rochefort. Ce mémoire mentionnait en particulier une institution spéciale, savoir un « hôpital pour les mousses, qui sont de pauvres orphelins qu'on élève pour faire des matelots ». Voici quelques détails sur cette œuvre.

## VI. L'ŒUVRE DES MOUSSES

L'année 1692 avait été particulièrement funeste à la population de Rochefort, ville alors surtout très malsaine; la mort avait laissé sans asile et sans pain un grand nombre d'enfants que la charité publique recueillit. L'intendant Bégon et M. Chotier, alors supérieur de la mission et curé de Saint-Louis, unirent leurs efforts pour remédier à cette désastreuse situation. L'intendant chercha un local pour recevoir et installer convenablement ces orphelins; le supérieur des missionnaires le seconda et se chargea du soin spirituel de l'établissement.

La marine possédait, à proximité de la partie sud du port, une maison qui était assez vaste pour servir d'hôpital, et, en même temps, d'école aux orphelins. Le charitable intendant la fit disposer à la hâte; il prit en même temps les mesures nécessaires pour que les enfants admis dans cet hôpital y reçussent l'instruction convenable. Il avait en vue de préparer ainsi pour l'avenir d'excellents pilotes, des marins et des ouvriers habiles. En 1698, cet établissement existait encore; le Mémoire sur la généralité de la Rochelle le mentionne. Malheureusement, les instructeurs des gardes de la marine, qui étaient chargés de donner des leçons aux enfants réunis, ne secondèrent pas suffisamment les vues de l'intendant, et ils suscitèrent des difficultés, contre lesquelles les efforts de l'homme bienfaisant furent impuissants, et cette entreprise si utile dut être abandonnée. Les enfants furent répartis dans les équipages de la flotte, et la maison reçut une autre destination. Le souvenir de cette œuvre intéressante subsiste encore

---

1. *Mémoire*, etc.; v. *Archives de la Saintonge*, t. II, p. 48.

dans la dénomination donnée à la rue où était cet établissement; elle a conservé jusqu'à nos jours le nom de *Rue des Mousses*<sup>1</sup>.

Le supérieur des prêtres de la mission, lequel avait accepté la direction spirituelle de l'établissement, seconda de tout son pouvoir le charitable fondateur. Quoique ses confrères et les aumôniers fussent nécessaires sur les vaisseaux du Roi et dans les hôpitaux, ils donnèrent cependant tous les soins possibles à cette charitable institution. Quand les enfants passaient sur les vaisseaux, le zèle des missionnaires les y suivait, et quand ils furent tous dispersés dans les équipages, la même sollicitude les y accompagna. Ainsi, nous trouvons dans les procès-verbaux de visites, que « chaque semaine un des Messieurs de la Mission est envoyé par le supérieur faire une instruction familière aux enfants qui sont mousses dans les vaisseaux, et prendre soin de leur administrer les sacrements<sup>2</sup> ». Quelques années plus tard, il était de nouveau réglé, que « les missionnaires feraient, trois fois la semaine, des instructions aux mousses, soit par eux ou par les sieurs aumôniers<sup>3</sup> » résidant dans le séminaire.

## VII. LES HOPITAUX DE LA MARINE; LES FILLES DE LA CHARITÉ

Le contrat d'établissement (1683), outre la direction du séminaire, confiait aux prêtres de la mission le soin de « l'hospital royal des matelots fondé par Sa Majesté en la ville de Rochefort ». Ils y administraient les sacrements, faisaient les fonctions curiales et devaient former des aumôniers à la visite et au soin des malades. Ils étaient « sous la protection spéciale du Roy, sans que les intendants de la province et officiers, tant de la marine que dudit hospital, aient veüe ni autorité sur eux ». On ajoutait, que « lesdits intendants et autres officiers de l'hospital et de la marine appuieront lesdits prestres dans l'exercice de leurs fonctions, particulièrement quand il s'agira d'empescher les juremens, blasphemes, yvrongneries, querelles, s'il en arrivait, tant dans ledit hôpital que sur les vaisseaux ».

---

1. VIAUD, *ibid.*, p. 96.

2. Procès-verbaux des visites épiscop., 20 nov. 1694.

3. *Ibid.*, févr. 1698.



Un hospice avait été construit à Rochefort pour recevoir les malades appartenant au corps de la marine. C'est la caserne actuelle d'artillerie, dite *caserne Charente*. — Le séminaire fut installé dans un des pavillons de cet hôpital, jusqu'au jour où, ce pavillon ayant été pris afin d'en faire un magasin pour les vivres de la marine, le personnel du séminaire fut dispersé dans la ville. Trois des prêtres de la mission habitèrent alors une maison appartenant à l'hôpital des orphelins, et dite le *Petit-Séminaire* : elle est située dans la rue Saint-Pierre, derrière l'hôpital même des orphelines<sup>1</sup>. Ils y demeurèrent jusqu'en 1788. A cette époque, on les reçut dans l'hôpital neuf de la marine.

Trois autres des missionnaires du séminaire furent logés avec leurs confrères de la paroisse; les aumôniers prirent çà et là leur demeure en ville, mais on ne tarda pas à ressentir les inconvénients de cette situation. — Voici quelques renseignements sur chacun des hôpitaux :

#### 1° *Le Grand-Hôpital de la marine (1684)*

Saint Vincent de Paul avait employé très utilement les filles de la Charité dans l'accomplissement de ses œuvres. Suivant son exemple, les prêtres de la Mission les appelèrent à Rochefort, aussitôt qu'ils le purent. Dès l'année qui suivit l'arrivée des missionnaires dans cette ville, six sœurs vinrent y prendre le soin de l'hôpital de la marine, en vertu d'un contrat passé entre le marquis de Seignelay, au nom du roi, et leur supérieure générale, de l'avis et consentement de M. Edme Jolly, supérieur général. On devait augmenter le nombre des sœurs au fur et à mesure des besoins du service. En 1707, elles étaient vingt; en 1790, leur nombre était arrivé à trente-quatre.

L'intendant Michel Bégon, dans son mémoire sur la généralité de la Rochelle<sup>2</sup>, disait, en 1698, de l'hôpital de la marine : « Il est servi par les sœurs de la Charité qui s'en acquittent avec beaucoup d'édification. » Plusieurs d'entre elles donnèrent en effet de beaux exemples de vertu.

---

1. *Mémoires sur Rochefort*, par Thomas. Rochefort, 1828, p. 215.

2. *V. Archives histor. de la Saintonge*, t. II, p. 47.

On a conservé le souvenir de la sœur Madeleine Prignier, morte à vingt-huit ans (1690) et dès lors « si détachée des intérêts de la terre, de sa santé, de son pays<sup>1</sup> »; le souvenir de la sœur Jeanne Chatard, avec son angélique modestie et son zèle qui abrégéa sa vie. Sa notice est la seconde du recueil précieux des circulaires par lesquelles, depuis 1760, on envoie, chaque année, à la Compagnie, les récits les plus édifiants sur les sœurs défuntés.

En 1745, éclata sur la population de l'hôpital de la marine un cruel fléau. Il fut apporté par les malades de l'escadre de Provence au milieu desquels se développa un scorbut contagieux, qui devint une sorte de peste. Les sœurs firent avec intrépidité leur devoir et dix-neuf d'entre elles succombèrent coup sur coup sur ce nouveau champ de bataille<sup>2</sup>. — Après la mort de la sixième victime, voici ce qu'on écrivait de Paris sur ces héroïques dévouements :

« Nous avons perdu presque à la fois ces six chères filles dans une circonstance qui leur est glorieuse, puisqu'elle leur donne droit à l'auguste qualité de martyres de la charité. L'occasion leur en a été fournie par la descente d'une escadre de cinq mille hommes à l'île d'Aix, qui avait essuyé tous les périls de la navigation la plus pénible. Ces hommes, qui à peine en avaient la figure, furent conduits au grand hôpital de Rochefort; ils étaient à demi pourris par les ulcères et autres maux semblables qui les accablaient. Leur vue inspirait du saisissement et de l'effroi; ils exhalaient une odeur si insupportable, que l'infection ne tarda pas à s'en répandre dans toute cette vaste maison, et d'y produire une malignité contagieuse. Dieu réservait à nos chères filles cette épreuve pour signaler leur zèle, qui remplit d'admiration et d'étonnement non seulement ceux qui en ressentaient les effets, mais encore toute la ville.

« Voici comment s'en explique M. l'Intendant à leur sujet :  
« Qu'on ne me vante plus les femmes de l'antiquité; elles sont  
« surpassées dans la circonstance présente par les Filles de la

---

1. *Circul. et remarques*, t. II, p. 441, 442; Confér. du 18 juin 1690.

2. VIAUD, *Hist. de Rochefort*, t. 1<sup>er</sup>, p. 396. — COCHON-DUPUY, *Mémoires*.

« Charité. Le capitaine, étant témoin de ce qu'on faisait pour le  
 « soulagement des malades de son escadre, ne put s'empêcher de  
 « publier qu'entre les grâces que Dieu leur avait accordées, une des  
 « plus grandes était les traitements favorables qu'on exerçait à leur  
 « égard, pour le salut de leur âme et la guérison de leur corps..  
 « Mes enfants, leur disait-il, bénissons mille fois la Providence  
 « d'avoir permis que nous soyons si heureusement tombés. Jamais  
 « on n'a pu voir une escadre si maltraitée ni si parfaitement  
 « secourue ; nos malheurs sont sans exemple aussi bien que nos  
 « ressources. Prions unanimement pour les saintes filles qui s'ex-  
 « posent à la mort pour nous en garantir. » Jamais moisson n'a  
 été saisie avec plus d'ardeur ; et, quoiqu'elle ne présentât pour  
 salaire qu'une mort violente, elle était l'objet désiré de toutes ces  
 courageuses ouvrières...

« La plus âgée des victimes choisies par Dieu ne passait pas  
 vingt-neuf ans ; les autres étaient encore beaucoup plus jeunes,  
 mais toutes également contentes de sacrifier leur vie pour l'amour  
 de Notre-Seigneur. La maladie les attaqua violemment, mais  
 elles n'eurent aucune des frayeurs qui accompagnent parfois les  
 derniers moments. Elles purent recevoir tous les sacrements en  
 bonne connaissance et moururent, en bénissant Dieu et en lais-  
 sant un bel exemple de charité. — C'étaient les sœurs Michel  
 Dutil, Anne-Josèphe Defaux, Cécile Frenelle, Marie Mosnier,  
 Marguerite Lefèvre et Anne Murenne<sup>1</sup>. »

A la nouvelle de cette douloureuse mais glorieuse épreuve, les  
 sœurs des environs de Rochefort s'offrirent à l'envi et on en accepta  
 quelqu'une de chaque maison de la province, pour remplacer  
 celles que le fléau emportait.

## 2° *L'Hôpital des orphelines de la marine* (1693).

Il y avait des besoins auxquels le grand hôpital de la marine  
 ne pouvait remédier. M. Jean Lehall, supérieur à Rochefort, en  
 1689, se chargea d'y pourvoir ; il fit, pour créer une nouvelle  
 œuvre en faveur des pauvres filles de ce port, des démarches qui  
 n'aboutirent pas, mais qui préparèrent le succès. En 1693, le

---

1. *Circ. et remarq.*, t. II, p. 707.

supérieur, M. René Piron, eut le bonheur de voir réalisé ce que ses prédécesseurs avaient projeté ; et, comme l'œuvre des mousses s'était établie l'année précédente, cette année-là fut créée une œuvre correspondante pour les petites filles orphelines et pour les veuves des marins, employés et ouvriers du port.

L'Intendant Michel Bégon, en 1698, dans son *Mémoire*, mentionne le bien que produisait déjà cette utile institution. Ce que l'Intendant, aussi modeste que charitable ne dit pas, c'est la part qu'il eut à la création de cet établissement qui subsiste toujours. Dès 1693, il avait à cette fin acquis des maisons ; et, quand il se trouva en mesure d'ouvrir le nouvel hospice, en y accueillant douze des plus pauvres veuves, c'est lui encore qui sollicita l'agrément du roi, lequel confirma, en 1696, la nouvelle fondation, dont le soin avait été confié aux Filles de la Charité.

Le 22 septembre 1723, dans une réponse manuscrite adressée à l'intendance de la généralité de la Rochelle<sup>1</sup>, la sœur Jeanne Gauvin, supérieure, constatait qu'il y avait dans ce petit hôpital : « 12 lits pour 12 femmes malades, 30 lits pour 30 orphelines et 2 chambres pour instruire les petits filles de la ville à prier Dieu, lire et écrire. Cette maison, ajoutait-elle, était desservie par six filles de la Charité, dont deux tiennent les petites écoles. »

Les sœurs des orphelines secondaient, selon leur pouvoir, le zèle des missionnaires pour la conversion des hérétiques ; le gouvernement leur confiait de son côté, comme aux autres communautés, le soin d'instruire les enfants des nouveaux convertis. On a conservé une lettre portant la signature du roi et adressée à la supérieure de l'hôpital des Orphelines, le 27 juin 1714 : « De par le Roy. — Chère et bien amée, ayant jugé à propos de faire mettre en votre maison la Demoiselle Du Vivier Thomas pour y estre instruite des vérités de la Religion catholique, apostolique et romaine, Nous voulons et vous mandons que vous ayiez à l'y recevoir et garder jusqu'à nouvel ordre et à luy donner les instructions nécessaires. S'y n'y faites faute, car tel est nostre plaisir. Donné à Marly, le xxvii juin 1714. Louis. »

Soutenues elles-mêmes par les soins attentifs des missionnaires,

---

1. *Archives de la Charente-Inférieure*, H, 86, fol. 41.

les sœurs de cette maison se dévouaient à la pratique fervente de toutes leurs règles, comme on peut le voir par les notices de la sœur Julienne Jouvin (1744), si douce et si obéissante en tout, et de la sœur Marguerite Baptendier, (1776), si zélée pour la règle et pour le parfait accomplissement de son devoir<sup>1</sup>.

M. Bégon avait fait élever une chapelle pour le service religieux dans une dépendance de la maison. Elle fut dédiée, sur la demande des habitants qui voulaient perpétuer le souvenir des bienfaits du charitable intendant, à saint Michel, son patron<sup>2</sup>. C'est sans doute le même sentiment de reconnaissance, qui a fait dédier la chapelle actuelle à ce saint archange, et placer son image au-dessus de l'autel. Un prêtre de la Mission était chargé de la *direction spirituelle* de l'hôpital des orphelines; chaque semaine un des aumôniers était, à tour de rôle, désigné pour y aller dire la messe<sup>3</sup>.

Parmi les missionnaires qui portèrent un grand intérêt à l'hôpital des orphelines, on doit sans doute compter M. Édme THIBAUT<sup>4</sup>; on trouve plusieurs pièces signées de lui dans des donations faites en faveur de cet établissement, et qu'il avait sans doute encouragées. Elles sont datées de 1712 et 1713, et M. Thibault y signe comme supérieur et curé, quoiqu'il ne soit pas mentionné sur l'ancienne liste des curés de Saint-Louis. Il rendit cependant un service particulier, que la Relation de sa vie mentionne ainsi : « A Rochefort, le gouvernement militaire étant indisposé contre nous par les menées secrètes d'un ennemi de la Mission, M. Thibault employa sa douceur, sa sagesse, sa prudence pour ramener le calme, et il y réussit parfaitement<sup>5</sup> ». Il ne fit sans doute qu'un court séjour à Rochefort. Doué de qualités précieuses et très variées, il se prêta à tous les changements d'office qu'on voulut, sans témoigner jamais en éprouver aucune peine. Il avait été supérieur du grand séminaire de Châlons-sur-

---

1. Circul. et remarq., t. II, p. 674 et 827. — Dom PIOLIN, *Histoire de l'Église du Mans*, 1863, t. VI, p. 478.

2. VIAUD, *Hist. de Rochefort*, t. 1<sup>er</sup>, p. 100.

3. *État du spirituel*, etc.

4. Né à Joigny, diocèse de Sens, le 1<sup>er</sup> novembre 1662; reçu dans la Congrégation le 30 avril 1682; mort à Saint-Lazare le 7 avril 1744.

5. *Anciennes Relations abrégées*, p. 553.

Marne, où il montra son zèle et sa science en maintenant les principes de soumission à l'Eglise, contre les ecclésiastiques peu soumis à la Constitution *Unigenitus*; et, en 1724, il eut une grande part à la décision prise par l'Assemblée générale de 1724, relativement à la signature d'un formulaire comme profession de foi aux doctrines contenues dans cette Constitution.

Après M. Thibault, les missionnaires continuèrent leur concours dévoué à l'établissement des orphelines. En 1779, les ressources ayant augmenté, le nombre des orphelines fut porté à 40, celui des veuves à 20; c'est, encore, croyons-nous, le nombre de celles qui sont admises de notre temps.

#### VIII. QUELQUES NOTICES SUR LES MISSIONNAIRES ET LES FRÈRES-COAJUTEURS DE LA MAISON DE ROCHEFORT

Si les œuvres accomplies par les congrégations religieuses sont ordinairement plus fécondes, c'est parce que chaque membre se trouve personnellement plus aidé, pour le travail de sa propre sanctification, par la pratique des règles et par les exemples édifians qu'il a près de lui. Que les missionnaires de la maison de Rochefort aient trouvé à l'intérieur de leur petite communauté ce secours et cette consolation, il suffira, pour le constater, de parcourir le recueil de nos anciennes notices. Il est peu de maisons de la Congrégation, à cette époque, où se soient trouvés presque ensemble autant de prêtres et de frères, dont la mémoire ait mérité d'être conservée. Nous n'avons qu'à transcrire ces anciennes notices que nous sommes heureux de tirer de l'oubli.

Nous ne parlons pas de M. Charles Jouvenon, supérieur et curé de Saint-Louis, qui était l'âme et le modèle de la famille de Rochefort. Nous le mentionnerons tout à l'heure, en parlant des œuvres importantes auxquelles se rattache son souvenir. Voici ce qui a été écrit de quelques autres confrères :

Le 4 décembre 1739, après cinq ou six ans seulement de séjour à Rochefort, y mourait M. JULIEN JOSSE<sup>1</sup>. Il s'y était montré,

---

1. Né à Saint-Igneuc, diocèse de Saint-Brieuc, le 6 août 1673; reçu prêtre dans la Congrégation, le 12 janvier 1699.

comme dans l'œuvre des missions, « dévoué à l'observance de ses règles par principe d'honneur et de religion, exemplaire, plein de zèle et infatigable au travail ». Et ces quelques années lui avaient suffi pour se concilier l'estime et l'affection de toute la population<sup>1</sup>.

L'année suivante, on écrivait : « Le 8 du même mois de mars 1740, notre maison de Rochefort fit une perte considérable, par la mort de M. JOSEPH-MARIE JAUD<sup>2</sup>, qui était directeur du séminaire des Aumôniers de l'Hôpital et des filles de la Charité. Il était à la fleur de son âge et doué d'excellentes qualités.

« Depuis son entrée dans la Mission, il avait toujours fait paraître une constante égalité d'esprit, une conduite sage et régulière, de l'exactitude à tous ses devoirs, qu'il prévenait plutôt qu'il ne différait; une humeur fort sociable, qui, jointe à la bonté de son cœur porté à obliger un chacun, l'a rendu aimable à tous. M. Rance, qui a été son régent à Saint-Lazare et son supérieur à Angoulême, lui rend le témoignage qui suit, et auquel tous ceux qui ont connu ce cher défunt souscrivent de bon cœur: — J'ai appris avec une vive douleur la mort de M. Jaud. Pour découvrir les excellentes qualités qu'il avait reçues de Dieu, il fallait le connaître et le pratiquer; mais aussi, dès qu'on l'avait connu, il n'était plus possible de lui refuser l'estime et l'affection. Je l'ai eu pour écolier à Saint-Lazare, et je remarquai dès lors en lui un esprit raisonnable, un bon cœur, un naturel paisible, de l'amour pour la paix qu'il recherchait en tout, et pour lui et pour les autres. Il faisait de lui-même ce qui était nécessaire pour l'acquit de son devoir, sans qu'il fût besoin de veiller sur lui. Gai sans dissipation, modeste, retenu, il était à l'aise cependant dans les occasions où il le fallait être. Instruit convenablement sur les questions religieuses, il avait tourné surtout son esprit vers les vérités de la morale, et il en connaissait les bonnes règles. S'étant rendu propre à nos fonctions, il les a exercées avec honneur

---

1. *Relations abrégées*, p. 265. Quelques détails seraient à rectifier dans cette notice: par exemple, il faut lire *Saint-Louis* de Rochefort, et non pas *Notre-Dame*, etc.

2. Né à Escrille, diocèse de Besançon, le 4 janvier 1701; reçu dans la Congrégation le 16 octobre 1725.

et avec fruit. — Dès qu'on le demandait, il volait au secours des malades, sans se plaindre, sans se faire valoir; et, s'il les édifiait par son zèle, il ne les touchait pas moins par sa douceur. Aussi était-il si aimé dans la paroisse, qu'elle ne l'a vu qu'avec douleur repasser à Rochefort. Mais, pour lui, établi dans une sainte indifférence, il ne tenait à aucun lieu, disposé à quitter tout, à aller partout au premier signe de la volonté de ses supérieurs. Il n'était nullement difficile sur ses besoins personnels, tout le conten-  
tait. — Il avait d'ailleurs un très bon goût pour tout ce qui s'appelle belles-lettres, poésie, rhétorique; il lisait avec fruit les anciens auteurs, et en citait à propos les meilleures maximes et les plus belles pensées. Cette lecture lui était un agréable passe-temps, mais cette innocente attache était parfaitement subordonnée à l'application qu'il devait à ses fonctions. Il ne voyait le monde que par nécessité et à raison de son ministère. Il aimait à instruire la jeunesse; il avait une grâce particulière pour faire réussir les catéchismes et pour former les jeunes ecclésiastiques du séminaire à cette importante fonction<sup>1</sup>. »

Quelques mois plus tard, on publiait la notice suivante :

« Le 8 septembre dernier (1740), la mort nous enleva encore, dans notre maison de Rochefort, M. CHARLES-ÉTIENNE HOULLIEZ<sup>2</sup>. Depuis sept ans il édifiait la paroisse par sa piété, sa charité et son zèle pour le salut des âmes. Il était la consolation de tous ceux qui s'adressaient à lui. Une grande droiture et une bonne volonté faisaient son caractère. Toujours prêt à rendre service à tout le monde, jamais il n'a refusé à ses confrères la satisfaction de faire pour eux, soit de jour, soit de nuit, ce qu'ils lui demandaient. Par cette conduite si serviable et si pleine d'affection, il s'était rendu aimable à tous et avait acquis la confiance de chacun. Son âme, toujours égale et tranquille, paraissait exempte de passion; il souffrait sans se plaindre toutes les petites peines qui pouvaient lui arriver. Sa conscience très délicate le retenait dans toutes les occasions critiques, où les esprits, qui ne doutent de rien, ne se décident souvent qu'à leur malheur, et il demandait

---

1. Page 272.

2. Né à Aubigny, diocèse d'Arras, le 23 janvier 1706; entré dans la Congrégation le 25 avril 1725.



humblement conseil dans les moindres choses qui pouvaient l'embarrasser. On se souvient aussi de l'avoir vu, pendant son séminaire et ses études, ajouter à l'observance régulière de ses devoirs des œuvres de mortification et de pénitence, et se jeter courageusement aux pieds de ceux envers qui il croyait avoir manqué de douceur et de charité, et leur demander humblement pardon. Il est mort d'une maladie de poitrine dont on aurait cru son tempérament exempt. Dieu l'aura certainement récompensé, en particulier de son zèle, de sa droiture et de son aménité <sup>1</sup>. »

La maison de Saint-Louis posséda aussi des Frères coadjuteurs qui apportèrent avec leur dévouement leur part d'édification. Voici le souvenir qui leur est consacré :

Le 7 septembre 1736, s'éteignait à Rochefort le frère JOSEPH RICHARD <sup>2</sup>, coadjuteur. « Il s'était toujours parfaitement bien acquitté de tous les offices qui lui ont été confiés, et en particulier de celui de portier, pour lequel un spécial caractère de bonté, d'affabilité, d'honnêteté et de civilité le rendait tout à fait propre. Dans tout le cours de sa douloureuse et dernière maladie, il fit paraître beaucoup de patience et de soumission à Dieu, et il mourut dans de grands sentiments de piété, qui n'étaient que la suite de ceux qu'il avait toujours eus pendant sa vie <sup>3</sup>. »

Quelques années après, deux excellents frères mouraient presque en même temps. On écrivait à leur sujet :

Le 5 juillet 1743, nous perdîmes également, à la paroisse de Rochefort, notre frère ÉTIENNE BEURON <sup>4</sup>, mort dans les vifs sentiments de foi et de piété qui, depuis qu'il était à Rochefort, avaient paru en lui pour tout ce qui regardait le service de Dieu. Toujours prêt à rendre service à tout le monde, il excellait surtout dans l'assiduité à secourir les malades. Il a eu grand soin des confrères que nous venons de perdre; aussi on a dit de lui

---

1. Page 341.

2. Né à Vinay, diocèse de Grenoble, le 2 mars 1690; reçu dans la Congrégation le 29 juin 1713.

3. Page 100.

4. Né à Notre-Dame de la Délivrande, diocèse de Bayeux, en 1700; reçu dans la Congrégation le 22 novembre 1722.

qu'il était la victime de son dévouement à ces vénérables missionnaires. Il a paru aussi très exact à ses vœux. Également fidèle dans l'administration qui lui était confiée, quoiqu'il eût en main une grande partie du détail de la maison, il ne dépensait rien sans le proposer auparavant, et n'allait jamais au delà de ce qu'on lui avait permis. Parfaitement rangé dans ses petites affaires selon toutes les règles de la fidélité et de la justice, il n'a eu aucune inquiétude en mourant, ni aucune peine à se déterminer à mourir. Détaché du monde, il l'a quitté sans regret, consommant, par sa douce résignation au bon plaisir de Dieu, l'édification qu'il avait donnée pendant sa longue et douloureuse maladie<sup>1</sup>. »

« Le 5 du mois de septembre de la même année 1743, notre maison de Rochefort eut encore la douleur de perdre le frère JEAN MILSENT<sup>2</sup>. Il n'a été que huit jours malade; mais depuis longtemps il était rempli d'infirmités, qui ont fait paraître son courage et sa vertu. Pendant vingt-sept ans qu'il a demeuré dans la même maison de Rochefort, on a toujours remarqué en lui un fonds véritable de religion et une piété solide. Dès sa jeunesse on lui avait fait concevoir, comme il le disait souvent, une grande horreur du péché. Exact, malgré ses infirmités, aux exercices de la communauté, il était également fidèle à toutes les pratiques de piété. Si, à la vue de ses souffrances, on l'exhortait à prendre du repos : « J'irai tant que je pourrai, répondait-il en souriant; je suis persuadé que Dieu me donnera plus de force à l'oraison que dans le lit. » Les fêtes et dimanches, il ne perdait aucun office de l'église, et le reste du temps il le passait dans sa chambre à de pieuses lectures, à réciter son chapelet ou à dire l'office des morts. Naturellement obligeant, il ne perdait aucune occasion de rendre service à tout le monde, sans acception de personnes, ce qui l'a fait universellement regretter. Quoique, par son office de jardinier, il fût, pour ainsi dire, seul maître de ses actions, il n'a jamais abusé de cette liberté, toujours aussi régu-

---

1. Page 525.

2. Né le 22 janvier 1675, à Vincennes, diocèse de Paris; reçu dans la Congrégation le 16 juin 1700.

lier que s'il eût été continuellement sous les yeux de ses supérieurs. Observateur de tous ses vœux, il l'était tout particulièrement de celui de pauvreté. La persuasion de la droiture de sa conscience, de sa prudence, de son attachement aux véritables intérêts de la maison lui avait fait confier ce qu'on ne confierait que difficilement à beaucoup d'autres. Quoique la fièvre violente qui l'avait saisi l'ait emporté en bien peu de temps, la mort ne l'a pas surpris, car il y pensait depuis longtemps, avec beaucoup de confiance en la miséricorde de Dieu<sup>1</sup>. »

Ces exemples et ces vertus suscitaient des vocations et attiraient de nouveaux et utiles ouvriers, dont il serait trop long de rappeler les noms et les mérites.

(A suivre.)

---

## TRANSLATION

DES RESTES DES VÉNÉRÉES MÈRES DEVOS ET JUHEL

DU CIMETIÈRE MONTPARNASSE A L'ANCIEN CIMETIÈRE DE VAUGIRARD

On sait que les Filles de la Charité avaient, à titre gratuit, au cimetière Montparnasse, une concession d'inhumation, en lieu réservé; cette concession a été récemment supprimée. Depuis lors, le terrain qui en était l'objet, relativement considérable, est cédé aux familles qui veulent en faire l'acquisition, et, au terme légal de l'exhumation, la Communauté procède à l'enlèvement des restes de ses défuntés. — Or, pour les recevoir, on a construit un ossuaire convenable, qui témoigne du respect religieux avec lequel sont recueillis les restes de personnes qui se sont consacrées à Dieu.

Le vendredi, 20 novembre dernier, a eu lieu l'exhumation des corps des très dignes mères Devos et Juhel.

Suivant la volonté des Supérieurs de la Communauté, et après les autorisations préalables, ces restes précieux devaient être transportés à l'ancien cimetière de Vaugirard, où reposent ensemble, depuis longtemps, ceux de la mère Deleau, morte en 1804, et de la mère Deschaux, décédée en 1809.

Au jour indiqué, une députation de sœurs de la maison-mère s'est transportée au cimetière Montparnasse. Là, un aumônier de la Communauté a récité les prières pour les défunts, et, en présence des officiers civils requis à cet effet, on a procédé à l'exhumation.

Il ne restait de la sœur Devos que de rares débris d'ossements et un peu de poussière. Le corps de la sœur Jubel était entier. Deux cercueils ont reçu ces restes vénérés. Durant cette opération, les prières liturgiques se continuaient, et les larmes coulaient en abondance. — Les cercueils, placés sur un modeste char des pompes funèbres et suivis de la pieuse assistance, arrivent bientôt au cimetière de Vaugirard. La très honorée mère Derieux et quelques sœurs anciennes avaient joint le cortège. Les vieilles sépultures étaient ouvertes. Les restes de la mère Deschaux reposaient à côté de ceux de la mère Deleau, attendant, depuis plus d'un demi-siècle, la réunion des deux nouvelles mères générales.

Cette pieuse cérémonie a réveillé bien des souvenirs. Les combats, les tristesses et les joies du passé sont venus s'ajouter aux combats, aux tristesses et aux joies de l'heure présente.

On nous saura gré de donner en peu de mots l'histoire de ces respectables mères. Chacun y trouvera des leçons frappantes de piété, de courage, de zèle et d'édification.

#### LA TRÈS HONORÉE MÈRE DELEAU

La sœur Deleau (Marie-Antoinette) naquit le 14 juillet 1728, à Bray, diocèse d'Amiens. Elle entra au séminaire à l'âge de dix-neuf ans. On l'envoya d'abord à la Miséricorde de Montpellier, pour y faire l'école, puis à la maison de Saint-Hippolyte, où elle passa vingt-huit ans. On lui confia bientôt la conduite de cette maison, ensuite celle de la manufacture de Bordeaux. De là, elle fut appelée à Paris, pour remplir l'office d'assistante. Partout elle montra beaucoup de zèle pour la régularité, le service des pauvres et les intérêts de la Communauté.

Élue supérieure générale en 1790, elle accepta cette charge avec une grande répugnance, sans être effrayée pourtant à la perspective des épreuves qui l'attendaient, car c'était une de ces

âmes fortes qui ne redoutent pas le danger. Plus d'une fois, pendant le cours de la Révolution, elle donna des preuves de son courage; elle fit même à Dieu le sacrifice de sa vie et ne quitta le poste que la dernière.

La Communauté ayant été supprimée par un décret du 6 avril 1792, la mère Deleau rentra dans sa famille pour y attendre des temps meilleurs. La difficulté de remplacer les sœurs dans les hospices détermina les communes moins hostiles à les y maintenir, mais sans le costume religieux.

Lorsque M. Cayla, alors supérieur général, apprit que la mère générale était à Bray, il lui écrivit pour lui proroger les pouvoirs de supérieure. Plus tard, M. Brunet, vicaire général de la Congrégation, en fit autant.

Aussitôt que le calme fut rétabli en France, ma sœur Deleau se rendit à Paris, dans l'intention de réunir la Communauté, s'il était possible. Dans ce but, elle loua une maison, rue des Maçons-Sorbonne, n° 445, pour y recevoir quelques-unes des postulantes qu'elle avait été obligée de renvoyer dans leurs familles au commencement de la Révolution. D'autres jeunes filles sollicitèrent bientôt la faveur d'être admises : ce fut le noyau du nouveau séminaire. D'un autre côté, les sœurs que la Révolution avait dispersées s'empressèrent de venir se ranger sous l'obéissance de la mère générale; la maison devint bientôt insuffisante.

Sur ces entrefaites, la sœur Deschaux, sœur servante de l'hôpital d'Auch, vint solliciter, auprès de M. Chaptal, ministre de l'intérieur, une faveur dans l'intérêt des pauvres de sa maison. Il l'accueillit avec bonté, prit des informations au sujet de la Communauté, et, apprenant que la mère Deleau était à Paris, il exprima le désir qu'elle lui adressât un mémoire sur l'état actuel de la Compagnie : « Je suis fatigué, ajouta le ministre, des plaintes sans nombre qui m'arrivent journellement sur le déplorable état des hospices, et je veux rétablir la Communauté des filles de la Charité. » Il donna aux sœurs la maison dite « des orphelines, » rue du Vieux-Colombier, bâtie, dit-on, par M. Olier pour y recevoir quelques orphelines de la paroisse. Elles en prirent possession le 20 janvier 1801, et l'occupèrent jusqu'au 28 juin 1814, époque à laquelle elles entrèrent à l'hôtel de Châtillon, qui leur avait été

assigné par un décret du 25 mars 1813. Aussitôt que le ministre eût reçu le mémoire rédigé par les soins de la sœur Deleau, il signa le décret du rétablissement des sœurs; mais la cornette ne fut reprise qu'en 1805.

La mère générale, ayant appris que la maison avec la chapelle des sœurs avait été vendue, acheta secrètement le cercueil où étaient renfermés les précieux restes de la vénérable mère M<sup>lle</sup> Le Gras. Elle les fit mettre dans une caisse, qui fut revêtue des sceaux de l'Ordinaire, et il en fut dressé procès-verbal. Cette caisse fut ensuite transportée de la rue des Maçons à celle du Vieux-Colombier. La mère générale et les sœurs la reçurent à la porte de la Communauté, un cierge à la main, et l'accompagnèrent jusqu'à la chapelle. Après quelques prières, elle fut placée au lieu qui lui était destiné. M. Brunet, vicaire général de la Congrégation, lequel présidait la cérémonie, prononça un discours qui excita l'émotion la plus vive et fit couler bien des larmes.

Le 29 janvier 1804, la mère Deleau s'était levée comme d'habitude; elle avait entendu la messe et reçu la sainte communion; à onze heures, elle se trouva mal et fut obligée de se mettre au lit. D'après l'avis du médecin, son état ne paraissait avoir rien d'alarmant; néanmoins elle mourut à dix heures du soir; on n'eut que le temps de lui administrer l'extrême-onction. Elle avait soixante-seize ans d'âge et cinquante-sept de vocation; elle fut vivement regrettée à la maison-mère et dans toute la Compagnie.

#### LA TRÈS HONORÉE MÈRE DESCHAUX

La sœur Deschaux (Marie-Anne-Thérèse), née à Cambrai, le 22 septembre 1742, fut admise dans la Communauté le 8 novembre 1763. Elle se montra, dès le début de sa vocation, bonne, pieuse, attachée aux devoirs de son état. — Elle était sœur servante à la maison d'Auch, lorsque la Providence se servit d'elle pour procurer à toute la Communauté un avantage bien précieux, celui de la nouvelle installation des sœurs à la maison de la rue du Vieux-Colombier, qui devint le second berceau de la Compagnie des filles de la Charité. On en a lu le récit plus haut.

Au mois d'août 1802, la sœur Deschaux fut élue assistante de la Communauté. En se rendant à Paris elle s'arrêta à Agen, où la digne sœur Wolf, qui y était sœur servante, lui donna d'utiles avis sur sa trop grande bonté, qui plus tard, hélas! devait dégénérer en faiblesse.

Le lundi de la Pentecôte 1804, la sœur Deschaux fut élue pour succéder à la mère Deleau que Dieu venait de rappeler à lui. Sous le nouveau généralat il y eut des joies pour la Compagnie des filles de la Charité. Le pape Pie VII était venu en France, la même année 1804. Le jour de Noël, Sa Sainteté daigna visiter la maison des filles de la Charité. M. Brunet, vicaire général de la Congrégation, le reçut dans la maison de la rue du Vieux-Colombier, à la porte de la chapelle, et le conduisit à l'autel où l'on avait exposé le saint-sacrement. La sœur Deschaux, supérieure, les autres sœurs, celles du séminaire, furent admises à baiser les pieds du Souverain-Pontife et à recevoir sa bénédiction. Le doux et saint pape se montra plein de bienveillance pour la famille de saint Vincent de Paul.

L'année suivante, le 25 du mois de mars, la sœur Deschaux eut la consolation de voir réparée une des brèches faites par la Révolution aux pratiques de la Communauté. Ce jour-là, fête de l'Annonciation de la très sainte Vierge, les sœurs renouvelèrent leurs vœux, et reprirent la cornette, qu'un décret de la Révolution leur avait interdite et qu'elles ne purent porter pendant les jours sanglants de la Terreur. Depuis lors elles ont gardé cette coiffure, qui symbolise maintenant jusque dans les contrées les plus lointaines le dévouement et la charité chrétienne.

Les derniers jours de la sœur Deschaux furent attristés par des difficultés très grandes, et très pénibles. Elle eut la faiblesse de signer une copie falsifiée des statuts de la Communauté, et de céder à une volonté impérieuse et dominatrice. Mais, avant sa mort, elle répara sa faute par une noble et glorieuse rétractation. Dieu la retira miséricordieusement et providentiellement à lui : il avait préparé, pour la remplacer, la digne sœur Baudouin, qui sut discerner le devoir et tenir tête à l'orage avec un courage extraordinaire, demeurant attachée au supérieur des prêtres de la Mission, M. Hanon, et « prête, disait-elle, à subir toutes les per-

sécutions, et comme lui l'exil, plutôt que de laisser porter atteinte aux Constitutions des filles de la Charité, telles que les a établies saint Vincent ». — La sœur Deschaux mourut le 17 avril 1809.

#### LA TRÈS HONORÉE MÈRE DEVOS

Ma sœur Devos (Augustine-Eulalie) naquit le 3 août 1803, à Commines dans le département du Nord. Sa famille était éminemment chrétienne. Dès son bas âge, elle manifesta une forte inclination pour le silence et le recueillement. Ses frères et ses sœurs ne l'appelaient que la *petite sainte*. La piété d'Eulalie parut surtout au moment de sa première communion, qu'elle fit avec une ferveur bien au-dessus de son âge. Elle s'enrôla, peu de temps après, dans l'association des Dames de la Charité; son plus grand bonheur était de porter la soupe, chaque jour, à ses pauvres bien-aimés, qu'elle devait plus tard nommer ses *seigneurs* et ses *maîtres*. Dès l'âge de seize ans, elle se présenta à la sœur servante de l'hôpital de Lille; mais elle ne fut admise qu'à dix-huit ans.

Entrée au séminaire le 12 septembre 1821, Eulalie fut, par sa régularité et la pratique de toutes les vertus, un modèle de perfection. Après avoir reçu le saint habit, elle fut envoyée à Rosny, petite maison nouvellement fondée. Ma sœur Vincent (c'est le nom qu'on lui donna) sut unir la vie de Marthe à celle de Marie, selon le désir du saint fondateur. Toujours occupée et toujours recueillie, elle ne vivait que pour Dieu. Chargée tantôt de la classe, tantôt de l'ouvrage, elle avait sur les enfants une influence extraordinaire, et les caractères même les plus difficiles ne pouvaient lui résister. Pendant l'orage révolutionnaire de 1830, on apprit un jour qu'une bande de scélérats se dirigeait vers Rosny, pour piller le château. Ma sœur Vincent, pleine de confiance en la protection de la sainte Vierge, demanda la permission d'aller faire son oraison au réfectoire, dont la croisée donnait sur la route. Sa prière fervente fut exaucée : la bande, comme frappée d'aveuglement, passa devant la maison sans s'en apercevoir. Les sœurs durent néanmoins quitter Rosny peu de temps après.

On les envoya à l'hôpital Saint-Léon de Bayonne, où elles



arrivèrent à la fin de janvier 1831. M<sup>re</sup> l'évêque les accueillit avec bonheur; il ne savait comment leur témoigner sa reconnaissance. — Ma sœur Vincent fut chargée de la salle des femmes. Ne voyant dans ses chers malades que la personne même de Jésus-Christ, elles les servit avec tant de dévouement et de charité, qu'elle opéra des conversions inespérées.

Au mois de janvier 1840, les Supérieurs lui donnèrent la conduite de la Miséricorde, dans la même ville, et bientôt après la conduite de l'hôpital. Là, on fut au comble de la joie quand on apprit cette nouvelle. Ma sœur Devos était une image vivante de la charité. On ne saurait dire tout le bien qu'elle fit aux pauvres de Bayonne, ainsi qu'aux Espagnols émigrés, qui venaient en foule implorer son secours.

Quand la Mère Mazin fut appelée à la tête de la Communauté, le 12 mai 1845, on désigna ma sœur Devos pour la remplacer à l'hôpital de la Marine, à Rochefort. Cette marque de confiance, de la part des Supérieurs, alarma son humilité; mais la volonté de Dieu connue était pour elle la volonté de Dieu accomplie. Là, comme à Bayonne, on la vit pénétrée de l'esprit et des sentiments de notre saint fondateur. C'était sa règle, sa boussole, la nourriture de son âme. Digne imitatrice de saint Vincent, elle se montra miséricordieuse et compatissante envers les forçats, et ils la regardaient comme leur mère et leur protectrice. L'adjudant chargé de la conduite de ces malheureux ne pouvait refuser leur grâce à ses instances; elle leur épargnait le plus souvent le cruel supplice de la bastonnade, quand ils y étaient condamnés. Se préoccupant avant tout du salut de leur âme, elle leur procurait chaque année le bienfait de la retraite; de plus, elle fit disposer un autel dans les salles, avec une statue de la sainte Vierge, pour y faire les exercices du mois de Marie. Aussi, lorsque plus tard les forçats durent quitter Rochefort, ils témoignèrent par leurs larmes combien ils regrettaient la bonne Mère Devos.

Le 13 novembre 1856, Dieu exigeait un nouveau sacrifice de sa fidèle servante: l'obéissance l'appelait à Madrid pour y fonder une maison de sœurs françaises. Les débuts de cette fondation furent des plus pénibles. Les dames bienfaitrices avaient choisi un local pour y établir l'œuvre qu'elles projetaient, mais, à

l'arrivée des sœurs, il n'y avait encore que les quatre murailles. La mère Devos qui aimait tant la pauvreté, au lieu de se plaindre, sut se réjouir et inspirer à ses compagnes les mêmes sentiments ; les privations étaient pour elle un trésor. Elle permettait à ses compagnes de demander, non pour elles-mêmes, mais pour les pauvres. L'affliction des pauvres *était son poids et sa douleur*. Dieu bénit tellement cette conduite que, cinq mois après, les sœurs avaient près de six cents enfants dans les classes.

Le 1<sup>er</sup> juin 1857, l'humble sœur Devos fut nommée Supérieure générale des Filles de la Charité. A peine installée, elle se dévoua sans mesure à ses innombrables devoirs. Elle se montra aussitôt : mère, par une tendresse toute surnaturelle ; guide, par sa vigilance ; conseil, par ses lumières ; appui, par sa charité ; modèle, par ses exemples ; règle vivante par sa conduite. Mais les fatigues de chaque jour épuisèrent bientôt ses forces, et, six mois après son élection, on craignait de la perdre. Aussitôt des prières ferventes s'élevèrent de toutes parts vers le ciel : la maladie cessa, non sans laisser une grande faiblesse. Mais la généreuse mère continua à se dévouer pour ses filles. Tous ses efforts tendaient à entretenir parmi elles l'amour de la règle et l'union des cœurs. Son zèle pour les autres ne l'empêchait pas de penser à elle-même : le soin de sa perfection était son affaire essentielle, suivant la recommandation de saint Vincent.

Nous ne saurions dire son respect, son attachement pour la Congrégation de la Mission ; elle la regardait comme le moyen principal établi de Dieu pour communiquer et conserver l'esprit de saint Vincent dans la Compagnie des filles de la Charité. Elle était heureuse de donner, en toute occasion, des témoignages de sa reconnaissance aux missionnaires qui se dévouaient au soin de la communauté.

Le 25 janvier 1860, se manifestèrent les premiers symptômes de la cruelle maladie qui devait la conduire au tombeau. Pendant le temps qu'elle vécut encore, elle donna constamment l'exemple de toutes les vertus. Malgré les vives douleurs qui lui arrachaient parfois des gémissements prolongés, sa conformité à la volonté divine ne se démentit pas un instant jusqu'à sa mort, qui arriva le 27 mars. Son âme pure, en prenant son essor vers

le ciel, avait laissé ses traits empreints d'une douceur et d'une paix merveilleuses : on y voyait comme un présage de la béatitude céleste, déjà sans doute accordée à ses éminentes vertus.

#### LA TRÈS HONORÉE MÈRE JUHEL

Ma sœur Juhel (Marie-Caroline-Virginie), née le 12 mai 1821, sur la paroisse Saint-Roch, à Paris, fut élevée par ses vertueux parents dans les principes d'une piété solide. A dix-neuf ans, elle fut conduite par sa mère à la maison de charité de Saint-Roch, pour y faire son postulat. Admise au séminaire, le 2 décembre 1840, elle s'y fit remarquer par sa droiture, sa simplicité, sa charité prévoyante pour ses compagnes. Ayant pris le saint habit au mois de mai 1841, ma sœur Juhel fut envoyée à la maison de charité des Récollets, à Metz. La dévotion qu'elle avait pour la sainte Vierge, dès sa plus tendre enfance, lui fit apprécier beaucoup la faveur qu'on lui accorda en lui donnant le nom de sœur Marie. Chargée des orphelins, elle sut en même temps se faire chérir et respecter de ces enfants, car la bonté en elle s'unissait à la fermeté, et sa piété bien entendue les portait à aimer le devoir.

Au mois de juillet 1855, les Supérieurs lui confièrent la direction de l'Orphelinat Sainte-Constance, à Metz. La nouvelle sœur servante se dévoua sans réserve à sa mission, et Dieu bénit si bien ses efforts, que, dans sa petite famille composée de cinq sœurs, tous les cœurs n'en faisaient qu'un. Chacune, pour faire plaisir aux autres, aimait à faire ce qui se présentait de pénible ou de fatigant.

Ma sœur Juhel ne devait pas jouir longtemps de cette vie douce et tranquille. En 1869, elle fut appelée à diriger le Bureau de bienfaisance dans la rue des Récollets. La guerre désastreuse de 1870 mit en lumière son esprit d'organisation. Metz fut encombré de blessés. Comprenant tous les embarras de l'administration militaire, la sœur Juhel offrit sa maison des Récollets pour être transformée en ambulance, et elle se trouva ainsi à la tête d'un hôpital. Debout du matin au soir, elle ne s'accordait

pas un instant de repos, servant elle-même les malades et disant une bonne parole à chacun.

En 1873, ma sœur Marie Juhel fut nommée visitatrice par M. Boré, supérieur général. En recevant sa patente, elle ressentit une peine profonde : elle aimait tant la vie cachée ! Une seule considération vint relever son courage : c'était une occasion de se dévouer pour la communauté ; et l'amour de la communauté était chez elle une sainte et véritable passion ; aussi elle ne cessait de prier et de faire prier pour les besoins de sa chère Compagnie.

Lorsque la nouvelle de son élection comme Supérieure générale parvint à Metz, la Mère Juhel était malade et retenue dans son lit. Après avoir pris connaissance de la dépêche de M. notre très honoré Père : « Ah ! dit-elle, en joignant les mains, c'est pour l'expiation de mes péchés ! » Et elle retomba comme accablée sur sa couche. A la suite de cette secousse, elle éprouva des crachements de sang, et elle dut attendre qu'elle fût en état de voyager, pour se rendre au poste où la Providence l'appelait.

Habituée depuis longtemps au maniement des affaires, la Mère générale parut aussitôt à la hauteur de sa mission. Elle témoignait le plus grand empressement à recevoir les sœurs qui avaient besoin de lui parler ; elle les écoutait avec attention et tranchait nettement leurs petites difficultés. Ses décisions étaient toujours dictées par un jugement d'une sûreté vraiment remarquable. — Après s'être sacrifiée une partie de la journée, elle employait les moments consacrés au repos à dépouiller sa volumineuse correspondance ou à écrire ses lettres. Malheureusement, les forces de son corps ne répondaient pas à celles de son âme. Un an après son élection, survint une violente crise d'asthme et de catarrhe. — Aux souffrances physiques, se joignirent les souffrances morales. Les mesures de proscription contre les congrégations religieuses, les coups portés à l'Église affligèrent profondément la Mère générale. Les embarras suscités aux sœurs par la laïcisation des écoles excitèrent sa sollicitude et son désir de leur venir en aide. Elle résolut de visiter les maisons tour à tour. Partout sa présence porta la consolation et fit naître l'espérance. Mais, au mois d'octobre 1880, se déclara une nouvelle crise. La pauvre Mère

dut se mettre au lit; une forte fièvre la dévorait. Le jour de la Toussaint, les médecins la trouvèrent très affaiblie; ce jour-là même, notre très honoré Père lui administra les derniers sacrements, pendant que toute la communauté était en prières à la chapelle. Au milieu des plus vives souffrances, elle donna jusqu'à la fin l'exemple de toutes les vertus, et, le 3, elle mourut dans une entière résignation à la volonté de Dieu.

---

# PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

---

*Lettre de M. RICHOU, prêtre de la Mission, à M. TERRASSON, secrétaire général.*

DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES SUR MONASTIR. — ORIGINE DE LA MISSION

Monastir, 15 octobre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je réponds à l'invitation que vous m'avez faite, de vous donner quelques renseignements sur notre maison, et je suis heureux en cela de vous être agréable.

Monastir, chef-lieu de la province de ce nom, dans la Turquie d'Europe, est située au nord-ouest de Salonique; elle en est éloignée de 36 lieues environ. Assise au pied du mont Périster, à un kilomètre des ruines de l'ancienne Héraclée, elle est arrosée par des eaux abondantes, et divisée, en deux parties à peu près égales, par le Drager, affluent du Karasou, qui se jette dans le Vardar près de Demir-Kapou. Les touristes lui rendent de très rares visites. Ils savent la difficulté des communications, et surtout le peu de sécurité du pays infesté par des bandes de brigands. Aussi occupe-t-elle peu de place dans les récits et les descriptions de voyages. Pourtant elle mérite de fixer l'attention, non par ses monuments, mais par sa belle situation. Son altitude est de 1,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, et sa population de 46,000 habitants. — Deux vastes casernes abritent sa nombreuse garnison. On y trouve un hôpital militaire, le nou-

veau séraïl ou palais de justice, et, au centre de la ville, un beffroi sonnant les heures selon l'usage du Levant. — Un hôpital richement doté est son unique établissement de bienfaisance. Il sert à la fois d'asile pour les incurables, les infirmes, les vieillards, les aliénés, les orphelins et les enfants trouvés; mais il est presque désert pendant une partie de l'année, faute de personnes dévouées et expérimentées dans le soin des malades. On voit que la charité catholique manque à cette œuvre qui, entre les mains de filles de la Charité, rendrait d'immenses services, non seulement aux gens du pays généralement peu aisés, mais encore aux étrangers de passage, malades ou indigents, qui ont besoin d'être assistés et soignés. D'un autre côté, les sœurs seraient très utiles aux jeunes filles catholiques, privées ici, le plus souvent, de bonnes institutrices. Il est vrai qu'elles sont peu nombreuses. Dieu veuille les multiplier, et leur venir en aide!...

Nos catholiques forment bien réellement « un petit troupeau ». Nous ne comptons que treize familles, dont huit appartiennent au rit latin, et cinq au rit arménien. — Le schisme photien comprend, parmi ses adhérents, 20,000 Bulgares exarchistes, soumis au nouvel exarque, indépendants du patriarche de Constantinople, et 9,000 Koutzo-Valaques qui reconnaissent son autorité. Il faut remarquer ici que Monastir ne compte pas dans sa population 15 Grecs d'origine hellénique proprement dite. Le nombre des musulmans s'élève au chiffre de 12,800, et celui des juifs à 3,000 environ.

Le reste de la population se compose, au point de vue religieux, d'Arméniens-grégoriens, de protestants, de chrétiens occultes et de gypcies. On appelle chrétiens occultes ceux qui pratiquent le christianisme d'une manière secrète, et ne fréquentent ni l'église ni la mosquée. Ce sont les descendants d'anciennes familles chrétiennes qui, à l'époque de la conquête musulmane, refusèrent d'embrasser l'islamisme, et obtinrent des Turcs la liberté de conserver leur religion en secret. — Les Gypcies ou Egypcies, ainsi nommés parce qu'on les supposait venus d'Égypte, sont en réalité originaires de l'Inde, d'où ils sont venus à la suite des armées de Tamerlan. Quoique les Gypcies ne soient unis par aucun lien de religion, puisqu'on trouve parmi eux des

musulmans, des juifs, des chrétiens et même des catholiques, ils forment néanmoins, à Monastir ainsi que dans plus d'une autre localité de la Macédoine, une communauté proprement dite, ayant son administration particulière et son chef reconnu par les autorités du pays.

L'instruction publique a fait jusqu'ici à Monastir peu de progrès. Depuis 1879 seulement, les Grecs, les Koutzo-Valaques et les Bulgares ont, pour la jeunesse des deux sexes, outre l'école primaire, un gymnase assez bien organisé. Les Turcs, entraînés par le mouvement, suivent à distance le progrès, dans leurs médressés ou écoles de la mosquée, et dans les écoles préparatoires du gouvernement. Les juifs ont aussi les leurs, ainsi que les protestants, qui achètent quelquefois leurs élèves à prix d'argent.

Dans chacun de ces établissements ou écoles, la langue française fait partie du programme des études, mais elle y est enseignée avec si peu de méthode et d'intérêt, qu'un très petit nombre d'élèves la parlent ou l'écrivent aisément. Ceux qui tiennent à l'apprendre convenablement fréquentent notre externat, où nous recevons tous ceux qui se présentent munis d'un bon certificat, de quelque religion et de quelque nationalité qu'ils soient.

Nous n'avons pas de théâtre à Monastir. Une ou deux fois par an, des saltimbanques vulgaires viennent donner quelques représentations, dont les Turcs se montrent très avides, mais auxquelles aucune femme ni chrétienne ni musulmane n'assiste. Selon une vieille coutume, les maîtresses de maison, les jeunes filles et même les servantes ne sortent de leurs demeures que pour se rendre à l'église, les dimanches et les jours de fêtes, pour suivre les convois funèbres ou les cortèges de noces, et faire ou rendre visite aux principales fêtes de l'année. Elles croiraient encore manquer aux convenances de leur sexe, si elles allaient au marché pour leurs emplettes, ou paraissaient chez l'épicier, le boucher, le boulanger, etc. Dans les maisons où il n'y a pas de serviteurs, c'est le chef de la famille qui se charge lui-même de faire les provisions. Si l'on jugeait de la moralité publique de Monastir par la réserve excessive de cette moitié de ses habitants, on se ferait une idée fausse de la population; en effet le quart professe l'islamisme, qui permet la polygamie, et plus des



deux tiers appartiennent à l'église grecque schismatique, dont les évêques autorisent le divorce et se font payer le prix de leur coupable tolérance.

Les beaux-arts sont peu en honneur à Monastir, ou plutôt étrangers à la plus grande partie de ses habitants, tout occupés de pourvoir aux nécessités de la vie. On ne connaît ici d'autre peinture que la photographie, pratiquée par un seul photographe rarement occupé. Le dessin élémentaire est enseigné dans quelques écoles; les décorations des appartements de certaines maisons sont exécutées par des ouvriers de médiocre talent. Les estampes, les images et les statuettes en plâtre sont apportées par des colporteurs qui ne font pas fortune.

La musique la plus goûtée des Monastiriotes, après les airs turcs du régiment, est celle du ménétrier à l'occasion des noces : il est bien rémunéré et fréquemment employé. — Depuis six mois seulement, nous avons un maître de musique qui vivote des petits bénéfices que lui rapportent ses leçons. Les Grecs ne permettent pas la musique dans leurs églises. Leur chant ecclésiastique, sans règles comme sans mélodie, au jugement de plus d'un appréciateur impartial et compétent, est insupportable à entendre. Des Grecs, des Valaques ou Bulgares assistent quelquefois à nos offices, dans notre chapelle; ils se retirent toujours édifîés, d'abord de la bonne tenue de nos catholiques, et ensuite satisfaits du chant accompagné par l'harmonium, et des mélodies graves correctement exécutées sur cet instrument.

L'industrie et le commerce sont ici, comme dans toute la Turquie, entre les mains des chrétiens. On cultive avantageusement le tabac et la vigne, qui donnent d'excellents produits.

La fertilité du sol est une providence pour Monastir, dont la grande majorité des habitants se nourrit de fruits et de légumes; on mange généralement peu de viande, faute de ressources pour s'en procurer.

Il y a dans Monastir : un oratoire ou chapelle catholique; une église grecque schismatique sous la dépendance du patriarche grec de Constantinople, lequel a un évêque comme représentant; deux églises grecques schismatiques, appartenant aux Bulgares exarchistes; un temple protestant; quarante mosquées turques

pour les hommes; cinquante lieux de prière sans minaret, également pour les hommes. Les femmes musulmanes prient seulement dans leurs maisons.

Avant notre arrivée à Monastir, les catholiques qui habitaient cette ville étaient visités par les missionnaires de Salonique. Ceux-ci avaient été chargés par M<sup>sr</sup> le Vicaire patriarcal de Constantinople de leur administrer les sacrements, et ils venaient régulièrement, une ou deux fois par an, leur offrir les secours de la religion. L'appel était toujours entendu : nos bons catholiques se faisaient un devoir d'y répondre, malgré la difficulté des chemins et la rigueur de la saison. Pendant vingt ans au moins, c'est-à-dire, depuis 1835 environ, le service religieux se fit ainsi, comme le prouvent la plupart des actes de baptême, de mariage et de décès, qui se trouvent dans les archives de la paroisse de Salonique. Dom Vacondio, qui a été, une quinzaine d'années, curé de cette dernière ville, peut être compté, en première ligne, comme ayant porté le plus vif intérêt aux catholiques de Monastir. Tous, archevêque, missionnaires et fidèles, désiraient depuis longtemps la formation d'une mission, ou du moins voir un prêtre s'établir en cette ville; car, les secours habituels de la religion manquaient, les courses annuelles et passagères paraissaient trop pénibles, trop dangereuses et trop infructueuses. Mais, le manque de logement et de ressources pour l'entretien d'un missionnaire avait toujours empêché la réalisation de ce désir. Les catholiques, inquiets de se trouver sans prêtre, s'adressèrent d'abord à M<sup>sr</sup> Hillereau, vicaire patriarcal de Constantinople, qui consentit à leur envoyer un prêtre, mais à des conditions tellement onéreuses pour leur petit nombre et leurs modiques fortunes, qu'ils ne purent point accepter. Ils s'adressèrent ensuite à Rome, qui ne changea guère les conditions. Pendant qu'ils faisaient ces instances, un prêtre de Scutari d'Albanie arriva ici. On le reçut à bras ouverts, sans examiner ce qu'il était. Vu le désir des catholiques, M<sup>sr</sup> le Vicaire patriarcal l'approuva pour Monastir, et M<sup>sr</sup> l'évêque de Scutari, espérant qu'il changerait de conduite, confirma, sans observations, l'approbation de feu M<sup>sr</sup> Hillereau. Ce prêtre ne demeura que peu de temps, une année au plus, faisant beaucoup plus de mal que de bien. Puis

il se dirigea vers Constantinople, sous prétexte de recueillir des fonds pour bâtir une église. A Constantinople, sa conduite devint publiquement si mauvaise que l'autorité ecclésiastique fut obligée de l'interdire. Enfin, il fut assassiné par des compagnons de débauches, en sortant d'une auberge; et il mourut, quelques heures après, dans les bras de dom Leonardi Vacondio qui, étant alors à Constantinople, accourut vers lui à la nouvelle de l'assassinat, et lui administra les derniers sacrements. On ne trouva ni à Salonique, ni ici, aucune trace des actes faits par ce prêtre, qui a séjourné ici en 1848 ou en 1849. Après son départ, la mission fut de nouveau visitée par les missionnaires de Salonique. — Pressé par de nouvelles instances des catholiques, M<sup>re</sup> Hillereau envoya, en 1852, un prêtre de Tine, attaché à son vicariat, mais celui-ci se dégoûta et ne resta que quelques mois.

Au moment où nous achetions une maison pour fonder ici une mission, M<sup>re</sup> l'archevêque de Durazzo travaillait, à notre insu, à étendre sa juridiction sur Monastir. Il était aidé par M. Voules-tich, vice-consul d'Autriche, nouvellement arrivé ici. Cet homme, animé sans doute de bonnes intentions, regrettait, ainsi que sa famille et les autres catholiques, de se voir privé de prêtre. Il ignorait probablement ce que nous faisons pour lui en procurer, comme nous ignorions ce qu'il faisait pour en obtenir. Alors, par l'organe de son gouvernement, et de concert avec M<sup>re</sup> l'archevêque de Durazzo, qui était venu visiter les lieux, il demanda à la sacrée Congrégation de la Propagande un père franciscain qui vint s'établir ici, en qualité de curé. Reconnu par la Propagande, il était sous la juridiction de M<sup>re</sup> l'archevêque de Durazzo. Ce curé se nommait le père Fortunato. Son séjour fut d'environ un an, c'est-à-dire, depuis l'été de 1855, jusqu'à la fin de septembre 1856. Rome, éclairée enfin par les faits, décida que la mission nous serait confiée, et serait placée sous la juridiction du Vicaire patriarcal de Constantinople. M<sup>re</sup> le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, écrivait à M. Le Pavec, à cette époque, de venir à Monastir, disant qu'il avait ordonné à l'archevêque de Durazzo de faire rentrer dans son diocèse le R. P. Fortunato. Depuis ce temps, nous nous sommes toujours adressés à M<sup>re</sup> le Vicaire patriarcal de Constantinople, sans que nous ayons reçu

aucune réclamation de M<sup>re</sup> de Durrazo. — Ainsi, la Providence a confié la mission de Monastir à la petite compagnie, d'abord en faveur des catholiques de cette ville, ensuite en vue de seconder le mouvement des Koutzo-Valaques et des Bulgares de la Macédoine vers l'unité catholique. — Les ressources nous sont arrivées, et la divine Providence les maintient. Nous sommes en possession de la propriété des Derviches Turcs, la quelle comprend 10,200 mètres carrés, l'habitation des missionnaires, et plusieurs maisons et boutiques; leur location suffit pour l'entretien de trois missionnaires et d'un frère attaché au service de la maison.

Voici les noms des principaux missionnaires qui ont travaillé à la mission de Monastir: MM. Le Pavé, Cassagnes, Faveyrial, Gzzegdala, Dubulle; les frères coadjuteurs J.-B. Chauveau, J. Lienne, et notre cher frère Eutrope Hervaud qui, aujourd'hui, rend de vrais services à la maison, comme tailleur et maître d'école à la fois.

Pour compléter ce qui concerne l'acquisition de notre immeuble, ainsi que son étendue, il est nécessaire de donner les renseignements suivants.

Nous avons joui jusqu'en 1862 seulement de l'immeuble entier, payé aux derviches turcs, argent comptant; et pourtant nous avons acquitté exactement la redevance annuelle exigée par la loi turque pour ce terrain *vacouf*, et nous avons payé régulièrement, pendant ces six années, les impôts fixés par le gouvernement.

Malgré ces titres évidents et incontestés de légitime propriété, les derviches turcs revinrent sur leurs engagements, à l'instigation et par les manœuvres de l'évêque grec de Monastir. Ne pouvant rien contre la force, nous rendîmes aux derviches 4,650 mètres carrés de notre propriété contre une indemnité de 35,000 francs qui nous furent intégralement payés. — Outre cette expropriation de 4,650 mètres carrés, la municipalité nous prenait, sans indemnité aucune, 486 mètres carrés d'étendue sur le trottoir de la rue qui nous appartenait. — Notre propriété, ainsi réduite, ne mesure donc plus que 5,064 mètres carrés de superficie. Dans ces limites sont renfermées : la maison des missionnaires, celles dont le loyer fournit les revenus nécessaires à la mission, et un assez vaste jardin, arrosé par d'abondantes eaux.

(A continuer.)

*Extraits de lettres écrites par M<sup>sr</sup> BONETTI, évêque de Cardica, supérieur de la mission de Salonique, au frère GÉNIN, à Paris.*

Salonique, 11 septembre 1884.

MON BIEN CHER FRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je suis rentré ici le 1<sup>er</sup> de ce mois, après un voyage long et pénible à travers la Serbie. Le lendemain, j'ai dû partir pour le village de Koukouch.

Koukouch est un village situé à huit heures de Salonique; nous y comptons plus de douze mille Bulgares catholiques, avec deux grandes églises desservies par cinq prêtres du rite bulgare. Notre école de garçons y est fréquentée par plus de trois cents enfants qui reçoivent l'enseignement de cinq professeurs. — Les filles étaient jusqu'ici abandonnées, et pendant mon absence les schismatiques y ont ouvert pour elles une école. Le danger était imminent, nos filles catholiques auraient été tentées d'aller puiser l'instruction à une source empoisonnée; voilà pourquoi je me suis empressé d'accéder au désir d'avoir des filles de la Charité pour tenir les classes, désir exprimé par la députation de Koukouch. Il est probable que nos ennemis ne se tiendront pas pour vaincus, et qu'ayant échoué dans leur projet de Koukouch, ils essayeront d'ouvrir d'autres écoles pour les filles dans d'autres villages catholiques importants; je me suis vu obligé de pourvoir au plus pressé, et c'est pour cela qu'au lieu d'acheter une maison pour les sœurs, je me suis contenté de louer celle de Koukouch. J'en ferai autant dans les villages où les schismatiques voudront venir nous ravir les âmes, et plus tard, au fur et à mesure que nous aurons des ressources, nous installerons définitivement les œuvres de nos sœurs dans les points les plus importants. J'ai disposé la maison de Koukouch de manière que l'école puisse contenir environ trois cent cinquante filles. Avec le dispensaire et le catéchisme à faire aux mères de famille, nos filles de la Charité trouveront à Koukouch de l'occupation du matin au soir.

Le loyer de la maison est de 700 fr. par an ; j'ai loué pour trois ans. Pour le moment, avec les frais d'installation, il nous faut 10,000 fr. environ. L'entretien des sœurs et de l'école est à nos frais. — Nous sommes obligés de nous charger de tout, car les schismatiques offrent tout gratuitement.

25 février 1885.

Tout a été mis en œuvre auprès du gouvernement turc pour préserver nos églises bulgares de tomber entre les mains des schismatiques. En désespoir de cause, et en présence des portes que j'ai trouvées presque partout fermées, je me suis arrêté au moyen de laisser agir les femmes bulgares. Or, voici comment elles s'y prennent, pour empêcher que les schismatiques ne s'emparent de leurs églises. Elles s'y opposent tout d'abord ; puis, lorsque l'autorité a fermé l'église, elles brisent les portes, et si les femmes schismatiques surviennent pour les en empêcher, la lutte entre femmes et femmes commence. La victoire reste presque toujours aux catholiques, parce qu'elles sont plus nombreuses. L'autorité survient-elle au milieu de la mêlée, les femmes se retirent, pour recommencer le lendemain. Les Turcs respectent les femmes, et leur loi ne poursuit pas les différends qui surgissent entre femmes. Grâce à ce procédé, le prêtre catholique a pu pénétrer et célébrer dans quatre églises qui étaient déjà au pouvoir des schismatiques.

Nous prions bien saint Joseph et les apôtres bulgares saint Cyrille et saint Méthodius ; mais jusqu'à présent l'horizon est toujours un peu noir. L'action est engagée sur toute la ligne. Jusqu'à ce jour je puis dire que nous n'avons pas encore perdu de terrain, mais nous avons affaire à un ennemi puissant. — Nous avons pour le moment à construire des églises dans trois villages, car la majorité y est schismatique, et la lutte entre femmes est inégale.

25 mars 1885.

Dieu seul sait si ce pauvre vicariat de Macédoine a besoin de secours pour commencer des œuvres, et pour soutenir celles qui

existent. — Votre disposition à m'aider dans la lutte m'a encouragé, elle m'a fait du bien au cœur !

Il faut l'avouer, la lutte n'est pas ordinaire. Avec cela il faut une prudence extrême pour revendiquer ses droits auprès d'une autorité qui se susceptibilise, lorsqu'on lui parle sur une note qui n'est pas la sienne. — Enfin, jusqu'ici, grâce à vos aumônes et à vos secours, j'ai pu préserver presque toutes les églises du malheur dont elles étaient menacées. Je crois fermement que saint Joseph y est pour quelque chose, ou plutôt pour tout.

Vous aurez la bonté, mon cher Frère, de me signaler les intentions des bienfaiteurs, pour que ce qui est donné pour les églises, écoles, séminaires, soit affecté d'après l'intention désignée. — Notre cher frère Mertens, qui quête en Autriche depuis le 20 janvier, n'a encore pu recueillir que la somme de 2,000 fr.; c'est bien peu. Les Autrichiens lui disent que c'est là une œuvre française. Il a dû partir de Vienne pour se rendre à Olmütz et à Prague, où l'on célèbre le millénaire de la mort de saint Méthodius, apôtre né à Salonique.

31 octobre 1885.

Tout récemment j'ai été obligé de partir pour l'intérieur, où trois villages m'attendaient pour s'unir à l'Église catholique. Au moins, parmi les Bulgares, l'amour propre et la vanité ne trouvent pas de pâture. Chez eux le banquet le plus fourni se compose de haricots, et le lit le plus mollet est la terre recouverte d'une natte, sur laquelle les membres fatigués trouvent un prompt sommeil.

J'ai fait une visite à nos sœurs de Koukouch, et j'ai trouvé que cette maison rapporte déjà des fruits de bénédictions. Les sœurs y sont aimées des Turcs, des schismatiques, aussi bien que des catholiques. Faute de ressources je n'ai pu encore pourvoir les écoles des tables et des bancs nécessaires; malgré cela les enfants fréquentent les classes. Le dispensaire est littéralement assiégé, chaque matin, dès l'aurore. Que d'autres besoins pressants dans cette pauvre mission! Il serait difficile de vous les énumérer tous. — L'ouverture du séminaire a eu lieu, avec cinquante élèves, et j'attends que la divine Providence m'envoie de quoi les nourrir,

car la bourse est à sec. — La maison de Koukouch est à ma charge, et je ne sais d'où tirer de quoi l'entretenir. — Quatre-vingt-deux églises réclament des frais d'entretien, et les prêtres des secours, et je suis à me demander où je trouverai les moyens de venir à leur aide. Ma confiance repose en Dieu seul.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, avec la plus affectueuse gratitude,

Mon cher frère Génin, votre très humble serviteur,

† BONETTI,

J. P. d. I. M., év. de Cardica.

---

*Lettre de sœur Pucci à ma sœur N., à Paris.*

Salonique, 27 janvier 1885.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je m'empresse de vous accuser réception de votre chère lettre et de vous offrir mes sincères remerciements. Vous avez la bonté de disposer en notre faveur de la somme portée sur notre compte; et vous exprimez le regret de n'avoir pu la doubler. Je vous prie, ma chère sœur, de vouloir bien agréer l'expression de notre triple reconnaissance.

Je pense vous faire plaisir, en vous disant un mot sur nos œuvres, qui, pour être en effet très intéressantes, n'en sont pas moins difficiles. Mais, à côté des épreuves se trouvent des satisfactions bien douces; car, si, d'un côté, l'enfer se déchaîne pour nous enlever des âmes, d'un autre, le bon Dieu touche les cœurs d'une manière admirable.

Il y a quelque temps, Sa Grandeur M<sup>re</sup> Mladenoff s'était rendue avec M. Alloatti dans le petit village de Jenscko, pour installer le nouveau Pope, qui, depuis longtemps, s'était préparé au sacerdoce à Salonique, et qui devait rester comme curé dans ce village. Rappelé subitement à Salonique, M<sup>re</sup> Mladenoff laissa



M. Alloatti près du jeune prêtre pour l'aider dans son nouveau ministère, et aussi pour faire le plus de bien possible. C'était justement aux environs de Noël, époque où tous s'approchent de la sainte communion, et souvent, hélas ! sans préparation. Mais, cette fois, trois jours durant, ils consentirent à entendre les instructions de M. Alloatti : tous se confessèrent avec soin, et reçurent Notre-Seigneur avec de bonnes dispositions. Quelle consolation ! c'était la première fois peut-être qu'ils comprenaient la grandeur de la divine Eucharistie !

Le village de Mihalovo, entièrement schismatique, était depuis longtemps sans prêtre. Ses habitants déléguèrent quelques-uns d'entre eux vers M. Alloatti, pour le supplier de se rendre dans leur village. « Ils voulaient, disaient-ils, l'entretenir de choses importantes et lui demander de sérieuses explications ». Le bon missionnaire céda à leurs instances. Après avoir été instruits, autant qu'on peut l'être en quelques jours, sur les principales vérités de notre sainte religion, ils délibérèrent entre eux et résolurent d'envoyer une pétition à Sa Grandeur M<sup>gr</sup> Mladenoff, pétition signée par tous les habitants, pour solliciter leur union à l'Église romaine. Sa Grandeur accueillit favorablement leur demande et leur donna pour curé un pope solidement instruit par les soins de nos dignes missionnaires. Ils sont de plus en plus heureux d'être catholiques ; nous espérons qu'ils se fortifieront dans la foi et que leur exemple attirera dans le sein de l'Église d'autres villages environnants.

Le curé actuel de Mihalovo était auparavant à Gavaliantsi ; mais comme il est d'un grand secours pour les missionnaires, Sa Grandeur n'a pas hésité à l'enlever à son troupeau. Toutefois, les habitants de Gavaliantsi peuvent dire qu'ils ont gagné cent pour un, car c'est le digne M. Alloatti qui leur a été donné pour pasteur. Là il s'est fait, non seulement maître d'école et médecin de ce pauvre village, mais il va dans tous ceux d'alentour porter la bonne nouvelle, éclairer et fortifier tous les cœurs. De là il trace aux prêtres, dont il est le conseiller et l'ami, la route qu'ils doivent suivre pour entraîner les âmes vers le bien ; et je puis vous dire, avec la plus joyeuse conviction, que le bon Dieu bénit les courageux travaux de ce jeune missionnaire. Oh ! ma très

chère sœur, comme, en face de tels exemples, on bénit le Seigneur d'appartenir à la famille de saint Vincent!

Quoique je vous aie entretenue longuement sur ce sujet, je ne puis terminer sans vous esquisser en peu de mots la vie rude et pénible du missionnaire, auquel est donnée la glorieuse tâche d'évangéliser les Bulgares. D'abord, ainsi que nous le disait M. Alloatti, lors de son dernier passage à Salonique, il est obligé de demander aux pauvres Bulgares, non seulement le logement, mais encore une part de leur grossière nourriture; car, comme les apôtres, il est dépourvu de tout. De plus, il se trouve tout à fait isolé, sans qu'aucun de ses confrères lui adoucisse les moments pénibles de son rude ministère. Il lui faut, comme le pauvre villageois, s'étendre sur une simple natte, s'envelopper dans une couverture grossière et prendre son repas à côté de l'âne ou de la vache de la maison; car, dans cette saison, les animaux sont logés dans l'habitation même des Bulgares. Tantôt il demeure à la charge de ses paroissiens, allant un jour chez l'un et un jour chez l'autre; tantôt il reste un mois entier successivement dans chaque famille, trouvant à peine de quoi se sustenter. Le bouillon est presque inconnu dans ce pays; la soupe qu'on sert au missionnaire est de la soupe au vinaigre; le reste est à l'avenant. Toute sa nourriture se réduit donc à des haricots, du fromage salé, des poireaux; pourtant, grâce à un étang, qui se trouve dans les environs, de temps à autre on peut avoir un peu de poisson, qui serait excellent, si le poivre et le vinaigre avec l'huile qui l'assaisonnent ne le rendaient presque immangeable. Mais il oublie aussitôt toutes ces privations quand il se voit entouré, durant des heures entières, par une foule d'enfants tellement avides de s'instruire qu'on les croirait suspendus à ses lèvres. Chaque dimanche devient aussi pour lui un jour de réjouissance, car tous les chefs de famille se rendent à l'église fidèlement, et ils écoutent avec une attention marquée les instructions qui leur sont faites. Dieu veuille récompenser ces dignes enfants de saint Vincent!

Je termine, ma bien chère sœur, cette lettre déjà trop longue; je m'oublie en parlant d'une mission si chère à mon cœur. Je me permets de me recommander à vos prières, et je vous prie

de me croire, dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Ma chère sœur,

Votre très humble servante,

Sœur PUCCI,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

---

*Lettre de M. ALLOATTI, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

PAUVRE MISSION DE GAVALIANTSI. — VISITE A JENSKO, — A KARASSULY.

POPE STOÏKO.

Gavaliantsi, 10 février 1885.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Depuis longtemps je n'ai pas eu le bonheur de vous entretenir de nos chers Bulgares de la Macédoine; aujourd'hui je sens un irrésistible besoin de le faire. Je me trouve actuellement dans le petit village de Gavaliantsi, autrement dit *Chiflik*, c'est-à-dire propriété. En Turquie, les habitants d'un village ainsi nommé n'ont rien en propre, ils dépendent d'un maître et sont obligés de travailler pour lui pendant toute l'année; très heureux s'il est pacifique, et assez généreux pour leur laisser la nourriture de chaque jour. Aussi parler d'un *chiflik*, c'est parler d'un village très misérable. Les habitants de Gavaliantsi ont pour maître un juif qui n'est pas trop exigeant, Ils sont à dix heures de Salonique. Le pays n'est qu'une plaine aride, dépourvue de végétation. Pas un arbre, pas même le genévrier ni le houx sauvage; et de tous côtés des montagnes désertes dont les sommets, ressemblant à des ruines amoncelées, offrent un spectacle de désolation. A l'ouest de la plaine se trouve un petit lac très poissonneux: c'est l'unique richesse des habitants; grâce à la pêche, qui est

l'occupation de la plupart, ils peuvent se procurer quelques petites ressources. On serait tenté de se croire encore au temps des patriarches en voyant ces familles, qui ne comptent pas moins de dix ou douze membres, et dont la simplicité est le plus bel ornement.

L'église de Gavaliantsi est assez belle, mais elle n'est point pavée. Il est à croire qu'elle restera dans le même état, car les habitants sont si pauvres qu'ils n'ont pas même de quoi acheter de l'huile pour entretenir la lampe du sanctuaire. Depuis que je me trouve ici, je suis obligé de pourvoir à cette dépense; il faut aussi me procurer les cierges et le vin pour célébrer la sainte messe. Lors de mon dernier voyage à Salonique, j'en apportai ornements, chandeliers et tabernacle. Hélas! j'avais trouvé ici les saintes espèces dans une boîte en bois, couverte de poussière et de toiles d'araignées; elle était placée dans un trou qui simule une fenêtre derrière l'autel. C'est ainsi que les schismatiques traitent le Saint-Sacrement.

Gavaliantsi n'a pas d'école, ni même la plus petite mesure pour servir de résidence au curé. Je ne m'en plaindrai point, puisque Notre Seigneur, lorsqu'il était sur la terre, n'avait ni un toit pour s'abriter, ni une pierre où reposer sa tête. Mais je trouve un dédommagement dans le zèle de ces pauvres paysans, qui, tous, se disputent l'honneur de donner asile au missionnaire et de lui offrir pour se reposer la natte et la couverture traditionnelles. Ils me permettent de partager leur pain de seigle et leur eau pure, qui, avec les melons et les pastèques, sont la nourriture ordinaire de sa famille. Après la réfection patriarcale, nous causons, et je tâche de répandre dans leurs âmes la semence de la foi. Ils écoutent avec une sainte avidité la parole de Dieu, et ils en profitent bien. Aussi, mon très honoré Père, je ne saurais vous exprimer la joie dont mon cœur est rempli; elle me fait oublier les fatigues et la peine que j'ai éprouvées pour m'habituer à ce genre de vie, si différent de celui qui avait été le mien jusqu'ici; mais, maintenant, je puis bien dire, avec saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*, « Je surabonde de joie au milieu de nos tribulations. » Je n'ai pu m'en tenir simplement à remplir les fonctions de curé, car il m'a semblé que

Notre-Seigneur me disait, comme autrefois à ses disciples : *Sinite parvulos venire ad me*, « Laissez venir à moi les petits enfants. » Aussi ai-je réuni tous les enfants du village dans une petite chambre, qui n'a ni plancher, ni plafond, ni croisées. Le jour y pénètre à travers les trous formés de distance en distance par l'absence du chaume. Pour l'instant, ma chère école ressemble assez à une pièce d'eau. La fonte des neiges l'a ainsi transformée; mais, quoi qu'il en soit, j'ai eu le bonheur d'y apprendre aux enfants de ce village la manière de se préparer à recevoir dignement les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Le jour de Noël, j'eus la douce satisfaction de les voir, avec leurs parents, s'approcher du divin banquet. J'avais dû pour cela passer de longues heures au saint tribunal. Ces braves cultivateurs craignaient tant de ne pouvoir se confesser, qu'ils me laissaient à peine le temps de prendre mon frugal repas. J'ai joui du même bonheur dans un village situé à deux lieues de Gavaliantsi : les habitants étaient venus me chercher pour aller les confesser, « afin, disaient-ils, de bien faire pour la première fois la sainte communion. »

Vous le voyez, très honoré Père, à la croix du Calvaire viennent parfois se joindre les joies du Thabor. Parmi celles-ci, je placerai l'union du village de Mihalovo à l'Eglise romaine. Les notables du village vinrent à Gavaliantsi me remettre le *Sénet*, déclaration légale portant la signature de tous les chefs de famille, sollicitant la grâce de rentrer dans le sein de l'Eglise.

A mes fonctions de curé et de maître d'école, j'ai dû ajouter encore celle de médecin, quoique je ne connaisse nullement cet art; mais, le bon Dieu aidant, j'ai assez de succès dans le soin des malades. Nos chères Sœurs de Salonique me fournissent des médicaments, que je m'efforce de distribuer avec prudence, et jamais sans avoir consulté le Manuel de médecine : je tâche de travailler à guérir les corps pour arriver plus facilement à faire du bien aux âmes.

Gavaliantsi est, par sa position, le centre d'un grand nombre de villages qui l'avoisinent. Fixé dans cette résidence, je puis surveiller et visiter quelquefois ceux qui sont les plus près. Un prêtre bulgare m'accompagne; il est peu instruit, comme tous

les autres popes, mais il a un vif désir d'acquérir une connaissance approfondie de notre sainte religion, et aussi un grand zèle pour la conversion de ses frères au catholicisme. J'ai visité avec lui plusieurs villages qui, par mon entremise, ont reçu pour leur église les choses les plus indispensables au culte divin. Ces visites produisent des fruits abondants ; par là, le missionnaire se fait connaître des prêtres et du peuple. Puis Sa Grandeur, M<sup>sr</sup> Mladenoff, et le respectable M<sup>sr</sup> Bonetti sont mis au courant de tout ce qui se passe et peuvent aviser à améliorer la situation.

Un jour, obligé de me rendre à Salonique pour affaires urgentes, je dis, en passant près du village de Jensko, à mon compagnon de voyage : « Il me semble que nous ferions bien d'entrer dans le village. Pope Stoïko fut de mon avis ; ce fut vraiment une inspiration du Ciel. Ces pauvres gens étaient brouillés avec leur pope. Celui-ci, pour les punir, les privait depuis six mois d'assister à la sainte messe ; il ne la disait plus. Nous arrivâmes dans ce village la veille de la fête de saint Jean Chrysostôme : ces bons paysans nous reçurent comme de véritables envoyés de Dieu. En visitant l'église, qui à première vue est assez belle, je la trouvai sans pavage aucun et offrant de nombreuses inégalités de terrain. Le sanctuaire est une véritable horreur : les murs en sont tout délabrés et si noirs qu'on se croirait plutôt dans un magasin de charbon que dans un lieu sacré. L'autel, selon le rite grec, est une pierre carrée. Ne croyez pas, très honoré Père, que celle qui sert d'autel à Jensko soit taillée, ce serait du luxe ; c'est une pierre brute, soutenue par une colonne en briques, haute de près de soixante centimètres. Cet autel était recouvert d'une robe grossière, déchirée, crasseuse, couverte de poussière et de plumes d'oiseau. En guise de chandeliers, je trouvai deux petits tuyaux en fer-blanc, noircis par le temps et recouverts de cire. Sous ce même autel, deux ou trois livres à moitié brûlés, et dont les feuillets chargés de cire sont devenus illisibles. Au milieu, j'aperçus une petite boîte en fer-blanc, dans laquelle on avait autrefois mis du café. Quelle ne fut pas ma douleur, mon Père, lorsque, en ouvrant cette boîte, j'y trouvai la sainte réserve, déposée sur un papier noir et huileux : je tombai à genoux, et il ne me fut pas possible de retenir mes larmes. Comme je voulais dire la

messe, je dus chercher le calice : je le trouvai, non sans peine, en un trou pratiqué dans le mur. Ce calice, quoique en argent, n'en avait presque plus la forme. Le pied, très endommagé, le soutenait d'une manière irrégulière. Au dehors, il était bien sale ; mais hélas ! faute d'une purification convenable, l'intérieur de la coupe était devenu très noir, et au fond se trouvait une éponge de la même couleur. A cette vue, j'hésitai un instant à célébrer la sainte messe ; mais, voyant le vif désir qu'en avaient ces pauvres villageois, je me résignai. Je n'étais pas au bout de mes tribulations. Au pied de l'autel, la place du marchepied est remplacée par un énorme trou, que le pape a comblé en y mettant deux grosses pierres. Lorsque je fus revêtu des ornements sacerdotaux, je m'approchai de l'autel et crus poser le pied sur un terrain solide. Quel ne fut pas mon étonnement, de me trouver sur une sorte de balançoire, qui m'obligeait à me cramponner à l'autel pour ne pas tomber à la renverse. — Tous les habitants du village vinrent nous remercier après la messe, et nous exprimèrent, dans les termes les plus pressants, le désir qu'ils avaient que l'un de nous restât auprès d'eux pour les instruire et leur dire la messe au moins chaque dimanche. Je crus pouvoir leur promettre que je leur amènerais un prêtre à mon retour. Sa Grandeur M<sup>sr</sup> Mladenoff et M. Bonetti approuvèrent tout ce que j'avais fait, et prirent des mesures pour que ma promesse fût remplie au delà de toute espérance. Le jour de Saint-Nicolas, c'est-à-dire un mois après ma visite dans cette église, que j'ai essayé de vous dépeindre, près de ce même autel, transformé ce jour-là en un autel non splendide, mais plus convenable ; le linge, les chandeliers, le tabernacle et le calice, tout étant très propre, Monseigneur célébra le saint sacrifice en présence d'une foule immense, accourue pour voir son évêque, et conféra l'ordination sacerdotale au diacre Dimitri. Puisse Sa Grandeur ordonner souvent des prêtres aussi bien préparés, aussi instruits et aussi zélés ! Je ne saurais vous décrire, mon très honoré Père, la joie des habitants de Jensko, lorsque Monseigneur leur donna le pape Dimitri pour curé ; ils voulaient remercier Sa Grandeur ; mais la parole expirait sur leurs lèvres ; l'évêque avait pensé à eux, cela les comblait d'une telle joie, qu'ils ne trouvaient nulle expression pour la

rendre. Un de ces bons paysans me disait, avec la simplicité qui leur est propre : « L'évêque, c'est un véritable créateur, car tous les popes schismatiques réunis ensemble ne seraient pas capables de faire ce qu'il a fait, en ordonnant le cher et bien-aimé pope, qui sera notre consolation. » Un vénérable vieillard ajoutait : « J'ai pleuré, quand l'évêque ordonnait le pope, j'ai été si ému, en entendant les paroles qu'il lui adressait après l'avoir ordonné, que pope Dimitri ne sera pas seulement mon pope, mais aussi mon fils bien-aimé. » Il est, en effet, la consolation de ses bons paroissiens. Quelle joie pour eux, habitués à des popes guidés par le seul intérêt et vivant quelquefois plus librement que les simples fidèles, de voir maintenant le pope Dimitri vivre de la vie d'un véritable ecclésiastique !

Un des besoins les plus pressants de la mission bulgare est celui d'avoir de bons prêtres ; c'est un besoin dont je vois mieux chaque jour la nécessité. Le bien que peut faire un prêtre au milieu de ces populations est incalculable, surtout en ce moment où le mouvement catholique s'accuse de plus en plus. Si nous en avions un nombre suffisant pour maintenir ce mouvement, les conversions seraient innombrables ; mais, que peuvent faire quatre ou cinq prêtres en face de tant de milliers d'âmes ! Quel malheur de laisser croupir dans le schisme des âmes remplies de bonne volonté et désireuses de rentrer dans le bercail du divin Pasteur ! Que leur sort est à plaindre ! Les exarchistes, en faisant, il y a douze ans, un schisme au sein du schisme grec, en ont retenu tout ce qu'il a de plus triste et de plus rebutant. Oh ! mon Père, comme les Bulgares vous prient, par mon entremise, de leur envoyer quelques apôtres, pour leur dessiller les yeux et leur faire comprendre, enfin, que hors de l'Église il n'y a point de salut ! Si j'étais libre d'aller, avec le bon pope Stoiko, de village en village, nous pourrions remédier un peu à ce manque total de prêtres, mais pour cela il faudrait que nous fussions remplacés, l'un à Mihalovo et l'autre à Gavaliantsi, et ce n'est pas possible. Voilà, mon Père, de quelle manière notre bonne volonté est réduite à néant ; car, que faire sans un personnel suffisant ? Je vous en laisse juge.

Je ne puis me décider à clore ma lettre, avant d'y ajouter un



trait. Pope Stoïko et moi, nous rendant à Salonique, nous allions à pied vers la gare la plus rapprochée, qui se trouve à trois heures de Gavaliantsi. Arrivés à Karassuly, nous sûmes que le chemin de fer n'arrivait que dans deux heures. Comme le Pope Stoïko connaissait une famille, nous lui fîmes visite. Aussitôt, les habitants du village, informés que nous étions là, vinrent nous voir. En quelques minutes, la maison fut trop petite pour contenir les visiteurs; nous dûmes cependant leur annoncer notre départ, afin de ne pas nous exposer à manquer le train. Tous ces bons paysans criaient à l'unisson : « Non, ne partez pas, nous avons beaucoup de choses à vous dire, beaucoup de choses à vous demander ! » Ils nous auraient barré le passage, si je n'avais pas promis de retourner dans quelques jours. « Quand vous reviendrez, nous dirent-ils, vous resterez ici au moins deux ou trois jours, car nous voulons vous voir dire la messe. » Le vendredi suivant, nous retournions à Karassuly, après avoir passé deux jours à Salonique. Me doutant fort que les Karassuliens voudraient nous retenir jusqu'au dimanche, je demandai à Monseigneur la permission d'y célébrer la sainte messe.

Pendant notre séjour à Salonique, la neige était tombée avec une telle abondance que le chemin de fer fut obligé de rétrograder, et ce ne fut qu'avec grande difficulté que nous pûmes arriver jusqu'à Karassuly, près duquel nous étions descendus. Nous y arrivâmes enfin, mais non sans avoir senti maintes fois nos souliers nous échapper dans la neige. Nous nous rendîmes dans la famille qui nous avait si bien accueillis lors de notre passage. Tous les membres qui la composent furent très heureux de nous revoir. Ils s'empressèrent de donner à tout le village avis de notre arrivée. Quelques instants après, tous les notables venaient nous saluer : nous eûmes le temps de parler de la religion, et de répondre aux interrogations qui nous furent adressées en grand nombre. La neige ne cessait de tomber : nous fûmes donc obligés de rester à Karassuly jusqu'au lundi. Pour célébrer la messe le dimanche, il fallait s'entendre avec le Pope : malgré bien des difficultés, nous obtînmes ce que nous désirions. Avant de commencer le saint sacrifice, nous chantâmes l'office. Lorsqu'il fut terminé, le Pope vint nous dire qu'il n'avait pas une

liturgie (pain pour la messe); mais nous en avions une. Nous commençâmes le saint sacrifice; après l'évangile, je fis une instruction, qui fut écoutée avec attention. Après midi, nous fîmes quelques visites : on nous reçut partout comme des amis de vieille date. Enfin, nous quittâmes Karassuly le lundi soir. Tous les chefs du village nous accompagnèrent bien loin, malgré la rigueur du temps. Ils nous déclarèrent leur désir de s'unir complètement à l'Église catholique. L'union des habitants de Karassuly n'est pas encore définitive, parce qu'il est bon d'éprouver si ce désir est réel avant d'y accéder. J'espère cependant, très honoré Père, vous annoncer sous peu l'union de ce village et de quelques autres, à notre sainte mère l'Église catholique.

Permettez-moi, mon Père, de vous adresser une supplique, celle de vouloir bien nous envoyer quelques confrères, pour travailler à cette vigne qui promet des fruits si abondants. Je serais si heureux d'avoir un confrère près de moi, car, bien qu'il faille s'habituer à tout, on regrette toujours d'être seul, quand on a dans son cœur l'amour de la vie de Communauté. — Laissez-moi vous remercier, très honoré Père, du bel ornement que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je m'en sers les jours de fête. Les dons offerts pour la mission bulgare me sont toujours agréables, et inspirent à mon cœur de vifs sentiments de reconnaissance; mais ceux qui viennent d'un Père me sont doublement chers. Aussi, je n'hésite pas à vous faire une nouvelle demande, celle d'un tableau ou d'un store représentant Notre-Dame de Lourdes, de grandeur naturelle. L'année dernière, je promis à notre Immaculée Mère, en sollicitant près d'elle une grâce extraordinaire, de placer son image à Diavota. C'est un charmant petit village, dont les rochers se prêtent parfaitement à reproduire en Bulgarie l'image de la grotte de Lourdes : de là aussi, la Protectrice de la Macédoine dominerait ses protégés.

Voudriez-vous m'autoriser, mon Père, à faire un catéchisme pour les prêtres, et à traduire en langue bulgare une histoire du schisme?

Je recommande à vos prières cette chère Mission, et aussi celui à qui vous avez accordé la faveur d'y travailler au salut des âmes.

Vous demandant une particulière bénédiction, je suis toujours heureux de me dire,

Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble et affectionné fils,

JOSEPH ALLOATTI,

I. p. d. l. M.

---

*Lettre de sœur POURTALÈS à M. FORESTIER, assistant  
de la Congrégation.*

HEUREUSES DISPOSITIONS DES BULGARES. — PAUVRETÉ DE LA MAISON. —  
BESOINS NOMBREUX.

Koukouch, maison Saint-Joseph, 11 octobre 1885.

MONSIEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Trois mois et demi se sont écoulés depuis le jour où nous sommes arrivées à Koukouch pour y commencer le premier établissement parmi les Bulgares unis de la Macédoine. Si je n'ai pas entrepris plus tôt de vous donner des détails sur une œuvre qui vous est chère, comme elle doit l'être à tout cœur catholique, c'est que j'ai voulu attendre de pouvoir, en même temps, vous parler des premiers résultats obtenus, et des espérances que nous sommes en droit de concevoir pour l'avenir. Quelques détails sur l'endroit et sur le local où nous sommes établies ne seront pas pour vous sans intérêt.

Koukouch est une petite ville d'environ 10,000 âmes. Des personnes compétentes m'ont affirmé ce chiffre, qui paraît exagéré quand on aperçoit la localité, et qui ne s'explique que par le fait que chaque maison contient une multitude de personnes appartenant souvent à plusieurs générations. Elle est adossée à une colline en haut de laquelle se trouve l'église de Saint-Georges, qui paraît fort ancienne. De ce point, on aperçoit de tous côtés une immense plaine cultivée, parsemée de villages, et bornée à

l'horizon par des montagnes. C'est un centre pour tous les pays d'alentour, soit du côté de l'administration, soit du côté du commerce.

Déjà, depuis vingt ans, la majorité de ses habitants s'est soumise au Souverain-Pontife, et c'est en récompense de leur fidélité à l'Église que M<sup>re</sup> Bonetti leur a donné la préférence pour le premier établissement de sœurs. Ils ont deux églises et cinq popes; de plus, un autre prêtre bulgare, élève de la Propagande, qui s'est chargé de nous dire la messe tous les matins et de nous confesser.

Les *Annales* vous ont appris précédemment tout ce qui concerne ce pauvre clergé bulgare : il est donc inutile d'y revenir. D'ailleurs, je dois vous dire que le germe d'amour que le bon Dieu avait mis dans mon cœur, il y a vingt cinq ans, pour les Bulgares, alors qu'étant encore dans le monde, j'appris avec bonheur le commencement de leur retour. Ce germe, dis-je, a pris de tels accroissements depuis que je suis ici, qu'il me serait même pénible d'en parler. J'ai pour ces pauvres prêtres une si immense compassion que je n'aurais pas le courage de les blâmer; leur bonne foi simple dissimule à mes yeux tous leurs défauts. Cette foi simple paraît, du reste, dans toutes les allures des chrétiens de ce pays. A l'église, pendant la messe, on voit les jeunes gens, aussi bien que les vieillards, accomplir naïvement de nombreuses cérémonies, comme d'offrir et de brûler des cierges, baiser les images de la sainte Vierge et des saints, etc. Quel bien immense on peut espérer de faire en instruisant des vérités de la religion des gens qui l'aiment sans la connaître, et pratiquent sans respect humain ce qu'ils savent faire pour rendre gloire à Dieu.

Quant au local que nous habitons, c'est une maison construite à la manière du pays, avec du bois, des roseaux et de la boue, recouverts d'un crépissage à couleurs voyantes. Elle est extrêmement petite, et c'est très difficilement que l'on pourra y tenir plus de cinq, comme nous sommes actuellement, nombre dont l'insuffisance se fait pourtant sentir chaque jour davantage. A côté s'élève une construction encore plus légère, où se trouvent deux classes superposées; chacune pourra contenir environ soixante-dix enfants. Les classes ne sont pas encore commencées à proprement

parler, parce qu'elles ne sont pas encore fournies des meubles indispensables, et parce qu'il a été jugé convenable de préparer les esprits, par les services que le dispensaire est appelé à rendre, non seulement aux catholiques, mais encore aux schismatiques et aux Turcs. Ce dispensaire est établi dans une petite pièce donnant sur la rue; il a fonctionné même avant d'être installé de la manière la plus sommaire, car, en Orient, l'idée de la science médicale est inséparable de la cornette, et partout où elle se montre les malades accourent avec une entière confiance. Il semble du reste que le bon Dieu se plaise à attacher une vertu curative aux médicaments les plus simples qui sont donnés pour faire aimer la vérité, et les Turcs surtout en éprouvent un soulagement et une guérison parfois inespérée. Aussi leur reconnaissance sait se manifester. Plusieurs d'entre eux, accourus au débarquement de M<sup>re</sup> Bonetti, l'ont remercié d'avoir mis des sœurs à leur portée, et le pacha de Salonique l'a prié de bien se garder de les jamais retirer de Koukoutch, « car il y aurait là, disait-il, une révolution. » Par suite de cette disposition des maîtres du pays, Monseigneur regarde maintenant la position comme gagnée ici; il s'occupera d'établir les œuvres d'une manière durable, à mesure que la Providence en fournira les moyens, la maison actuelle n'étant louée que pour trois ans.

Mais, avant même de penser à l'agrandir par rapport au local, il serait absolument nécessaire d'augmenter le personnel, au moins d'une sœur. Il faudrait bien que cette sœur pût tenir le dispensaire. Jusqu'à présent, tout le travail qu'il comporte retombe sur moi seule. Chaque matin, il est ouvert pendant trois heures, qu'il faut forcément prolonger souvent, à cause du grand nombre de malades qui le fréquentent. Nous avons compté jusqu'à quarante-quatre et quarante-six malades qui s'y sont présentés en une seule matinée.. Il en vient de villages éloignés de quatre, six, et même dix heures de distance; on les amène sur des ânes ou des chevaux, car nulle part, dans l'intérieur, il n'y a de médecins. Ajoutez à cela la préparation des médicaments et la visite des malades à domicile, qui me prend au moins deux heures chaque après-midi, et vous verrez quel temps il me reste pour l'accomplissement des devoirs particuliers de mon office, la

surveillance de la maison, les écritures et la correspondance, qui se trouvent nécessairement négligés. De plus, une maladie ou une indisposition quelconque, qui pourrait me survenir, entraînerait la fermeture du dispensaire, car je n'ai dans la maison personne qui puisse m'y remplacer.

Je vous en prie, Monsieur, soyez mon interprète auprès de notre très honoré Père, pour le supplier, au cas où une sœur qui est au courant de la pharmacie et des malades, lui manifesterait le désir de venir en Bulgarie, qu'il accueille sa demande et fasse encore ce sacrifice pour une mission qu'il a prise sous sa protection particulière; mais il faut que ce soit le bon Dieu qui appelle cette sœur; car cette mission ne ressemble pas aux autres, et celle qui n'aurait pas pesé d'avance les sacrifices qu'elle impose ne saurait y rester. D'abord, qu'elle sache bien que l'amour-propre y meurt de faim et de soif, et que, pour y être heureuse, il faut que l'œil de Dieu suffise absolument. Puis, il faut bien considérer ce qu'entraîne avec soi de privations la nécessité de suivre le rit bulgare. Je dis ceci pour parer à de funestes déceptions; car quand le bon Dieu donne la grâce de la vocation bulgare, il sait donner aussi l'amour de tout ce qui s'y rattache. C'est à lui qu'il appartient d'envoyer des ouvrières à sa vigne; mais les supérieurs sont les interprètes de sa volonté. Puisse-t-il leur inspirer de favoriser son appel dans quelque cœur désireux de travailler au salut des âmes, dans un pays où la moisson est si mûre!

Pour en revenir aux projets que nous pouvons faire pour l'avenir, ils seront naturellement subordonnés aux ressources. Actuellement, le pain du lendemain ne nous est même pas assuré. Jusqu'à présent, M<sup>re</sup> Bonetti a pourvu à nos besoins; mais il est écrasé par des charges énormes, et surtout par la construction et l'entretien du séminaire bulgare, près de Salonique.

Maintenant que notre maison est commencée et que nous *existons*, il faut espérer que nous trouverons des sympathies parmi celles de nos sœurs qui mettent les missions au nombre de leurs bonnes œuvres. On peut dire que cette maison est pauvre, car elle n'a absolument rien. Jamais aucune ressource ne nous viendra des catholiques du pays, malgré leurs bonnes dispositions

et l'affection qu'ils nous témoignent. — Ma sœur économe, je le sais, se fera un plaisir de nous faire passer ce qui nous serait spécialement destiné, et M<sup>re</sup> Bonetti en sera aussi content que si on le lui envoyait à lui-même ; car notre œuvre est la sienne. Si je parle de notre sœur économe, c'est parce que je sais qu'il y a des sœurs qui aiment donner pour des objets particuliers ; par exemple, pour aider à la dépense des médicaments, pour aider à l'entretien des classes, pour la chapelle, la lampe du sanctuaire, ou encore pour la nourriture et l'entretien des sœurs. En faisant connaître ces intentions particulières à ma sœur économe, j'en serais instruite, et je suivrais exactement les intentions qui me seraient indiquées.

Il serait aussi bien utile de travailler à former un fonds qui servirait à acheter un terrain, occasion qui peut se présenter d'un jour à l'autre ; car nous prions chaque jour à cette intention saint Joseph, patron de la maison. Quand la Providence nous fera rencontrer ce qui conviendrait, il faudrait pouvoir aussitôt acquérir l'emplacement, car le prix des terrains augmente chaque jour. Plus tard, on bâtirait quand on pourrait.

A en juger par les sentiments que j'ai entendu exprimer en France, avant mon départ, la première maison dans cette Bulgarie, dont l'évangélisation a été confiée à la Congrégation par le Souverain Pontife lui-même, ne peut manquer d'intéresser tous ses membres. Trois millions d'hommes sont ici derrière nous, si nous réussissons à planter notre étendard. C'est un avenir immense qui se déroule devant nous. Plus le nombre des âmes à sauver est grand, plus le démon s'acharne à défendre son empire, mais plus aussi les efforts doivent se réunir pour l'attaquer.

Toutes ne peuvent pas venir travailler à cette œuvre divine ; mais toutes peuvent nous aider par leurs prières et beaucoup par des sacrifices qu'elles feraient avec joie, s'il m'était donné de leur faire comprendre l'importance de leur concours. Vous êtes sans doute souvent consulté sur la manière la plus utile de faire quelque bonne œuvre. Pensez alors quelquefois à cette mission naissante au milieu des infidèles. Vous me connaissez assez pour savoir avec quel soin et quelle scrupuleuse économie j'emploierai l'aumône de la foi et de la charité de nos sœurs.

Avant de terminer, je ne vous demande pas, Monsieur, le secours de vos prières. Depuis longtemps, je sais qu'il m'est assuré, car vous connaissez mieux que personne combien j'en ai besoin. Je vous prie donc seulement d'offrir mon filial respect à notre très honoré Père, et de croire aux sentiments reconnaissants avec lesquels je suis, en l'amour de Jésus-Christ et Marie Immaculée,

Votre très humble servante,

*Sœur POURTALÈS,*

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

---



# CHINE

---

## VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

---

*Extraits de diverses lettres à la très honorée mère DERIEUX.*

DIFFICULTÉS CAUSÉES PAR LA GUERRE ENTRE LA FRANCE ET LA CHINE

Hang-tchéou, 5 octobre 1884.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je vous annonçais dernièrement mon départ précipité pour Hang-tchéou, d'où je vous écris aujourd'hui. Nous avons trouvé nos chères sœurs Faure, Perboyre et Duparc encore à leur poste; les trois autres avaient déjà pris le chemin de l'exil. Je regarde comme une grande grâce d'avoir passé quelques jours avec ces chères sœurs pour nous mettre un peu au courant de leurs œuvres si florissantes. Le 3 octobre, nos sœurs Faure et Duparc durent partir à leur tour, nous laissant notre respectable sœur Perboyre qui, à cause de son grand âge, ne partira pas; du moins, nous l'espérons. La demande en a été faite au mandarin, mais la réponse n'est pas encore arrivée. C'est de tout mon cœur que je demande cette grâce au bon Dieu : notre sœur Perboyre rend tant de services à cette maison, surtout par l'exemple de ses vertus!

Ma sœur Giovanelli, ma compagne, est bien courageuse et me prie de vous offrir son filial respect, ainsi que notre respectable sœur Perboyre.

Sœur DEREU.

Ning-po, le 9 octobre 1884.

Dans ma dernière lettre, je vous annonçais le départ de trois de mes compagnes pour Shang-hai, ainsi que Monseigneur l'avait décidé. Le 2 octobre, Sa Grandeur nous écrivit de nous rendre à Ning-po, et nous partîmes le 4. Le gouverneur s'est montré bienveillant pour notre chère sœur Perboyre; vu son grand âge, elle ne nous a pas suivies dans l'exil, et elle rend d'immenses services à ma sœur Dereu. Elle pourra soigner nos sœurs, si la fièvre vient les visiter. Je n'aurais pu me décider à partir, s'il avait fallu abandonner nos sœurs toutes seules, si isolées et dans les temps que nous traversons. Notre chère sœur Perboyre attirera les bénédictions du Ciel sur la maison. Que deviendraient nos pauvres enfants de la Sainte-Enfance?... Nous leur avons caché notre départ et nous sommes parties comme des fugitives, emportant nos hardes pour l'hiver, dans notre couverture de voyage.

Dieu seul sait, ma très honorée mère, le temps que nous resterons en exil! Nous comptons beaucoup sur les prières de nos chères enfants. La plus grande d'entre elles, qui a dix-huit ans, nous raconta qu'on avait fabriqué à plaisir mille histoires effrayantes à leur sujet, entre autres qu'on devait les vendre à des païens. — « Pour moi, dit-elle à la sœur de l'ouvroir, je resterai chrétienne, avec la grâce de Dieu, ainsi qu'une douzaine de mes petites sœurs qui sont assez instruites pour confesser leur foi; mais que deviendront les quatre-vingts autres! Dans six mois elles oublieront qu'elles sont chrétiennes! Oh! ma sœur, s'écria-t-elle, nous préférons mourir mille fois, plutôt qu'un pareil malheur nous arrive! » Vous voyez, ma très honorée mère, par cet exemple, que nos Chinoises tiennent à leur religion; si je ne craignais pas d'abuser de votre temps, je pourrais vous raconter encore bien d'autres traits. Le bon Dieu nous donne quelques joies qui font oublier les peines inséparables des missions.

On craint une persécution générale contre les chrétiens; nous sommes toutes disposées, Dieu aidant, à verser notre sang pour la foi, plutôt que de retourner en France. Mais nous espérons, ma très honorée mère, que le bon Dieu nous renverra sous peu

dans nos missions et se contentera du martyre du cœur, lequel a aussi son mérite.

Avant notre départ de Hang-tchéou, nous avons eu une bien douce jouissance. Nous avons reçu trois petites filles à la Sainte-Enfance; aussitôt ma pensée vint vous trouver, ma très honorée mère, pour vous offrir ces trois anges pour vos étrennes. Peut-être de longtemps, nous n'aurons pas un pareil bonheur. Nous avons supprimé l'école externe et l'hôpital des femmes; il reste encore l'hôpital des hommes, le dispensaire et les filles de la Sainte-Enfance.

*Sœur FAURE.*

---

Kang-po, Ning-po, 22 octobre 1884.

Ma dernière lettre vous disait la paix dont nous jouissions dans notre chère petite maison de la Présentation, malgré les troubles survenus dans notre province, par suite de la guerre. Cette tranquillité n'a pas été de longue durée. Le diable voyait d'un œil jaloux cette mission, aussi suscita-t-il des calomnies de la part d'un mandarin militaire, afin de faire lancer contre nous aussi une sentence d'expulsion. Le 2 octobre, notre digne évêque nous notifiait les volontés du préfet de Ning-po. « Tous les Français devaient quitter Tchéou-san, il leur refusait toute protection, en cas d'attaque, de la part soit du peuple, soit des soldats. » L'ordre était formel. Dès le lendemain, trois de nos sœurs s'embarquaient pour Kang-po, et nous restâmes pour préparer le second départ, dont nos grandes filles devaient faire partie. A ces nouvelles, nos pauvres Chinois se figurant que, pour nous débarrasser nous allions vendre nos chères enfants, un des mandarins s'empressa d'en demander deux grandes pour lui. Vous devinez la réponse, ma très honorée mère. Alors autre rumeur : nous les emmenions afin de les vendre aux Français qui, selon leurs sataniques idées, se serviront de leur cœur et de leurs yeux pour composer des remèdes! Grande était notre inquiétude au sujet du départ de ces chères enfants. Nous ne pouvions les laisser; leurs âmes étaient en danger, et nous eussions traversé les flammes avec joie, si nous n'avions eu que ce moyen

de salut pour elles. Le 10, une autre lettre de Monseigneur nous transmettait l'ordre suivant du préfet : « Tous les Français qui se trouveront encore le 14 dans l'île, seront expulsés par tous les moyens que donne la force. » Alors, laissant toute considération humaine de côté, et mettant toute notre confiance dans les sacrés cœurs de Jésus et de notre Immaculée Mère, nous nous disposâmes au départ avec cinquante-quatre de nos plus grandes filles.

Le 13 au matin, nous traversions la ville pour gagner le port, au milieu d'une population fort étonnée de ce départ. Nous nous embarquâmes devant une foule de militaires attendant le préfet de Ning-po, arrivé la veille à Tchéou-san. Nous le vîmes bientôt paraître. Il prit une petite barque et se dirigea vers son navire, passant près de notre embarcation : il nous regarda très attentivement et avec un air très satisfait. Comme il ne portait pas le costume, nous fîmes semblant de ne le pas voir ; et, malgré le brisement de nos cœurs, nous affectâmes le plus de gaieté qu'il nous fut possible.

Ce voyage qui, selon les prévisions humaines, était dangereux, s'effectua avec une paix profonde. Tout le long du parcours, au milieu d'une population surexcitée par toutes sortes de mensonges contre les Français, pas un seul mot, ni pour nous, ni contre nous. On aurait dit qu'une puissance invisible les enchaînait. Oh ! nous avons bien éprouvé qu'en Chine, comme partout, saint Vincent veille avec amour sur ses enfants, et nous avons la douce confiance que ce bienheureux père nous obtiendra encore de traverser heureusement les tristes jours que le bon Dieu, dans ses desseins de miséricorde, envoie à notre pauvre Chine.

Ne sachant pas encore, en quittant notre mission de la Présentation, si des sœurs étrangères devaient nous remplacer, j'en remis les clefs à un bon prêtre chinois, qui nous est bien dévoué. J'y laissais cent enfants, deux cents en nourrice à peu près ; puis des malades dans les deux hôpitaux, et, au moment où nous touchions le dispensaire, il était plein de pauvres gens qui ne comprenaient rien à notre départ. J'avais confié le tout à quatre employés, dont le dévouement m'était bien connu, et sous la protection du bon père chinois.

Vous comprenez, ma très honorée mère, tout ce que mon cœur de fille de la Charité souffrit dans ce terrible moment. La pensée de la Sainte-Famille fuyant en Égypte, vint ranimer mon courage, car nous aussi, nous emportions notre trésor, nos chères filles qui eussent été les plus exposées. Après un voyage assez pénible, surtout pour nos enfants, nous arrivâmes à bon port, à sept heures du soir. Je trouvai nos sœurs Mouhlinghans et Montiglia toutes prêtes à s'embarquer pour aller nous remplacer. Notre chère sœur Pan, Chinoise, que j'avais amenée, fut très heureuse, malgré les fatigues de la journée, de se rembarquer immédiatement, afin de rendre service à nos chères sœurs, qui ne savent pas la langue du pays. Le temps fut affreux pendant toute leur traversée; un vent violent obligea les barquiers de s'arrêter en route; ce ne fut qu'après deux nuits et un jour et demi d'une pénible navigation, que nos sœurs arrivèrent; mais le bonheur avec lequel elles furent accueillies par toutes les personnes de la maison leur fit bientôt oublier leurs souffrances. Dès le lendemain, le divin Maître leur donna la consolation d'ouvrir le ciel à deux de nos pauvres malades, qui paraissaient les attendre pour mourir. Nos sœurs s'estiment très heureuses de continuer nos œuvres, et le bon Dieu bénit leur dévouement.

Je ne saurais vous taire, ma très honorée mère, l'accueil inspiré par l'affectueuse charité que nous avons reçu de la part de notre chère sœur Solomiac et de ses bonnes compagnes. Elles firent déménager leurs enfants afin de donner la meilleure place aux nôtres; et, dans cette petite maison de Kang-po, qui naguère ne pouvait loger que six sœurs, vingt s'y sont installées aujourd'hui; et, sans être gênées, tout le monde y a sa place et s'y trouve très bien sous tous les rapports.

Malgré les épreuves, nous n'oublions pas dans nos prières nos bien-aimés supérieurs, afin que le bon Maître allège tant de peines, de soucis et d'inquiétudes, surtout pour ce qui concerne notre pauvre Chine.

*Sœur MARIE ARCHENAUT.*

---

Ning-po, 27 octobre 1884.

C'est ici que votre maternelle lettre est venue nous trouver. Nous sommes bien résignées au milieu de toutes nos épreuves et nous prions de tout notre cœur pour celles qui se dévouent dans notre mission. Notre bonne sœur Perboyre n'a pas quitté son poste ; c'est un grand repos d'esprit pour moi, car elle est à même de rendre vraiment service à nos bonnes sœurs nouvellement arrivées.

Jusqu'à ce jour, les principales œuvres de la mission de Hang-tchéou sont toujours prospères : nos sœurs ne sont nullement inquiétées ; les hôpitaux sont pleins, et deux petites filles viennent d'être reçues pour la Sainte-Enfance. Ces bonnes nouvelles adoucissent un peu la peine si fortement sentie de l'inaction. Mais Dieu le veut ainsi, il faut supporter l'épreuve généreusement afin de hâter le moment de la délivrance.

Monseigneur a une petite lueur d'espérance que, sous peu, on nous permettra de rentrer à Hang-tchéou. C'est pourquoi Sa Grandeur vient de nous donner les saints exercices de la retraite que nous avons terminés aujourd'hui. Nous voilà donc toutes prêtes, ma très honorée Mère, à voler à notre poste, dès que le signal nous en sera donné. Mes chères compagnes et moi nous sentons vivement le désir d'aller nous dépenser au milieu de nos bons Chinois. Je suis heureuse de voir nos sœurs si impatientes de retourner à notre chère Mission.

*Sœur FAURE.*

---

SACRE DE M<sup>GR</sup> REYNAUD. — TRANSLATION DES RESTES DE M<sup>GR</sup> GUIERRY.

Ning-po, Kang-po, 28 octobre 1884.

Je m'empresse de répondre au désir exprimé dans votre bonne lettre du 17 août, en vous donnant quelques détails sur les belles fêtes du sacre de Monseigneur Reynaud.

Depuis longtemps on s'était occupé de décorer l'église par de très belles peintures ; de grandes et jolies oriflammes ornaient chaque colonne ; bon nombre de lanternes chinoises brillaient dans les petites nefs. Tous les missionnaires qui, pour quelques

jours, avaient pu quitter leur mission, s'étaient rendus à Ning-po. Monseigneur Bray était l'évêque consécrateur ; il avait pour assistants M<sup>re</sup> Garnier, de Chang-hay, et M<sup>re</sup> Devos, qui, sacré depuis un mois seulement, arrivait de la Mongolie pour se rendre en France. Comme l'église était trop petite pour, contenir toute l'assistance, à l'aide de vitres peintes en chinoiserie on transforma en une magnifique galerie la grande allée du jardin qui l'entoure, en sorte que depuis la porte donnant sur la rue, on voyait le grand autel, tout illuminé et paré de ses plus belles fleurs d'or, faites ici tout exprès pour la fête. Par prudence, les chrétiens seuls furent admis à la cérémonie ; il y avait dans la rue une si grande quantité de païens que les marchands fermèrent leurs boutiques de crainte d'être volés. Deux soldats nous frayèrent un petit passage au milieu de cette foule compacte ; le mandarin en envoya 50 à l'effet de maintenir l'ordre.

Monseigneur demeura huit jours à la résidence de Kang-po, afin de se préparer à la grande action. Le 29 juin au matin, tous les catéchistes s'y rendirent solennellement pour chercher le nouvel élu et lui faire escorte. La distance est d'environ 20 minutes. Les trois évêques ouvraient la marche. M<sup>re</sup> Reynaud était le premier, accompagné des catéchistes, suivi de tous les missionnaires ; venaient ensuite les militaires, jouant du clairon, puis un certain nombre d'Européens. Monseigneur ayant revêtu ses ornements se rendit à la grande porte de l'église où l'attendait tout son clergé. Puis il s'avança jusque devant son autel, préparé pour la circonstance, à gauche du maître-autel. La cérémonie se fit selon le rite accoutumé. A la fin, quand Monseigneur, en crosse et en mitre, fit le tour de l'église pour donner sa première bénédiction, les païens qui avaient pu pénétrer dans l'enceinte disaient : « Les chrétiens se sont fait un roi ! » — Le soir, à la bénédiction du très Saint-Sacrement, les soldats chinois se trouvaient à l'église, et malgré leur ignorance de nos sacrés mystères, ils avaient l'air radieux en voyant de si belles choses. Nous eûmes plus de trois cents chrétiennes qui vinrent dîner à l'hôpital. Nos missionnaires reçurent les chrétiens qui ne devaient pas être moins nombreux.

Le lendemain, une fête non moins touchante eut lieu à Kang-

po. M<sup>re</sup> Reynaud et tous les missionnaires désiraient ardemment que les restes du regretté M<sup>re</sup> Guierry, qui avait sacré M<sup>re</sup> Bray et M<sup>re</sup> Garnier, reposassent près de l'église qu'il avait fait bâtir. Dès le matin accompagnés des chrétiens en habits de deuil, et de nos missionnaires, les évêques se rendirent processionnellement au cimetière, et ramenèrent la dépouille mortelle du vénéré M<sup>re</sup> Guierry. M<sup>re</sup> Garnier officia pontificalement. Après la messe on fit l'inhumation dans le caveau préparé à cet effet, près de l'église.

Le jour de la Visitation de la très sainte Vierge, fête de famille à l'occasion du sacre de M<sup>re</sup> Reynaud qui voulut bien célébrer le saint sacrifice dans notre chapelle; une sœur chinoise du séminaire lut un compliment en français et s'en acquitta fort bien. Quelques jours après M<sup>re</sup> Reynaud partit pour Tchéou-san, avec M<sup>re</sup> Rouger; et là encore il y eut de belles fêtes : l'ordination de deux prêtres et la bénédiction d'une cloche. Mais hélas ! quel changement ! cela me rappelle l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem. Alors tout était dans la joie, et aujourd'hui tout respire la tristesse !

Le 13 courant, au matin, je recevais une lettre de Monseigneur : « Il faut absolument, me disait-il, que nos sœurs françaises quittent Tchéou-san. Donc que deux sœurs non françaises partent ce soir pour les remplacer. » Deux sœurs partirent en effet avec la petite sœur chinoise qui arrivait avec ma sœur Archenault, ses deux compagnes et cinquante-quatre enfants.

*Sœur SOLOMIAC.*

---

*Lettre de Mgr Paul REYNAUD, évêque titulaire de Fussulan, vicaire apostolique du Tché-kiang, à la très honorée mère DERRIEX.*

DÉTAILS RELATIFS A LA GUERRE

Kiang-pé, le 10 novembre 1884.

MA TRÈS HONORÉE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Il me semble qu'en vous écrivant, il y a quelques mois, je vous prédisais un peu les épreuves dont nous sommes victimes



Aujourd'hui, sans revenir sur les détails de toutes les tracasseries que nous subissons de la part des autorités locales, je voudrais vous parler un peu de vos chères filles de la Charité, et des marches et contre-marches que je leur ai imposées.

Les exécutions de nos amis les mandarins ont commencé par Ning-po. Ils voulaient chasser tout le monde, vider nos maisons. Nous n'étions pas du même avis, et à force de crier nous avons eu raison. C'est presque toujours ainsi en Chine. Donc, on permit aux sœurs de nationalité non française de garder les établissements. Tout bien compté, elles se trouvaient au nombre de quatre dans la province du Tché-kiang, deux Italiennes, nos sœurs Giovanelli et Montiglio, et deux Belges, nos sœurs Dereu et Muhlingham. Ma sœur Dereu était supérieure à l'hôpital de Kang-po, faubourg de Ning-po. Je me suis permis de la casser de son office pour quelque temps, et ce qui m'a le plus édifié, c'est sa joie d'apprendre qu'on l'envoyait au poste d'honneur, je veux dire du danger.

Elles étaient donc quatre à Ning-po, dans une maison spacieuse, mais que les rumeurs avaient presque vidée. Tout le monde, en effet, craignait pour sa vie, en restant auprès de nous. C'était plus qu'un péché mortel, et je vous assure que nombreuses étaient les âmes délicates qui fuyaient l'occasion. Quelques mauvais voisins avaient essayé de mettre le feu à la maison. Une nuit, d'habiles voleurs couraient sur le toit et cherchaient le moyen de pénétrer dans l'intérieur. Et puis, que de sinistres rumeurs dans la rue ! Malgré ces alertes et bien d'autres, nos chères sœurs avaient le secret de dormir tout à fait tranquilles, pleines de courage et de confiance. Quand l'une entendait du bruit, toutes se levaient, et, une lanterne dans une main, un balai dans l'autre, allaient faire la ronde dans tous les coins de la maison. La joie ne manquait pas, ni le travail non plus... — Hélas ! il fallut bientôt se diviser en deux bandes. Nos sœurs de Hang-tchéou étaient dans la détresse. Forcées jusque dans leurs derniers retranchements, elles avaient abandonné la maison, par suite de la mauvaise foi des autorités. L'établissement était rempli d'orphelines, d'externes, de malades, de fumeurs d'opium etc. Qu'allaient devenir toutes ces personnes, ces œuvres floriss-

santes ? — La volonté des mandarins est inflexible. Il faut partir, toutes les sœurs sont françaises, par conséquent exilées. Leur départ va être le signal du pillage et de la ruine. Mon Dieu ! que de malheurs à redouter ! Mais, nous logeons à l'enseigne de la tout aimable Providence qui veille sur nous avec une tendresse maternelle. Sur un mot, sur un signe, deux sœurs se détachent de Ning-po et sont prêtes à prendre le chemin de Hang-tchéou. Il faut les désigner clairement ; autrement toutes les quatre partiraient. Cependant, le chemin est loin d'être agréable. Le voyage dure trois jours et deux nuits, ou trois nuits ou deux jours quand il fait beau. Il faut rester en barque, bercé par le mouvement monotone du fleuve. Il y a des passages émouvants, je veux dire périlleux, où il faut se cramponner un peu fort et faire bonne contenance. On traverse des centres populeux. La foule est immense, et, à cause des mauvais temps, il faut se cacher un peu et se contenter de l'étroit horizon d'une barque, si bien fermée, qu'on voit à peine un petit coin du ciel. — Là, voyez-vous cette barque légère qui semble glisser sur les flots ? Deux hommes debout sur l'arrière rament avec vigueur, pendant qu'une petite voile grise, enflée par le souffle du vent, active encore la marche. Personne ne la remarque, elle est comme les autres. Cependant les Anges du bon Dieu l'accompagnent, la dirigent et couvrent de l'ombre de leurs ailes les deux voyageuses qu'elle conduit. Qui penserait rencontrer là, au sein de la campagne, au milieu du bruit, des cris et des barques qui se croisent continuellement, deux cornettes blanches, deux filles de la Charité, tranquillement assises au fond de leur modeste embarcation, travaillant, lisant, priant, comme dans la maison la plus régulière ? — Pendant trois jours, cette vie est bien monotone, — me direz-vous. — Attendez un peu ; les rôles vont changer et la scène aussi. Le vent se fâche et siffle plus fort ; les flots se gonflent de colère, et la chère petite barque danse sur la crête des vagues écumantes, se balance avec une indiscretion peu rassurante, penche avec une brusquerie peu agréable. Et que d'inconvénients s'ensuivent pour l'intérieur du petit ménage ! Bref, on arrive quand même au but, mais hélas ! deux heures trop tard. — Pour donner satisfaction au mandarin, qui presse toujours le départ, et pour ne pas tout compromettre

en voulant tout sauver, trois sœurs viennent de partir à l'instant. Elles descendent en barque et, au lieu de venir à Ning-po, prennent le chemin de Shang-hay. Le trajet sera plus facile, moins périlleux, et ma sœur Allègre attend à bras ouverts les pauvres exilées qui, à Ning-po, ne trouveraient qu'un petit nid déjà bien rempli. Mais hélas ! elles ont compté sans la tempête. Le vent du Nord souffle avec violence ; la pluie est torrentielle ; la petite barque en éprouve des émotions qu'elle communique aux expulsées. Il fallut s'arrêter là-bas, bien loin de Hang-tchéou, dans un pays plus ou moins inconnu, et attendre que le ciel fût plus clément. Puis on enfila des canaux magnifiques, on traversa des plaines immenses, on franchit les frontières qui séparent le Tché-kiang du Kiang-nan, et au bout du quatrième jour, ce voyage était fini.

Pendant ce temps, les deux voyageuses de Ning-po s'installaient dans la maison de Hang-tchéou ; l'une commandait, l'autre obéissait. Bien que Française, depuis 70 ans et plus, ma sœur Perboyre échappa aux yeux des mandarins, et ainsi la petite communauté fut au complet. Moins heureuse que ma sœur Perboyre, ma sœur Faure et ma sœur Duparc durent s'éloigner aussi de cet asile béni, où elles laissaient des âmes si chères ! Mais la pensée qu'elles étaient confiées à des mains aussi dévouées, à des cœurs aussi tendres que les leurs, ne fut pas une petite consolation à leur tristesse.

Que faisait-on à Ning-po ? Pour ne pas laisser toutes seules nos sœurs Muhlingham et Montiglio, on tâcha d'envoyer chaque jour une compagne ou deux, afin d'avoir une position sociale, je veux dire régulière. Mais bientôt il fallut dire adieu encore à cet état de chose et inventer une nouvelle transaction. Tchou-san, menacé depuis longtemps, demandait un prompt secours. Le délai fixé par le mandarin venait d'expirer ; on allait employer la violence pour forcer au départ. Vite, nos deux bonnes sœurs de la ville sont appelées et accoururent en toute hâte. Il est huit heures du soir. La nuit est sombre, le vent glacial, la pluie battante ; il faut partir quand même. Il s'agit de secourir des compagnes, de sauver une maison remplie de malades et d'enfants. Mais, soudain apparaissent les sœurs de Tchou-san, accompa-

gnées de cinquante grandes filles de la Sainte-Enfance. L'imminence du danger les a forcées de hâter leur départ. On s'embrasse, on se dit quelques mots nécessaires; puis, pendant que les unes vont se reposer des fatigues du voyage, les autres commencent à les affronter et à les subir. Notre bonne Chinoise, ma sœur Lucie, vient à peine de sortir de la barque que déjà elle doit y rentrer, pour retourner dans l'archipel en compagnie de nos deux sœurs. Déjà elle est malade, et le mauvais temps va la fatiguer bien davantage. Le voyage en effet fut affreux. Le vent se déchaîna avec une fureur terrible; la mer était bouleversée. Horriblement penchée, la barque semblait devoir à chaque instant s'abîmer dans les flots. Les coups de vent la couchaient et la relevaient avec une égale brusquerie. Tout était renversé et se brisait dans l'intérieur; l'eau pénétrait parfois. Nos pauvres sœurs ne savaient plus quelle position prendre, à quoi s'accrocher pour ne pas rouler de bâbord à tribord. Cette misère dura deux jours, et pour comble de malheur nos sœurs n'avaient point de nourriture, et pas un centime pour s'en procurer. Le souvenir d'une telle aventure n'est pas sans me donner quelque remords. Que de dangers elles ont courus, que de peines, que de fatigues elles ont ressenties! Enfin, maintenant elles sont heureuses, toutes trois réunies dans la maison de Ting-hay, bruyante et animée comme une ruche d'abeilles.

Le départ de nos sœurs pour Hang-tchéou et pour Tchou-san laissait la maison de Ning-po sans gardiennes. Comment faire pour surveiller l'ordre, diriger les œuvres, etc.? Le bon Dieu vint encore à notre secours. Nous avons trois postulantes chinoises qui allaient terminer leur séminaire. On les prépare à la réception du saint habit, qu'elles reçurent pour la fête du saint rosaire. *Deo gratias!* Avec trois cornettes nous pouvons aller loin. Ma sœur Imbert se rappela qu'elle avait fait une campagne de douze ans en Italie, et, qu'au besoin, elle pouvait bien passer pour une Italienne. Elle partit donc avec nos trois jeunes sœurs, qui l'aident maintenant avec un dévouement qui n'est égalé que par leur docilité.

Tel est, ma très honorée sœur, l'état actuel des maisons de cette province. La malveillance des mandarins voulait les fermer.

C'était les vouer au pillage et à l'incendie. Et que seraient devenues tant d'orphelines? Le dévouement de nos sœurs a été leur salut. Il ne sera pas dit que nous ayons lâchement abandonné et déserté nos postes. Non, on nous a chassés, mais immédiatement les places ont été prises, occupées par des ouvriers du même maître, des membres de la même famille, des enfants du même père; et ainsi, de grands malheurs ont été évités. Sans doute, il y a un malaise, un état de souffrance dans ces maisons, où le nombre si modeste, si restreint des sœurs ne permet plus de continuer tout ce qui se faisait auparavant. Néanmoins les œuvres ne dépérissent pas. Appuyée sur la protection du bon Dieu qui bénit ses efforts, la bonne volonté fait de petits prodiges, en comptant plus sur le secours d'en Haut que sur ses propres forces.

Nos chères exilées, elles, semblent beaucoup plus à plaindre sous tout rapport. Elles sont vingt ensemble, dans une maison bâtie pour cinq à six sœurs. Mettons de côté les inconvénients du local; mais, les œuvres manquent à leur zèle; elles sont condamnées au repos, alors qu'elles voudraient se dépenser en travaillant au service de leurs maîtres et seigneurs, les pauvres. Mais je me trompe encore; elles sentent et comprennent que leur plus bel office ne leur est pas enlevé, qu'elles peuvent et doivent plus que jamais le remplir, je veux parler de la sainte volonté du bon Dieu. Elles savent qu'en souffrant la persécution, elles travaillent aussi et amassent des mérites immenses, assurent à leurs œuvres d'abondantes bénédictions, et jettent les semences de la plus riche moisson. Elles préparent leurs armes afin de voler à de nouveaux combats, à de nouvelles conquêtes, quand le moment sera venu. Leur prière silencieuse et résignée sauve peut-être plus d'âmes que ne le feraient les œuvres de leurs mains. Ces pensées les soutiennent, les consolent, les encouragent. L'épreuve leur semble moins longue et moins amère; elles la sanctifient et la fécondent pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. D'ailleurs, elles ont tant d'autres moyens de rendre ce repos mille fois précieux et de l'employer aux plus saints usages, surtout à l'étude du chinois. Je remercie le bon Dieu de ce que toutes en général comprennent l'importance de cette étude et s'y livrent avec une ardeur admirable. Oh! daigne Notre-Seigneur les aider dans ce

travail et leur accorder le don de bien parler la langue du pays ! Avec une vertu ordinaire elles feraient un bien immense ; et leur repos forcé serait une bénédiction pour elles et pour leurs œuvres.

Veillez croire aux sentiments de profond respect avec lesquels je reste, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Ma très honorée sœur,

Votre très humble serviteur,

† P.-M. REYNAUD,

I. p. C. M.

---

*Lettre de M. Bernard HARRUTHY, prêtre de la Mission,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE. — ORDINATION.

Kang-po, ce 30 octobre 1884.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Vous connaissez déjà la triste position dans laquelle nous a mis la mauvaise foi des mandarins. Vos enfants français sont donc chassés de Ning-po, de Tchéou-san, d'Hang-tchéou. A Ouen-tchéou, nos deux établissements ont été consumés par les flammes et M. Procacci obligé de demander aussi asile au faubourg de Kang-po.

En attendant le retour de la paix, j'étudie le chinois et je me fortifie dans cette langue, bien difficile, au moins pour moi ; je tâche d'apprendre quelques mots d'anglais, ce qui est bien nécessaire ici, et je profite de ce repos forcé pour vous faire le récit des belles fêtes qui ont précédé de peu de jours notre départ des îles Tchou-san.

Ces îles me sont chères ; c'est par là que j'ai débuté en Chine, et je ne vous cacherai point que j'ai un faible pour cette partie

de la province du Tché-kiang. Monseigneur Reynaud, lui aussi, les aime beaucoup et c'est là qu'il a voulu remplir pour la première fois les fonctions de sa nouvelle dignité. Voici à quelle occasion.

Il s'agissait d'aller bénir une magnifique cloche, dont le bon frère Génin connaît bien la provenance ; de plus, deux diacres devaient être promus au sacerdoce. On pensa que le séminaire qui était fixé à Tcheou-san gagnerait beaucoup d'assister à cette imposante cérémonie. En outre Monseigneur était resté là pendant un an et plus comme directeur du séminaire : on remit donc la bénédiction de la cloche et l'ordination au même jour, et il fut résolu qu'on ferait le tout à Tcheou-san.

Le 11 juillet, je m'y rendais, pour prêcher la retraite d'ordination. Le 18, M<sup>sr</sup> Reynaud y arrivait de son côté avec M<sup>sr</sup> Rouger, M<sup>sr</sup> Anot et deux autres missionnaires. La fête fut splendide.

Le séminaire, croix en tête, les chrétiens, bannières déployées, les missionnaires de l'île en habit de chœur, se rendirent tous au-devant des nobles visiteurs, qui étaient portés dans des chaises de cérémonie ; bientôt l'air retentit du bruit des pétards, les cloches firent entendre leurs joyeuses sonneries, et le séminaire chanta avec enthousiasme le *Magnificat*.

La première visite fut pour le divin Prisonnier. Là, pendant que Monseigneur donnait l'eau bénite à son cher troupeau, les séminaristes exécutèrent le chant : *Oremus pro Pontifice nostro Paulo*. Après la visite au Saint-Sacrement il y eut une petite réunion où l'on chanta le *Ecce quam bonum et quam jucundum*. Et, en effet, que nous étions heureux de nous trouver réunis, si nombreux, pour passer les fêtes de notre Père saint Vincent !

Le 19, à la messe de Monseigneur Reynaud, le frère Ouany prononça les saints vœux. A neuf heures, on sonna la grand'messe, et M<sup>sr</sup> Rouger accepta de dire la messe pontificale. Que l'on aimait à contempler ce pieux prélat, qui venait d'être maltraité pour la cause du bon Dieu, il y avait à peine quelques jours ! Le soir, à 2 heures, M. Heckmann nous fit la surprise d'une distribution de prix, où le bon frère Lexin exécuta sur l'harmonium plusieurs improvisations courtes, mais pleines de

charmes. Tous attendaient avec impatience les cérémonies du lendemain.

Le 20 juillet se leva beau et splendide. En ce jour, Monseigneur exerça la plus haute fonction qu'il soit donné à un homme d'exercer : il fit couler l'huile sainte sur les mains de nos deux diacres chinois et les consacra prêtres pour l'éternité. Son bonheur était au comble ; mais Dieu devait modérer la joie de cette belle journée, en lui enlevant, deux mois plus tard, l'un de ces deux jeunes prêtres, qui donnait les plus belles espérances.

L'après-dîner eut lieu la bénédiction solennelle de la cloche. Je crois que nos insulaires n'avaient jamais assisté à une cérémonie de ce genre, aussi ils étaient tout yeux et tout oreilles.

La cloche, placée à l'entrée de l'église et élevée sur une construction solidement établie, était ornée d'une magnifique robe blanche, ouvrage de nos sœurs de Tcheou-san. A l'heure fixée, la cérémonie fut accomplie selon les rites prescrits par l'Eglise, et bientôt la cloche sanctifiée par les onctions fait entendre ses sons joyeux. Puisse-t-elle aider à la conversion des infidèles et les conduire au sein de notre belle religion !

Veuillez me croire toujours,

Monsieur et très honoré Père,

Votre humble et tout dévoué enfant

BERNARD HARRUTHY,

I. p. d. I. M.

---

*Lettre des confrères du Tché-Kiang à M. FIAT, Supérieur général. (Journal de la persécution au Tché-kiang en 1884 et 1885.)*

(Suite.)

Au mois de septembre 1883, nous passâmes un moment assez difficile. Les têtes étaient un peu échauffées par les événements du Tonquin, et l'on avait déjà déterminé le jour où les missionnaires et les sœurs devaient être mis à mort, et nos maisons détruites. On ne devait pas laisser de traces de la religion. Sans



ajouter foi à ces bruits, on ne négligea pas cependant de prendre les moyens que la prudence exigeait. M. Urge informa M<sup>re</sup> Reynaud, qui n'était alors que provicaire, et lui-même fit donner avis au consul général de France à Shang-hay, par l'intermédiaire de M. Meugniot, de ce qui passait dans les îles. L'affaire fut vite terminée. Le consul français écrivit au *Tao-tai* (mandarin) de Shang-hay, le priant d'avertir de ce qui se passait les autorités locales de Tchéou-san, et de vouloir bien leur dire d'avoir à faire cesser ces menaces, s'ils ne voulaient avoir à rendre compte de ce qui pourrait arriver de fâcheux. Le *Tao-tai* de Shang-hay s'exécuta; en même temps le *Tao-tai* de Ning-po écrivit aussi au Ting de Ting-hay<sup>1</sup>, en sorte que ce dernier, assez effrayé des monitions reçues, se mit en devoir de mettre fin à ces bruits. Il fit immédiatement afficher un édit à toutes les portes de la ville, et s'empressa d'envoyer ses hommes à notre résidence de l'endroit, pour nous avertir que nous n'avions rien à craindre. « Dans la suite, disait-il, s'il y a quelque chose, n'en donnez pas avis à vos supérieurs; adressez-vous à nous directement, et nous arrangerons tout pour le mieux. » Le jour fixé pour le massacre, quelques soldats tentèrent bien d'entrer chez nos sœurs, mais ils ne s'attendaient pas à y trouver la garde de nos domestiques, qui les repoussèrent assez vivement, et ils se retirèrent bien penauds, grommelant entre leurs dents qu'ils reviendraient un autre jour et plus nombreux. L'affaire n'alla pas plus loin, et, depuis ce temps-là, les relations avec les mandarins du lieu furent des plus amicales et des plus bienveillantes. Tout le monde le savait, aussi on ne nous molestait point. A deux reprises, dans l'année, les païens frappèrent nos domestiques, mais l'affaire ne fut pas difficile à traiter.

Au milieu de cette année, les Chinois de *Tcheou-san*, « qui ont toujours craint que les armées françaises ne viennent leur rendre une visite, » établirent un camp en dehors de la porte du Nord, à quelques pas de notre petit séminaire de Saint-Vincent.

---

1. Ting-hay, ville de l'île Tchéou-san, ainsi nommée du nom de l'archipel, parce qu'elle est l'île la plus importante. Ting-hay est la seule ville qui se trouve dans l'archipel; c'est là que réside le premier mandarin civil des îles, le *Ting*.

Or, le mandarin Tcheng, commandant aux cinq cents braves du nouveau camp, ne tarda pas à nouer des relations avec M. Heckmann, directeur du petit séminaire. Le mandarin se rendait de temps en temps chez nous, et causait de diverses choses, de la guerre qui lui faisait beaucoup peur, etc., etc. M. Heckmann rendit les visites, c'est l'usage, mais il ne s'attendait certes pas à la solennité de la réception. Les soldats étaient en alignement, présentant les armes, tandis que trois mandarins se tenaient à la porte de leurs tentes, en habits de cérémonie, et faisant les salutations requises en pareil cas. Nous étions comme les maîtres à Tchéou-san; mais c'était trop beau, et le tableau allait changer d'aspect.

M. Heckmann rendait un jour visite au mandarin des cinq cents. Pendant qu'ils causaient ensemble, on annonce l'arrivée du Tcheng-pang-ken, commandant en chef des troupes de Tchéou-san, et l'oncle de notre petit mandarin des cinq cents. Il s'en faut qu'il soit l'ami des Européens et des Missionnaires; il est d'ailleurs détesté des insulaires pour bien des raisons. Pour le moment, notre Tcheng-pang-ken dut contenir ses antipathies, et exécuter devant M. Heckmann les inclinations chinoises. Mais il ne tarda pas à se venger. Bientôt, des édits, donnés par lui, défendaient aux militaires d'avoir des relations avec les Européens; c'était un pas de fait: il fallait marcher doucement pour ne pas trop se trahir.

Pendant ce temps, le consul anglais, avec le commandant d'un navire de guerre anglais stationnant dans le port, avait une entrevue avec le Tao-tai de Ning-po. On vint à parler du Tientchou-tang, et le consul anglais d'interroger: « S'il y a la guerre entre la France et la Chine, que pensez-vous faire des missionnaires? — Je crois, répondit le mandarin, qu'il faudra que les missionnaires prennent des mesures de sûreté, et se retirent à Kang-po. » Le consul anglais, M. Cooper, informa Monseigneur de cet entretien. Nous n'avions rien fait pour que le consul pensât ainsi à nous; il faut croire que c'est par bonté; il eût mieux valu, peut-être, ne pas agiter cette question; le mandarin y aurait pensé assez à temps. En tout cas, Monseigneur visita le consul pour le rassurer sur les dangers qui, disait-on, menaçaient les

missionnaires de Ning-po. Il lui dit que, pour le moment, il ne craignait que pour Tchéou-san, à cause des soldats qui troublaient l'île. Le consul proposa lui-même d'écrire une lettre officielle au Tao-tai, pour le prier de faire une proclamation en faveur des missionnaires et des chrétiens. Au bout de quelques jours la commission était remplie, et un kao-ze (édit) était affiché aux portes de la ville, en faveur de la religion catholique, et tous nos insulaires purent le lire à leur aise. Voici l'édit :

« Moi, Tcheng<sup>1</sup>, par délégation impériale, mandarin de troisième ordre, généralissime des soldats Honanais de la catégorie King et des autres camps, officiellement préfet du Tai-tcheou, et moi Tcheng<sup>2</sup> spécialement chargé du peuple de Ting-hay, mandarin du sixième ordre, honoré de douze titres de mérites :

« Le onzième jour de la sixième lune de la présente année, nous avons reçu une lettre du Shié Tao-tai. Lui-même avait reçu une lettre du consul anglais qui disait : « Les missionnaires du Tien-tchou-tang, de Ting-hay et les chrétiens sont dans une grande crainte par rapport aux soldats Honanais qui sont dans l'île, et ils me prient de traiter cette affaire et de commander un édit pour contenir ces soldats, etc... » « Le Tao-tai, ayant considéré que les missionnaires des royaumes ayant des traités avec la Chine et ouvrant des chapelles dans divers endroits ont droit à notre protection ; considérant qu'en ce temps-ci où des événements se passent sur la mer, il n'y ait à craindre que les nombreux soldats des différents camps, qui ne savent pas ce que c'est que la raison, ne suscitent imprudemment des affaires, le Tao-tai, dis-je, ordonne d'avertir le plus promptement possible le peuple d'observer tous d'un commun accord son ordre et de ne pas permettre que quelqu'un entre dans les chapelles pour y mettre le trouble. — Nous avons reçu cet ordre, et outre les ordres que nous avons déjà donnés de surveiller, nous nous sommes réunis à l'effet de faire un édit. En conséquence, nous avertissons le peuple de cet endroit et les soldats

---

1. C'est le fameux Tcheng-pang-keng.

2. C'est le Ting de Ting-hay.

des différents camps, afin qu'ils sachent que les gens des nations ayant des traités avec la Chine, et qui ouvrent des chapelles, ont droit à la protection. Vous, peuples et soldats, vous devez vivre avec eux pacifiquement et ne pas entrer chez eux pour les troubler ; ne faites pas de rumeurs. Si vous contrevenez, vous serez certainement punis très sévèrement et sans miséricorde. »

Le Tchenh-pang-keng lui-même dut signer cette pièce et l'afficher, c'était trop lui demander. Il signa, mais, sans tarder, il fit afficher d'autres édits défendant à ses braves soldats d'avoir des relations avec le Tien-tchou-tang. La première fois, il n'avait osé nous désigner qu'indirectement ; cette fois-ci il désignait nommément les missionnaires, et il ne sera content que lorsqu'il les aura dénoncés au mandarin supérieur comme des rebelles, et aura demandé leur départ immédiat. Pour le moment, les missionnaires ne furent pas tracassés, et le même calme régnait à Tchéou-san. Il n'y avait qu'une ombre au tableau. Les soldats du Tcheng-pang-keng, la plupart de la province du Honan<sup>1</sup>, n'étaient pas très exemplaires, et le peuple n'était pas trop rassuré sur leur compte. Il fallait cacher ses biens et son petit avoir, autrement il y avait du danger. Les femmes ne pouvaient s'aventurer à sortir ; l'une d'elles avait été coupée en six morceaux par ces bêtes farouches. Cent de ces soldats avaient mérité par leur mauvaise conduite d'être renvoyés, mais se trouvant sans argent, ils allaient commencer à vivre de piraterie. Les Honanais se trouvaient à Tchéou-san pour défendre l'île contre les Français, mais il fallait d'autres braves pour défendre le peuple contre les avanies des soldats. Former une sorte de garde nationale, était ce qu'il y avait de mieux à faire, et cela revenait de droit au Ting de Ting-hay. Comment s'y prendre ? Il faudra d'abord nommer un chef qui pourvoira lui-même à l'organisation de la petite armée. Or il y avait aux environs de la ville, à Tong-men-nga, en dehors de la porte Est, un homme puissant, et, par son nom, de la famille même de Confucius. Il est surtout renommé pour son courage ; c'est le Kong-sien-seng, jadis bon

---

1. Les soldats de cette province sont terribles et particulièrement redoutés du peuple.

chrétien et domestique de M<sup>re</sup> Danicourt. Il a rendu de grands services à la Mission. Mais, depuis deux ans, il vit dans le crime, ayant voulu avoir deux femmes. Le bon Dieu cependant semble le ramener, cette année surtout. Depuis longtemps, en effet, il n'avait pas paru dans l'assemblée des fidèles, et maintenant il vient souvent à la messe, entretient de bonnes relations avec les missionnaires et parle de sa conversion. Tout le monde pense que le bon Dieu lui fera cette grâce, car il nous a fait beaucoup de bien, et il est peut-être appelé à nous en faire encore, vu sa position ; c'est sur cet homme que le mandarin jeta les yeux, et aujourd'hui le voilà commandant la région de Tong-men-nga, Po-men-nga, Si-men-nga, c'est-à-dire, les régions situées en dehors des portes de l'Est, du Nord et de l'Ouest.

Mais si le bon Dieu donne des consolations d'une part, ce n'est que pour nous fortifier et nous préparer à de nouveaux combats. C'est maintenant l'heure des ténèbres. Oh ! Monsieur et très honoré Père, Monseigneur est bien éprouvé au commencement de son administration. A peine a-t-il pris en main le gouvernail, que la barque semble chavirer et faire naufrage ; mais il se console dans la pensée que, comme dit saint Vincent, les tribulations sont un signe de l'amour de Dieu pour nous, et que, cet orage passé, nous pourrions récolter en abondance des âmes pour le ciel. — C'est par le district de Ning-po que l'épreuve allait commencer.

NING-PO. — Depuis longtemps les bruits politiques avaient échauffé l'imagination de nos braves Ning-ponais. Continuant leur œuvre de mensonge et de calomnie, le *Hou-pao* et le *Chen-pao*, pour ne point citer l'organe protestant, peut-être le pire de tous contre les chrétiens, ces deux journaux, dis-je, avaient jeté l'odieux et le mépris sur le nom des Français ; dont la présence souillait le sol sacré du Céleste Empire. Les faits étaient dénaturés avec une impudence qui n'avait d'égale que la crédulité du peuple, toujours ami du nouveau et enclin à croire les récits aventureux. Nous n'étions rien moins qu'un peuple de mendiants, demandant l'aumône aux portes de la Chine, qui nous laissait crier et mourir de faim. On aurait dû nous exterminer tous.

Mais le sein de la miséricorde de l'Empereur est vaste comme la mer!... Cent fois vaincue au Tonquin, épuisée, désespérée, la France ne savait plus à quel moyen recourir pour solliciter le pardon du Fils du Ciel! Si du moins elle avait su observer les lois de la politesse! Si elle avait envoyé des présents pour apaiser la sainte colère de l'Empereur! Mais non! C'est un capitaine de vaisseau qui ose venir présenter la supplique!... Quelle indignité? Vraiment ces Français ne savent plus rougir! Aussi M. Fournier a-t-il été fait prisonnier à Tien-tsin!!!

Chaque jour, ces absurdités et mille autres, sous une forme ou sous une autre, pullulaient dans la presse chinoise. Partout elles étaient colportées, expliquées, toujours augmentées. On en parlait, on les lisait, on les entendait chez les barbiers, dans les thés, chez les épiciers, les commerçants, etc... C'était le thème de toutes les conversations. Chacun était à même de résumer en trois mots l'histoire des Français : « Poltrons, sans mœurs, Vandales!... » Ajoutez à ces odieuses excitations le malaise général du peuple, provoqué par la ruine du commerce, toutes les raisons ci-dessus esquissées, et il sera facile de comprendre l'animosité qui régnait contre nous. Toutes les attaques, en effet, dirigées contre la France, retombaient sur la religion et atteignaient les missionnaires et les chrétiens. Ces misérables Français, que tout le monde savait maudire, étaient un peuple qui se personnifiait en nous. Voilà pourquoi on a montré tant de courage et de persévérance à nous persécuter! On parlait de brûler nos résidences, de nous massacrer ensuite, et puis de piller et tuer tous les chrétiens, qu'on ne manque jamais d'associer au sort des Français. — Ces bruits couraient les rues et avaient envahi les campagnes les plus reculées. Nos pauvres néophytes en étaient littéralement saturés. Bientôt, l'exagération, qui joue un si grand rôle en Chine, changea ces bruits et les transforma en réalités. Que de chrétiens venaient à Ning-po, la mort dans l'âme! Ils croyaient ne trouver que des ruines et des cendres à la place de nos établissements.

Tant de rumeurs sinistres, ajoutées à d'autres contes aussi terrifiants, indiquaient une grande agitation parmi le peuple, et personne n'était rassuré. Aussi vit-on bientôt s'accroître le mouvement d'émigration qui poussait les habitants vers la campagne.

L'exemple des uns effrayant les autres, ce fut une panique générale. Habits, mobilier, vaisselle, on emportait tout loin de la ville. Les mandarins, on le savait, avaient été les premiers à prendre de semblables précautions pour leurs femmes, leurs enfants et leur fortune. Aussi, quand ils faisaient des proclamations pour rassurer le peuple et l'empêcher de fuir, étaient-ils l'objet des plus piquantes railleries. Tous les jours paraissaient de nouveaux édits. Chaque mandarin se mettait en frais d'éloquence pour le salut de la patrie. Mais l'un niait ce que l'autre affirmait, et le peuple indigné n'en croyait aucun et désertait toujours la ville. C'est en vain que le Tao-tai vante le courage des soldats, énumère les moyens de défense, parle des forts aussi nombreux que solides, bâtis à Tcheng-hay, à l'entrée du fleuve qui conduit à Ning-po; c'est en vain que le Tche-fou épuise son éloquence pour prouver que les Français ont été vaincus sur toute la ligne, et sont d'ailleurs si méchants, que le ciel et la terre ne peuvent plus les supporter, et vont certainement les exterminer tous. La panique augmente chaque jour et devient bientôt un véritable affolement. Tout le monde est convaincu d'un danger imminent et fuit pour l'éviter. Les uns ont une peur terrible des Français, qui vont tout saccager; les autres tremblent en pensant aux balles meurtrières qui pourront bientôt les atteindre. Ceux-ci fuient les maraudeurs toujours si nombreux en pareilles circonstances; ceux-là redoutent les soldats chinois, plus prompts et plus courageux au pillage qu'au combat. Enfin, chacun trouve des raisons de craindre et s'enfuit emportant son petit avoir. — La ville est morne et silencieuse; les familles disparaissent, les maisons se ferment les unes après les autres. Les rues s'encombrent de porteurs de caisses, de sacs, de lits, etc. Bientôt les barques ne suffisent plus pour transporter tant d'objets à la campagne. Il faut les chercher longtemps et les payer des sommes fabuleuses. A cause de leur nombre, elles s'embarrassent dans les canaux et mettent parfois un jour pour avancer d'une lieue. Arrivent encore les voleurs, qui augmentent la confusion, tout en allégeant considérablement le fardeau des fuyards! C'était un spectacle affreux! Les mandarins l'avaient provoqué par leur exemple et leurs édits, dont la quantité et les mauvaises raisons, au lieu de rassurer le peuple, ne

firent que l'effrayer davantage, en lui persuadant que le danger devait être bien grave, puisque les mandarins prenaient tant de mesures et de précautions. Cependant, après avoir occasionné la fuite du peuple, ils auraient pu l'empêcher. Il eût suffi d'agir avec un peu d'énergie contre les émigrants ; mais ils laissèrent faire, et bientôt les sept dixièmes de la population étaient dispersés dans la campagne.

Jusqu'alors, malgré les bruits sinistres, les sourdes menaces et la frayeur du peuple, nous étions relativement assez tranquilles. Nous pouvions toujours, sans imprudence, circuler à pied dans la ville et remplir toutes les obligations de notre ministère. La fête patronale de l'Assomption avait été célébrée avec la solennité ordinaire. Les Filles de la Charité poursuivaient leur belle moisson de baptêmes d'enfants païens, et jamais cette œuvre ne leur avait donné des résultats plus consolants. La vue de leur cornette blanche semblait même rassurer les familles qui ne s'étaient pas encore exilées de la ville. « Tant que les sœurs seront ici, disait-on, nous pouvons être tranquilles, il n'y a pas de danger. » Un jour, cependant, nous trouvâmes affiché sur leur porte un placard dont voici le résumé : « On dit et on croit que vous faites de bonnes œuvres ; mais prenez garde, nous savons que vous avez des intentions perfides et secrètes, que vous dissimulez sous les dehors de la charité. » Bientôt, d'autres symptômes vinrent augmenter nos alarmes. Les mandarins avaient établi des veilleurs de nuit pour faire la ronde et maintenir l'ordre. Ils étaient munis d'affreux tambours chinois et de trompettes sépulcrales, que ces braves faisaient continuellement résonner, et de toute la force de leurs poumons, comme pour se rassurer eux-mêmes en effrayant les autres <sup>1</sup>. Ce qui était plus grave pour nous, c'est que les veilleurs avaient aussi des armes, des lances, des fusils, etc., et que plusieurs fois ils s'étaient arrêtés devant nos établissements, vociférant des menaces de mort, et frappant nos portes avec leurs longues lances et leurs lourds fusils. La nuit, nous ne dormions plus que d'un œil, et nous étions loin d'être

---

1. Il faut dire qu'en Chine, du moins ici, les patrouilles de nuit ont entre les mains des instruments bruyants, qu'elles agitent en parcourant les quartiers qui leur sont assignés.



rassurés, chaque fois que nous entendions s'approcher le vacarme de ces champions de l'ordre et de la paix. — A chaque instant, nos chrétiens effrayés venaient nous dire qu'on avait fixé le jour et l'heure pour détruire l'église, etc. Sans doute nous savions qu'il ne faut pas s'effrayer trop vite, ni croire tout de suite les rapports qui nous étaient faits ; que la vie du missionnaire en Chine s'écoule au milieu des menaces et des dangers : aussi, nous renvoyions les chrétiens, en leur disant de ne pas s'inquiéter. Cependant, notre situation prenait un caractère de gravité qui ne nous permettait plus de mépriser, sans imprudence, les divers signes d'un orage prêt à éclater : notre devoir était d'avertir le mandarin. Monseigneur le fit, par une lettre qui ne reçut pas de réponse, mais qui eut cependant un résultat, puisque la nuit suivante les bruits cessèrent à nos portes.

Survint alors la prise de Ky-long. Après le massacre de Langson, comprenant qu'on ne pouvait compter ni sur la parole, ni sur la signature de la Chine, la France réclama une indemnité. Pendant que les diplomates poursuivaient leurs négociations, nos vaisseaux sillonnaient les mers de Chine, les parcourant un peu dans tous les sens, jetant l'alarme dans tous les ports, et tenant la flotte chinoise dans des trances continuelles. Convaincus qu'il fallait laisser la parole au canon, et que sa voix seule pourrait trancher la question, nos marins étaient impatients d'essayer leur boulets contre les Chinois. Après plusieurs menaces et deux ultimatum posés à la Chine, qui n'en tint pas compte, les vaisseaux français, sous la conduite de l'amiral Lespès, se rendent à Ky-long. Les Chinois sont sommés de rendre les forts et refusent. Aussitôt on dirige la flamme rouge sur le bateau amiral, et le combat est engagé. Au bout de quelque temps, les forts entièrement détruits gardent le silence.

Cette victoire était très importante. Jusqu'alors l'inaction des troupes françaises et la lenteur des opérations avaient semblé, aux yeux des Chinois, un signe de peur et de faiblesse. Maintenant que la France en venait aux mains, le triomphe des armes allait rendre à son nom un prestige presque entièrement perdu ; c'était couper court aux mensonges de la presse, démasquer les faux bruits de la rue, et réformer l'opinion odieuse qu'on avait des

Français. Cependant, les succès de notre pays devaient avoir pour nous un contre-coup terrible. Chaque victoire des Français a été pour nous le présage certain de quelque persécution de la part des autorités chinoises. Ainsi, toutes les fois que nous apprenions un nouveau succès remporté par nos soldats, nous pouvions dire sans nous tromper : « Gare au revers de la médaille ! le mandarin va nous envoyer un bouquet. » Le bouquet, c'était un message qui nous avertissait de quitter au plus vite tel ou tel endroit, à cause des dangers, de l'irritation du peuple, de l'impuissance des autorités, etc... Nous comprenions très bien la coïncidence de ces ordres, et si nous avions pu en douter, elle nous eût ensuite été expliquée par un organe officiel du Tao-tai de Ning-po. On voulait exercer contre nous des représailles, et nous devenions les victimes des victoires de la France. « Les mandarins, nous a-t-on dit, savent très bien qu'en France, il y a un parti puissant qui aime les missionnaires et les chrétiens de Chine. On vous tracasse pour effrayer ce parti et le forcer à s'interposer en faveur de la paix. » Nous répondîmes : « Les mandarins ne se trompent pas en pensant que la France aime les missionnaires et veut les protéger ; mais ils se trompent grandement, s'ils espèrent, en nous persécutant, la forcer à faire la paix. Plus nous serons maltraités, plus la France aura à cœur de venger nos droits et nos malheurs. »

La prise du Ky-long nous servit le premier bouquet du Shié-Tao-tai ; c'est le premier mandarin de Ning-po. Il s'empressa de nous transmettre, par les mains du consul anglais, une communication dont voici le résumé : « Par leurs intrigues, les Français ont violé les traités et commencé la guerre. En vertu des lois internationales, je devrais chasser tous les missionnaires. Cependant, par une faveur particulière de ma miséricorde, je consens à ne pas les renvoyer, mais à condition qu'ils sortent tous de Ning-po et se rendent au faubourg de Kang-po. S'ils refusent, certainement il leur arrivera du malheur ; on pourra les massacrer ; j'en serais vraiment triste ; mais ce ne sera pas ma faute, puisque je les ai avertis que je ne pouvais les protéger. »

Tel est aussi, en résumé, le sens de toutes les autres communications du même genre que nous adressèrent les mandarins.

dans la suite. On dirait vraiment qu'ils ne savaient chanter que sur un ton, et qu'ils ne connaissent qu'un seul refrain. Ils nous l'ont tellement répété, que longtemps encore il retentira à nos oreilles. En voici une analyse claire et précise : 1° l'injustice de la France qui viole les traités; 2° l'état de guerre qui en résulte et donne aux Chinois, en vertu des lois internationales, le droit de nous expulser; 3° la générosité du mandarin qui, malgré la conduite de notre pays, nous offre comme lieu de refuge le faubourg de Kang-po, Shang-hay, ou même l'Europe; 4° la grande irritation du peuple et des soldats provoquée par l'injustice et la fourberie de la France dans cette guerre; 5° l'impuissance des mandarins à comprimer ces mouvements de colère; 6° le dégagement de leur responsabilité, s'il nous arrive quelque malheur à cause de notre refus de partir. C'est bien là le fond de tous les arguments employés pour nous renvoyer. Cette thèse principale, nos mandarins ont dû se la communiquer, ou la faire de concert; car dans plusieurs de leurs lettres, venant de sources différentes, nous avons rencontré une ressemblance frappante d'expressions qui sont identiques en certains passages. Toutefois, les circonstances de temps et de lieu amèneront quelques variantes, qui rompront un peu la monotonie, et que nous aurons soin de relever.

Il fallait donc quitter Ning-po! abandonner notre première résidence, notre plus belle église! Il fallait laisser là les chrétiens sans défense et exposés à un danger évident à cause de notre départ. Les sœurs devaient renvoyer les malades, fermer le dispensaire et l'hôpital, conduire à travers les rues les filles de la Sainte-Enfance, parmi lesquelles beaucoup d'aveugles et quelques-unes sans pieds, et les exposer ainsi à tomber entre les mains de gens peu convenables; transporter le mobilier, les provisions, les habits, en un mot tout ce qui est nécessaire pour l'entretien. Et puis, où trouver un logement convenable? Comment serons-nous plus à l'abri à Kang-po qu'à Ning-po? D'un côté, on craint la fureur des soldats s'emportant contre nous; d'un autre, on parle de soldats aussi pour nous défendre. — Si nous partons, qui gardera nos établissements? Ils seront certainement pillés et deviendront la proie des flammes. En tout cas, nous avons le droit de rester; il s'agit ici d'une question de principe et nous ne

céderons qu'à la violence. — Monseigneur écrivit au shié Tao-tai, pour lui montrer l'impossibilité d'un tel démenagement, les funestes conséquences qui en résulteraient pour nos maisons, etc. Voici ses conclusions : « Si le peuple et les soldats sont irrités contre nous, il suffit de faire un édit pour les apaiser. A Tcheou-san, un édit a maintenu la paix et l'ordre ; à Ning-po, il en sera de même. Il ne faut pas confondre la religion avec la France ; la guerre de la France ne regarde pas la religion ; les missionnaires ne doivent donc pas souffrir à cause de cette guerre. Ceux-ci n'ont d'autre politique, toujours et partout, que d'exhorter les hommes au bien et de faire de bonnes œuvres. »

M. Cooper, consul anglais et senior-consul de Ning-po, en nous communiquant la lettre du Tao-tai, nous avait aussi pressés de partir immédiatement. On résolut de le voir pour bien lui exposer notre situation et le convaincre que, si les mandarins le voulaient, il leur serait très facile de nous protéger ; un édit suffirait. Ailleurs, les autorités avaient fait des proclamations en faveur des missionnaires, pourquoi nous refuser ce moyen de défense ? M. le consul promit d'en parler au shié Tao-tai, mais il ajouta : « Hier, nous avons tenu conseil, M. le consul américain, M. le capitaine du bateau américain et moi, et notre avis est que vous sortiez de Ning-po ; le mandarin le veut. Il y a du danger en restant ; nous vous avertissons pour dégager notre responsabilité, dans le cas où un malheur vous arriverait. » D'après l'opinion de ces messieurs, les missionnaires de nationalité non française devaient aussi, toujours en vertu des lois internationales, subir les rigueurs de la même expulsion. Car, par le fait qu'ils étaient prêtres catholiques, ils appartenaient à une institution française (la religion ?) et devaient être traités comme Français, fussent-ils Anglais ou Américains. Que de peines et de temps il nous a fallu pour faire comprendre la fausseté d'un tel principe ! Sous ce rapport les protestants sont aussi opiniâtres que les mandarins. En attendant, tous, missionnaires et filles de la Charité, Français ou non Français, nous devons nous résigner au départ. C'était un mal inévitable. Il fallait même quitter les résidences de l'intérieur ; ces messieurs le prétendaient, et le mandarin l'avait insinué. — Ainsi notre démarche aboutissait à

une déception. Nous avions compté sur le consul anglais pour ne pas quitter notre poste, nous pensions qu'il serait convaincu par nos raisons, et, malgré tous les inconvénients de notre départ, il le trouvait nécessaire. Il écrivit cependant au Tao-tai de Ning-po pour l'avertir de notre visite, et lui demander un édit en notre faveur. Au lieu de l'édit, le consul recevait, quelques jours plus tard, une lettre qui pressait encore notre départ. « On vient de m'avertir, disait le mandarin, qu'une conjuration se trame contre les missionnaires. Qu'ils se hâtent donc de partir pour échapper au danger, car je ne puis les protéger. » C'était là le contre-coup de la victoire de Fo-tcheou (25 août).

A Shang-hay, M. Meugniot faisait les démarches les plus actives pour plaider notre cause et nous assurer quelque protection. M. Lemaire, consul général de France, aurait voulu nous secourir efficacement, mais les hostilités entre la France et la Chine lui créaient à lui-même une position tout à fait délicate, et paralysaient les efforts de sa bonne volonté. — Cependant le danger pressait. Les feuilles chinoises avaient publié des articles de nature à exciter encore l'animosité des autorités et du peuple contre nous. D'après leurs récits, nous avions dans notre résidence sept ou huit gros canons avec des munitions de guerre. Tout le monde le savait. Beaucoup les avaient vus de leurs propres yeux; on indiquait le chemin par lequel on les avait transportés, les circonstances de temps, de lieu, rien n'était ignoré. On en parlait dans la ville, dans la campagne. Aussi les Ning-ponais, justement irrités, voulaient-ils détruire les établissements de la mission, etc. — Tous ces mensonges, en effet, ne pouvaient guère contribuer à notre sécurité. Pour en atténuer les facheuses conséquences, Monseigneur voulut encore tenter les chances d'une nouvelle démarche auprès du Tao-tai de Ning-po. Comme ce mandarin prétextait toujours la fureur du peuple et son impuissance à la réprimer, Monseigneur le pria d'essayer au moins une fois, pour en juger plus sûrement et ne point parler sans preuves. « Presque partout ailleurs les mandarins ont fait des édits en faveur des missionnaires, qui ainsi sont tranquilles et respectés. A Pékin même, tout près du palais de l'empereur, ils ne sont point inquiétés; on les protège efficacement.

De quel droit donc nous refusez-vous, dans cette province, le secours de votre protection ? Il ne suffit plus de dire que vous ne pouvez nous défendre ; avant de le dire, il faut au moins tenter un moyen, prendre quelque mesure, faire une proclamation, en un mot, agir de quelque manière en notre faveur. Alors, nous verrons si Votre Excellence peut ou ne peut pas nous défendre. Mais jusqu'ici vous n'avez rien tenté. Tant qu'aucun effort n'aura été fait, vous ne pouvez alléguer une telle impuissance, et nous, à plus forte raison, nous ne pouvons l'admettre. Au contraire, nous restons convaincus que, si elle le voulait, Votre Excellence pourrait facilement nous protéger, etc. »

Tel était le sens général de cette lettre, à laquelle le mandarin fit la réponse suivante, par l'entremise du consul anglais : « ... J'ai reçu la lettre de l'évêque Tchao, qui dit qu'il ne peut sortir à cause des difficultés du déménagement, et il me prie de vouloir bien faire un édit. Il me semble que, la guerre existant entre la France et la Chine, il me sera difficile de les protéger. En considérant que la guerre ne les regarde nullement, je voudrais qu'on ne les inquiétât pas ; mais, s'ils demeurent dispersés, soit en dedans, soit en dehors de la ville, certainement il y aura des rumeurs contre eux, car le peuple, rempli de colère, cherchera à se venger, et, quoique le mandarin veuille les protéger, il ne peut rien faire pour les missionnaires. C'est pourquoi je prie le consul de les avertir de se retirer à Kang-po, afin qu'ils puissent y jouir de la même protection que les résidents des autres nations ; et c'est là un effet de ma spéciale bonté pour eux. S'ils ne peuvent pas sortir, je ne les y force pas, mais je ne me regarde pas comme étant tenu de les protéger ; et quand même je me reconnaitrais comme obligé à le faire, s'il leur arrive malheur, ils ne pourront rien dire contre moi. Et, en effet, il est difficile d'étouffer la colère du peuple, comme j'ai entendu dire que cela arrive aussi dans les autres nations. Dans ce temps-ci, à cause des troubles excités par les Français, les soldats sont envoyés de tous côtés, et réellement je ne pourrai protéger ceux des missionnaires qui demeurent dispersés. C'est pourquoi, il est nécessaire que je prie le consul de vouloir exhorter l'évêque Tchao de ne pas omettre cette bonne occasion de s'en aller, et qu'il ne

permette pas que ma bonne intention soit vaine. S'il se retire à Kang-po, là il y a des soldats qui les protégeront; si, au contraire, il reste, je crains bien que le peuple ne s'élève subitement dans sa colère, ne distingue pas que les missionnaires sont d'honnêtes gens, ne se soucie pas si ensuite la paix pourra être conclue ou non. — Quant aux bruits et aux cris qui ont retenti à leur porte, je ne puis plus m'en occuper. Relativement aux malades, orphelins, enfants qu'on voudrait laisser en ville... ce serait mieux si tout le monde pouvait se retirer à Kang-po. — Le 7<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune de la 10<sup>e</sup> année de Kouang-ju. »

Ainsi donc : 1<sup>e</sup> Le mandarin refuse un édit qui aurait pu suffire à nous protéger; 2<sup>e</sup> il ne consent à nous défendre que si nous consentons à quitter le poste, — mais, s'il peut nous protéger à Kang-po, pourquoi pas à Ning-po? 3<sup>e</sup> en cas de refus de notre part, il décline toute responsabilité pour les malheurs qui pourraient nous arriver, et cela par l'unique raison qu'il nous a avertis du danger, bien qu'il n'ait rien fait pour le prévenir. Il y avait là une menace; car, en vertu de ce principe, le mandarin pouvait exciter, en dessous, des troubles contre nos maisons, et se disculper ensuite par cette seule parole : « Je vous avais avertis de mon impuissance, pourquoi ne m'avez-vous pas cru? » En cas de danger, il aurait pu même aussi envoyer des soldats à notre secours, mais assez tard, pour n'arriver qu'après la bataille, etc.

La réponse du mandarin était plus qu'équivoque et montrait de plus en plus le sentiment qui l'animait. Chez lui, c'était un parti bien arrêté. Il voulait nous chasser de Ning-po. Son intention était connue de tout le monde. Les tribunalistes en avaient parlé de tous côtés, et l'effet de leurs récits nous était défavorable. Il était dur d'en accepter les conséquences. Ni les missionnaires, ni les sœurs ne pouvaient s'y prêter aussi facilement qu'aurait voulu le shié Tao-tai. Monseigneur répondit encore. Pourquoi céder à la fourberie et ne pas employer jusqu'au dernier moyen? Nous étions comme de pauvres naufragés qui saisissent tous les objets qui se présentent, et s'accrochent même à un fil pour ne pas enfoncer dans l'eau. Monseigneur posait au mandarin le dilemme suivant : « Le danger ne peut venir que du peuple ou des mandarins. S'il vient du peuple, les mandarins ont les

moyens de le réprimer; qu'il vienne des mandarins, on ne peut s'arrêter à cette pensée injurieuse, car ils doivent être justes et aimer l'ordre. En tout cas, si l'on veut nous chasser, il faut le dire simplement, car les raisons alléguées ne peuvent nous convaincre, tant qu'on n'aura pas tenté les chances d'un édit, au moins pour montrer la bonne volonté des mandarins. » — En même temps les lettres et les visites au senior-consul étaient multipliées. Nous prévoyions le jour où il faudrait céder à l'orage; mais nous faisons tous nos efforts pour gagner du temps et éloigner cette heure de tristesse, espérant que le secours pourrait enfin nous arriver de quelque endroit. Le mandarin avait parlé de fermer nos résidences et d'apposer son sceau sur toutes les portes. En Chine c'est une grande ignominie, et nous ne pouvions y consentir, d'autant plus que cette mesure, loin de préserver nos établissements d'une ruine, n'eût fait que provoquer le peuple contre nous et contre les chrétiens. On ne voulait pas admettre des missionnaires et des sœurs de nationalité non française pour maintenir les œuvres et garder les maisons. Dans de telles conditions notre départ ne pouvait qu'entraîner la ruine des établissements. D'ailleurs comment pouvions-nous abandonner des centaines de chrétiens, pour qui notre présence était encore une protection morale? Nous osons le dire avec un sentiment de légitime fierté, malgré la panique qui avait causé l'émigration en masse des païens, malgré les injures et les menaces que chaque jour nous avions à essuyer, pas un seul de nos néophytes n'avait quitté Ning-Po. Tous étaient restés, rassurés par notre présence et nos paroles. Leur exemple était une garantie de paix pour leurs voisins, qui n'étaient point partis. Ils continuaient à venir aux offices comme d'habitude. Notre expulsion ne pouvait que provoquer de nouvelles craintes et entraîner le départ d'un grand nombre de familles. Nous l'avons dit et répété en maintes circonstances. Mais, le mandarin ne voulait pas céder, et malgré tant d'inconvénients, nous devons obéir. Plus ou moins fatigué par notre résistance, le consul anglais en avait référé au consul général de France à Shang-hay. — M. Lemaire, alarmé par son rapport, écrivait, à la date du 28 août, la lettre suivante à M<sup>re</sup> Reynaud : « Monseigneur, M. Cooper,



consul de S. M. Britannique, doyen du corps consulaire à Ning-po, m'a écrit avant-hier pour me faire part de la communication officielle qu'il a reçue du Tao-tai de Ning-po, le priant de vous inviter à transporter à Kang-po le personnel des établissements religieux, que possède votre mission dans l'intérieur de la ville de Ning-po.—Jesais, Monseigneur, combien il vous répugne d'abandonner, fût-ce seulement pour quelque temps, les établissements que votre mission eut tant de peine à former, mais, dans l'état actuel de nos relations avec la Chine, les autorités françaises n'ont pas de moyen efficace de protéger vos intérêts, et vous assumeriez une bien grande responsabilité en vous refusant à vous prêter à l'exécution des mesures que l'autorité chinoise veut prendre dans le but, etc. »

Nous ne pouvions plus, sans imprudence, braver encore la volonté du shié Tao-tai. La résistance était devenue impossible. Toutefois, M. le consul général de France insinuait, dans une lettre officielle à M. Cooper, comme moyen de transaction et pour atténuer les nombreux inconvénients de notre départ, d'obtenir que des missionnaires et des sœurs de nationalité non française pussent rester dans nos établissements et continuer les œuvres de la Mission. Nous l'avions demandé, soit au consul anglais, soit au mandarin, et toujours on nous avait répondu qu'on ne pouvait pas faire de distinction de nationalité entre les missionnaires, et que tous étaient atteints par la mesure prise contre les Français, etc. Cependant, prié par M. Lemaire, son ami, le senior-consul fit à cette fin auprès du Tao-tai des démarches qui furent couronnées de succès. C'était une victoire inespérée qui atténuait beaucoup l'odieux, la tristesse et les funestes effets de notre expulsion.

La conduite du mandarin à notre égard, loin de calmer l'effervescence populaire, n'avait fait que la rendre plus violente et plus dangereuse. Les missionnaires et les sœurs de nationalité non française avaient besoin, pour rester en sécurité dans nos établissements, d'être efficacement protégés par les autorités locales. Il fallut commencer une nouvelle campagne auprès du consul anglais et du mandarin. Grâce à Dieu elle aboutit à un résultat favorable, et nous valut l'envoi de dix soldats pour

garder nos résidences<sup>1</sup>, et un édit qui avertissait le peuple d'être tranquille, puisque les missionnaires et les sœurs de nationalité française avaient quitté la cité, et se trouvaient remplacés par des missionnaires et des sœurs d'Italie et de Belgique qui, en vertu des traités, avaient droit à la protection du gouvernement chinois.

La nouvelle de notre départ se répandit dans la ville comme un éclair, et acheva de jeter dans la consternation les quelques familles qui n'étaient point parties. Nos voisins, les néophytes et les païens qui restaient près d'eux, plusieurs négociants influents étaient restés à cause de nous et rassurés par notre présence. Quand ils surent et virent nos préparatifs de départ, ils vinrent en foule nous interroger et montraient la plus grande anxiété pour l'avenir. Quelques-uns n'osèrent pas même attendre jusqu'au lendemain et s'enfuirent la nuit.

Quant aux chrétiens, notre devoir était de les avertir, afin qu'ils prissent leurs précautions. Les voleurs savaient parfaitement qu'ils n'avaient encore rien emporté et que tout leur petit avoir se trouvait dans leur maison. On en parlait déjà dans la rue. Les gens de rapine, ne trouvant rien à prendre chez les païens, n'auraient plus tardé à venir chercher fortune chez les chrétiens. Et puis, leurs femmes et leurs filles se trouvaient encore à la ville. Elles étaient seules, pour ainsi dire, car dans la cité on ne rencontrait guère que quelques vieilles païennes. On avait tout à craindre pour elles, à cause des circonstances et de la brutalité des soldats. Nous avertîmes donc les chrétiens de leur chercher un lieu sûr, et de ne pas oublier non plus ce qu'ils pouvaient avoir de précieux et de nécessaire à la maison. Apprenant que les missionnaires et les sœurs se retiraient au faubourg de Kang-po, où se trouvaient deux navires de guerre européens, tous à peu près voulurent les y accompagner, se sentant toujours plus heureux et plus rassurés auprès de nous. Beaucoup parlaient du martyre et s'attendaient à un mauvais coup de la part du mandarin ; mais, en compagnie des missionnaires, aucun ne redou-

---

1. Ces soldats sont comme des gardes nationaux ; ils ont été formés et dirigés jadis par des Européens.

tait la mort. Quelques vieux pécheurs se félicitaient d'avance d'avoir une si belle occasion de gagner le ciel en un moment, malgré leurs nombreuses et lourdes fautes. Tous auraient voulu mourir dans l'église. Pauvres et chers chrétiens de Ning-po ! leur courage et leur attachement nous ont été une bien grande consolation, au milieu des angoisses et des tristesses du moment.

Les sœurs avaient été mises au courant des nouvelles de chaque jour. Elles avaient partagé tous les sentiments de crainte et d'espérance que la série des événements faisait naître tour à tour. Il leur en coûtait de dire adieu à cette maison chérie où elles avaient tant prié et travaillé. En l'espace de deux mois, elles avaient eu le bonheur d'ouvrir le ciel à quatre cents petits enfants païens, baptisés à l'article de la mort. Les œuvres leur promettaient des consolations de plus en plus grandes, et achetées par bien des sacrifices. Toutes demandaient à rester au poste et à braver le danger. Aussi, les prières montaient plus nombreuses et plus ardentes vers le Ciel, pour détourner le coup de l'épreuve. Malgré l'imminence du danger, on espérait contre toute espérance. On attendait le salut du Sacré-Cœur, qui était spécialement invoqué. — De leur côté, les missionnaires et les chrétiens levaient les mains vers Dieu pour conjurer l'orage prêt à éclater et éloigner ce calice de profonde amertume. M. Bret, tout confiant en Marie, avait fait placer un cierge devant l'image de notre bonne Mère. — Dieu, cependant, ne voulut pas nous enlever l'honneur de souffrir jusqu'à la fin pour la justice et la gloire de son nom. Lui, qui a compté nos soupirs et nos larmes, il est assez puissant pour les féconder au centuple et les changer un jour en actions de grâces et en fruits de salut.

Oui, l'heure du sacrifice avait sonné. Le samedi, 30 août, partaient pour Kang-po trois sœurs, afin de donner un peu satisfaction aux ordres du mandarin, et sauvegarder ainsi les missionnaires et les autres sœurs obligés de rester encore pour le bon ordre, la surveillance et quelques dispositions nécessaires à prendre. Mais, le dimanche 31 août, arrivait l'avis exprès et formel, que nous devions évacuer la ville sans faute et sans exception dans la journée du 1<sup>er</sup> septembre. Le dimanche soir, le mandarin envoyait un satellite pour présenter à Monseigneur

l'édit qui devait être placé sur les portes de nos établissements. Le satellite est renvoyé au mandarin avec son édit, qu'on ne trouve pas en forme. Le sens est obscur; il n'y a aucune sanction contre les coupables qui voudraient troubler nos maisons. On veut donc réfléchir. Mais, faute de mieux, le lendemain l'édit est reçu et affiché.

Le lundi 1<sup>er</sup> septembre, quatre sœurs allaient à Kang-po, rejoindre leurs compagnes. Dans la journée, les grandes filles de la Sainte-Enfance, qui auraient été exposées à de graves périls dans l'intérieur de la ville, furent aussi envoyées au faubourg, d'heure en heure, et deux ou trois ensemble, sous la conduite de quelques chrétiens dévoués. — Enfin le soir, à six heures, Monseigneur quittait cette résidence qui lui était si chère, accompagné de MM. Bret et Harruthy. Mais avant de partir nous voulûmes nous donner le bonheur de placer notre maison sous la protection du Sacré-Cœur, et son image fut placée sur les portes. Le sacrifice était consommé, et notre Tao-tai devait se réjouir, puisque les Français étaient partis. A six heures et demie une foule agitée et compacte se réunissait devant l'édit du grand homme. Il était ainsi conçu : « Shié... Tao-tai de Ning-po... par délégation de l'empereur... Monition : Cette maison appartient à la religion chrétienne. Maintenant, les Français, l'un après l'autre, sont partis à Kang-po pour y rester. Il n'y a plus ici que des Italiens et des Belges, que, suivant les traités, je dois protéger. Au dedans, il y a des orphelins, des malades, tous de notre nation; j'avertis soit les soldats, soit le peuple, qui que ce soit, de ne point les troubler, autrement, ils seraient en faute. Le 11<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune de la 10<sup>e</sup> année de Kouang-ju ». — Cette pièce n'avait pas du tout la forme d'un édit; elle ne contenait contre les délinquants aucune des sanctions générales qui terminent toujours les arrêtés de ce genre et leur donnent plus de force et de valeur. Mais cet homme nous avait tellement habitués à être mal servis, et cette proclamation lui avait coûté de si grands efforts, que nous fermâmes la bouche et les yeux. Cependant, pour le tranquilliser, Monseigneur lui annonça officiellement que tous les Français avaient quitté la ville de Ning-po; et, protestant en même temps contre la violence qui nous était faite,

il lui disait : « A Péking, au seuil même du palais impérial, les missionnaires jouissent d'une paix profonde. L'impératrice, par un décret spécial, ordonne aux mandarins de nous protéger; et l'on nous chasse injustement ici, sous le prétexte d'un danger plus ou moins sérieux, mais qu'on pourrait en tout cas réprimer, si on le voulait. — Rappelez-vous, grand homme, que la religion ne dépend ni de la France, ni de la politique, et que je tiens mon pouvoir de Rome. Nous sommes partis, mais d'autres missionnaires nous remplacent<sup>1</sup>; ils continueront ce que nous faisons; vous êtes responsable de tout ce qui pourra arriver ».

Peut-être ce langage ferme fit-il impression sur le mandarin; car il écrivit aussitôt une lettre au senior-consul, comme pour se défendre. « Hier, j'ai reçu la lettre de l'évêque Tchao, m'informant que le jour d'avant, à six heures, les Français, hommes et femmes, sont sortis de la ville, et j'en ai été beaucoup consolé. Seulement l'évêque Tchao dit être sorti par la violence du Tao-tai, cela n'est pas ainsi; d'un côté, les traités étant annulés par la guerre, je ne puis le protéger; d'un autre côté, je ne puis tenir tête au peuple dans sa colère; c'est donc malgré moi que j'ai employé ce moyen et que je les ai réunis en un même endroit pour les protéger plus facilement. C'est là un effet de ma bonne volonté. Le 7<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune, l'empereur a fait un édit pour protéger... mais ceux qui vivent pacifiquement; c'est là la loi de toutes les nations... L'évêque Tchao se plaint de n'avoir pas reçu de réponse, mais maintenant à cause de la guerre il m'est difficile d'avoir des relations avec les Français... Quand la paix sera rétablie, nous les traiterons en hôtes, et les lettres ne demeureront pas sans réponse ».

Vraiment, c'est presque un ami qui parle. Mais, à quoi bon s'excuser?

Voilà donc, Monsieur et très honoré Père, vos enfants français du district de Ning-po retirés à Kang-po; on dit que nous devons au consul anglais de pouvoir rester au faubourg. Nous allons commencer à former communauté, surtout quand les mis-

---

1. M. Rizzi avec un prêtre chinois. Chez les sœurs restaient deux Italiennes et deux Belges.

sionnaires et nos séminaristes de Tchéou-san viendront, chassés eux aussi. Les sœurs sont déjà à l'étroit, quoique le personnel des domestiques ait passé à la mission, quoique les malades de l'hôpital soient renvoyés, et les petits enfants logés avec le bois de chauffage. Quand arriveront les sœurs de Hang-tchéou, et les sœurs de Tchéou-san, avec leurs cinquante-trois grandes filles ? A la volonté de Dieu ! A la guerre comme à la guerre ! Après les combats viendra la paix.

(A suivre.)

## VICARIAT DU

# KIANG-SI SEPTENTRIONAL

---

On sait que, à la requête de M<sup>sr</sup> Bray, vicaire apostolique du Kiang-si, sa mission avait été partagée, en 1879, en deux vicariats, le septentrional et le méridional. M<sup>sr</sup> Bray, qui administrait le premier, a demandé encore la division de cette partie. Les cardinaux de la Sacrée Congrégation de la Propagande, dans leur réunion du 5 juillet dernier, ont examiné ce projet. Sur leur avis favorable, le Saint-Père, dans son audience du 7 juillet, a approuvé l'érection du nouveau vicariat, sous le nom de Kiang-si oriental. Il en a confié la charge à notre confrère M. Casimir Vic, qui, depuis plus de sept ans, travaille au Kiang-si; le 11 septembre, il l'a nommé vicaire apostolique du Kiang-si oriental, avec caractère épiscopal et avec le titre d'évêque de Metellopolis, ancien siège de Phrygie.

Le Kiang-si septentrional garde les six préfectures de Kiou-kiang, de Nan-kang, de Nan-tchang, de Chouï-tchéou, de Lin-kiang et de Yuen-tchéou avec leurs sous-préfectures : 3,000 chrétiens. — Le Kiang-si oriental aura les quatre préfectures de Yao-tchéou, de Kouang-sin, de Fou-tchéou et de Kien-tchang, avec leurs sous-préfectures : 10,000 chrétiens.

---

*Lettre de M. Antoine TAMET, prêtre de la Mission,  
à M. BONNET, supérieur au grand séminaire de Rodez.*

BESOINS URGENTS DE SECOURS POUR CHAPELLES.

San-kiao, 7 mai 1885.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Dans une de ses lettres, mon père m'annonce que l'an dernier, on apprit la mort d'un missionnaire, nommé Tamet, tué par les

Chinois, et qu'à cette occasion, toute ma famille se trouva dans une grande inquiétude, ne sachant pas s'il s'agissait de votre serviteur ou d'un autre Tamet. Il ajoute que, vous trouvant dans le pays, vous eûtes la bonté d'écrire à Paris pour avoir des nouvelles sûres à cet égard, et M. le supérieur général de notre Congrégation voulut bien adresser à mes parents une lettre qui mit fin à toute crainte, en les rassurant complètement à mon sujet.

Je viens vous remercier, Monsieur le supérieur, de la charité qu'en cette circonstance vous m'avez témoignée, à moi et à mes parents, heureux de profiter de cette occasion pour vous écrire et m'entretenir un instant avec vous.

Ce M. Tamet, massacré au Tonquin, était aussi Lyonnais ; il a fait son cours de philosophie avec moi. Je pense qu'il sera monté au ciel en chantant, car il avait la voix harmonieuse et aimait beaucoup le chant, au point qu'il chantait quasi toujours.

Dieu a protégé jusqu'ici les missions du Kiang-si, et, malgré des bruits sinistres comme ceux-ci : « Prêtres et chrétiens sont Français, autant d'ennemis qu'il faut détruire », etc., nous continuons nos œuvres et nos missions comme à l'ordinaire. Nantchang, capitale de la province de Kiang-si, est comprise dans le district où je me trouve, avec un bon prêtre chinois, et un autre, aussi élève de notre séminaire, M. l'abbé Vic, du diocèse de Rodez. Ce dernier et moi, nous aimons à parler de Saint-Sulpice, des Rouergats, de feu M. Georgeon, que M. Vic a bien connu, et en même temps de son successeur avec lequel il désirerait faire connaissance.

M. Vic reste à la résidence, à côté de laquelle il a fait bâtir, l'an dernier, une église magnifique pour le pays. Il y a établi aussi deux écoles, l'une de garçons, l'autre de filles, sans compter l'orphelinat des filles de la Sainte-Enfance, qui existait auparavant. Il est chargé de la chrétienté de l'endroit et de ses diverses œuvres, et en outre il enseigne la philosophie scolastique à quatre séminaristes chinois, qui ont vu et comprennent passablement la philosophie de M. Brin de Saint-Sulpice ; ils entreront en théologie après les vacances, qui ont lieu ici à la même époque qu'en France. Pour moi, je cours de village en village, pour faire mission chez les chrétiens qui sont fort dispersés. — Pour cela



il faut porter avec soi tout son petit mobilier : une caisse, pour les ornements et tout ce qui est nécessaire pour dire la messe, une autre caisse, pour habits de rechange, et de plus, son lit, qui consiste en une couverture de coton. Le tout est porté à dos d'hommes ou traîné sur des brouettes, ironiquement appelées par nos missionnaires *les fiacres* du Kiang-si. En ce pays, il serait difficile de dire quand on a vu un cheval ou des bœufs attelés à une voiture. Voilà comment on part, pour aller faire missions chez les chrétiens, et comment on revient, de temps en temps, à la résidence pour se confesser. C'est le motif qui m'a amené ici il y a trois jours.

En me rappelant le zèle qui vous animait, vous et votre famille, pour décorer et orner la maison du Seigneur, et surtout, en voyant dans l'*Ordo* de Rodez, que M. Vic vient de me montrer, que vous êtes vice-président des œuvres de charité établies dans le diocèse pour la Propagation de la foi, j'ai pensé que vous pourriez venir à notre secours et envoyer quelques ressources dans cette mission, pour ériger des chapelles dans le vicariat du Kiang-si septentrional, dont M<sup>re</sup> Bray, originaire du diocèse de Saint-Flour, est le vicaire apostolique depuis tantôt quinze ans. C'est à cette intention que j'ai cru devoir vous faire connaître dans quelles pénibles circonstances et dans quels misérables réduits j'ai souvent célébré et je célèbre encore la sainte messe. Je crois, d'ailleurs, que tous les missionnaires missionnant dans cette province se trouvent dans les mêmes conditions que moi sous ce triste rapport.

D'abord, à Saint-Genest, il n'y a rien de comparable à la pauvreté, au désordre et à la malpropreté des maisons chinoises du Kiang-si. Dans mon pays natal, les étables où logent les bœufs ont de la solidité, un certain ordre et une propreté quelconque. Rien de tout cela dans les maisons chinoises, même dans celles où nous disons la messe pendant la mission. Au milieu de l'appartement, se trouve une grande chambre, appelée Ting-tong, laquelle appartient quelquefois à plusieurs familles. De chaque côté sont des chambrettes toutes noires, séparées par des cloisons en bambous ou des planches. Là est la loge du bœuf, ici celle du porc, plus loin celle des poules. Tous ces animaux ont une part

à peu près égale dans l'habitation ; tous ont passage dans l'appartement commun, comme les enfants de la maison.

Même disposition pour les instruments aratoires : la maison est un pêle-mêle de charrues, de pioches, de vaisselles, de haillons, etc. La malpropreté, et par suite l'infection, y règnent en proportion avec l'ordre. Eh bien ! c'est dans ces maisons qu'il faut assez souvent faire la mission, c'est-à-dire offrir le saint sacrifice de la messe et administrer les sacrements de baptême, d'eucharistie, etc. Quand le prêtre arrive, les gens déménagent pour lui céder leur place. Alors on balaye la maison ; une porte enlevée de ses gonds, et placée sur deux tréteaux, sert d'autel ; une petite table, de crédence ; et c'est là tout le luxe de la basilique improvisée. Si le porc et le bœuf s'abstiennent de faire leur visite pendant la messe, il n'en est pas toujours de même des poules et des coqs, qui viennent souvent troubler et le prêtre et les chrétiens par leurs voix criardes ! Que si on veut les chasser, la confusion n'en est que plus grande, car ils sont chez eux et ils veulent y rester. Je crois qu'un professeur de théologie mystique comme vous l'êtes serait tenté de ne pas absoudre un prêtre qui dit la messe dans de pareils réduits. Voilà pourtant que je suis ce malheureux prêtre ; raison de plus pour moi de chercher les moyens de m'amender un peu. S'il fait du vent, la flamme des cierges est aussi tourmentée que l'attention du prêtre est troublée ; s'il pleut, rien n'est en sûreté sur l'autel.

Ainsi, il y a une quinzaine de jours, je faisais mission dans une de ces chrétientés. Tout à coup, une pluie torrentielle est tombée pendant la nuit. Entendant du bruit, j'allume la lampe pour voir s'il n'y aurait pas quelque gouttière sur l'autel ; hélas ! déjà les nappes étaient toutes trempées, et le lendemain, il fallut chercher un autre endroit dans la maison pour dire la messe.

En ce pays, la neige tombe moins fréquemment et en moindre quantité que chez nous ; mais s'il neige, il est difficile quelquefois de célébrer la messe, car, le plus souvent, les maisons des pauvres n'ont pas de plafond. Les tuiles sont posées sur de petites perches aussi économiquement que possible ; de sorte que la neige poussée par le vent pénètre dans la maison, comme si elle n'avait pas de toit ou à peu près. — Ainsi, en deux petites chré-

tientés où je me trouvais cette année, vers la fête de l'Épiphanie, il y avait quelquefois, le matin, deux à trois centimètres de neige dans l'endroit où l'on devait offrir le saint sacrifice. Dans l'une de ces chrétientés, un petit ruisseau coulait au pied de l'autel, et il fallait reculer d'un pas en arrière pour réciter le *Confiteor*. De plus, il y avait une gouttière tout près de l'autel, et le servant de messe devait couvrir le missel avec un linge, pour le porter du côté de l'épître à celui de l'évangile, afin de le préserver de la pluie. Voilà avec quelle pompe j'ai célébré la fête de l'Épiphanie et passé toute cette octave.

Ces petits détails pourront vous paraître incroyables, ou du moins bien extraordinaires; mais, si vous connaissiez la pauvreté et la misère des chrétiens de certains endroits du Kiang-si, si vous aviez vu de près, comme moi, comment ils sont logés, habillés et nourris, rien de ce que je viens de dire ne vous étonnerait. Ils font quelquefois un grand sacrifice pour céder au prêtre leur maison pendant quelques jours, et ils donnent ce qu'ils ont de mieux. Ils comprennent que ce lieu n'est pas convenable pour servir à la maison de Dieu; mais ils sont eux-mêmes dans l'impossibilité de fournir des ressources pour bâtir un petit oratoire. Aussi, chaque année, ils supplient ce prêtre de leur procurer une chapelle, pour faire la mission et pour se réunir et prier en commun les jours de dimanches et de fêtes. Depuis peu de temps, il y a six chrétientés qui m'ont présenté cette demande. Les uns me disaient : « Voilà dix ans qu'on nous fait espérer, et le moment tant désiré n'arrive jamais ! » On leur répond qu'on en parlera à Monseigneur. On le lui dit, en effet, et successivement Sa Grandeur fait ériger quelques chapelles; mais il y a tant d'œuvres et si peu de ressources! Monseigneur ne peut suffire à toutes les requêtes qu'on lui adresse. Si donc vous connaissiez quelques bonnes âmes qui, comme le saint roi, rougiraient d'habiter dans des maisons richement ornées, si elles savaient que leur Dieu descend tous les jours dans de si vils réduits, bien inférieurs aux tentes des Hébreux : de grâce! priez-les, au nom de ces pauvres Chinois, de se laisser toucher et de nous aider à bâtir quelques temples au Seigneur. Chaque année, nos chrétiens y feront la mission; les dimanches et fêtes ils s'y réuniront pour chanter en

commun les louanges du Seigneur et prier pour les fondateurs de leur église.

Recevez, Monsieur le Supérieur, mes sincères sentiments de reconnaissance et de vénération, et croyez-moi, en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre très humble et respectueux serviteur,

ANTOINE-MARIE TAMET,

I. p. d. I. M.

---

*Lettre de M. Casimir Vic à M. le Directeur de la Revue religieuse de Rodez.*

REMERCIEMENTS. — INFLUENCES DU MISSIONNAIRE. — NÉCESSITÉ  
D'ORATOIRES.

San-kiao, le 31 mai 1885.

TRÈS CHER ET VÉNÉRÉ MONSIEUR ALAZARD,

Je dois à votre charité, et à celle de quelques-uns de vos abonnés, un mot de remerciement pour les petites sommes que vous avez daigné me faire parvenir. Je tâche, autant que je puis, de payer tous les jours au saint autel la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous et tous mes bienfaiteurs; et les nombreux enfants que nous élevons avec les aumônes d'Europe, et surtout de France, ne manquent pas à ce devoir.

J'ai d'abord la satisfaction de vous donner sur notre mission des nouvelles assez rassurantes, vu ce qui se passe en cet extrême Orient. Quoique au Kiang-si septentrional nous ayons deux ou trois graves affaires pendantes depuis plusieurs années, et par là même plusieurs œuvres en souffrance, les bruits de guerre ne nous ont pas empêchés jusqu'ici de circuler librement et de vaquer, sans plus d'embarras que d'ordinaire, à nos petites œuvres. Je ne tiens pas compte de quelques incidents qui, en divers endroits, se sont manifestés, mais que l'autorité locale, prévenue à temps, a su aussitôt réprimer. La divine Providence nous protège visiblement, surtout depuis un an.!

J'entends même dire que certains mandarins ne nous sont pas hostiles, même pendant cette malheureuse guerre. J'en ai au moins une preuve toute récente. Un soi-disant catéchumène d'un arrondissement voisin, incarcéré depuis un mois pour une affaire tout à fait étrangère à la religion, a reçu cinq cents coups de rotin, seulement pour s'être dit chrétien. Il faut savoir que cette manière de rendre la justice en ce pays n'est ni nouvelle, ni extraordinaire. Les affaires des chrétiens molestent beaucoup les gens des tribunaux, parce que, si la chose est de quelque gravité, le missionnaire européen intervient, et si justice n'est pas rendue, on s'adresse à des tribunaux supérieurs, et, en fin de compte, elles doivent être traitées *gratis pro Deo*. C'est là, il faut l'avouer, une dure nécessité pour des gens qui n'ont d'autre divinité que la sapèque, et pour lesquels les procès sont le seul gagne-pain. Faut-il s'étonner après cela qu'ils saisissent avec plaisir et empressement l'occasion de vexer des gens dont ils n'ont à attendre aucune rétribution?

Informé de la situation de ce néophyte, j'ai écrit une très courte lettre au mandarin de l'endroit, le priant d'examiner l'affaire de cet homme et de la traiter avec équité. Deux jours après, mon catéchumène venait en personne me remercier; il devait à ma lettre sa mise en liberté. En même temps, le mandarin m'envoyait une longue réponse et m'exposait l'affaire de ce chrétien, cherchant à prouver que c'était un mauvais sujet: voilà pourquoi il l'avait frappé. Enfin, il terminait sa lettre en faisant sa propre apologie. « J'ai exercé les hautes fonctions de ma charge pendant plus de trente ans dans la province de Kiang-si. J'ai traité une multitude d'affaires de païens et de chrétiens, toujours selon les règles de la plus rigoureuse justice. Je prie le grand maître de la religion (c'est ici votre serviteur que le mandarin désigne) d'être bien prudent, bien vigilant, et de bien gouverner ses chrétiens, parce qu'il y en a beaucoup de mauvais, qui, sous prétexte de religion, troublent le peuple, » etc. Un tel langage est naturel et ordinaire aux mandarins. Quoi qu'il en soit, notre catéchumène est en liberté. C'était là l'unique but de ma lettre au sous-préfet.

Les dernières nouvelles nous font espérer une paix prochaine et honorable pour la France. Dieu le veuille! S'il y a des gens au

monde qui la désirent à de telles conditions, ce sont les missionnaires; car, comme on l'a si bien fait remarquer, pour la plupart des Chinois les noms de chrétiens, de missionnaires, de Français sont regardés comme synonymes; et en effet, l'honneur et la gloire de la religion s'identifient avec l'honneur et la gloire de la France. On dit que l'attitude ferme prise par le gouvernement français va intimider les Chinois, qui, au fond, ont plus de confiance en notre inconstance et notre indécision qu'en leur propres forces.

Si la guerre se prolonge et que nos troupes, accablées par le nombre, éprouvent des demi-revers, il est bien à craindre que notre situation ne devienne semblable à celle des missionnaires de quelques provinces plus rapprochées du théâtre des hostilités. Ils doivent se cacher ou se retirer dans les forts européens, presque comme au temps des persécutions. Quoi qu'il en soit, nous sommes prêts à de grands sacrifices; nous suivrons, Dieu aidant, la voie que nous ont si noblement tracée ces généreux ouvriers, qui, arrivés à la dernière heure, ont déjà conquis la palme du martyr!

Nous avons plus que jamais besoin des secours d'En-Haut, que nous attendons avec confiance des prières faites par tant de bonnes âmes en faveur des missionnaires. Cette aumône est à la portée de tous; personne qui puisse nous la refuser.

Merci, encore une fois, très cher et vénéré monsieur Alazard, des petits secours que vous avez pu nous envoyer! De l'avis de notre vénéré vicaire apostolique, ils sont réservés à la construction d'un oratoire chez des néophytes, dans une des chrétientés les plus intéressantes du district. Il y a plus de cent personnes baptisées et quelques catéchumènes. Tous les jours, matin et soir, ces braves gens se réunissent, au son du tambour, dans une petite pagode, transformée en oratoire depuis leur conversion, pour réciter les prières en commun, vraie image des chrétiens de la primitive église! Ce local est absolument insuffisant, car la plupart de ceux qui viennent prier sont obligés de s'agenouiller en plein air devant la porte de l'édifice. Par la pluie et le mauvais temps, impossible de se réunir pour prier; il y a donc urgente nécessité d'y pourvoir. Il faudrait là un oratoire convenable avec

presbytère. Une somme de trois à quatre mille francs en couvrirait la dépense. Pour le moment, mes ressources ne vont pas jusque-là. Encore cette fois, je compte sur la générosité de mes charitables compatriotes; ils voudront bien finir ce que quelques-uns ont généreusement commencé. Qu'ils reçoivent d'avance mes remerciements!

Et vous, très cher et vénéré monsieur Alazard, croyez toujours aux sentiments de profond respect et de vive gratitude avec lesquels je suis, en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

Cas. VIC,

Miss. apost.

---

# PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

---

*Lettre de sœur Simplicia RIGNEY à sœur N., à Paris.*

M. ANDRÉ CARNEY, INSIGNE BIENFAITEUR. — GRACES OBTENUES.

Boston, hôpital Carney, 12 décembre 1884.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Il y a eu vingt et un ans cette année, au mois de juin, que le premier malade fut reçu à l'hôpital; mais, avant d'entrer dans l'histoire de son établissement, laissez-moi vous dire un mot de l'homme de bien, qui lui a donné son nom, et qui mérite le titre de fondateur, quoiqu'il n'ait contribué qu'en partie à son érection.

André Carney vint au monde en Irlande, en 1794. Comme beaucoup de ses compatriotes, il s'expatria, très jeune encore, afin de trouver en Amérique le pain qui manquait sous le toit paternel. Il entra comme garçon de bureau dans une grande maison de commerce à Boston; sa bonne conduite, son intelligence, son application au travail, lui gagnèrent bientôt l'estime des patrons. Après avoir passé par différents emplois, il devint associé, et dès lors sa fortune fut faite. Comme négociant, il se distingua toujours, par la ponctualité, la justice et la fidélité. Sa simple parole avait autant de valeur qu'un engagement sacré, et cela, parce qu'il n'était pas simplement un honnête homme selon le monde, mais qu'il était surtout, et par-dessus tout, chrétien. Doué d'un grand cœur, extrêmement sensible aux misères d'autrui, il n'y avait pas d'infortune qu'il ne fût prêt à soulager. Les



trois œuvres qu'il favorisa plus particulièrement furent l'église de l'Immaculée Conception, la maison de l'Ange Gardien (sorte de refuge pour des garçons abandonnés) et notre hôpital; chaque fois qu'il s'agissait des intérêts des pauvres ou de l'Eglise, il donnait sans calculer. En 1863, déjà accablé sous le poids des infirmités, il embrassa avec ardeur le projet d'un hôpital catholique. Dans ce but il acheta 70,000 francs une propriété située à l'extrémité sud de la ville, sur une élévation qui domine la mer, où l'on jouit de l'air le plus salubre et de points de vue délicieux. Les malades, surtout ceux de l'étage supérieur, ne se lassent jamais d'admirer le spectacle qui s'offre à leurs regards, de quelque côté qu'ils tournent les yeux.

Notre première installation, dans une vieille maison en planches, ne pouvait être que provisoire : le plan d'un grand hôpital propre à recevoir quatre cents malades fut approuvé par M. Carney, mais malheureusement il ne fut commencé qu'en 1865, un an après sa mort; et le legs qu'il nous fit, de 260,000 francs, suffit à peine pour la construction du bâtiment actuel, contenant cent lits, ce qui est tout à fait au-dessous des besoins de la localité; car ce faubourg a une population de 60,000 âmes, dont la majeure partie est composée d'ouvriers en fabriques. Il ne se passe pas de jour que nous n'ayons la douleur de refuser cinq, six, sept et huit demandes d'admission. Ah! si Dieu écoutait nos prières, qu'il nous serait doux d'élargir nos murs! Nous espérons toujours qu'il nous enverra les ressources nécessaires pour achever le plan primitif. En attendant, nous nous contentons pour nous-mêmes d'un logement très étroit; nous avons sacrifié notre plus belle pièce, pour un dispensaire et une clinique qui furent ouverts en 1877, et où deux mille pauvres par an reçoivent gratuitement des soins et des remèdes. Parmi les médecins consultants, il y en a qui occupent le premier rang de la faculté de Boston. Quant aux malades internes, blancs et noirs, protestants, juifs et catholiques, tous sont admis indistinctement. De plus, nous recevons des chroniques et des incurables auxquels les portes de tous les autres hôpitaux sont fermées. Sur 950 malades admis l'année dernière, 280 appartiennent à cette catégorie.

Une de nos sœurs, qui est depuis dix ans dans la même salle,

m'assurait l'autre jour qu'elle n'a pas vu un seul de ses malades mourir sans avoir fait sa paix avec Dieu ; c'est vous dire que nous sommes souvent témoins de conversions bien consolantes. En voici quelques exemples, pris au hasard dans mes souvenirs.

Un paralytique âgé de cinquante ans, né de parents protestants, avait une telle impiété, qu'il se moquait ouvertement de la religion ; c'était un vrai supplice pour lui d'entendre réciter des prières matin et soir. Au bout de très peu de jours, il prit des mesures pour rentrer dans sa famille, mais il n'était pas en état d'être transporté, et, en attendant, la sœur glissa une médaille dans son lit en récitant le *Souvenez-vous* à son intention. Le lendemain, au grand étonnement de toute la salle, il demanda le prêtre et voulut être baptisé. Un vicaire de la paroisse se rendit auprès de lui, mais voyant qu'il n'était pas à l'extrémité, il se contenta de lui expliquer brièvement les principes de la religion, et il lui laissa un catéchisme. Cependant ses parents vinrent le chercher, et l'emmenèrent. Une semaine ne s'était pas encore écoulée, quand nous reçûmes une dépêche du maire de sa localité, nous suppliant de le recevoir de nouveau. Le malheureux avait été mis sur le pavé par ses parents, et le maire ne savait plus qu'en faire. Inutile de dire qu'il reprit bientôt sa place dans la salle : « Ah ! quel bonheur ! s'écria-t-il en entrant, cette fois, j'y demeurerai jusqu'à la mort ! » Le lendemain, il voulut savoir pourquoi le prêtre avait refusé de le baptiser. La sœur le lui ayant expliqué, il répondit : « Bien, j'attendrai tant qu'on voudra, mais je vous déclare que je veux être catholique. » Une autre fois, il dit, en serrant le catéchisme sur son cœur : « Ma sœur, ce petit livre me devient tous les jours plus précieux. J'ai eu grand tort de vouloir quitter l'hôpital. J'ai été parmi les miens et les miens ne m'ont pas reçu. Maintenant je suis parmi ceux qui soignent mon âme et mon corps, et qui m'enseigneront à mourir comme il faut. » Malgré sa bonne volonté, il retenait très difficilement le catéchisme, sa mémoire étant affaiblie par ses grandes souffrances ; c'est pourquoi, on différait de le baptiser. « Ah ! que c'est long ! » disait-il quelquefois. Enfin, son état s'étant aggravé tout d'un coup, le prêtre fut appelé à la hâte et le

pauvre pécheur, régénéré dans les eaux du baptême, rendit paisiblement son âme à Dieu.

Une jeune fille de dix-neuf ans, élevée dans un centre de calvinisme, sans la moindre idée de la vraie religion, reçut une médaille miraculeuse de la sœur du dispensaire, laquelle lui recommanda de réciter la petite prière : *O Marie conçue sans péché, etc.* Peu après, elle pria sa tante, chez qui elle demeurait, de venir nous demander de la recevoir à l'hôpital. « Vous n'aurez qu'à dire que nous sommes pauvres, lui dit-elle, cela suffira pour qu'on me prenne. » Nous n'eûmes pas à regretter d'avoir accédé à sa prière. Docile à nos instructions et « heureuse, disait-elle, d'apprendre quelque chose de plus de la sainte Vierge », elle fut bientôt en état de recevoir le baptême. Le jour qu'eut lieu la cérémonie, elle voulut qu'on laissât le petit autel improvisé au pied de son lit, disant naïvement : « C'est jour de visite aujourd'hui ; beaucoup de protestants viendront me voir et cet autel pourra leur donner de bonnes pensées. » Cette âme candide et innocente ne tarda pas à s'envoler vers la céleste patrie.

Une femme de soixante et onze ans, tout à fait pauvre, malade de corps et d'esprit, et remplie de préjugés contre la religion, passa quelques mois ici ; elle se traînait hors de la salle, quoique pouvant à peine se tenir debout, chaque fois qu'on récitait les prières. Au moment de son départ, la sœur lui donna une médaille, comme souvenir de son séjour à l'hôpital. Quatre ans plus tard, cette bonne vieille nous est ramenée dans un état désespéré. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle montra sa médaille à la sœur, lui disant d'une voix défaillante : « Faites appeler un prêtre, pour qu'il me baptise ; vite, il n'y a pas de temps à perdre. Lorsque j'étais ici, autrefois, j'ai reçu, malgré mes préjugés, des impressions qui ne sont pas effacées : ce qui m'a surtout frappée, c'est la manière dont on préparait les mourants à faire le grand voyage ; aussi, me sentant près de ma fin, j'ai demandé à revenir ». Après avoir reçu les derniers sacrements, elle resta un quart d'heure absorbée dans la prière, puis levant les yeux au ciel : « Oh ! qui m'aurait jamais dit, s'écria-t-elle, qu'il fût possible de goûter un pareil bonheur ici-bas ! »

Une dame veuve, appartenant à la classe aisée de la société, fit

beaucoup d'instances pour être reçue ici. Comme nous n'avons que très peu de chambres payantes, et que cette bonne dame pouvait être soignée ailleurs, je refusai, d'autant plus que je la savais un peu folle. Cependant, je fus forcée de céder à sa persévérance. Son mari, qui était militaire, avait été soigné pendant la guerre dans un de nos hôpitaux, et lui avait beaucoup parlé, paraît-il, des filles de la Charité ; c'était la raison qui lui faisait désirer si vivement de venir chez nous. Quelques jours après son arrivée, je demandai à la sœur de son service, si elle lui avait donné une médaille : « Non, répondit elle ; à quoi bon ? elle est trop folle ! — Mais la sainte Vierge, répliquai-je, peut guérir toutes les infirmités, morales, physiques et spirituelles. Si vous craignez que la médaille ne soit pas traitée avec respect, mettez-la dans le lit de votre malade. » Ce conseil fut suivi, et la conséquence a été que la pauvre dame est morte dans la paix du Seigneur, après avoir reçu les sacrements avec une entière lucidité d'esprit.

D'autres pauvres âmes ont des luttes pénibles à soutenir, avant de céder aux sollicitations de la grâce. Ainsi en fut-il de Monsieur B... qui, après avoir mené une vie honorable dans le monde, tomba dans le malheur, et vint finir ses jours ici, à l'âge de soixante ans. Atteint d'une maladie chronique, il avait été admis successivement dans les divers hôpitaux de Boston ; partout on demanda son départ au bout de quelques jours. Il avoua, en confidence, à la sœur, que sa mère avait été catholique. Je dois dire, qu'avant cela, une médaille avait été mise au pied de son lit. Encouragée par cette ouverture, ma compagne lui offrit une médaille ; non seulement il l'accepta volontiers, mais il pria la sœur de faire tout haut avec lui une prière à la sainte Vierge ; ils récitèrent ensemble l'*Ave Maria*. Chaque fois qu'une sœur venait, il réitérait cette demande ; il alla même jusqu'à demander un prêtre. Son désir paraissait être de se préparer à bien mourir, mais le démon ne comptait pas lâcher sa proie si facilement. Quatre prêtres vinrent le voir successivement, sans rien obtenir de lui ; il trouvait toujours quelque prétexte pour résister à leurs charitables admonitions. Le pauvre malheureux passa ainsi un mois entier, souffrant encore plus de ses luttes intérieures que de la maladie. Enfin, la grâce triompha : il reçut tous les secours de

la religion, et fut bien récompensé des violences qu'il s'était faites, par la paix qui inonda son âme, et qu'il conserva jusqu'à son dernier soupir.

Plus rude encore fut le combat qu'eut à soutenir une jeune fille, nommée Marguerite : cette pauvre enfant, qui n'avait jamais été baptisée, ayant accepté une médaille miraculeuse, finit par ouvrir les yeux aux vérités de la foi, et renoncer à des préjugés qui semblaient invincibles. « Oh ! que j'ai péché, s'écriait-elle parfois, que j'ai offensé Dieu ! Les portes du Paradis s'ouvriront-elles pour moi ? » Elle soupirait après le baptême, mais elle était retenue par la crainte de contrarier sa mère, dont elle était l'idole et la fille unique. Cependant, la maladie faisait de rapides progrès. Marguerite, sentant qu'elle n'avait plus longtemps à vivre, fit appeler le prêtre, demanda le baptême et promit, si Dieu lui rendait la santé, d'étudier la religion à fond, et de conformer sa conduite aux enseignements de l'Église. Ainsi disposée, elle fut baptisée ; mais, à peine la cérémonie était-elle terminée, que sa mère, avertie de son état, arriva. Il y eut une scène terrible, à la suite de laquelle Marguerite rétracta ses promesses. Sa mère s'installa à son chevet, et ne la quitta pas de toute la nuit, que la malheureuse fille passa dans des angoisses physiques et morales, impossibles à rendre. De temps en temps, elle jetait un regard suppliant vers la sœur, disant : « Ne me quittez pas, ma sœur, ne me quittez pas ! » Enfin, le lendemain, on réussit à éloigner la mère. Il ne fut pas difficile alors de faire sentir à la moribonde l'énormité de sa faute ; d'une voix mourante elle en fit l'aveu au prêtre, appelé en toute hâte ; et, ne pouvant plus parler, elle baissait le crucifix en signe de repentir. Tandis que le prêtre était auprès d'elle, un des médecins internes, un protestant, entra dans salle. Une sœur s'empressa d'aller au-devant de lui, pour empêcher qu'on ne s'approchât de la mourante. « Cette fille s'en va, dit-il ; a-t-on fait pour elle tout ce qui est nécessaire ? » Étonnée de cette question, et feignant de ne pas comprendre, elle répondit que les ordonnances avaient été ponctuellement exécutées. « Il ne s'agit pas de cela, repartit le docteur ; a-t-elle reçu les secours de la religion ? — Elle a demandé le baptême, répondit la sœur, et elle l'a reçu, et l'on s'en est tenu là, parce que sa mère

pourrait rentrer d'un instant à l'autre, et elle ne souffrirait pas qu'elle fût administrée. — Comment, dit-il, sa mère s'y opposerait ! Et de quel droit ? Puisque la fille a été baptisée, on doit faire pour elle tout ce qui est prescrit par l'Église. S'il s'agissait d'une personne de ma propre famille, je ne penserais pas autrement. Allons, continua-t-il, en s'avançant vers le lit, j'arrangerai cela. » Puis, s'adressant à Marguerite, en présence du prêtre : « Je sais, dit-il, que vous désirez recevoir les secours de la religion, mais que vous craignez de l'opposition de la part de votre mère ; soyez tranquille, je vais l'attendre à la porte, et si elle se présente, je saurai bien la retenir. » Grâce à la noble conduite de ce digne médecin, Marguerite reçut l'extrême-onction ; quand sa mère revint, elle avait perdu connaissance.

Une autre conquête, presque inespérée, est celle d'un homme de trente-cinq ans, atteint de la maladie de l'épine dorsale. Très poli, très reconnaissant pour la moindre attention, il se montrait inabordable sur le sujet de la religion. Son refrain habituel, si on osait lui en dire un mot, était qu'il ne croyait pas en Dieu. Le jour de la fête de l'Immaculée-Conception, la sœur fit une distribution générale de médailles. En passant devant le lit de notre esprit fort, elle lui en offrit une ; il la prit, l'examina, puis la lui rendit, en disant : « Je vous remercie, ma sœur, je ne suis pas disposé à accepter votre petit cadeau. » Il resta ainsi une année entière, souffrant énormément avec la plus grande patience, mais parfaitement insensible à tout ce qui touchait à la religion de près ou de loin. Je puis dire que, sous tous les autres rapports, jamais malade ne nous avait donné moins de mal ; quoi qu'il arrivât, il était toujours satisfait, quand même des sacrifices pénibles lui étaient imposés. Ainsi, une fois, je dus lui refuser, pour certaines raisons, de voir sa belle-mère et ses enfants, deux charmantes petites filles ; il accepta ce refus avec une égalité d'humeur qui m'étonna. Vint enfin le jour où l'éternité allait commencer pour lui ; c'était la fête de la Maternité de Marie. Les souffrances avaient beaucoup augmenté, mais il ne se rendait pas compte qu'il touchait à sa fin. Je me trouvais auprès de lui pendant la visite du médecin. Comprenant la gravité de son état, je restai à son chevet, priant Dieu de m'inspirer le moyen de faire du bien

à son âme. Prenant entre mes mains le crucifix de mon chapelet, je lui dis quelques mots de la mort du Sauveur, de son amour pour les hommes, et je fis quelques petites prières à Notre-Seigneur en croix. Je remarquais qu'il avait les yeux fixés sur le crucifix, avec une expression marquée de compassion. Je fis encore des actes très courts de foi, d'espérance, de charité et de contrition, et je le quittai, en lui disant que j'allais à la chapelle prier pour lui. En passant par les autres salles, je le recommandai aux prières de tous les malades. Je rencontrai la sœur de son service à laquelle je racontai ce qui venait de se passer, et je lui donnai une médaille, avec son cordon, l'engageant à tâcher de la lui faire accepter. Elle sut si bien s'y prendre qu'il lui permit de la lui mettre autour du cou. Puis, elle lui proposa de recevoir le baptême. « Oui, oui, répondit-il, je veux bien ; je crois tout, je veux être baptisé. » Il était alors deux heures de l'après-midi ; à quatre heures, il n'était plus, mais ses fautes avaient été lavées dans le sacrement de la régénération, et nous pûmes rendre grâces à Dieu de sa miséricorde envers ce pauvre pécheur.

Autrefois, non seulement il n'existait pas à Boston d'orphelins ni d'écoles catholiques, mais notre sainte religion y était méprisée, par suite de la misère de la plupart de ses adhérents ; il n'est donc pas étonnant que bien des Irlandais aient perdu la foi de leurs pères. C'est ce qui arriva aux parents d'Anne C... Sa mère, se voyant abandonnée par un mari débauché, ne trouva rien de mieux à faire que de placer ses enfants dans un établissement protestant. Par conséquent, Anne grandit, non seulement dans l'ignorance de la vraie foi, mais dans la haine du catholicisme. C'était une belle grande fille de dix-huit ans, pleine de santé, lorsqu'une chute terrible faillit la laisser morte sur le pavé. Revenue à elle-même, après être restée plusieurs heures sans connaissance, elle repoussa avec horreur la proposition que fit un voisin d'aller chercher un prêtre. Quand, six mois plus tard, on l'amena à l'hôpital, elle avait perdu l'usage de ses jambes ; son corps était couvert de plaies ; elle était dans l'état le plus pitoyable, tant pour l'âme, que pour le corps. Dieu permit qu'elle vint ici, sans se douter où elle allait, car c'était une personne d'un caractère décidé et énergique, qui n'aurait jamais

consenti à entrer dans un établissement catholique. Aussi, en se voyant entourée par des sœurs de charité, après avoir donné un libre cours à son indignation, elle n'eut rien de plus pressé que de nous faire connaître qu'elle n'était pas catholique, et qu'elle ne le serait jamais. Cette pauvre fille qui, dès l'enfance, avait entendu toutes sortes de mensonges sur les prêtres, les avait en horreur ; c'était un supplice pour elle, chaque fois qu'il en entraient un dans la salle, tant elle redoutait de devenir victime de leurs sortilèges et enchantements. Bien qu'elle eût déjà refusé une médaille, je lui en envoyai une, le 8 septembre, en lui faisant dire que c'était un petit cadeau de ma part, et qu'elle me ferait grand plaisir en la portant sur elle. Après quelque hésitation, elle l'accepta, en répétant à plusieurs reprises qu'elle le faisait uniquement pour ne pas me désobliger. Ce premier pas fait, ses sentiments ne tardèrent pas à changer, au point que, lorsqu'on lui apportait un bouquet, elle priait la sœur de le mettre aux pieds de la sainte Vierge. La mort d'une jeune fille, qui occupait le lit à côté du sien, lui fit une grande impression. Elle sentait que son tour viendrait bientôt, cependant elle semblait vouloir en écarter la pensée. Huit jours seulement avant sa mort, en sortant d'un paisible sommeil, elle demanda le prêtre sans que personne le lui eût suggéré. « Oh ! que je suis heureuse, dit-elle, quand sa confession fut terminée ; j'ai tout dit, et vraiment ce n'était pas aussi difficile que je me l'étais imaginé ! »

A partir de ce jour, elle demeura presque constamment en prière. Une fois la sœur, en pensant ses plaies, craignit de lui avoir fait mal, et lui en demanda pardon. « Je n'ai rien senti, répondit-elle ; j'étais occupée à réfléchir combien grande a été la miséricorde de Dieu à mon égard. Après tout, la paralysie aurait pu se porter au cerveau aussi bien qu'aux jambes ; mais il m'a laissée en possession de mes facultés mentales, afin que je puisse mourir dans sa grâce. Oh ! qu'Il est bon ! »

Elle nous recommanda, à ses derniers moments, de dire à sa mère qu'elle était morte catholique, et qu'elle se servirait de son pouvoir auprès de Dieu, pour obtenir son retour à la foi.

Parmi les hôpitaux de notre ville, il y en a un pour les poitrinaires ; l'entrée en est absolument interdite aux prêtres. Plu-



sieurs jeunes gens catholiques, après y avoir passé plus ou moins de temps, eurent le bonheur de venir finir leurs jours ici. En général, ils acceptèrent avec empressement le ministère du prêtre; et, lorsqu'ils furent réconciliés avec Dieu, la mort sembla n'avoir plus de terreur pour eux; ils en parlaient même joyeusement, l'un se disant dans un train *omnibus*, l'autre dans le train *express*, etc. Mais tous nous édifièrent par leur patience et leur résignation. Il y en avait un, cependant, un ouvrier de vingt-six ans, qui ne paraissait guère penser à son salut. Abandonné par son père dès son bas âge, après avoir perdu une mère qui, bien que catholique, négligeait ses devoirs religieux, il avait été élevé par des protestants, et à peine savait-il qui l'avait créé. Nous ne pûmes jamais connaître s'il avait été baptisé ou non. La sœur ne tarda pas à s'apercevoir que ce pauvre garçon, malgré son ignorance, serait facilement gagné à Dieu; elle mit à profit ses bonnes dispositions, en l'instruisant, et elle eut la consolation de le voir répondre à ses soins charitables. Elle était même étonnée, aussi bien que le prêtre qui lui administra les sacrements, de sa piété et de sa délicatesse de conscience. Un des derniers jours de sa vie, comme elle cherchait à le consoler, après une crise violente : « Ah ! ma sœur, s'écria-t-il, s'il m'était donné de choisir entre la santé avec toutes les richesses de Boston et la mort, je choisirais la dernière; je suis si heureux d'aller voir mon Dieu ! Et si je retournais dans le monde, qui sait ce qui m'arriverait ? Je serais bien capable de me perdre ! » Je ne crois pas, autant qu'il m'est permis d'en juger, que jamais pauvre pécheur ait apprécié davantage les bienfaits de Dieu.

- Que de fois je suis remplie de confusion, à la vue de la foi, de la patience et de la résignation de nos malades. C'est pour moi et mes compagnes une leçon de tous les jours; Dieu veuille que nous en profitions ! Les retours vers Dieu les plus consolants dont nous sommes témoins sont ceux des pauvres Irlandais, dont beaucoup ont négligé les sacrements depuis vingt, trente et cinquante ans. Peut-on s'en étonner, quand on pense au milieu impie et corrompu dans lequel la plupart vivent ? Mais, que la maladie les atteigne, que la Providence mette sur leur chemin un prêtre ou une sœur, aussitôt la foi se réveille, ces cœurs au-

paravant endurcis sont touchés, et ces pauvres pécheurs sont transformés en d'admirables pénitents.

Notre digne archevêque nous félicite souvent du grand bien que nous sommes appelées à faire, surtout auprès des ouvriers catholiques; il dit que l'on commence à reconnaître à Boston l'influence bienfaisante de l'hôpital Carney, et il tient beaucoup à ce que nous soyons à la hauteur de notre tâche, même sous le rapport du service matériel, afin d'ôter aux ennemis de la foi tout prétexte de parler désavantageusement des établissements catholiques.

Dans le courant de l'année dernière, nous avons visité et soulagé deux cent cinquante familles pauvres du voisinage. Là aussi, on rencontre souvent des esprits dévoyés, des âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur; mais, tôt ou tard, la charité triomphe des obstacles et ramène la lumière et la paix dans le foyer domestique.

Vous savez combien le secours de Dieu nous est nécessaire, afin de remplir dignement la tâche qui nous est confiée; par conséquent, c'est en demandant vos prières et celles des ferventes sœurs de la maison-mère, que je demeure, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie immaculée,

Ma très chère sœur,

Votre très affectionnée

*Sœur SIMPLICIA RIGNEY,*

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

PROVINCE DE

# L'AMÉRIQUE CENTRALE

---

*Lettres de ma sœur GŒURY, visitatrice de l'Amérique centrale, à la très honorée mère DERIEUX.*

RÉVOLUTION A PANAMA. — DANGERS. — DÉGATS.

Panama, 20 mars 1885.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

La lettre datée du 15, qui accompagne celle-ci, aurait dû être mise à la poste, le 16, avant huit heures du matin; mais, à cinq heures et demie a commencé une révolution qui nous a tenues sous les verroux jusqu'au lendemain, six heures du matin. Les sœurs en venant à la messe avaient laissé les enfants endormies, et il leur a été impossible de retourner vers elles. J'en ai eu une grande peine; mais le feu avait commencé avant que nous en eussions aucune nouvelle. Dans cette perplexité, je chargeai la très sainte Vierge d'avoir la bonté de garder nos enfants, de les pourvoir de nourriture. J'ignorais alors jusqu'à quel moment durerait notre captivité. Je demandai aussi à saint Joseph qu'il ne permit pas que les révolutionnaires eussent l'idée de prendre notre tour, pour se battre contre la troupe qui occupait les environs de l'église des R. P. jésuites, presque en face de la nôtre. Malgré mes démérites, les saints sont si bons, qu'ils m'ont tout accordé. — Pendant la journée entière, le feu ne cessa point. Nos retraitantes continuèrent tranquillement leurs exercices. Elles furent privées de la conférence, car le bon M. Vaysse n'a

pas voulu remplacer Monseigneur, quoiqu'il fût aussi prisonnier chez nous.

A neuf heures du matin, les révolutionnaires, fatigués de tirer au dehors sans aucun abri contre les balles, parcouraient notre rue en jurant, et demandant qu'on les fit entrer dans une maison. J'étais alors dans notre parloir. Quand ils furent arrivés à notre porte, ils commencèrent à frapper à coups de crosse de fusil, en répétant tous : *Queremos entrar en casa*, et le chef répondait : *Aguardense*. Moi, je priais saint Joseph, et enfin ils passèrent. — Vers une heure et demie, le feu parut cesser quelques minutes. Vite nos sœurs se chargèrent de quelques provisions et coururent pour aller vers nos enfants. Hélas ! à peine avaient-elles fait trente pas dans la rue, que les balles qui se croisaient dans les rues transversales les obligèrent à revenir, et le feu continua avec fureur jusque vers dix heures du soir. Il y eut alors répit ; mais à minuit, nouvelles décharges d'une extrême violence : les projectiles frappaient si rudement contre une partie de notre maison, que nous étions dans la plus grande inquiétude. A une heure, tout rentra dans le calme.

A la sainte messe je demandai à saint Joseph de nous fournir le moyen d'aller vers nos chères enfants ; et, en sortant de l'église, nous entendîmes des *vivats* qui nous annonçaient qu'on pouvait sortir. Aussitôt, je pris les clefs et je courus. A mon arrivée on me montra des poignées de balles qui étaient tombées dans nos cours, sans que personne fût atteint. On me raconta que la veille, vers onze heures, la portière, entendant pleurer les trois plus petites, demanda la cause de leurs larmes. Apprenant qu'elles avaient faim et que les sœurs n'avaient pas pu revenir de la messe, parce que la révolution avait commencé de trop bonne heure, cette excellente personne fit enlever la serrure de la porte intérieure et donna du café et du pain aux plus petites. Au répit d'une heure et demie, elle sortit pour acheter quelques provisions ; le soir on put préparer le souper, et la nuit se passa sous le hangar en compagnie de la bonne portière. Tout ce petit monde était bien, et pleurait de joie de nous revoir.

A mon retour à la maison centrale, j'ai voulu voir les dégâts qui ont été causés. Au dortoir du séminaire, le toit est troué en

trois endroits; plusieurs persiennes sont brisées, les rideaux des lits troués; l'armoire du linge percée d'une balle qui s'est nichée dans les fichus. La classe des garçons qui est au rez-de-chaussée, dans le même corps de logis, a été littéralement criblée; mais tout cela n'est rien, puisque le personnel est sain et sauf.

1<sup>er</sup> avril 1885.

Il n'y a pas de beau jour qui n'ait son lendemain, et c'est pourquoi, hier, nous avons fait la conclusion du mois de saint Joseph au milieu des balles et des cris. Pour comble de malheur, un détachement de la troupe a voulu monter dans la tour de notre église; je ne pouvais pas l'empêcher, bien que craignant qu'ils n'attirassent sur notre maison l'attention des insurgés. Mais, comme le plancher de la tour s'est effondré l'an dernier, les militaires n'ont pu y rester; ils ont passé seulement le jour chez nous, car il ne leur était plus possible de rentrer dans leur quartier. L'insurrection avait gagné du terrain, et se trouvait, comme la dernière fois, concentrée autour de notre habitation. Enfin, à quatre heures, la troupe qui, bien que peu nombreuse, s'était vaillamment défendue, s'est rendue, et nous sommes rentrés dans la paix, jusqu'à nouvel ordre.

Dans la nuit, vers dix heures, on est venu chercher les soldats. Heureusement ils étaient partis sur le soir. Nous n'avions pas osé les renvoyer, craignant d'exposer leur vie. Vous voyez, ma très honorée mère, quels soins prend de nous la bonne Providence, et combien nous devons l'aimer. — Hier soir aussi, on apprit que les insurgés, vaincus par la troupe, à Colon, ont mis le feu à la ville pour se venger; sauf la plus grande partie de ce qui appartient au canal, tout a été brûlé. — L'hôpital, grâce à Dieu, est bien loin de la ville; nos sœurs n'ont éprouvé aucun mal. — Il paraît que le chemin de Popayan va être libre enfin; nous ne savons encore rien de très sûr.

Je demeure, avec le plus profond respect, dans les saints cœurs de Jésus, de Marie immaculée et de saint Joseph,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble servante et très obéissante fille,

Sœur GÆURY,

L. f. d. l. C. s. d. p. m.

*Lettre de sœur LANCE, fille de la Charité, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

SOUFFRANCES. — VISITE DE M. MALLER. — ESTIME DES SŒURS.

Maison centrale de Panama, 25 mai 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Mes vœux de fête vont sans doute vous arriver les derniers, mais vous me le pardonnerez, je l'espère, mon très honoré Père, à cause des circonstances exceptionnelles où je me suis trouvée. Je demande sans cesse à Dieu qu'il daigne vous combler de ses plus précieuses bénédictions et qu'Il éloigne de vous la cruelle épreuve de voir les deux maisons mères menacées et les œuvres de vos deux familles persécutées. Combien je désire que la France sorte victorieuse de cette crise, comme viennent d'en sortir Panama, le Cauca et toute la Colombie ! Nous avons souffert et souffert beaucoup pendant quelques jours, en sachant quels étaient les plans et les desseins des ennemis de la religion dans ce pauvre pays; on voulait en finir, disait-on, avec Dieu et les prêtres; mais, ô prodige ! au moment où tout se montrait en faveur des révolutionnaires, l'armée du gouvernement, se voyant dénuée des armes et de la force nécessaires, tourne ses regards vers le Ciel, et, pleine de courage et de confiance, elle a généreusement combattu; quelques heures lui ont suffi pour mettre l'ennemi dans la plus complète déroute. Combien il était touchant, mon très honoré Père, de voir ces bons soldats caucanos se confesser avant la bataille et venir demander à nos sœurs des chapelets, des scapulaires et des médailles ! Quelques-uns mettaient des images de la sainte Vierge à leurs chapeaux, et parmi les mourants, on en trouvait qui se mettaient les doigts en forme de croix et qui priaient jusqu'au dernier soupir. Grâce à Dieu, la paix est rétablie dans toute la Colombie, et on espère que, cette fois, ce sera pour longtemps.

A mon retour ici, j'ai eu la consolation d'y trouver M. Mal-

ler; je n'ai pas joui longtemps de sa présence, il est vrai, puisqu'il est parti le lendemain; mais, comme vous m'aviez dit que vous nous envoyiez un autre vous-même, je lui ai parlé comme je l'aurais fait avec vous, mon très honoré père, et je ne doute pas que cette visite ne soit d'un grand profit pour notre chère province. — Vous serez heureux d'apprendre que nos sœurs sont très aimées et très estimées dans le Cauca, soit à Cali, soit à Popayan; on trouve que c'est un grand bonheur pour le pays de posséder des filles de la Charité; les ennemis de l'Eglise eux-mêmes les respectent, et sont les premiers à assurer que jamais on ne leur fera de mal. Nous avons de grandes espérances pour les vocations, qui s'annoncent nombreuses; il est à croire aussi que les établissements s'y multiplieront vite, ainsi que nos œuvres. — M<sup>re</sup> l'évêque de Pasta vient de faire une demande de sœurs pour un hôpital; M<sup>re</sup> de Popayan renouvelle la sienne pour des classes pauvres qu'on désire nous confier. A Buyá, on prépare des fonds pour ouvrir les classes, et à Cili, M. le curé Gonzalès, de concert avec la municipalité, en veut également pour la même fin. — Je pourrais m'étendre beaucoup sur ce chapitre, mon très honoré père, mais, puisque la Providence a permis que M. Maller se décidât à entreprendre ce long et pénible voyage, il verra tout par lui-même, et pourra ainsi vous rendre un compte exact des choses. M. Foing vous dira aussi son appréciation; son dévouement si connu pour notre communauté, ainsi que la grande expérience qu'il a de l'esprit du pays, le mettent plus à même que personne de donner les renseignements nécessaires. Je me permets, mon très honoré père, de me joindre à ma sœur Gœury, pour vous remercier de la visite que vient de nous faire, de votre part, le respectable M. Maller; Dieu veuille que nous sachions en profiter!

Daignez agréer l'expression des sentiments filiaux et respectueux avec lesquels je suis heureuse de me dire,

Monsieur et très honoré père,

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur LANCE,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

# PROVINCE DU CHILI

---

*Extrait d'une lettre de sœur ROCCA, fille de la Charité,  
à la très honorée mère DERIEUX.*

## DEUX PROTESTANTES CONVERTIES

Santiago, 20 mars 1885.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je suis heureuse de vous faire part d'une grande consolation que nous avons eue cette année : deux protestantes se sont converties par le moyen de la médaille miraculeuse. L'une, quelque temps avant de mourir, demandait le ministre protestant, qu'il fut impossible de trouver. Plusieurs jours se passèrent ainsi. En attendant, on lui avait offert une médaille, qu'elle baisait avec ferveur; et nous priions la sainte Vierge de ne pas laisser échapper cette âme. Cependant, la maladie faisait tous les jours des progrès. Se sentant plus mal, notre protestante, elle-même, demanda un prêtre. Elle était Allemande. Nous eûmes la consolation d'en trouver un de sa nation, lequel l'instruisit, la baptisa, et lui donna la sainte communion. Elle mourut peu de jours après, exprimant son bonheur de mourir catholique.

La seconde est une jeune personne, dont la pauvreté a été cause de son admission à l'hôpital; mais, venant y chercher la santé du corps, elle y trouva aussi celle de l'âme. Dès les premiers jours, la sœur de la salle lui donna une médaille. Sa maladie étant de longue durée, on ne lui parlait pas des sacrements; mais la grâce fit son œuvre. Bientôt elle demanda la faveur d'être instruite des mystères de notre sainte religion, ensuite elle reçut le



baptême... Le bonheur de la première communion ne tardera pas à lui être accordé ; mais, le prêtre chargé de l'instruire voulut la lui faire désirer, afin de la mettre à même de mieux apprécier cette grande action.

Vous voyez, ma très honorée mère, qu'au milieu de nos privations et de nos peines, le bon Dieu nous ménage aussi quelques joies et quelques consolations. Du reste, pour une fille de la Charité peut-il y avoir d'autre bonheur véritable ici-bas que celui d'avoir contribué au salut d'une âme ?

Toutes nos sœurs se joignent à moi, ma très honorée mère, pour vous prier d'agréer l'expression de notre filial respect, et moi, en particulier,

J'ai l'honneur d'être, ma très honorée mère,

Votre très humble et soumise fille,

Sœur M. ROCCA,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de ma sœur BOUCHER, fille de la Charité, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

#### CONVERSION D'UN PROTESTANT COMÉDIEN

La Paz, le 23 avril 1885.

MON RESPECTABLE PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je viens vous offrir mon respect filial avec celui de mes bonnes compagnes, et vous raconter une belle conversion, due, nous le croyons, à la médaille miraculeuse ; voici le fait et ses circonstances :

Il y a environ deux mois, la portière me fit avertir qu'un jeune homme demandait s'il ne serait pas possible de lui donner quelque nourriture, car, sorti de l'hôpital depuis la veille, il n'avait pu trouver d'emploi ; et, n'ayant pas d'argent, il était resté sans manger. Bon accueil lui fut fait ; on convint qu'il viendrait aux

heures des repas et qu'il les prendrait dans la salle des invalides ; un lit lui fut assigné, dans le cas où il ne trouverait pas d'occupations ni d'abri. Ce pauvre jeune homme fut très touché de notre compassion pour lui : il vint exactement prendre ses repas et coucher aux heures qu'on lui désigna. Il était si malheureux de se voir dans cette situation, que tout lui paraissait bon : écuelle de terre, etc., idiots à droite et à gauche, tout était supportable.

Chaque soir, quand les orphelines ont terminé leurs prières, elles chantent deux couplets en l'honneur de la sainte Vierge, avant de sortir de la chapelle. Je remarquai que ce pauvre Anglais prêtait l'oreille, passant et repassant devant la porte. Je lui dis : « Vous aimez le chant ? » Il me répondit : « Ma profession est de chanter, je sais aussi toucher le piano ; je suis comédien depuis mon enfance ; mon père et ma mère, non par besoin, car ils étaient très riches, mais par affection, apparaissaient aux représentations de théâtre à New-York. Ils sont morts jeunes : mon pauvre père avait perdu sa fortune au jeu. La peine de ce malheur l'a conduit au tombeau à l'âge de trente-cinq ans, et ma mère à vingt-cinq. J'avais alors cinq ans, et déjà je courais au théâtre. » Je lui dis : « Et vous aimez cette profession ? — Elle me plaît beaucoup et aussi on gagne bien. — Comment se fait-il que vous vous trouviez dans cette position, surtout à la Paz, où il n'y a aucune industrie, car les pauvres étrangers, hors le commerce, meurent de faim. — Quant au commerce, je ne connais qu'une maison anglaise, mais je crois qu'ils n'ont besoin de personne en ce moment. » Il me raconta qu'il était dans une troupe d'acteurs, à Iquique, et que le directeur prit le vapeur incognito, leur emportant ce qu'il leur devait ; qu'alors ils s'étaient dispersés, les uns dans le Chili, les autres au Pérou ou en Angleterre, que lui ne savait que penser, mais qu'il lui semblait qu'on le prenait par le bras et qu'on lui disait : *Bolivie*. Il vint en effet, avec beaucoup de fatigues, presque toujours à pied. Ayant vendu ses habits pour subsister, en arrivant il entra à l'hôpital, d'où il sortit au bout de douze jours, et la faim l'y ramenait le lendemain. — Sa journée se passait à chercher un emploi ; enfin il en trouva un bien mesquin, au club bolivien. Il vint me remercier, et je lui adressai ces quelques mots, en lui

remettant des habits que m'avait donnés un bon Français : « Je voudrais ajouter une médaille, mais vous êtes protestant; la porteriez-vous ? » Il me répondit : « Je suis si reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi, que je l'accepterai avec joie. » Et vraiment émue, en voyant les souffrances de ce pauvre étranger, j'ajoutai : « Monsieur, je vous remets aujourd'hui un objet qui vaut plus que l'or et l'argent que je souhaiterais pouvoir vous donner, pour adoucir votre situation malheureuse; je désire que vous portiez cette médaille à votre cou; dans tous vos besoins, recourez à elle, elle vous protégera comme elle a protégé tant d'autres, etc. » Il m'écouta avec attention; il était attendri !

Croyant avoir fait pour ce pauvre honteux ce que j'avais pu, je le recommandai au bon Dieu et à la sainte Vierge, et je ne pensai plus à lui. Environ un mois après, on m'avertit que ce monsieur me demandait au parloir.

Je pensai que son infortune première l'obligeait à me demander une nouvelle assistance; mais, en l'abordant, je lui vis une autre figure; le sourire était sur ses lèvres : « Mère, me dit-il, je veux devenir chrétien; votre médaille m'a fait une impression indéfinissable, et plus j'y pense, plus je me sens le besoin de me faire catholique. » Puis, il me raconta qu'étant au club, il se sentait d'une tristesse extraordinaire, et alors il cherchait sur sa poitrine pour voir si sa médaille était bien là. Étant une autre fois un peu malade et encore plus pressé d'ennui, il alla à l'hôpital. Les bons soins, les bonnes paroles des sœurs le firent réfléchir, et il ajouta : « Je n'ai pu dormir la nuit dernière (c'était un jour consacré à Marie), jusqu'à ce que j'aie eu pris la ferme résolution de me faire baptiser et de renoncer pour toujours au protestantisme. » Je lui conseillai de bien réfléchir, de s'instruire, de prier; je lui remis des livres anglais que la bonne sœur Thérèse m'envoya. Il entend un peu l'espagnol, il sait aussi parler l'italien, peut-être un peu le français; car avec les débris de la fortune de son père, ses parents le firent instruire. Avant de se retirer, il me dit : « Je ne veux plus du monde, je le connais, et je veux pour toujours m'en séparer; puisque j'ai connu la vraie religion, je veux me consacrer à Dieu. C'est une conviction bien arrêtée qui me fait désirer, aujourd'hui même, le bonheur de me voir catho-

lique. Mère, je ne changerai pas ; je veux entrer dans un couvent pour me remettre à l'étude du latin et aller moi aussi dans les missions, pour donner aux autres, s'il se peut, le bien que j'ai reçu ; vous croyez que je n'ai que trente-quatre ans, et je ~~vais~~ en avoir quarante-deux. »

Monseigneur, informé par le ~~chapelain~~ de l'hôpital et les bonnes sœurs, envoya un père récollet pour l'instruire. Il a été baptisé solennellement le jour de Pâques ; il a fait sa rétractation avec une fermeté et modestie, qui arrachaient les larmes. Le lendemain il est venu prendre congé de nous. Le dimanche suivant, Monseigneur l'a confirmé, et ce cher néophyte a fait sa première communion et est entré chez les Franciscains. Il demande instamment qu'on lui donne l'habit du noviciat. Il m'a dit : « Je m'appelais Lucas, mais maintenant je suis Joseph-Marie de Sorain, je suis descendant de Français. Pendant le noviciat, qui dure un an, je ne vous verrai pas, mais après, si mon supérieur me le permet, je viendrai vous voir et vous remercier de nouveau. » Il alla ensuite toucher la main de nos aveugles et de nos idiots, pour leur dire adieu. En me quittant : « Au revoir, ma mère, me dit-il, Dieu m'a conduit à la Paz, pour me rendre heureux ! »

Réclamant votre bénédiction, je me dis toujours avec bonheur,

Monsieur et très honoré père,

Votre très reconnaissante fille,

Sœur JOS. BOUCHER,

I. f. d. l. C. s. d. p. M. . . . .

---

*Lettre de la même au même.*

VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE. — FAVEURS DU GOUVERNEMENT

La Paz (Bolivia), le 12 mai 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction s'il vous plaît !*

Nous avons reçu la visite de notre digne et très aimable président de la République, le bon M. Pacheco. Cette visite, vraie fête

pour l'hospice, a commencé par une messe d'actions de grâces, pendant laquelle la musique militaire a fait entendre ses joyeux concerts. Son Excellence a visité l'établissement avec beaucoup d'intérêt, disant partout : « C'est pauvre, bien pauvre ! » Plusieurs de ses dignes ministres l'accompagnaient, et eux aussi montraient une singulière bienveillance pour m'appuyer dans les divers désirs que je manifestais. M. le président a réitéré ses promesses, de procurer une amélioration et un agrandissement aux services de nos orphelins. Arrivant à la salle où étaient réunis nos enfants et nos invalides, il regarda tout ce petit monde, qui était ému de joie et de bonheur de posséder, un instant, ce digne parrain, dont chaque jour, par des prières ferventes, nous avions demandé au bon Dieu la conservation et le retour à la Paz. Après les couplets et compliments qui lui étaient adressés, il se leva pour y répondre, mais l'émotion ne lui permit de dire que ces mots : « Respectables pères administrateurs, vénérables mères, je vous félicite de tout ce qui s'est fait dans cette maison jusqu'ici : et vous, mes enfants, n'oubliez jamais, non jamais, que ce sont vos pères et mères ! » et il ne put continuer. Un ministre prit la parole exaltant les bonnes intentions du président, et dit qu'on s'occuperait prochainement d'améliorer la situation. Un inspecteur municipal parla dans le même sens. Puis, ce bon président voulut embrasser tous nos enfants et nos invalides, et chacun s'est pressé autour de lui comme auprès de son père. En sortant, il me dit : « Quand je vois vos enfants réunis, cela m'impressionne beaucoup et je ne puis retenir mes larmes ; moi-même, étant jeune, j'ai été orphelin, et je suis heureux de penser qu'ils sont mieux soignés que je ne l'ai été. »

Comme vous le voyez, mon père, il serait difficile de trouver de meilleures dispositions pour notre petite œuvre. Les progrès néanmoins seront lents, car ce pays ne se prête pas à l'avancement des travaux. On croit néanmoins au progrès, depuis que toutes les nations ont envoyé leurs représentants. M. le vicomte de Saint-Genys vient de faire une petite station en Bolivie, à la Paz, pour traiter avec le gouvernement du projet d'établir ici un consul ou vice-consul de France. Il serait à désirer que ce fût lui, car il a conquis la confiance et le respect universels, par son

bon jugement et ses sentiments religieux. Il serait bien regrettable que ce fût une personne de sentiments contraires, car sa présence ferait beaucoup de mal au milieu de notre population.

Monseigneur et quelques dignes ecclésiastiques et religieux travaillent énergiquement à faire connaître le loup caché sous la peau de brebis; jusqu'ici ils ont eu de beaux succès.

Notre personnel s'élève à 150. Nous avons les associations d'Enfants de Marie et des Saints-Anges, qui progressent un peu; mais il faut aller doucement, car l'inconstance, en Amérique, est un défaut qu'il est urgent de combattre. La moindre difficulté abat, décourage et fait regarder en arrière. Il y a des exceptions sans doute, mais elles sont rares. Le gouvernement actuel est on ne peut mieux disposé pour la religion.— J'attends la réponse de notre respectable père directeur, au sujet de la demande des frères des écoles chrétiennes : s'ils ne viennent pas cette année, je crains un échec, comme au Pérou : ils ne peuvent arriver dans de meilleures circonstances. Combien je prie le bon Dieu qu'il accorde cette grâce à cette nation, où la foi est encore si vive.

Dans les cœurs de Jésus et de Marie immaculée, j'aime toujours à me dire,

Monsieur et très honoré père,

Votre très humble et très dévouée fille,

Sœur STÉPHANIE BOUCHER,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de ma sœur CASTAGNET, fille de la Charité,  
à la très honorée mère DERIEUX.*

MISSION ÉDIFIANTE. — ZÈLE DES ENFANTS DE MARIE.

Lima, hôpital Sainte-Anne, 2 juillet 1885.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

C'est pour vous procurer une douce satisfaction, que je viens vous entretenir du service spirituel de nos chers maîtres.

Chaque année, après les fêtes de Pâques, il est d'usage de prêcher une mission, afin de favoriser l'accomplissement du devoir pascal. A cette époque aussi, plusieurs de nos pauvres femmes, craignant de rompre les chaînes qui les attachent, profitent de cette circonstance pour demander leur *alta* (sortie). Il n'en a pas été de même cette année ; nous avons remarqué avec bonheur la plus grande bonne volonté.

Les révérends pères franciscains déchaussés ont donné avec dévouement les saints exercices. Deux fois par jour, ils prêchaient, à l'autel du Crucero, dans la salle qui est comme le centre des autres. Deux cents de ces pauvres femmes ont eu le bonheur de faire la sainte communion ; pour quatorze d'entre elles c'était la première, et cependant quelques-unes étaient bien âgées ! Toutes nos brebis n'ont pas répondu, il est vrai, à l'invitation du bon pasteur, et toujours pour le même motif, malheureusement commun dans le pays, c'est-à-dire, pour la réhabilitation du mariage qu'il y aurait à faire.

Le jour de la communion, les révérends pères franciscains ont distribué à chaque malade une médaille de la très sainte Vierge et un imprimé, en souvenir de la mission. Le lendemain de ce beau jour, M<sup>re</sup> Blandini, coadjuteur, donna la confirmation : cent vingt personnes reçurent ce sacrement. Enfin, le dernier jour des saints exercices, eut lieu la cérémonie des mariages. Elle a son intérêt, mais elle nous porte à rendre grâces au bon Dieu du choix qu'il a fait pour nous.

Le 31 mai, nos enfants de Marie ont célébré le vingt-cinquième anniversaire de l'érection de l'association à l'hôpital. Depuis longtemps elles faisaient leurs projets et leurs préparatifs. Elles avaient invité treize de leurs anciennes compagnes ; quelques-unes de ces dernières ont passé la nuit à Santa Anna. Le matin, nous les avons vues, avec édification, s'approcher de la sainte table. Elles étaient revêtues de leur robe blanche, ce qui donnait à notre messe un éclat de solennité extraordinaire. Les employées enfants de Marie ont dîné avec nos orphelines ; c'était un repas de fête. Elles avaient aussi écrit à sept jeunes religieuses, dispersées aujourd'hui dans différents couvents, et autrefois leurs compagnes ; une d'entre elles leur a envoyé des douceurs pour

distribuer à toutes les enfants de Marie, et, de quelque manière, participer à la fête. Une charmante récréation a suivi le dîner : tirage d'une loterie, avec tous les billets gagnants, chacune a reçu en partage deux lots; puis petits amusements qui ont contribué à rendre la joie un peu bruyante et expansive.

A deux heures de l'après-midi, nos soixante et une enfants de Marie, chacune une palme à la main, escortant la très sainte Vierge et chantant des cantiques en son honneur, ont fait la procession. Après leur arrivée dans la salle, à l'autel du Crucero, M. l'aumônier a parlé sur la dévotion à la très sainte et glorieuse Vierge, rappelant le sujet de la fête du vingt-cinquième anniversaire, qu'on célébrait d'une manière si touchante. Une enfant de Marie prononça au nom de ses compagnes un acte de consécration, composé pour la circonstance; et la plus jeune couronna la belle statue de notre immaculée Mère. La procession parcourut ensuite toutes les salles, et rentra à la chapelle, où fut donnée la bénédiction du très saint sacrement.

La chapelle des enfants de Marie était ornée de palmes et de guirlandes. Malgré le temps passé à la procession, elles ont chanté encore les louanges de notre bonne Mère dans ce sanctuaire privilégié; là, elles ont renouvelé leurs promesses à la sainte Vierge. Les enfants de Marie externes ne pouvaient se décider à nous quitter, et nous remerciaient avec effusion de ce que nous avions bien voulu les faire participer à cette belle fête.

Veuillez, ma très honorée mère, agréer l'expression du respect filial de toute la petite famille, et me croire, en l'amour de Jésus et de Marie immaculée,

Ma très honorée mère,

Votre très humble et obéissante,

*Sœur CASTAGNET,*

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---



# PROVINCE DU BRÉSIL

---

*Lettre de M. Barthélemy SIPOLIS à M. FIAT,  
Supérieur général.*

BÉNÉDICTION SOLENNELLE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA BASILIQUE  
DU SACRÉ-CŒUR A DIAMANTINA

Diamantina, 19 mars 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

En commençant ma lettre, je m'aperçois que je suis demeuré bien longtemps sans vous donner des nouvelles de votre chère famille de Diamantina. Comment ai-je pu manquer à ce devoir et me priver de cette consolation ? Il a fallu un surcroît d'occupations et de tiraillements, et c'est là ma légitime excuse ; car, depuis plus d'un an, nous avons entrepris la construction d'une belle et grande église en pierres de taille, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, auquel nous sommes redevables de grâces innombrables. — La lettre pastorale, publiée par notre saint évêque à cette occasion, et dont je vous traduis littéralement quelques lignes, vous expliquera, mieux que je ne puis le faire, les fins qu'on s'est proposées dans la construction de notre petite basilique.

«... Voilà plus de sept ans, dit notre vénérable prélat, que nous avons érigé canoniquement, dans ce diocèse et dans cette ville épiscopale, la confrérie de la garde d'honneur du sacré-cœur de Jésus ; que nous avons consacré tout le diocèse et ordonné à tous les curés et chapelains de consacrer leurs paroisses et chapellenies respectives au cœur adorable de notre très aimant Rédempteur.

Dieu a béni ces actes de piété filiale. Notre intention était de donner au cœur de Jésus la gloire, l'amour, la réparation que nous lui devons. Notre désir était d'obtenir la sanctification de toutes vos âmes, en offrant, par cette dévotion : aux pécheurs, un moyen efficace de se réconcilier avec Dieu ; aux tièdes, de s'enflammer de ferveur ; aux justes, de se sanctifier de plus en plus. Nos vœux étaient d'élever dans tous les cœurs un temple, où le divin cœur de Jésus fût adoré, loué, aimé, et que tous trouvassent en lui une source de grâces, un trône de miséricorde, un asile de paix et de consolation au milieu des épreuves et des peines de la vie. Nos vœux ont été exaucés.

« Maintenant, nous désirons compléter cette œuvre de salut, si heureusement commencée par la dévotion au sacré-cœur ; nous voulons élever à sa gloire un monument de reconnaissance et d'amour, afin de perpétuer la mémoire des grands et innombrables bienfaits que nous avons reçus de sa miséricorde.

« Nous voulons édifier, pour notre séminaire épiscopal, un temple à l'ombre duquel soient formés, par les enfants de saint Vincent de Paul, les élèves qui leur sont confiés ; un sanctuaire dans lequel les aspirants au sacerdoce puisent la science et la piété, et deviennent de vrais disciples, de zélés apôtres du sacré-cœur de Jésus, afin de porter à toutes les paroisses du diocèse la lumière de la pure doctrine, le bon exemple de toutes les vertus, etc.

« Nous voulons enfin doter notre ville épiscopale et tout le diocèse d'une belle basilique du sacré-cœur, laquelle soit le centre de toutes les associations de la garde d'honneur établies dans les paroisses, et le foyer où tous les cœurs s'enflamment de vraie dévotion au très aimant cœur de Jésus et se renouvellent sans cesse dans l'esprit de réparation. »

Suit le dispositif dans lequel Sa Grandeur marquait le jour de la bénédiction et de la pose de la première pierre, et y invitait tous les prêtres et tous les fidèles de toutes les classes de la société. Il manifestait surtout le désir que chacune des paroisses fût représentée par l'offrande de quelques pierres, dans la construction de la nouvelle église, afin que le temple du sacré-cœur de Jésus fût vraiment diocésain. A cette fin, il institua des com-

missions chargées de recueillir les aumônes qu'on voudrait bien nous envoyer, pour nous aider dans une si belle œuvre. Ces ordres ont reçu un commencement d'exécution. — La construction d'une église était d'une urgente nécessité pour les deux séminaires. On avait transformé une grande salle en chapelle provisoire, qui a servi pendant les dix-neuf ans écoulés depuis notre arrivée. J'avais toujours reculé devant une telle entreprise. Le divin cœur de Jésus est venu lever tous les obstacles et vaincre toutes les difficultés. Le temple que nous édifions est un don de sa bonté.

Nous nous sommes abandonnés à sa toute-puissance et à sa miséricorde avec foi, confiance et amour. Il faut, en vérité, beaucoup de courage pour entreprendre une telle œuvre dans cet intérieur du pays, où la difficulté du transport nous occasionne des dépenses considérables, dans le nord de cette immense province, privée de tout commerce et appauvrie par la baisse des diamants, dont l'extraction était l'unique industrie. Il nous faut tout attendre du sacré-cœur, mais sa richesse est inépuisable et nous répétons souvent la prière du Prophète : C'est en vous, Seigneur, que j'ai mis mon espérance : je ne serai jamais confondu ! *In te Domine speravi : non confundar in æternum !* Et telle est souvent mon unique consolation, au milieu des tracas et des difficultés inséparables d'une telle entreprise.

Pour en assurer le succès, nous l'avons mise tout spécialement sous la protection de notre bon père et seigneur saint Joseph, dont le pouvoir et l'amour se sont déjà visiblement manifestés en faveur de notre œuvre. Notre séminaire lui appartient. Il fut inauguré le premier jour du mois de saint Joseph 1866 ; c'est dans le même mois, 19 ans plus tard, que nous avons célébré la magnifique solennité de la bénédiction de la première pierre de la basilique future, qui portera jusqu'au ciel la gloire du bien-aimé cœur de Jésus.

Il ne m'est pas possible de vous décrire le spectacle vraiment splendide et ravissant de cette fête, à la fin de laquelle nous nous disions, dans l'étonnement et la reconnaissance, avec la plus profonde et la plus douce émotion : « Béni soit le sacré-cœur de Jésus, auquel il a plu de faire de grandes choses parmi nous ! » Jamais Diamantina n'avait vu rien de semblable. Une immense

procession s'était formée, depuis le chantier où la pierre qui devait être bénite avait été taillée, jusqu'à l'enclos du séminaire où elle devait être transportée. Cette pierre gigantesque, surmontée d'une tour gothique qui lui servait de couronne, ornée de guirlandes, de toutes sortes de fleurs et d'oriflammes, placée sur un char de triomphe à quatre roues, s'avancait lentement, le long du chemin américain, d'un plan légèrement incliné, vers l'enceinte de l'église. Nos cent trente élèves du grand et du petit séminaire, en habit de chœur, ouvraient la marche. M<sup>re</sup> l'évêque, entouré de tout son clergé, venait derrière la pierre. A la suite de Sa Grandeur et du clergé paraissaient les filles de la Charité avec leurs deux cents et quelques jeunes filles vêtues de blanc. Les cantiques en l'honneur du sacré-cœur de Jésus alternaient avec la musique de la ville; les bruyantes détonations de milliers de pièces d'artifice, répétées par les échos des montagnes d'alentour, produisaient un effet grandiose : nul ne se souvenait d'avoir vu, ni à Diamantina, ni ailleurs, un spectacle plus majestueux. Une foule innombrable, en costume de fête, accompagnait la procession, donnant les marques du plus profond respect et de la plus vive émotion. Et la pierre poursuivait sans efforts sa marche triomphale, lente et majestueuse, attirant tous les regards et tous les cœurs ! Ah ! c'est qu'elle représentait Jésus-Christ ! *Petra autem erat Christus !* Elle représentait le doux cœur de Jésus, qui voulait devenir pour son peuple une source intarissable de grâces. Oui, c'était le cœur de Jésus qui attirait tout à lui ; ce n'était qu'à lui que nous pensions, c'était pour lui seul que nous chantions, que nous pleurions de joie et de reconnaissance.

La pierre, si triomphalement conduite, fut descendue à la place qu'elle devait occuper. Dès la veille une croix avait été plantée, un autel dressé selon les prescriptions du Pontifical. On avait improvisé une chaire dans l'embrasure d'une fenêtre du séminaire, donnant sur le lieu de la cérémonie. Monseigneur m'avait chargé de faire le sermon, et il avait eu la bonté d'en indiquer le sujet, savoir : l'actualité de la dévotion au Sacré-Cœur ; comment elle correspond aux besoins de tous les cœurs ; les fruits que nous devons en retirer ; les raisons qui nous obligent à lui ériger le plus beau sanctuaire possible. Je montai en chaire. Quel

spectacle grandiose s'offrit à ma vue ! Quel auditoire ! Depuis trente ans que je prêche en cette province, je n'en ai vu ni de si complet, ni de si varié, ni de si parfaitement uni dans la variété des groupes et des personnes qui le composaient. Au centre, notre vénérable Prélat en habits pontificaux, entouré de dix-huit prêtres et de cent trente lévites, occupait l'enceinte de la future église, limitée par une verdoyante chaînes d'arcs de triomphe que le peuple ne devait pas franchir. Du côté gauche de la chaire, le grand orchestre de tous les musiciens de la ville faisait entendre ses plus belles harmonies ; le côté droit avait été réservé aux représentants de l'autorité civile et militaire, à l'élite des magistrats, des commerçants et des membres les plus distingués de la société. Au delà de l'enceinte, vers la gauche de Monseigneur et du clergé, s'étendait comme une colline vivante couverte de milliers de jeunes personnes et de mères de famille, placées en amphithéâtre sur le penchant de cette élévation. Plus loin, à l'extrémité du grand cercle, presque en face de la chaire, nos dix-huit Filles de la Charité, avec leurs élèves et leurs amies intimes, avaient une place choisie. Autour du bel arc triomphal qui se trouvait à l'entrée de l'enceinte, une foule immense de peuple avait pris toutes les positions de l'enclos.

A la vue de ce concours extraordinaire de fidèles de tout âge, de tout rang, de toute condition, venus si spontanément prendre part à la cérémonie religieuse et jouir du triomphe du Sacré-Cœur, il me semblait contempler une nouvelle réalisation de la parole prophétique : *Omnia traham ad meipsum, J'attirerai tout à moi*. L'application au divin cœur de Jésus était facile à faire. L'admirable symbolisme de la *Pierre* ou du *rocher* frappé par Moïse qui en fit jaillir des torrents d'eau, pour désaltérer le peuple de Dieu dans le désert, était une belle image de ce que j'avais sous les yeux. Le doux cœur du bon Maître s'ouvrait de lui-même et devenait la source de nouveaux torrents de grâces pour désaltérer, rafraîchir, purifier et nourrir les âmes qui venaient à Lui. Ce n'était pas moi, c'était uniquement Lui qui les avait appelées et attirées : *Venite ad me omnes...* Elles étaient là, altérées de vérité, d'amour, de bonheur. Beaucoup ignoraient ce qu'elles étaient venues chercher. Mais le bon Pasteur savait

bien ce qu'il voulait leur donner, Lui, le don de Dieu, qui disait à chacune de ces âmes : *Si scires donum Dei !* c'était Lui qui s'offrait à tous les cœurs pour donner à chacun selon ses besoins.

Il ne m'était pas possible de traiter, aussi bien qu'il le méritait, un sujet si beau, si grand, dans une circonstance si solennelle. J'y mis toute mon âme. La tâche était au-dessus de mes forces, mais mon cœur était plein ; il déborda facilement et les quarante minutes qui m'étaient assignées passèrent bien vite. Je finis, en redisant : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum !*

Un an s'est déjà écoulé depuis la célébration de la plus belle de nos fêtes et qui fut un grand triomphe pour le Sacré-Cœur. Il me semble que c'était hier, tant les impressions en furent vives et profondes. A Jésus seul et à son cœur adorable toute gloire, toute louange, tout amour, toute reconnaissance !

Le lendemain de la fête, nos vingt ouvriers redoublaient d'activité, pour commencer et pousser les fondements bénits avec la première pierre. Les principaux, avec le maître ouvrier qui sert d'architecte, étaient venus, par contrat, de Caraça où ils avaient construit la magnifique église de Notre-Dame Mère des hommes.

Leur expérience, après le beau monument de Caraça, nous est d'une grande utilité ; ils forment comme une compagnie. Espagnols, Portugais, Brésiliens, ils sont tous robustes et agiles ; on dirait, à les voir travailler, qu'ils ont une vocation spéciale pour manier les pierres, le fer et l'acier.

Pendant que quelques-uns s'occupent aux murailles de l'église, les autres sont aux divers chantiers à extraire ou à tailler les pierres, selon les besoins de la construction. Le travail d'extraction est dur et pénible il demande bien des précautions. La dépense de chaque jour s'élève à 200 francs environ. Il nous faudra plus de 200,000 francs pour finir et orner convenablement la basilique. En augmentant le nombre des ouvriers nous espérons la terminer au mois de mars 1887. Notre architecte me disait aujourd'hui qu'un bon tiers de l'ouvrage et le plus pénible est fait.

Le divin Cœur de Jésus est notre grand trésorier, et notre inépuisable richesse. Le saint évêque de Diamantina est son banquier toujours plein de confiance et de courage. Il nous avancera les sommes nécessaires, quand les ressources du séminaire seront

épuisées, et le Sacré-Cœur nous aidera à lui rembourser ce que son généreux banquier Lui aura prêté.

Sa Grandeur, l'Internonce du Brésil, archevêque de Toronto, m'a promis de venir à Diamantina consacrer l'église du Sacré-Cœur et d'obtenir du Saint-Père l'élévation de la Garde d'Honneur en Archiconfrérie pour le Brésil. Ce sera pour nous une grande consolation et pour le divin Cœur un nouveau triomphe.

Je vous prie de me bénir et de me croire toujours,

Monsieur et très honoré Père,  
Votre tout dévoué fils,

BARTHÉLEMY SIPOLIS,

I. p. d. l. M.

---

*Extrait d'une lettre de sœur GAGNÉ à la très honorée  
mère DERIEUX.*

COLLÈGE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, FONDÉ, LE 24 JUILLET 1865,  
A FORTALEZZA

Cette fondation fut faite par don Louis Antoine dos Santos, premier évêque de la province du Céara, chanoine et ami intime de Monseigneur D. Vicoza, évêque de Marianna, qui avait fait venir les premières filles de Charité au Brésil. Don Louis avait été à même de les connaître parfaitement en leur rendant de bons services. Nommé évêque du Céara, son premier soin fut de s'adresser à la Communauté pour demander des sœurs, afin de commencer, dans sa ville épiscopale, un orphelinat et un pensionnat.

Voici la relation que Monseigneur en fit lui-même, l'année 1867, au digne président de la province du Céara, M. João de Souza Aloim; on y voit que la fondation de cette maison fut toute providentielle.

« En 1862, je posai la première pierre de l'édifice destiné à recueillir les orphelines abandonnées de cette province. Il se

trouve contigu à la chapelle de la Conception, plus connue parmi le peuple sous la dénomination de *Igreja da prainha*, ou église de la petite plage. Avec les aumônes des fidèles, les revenus de la caisse de bienfaisance de l'évêché et les économies faites sur mes dépenses ordinaires, j'obtins qu'en 1864 ledit édifice fût habitable; il était cependant loin d'être terminé selon le plan primitivement adopté. Mais, une autre œuvre urgente, dont la dépense pesait sur le gouvernement impérial, me fit changer l'emploi de cette maison. Un séminaire ecclésiastique manquait dans ce diocèse, et il paraissait très difficile de se le procurer de sitôt, puisqu'il n'existait aucun édifice dans les conditions propres à un tel établissement. J'offris donc au gouvernement la maison préparée pour les orphelines, moyennant le modique loyer de 1,200,000 reis annuels<sup>1</sup>, pour y établir le séminaire, et je louai avec cette somme une autre maison dans laquelle, en 1865, je pus installer le collège des orphelines. La modicité de ces deux loyers, l'un pour le séminaire, l'autre pour le collège, n'est pas en rapport avec la valeur de ces immeubles; nous devons cette faveur à la généreuse charité d'un honorable négociant de la ville, dans la propriété duquel est établi le collège des enfants.

« Je suis heureux, Monsieur le président, d'avoir cette occasion pour rendre un public hommage à M. le colonel Joseph François da Silva Albano qui, par son dévouement personnel et son bien propre, m'a beaucoup aidé dans la pieuse institution dont je parle : on doit lui attribuer tous les services rendus aux orphelines abandonnées de la province du Céara. Dans un temps où l'activité de l'homme se concentre dans un froid égoïsme, il est juste que ceux qui, sous le voile de la modestie ou de l'abnégation, travaillent au bien-être de leurs semblables soient connus.

« L'établissement des orphelines, outre le loyer de l'édifice qui sert aujourd'hui de séminaire épiscopal, a droit aux fonds de la caisse de bienfaisance, lesquels leur furent donnés par votre digne prédécesseur. On avait le désir d'augmenter ces fonds et rien n'en fut extrait. Je ne possède aucun autre patrimoine; je soutiens

---

1. 2,400 francs.



ces œuvres jusqu'à présent par les revenus de la mense épiscopale.

« Pour donner de la stabilité à l'institution, et pour arriver à mon but, qui est l'éducation des orphelines, je recourus encore à la charité des fidèles de ce diocèse, demandant ce qu'il leur serait plus facile de donner ; ainsi, j'obtins en aumône quelques bœufs, dont le produit à réaliser est sujet à divers accidents bien communs dans cette province.

« Le local n'était plus suffisant pour le nombre croissant des pensionnaires et des orphelines. Votre Excellence, appréciant à sa juste valeur le bienfait de l'éducation morale et religieuse, vint au secours de l'œuvre, en nous cédant l'édifice libre du collège des orphelines, lequel moyennant les augmentations et réparations qui s'y font, se trouvera dans les conditions voulues pour répondre à sa destination. » — Ici s'arrête le rapport de Sa Grandeur.

Le 24 juillet 1865, débarquaient, sur la plage de la ville de Fortalezza, les sept sœurs destinées à cette mission, amenées par leur digne visitatrice. Monseigneur faisait alors la visite de son diocèse, et se trouvait fort éloigné de la capitale en ce moment ; mais, il avait chargé le colonel José Francisco da Silva Albano de recevoir les sœurs, et de les conduire dans leur maison. Ce colonel se présenta donc avec M. Chevalier, supérieur du séminaire, et son digne et regretté confrère, M. Enrile. Aussitôt après le débarquement, les sœurs gravirent avec eux le chemin escarpé qui conduit à la petite église attenante au séminaire, où elles firent une visite au Saint-Sacrement. De là, on se dirigea vers la maison qui leur était destinée, non sans fatigue, à cause de la grande chaleur et surtout du sable fin et brûlant où on enfonçait jusqu'à la cheville à chaque pas. A cette époque, il n'y avait guère à Fortalezza que trois ou quatre rues pavées ; maintenant, la ville est trois fois plus considérable et vraiment méconnaissable. Grande était la stupéfaction des habitants, en voyant les sœurs pour la première fois ; les uns s'agenouillaient, les autres s'approchaient, voulant toucher la cornette pour s'assurer que ce n'était pas du papier, etc. Des têtes, en nombre toujours croissant, apparaissaient aux portes et fenêtres de chaque maison ; puis, on sortait des cabanes pour voir les sœurs. Quant aux enfants des

deux sexes, blancs et noirs, ils gambadaient devant elles, en costume tout à fait négligé.

Après vingt minutes de marche, elles arrivèrent à l'habitation qui leur était destinée. Ce local ressemblait plus à une grange qu'à une maison d'éducation, bien qu'elle fût placée dans la rue la plus belle, *rua Formosa*. Façade de six ou huit fenêtres, avec deux portes, rez-de-chaussée ; murailles peintes en rouge et volets peints en vert. Quelques salles à l'intérieur ; une cour et un assez grand terrain attenant à la maison. Pour tout mobilier, quelques chaises dans la première salle ; dans une seconde, huit lits de sangle et un grand pot à eau. Bientôt arriva de la douane une caisse de linge, qui était bien nécessaire. Quelques torchons réunis remplacèrent les traversins, etc. La visite de la maison terminée, M. Albano offrit aux sœurs d'aller chez lui, où l'on avait préparé le dîner. Elles se remirent donc en marche, au milieu d'une foule de curieux de plus en plus empressés. Après le repas, pris à la vue d'une foule compacte de gens blancs et noirs, elles retournèrent dans leur maison. Avec les caisses vides, un autel est improvisé et dressé dans la salle la plus convenable. Toutes les sœurs travaillèrent à qui mieux mieux jusqu'au soir pour tout disposer ; et le soir, elles recevaient de la bonne famille Albano un plateau garni de viande, confitures, biscuits, etc. Les estomacs remis en place, il fallut disposer quelques ornements autour de l'autel, afin qu'il fût possible d'avoir la sainte messe le lendemain. Quel bonheur de donner à Jésus, sur la terre étrangère, un petit sanctuaire, où les sœurs pussent le recevoir dans leur cœur, et puiser en lui la force et le courage ! — La nuit parut courte, bien que le lit fût dur. A quatre heures, chacune de nous se donnait à Dieu tout entière pour travailler à lui sauver des âmes. A six heures, ce Dieu d'amour descendait sur notre pauvre autel, et dans chaque cœur, pour les fortifier tous ! — Ceci se passait le 25 juillet 1865. Ce même jour, une petite orpheline fut reçue : c'était la semence jetée dans la terre. Le 15 août entra la première élève-pensionnaire. — Jusqu'au mois de décembre, les unes et les autres furent peu nombreuses, ce n'était, pour ainsi dire, qu'un essai ; mais en janvier 1866, le collège et l'orphelinat commencèrent à

fonctionner. — Les enfants n'étaient pas très dociles; il leur semblait dur d'obéir à un règlement, dont ni elles, ni leurs parents n'avaient pas l'idée; mais, peu à peu, la lumière se fit dans leur esprit, surtout quand on leur parla de la première communion et de la nécessité de s'y préparer. Après quelques mois d'instructions suivies, au mois d'octobre 1866, les élèves devaient faire la première communion solennelle, et, comme la chapelle se trouvait trop étroite, le petit troupeau fut conduit à la cathédrale. La cérémonie, nouvelle pour le pays, jeta tout le monde dans l'admiration, et aussitôt l'exemple fut suivi par quelques maîtresses d'écoles. Bientôt les garçons imitèrent les filles et, depuis cette époque, la première communion solennelle a lieu régulièrement tous les ans à la paroisse.

Mais, après la première communion, il fallait aux élèves du collège un stimulant pour leur piété naissante; nous leur fîmes connaître l'association des Enfants de Marie et les avantages qui y sont attachés. Elles manifestèrent à diverses reprises le désir d'y être agrégées. L'inauguration eut lieu le 31 mai 1867. Depuis cette époque on a reçu un grand nombre d'enfants de Marie; les meilleurs résultats ont été obtenus.

Cependant, le local habité par les sœurs, dans le centre de la ville, devenait chaque jour trop étroit, vu le nombre des enfants toujours croissant. Un bon président, qui en avait connaissance, proposa de louer à Monseigneur, pour les sœurs, une maison en dehors de la ville; cette maison employée d'abord comme ambulance, avait reçu ensuite les jeunes orphelins du choléra.

Comme elle était devenue vacante, Monseigneur l'accepta; le contrat fut passé pour vingt ans. Le 15 août 1867, on prenait possession du nouveau domicile, bien plus spacieux que l'ancien; il a subi depuis de grandes améliorations. Malheureusement, les clauses du contrat passé alors, qui tirait vraiment Monseigneur d'un sérieux embarras, ne furent pas assez examinées par Sa Grandeur. Ce contrat touche à sa fin. Selon une de ses clauses, la maison doit être rendue au président de la province, s'il l'exige, telle qu'elle est, sans qu'on puisse rien exiger pour les nombreuses augmentations faites depuis vingt années. Toute notre espérance

est dans Marie immaculée, sous le vocable de laquelle ce collège a été établi.

Depuis cette époque le collège fut fréquenté régulièrement par les enfants des principales familles de la ville et de toute la province du Céara. Le nombre des maîtresses fut successivement, selon les besoins, porté à douze. En 1877, époque d'une décadence presque totale pour la province, le collège ne comptait plus que vingt-quatre pensionnaires, pendant que le nombre des orphelines croissait chaque jour. Cette crise venait de la sécheresse, qui causa la famine et diverses épidémies. Les tristes années de 1877 et 1878 furent aussi pour le collège des années d'épreuves, car les malheurs du peuple devenaient les nôtres et pesaient bien fort sur nos cœurs; nous ne pouvions guère que donner nos soins aux gens de la maison. Quatre ou cinq sœurs, étant sans emploi, nous furent retirées.

Le président Joseph Jules aurait voulu que deux à trois cents orphelines fussent recueillies au collège, et il promettait pour elles les secours du gouvernement; mais, après beaucoup de pourparlers entre Monseigneur, M. Joseph Jules, M. Joseph Albano et ma sœur visitatrice elle-même, rien ne se fit, parce que les secours promis n'étaient que temporaires. D'un jour à l'autre, ils pouvaient être suspendus, et le collège rester avec une charge immense, sans aucune ressource. Abandonner alors ces pauvres enfants, les renvoyer, aurait été plus odieux encore. Monseigneur n'y voulut pas consentir. On organisa alors quelques baraques pour les recueillir provisoirement. Plus tard, on voulut former une colonie dans les environs de Baturite, sous la conduite de quelques directeurs et directrices laïques pour lesquels il fallait de bons appointements. Le gouvernement dépensa énormément dans cette entreprise, sans obtenir un résultat satisfaisant. Après beaucoup d'expériences de toutes sortes, la colonie Christine fut dissoute, faute de ressources. Par ordre du président, plusieurs enfants furent remises à leurs parents.

Mais, revenons à notre collège. L'immaculée Marie gardait sa maison avec amour et nous tenait avec nos enfants dans ses bras maternels. Pendant les longs mois d'épidémies diverses, surtout pendant la variole, fléau dévastateur de la pauvre ville de Forta-

lezza, sur cent quatre-vingts personnes qui habitaient le collège, une seule négresse mourut de la petite vérole, et une orpheline seule fut atteinte de la vérole volante. Cependant, le jour et la nuit, on n'entendait que les cris et les gémissements des mourants.

Quant à nous, nous ne manquions pas du nécessaire, mais les aliments étaient de mauvaise qualité, et quand l'heure des repas était arrivée, la faim disparaissait en entendant de tous côtés des cris plaintifs : il fallait que l'obéissance intervînt pour que la portion servie ne fût pas aussitôt distribuée aux affamés qui nous entouraient. — Dans le cours de 1879, cette triste situation s'améliora peu à peu, surtout pendant l'hiver. Les pensionnaires commencèrent à revenir, en petit nombre; en 1880, elles augmentèrent un peu, et, depuis cette époque, elles sont, chaque année, de soixante-dix à quatre-vingts. Sur ce nombre, une douzaine ne payent pas; d'autres donnent la moitié ou le tiers de la pension, qui n'est cependant que de 24 francs par mois. — Quant aux cent orphelines, nous n'avons pour les entretenir que 500 francs par mois, revenu du capital formé par notre premier évêque, don Louis-Antoine dos Santos. Les pauvres enfants travaillent beaucoup et avec une grande perfection, mais les broderies qu'elles font ne sont ni appréciées ni payées. En fait de couture, elles ne gagnent rien, surtout depuis la sécheresse; chaque famille confectionne elle-même le linge et les vêtements. On peut juger par là si nous sommes à court. Nous vivons au jour le jour, bien contentes quand, à la fin du mois, on peut faire face à tout et rester sans dettes. L'inquiétude de l'avenir vient bien quelquefois nous troubler, surtout pendant les vacances de chaque année; on se demande quelles seront les pensionnaires qui reviendront. Seront-elles nombreuses ou non? Sans elles, pas de pain!

Depuis le 8 septembre 1884, nous avons ouvert les classes externes, qui nous manifestent de plus en plus la misère du pays.

*Sœur GAGNÉ,*

I. f. d. l. C. s. d. p. m

# FRANCE

---

## M. GUILLAUME DELTEIL

ASSISTANT DE LA CONGRÉGATION — 1809-1886

Les membres des deux Compagnies savent déjà la perte douloureuse que nous avons faite dans la personne du respectable M. Delteil. Cette nouvelle a excité des regrets universels. En attendant une notice complète, nous insérons ici les lignes que lui ont consacrées l'*Écho Rochelais* et le *Bulletin religieux de la Rochelle*.

L'*Écho Rochelais*, à la date du 13 janvier de la présente année, annonçait ainsi la mort de ce regretté confrère :

« La Congrégation des Lazaristes vient de faire une perte sensible qui aura son contre-coup douloureux dans le diocèse. M. Guillaume Delteil, l'un des assistants du supérieur général, est décédé vendredi dernier, à Paris, rue de Sèvres, à l'âge de 77 ans, à la suite d'une lente et cruelle agonie.

« Supérieur du grand séminaire de la Rochelle de 1851 à 1865, M. Delteil avait su, par la sagesse de sa direction, sa bonté paternelle et la franchise de son caractère, se concilier promptement la confiance et l'affection de ses élèves. Il avait rendu aimable le joug nécessaire de la discipline, sans affaiblir le respect de l'autorité. Son influence ne s'exerçait pas seulement sur l'éducation des jeunes lévites. Le clergé tout entier n'avait pas tardé à apprécier en lui un vaste savoir théologique qui, aidé d'un bon sens rare et d'un coup d'œil aussi sûr que rapide, donnait une netteté remarquable à ses décisions. Ce qui frappait surtout dans ses

réponses, c'était ce jugement pratique, prompt à démêler, dans les difficultés du saint ministère, la solution la plus opportune. Il était devenu par là le casuiste ordinaire et l'oracle habituel du clergé. Vicaire général honoraire, il siégeait au sein du conseil épiscopal, où la sagesse de ses avis et son expérience étaient singulièrement appréciées. Vingt ans de séparation n'ont pu faire oublier au diocèse les vertus et les services du digne supérieur, qui lui-même garda un si bon souvenir de la Rochelle, quand le choix de ses confrères l'appela plus tard à des fonctions plus éminentes.

« Vendredi prochain, à 10 heures, un service de huitaine sera célébré dans la chapelle du grand séminaire pour le repos de l'âme du regretté défunt, et M<sup>gr</sup> l'évêque doit lui-même faire l'absoute solennelle. Nous savons aussi que beaucoup de membres du clergé se proposent d'assister à la cérémonie funèbre, pour rendre un dernier hommage à celui qui fut longtemps leur ami, leur guide et leur père. »

*Le Bulletin religieux de la Rochelle*, en date du 16 janvier 1886, rendait un nouvel hommage à notre vénéré défunt :

M. G. DELTEIL,

DEUXIÈME ASSISTANT DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION,

ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE

ET VICAIRE GÉNÉRAL DE LA ROCHELLE.

« Une dépêche de Paris, arrivée samedi dernier à la Rochelle, annonçait à M. le Supérieur du grand séminaire une douloureuse nouvelle. M. Delteil, l'un de ses prédécesseurs, venait de succomber dans la soirée du vendredi, 8 janvier, aux suites du mal cruel, qui, depuis deux mois bientôt, tenait dans l'inquiétude ses confrères et ses nombreux amis. Le vénéré malade avait déjà reçu quelques jours auparavant les derniers sacrements et se préparait avec résignation à la mort prochaine, que lui faisait entrevoir l'ulcération complète de la gorge. Il avait offert à Dieu son dernier sacrifice et achevait dans la souffrance une longue vie de dévouement à l'Église et à sa Congrégation. Il était âgé 77 ans et comptait plus de 50 ans de prêtrise.

« M. Guillaume DELTEIL était né à Moussages, au diocèse de Saint-Flour. Sa famille eut le rare privilège de compter trois fils honorés du sacerdoce. L'un de ses frères, Georges, devait un jour occuper la chaire de rhétorique au collège de Mauriac, et le dernier d'entre eux, que la Providence faisait naître le 1<sup>er</sup> juin 1834, presque au jour de la prêtrise de son aîné, devait, sous sa direction, partager ici nos études cléricales : nous avons nommé M. le curé-doyen de Montlieu.

« M. Guillaume Delteil, entré de bonne heure dans la congrégation des prêtres de la Mission, y avait déjà donné des preuves d'un esprit vif et pénétrant, d'une aptitude marquée pour la théologie. La *Somme* de saint Thomas, avec son exposition méthodique, son ampleur et sa simplicité lumineuse, était devenue son manuel chéri. Il s'en était rendu la doctrine si familière, qu'il pouvait indiquer à coup sûr les solutions dogmatiques et morales de tous les articles. C'était bien le cas de répéter l'adage ancien : *Timeo hominem unius libri*. Professeur de morale au grand séminaire d'Albi, il sut y faire apprécier son enseignement lucide et plein de vie, qui donnait de l'intérêt aux leçons les plus sérieuses de la scolastique.

« Ces heureux débuts l'avaient désigné à l'attention de l'éminent supérieur général de la congrégation, M. Etienne. En 1850, la nomination de M. l'abbé Pallu du Parc, supérieur du grand séminaire de la Rochelle, au siège épiscopal de Blois, entraîna un changement complet de direction. M<sup>sr</sup> Villecourt crut devoir confier aux lazaristes le soin si important de former les jeunes lévites. L'héritage de M. Pallu du Parc était difficile à recueillir, tant ce prêtre distingué avait su se concilier l'admiration et l'affection de ses élèves. M. Delteil, nommé à ces fonctions, ne tarda pas à justifier le choix de son supérieur et les espérances du diocèse. Sous des allures simples et sans prétention, se révéla bientôt son esprit ferme, élevé ; les saillies de sa franchise et la bonhomie de ses manières n'étaient pas sans donner un relief aimable à la rectitude de son jugement et à la netteté de ses vues. Il savait inspirer aux séminaristes, autant par ses exemples que par ses leçons, une piété sincère et éclairée, et nous nous souvenons encore avec bonheur de ses conférences du soir, où sa parole



convaincue commentait la règle du séminaire et la doctrine des saints. Il aimait comme un père sa famille spirituelle, et savait bien qu'il pouvait compter à son tour sur l'affection de ses enfants. Je me souviendrai toujours de la scène attendrissante qui se passa dans sa chambre, au sortir de mon ordination sacerdotale. Il avait été retenu par son état de souffrance. Privés de sa présence à la cérémonie, nous voulûmes du moins recevoir ensemble sa bénédiction. Nous étions là douze nouveaux prêtres, à genoux devant notre père, comme autrefois les enfants de Jacob au chevet du saint patriarche. Avec quelle émotion il nous bénit, en nous disant ces simples paroles : « O mes enfants, combien je vous aime ! » et c'était bien vrai. Vingt-cinq ans plus tard, ces mêmes prêtres se retrouvaient en famille pour célébrer leurs *noces d'argent* et envoyaient à leur vieux père, qui célébrait le même jour à la Rochelle ses *noces d'or*, leurs vœux de filial attachement.

« Nous ne dirons rien de trop, en affirmant que M. Delteil avait conquis, en dehors du séminaire, la même estime pour ses vertus, sa doctrine et son expérience. Il n'est guère de prêtres de cette époque qui n'aient eu occasion de recourir à ses lumières et de tirer profit de ses excellents conseils. Aussi, quel vide et quels regrets à son départ inattendu pour le grand séminaire de Cahors, dont il allait prendre la direction à la fin de l'année 1864 ! Le bon supérieur, en quittant la Rochelle, y avait laissé son cœur, nous disait-il plus tard, et volontiers il acceptait les occasions d'y revenir pendant les vacances, sûr de retrouver l'empressement affectueux de ses fils et le cordial accueil de ses confrères.

« Le conseil général de la congrégation avait jeté les yeux sur lui pour lui confier la charge importante d'assistant, qui l'obligea de résider à la maison-mère de Paris. C'est dans ces fonctions élevées qu'il a passé les dernières années de sa verte vieillesse, conservant jusqu'à la fin la fermeté de son esprit, la sérénité de son caractère, et, même au milieu des souffrances, son aimable enjouement : *semper hilaris et jucundus*, comme il disait, à l'exemple de son patron, le saint archevêque Guillaume. Ses derniers moments, au témoignage de son digne supérieur

général, ont attesté l'énergie de sa foi et sa résignation à la volonté de Dieu.

« Le grand séminaire de la Rochelle devait un hommage particulier à cette chère mémoire. Ce matin, vendredi, à 10 heures, un service funèbre a été célébré dans la chapelle, en présence des directeurs et des élèves, des membres du chapitre et de la plupart des prêtres de la ville. M. l'abbé Grasilier, vicaire général, a chanté la messe de *Requiem* pour celui qui fut son ancien maître, comme il a été le nôtre. M<sup>re</sup> l'évêque a donné l'absoute au milieu de l'émotion de tous : c'était l'adieu solennel de la famille en deuil, ou plutôt c'était le témoignage commun de la reconnaissance, qui se mêlait aux pensées d'espérance chrétienne.

« M. S. »

---

## NOTICE SUR LE CHER FRÈRE GABEN

COADJUTEUR — 1821-1881

Education chrétienne. — Piété précoce. — Amour du travail. — Vocation. — Simplicité. — Humilité. — Courage infatigable. — Résignation merveilleuse. — Mort édifiante.

Le bon frère Gaben, né le 26 juin 1821, à Boussac, diocèse de Rodez, entra dans la congrégation le 17 juin 1858, à Paris, où il fit les vœux le 15 décembre 1860 et mourut le 4 mars 1881.

Issu d'une famille patriarcale, notre frère Gaben y puisa l'habitude des vertus solidement chrétiennes. Son père communiait tous les huit jours, à la grand'messe de Boussac, qu'il entendait tout entière à genoux. La dévotion le retenait ensuite à l'église, pour y faire son action de grâces : elle durait jusqu'après vêpres ; et alors il retournait dans sa maison, déjeuner à 4 heures du soir. Pendant la semaine sainte, il faisait ce qu'il appelait le *jeûne des cloches*. Il s'abstenait de toute nourriture depuis le jeudi-saint après la messe jusqu'au samedi-saint après les offices. Intrépide cultivateur, il fit lui-même sa petite fortune, et acquit, par un travail infatigable, une position aisée.

Notre frère imitait de si beaux exemples. De bonne heure, il avait une piété éminente. A douze ans, il défiait les plus forts ouvriers du pays, et il tenait à ce qu'on ne le trouvât jamais en retard. Jusqu'à l'âge de 27 ans, ses gains étaient pour la famille. A cette époque, du consentement de son père, il travailla pour lui-même. En quelques années, une belle maison était devenue la récompense d'un travail assidu, de jour et de nuit.

Mais, ces agréments ne le contentaient pas. Il entendait souvent, tout près de sa maison, la cloche d'une communauté; et cette cloche, en frappant ses oreilles, allait jusqu'à son cœur. Il se disait : « Que fais-je avec cette belle maison, et toutes les jouissances du monde ? Ces personnes ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ ; et moi, lâche et paresseux, je demeure attaché aux choses de la terre !... Non, je ne veux pas me perdre. Moi aussi je me donnerai à Dieu ! »

Plein de ces pensées, il prit la résolution d'embrasser la vie religieuse, à l'âge d'environ 37 ans. Son esprit de mortification le portait vers la Trappe ; son zèle et son amour des pauvres l'inclinaient vers notre congrégation, qu'un prêtre du pays lui avait fait connaître. Ne sachant quel parti prendre, il confia à une de ses sœurs son dessein, et le désir qu'il avait d'aller demander conseil à l'homme de Dieu, regardé alors par la France comme un oracle, au vénérable M. Vianney, dont la cause de béatification s'instruit aujourd'hui.

Après cette ouverture de cœur, notre frère Gaben part, à pied, muni d'un petit panier pour ses minces provisions de voyage. Le trajet était long et pénible ; mais des prières ferventes en diminuèrent les fatigues. Arrivé à Ars, il se recommande à Notre-Seigneur et se décide à y passer quelques jours. M. Vianney, consulté sur cette vocation, dissuada notre bon frère d'aller à la Trappe, vu son âge un peu avancé.

Mais, dès que ce cher postulant lui eût fait connaître son attrait pour les missionnaires de saint Vincent de Paul, le curé d'Ars lui dit aussitôt : « Oui, allez là, Dieu vous y veut. Vous éprouverez beaucoup de difficultés, mais vous en triompherez ; allez, mon enfant. » Le saint curé lui aurait aussi fait connaître alors bien des choses relatives aux futurs malheurs de la France.

Le bon frère, par modestie, n'aimait pas à en parler. Ces prédictions n'ont jamais été bien éclaircies.

Quoi qu'il en soit, le frère Gaben partit immédiatement pour Paris, afin de s'assurer si l'on voudrait bien le recevoir à Saint-Lazare; car, il voulait en avoir la certitude, avant de mettre ordre à ses affaires temporelles. Il arriva dans la capitale pendant la nuit; et, comme il n'avait pas l'habitude des voyages, il se trouva très embarrassé au milieu de cette grande ville. Dans sa simplicité, il se met à genoux près d'un quai et commence sa prière, résolu de prendre ensuite là le repos qui lui était si nécessaire. Mais, trois voyous l'interrompent, l'accablent d'injures et menacent de lui faire un mauvais parti. Le pauvre Rouergat ne répond rien, offre à Dieu cette épreuve et reconnaît déjà la vérité des paroles du curé d'Ars. Animé d'un nouveau courage, il se traîne jusque près de la colonne de la Bastille. Là il est ramassé par des sergents de ville, qui le conduisent au bureau de police le plus rapproché; il y passa le reste de la nuit couché sur une simple planche, s'estimant heureux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Le lendemain, il était reçu avec bienveillance à notre maison-mère, et son cœur transporté de reconnaissance, bénissait, comme il le disait, la bonne Providence et son bon ange gardien, qui l'avaient conduit au paradis. Mais il dut retourner dans son pays, pour mettre ordre à ses affaires. Son vieux père et tous ses parents l'accueillirent avec toute sorte de témoignages de la plus tendre affection. Son cœur eut besoin de se raidir contre sa sensibilité naturelle, et il le fit avec une grande générosité. Quelques jours lui suffirent pour tout régler; le 19 juin 1858, il revoyait avec bonheur notre maison-mère, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort.

Le cher frère Gaben fut employé constamment au soin du jardin et des calorifères; ceux qui l'ont connu savent le dévouement et l'intelligence avec lesquels il remplit ces deux offices. Une éminente piété, l'amour du travail, une simplicité charmante, l'humilité la plus profonde jointe à une rare modestie; tels étaient les principaux caractères de sa conduite. — D'une régularité parfaite, il se plaisait, quand ses offices le lui permettaient, à passer de longs moments devant le Saint-Sacrement.

— Les caves étaient ornées, par ses soins, de nombreuses statues de la sainte Vierge, au pied desquelles il multipliait les *Ave Maria*. Pour satisfaire sa dévotion envers Marie, une neuvaine le préparait à ses principales fêtes. Il était très exact à dire le chapelet. Un jour, étant au lit, il se rappela qu'il l'avait oublié; aussitôt il s'empressa de se lever pour le réciter.

Notre pieux frère joignait à une mortification constante un sincère amour de la pauvreté jusque dans les plus petites choses. On a remarqué son attention délicate à recueillir les papiers, les débris de fer, de plomb ou de cuivre abandonnés; après les avoir vendus, il en rapportait le prix à M. l'Assistant de la maison, en le priant de faire dire des messes pour le soulagement des âmes du purgatoire.

Il se distinguait encore par son amour des humiliations et une vigueur de courage qui le portait à ne se ménager en rien, prenant toujours pour lui le plus pénible et le plus difficile. — Cette disposition généreuse fut l'occasion d'un grave accident qui lui arriva vers la fin de sa vie. Pour s'aider dans le soin d'un calorifère, il eut besoin d'une pierre de taille de grande dimension, qui se trouvait dans la cour. Deux frères la traînèrent avec lui près d'un escalier de quelques marches descendant à la cave. Mais, il fallait la conduire doucement sur ces marches en pierre pour ne rien dégrader. Le frère Gaben saute en bas, comme au poste le plus périlleux; il veut retenir cette masse énorme pendant qu'elle glissera; mais, hélas! elle échappe aux mains des deux frères, et vient brusquement frapper au cou-de-pied une de ses jambes et la lui brise. Il se tient pourtant debout, ne profère aucune plainte, et rappelle seulement le souvenir du curé d'Ars. On le transporte à l'infirmerie, où M. le docteur Ferrand est mandé sur-le-champ. Les premiers soins sont donnés; mais le chirurgien de la maison est absent; ce n'est qu'au soir que, assisté du médecin, il essaye de remettre en place ces os horriblement fracturés en plusieurs endroits. L'opération dura deux heures; Dieu sait au milieu de quelles douleurs!... Le frère Gaben, les yeux fixés sur le crucifix qu'il tient dans les mains, ne pousse aucun cri, pas même la moindre plainte. Les opérateurs s'en étonnent; ils lui disent: « Hé quoi! mon frère,

vous ne souffrez donc pas ? — Pas trop, Messieurs, pas trop ; Notre-Seigneur a souffert plus que moi ! » Et les médecins de se regarder tout stupéfaits, dans un sentiment d'admiration profonde. En ce moment, le visage du cher frère était en quelque sorte transfiguré : on apercevait dans ses traits comme un reflet de la patience amoureusement résignée du Seigneur Jésus au temps de sa Passion.

Grâce au courage surnaturel de notre cher frère et au calme de son âme, il n'eut aucun accès de fièvre. Sa santé ne fut point altérée. Au bout de six semaines ses os étaient solidifiés. Bientôt, à l'aide d'un bâton, il put retourner à ses calorifères, et y continuer, quoique plus faible, ses pénibles travaux.

Toute la maison se réjouissait de son rétablissement, et trouvait une nouvelle édification dans ses habitudes de prière, de travail, d'affabilité et de régularité. Hélas ! il devait bientôt nous quitter. Au bout de deux ans, il fut pris d'une phtisie pulmonaire, pendant laquelle il donna les plus frappants exemples de résignation, de piété, de patience et de conformité à la volonté de Dieu. Se voyant près de sa fin, il demanda lui-même le Saint-Viatique, voulant trouver sa dernière consolation dans Celui qu'il avait aimé toute sa vie. Il le reçut avec un saint transport, le visage rayonnant d'une joie toute céleste. Le lendemain, il s'endormait doucement dans le Seigneur, semblant vérifier aux yeux de ceux qui l'entouraient cette parole de nos livres sacrés : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*, la mort des saints est précieuse devant Dieu.

---

## MONUMENT ÉRIGÉ DANS L'ÉGLISE DE PRAT

DIOCÈSE DE PAMIER

EN L'HONNEUR DE M<sup>re</sup> ANOUILH

ORIGINAIRE DE CETTE PAROISSE

M. l'abbé Viala, curé de Prat, eut la pensée d'élever une statue monumentale à M<sup>re</sup> Anouilh, prêtre de la Mission, évêque d'Abydos, vicaire apostolique du Tché-ly occidental, décédé le 18 février 1869. L'inauguration de cette statue est devenue pour le pays une fête solennelle, célébrée le 24 octobre 1885. Nous en empruntons le récit à la *Semaine catholique* de Pamiers, numéro du 31 du même mois :

« Dimanche dernier, la paroisse de Prat a eu le privilège d'une de ces fêtes extraordinaires qui doivent laisser dans le cœur d'une population et dans les annales d'un diocèse un ineffaçable souvenir. Là était érigé, au nom de l'Ariège catholique, dont la souscription a si promptement répondu à la pieuse initiative de M. l'abbé Viala, le monument offert à la mémoire vénérée de M<sup>re</sup> Anouilh. Nosseigneurs les évêques de la province, répondant à l'appel de M<sup>re</sup> de Pamiers, s'y étaient donné rendez-vous. D'autres prélats devaient encore venir et les regards de la foule cherchaient M<sup>re</sup> l'évêque de Cahors et M<sup>re</sup> l'évêque de Tulle, qui s'étaient annoncés, mais qui ont été empêchés au dernier moment. Le vénérable cardinal archevêque de Toulouse, vaincu lui-même par une forte indisposition, n'a pu envoyer que ses regrets et ses vœux à cette fête, dont il est resté le président d'honneur.

« Nosseigneurs les évêques sont arrivés samedi, sous un ciel chargé de pluie, qui ne leur a pas laissé admirer cette riante vallée du Bas-Salat, au milieu de laquelle est gracieusement assise la paroisse de Prat, à la naissance de cette plaine que Lamartine appelait la plus jolie du monde. Ils ont été reçus au château, où les attendait une généreuse hospitalité. M<sup>me</sup> la vicomtesse de Noailhan et sa noble mère, M<sup>me</sup> de Saporta, ont fait aux vénérables visiteurs les honneurs de leur magnifique résidence, avec

autant de cordialité que de distinction et leur actif dévouement a largement contribué à la splendeur de la fête.

« Le soir, après le dîner d'honneur, l'orphéon de Prat, réuni dans les salons du château, entonnait devant Leurs Grandeurs la cantate à la louange de M<sup>re</sup> Anouilh.

« Apôtre glorieux,  
Enfant de nos vallées,  
Tes vertus dévoilées  
Brillent à tous les yeux.  
L'Ariège fidèle  
T'offre un marbre d'honneur,  
Et sa voix maternelle  
Chante ton nom vainqueur.

« On ne pouvait oublier l'auguste président d'honneur, Son Eminence le cardinal archevêque, assistant de cœur et d'esprit à cette fête d'un évêque missionnaire, où il aurait porté, avec l'éclat de la pourpre romaine, l'éclat toujours vivant de ses propres vertus d'apôtre, et c'est pourquoi le chœur l'a harmonieusement salué.

« Vous qui daignez présider à ces fêtes  
Et de la pourpre y porter tout l'éclat,  
Que ne peut-on lire aussi vos conquêtes  
Au livre d'or de votre apostolat!  
Les anges ont aux deux bouts de la terre  
Compté vos pas, apôtre de Jésus.  
En couronnant l'humble missionnaire  
Vous couronnez vous-même vos vertus.

« Venait ensuite l'hommage à tous les Pontifes, joint au merci de l'hospitalité.

« Salut à vous, magnifique cortège,  
Chefs bien-aimés de nos Églises-sœurs!  
Divin apôtre, honneur de l'Ariège,  
Bénis du ciel tous nos premiers Pasteurs.  
Bénis l'évêque et l'ange tutélaire  
De ce pays où tu reçus le jour.  
Bénéissons tous la grâce hospitalière  
Qui nous accueille en ce noble séjour.

« Le dimanche matin, l'atmosphère, si troublée la veille, était heureusement pacifiée et semblait promettre un beau jour de fête. Les fidèles, en entrant à l'église, s'arrêtaient devant la statue



du héros de la solennité, qui pendant la nuit avait été dressée sur son riche piédestal fait d'un double socle en marbre blanc. Sur le socle supérieur, que supportent quatre gracieuses colonnettes relevées par des chapiteaux en bronze doré, on voit M<sup>sr</sup> Anouilh debout avec ses vêtements pontificaux, levant sa main bénissante, portant dans son regard la flamme évangélique, dans l'attitude de l'apôtre prêt à voler où l'appellent Dieu et les âmes. La gracieuse majesté du dessin, s'alliant au fini du travail et à la richesse de la matière, fait honneur à l'inspiration artistique de M. l'abbé Barbe, supérieur du petit séminaire de Pamiers.

« A sept heures, la messe de communion était dite par M<sup>sr</sup> de Pamiers. De très nombreux fidèles y assistaient, désireux de s'unir à cette glorification d'un fécond apostolat en recevant le pain eucharistique, qui est la force des apôtres et des martyrs. Car la fête spirituelle et intime, qui ouvre aux âmes les joies du pardon et des résolutions saintes, n'avait pas été négligée; elle avait été pieusement préparée par les soins du P. Forgues, supérieur de Sabart, et du P. Commenge, qui étaient venus prêcher un Triduum. Monseigneur a parlé à l'Évangile : « Je ne veux pas, a dit « Sa Grandeur, ravir quelques traits au panégyrique de ce soir. « — Mais je ne puis m'empêcher, en félicitant cette paroisse de « Prat qui a donné le jour à un apôtre, de vous dire à tous : Soyez « vous-mêmes des apôtres. Vous pouvez l'être tous, qui que « vous soyez, sans franchir les mers, dans les mille rapports de la « vie quotidienne, ne serait-ce qu'en enseignant la prière ou en « faisant apprendre les éléments du catéchisme à de pauvres « petits enfants. Daigne Dieu par sa grâce développer au milieu « de vous cet esprit apostolique, qui fait aujourd'hui l'honneur « de votre population, et qui vous enrichira de mérites pour l'éternité. »

« A dix heures, avant la messe solennelle, le clergé précédé de l'imposant cortège des Pontifes, s'est rendu processionnellement du presbytère à l'église. En tête, avec M<sup>sr</sup> Rougerie, évêque de Pamiers, paraissaient M<sup>sr</sup> Billard, évêque de Carcassonne, et M<sup>sr</sup> Fiard, évêque de Montauban, répandant à la fois leurs bénédictions sur les rangs pieusement inclinés. A leur suite, bénissant aussi la foule, marchait avec son humble crosse en bois le

R. P. Candide, abbé mitré de la Trappe de Sainte-Marie du Désert et à côté de lui le P. Ange, maître des novices du même monastère, qui, sous sa couronne de cheveux déjà blanchie et sous son épaisse barbe de trappiste, laissait reconnaître encore notre cher confrère d'autrefois, M. l'abbé André Ginabat, le pieux vicaire de Saint-Girons, dont l'édifiant souvenir vit toujours parmi nous.

« La marche des prélats était dignement fermée par M<sup>re</sup> Lamothe-Tenet, recteur de l'Institut catholique, qui avait bien voulu être l'orateur de la solennité.

« Venaient ensuite M. l'abbé Fiard, vicaire général de Montauban, et M. Guillaume, vicaire général et supérieur du grand séminaire de Carcassonne, membre de la Congrégation de Saint-Lazare, à laquelle avait appartenu M<sup>re</sup> Anouilh. Celle-ci avait voulu s'associer plus étroitement encore à la fête en envoyant deux autres de ses membres : M. Pémartin, visiteur de la province d'Aquitaine, et M. Tisné, lui-même enfant de l'Ariège et heureux doublement d'apporter son hommage à son frère de religion et à son compatriote.

« Le cortège était complété par un clergé nombreux, venu de tous les points du Saint-Gironnais et du diocèse, même des diocèses voisins. Dans notre représentation diocésaine, on remarquait M. de Séré, vicaire général, ancien aumônier supérieur de la flotte, qui a été quelque temps en Chine le témoin édifié des luttes héroïques de notre apôtre; M. Anouilh, supérieur du grand séminaire de Pamiers, qui « sous sa blanche chevelure, comme « le disait notre éminent panégyriste, porte si bien le nom et les « vertus du héros de la fête; » M. le chanoine Larue, vicaire général honoraire et maître des cérémonies pontificales; MM. les archiprêtres de Foix et de Saint-Girons; MM. les doyens de Saint-Lizier et de Massat, accompagnés de plusieurs curés vénérables, anciens condisciples ou amis d'enfance de M<sup>re</sup> Anouilh. Parmi les prêtres de la Haute-Garonne, signalons MM. les doyens de Saint-Martory et de Salies.

« A dix heures, la messe pontificale était très solennellement célébrée par M<sup>re</sup> l'évêque de Carcassonne. L'église de Prat, avec sa nef richement décorée, semblait s'être parée depuis longtemps

pour cette pompe inusitée, et les trônes dressés dans son beau sanctuaire lui donnaient, pour un jour, l'aspect glorieux d'une cathédrale. Un groupe de séminaristes appelés de Pamiers pour assister les Pontifes à l'autel, aidait à l'illusion, et leurs blancs surplis, à côté des vêtements d'or des prélats, complétaient l'imposant effet de la cérémonie.

« Dans l'après-midi, les trains avaient amené à prix réduits une foule immense, qui se pressait aux abords de l'église devenue beaucoup trop étroite. Les vêpres ont été chantées pontificalement par M<sup>re</sup> Billard, et, plus encore que le matin, l'enceinte sacrée rayonnait de lumières et retentissait de l'harmonie des chants. Des prêtres plus nombreux se pressaient autour des pontifes, formant une magnifique couronne. Devant ce vaste auditoire, M<sup>re</sup> Lamothe a prononcé un remarquable discours. L'orateur a considéré la vie de M<sup>re</sup> Anouilh dans ses trois phases : la préparation, la lutte et le triomphe. Il a montré le jeune lévite entendant, dans cette église de Prat, au pied de ces autels, la voix de Dieu, et lui disant dans sa frayeur : « Je ne suis qu'un enfant. — « Tais-toi, dit le Seigneur; je te revêtirai de ma force; je t'établirai « une colonne d'airain au milieu des peuples ennemis. » Et l'enfant devient apôtre; il dit adieu à ses condisciples du petit et du grand séminaire de Pamiers, qu'avait édifiés sa piété précoce, et part pour sa mission lointaine.

« Au sujet de cette vocation l'orateur se demande : Pourquoi ces appels extraordinaires? Pourquoi Dieu saisit-il par sa grâce et envoie-t-il un enfant de l'Ariège aux extrémités du monde? Il faut dérouler ici le plan providentiel. Depuis le seizième siècle la Chine est évangélisée. La compagnie de Jésus en a forcé les portes par le prestige de la science unie à la sainteté. Les prêtres de la Mission y ont pénétré ensuite et y ont porté cet esprit brûlant de charité, ce zèle populaire et éminemment français qui fut le cachet de saint Vincent de Paul et de ses fils. Depuis lors, la France catholique y envoie des missionnaires qui s'acharnent à féconder ce sol lointain et à y planter Jésus-Christ. Ils servent ainsi glorieusement l'Église et la patrie.

« M. Anouilh part. La grâce qui l'avait prévenu dès l'enfance l'accompagne et le maintient passionnément attaché, malgré tous

les obstacles, à cette mission ingrate. Le voilà jeté au fort de la mêlée. *Certamen forte dedit illi*. M<sup>sr</sup> Lamothe dépeint avec une verve saisissante le combat héroïque du missionnaire, en rappelant les églises bâties, les courses multipliées, les prédications en plein air, les entreprises hardies et bénies de Dieu, qui caractérisent l'esprit d'initiative de l'ardent apôtre. « Il a combattu sans relâche et Dieu lui a donné le triomphe », ajoute l'orateur dans une péroraison éloquente, appliquant la dernière parole de son texte : *ut vinceret*.

« Après l'éloge de l'apôtre, M<sup>sr</sup> de Pamiers est allé inaugurer son beau monument, devant lequel le chœur des enfants pouvait joyeusement s'écrier :

« En quittant ce rivage,  
Humble apôtre inconnu;  
Sous une illustre image  
T'y voilà revenu,  
Et pour te rendre hommage  
Chacun est accouru.

« La bénédiction du Saint-Sacrement a été donnée par M<sup>sr</sup> l'évêque de Montauban; et les Pontifes, quittant ensuite l'église, se sont réunis sur une estrade en plein air, du haut de laquelle M<sup>sr</sup> Rougerie a adressé un remerciement solennel à ses vénérables collègues et à l'immense foule.

« Nous regrettons vivement de ne pouvoir textuellement reproduire ces paroles émues et vibrantes, qui ont laissé un écho dans l'âme de tous les assistants, et qui ont si bien couronné la cérémonie.

« Sa Grandeur a donné la bénédiction papale. Mais l'émotion a été surtout profonde quand, associant leurs voix, les quatre Pontifes ont entonné solennellement le verset : *Sit nomen Domini benedictum*; puis levant à la fois leurs mains consacrées, ils ont fait descendre, comme un suprême adieu, les grâces d'en haut sur le peuple réuni. La fête était trop tôt finie.

« Nous laissons maintenant glorifié sur son piédestal ce modeste enfant de l'Ariège, devenu par la grâce de Dieu un apôtre dont le ministère a été couronné par l'honneur de l'épiscopat, et marqué non seulement par des conversions sans nombre, mais par

des grâces qui tiennent du prodige. Ne semble-t-il pas que Dieu aurait pu donner à l'enfance prédestinée de notre compatriote le songe mystérieux de Joseph ? Combien dont la tige s'élevait à côté de la sienne et semblait promettre de plus beaux fruits ! Et cependant nous saluons aujourd'hui, entre toutes les autres, la gerbe d'or de cet humble serviteur de Dieu qui, par un miracle de grâces, a porté de si merveilleux épis.

« Qu'il nous soit permis, en terminant, de cueillir sur les lèvres des chanteurs de la fête un vœu que nous envoyons par delà les mers, au nom de l'Ariège catholique, aux anges de ce lointain pays :

« Anges de la Chine infidèle,  
Qu'il féconda de ses sueurs,  
Gardez la mémoire immortelle  
Du Pontife cher à nos cœurs.  
Donnez un jour à sa poussière  
L'honneur que reçoit son berceau,  
Et bâtissez un sanctuaire  
Sur son héroïque tombeau. »

---

## RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

### LES ORIGINES ET LES TRAVAUX DE NOS MAISONS

---

#### ROCHEFORT-SUR-MER

SÉMINAIRE DE LA MARINE ET PAROISSE. — 1683-1791

(Fin<sup>1</sup>)

#### IX. L'HOSPICE SAINT-CHARLES. — M. CHARLES JOUVENON, CURÉ

Les subventions fournies par l'État avaient permis d'ériger à Rochefort deux hôpitaux destinés à la population maritime ; mais les autres habitants étaient dépourvus de secours. Aussi les missionnaires qui furent successivement chargés de la con-

---

1. Voir tome I, page 496 ; LI, p. 5.

duite de la paroisse Saint-Louis, se préoccupèrent-ils tous de la création d'un hospice civil.

En attendant la réalisation de ce dessein, M. Guillaume Chotier<sup>1</sup>, qui fut curé de Rochefort, à deux reprises, en 1704 et en 1716, s'employa pour faire réussir les démarches ayant pour but d'obtenir l'admission des malades civils dans l'hôpital de la marine. L'administration finit par accorder ce que l'on demandait, mais ce ne fut qu'avec difficulté; et elle exigea que « les habitants, en reconnaissance du bien qui résulterait de cette faveur, se prêteraient à hâler les vaisseaux qui sortiraient du port ». Cette condition avait quelque chose de pénible et d'humiliant; aussi fut-elle la source de fréquentes alternatives dans l'usage de la faveur accordée par l'État : suivant que les habitants se prêtaient au service exigé par la Marine ou que, par suite de quelque froissement, ils s'y refusaient, les portes de l'hôpital s'ouvraient ou se fermaient pour eux. Force était de subir pour un temps cette situation, mais on cherchait le moyen d'en sortir.

A M. Chotier, succéda dans le gouvernement de la paroisse M. de Cès<sup>2</sup>, précédemment supérieur de la maison de Sedan, et chargé de l'honorable mission de préparer les informations pour le procès de canonisation de saint Vincent de Paul. Nommé curé de Rochefort, en 1711, il fit aussitôt des démarches pour réaliser le dessein conçu déjà, de créer un nouvel hospice. Dieu devait bénir son zèle, mais, comme il arrive souvent, d'une manière qu'il n'avait pas prévue, et que l'esprit de foi peut seul envisager sans découragement. Il demanda d'abord pour l'œuvre qu'il avait en vue, quelques filles de la Charité, car elles rendaient, dans les deux autres hôpitaux déjà existants, des services universellement appréciés; mais il ne put en obtenir. C'est alors qu'une pieuse dame, nommée M<sup>me</sup> Desconhel, ayant eu connaissance des charitables desseins de M. de Cès et de ses démarches infructueuses, lui offrit des ressources pour établir à Rochefort une maison de religieuses de Notre-Dame de Charité, communément

---

1. Né à Maure, diocèse de Saint-Malo, le 21 avril 1653; reçu dans la Congrégation à Paris, le 19 octobre 1676.

2. De Cès (Pierre-Casimir), né à Évreux, le 12 décembre 1662; reçu dans la Congrégation, à Paris, le 11 mars 1681.

dites *Dames blanches*. M. de Cès accepta, et se rendit à la Rochelle, pour faire agréer son projet par l'évêque, alors M<sup>r</sup> de Champflour. Le prélat approuva aussitôt l'entreprise, mais il demanda ce qu'on ne proposait pas, que l'établissement fût créé dans sa ville épiscopale et non à Rochefort. M. de Cès s'inclina devant les désirs de l'évêque; et telle a été l'origine, à la Rochelle, de l'établissement des Dames blanches, qui subsiste encore dans sa ferveur et dans la pratique des œuvres spéciales à cet institut<sup>1</sup>. Le vénérable curé de Rochefort avait été déçu et avait cru faire un sacrifice irréparable peut-être : il n'en était rien. La Providence retardait l'accomplissement des projets; elle en préparait une réalisation plus complète et plus adaptée aux besoins des pauvres qu'on voulait secourir.

En 1719, arrivait à Rochefort, comme curé de la paroisse Saint-Louis, un missionnaire qui devait pendant plus de vingt ans s'y dévouer, et donner l'exemple, entre autres vertus, d'une charité digne de celle de saint Vincent de Paul, son modèle et son père, c'était M. Charles Jouvenon. Son souvenir est demeuré vivant, et il reste consacré par le nom même de l'hospice Saint-Charles, ainsi nommé, nous le dirons plus bas, par reconnaissance pour le digne prêtre qui en fut le fondateur. On y conserve son portrait, dont les traits respirent surtout la douceur et la bonté. Voici les détails biographiques qui nous ont été conservés, dans la Notice écrite à l'époque de sa mort : le rôle important qu'il a eu dans la paroisse mérite que nous les transcrivions.

• M. CHARLES JOUVENON, naquit à Jouy-sur-Morin, au diocèse de Meaux, le 9 janvier 1677, et il fut reçu au séminaire interne de Saint-Lazare, à Paris, le 22 juillet 1696. Après s'y être sagement comporté, aussi bien que dans ses études, où il conserva une constante et solide piété, dans un extérieur et des manières qui n'avaient rien que d'aisé et de naturel, on l'appliqua aux différentes fonctions de notre institut, et particulièrement aux missions, pour lesquelles Dieu lui avait donné du zèle et du ta-

---

1. Voy. *Vie de la mère Marie de l'Assomption* (M<sup>me</sup> Desconhel), fondatrice et première supérieure du monastère de Notre-Dame de Charité à la Rochelle. Manuscrit communiqué par les sœurs de Notre-Dame de Charité à la Rochelle.

lent. Les bénédictions que le Seigneur y versa sur ses travaux, déterminèrent feu M. Bonnet, notre très honoré Père, à l'établir, en septembre 1711, supérieur de Notre-Dame de la Rose, dont le principal emploi est l'instruction des peuples de la campagne. Il a conduit cette famille avec beaucoup de sagesse, jusqu'à ce qu'en juillet 1719, le même supérieur général lui confia le soin de la cure de Rochefort, où il eut beaucoup à travailler et souvent à souffrir de bien des manières. Ceux qui l'ont pratiqué le plus longtemps ont toujours remarqué en lui un grand fonds de piété, de religion et de crainte de Dieu, avec une droiture, une candeur, une simplicité qui le rendaient aimable et respectable à la famille et à tous les paroissiens. Il les aimait aussi tous très tendrement, étant, comme il convient à un pasteur, toujours prêt à leur rendre service, soit dans leurs besoins spirituels, soit dans leurs nécessités temporelles, lorsqu'il croyait pouvoir y remédier. Un des grands objets de sa charité pastorale a été la fondation d'un hôpital pour un nombre très considérable de pauvres, de domestiques et d'ouvriers qui, ne pouvant être reçus à l'hôpital de la Marine, où l'on n'admet que les personnes qui sont au service du roi, étaient réduits à languir et à périr de misère dans leurs maladies, parce qu'il n'était pas possible de leur fournir les soulagements nécessaires. Cet établissement, pour lequel il s'est donné bien des mouvements pendant plusieurs années, lui a gagné le cœur de tous ses paroissiens et a répandu fort loin aux environs la réputation de sa charité. »

Voici l'abrégé historique de la création et des développements de l'hôpital dont il est ici question :

« Ce fut en 1731, que le vénérable M. Charles Jouvenon en posa les premiers fondements. Diverses tentatives, faites de concert avec les administrateurs de la ville dans les années précédentes auprès de différents ministres, afin d'obtenir l'assistance du gouvernement pour la création de cet hôpital, qu'exigeait impérieusement la pauvreté des classes inférieures de la population, et surtout l'insalubrité alors incontestable du climat, avaient échoué.

« L'insuccès ne refroidit par l'ardeur charitable du bon curé ; il s'adressa à toutes les personnes qui pouvaient l'aider, et fit si bien,



qu'il réussit à établir un petit nombre de lits dans une maison que lui abandonna, pour ce pieux usage, une demoiselle Gony. C'est autour de cette maisonnette que sont venus se grouper les bâtiments irréguliers, acquis au fur et à mesure des ressources et des besoins.

« Fort de ce premier résultat et de la sympathie qu'il lui avait acquise, l'heureux fondateur adressa une supplique au roi pour obtenir des lettres patentes, afin que sa modeste création fût érigée en hôpital, ayant son administration particulière et régulière.

« Après deux années de soucieuse attente et de démarches, fut enfin octroyé « au sieur Jouvenon, supérieur de la Congrégation, « prêtre de la Mission établie dans la ville de Rochefort et curé « de Saint-Louis, » par lettres patentes du Roi, en date de Versailles, 6 mai 1733, « l'autorisation d'établir un hôpital pour les « pauvres malades de l'un et l'autre sexe, avec la condition que « sur la porte principale, destinée à cet effet, il soit mis, avec « l'écusson Royal, une inscription portant : *Hôpital des ma-* « *lades* ; que l'hôpital serait régi et administré au spirituel par le « dit sieur curé et ses successeurs, sous l'autorité de l'évêque diocésain, et pour le temporel, par un bureau ordinaire de direction, composé du lieutenant général du bailliage de la ville, du « procureur du Roi au dit siège, du maire et du curé, lesquels « seront directeurs-nés, et en outre de deux directeurs administrateurs, sortant alternativement tous les ans et solidairement « comptables. »

« Ces lettres-patentes obtenues, le principal obstacle était franchi, mais bien des difficultés restaient à aplanir, et il ne fallut pas moins que la passion de la charité et la patience du vénérable curé pour les surmonter.

« Enfin le Parlement, muni des documents, tous favorables à l'établissement sollicité et vivement désiré, enregistra les lettres patentes, le 9 juillet 1734. C'est seulement à partir de cette époque que l'hôpital fut officiellement constitué, quoique depuis trois ans il eût fonctionné avec ordre, sagesse et économie.

« Régulièrement organisé, l'hôpital parvint bientôt à un état prospère. Dès l'année 1741, les filles de la Charité de Saint-

Vincent de Paul remplacèrent les servantes laïques, et des soins d'affection et de dévouement succédèrent à des soins mesurés au prix du salaire. Elles entrèrent en possession de ce service au nombre de quatre : sœur Julienne, supérieure; Marie-Anne Bonnejoie, assistante; Suzanne Plateau, économe; Anne Godard, dépensière... Cette communauté s'est maintenue à l'hospice et ne l'a pas abandonné, même dans les temps les plus mauvais de nos troubles politiques; seulement, pendant quelques temps ces religieuses ont été obligées de revêtir l'habit séculier (1792); le calme revenu, elles se sont empressées de reprendre le costume qui signale leur dévouement à l'humanité.

« Mais il n'avait pas été dans la destinée du bon curé Jouvenon de jouir longtemps de son œuvre : le 6 juillet 1741, l'homme de Dieu, que sa charité avait fait appeler *le Père des pauvres*, fut dérobé à leur affection, et s'en alla recevoir de Celui qui l'avait inspiré la récompense de ses bonnes actions. En mémoire des services qu'il avait rendus, le corps municipal décida que l'hôpital créé par M. Charles Jouvenon serait consacré sous le vocable de Saint-Charles, son patron. Puisse la mention qui trouve ici sa place en prolonger le souvenir ! »

La Notice sur M. Jouvenon, déjà citée, après avoir constaté que par sa mort la Compagnie avait éprouvé une perte considérable, fait ainsi son éloge; nous en transcrivons encore le texte dans son intégrité et sa simplicité :

« Dans la conférence que sa famille a faite sur ses vertus on a réduit son caractère en ce peu de mots : c'était un bon chrétien, un prêtre selon le cœur de Dieu, et un parfait Missionnaire. Sa ferveur a paru jusqu'au dernier moment de sa vie, dans la ferveur et l'attention avec laquelle il s'acquittait de ses exercices spirituels. Il ne fallait pas l'interrompre pendant la récitation des divins Offices, à moins que ce ne fût pour des choses importantes et qui ne pouvaient pas souffrir de délai. Il célébrait les saints Mystères avec tant de respect, de gravité et de religion que les assistants en étaient frappés et disaient quelquefois : « M. notre curé est vivement pénétré de la grandeur de nos mystères, et on

« le voit même pleurer à l'autel. » Sa disposition habituelle, comme il l'a quelquefois témoigné à quelques-uns de ses confrères, soit par confiance, soit pour les animer au service de Dieu, était de choisir plutôt la mort que de commettre un seul péché avec pleine délibération ; néanmoins, il s'approchait souvent du sacrement de pénitence, et il le faisait avec des sentiments de douleur et de componction qui tiraient les larmes de ses yeux. — Très exact à rendre à Dieu ce qu'il lui devait, il ne négligeait pas ce que le prochain avait droit d'attendre de lui. Ses inférieurs lui rendent témoignage qu'il les portait tous dans son cœur et qu'ils le trouvaient toujours disposé à leur faire plaisir. Il recommandait souvent à son assistant de fournir tellement à chacun ses besoins, que personne n'eût une juste occasion de murmure. Rarement parlait-il en supérieur ; et s'il a quelquefois été obligé de le faire pour ranger à son devoir quelque esprit inquiet, ou difficile à manier, ou trop ennemi du travail, il avait soin de le prévenir ensuite, et ne laissait point passer la journée sans le faire revenir et le contenter. Aussi a-t-il conservé dans leur vocation des sujets qui, sous une conduite moins paternelle, n'auraient pas manqué de rompre, et quoique, pendant un grand nombre d'années qu'il a été Supérieur, il ait eu sous lui des personnes très difficiles, il a su les ménager, et en tirer parti pour la règle et pour les fonctions, sans en venir jamais à aucune fâcheuse extrémité.

« On a déjà vu, dans l'établissement de l'hôpital dont nous avons parlé, une preuve de la charité de M. Jouvenon pour ses paroissiens : ils la connaissaient, ils y étaient sensibles. Aussi son convoi a-t-il été honoré par leurs larmes et leurs gémissements. « Adieu Père, des pauvres ! les entendait-on dire, le bon Dieu vous a retiré dix ans trop tôt ! » Que de telles acclamations sont honorables à la mémoire du Pasteur et prouvent bien sensiblement la reconnaissance du troupeau ! Ce n'était pas, au reste, seulement le peuple qui regrettait notre confrère : il s'était aussi concilié l'estime et l'affection de toute la marine, et il n'est pas d'officier qui n'ait témoigné de la douleur de sa perte.

« Ce vigilant Pasteur a toujours donné une attention particulière aux malades. Il voulait qu'on les visitât exactement, et il le faisait lui-même ; qu'on leur administrât de bonne heure les

sacrements ; qu'on les assistât dans leurs besoins et surtout qu'on ne les abandonnât pas quand ils étaient sur le point de mourir. « Quoi donc, disait-il un jour à un de messieurs nos confrères, est-ce dans le temps qu'un malade a plus besoin de nous, que nous l'abandonnerions ainsi ! Serions-nous bien aises qu'on nous laissât de même dans ces moments décisifs de l'Eternité ? » — Circonspect et retenu dans ses paroles, il ne parlait mal de personne et ne pouvait souffrir qu'on le fit en sa présence. « Où est donc la charité, disait-il en ces occasions ? Où est cette reine des vertus chrétiennes ? Voudriez-vous qu'on parlât ainsi de vous ? Souvenons-nous que nous sommes doublement obligés de couvrir les misères de nos frères du manteau de la Charité et de prendre toujours le parti des absents. Ne perdons jamais de vue que nous serons traités sans miséricorde si nous n'en avons pas pour nos semblables. » Il a souvent fait de ces sortes de leçons.

« Sa charité pour les pauvres était sans acception de personnes, parce qu'il les regardait tous comme les membres de Jésus-Christ à qui seul il cherchait à plaire. On compte plus de quatre cents jeunes filles orphelines à qui il a fait apprendre un métier en payant les maîtres et les maîtresses, et fournissant du pain à ces enfants jusqu'à ce qu'elles fussent en état d'en gagner. « Elles s'abandonneront, disait-il, si nous n'en prenons pas soin. » Il a secouru aussi bien des familles, des pauvres honteux, et même de la noblesse, donnant aux uns du pain, des habits aux autres, payant le loyer des maisons de ceux-ci et donnant à ceux-là de l'argent pour retourner en leur pays.

« C'est dans la pratique de tant de bonnes œuvres que notre cher confrère a employé la plus grande partie de ses jours. Dieu a commencé à y avoir égard dès cette vie, en lui faisant supporter avec une patience et une résignation admirables une maladie de quatre mois, pendant laquelle il a eu d'autant plus à souffrir que l'on n'en a pas d'abord connu la cause, qui était un abcès dans la poitrine ; il a reçu tous ses sacrements avec une entière connaissance et de grands sentiments de religion <sup>1</sup>. »

---

1. *Anciennes Relations*, p. 375.

X. LES ÉCOLES. — L'ASSEMBLÉE DES DAMES DE CHARITÉ. — AUTRES  
ŒUVRES DE LA CONGRÉGATION DANS LE DIOCÈSE DE LA ROCHELLE.

M. Gabriel Vichery<sup>1</sup>, qui succéda à M. Jouvenon, tourna ses vues vers de nouvelles œuvres, et, grâce au concours des sœurs qui venaient d'arriver pour le nouvel établissement, les écoles ne tardèrent pas à prendre de consolants développements. C'est le lieu, peut-être, de rappeler ce que firent pour cette œuvre des écoles les Missionnaires chargés successivement de la paroisse Saint-Louis.

A peine cette paroisse avait-elle été créée et confiée à leurs soins, qu'ils cherchèrent les moyens de procurer l'instruction aux enfants pauvres. Le 7 avril 1689, Colbert écrivait de Versailles à l'Intendant de Rochefort : « Le Supérieur des Missionnaires propose de faire venir à Rochefort quelques-unes des filles de la Charité qui sont à Soubise et à Marennnes, pour apprendre aux pauvres filles de ce port le moyen de gagner leur vie et les exercices de piété; il faudra que vous examiniez cette proposition et qu'ensuite vous me fassiez savoir votre avis<sup>2</sup>. » Il s'agissait d'établir un ouvroir ou une école dans des conditions favorables pour les jeunes enfants.

Le concours des sœurs demandées alors ne put être obtenu. Sans se décourager les divers curés mirent en œuvre les ressources dont ils pouvaient disposer. Sous leur impulsion, les petites écoles s'établissaient, et cinq ans après la démarche que nous venons de mentionner, l'évêque pouvait, au cours de sa visite officielle, constater les résultats consolants déjà obtenus. Il soumettait à un examen ceux qui étaient chargés des écoles, en cassait quelques-uns de leurs fonctions et donnait aux autres une approbation qui animait leur courage et leur donnait autorité<sup>3</sup>.

Peu d'années après (1702), de nouveaux progrès récompens-

---

1. Né en la paroisse Saint-Paul, diocèse de Boulogne, le 18 décembre 1691; reçu dans la Congrégation, à Paris, le 15 mai 1712; décédé à Rochefort, le 2 octobre 1748.

2. *Dépêches de la Cour*, ann. 1689.

3. Procès-verbaux des visites épiscopales, 20 novembre 1694.

saient le zèle déployé par les pasteurs de la paroisse Saint-Louis, pour presser les parents de procurer à leurs enfants l'instruction utile en même temps que la connaissance de la religion. L'évêque, dans une seconde visite officielle, approuvait et commissionnait de nouveaux maîtres et maîtresses d'école, et constatait avec satisfaction que leur nombre était suffisant; il rédigeait une utile ordonnance sur la tenue des classes, et statuait qu'« un des Missionnaires qui dessert la cure de Rochefort serait chargé de visiter tous les huit jours toutes lesdites écoles, afin de voir si l'ordonnance publiée était exactement observée<sup>1</sup> ». Les enfants des nouveaux convertis étaient l'objet d'une attention particulière: ces enfants « de l'un et l'autre sexe étaient obligés depuis l'âge de sept ans jusqu'à quatorze ans d'aller à dix écoles par semaine, y compris les dimanches et fêtes, à la grand'messe, aux vêpres et aux instructions et catéchismes »... Le roi sanctionnait ces ordonnances, qui avaient pour but l'instruction religieuse non moins que les connaissances usuelles, et l'Intendant était chargé d'en surveiller l'exécution.

Lorsque les filles de la Charité furent établies sur la paroisse Saint-Louis, la charité et le dévouement leur firent bientôt embrasser l'œuvre, si conforme à leur vocation, de l'instruction des petites filles pauvres. — En 1723, dans sa réponse à l'Intendant de la généralité de la Rochelle, la supérieure des filles de la Charité de la maison des orphelines disait: « Cette maison a 300 livres accordées par le Roy pour l'entretien des Filles de la Charité qui tiennent les petites écoles... Elles ont (à cette fin) deux chambres pour instruire les petites filles de la ville à prier Dieu, lire et écrire<sup>2</sup> ».

Dès lors, l'œuvre des écoles se développa plus heureusement encore entre les mains des sœurs et sous l'impulsion du clergé de la paroisse. En 1773, un prêtre de la Mission, M. Ulry, légua ses ressources personnelles, « 14,200 livres, pour être distribuées, une moitié aux pauvres honteux de Rochefort, et l'autre moitié à l'hôpital des orphelines de la marine pour l'édu-

---

1. Procès-verbaux des visites épiscopales, ann. 1702.

2. Archives de la Charente-Inférieure, H, 86.

cation des petites filles. » Il donnait « en outre 300 livres aux sœurs dudit hôpital pour l'inhumation de son corps dans leur église<sup>1</sup> ». Tels étaient les moyens par lesquels un zèle généreux travaillait à étendre l'enseignement alors véritablement gratuit pour les enfants pauvres.

Les écoles gratuites de filles tenues par les sœurs de la Charité étaient à cette époque dans une maison connue sous le nom de Petit-Séminaire ; elle fut ensuite affectée au logement de quatre aumôniers de vaisseaux, qui paraissent y être demeurés jusqu'au temps où ils furent reçus dans l'hôpital neuf de la marine (1788). Cette maison est située rue Saint-Pierre, derrière l'hôpital des orphelines<sup>2</sup>.

Bientôt les sœurs de l'hospice Saint-Charles s'unirent à celles de l'hôpital des orphelines pour l'extension de l'œuvre des écoles. Une délibération fut prise par les administrateurs de Saint-Charles, en 1766, décidant d'écrire « à la très digne Supérieure des Filles de la Charité à Paris, afin d'obtenir une sœur d'augmentation pour ledit hôpital, celles qui le desservent étant surchargées *par les écoles* et le soin des malades dont cet hospice est sans cesse rempli<sup>3</sup> ».

Les écoles se développèrent jusqu'à la Révolution, qui vint dissiper les ressources et disperser les enfants. — En 1808, les Filles de la Charité rouvrirent leurs classes ; en 1884, quatorze sœurs étaient employées à l'œuvre de l'enseignement dans la ville, et plus de onze cents enfants venaient successivement recevoir dans leur école, pendant le courant de cette seule année, l'instruction et les principes religieux. La récente laïcisation des classes communales qui étaient confiées aux sœurs n'a pas ruiné l'œuvre : le zèle et la charité du clergé et des fidèles ont procuré un nouveau local en ville, et quelques-unes des sœurs se sont détachées pour aller fonder, au milieu de la population du faubourg, des écoles chrétiennes. Daigne la Providence procurer le moyen d'établir d'une manière fixe et définitive cette nouvelle

---

1. Document à l'hôpital des orphelins.

2. THOMAS, *Mémoires sur Rochefort*, 1828, p. 215.

3. Registre des délibérations, 9 septembre 1766.

œuvre, appelée, il faut l'espérer, à être le centre de plusieurs autres œuvres de charité!

Les Missionnaires s'étaient suscité d'utiles coopérateurs, pour les entreprises charitables qu'ils ne pouvaient accomplir par eux-mêmes ou par les Filles de la Charité. Nous avons vu que M. Jouvenon avait établi, comme le faisait autrefois saint Vincent de Paul, une Association de charité d'hommes : les échevins et les notables habitants de la ville en faisaient partie, et allaient porter ou faisaient porter des secours aux pauvres de la paroisse. Dès les premiers temps des Missionnaires, l'Assemblée des Dames de Charité avait été créée. En 1698, Bégon dans son Mémoire sur la généralité de la Rochelle, constatant « qu'il y avait peu de villes où les pauvres fussent plus soulagés qu'ils le sont à Rochefort », ajoutait, qu'outre les autres institutions établies dans ce but, « il y avait une charité de Dames qui visitaient les malades dans leurs maisons<sup>1</sup> ». L'évêque de la Rochelle dans le procès-verbal de sa visite à la paroisse Saint-Louis de Rochefort, en 1707, mettait la mention suivante : « Il y a une Assemblée de Dames de la Charité qui se tient tous les mois dans la salle de la Cure. Elle est composée de toutes les principales Dames de la ville. Le sieur Curé en est le supérieur<sup>2</sup>. » Les Missionnaires de Rochefort devaient être encouragés à soutenir cette œuvre par l'exemple de leurs confrères voisins. Ceux de Saintes s'y employaient avec un grand zèle : les archives de plusieurs paroisses, par exemple, celles de Marennes et de Beauvais-sur-Matha, rendent témoignage de leur sollicitude pour établir des charités, puis pour faire la visite de celles qu'ils avaient établies au cours de leurs missions. Les Missionnaires de Luçon, dès le temps de l'évêque Henri de Barillon, n'avaient pas établi moins de cent huit confréries de Charité<sup>3</sup>. Il n'y a pas lieu de douter que le même zèle n'ait été déployé par ceux qui étaient chargés des Missions du diocèse de la Rochelle.

---

1. Cf. *Archives de Saintonge*, t. II, p. 48.

2. Procès-verb. de visite épiscop., ann. 1707.

3. *Archives de l'évêché de Luçon* publiées par le P. Ingold. Paris, 1885. Page 52.



En effet, les Missionnaires chargés de la paroisse et du séminaire de la marine à Rochefort eurent la consolation de voir deux autres établissements de la Congrégation fondés dans le diocèse. Les évêques de la Rochelle appelèrent les enfants de saint Vincent de Paul, d'abord pour l'œuvre des missions diocésaines, puis pour la direction du séminaire. L'établissement pour les missions se fit à Fontenay-le-Comte, qui dépendait alors un diocèse de la Rochelle. C'est, dit le *Sommaire des fondations*<sup>1</sup>, « en 1676, le 26<sup>e</sup> jour d'août que Monseigneur Henri de Laval, évêque de La Rochelle, établit les prêtres de la Congrégation de la Mission à Fontenay-le-Comte pour faire des missions à perpétuité dans son diocèse pendant huit mois de l'année ». Enfin, en 1763, les Missionnaires furent appelés à diriger le séminaire diocésain de La Rochelle; ces deux établissements, comme celui de Rochefort, subsistèrent jusqu'à la Révolution.

Avant de parler des épreuves qui approchaient, avec l'orage révolutionnaire, pour la maison de Rochefort, mentionnons la consolation qu'elle ressentait en particulier de la vertu d'un de ses enfants, mort dans la paix du Seigneur, pendant que M. Vichery était supérieur et curé de la paroisse. Ce digne missionnaire était M. JACQUES CAMUSAT DE SAINTE-CROIX, né à Alençon, diocèse de Séez, le 20 octobre 1675, reçu au séminaire interne de Saint-Lazare, étant déjà sous-diacre, le 14 décembre 1700. Il était appliqué à Rochefort aux fonctions du séminaire de la marine. Quelques mois avant sa mort, il avait été arrêté par une grave maladie, dont il parut se tirer assez heureusement. Il lui était cependant resté de la faiblesse; malgré cela il travaillait beaucoup, peut-être même au delà de ses forces, son zèle l'emportant sur les remontrances qu'on lui faisait. Vers le commencement de l'année 1743, une fièvre violente le saisit; le chirurgien-major de l'hôpital, appelé aussitôt, déclara sa maladie très dangereuse; aussi disposa-t-on dès lors le pieux malade aux sacrements de pénitence et d'eucharistie qu'il reçut, ainsi que l'extrême-onction, avec pleine connaissance et avec de grands sentiments de religion. Il mourut le 24 janvier 1743.

---

1. Page 137. Archives de Saint-Lazare.

« Fort bon prêtre, disent les Notes qui lui furent consacrées à l'époque de sa mort, il était rempli de l'esprit de Dieu, attaché à son état et amateur de ses devoirs. Il y avait près de dix ans qu'il travaillait dans le séminaire, et l'on a toujours remarqué en lui beaucoup de crainte de Dieu et une grande délicatesse de conscience qui le portait à se confesser souvent. Les permissions qu'il demandait humblement, même pour les moindres choses, faisaient connaître sa fidélité à nos règles et à nos vœux. Vrai Israélite, il n'y avait en lui nul détour, et tout était marqué au coin de la naïveté et de la candeur. Toujours prêt à rendre service à tout le monde, au dedans comme au dehors, il avait chacun pour ami. Son zèle ne se bornait pas aux malades de l'hôpital du roi, où il était employé, il visitait encore souvent les deux autres hôpitaux, les prisons, et étendait sa charité à un grand nombre de pauvres de la ville, qu'il allait chercher dans leurs tristes retraites, pour soulager leur corps par des remèdes qu'il leur procurait, et consoler leur âme par ses exhortations et ses conseils. Un certain goût naturel pour la médecine lui avait fait acquérir la connaissance de plusieurs remèdes qu'il aimait à indiquer au besoin. Doux, honnête, prévenant, charitable envers le prochain, il ne pouvait en entendre parler mal ; affable, en même temps que réservé et modeste, il était chaste, patient, humble dans sa conduite. Toute la ville le regrette ; chacun disait qu'il était un saint<sup>1</sup>. »

## XI. LA RÉVOLUTION. — FIN DE L'ÉTABLISSEMENT DE ROCHEFORT.

La Révolution, qui détruisit tant d'œuvres religieuses et charitables, devait ne pas épargner l'établissement des Missionnaires à Rochefort. Quelque cruel que fût pour eux le sacrifice qu'ils avaient à faire, en renonçant au soin de ce séminaire qu'ils avaient vu naître, et dont ils associaient les jeunes élèves et les pensionnaires ecclésiastiques à leurs propres œuvres, dans les hôpitaux, dans le bagne et près des pauvres ; quelque doulou-

---

1. *Anciennes Relations*, p. 492.

reux que dût leur être l'abandon d'une paroisse créée par eux avec tant de zèle et tant d'affection, les Missionnaires durent accepter ce sacrifice et se résigner à cette séparation. Placés, en effet, entre leur conscience qui leur défendait de prêter le serment schismatique demandé par la Révolution, et leurs œuvres qu'ils ne pouvaient conserver qu'au prix d'une apostasie, ils firent leur devoir et refusèrent le serment.

A la tête de l'établissement de Rochefort, était alors un Missionnaire expérimenté. Il se nommait M. Claude Cosson<sup>1</sup>, et venait d'exercer pendant quatre ans les fonctions de vicaire apostolique d'Alger (1778-1782<sup>2</sup>); ayant travaillé dans cette mission plusieurs années avant d'être nommé vicaire apostolique, il y avait traversé une des périodes où la régence fut le plus éprouvée par la famine et par les épidémies. Sa plus grande douleur vint de quelques-uns des captifs chrétiens qu'il soignait dans les bagnes d'Alger, et qui, n'ayant pas la foi, laissaient s'aigrir leur douleur et en venaient jusqu'au désespoir et quelquefois jusqu'à la fureur. Un de ces malheureux désespérés résolut un jour d'assassiner M. Cosson; il se jeta sur lui et le couvrit de blessures, dans une lutte où celui-ci se défendit cependant courageusement. Mais, le plus pénible pour le digne Missionnaire, en cette circonstance, fut sans doute l'obstination du malheureux assassin, condamné à mort et exécuté le lendemain, qui refusa jusqu'à la fin de se réconcilier avec Dieu. M. Claude Cosson remis des blessures qu'on avait cru d'abord mortelles fut cependant obligé de revenir en France; il lui resta au visage la cicatrice d'une large blessure que lui avait faite son assassin. Guéri enfin, il fut, en 1784, nommé curé de Saint-Louis de Rochefort, où, pendant les jours de la Révolution qui s'avancait, sa vie ne devait pas être plus calme ni moins exposée. Il était alors âgé de 58 ans.

Comme prélude aux mesures spoliatrices qui allaient suivre, le gouvernement fit faire une enquête sur les biens des commu-

---

1. Né à Beauregard-l'Évêque, diocèse de Clermont, le 2 avril 1732; reçu dans la Congrégation, au séminaire interne de Lyon, le 28 août 1748.

2. *Mém. de la Congr. de la Mission*, t. III, p. 370.

nautés. M. Cosson rédigea deux *états*, l'un de ce qui regarde le spirituel de Rochefort, l'autre des charges et revenus des prêtres de la Mission desservant la paroisse royale de Saint-Louis de Rochefort<sup>1</sup>. C'est comme un testament : il est signé de tous les Missionnaires. On y peut constater qu'ils ne s'étaient certes pas enrichis, car ils ajoutent, à la fin cette note, que si, aux termes du traité, les soins du médecin et les frais de médicaments ne leur avaient été, — dans cette ville alors si insalubre, — fournis par l'hôpital, ils n'auraient pu se soutenir : « Considération, disent-ils, en terminant, qui paraît devoir entrer pour quelque chose dans le traitement des prêtres qui, à l'avenir, seront chargés de la desserte, de la ou des paroisses de cette ville. » Après l'énumération détaillée des charges et revenus venait l'inventaire du mobilier; il était court, le voici : « Dans la maison presbytérale, il y a une bibliothèque commune, qui depuis l'incendie n'est pas devenue bien considérable; elle peut valoir tout au plus deux mille livres. Nous ne connaissons de meubles communs, que deux lits anciens à l'infirmerie, une mauvaise commode, un plus mauvais canapé et quelques chaises dans la salle commune. Les chambres si petites des particuliers ne doivent leur ameublement qu'aux dépenses des confrères. » Et c'était tout pour le mobilier.

Cet état ou inventaire dut être déposé, sous forme de déclaration, à la municipalité de Rochefort, et à celle de Charente à cause du prieuré de Saint-Éloy, qu'y possédait la Mission. Cette formalité fut accomplie, et la déclaration fut affichée, le 21 février 1790, à la porte de l'église de Saint-Louis de Rochefort, et le 28, à la porte de l'église de Charente. Il faut avouer que tout avait été bien préparé, pour qu'on procédât avec facilité à la dernière mesure qui était l'aliénation des biens ecclésiastiques.

Mais, pendant ce temps, que devenaient les Missionnaires? Des fêtes religieuses eurent lieu à Rochefort, à l'occasion d'événements politiques, et elles revêtirent le cachet des idées révolutionnaires de l'époque; le clergé de Saint-Louis ne s'y mêla pas. C'est ainsi que, les premières élections populaires, décrétées

---

1. Mss., aux Archives de Saint-Lazare.

par l'Assemblée nationale du 14 décembre 1789, ayant eu lieu au mois de janvier suivant, on chanta le *Te Deum* dans l'église des Capucins. Au mois d'avril 1790, la fête de la Fédération avait été célébrée; ce fut le curé de Notre-Dame qui y assista officiellement et qui parut à « l'autel de la patrie ». Le 15 avril, une cérémonie funèbre était célébrée pour la mort de Mirabeau; mais ce fut encore à l'église des Capucins<sup>1</sup>.

La question du serment à la *Constitution* schismatique du *clergé de France*, et que le décret du 9 janvier 1791 imposait sans explication ni restriction à tous les membres du clergé, devait forcer chacun à se déclarer pour ou contre son devoir et sa conscience. Les Missionnaires de Saint-Louis de Rochefort n'hésitèrent pas, ils refusèrent de prêter le serment, quelles que dussent en être pour eux les conséquences. Voici leurs noms, dignes d'être conservés :

- MM. Claude Cosson, curé, du diocèse de Clermont (56 ans);  
Nicolas-Joseph Willin, du diocèse d'Arras (64 ans);  
Jean-Baptiste-Pierre Foch, du diocèse de Strasbourg  
(60 ans);  
Paul-Isaac Martin, du diocèse de Reims (46 ans);  
Jacques-Pierre-Martin Braud, du diocèse de la Rochelle  
(41 ans);  
Stanislas-Joseph-Guillem Bornier, du diocèse d'Arras  
(35 ans);  
Nicolas Petitjean, du diocèse de Besançon (29 ans);  
Charles-Joseph-Alexandre Laurent, du diocèse de Bou-  
logne (31 ans);  
Alexis-Julien Lucas, du diocèse de Vannes (28 ans).

Tous ces Missionnaires étaient prêtres; il y avait aussi deux frères coadjuteurs :

- Jean Lecomte, du diocèse d'Angers (66 ans);  
Pierre Brosse, du diocèse d'Angers (51 ans).

Un club s'était formé à Rochefort, sous le nom de *Club de l'Égalité*, puis sous le titre de *Société des Amis de la Constitu-*

---

1. VIAUD, *Hist. de Rochefort*, p, 272, 282, 300.

tion; il s'était donné pour mission de « répandre la vérité, de défendre la liberté, d'écrire et parler ouvertement, de professer hautement ses principes, etc. »; de ce club partit l'initiative des mesures sanguinaires qui déshonorèrent Rochefort. Le 20 août 1791, il dénonça au Conseil municipal de la ville les Missionnaires de la paroisse Saint-Louis; et les membres de ce Conseil, intimidés par les meneurs du club, répondaient le lendemain par la lettre suivante, adressée à « Messieurs de la Société des Amis de la Constitution » : « Messieurs, nous avons l'honneur de vous adresser une expédition de la délibération prise par le corps municipal, à l'occasion de la lettre que vous lui avez écrite, le 20 de ce mois, et à laquelle est jointe une dénonciation contre les prêtres réfractaires à la loi, qui exerçaient ci-devant les fonctions curiales dans la paroisse Saint-Louis de cette ville. Nous sommes, etc.<sup>1</sup> » — C'était un arrêt de mort contre les Missionnaires, s'ils ne disparaissaient; aussi la plupart durent-ils aller chercher, sur un sol étranger, une hospitalité que la France ne leur accordait plus.

Que devenait la paroisse elle-même, au milieu de ces poursuites terribles organisées contre le clergé? Voici ce que rapporte l'*Histoire de Rochefort*, après avoir mentionné le refus des « religieux de Saint-Lazare » ou Missionnaires, de prêter le serment :

Quelques religieux d'un autre Ordre établis dans la ville avaient, eux, « consenti à prêter ce serment, et ils avaient été maintenus par l'élection dans leurs fonctions; mais une autre récompense leur était ménagée. Le club de Rochefort avait demandé, le 17 août (1791), que le couvent de ces Pères fût érigé en paroisse, et, par arrêté de l'administration départementale du 17 octobre, leur demande fut accueillie. A la notification de la décision, le corps de ville se rendit à l'église Saint-Louis, le nouveau curé Bertier prononça l'interdiction de cette église, et fit défense qu'il y fût célébré à l'avenir aucun office relatif au culte divin. Il annonça que les cérémonies religieuses de la paroisse se feraient dans la chapelle des ci-devant Capucins,

---

1. Registre des lettres de la municipalité de Rochefort de 1781 à 1792, fol. 124. Mss., archives municipales de Rochefort.

devenue désormais paroisse sous la même invocation de Saint-Louis. — Quand l'Assemblée nationale reçut le rapport de l'interdiction qui avait été prononcée, elle ordonna que l'église abandonnée fût démolie, et que l'emplacement en fût réuni à l'arsenal; mais le ministère de la marine en revendiqua la propriété; le bâtiment fut conservé pour servir de magasin et l'on appropria le clocher comme tour des signaux. Toutefois le vaste terrain que les messieurs de Saint-Louis avaient obtenu de la libéralité de Louis XIV, et sur lequel ils avaient, pendant près d'un siècle, vainement projeté de construire une église, fut vendu comme bien national<sup>1</sup>.

Quelques-uns des Missionnaires de Rochefort, qui ne purent ou ne voulurent pas gagner la terre étrangère, demeurèrent-ils cachés sur leur ancienne paroisse? On peut le croire; la tradition semble l'affirmer, et nous avons en particulier le témoignage de la sœur Devos, supérieure du grand hôpital de Rochefort, avant de devenir supérieure générale des filles de la Charité : « D'où vient, disait-elle, le bonheur qu'ont eu les filles de la Charité de cette maison d'avoir gardé toujours l'union entre elles et l'esprit de leur vocation, sinon de l'avantage particulier dont elles ont joui d'être toujours dirigées par les prêtres de la Mission, et cela même pendant les jours les plus mauvais de la Révolution? »

Nous ne retrouvons la trace que d'un seul des Missionnaires que nous avons nommés plus haut; c'était le plus jeune, M. Alexis-Julien Lucas, et ce fut un martyr. Le récit de sa mort glorieuse se trouve au tome XLV de nos *Annales*. Arrêté à Nantes, au mois de mai 1793, il ne se trouva rien de suspect en sa possession qu'une lettre de son ancien supérieur de Rochefort, M. Cosson; il fut néanmoins jeté dans les prisons, où il souffrit jusqu'au 28 octobre. Ce jour-là, il fut, avec quatre-vingts autres prêtres environ, conduit, par l'ordre de Carrier, à bord du navire *la Gloire*, sur la Loire; là de cruels gardes leur annonçaient chaque jour leur fin prochaine. Enfin, le 16 novembre, ces généreux confesseurs de la foi furent jetés dans une gabarre où des sabords

avaient été préparés ; on les attacha par le pied quatre à quatre, dans le but de les empêcher de se sauver à la nage ; et le 17 novembre, vers une heure après minuit, les sabords furent ouverts, et la noyade commença. L'infâme Carrier annonçait, ce jour-là même, que quatre-vingt-dix prêtres avaient péri dans la rivière ; M. Julien Lucas était l'un d'eux, il fut massacré au moment où il allait se sauver à la nage. En disparaissant, la famille de Rochefort donnait au ciel un de ses membres, qui y entraît avec la glorieuse couronne d'une mort subie pour demeurer fidèle à sa conscience et à l'Église<sup>1</sup>.

## XII. LES ŒUVRES DE CHARITÉ PENDANT LA RÉVOLUTION. — LES MISSIONNAIRES CONFESSEURS DE LA FOI DANS LES PRISONS DE ROCHEFORT.

La part des œuvres de charité qui pouvait être sauvée du naufrage pendant la Révolution le fut, à Rochefort, surtout par les soins et le zèle des filles de la Charité. Elles eurent l'héroïque courage de ne pas interrompre, durant toute la période révolutionnaire, les œuvres charitables qu'elles accomplissaient dans les trois maisons desservies par elles dans cette ville. Au prix de quelles tribulations, et au milieu de quels périls elles demeurèrent à ce poste de dévouement, les témoignages écrits conservés dans chacune de ces maisons en rendent encore témoignage. — A l'hôpital des Orphelines, le personnel d'enfants et d'infirmités recueillis ne diminua pas, alors que les subventions de l'État cessèrent. Les administrateurs le faisaient remarquer à l'autorité supérieure de la marine, en demandant au moins un peu d'étoffe pour vêtir les enfants et aussi pour les sœurs, à qui on venait d'interdire leur costume religieux et d'enlever toutes leurs ressources. — A Saint-Charles, les revenus disparurent entre les mains de l'État ; les sœurs malgré cela et au milieu de pénibles contradictions continuèrent le soin des malades ; c'est à la supérieure, sœur Déparchy, femme douée de qualités supérieures et d'un rare courage, que l'on doit, dit un historien de l'ospice, la

---

1. *Annales de la Congr. de la Mission*, t. XLV, p. 488-495.



conservation de cet utile établissement<sup>1</sup>. On conserve dans cette maison, comme précieux souvenir et presque à titre de reliques, deux capes ou grands vêtements, d'une forme très modeste, dont s'enveloppaient les sœurs quand elles allaient au dehors, durant ces jours de persécution, accomplir leurs offices de charité.

Mais ce sont surtout les sœurs du grand hôpital de la Marine, qui bravèrent le péril avec un courage allant presque jusqu'à la témérité. La supérieure était la sœur Élisabeth Fournier ; on conserve ses lettres au ministère de la marine : elle y dicte en quelque sorte ses conditions ; elle revendique pour elle et pour ses compagnes la liberté de vivre suivant « les coutumes bien connues » de sa vocation charitable. Enfin, pour le noter en passant, elle rendit, après la Révolution, un service signalé aux sœurs de Rochefort : elle suivait cette règle si sage, de tenir les yeux fixés toujours vers les supérieurs majeurs ; et, à l'époque où un schisme fatal faillit éclater dans la communauté, elle sut résister, non seulement aux suggestions du pouvoir civil, mais même aux conseils, bien intentionnés sans doute, mais erronés, d'ecclésiastiques haut placés qui voulaient la détacher de l'obéissance due aux légitimes successeurs de saint Vincent. Sa réponse fut respectueuse, mais catégorique<sup>2</sup> ; et sa fidélité fut un appui pour ses compagnes et une consolation pour ses légitimes et dignes supérieurs. — Pendant la première Terreur, et pendant la période révolutionnaire ou seconde Terreur qui, à Rochefort, vint renouveler, en 1797, la sanglante persécution de 1793, la sœur Fournier allait visiter, dans les prisons de Saint-Maurice ou des Capucines, les prêtres déportés qui y stationnaient en attendant d'être transférés sur les pontons ; elle faisait laver leur linge, allait préparer elle-même leurs aliments, et leur distribuait les secours que, par elle, des personnes charitables faisaient passer à ces vénérables confesseurs de la foi. C'était pour eux non seulement un soulagement, mais aussi une consolation, lorsque pour cause de maladie ils étaient transportés de la prison à l'hôpital :

---

1. MONTAUT, loc. cit.

2. Voy. à l'hôpital de la Marine, lett. mss. du Ministre des cultes, 9 oct. 1809 ; de M<sup>re</sup> Gabriel-Laurent Paillou, 11 et 26 avril 1811 ; réponse de la sœur Fournier.

avec des soins pleins de charité de la part des sœurs, ils trouvaient des attentions qui leur étaient bien plus précieuses encore, on leur procurait la consolation de dire la sainte messe, et les filles de la Charité profitaient de leur présence pour procurer les secours religieux aux malades : grand nombre de ces derniers reçurent ainsi cette suprême faveur au moment de mourir.

Parmi les prêtres déportés pour la cause de la foi, il en est que nous ne pouvons omettre de mentionner avec une affection particulière avant de terminer ces notes sur Rochefort : ce sont les Missionnaires qui souffrirent sur les prisons flottantes ou pontons de Rochefort, et dont quelques-uns moururent des tourments qu'ils y endurèrent. A deux reprises, en 1793-1794, puis en 1798, la Révolution exerça ses cruautés contre ces prêtres qui aimaient mieux mourir que de prêter un serment qui les eût séparés de l'Église, et qu'ils regardaient justement comme une trahison des obligations de leur conscience. Quelques-uns des renseignements sur ces vénérables Missionnaires se trouvent dans les *Martyrs de la foi*, de M. l'abbé Guillon ; nous devons les autres noms que nous pouvons citer à la bienveillante communication de M. l'abbé Manseau, précédemment curé de l'Île d'Aix, et actuellement de Saint-Martin de l'Île de Ré, où furent détenus un grand nombre de prêtres. Il nous a fait espérer la communication des noms d'autres confrères encore, que nous pourrions joindre à la liste déjà si honorable pour la Congrégation, et que nous publions ici.

En 1794, trois Missionnaires sont inscrits parmi les confesseurs de la foi à Rochefort :

1<sup>o</sup> M. Joseph PERRIN, prêtre, né à La-Neuville-Châtenoy, diocèse de Toul, le 19 mars 1751, reçu au séminaire de Saint-Lazare, à Paris, le 24 juillet 1770. Il fut déporté sur le vaisseau *le Washington* : survivant aux tourments qu'il y endura, il fut libéré à Saintes, le 21 février 1795. Il mourut à Châtenoy.

2<sup>o</sup> M. Jean-Louis JANET, prêtre, né à la Roche-Beaucourt, diocèse de Périgueux ; il était professeur de théologie à Angoulême quand la Révolution éclata. Il continua d'exercer dans cette ville le ministère ecclésiastique, et fut dénoncé comme prêtre inser-

menté. Jeté d'abord dans les prisons d'Angoulême, il fut bientôt envoyé à Rochefort et embarqué, lui aussi, sur le *Washington* où il succomba sous les maux qu'il eut à y endurer. Il mourut le 10 septembre 1794, âgé de trente-six ans seulement, à l'île Madame (*Mart. de la foi*, t. III, page 345 ; et *Circ. des Supér. gén.*, t. II, page 609).

3<sup>e</sup> M. Nicolas PARISOT, né Alliancourt, diocèse de Besançon, fut reçu au séminaire de Saint-Lazare, le 15 juillet 1780. Il refusa le serment schismatique de 1791 et les autres serments subséquents, et continua d'exercer les fonctions de son saint ministère à Metz, où il était employé aux travaux du séminaire. Il fut dénoncé et jeté dans les prisons de cette ville, vers 1793. Au commencement de l'année suivante, il fut dirigé par les autorités de la Moselle vers Rochefort, où il devait subir la peine de la déportation. Deux lettres qui ne portent pas sa signature, mais qui ne peuvent être que de lui, ont été conservées : on se rappelle en les lisant les accents apostoliques du martyr saint Ignace, traîné par des soldats d'Antioche jusqu'à Rome, où il devait mourir pour J.-C. Voici la première lettre :

« De Fontainebleau, le 2 mai (vieux style). Je saisis avec plaisir le petit moment que j'ai ici pour vous donner de mes nouvelles, ainsi qu'à ceux qui prennent part à ma situation. Voici la route que nous avons tenue jusqu'à présent et les endroits où nous avons couché : 1<sup>o</sup> à Pont-à-Mousson, Toul, Vaucouleurs, Gondrecourt, Joinville, Doulevant, Brienne, Troyes, Villeneuve-l'Archevêque, Sens, Montereau et Fontainebleau. Nous sommes arrivés ici en bonne santé et sans aucun accident ; nous avons été reçus plus ou moins bien dans chaque endroit. A Pont-à-Mousson, nous avons couché en prison ; à Toul, dans une écurie ; à Vaucouleurs, dans un grenier ; à Gondrecourt, dans une maison d'arrêt ; à Troyes, à Sens et dans les autres villes, on nous a mis à l'auberge. Nous pouvions nous promener étant accompagnés d'un ou deux gendarmes.

« Je ne sais comment je passerai la fin de notre voyage ni par où nous passerons pour arriver à Rochefort. La gendarmerie nous conduit sur des charrettes, de brigade en brigade, mais très honnêtement, personne ne nous insulte comme nous le crai-

gnions, c'est tout le contraire. Nous avons déjà un peu souffert de la chaleur du jour, mais nous supportons ce poids avec courage et patience, nos infirmes mêmes soutiennent la fatigue avec fermeté; il est vrai que nous avons encore bien du chemin à faire; cent lieues de route ne nous conduiront pas encore à notre terme : nous osons espérer que Dieu y pourvoira, comme il a fait jusqu'à présent. Quoique l'idée de quitter nos parents et nos amis ne nous quitte pas, nous ne nous laissons pas abattre par la tristesse, nous sommes gais autant que des voyageurs peuvent l'être dans ces circonstances. Tâchez de faire comme nous et de ne pas vous chagriner.

« A Fontainebleau, les citoyens... y sont encore... Adieu, etc. » Cette dernière ligne est en partie effacée : nous croyons que le vénérable confesseur de la foi y mentionnait les Missionnaires de notre maison de Fontainebleau, mais qu'il aura craint de les compromettre en désignant leurs noms.

Quelques semaines plus tard, M. Parisot racontait dans une seconde lettre la fin de son voyage; les dernières paroles font allusion à la fin de son douloureux pèlerinage ici-bas : « Adieu; il est probable que nous ne nous reverrons jamais! » C'est, dans un sentiment chrétien le suprême salut des anciens : *morituri te salutant* : ceux qui vont mourir vous saluent ! Touchante parole sur les lèvres de ces martyrs. Leur agonie était douloureuse, et on entrevoit suffisamment leurs tourments sous les termes adoucis dont ils sont obligés de se servir, car leurs geôliers visaient leurs lettres, et celle que nous citons porte encore la mention : « Vu par le comité de surveillance révolutionnaire de Rochefort. » Voici les détails qui y sont contenus :

« Du port de Rochefort, le 7 prairial, l'an II<sup>e</sup> de la République une et indivisible. — Je vous avais promis de vous donner de mes nouvelles, si on nous le permettait; comme on nous le permet, j'en profite pour vous faire le récit de notre voyage depuis Fontainebleau, d'où je vous ai écrit en dernier lieu. — De Fontainebleau nous avons passé à Nemours, Brienne, Neuville, Orléans, Beaugency, Blois; de Blois on nous a embarqués sur la Loire jusqu'à Tours; de Tours à Sainte-Maure, Châtelleraux, Poitiers. Là on nous a dépouillés de tout : argent, papiers, lin-

ges, habits, bréviaire et autres livres ; on ne nous a rien laissé. On m'a pris jusqu'à ma tabatière et mon mouchoir dans ma poche : je n'ai plus rien que ce que j'ai sur le corps.

« Le citoyen Pronier, missionnaire, qui est dans la maison de réclusion à Poitiers, où nous avons couché, m'a donné une chemise, un mouchoir et un bonnet de nuit... Voilà une partie de notre misère.

« De Poitiers nous avons passé à Lusignan, Niort, Surgères, et de Surgères au port avancé de Rochefort. Nous ne sommes pas entrés dans la ville ; on nous a déposés dans un vaisseau appelé *le Bonhomme-Richard* ; ce vaisseau nous sert de maison d'arrêt. Nous y sommes arrivés le 21 mai (vieux style), après trente jours de marche. Nous y avons trouvé treize ecclésiastiques de différents départements ; cent trente du département de l'Yonne qui y sont arrivés avec nous douze. Notre habitation dans le vaisseau est le fond de cale, comme étant arrivés les derniers ; mais nous montons quand nous voulons sur le pont pour prendre l'air. Nous nous portons tous bien, quoique nous soyons tourmentés des puces et autres vermines qui sont inévitables dans de pareilles circonstances : mais c'est la loi qui le veut ; nous nous soumettons volontiers et nous sommes contents de notre sort.

« S'il en arrive encore de Metz ou d'ailleurs, il est probable que l'on nous embarquera pour nous mettre à la rade de quelque île voisine, comme le sont déjà environ quatre cents, envoyés à la rade de l'île d'Aix, en attendant l'embarquement général ; c'est pourquoi je vous dis de ne me rien envoyer en fait de secours, parce que je pourrais bien être parti quand cela arriverait. Je tâcherai de supporter ma misère avec patience : je suis fait pour souffrir. Mes confrères sont dans la même position que moi, à quelque chose près, car c'est moi qui ai été le plus dépouillé.

« Le curé d'Ay et le Père gardien sont à l'hôpital depuis le lendemain de notre arrivée. Mes autres compagnons d'infortune se portent bien ainsi que moi, et vous assurent tous de leurs respects. Je ne vous nomme pas, afin d'abrégier, les personnes qui s'intéressent à moi pour que vous leur donniez de mes nouvelles. Je ne vous demande point des vôtres, parce qu'il est probable que nous ne serons plus ici quand vous recevrez cette lettre ; cepen-

dant, si vous voulez hasarder une lettre, mon adresse sera au port de Rochefort, sur le vaisseau *le Bonhomme-Richard*. Ne m'oubliez pas auprès de tous nos amis ; je ne puis vous exprimer tout ce que mon cœur leur dit.

« Adieu ; adieu à tous nos amis. Il est probable que nous ne nous reverrons jamais : adieu donc pour toujours ! »

Le pressentiment du vénérable confesseur de la foi ne le trompait pas. Il fut transféré, en effet, sur le vaisseau *le Washington*, en rade de l'île d'Aix. On sait comment ces martyrs y étaient traités : chaque nuit ils étaient entassés et près d'être asphyxiés dans la cale du vaisseau : au matin, on les en chassait violemment comme on pousse un troupeau, et l'air n'était purifié que par le moyen d'un boulet rougi qu'on plongeait dans du gou-dron et qui produisait une épaisse et âcre vapeur. Chaque jour les prisonniers étaient décimés par la maladie, par l'insuffisance de la repoussante nourriture qu'on leur distribuait, et par la vermine dont ils étaient rongés. Le matin, on jetait dans une barque les cadavres de ceux qui étaient morts depuis la veille, et leurs confrères étaient désignés à tour de rôle pour aller les porter dans les fosses creusées sur le rivage ; ils recouvraient les cadavres et on leur faisait creuser de nouvelles tombes pour les victimes du lendemain : chacun se faisait certainement cette réflexion, que c'était peut-être sa propre tombe qu'il creusait de sa main, et pour un grand nombre ce funèbre pressentiment se réalisait. M. Parisot endura ces tourments jusqu'au mois d'octobre, où il succomba. Il fut inhumé dans l'île Madame ; ses cendres y reposent avec celles d'un grand nombre d'autres martyrs (*Mart. de la foi*, t. IV, p. 196 ; *Circ.*, t. II, p. 613)<sup>2</sup>.

---

1. Cette lettre est adressée « au citoyen Nicolas Richard, jardinier, chez la citoyenne Blaise, à Metz » ; et elle commence comme la précédente par ces mots : « Mon cher Collin. »

2. La persécution de 1794, qui amenait à Rochefort les Missionnaires que nous venons de nommer, en conduisit d'autres à Bordeaux y subir aussi la peine de la déportation. Voici, pour ces derniers, les noms qui nous ont été communiqués par M. l'abbé Manseau :

ABOULEINE, Jean-Baptiste, né à Caussade, dioc. de Cahors, en août 1753 ; reçu dans la Congrégation le 25 mars 1772. Détenu au fort du Hâ et à la citadelle de Blaye ;

En 1797, une recrudescence de persécution religieuse se fit sentir; elle remplit de nouveau les prisons de prêtres et de religieux. La citadelle de l'île de Ré et les prisons de Rochefort reçurent un grand nombre de ces nouveaux confesseurs de la foi, parmi lesquels nous recueillons encore des noms de Missionnaires.

Les prêtres prisonniers dans la citadelle de Saint-Martin de l'île de Ré avaient la consolation de pouvoir de temps à autre célébrer le saint sacrifice de la messe; on conserve encore un ciboire de verre qui leur servit, et des canons d'autel ainsi qu'un pauvre ornement de serge qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes dans leur prison. Voici les noms de quelques Missionnaires qu'on a pu reconnaître et les renseignements sur chacun d'eux, tels qu'ils ont été fournis par M. le curé de Saint-Martin de Ré :

1° BOURQUIN, Jacques-Eugène, 32 ans, lazariste. Lurre (Besançon). Arrivé le 11 novembre 1798, libéré le 26 mars 1800. Retiré à Lurre.

2° GREFFIER, François, 32 ans, lazariste missionnaire. De Flagny (Besançon). Arrivé le 21 décembre 1798, libéré le 27 août 1800.

3° MOUILLARD, Jean-François-Léonard, 31 ans, lazariste. De Gévigny (Besançon). Arrivé le 11 novembre 1798, libéré le 10 janvier 1800. Retiré à Roze.

4° THIESDEY, Jean-Baptiste, 35 ans, lazariste. De Villeneuve (Besançon). Arrivé le 11 novembre 1798, libéré le 10 janvier 1800. Retiré à Villemeuve.

---

ANTOINE, « frère lazariste », de Saint-Amans (Agen). Détenu au fort du Hâ;  
CALVET, Jean, « frère lazariste », né en 1749; reçu dans la Congrégation en 1773. Détenu à la citadelle de Blaye, et sur le vaisseau *le Jeanty*;  
DEYNAC, « lazariste »; Cahors. Détenu à la citadelle de Blaye;  
FRAYSSÉ, Jean-Pierre, de Gourdon (Cahors); né le 18 octobre 1739; reçu dans la Congrégation le 17 septembre 1755. Détenu au fort du Hâ;  
GAUBERT, « lazariste », de Gourdon (Cahors). Détenu au fort du Hâ;  
LAUNET, Antoine, « frère lazariste ». Détenu à la citadelle de Blaye, au fort du Hâ et sur le vaisseau *le Républicain*;  
LEROY, François, « frère lazariste » (Tours); né dans le dioc. de Boulogne, en 1740; reçu en 1762. Détenu au fort du Hâ, et sur le vaisseau *le Jeanty*;  
NOLLET ou NAULET, Gabriel, « frère lazariste » (Agen). Détenu au fort du Hâ; désigné pour le *Jeanty*, non embarqué.

Pendant ce temps, d'autres Missionnaires étaient détenus à Rochefort, d'où ils ne devaient partir que pour aller expirer sous le climat meurtrier de Cayenne et de Sinnamari. C'étaient MM. Guin et Rimbault. M. Claude-François GUIN<sup>1</sup>, originaire du diocèse de Besançon, se montra un adversaire intrépide de la Constitution civile du clergé, et, rassuré par la tranquillité relative qui suivit la Terreur, il avait repris ostensiblement, depuis 1794, l'exercice du saint ministère. M. César-Auguste RIMBAULT<sup>2</sup>, originaire de Tours, faisait partie du personnel de notre établissement dans cette même ville ; lui aussi s'était remis avec confiance à travailler ouvertement aux œuvres de la religion. Quand la crise politique du 18 fructidor (4 septembre 1797) vint faire revivre la persécution, ils furent arrêtés, condamnés et dirigés sur les prisons de Rochefort. De là ils furent embarqués, le 12 mars 1798, pour la Guyanne, sur la frégate *la Charente*, et transférés le 25 avril suivant sur la *Décade*. Ayant été déposés enfin, tous deux, à Cayenne, vers le milieu du mois de juin, M. Guin y mourut de la fièvre putride, âgé de 45 ans ; c'était le 3 janvier 1799. M. Rimbault fut, lui, repoussé dans les déserts de Conanama. Ce climat dévorant et pestilentiel décimait ses confrères ; il se fit aussitôt leur infirmier et les servit avec une charité aussi tendre qu'empressée. Il aspira au milieu de ces soins les germes de la peste qui le dévora peu à peu, à Sinnamari, quand on l'y fit passer avec ceux qui survivaient : il y succomba, plongé en même temps dans la plus extrême misère, le 28 mai 1799<sup>3</sup>.

Notre établissement de Rochefort avait eu de laborieux ouvriers ; son histoire se termine par une liste de martyrs. Ce sont des souvenirs précieux pour nous et honorables pour la Congrégation ; nous sommes heureux d'avoir pu ajouter quelques noms à ceux des Missionnaires, confesseurs de la foi, qui étaient déjà connus. Leur vie et leur mort sont un exemple et un encouragement, en nos jours surtout où les événements semblent nous préparer un avenir de plus en plus incertain.

---

1. Né le 4 mai 1739 ; reçu dans la Congrégation le 9 août 1775.

2. Né le 7 juillet 1742 ; reçu dans la Congrégation le 3 janvier 1762.

3. *Mart. de la foi*, t. IV, p. 491 ; *Circ.*, t. II, p. 609 et 612.



## PROVINCE DE ROME

---

*Lettre de ma sœur CHEVROLAT, fille de la Charité, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Mort du prince Alexandre Torlonia, insigne bienfaiteur. — Douleur et reconnaissance des sœurs. — Couronne offerte par la ville de Rome. — Sympathie universelle. — Simplicité des funérailles.

Rome, Conservatoire Torlonia, 12 février 1886.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Toujours sous le poids de la perte immense que nous avons faite en la personne de notre illustre et si regretté bienfaiteur, je viens vous remercier de la part si grande que vous prenez à notre douleur, et des paroles si consolantes que vous avez bien voulu m'adresser. Je joins ici aux sentiments de la plus filiale reconnaissance quelques détails qui pourront vous intéresser et vous donner, s'il est possible, une plus haute idée encore de notre bon prince M. Alexandre Torlonia. Nous avons eu la consolation de le voir vendredi dernier ; il était venu à son ordinaire visiter Notre-Seigneur dans notre chapelle. Malgré son grand âge et sa faiblesse, il se prosterna très profondément, voulant toujours faire sa gémflexion d'une manière très respectueuse ; sa vue seule inspirait de la dévotion et manifestait la foi vive dont il était animé. Dimanche, il voulait encore venir au Conservatoire, après avoir fait sa promenade ordinaire et s'être arrêté dans

quelques églises où il avait prié avec ferveur ; mais le mauvais temps l'en empêcha. A peine rentré dans son palais, vers six heures environ, il se hâta d'aller saluer sa chère fille avec la tendresse la plus affectueuse. Puis, surpris tout à coup par une espèce de vertige, il demanda à son gendre, M. le duc de Ceri, de l'accompagner dans sa chambre. Celui-ci n'eut que le temps de le transporter sur son lit, où il expira presque aussitôt, vers six heures et demie. M. le duc nous fit avertir tout de suite, ajoutant ces mots partant d'un cœur plein de foi : « Avertissez vite la supérieure de Saint-Onofrio ; au moins on priera pour lui. » Je vous laisse à penser quelle fut notre peine ! car, non seulement nous perdions un bienfaiteur, mais surtout un père, un père si dévoué ! — Le dendemain matin, de très bonne heure, deux de nos sœurs se rendirent au palais. Là, elles trouvèrent, dans une modeste chambre, notre pauvre prince étendu sur un lit, recouvert avec la plus grande simplicité. Elles s'agenouillèrent à ses pieds, où elles étaient remplacées de deux heures en deux heures ; en sorte qu'il y eut toujours des sœurs auprès de lui. Les préparatifs de la chapelle ardente terminés, le défunt y fut transporté, revêtu de l'habit des religieux franciscains, à la famille desquels il appartenait en qualité de tertiaire. Il fut déposé dans cette salle, entourée d'une quantité de couronnes magnifiques. Une de ces couronnes était l'offrande de la ville de Rome ; on y lisait ces mots : *Rome à don Alexandre Torlonia*. Dans la salle attenante, quatre autels avaient été dressés ; on y célébra des messes depuis six heures et demie du matin du jour suivant jusqu'à midi. Les portes du palais furent ouvertes au peuple ; mais la foule était tellement grande, qu'on dut les fermer vers dix heures du matin.

L'enterrement était fixé pour cinq heures du soir. Nos sœurs s'y rendirent avec nos orphelines. Nous craignions de ne pouvoir entrer ; mais la garde renforcée avait formé un immense cordon sur la place, et nous arrivâmes au palais avec la plus grande facilité. Vers six heures environ, cent trente religieux franciscains, avec des torches allumées, commencèrent le défilé, puis venait le clergé, et enfin le corps du défunt, porté par les employés de la maison. Notre bon prince avait formulé dans son testament le désir d'être enterré sans pompe, ne désirant que des

prières ; elles ne lui manquèrent pas. Lorsqu'on arriva près de l'église paroissiale, un bruit confus et des cris de désordre se firent entendre. Les sœurs et les enfants tremblaient. Mais M. le duc, alarmé de ce qui venait d'arriver, nous fit conduire à l'église bien escortées, et ensuite jusqu'à Saint-Onofrio.

Le lendemain, les funérailles eurent lieu vers dix heures et demie. Une place nous était réservée ainsi qu'à nos chères enfants, tout près du corps de notre bon prince, non loin de M. le duc, M<sup>me</sup> la duchesse de Ceri et ses enfants. La haute aristocratie de Rome se trouvait là. Une tribune était occupée par six cardinaux, au nombre desquels on distinguait le cardinal Pecci, frère du Saint-Père, et son représentant. Le Roi lui-même s'y était fait représenter. La messe fut chantée par Monseigneur le vice-gérant, assisté par deux prélats du Vatican. Rien ne manqua pour honorer celui qui le méritait à tant d'égards.

Après la messe, le corps, porté dans un corbillard de troisième classe, pour répondre au désir de l'illustre défunt, fut dirigé vers Castel, auprès de feu M<sup>me</sup> la princesse son épouse. Arrivé là, les RR. Pères jésuites le reçurent, et la fosse fut recouverte aussitôt après. La population commença le chapelet, manifestant ainsi sa reconnaissance pour son généreux bienfaiteur. M. le duc distribua, là encore, d'abondantes aumônes, se montrant ainsi le digne fils d'un tel père.

J'ose espérer, mon très honoré Père, que ces quelques détails vous feront plaisir, et que vous nous aiderez, par vos bonnes prières, à supporter généreusement le coup qui nous a frappés ; vous voudrez bien prier aussi pour la famille de notre bon et regretté prince.

Veuillez agréer l'assurance de la respectueuse et filiale reconnaissance de la petite famille de Saint-Onofrio, et surtout de celle qui, dans les cœurs de Jésus et de Marie immaculée, a l'honneur d'être,

Mon très honoré Père,

Votre très humble et soumise fille,

Sœur CHEVROLAT,

I. f. d. l. C., s. d. p. M.

Nous ajoutons à cette lettre quelques détails tirés de l'*Univers* (n<sup>os</sup> des 12 et 16 février) : ces détails, qui mettent en lumière l'immense charité du prince Torlonia, sont on ne peut plus édifiants. En les publiant dans nos *Annales*, nous acquittions une dette de reconnaissance envers cet insigne bienfaiteur.

• Rome, 8 février.

« Un grand malheur vient de frapper la Ville éternelle, et Rome entière est dans le deuil. Le prince Alexandre Torlonia, son plus insigne bienfaiteur après le Saint-Siège, est mort hier à six heures et demie du soir, emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante, au retour de sa promenade habituelle en voiture. Le prince Torlonia était né le 1<sup>er</sup> juin 1800. Il avait donc quatre-vingt-six ans. Le prince Torlonia restera célèbre par le dessèchement du lac de Fucine, que les Romains eux-mêmes n'avaient pas pu accomplir, mais son nom sera surtout béni à cause de ses inépuisables charités et du noble emploi qu'il sut faire de son immense fortune. C'est à lui qu'on doit la magnifique restauration des églises du Gesù et de Sainte-Marie de la Victoire, le superbe autel de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer et le grand institut connu sous le nom de « conservatorio Torlonia », près de l'église de Saint-Honuphre, sur le Janicule.

« Dans cet institut sont maintenus quarante vieillards et quatre-vingts orphelines. Il y a en outre un asile d'enfance, une école professionnelle et un ouvroir, où trois cents enfants des deux sexes sont instruits, habillés et nourris, et un ambulatoire de chirurgie où les malades sont reçus et soignés gratuitement par les plus célèbres chirurgiens de Rome. Le prince Torlonia accordait encore des pensions à de nombreuses familles pauvres ou déchuës et faisait distribuer gratis, tous les ans, des milliers de livres de prières. Le budget ordinaire qu'il consacrait aux œuvres de charité s'élevait à plus de 400,000 francs par an, et au double de cette somme en y joignant les dons extraordinaires. Le prince Torlonia était aussi un vrai Mécène des arts, soutenant, encourageant et faisant vivre de nombreux artistes. Il possédait non pas une, mais plusieurs galeries, dont les plus célèbres sont : la villa Albani et le musée des antiques à la Lungara.

« Le prince Torlonia était le grand ami des jésuites. Il donna toujours l'exemple d'une piété sincère et d'un profond dévouement à l'Eglise et à son Chef. Tous les matins, à onze heures précises, on le voyait arriver au Gesù pour y entendre la messe, et il ne manquait jamais d'aller visiter les Quarante-Heures. Sa mort est une grave perte, presque irréparable pour l'Eglise, pour les arts et pour les pauvres.

« Le prince Torlonia ne laisse qu'une fille, mariée au prince Jules Borghèse, duc de Ceri. Le duc Torlonia, pro-syndic de Rome, est son neveu. Cette mort met en deuil les principales familles princières de Rome, telles que les Colonna, les Orsini, les Cesarini, les Chigi, les Borghèse, etc. La mémoire du prince Alexandre Torlonia sera bénie et regrettée de tous. »

« Les journaux de Rome publient le texte du testament de don Alessandro Torlonia, trouvé dans son bureau lors de la levée des scellés.

« Le testament est daté du 26 août 1884, jour de la fête patronale du regretté prince, et a la forme d'une lettre à sa fille unique, dona Maria Torlonia Borghèse, duchesse de Ceri :

« Je prie Dieu — dit don Alessandro Torlonia — de te protéger et de te donner les lumières nécessaires pour que toutes tes actions soient correctes et que tu obtiennes la vie éternelle, qui est le but principal auquel nous devons aspirer.

« Après cet exorde — qui me semble des plus nécessaires — je recommande avant tout mon âme à la Très Sainte Vierge Immaculée et à son époux saint Joseph, afin que, par leur intercession, il me soit donné d'obtenir la gloire éternelle du paradis. Mon corps, devenu dépouille, devra être revêtu des habits franciscains, et les funérailles devront être sans les pompes et sans les cortèges usités. Les suffrages devront être les mêmes que ceux que j'ai fait faire pour ma compagne bien-aimée, à côté de laquelle je désire avoir ma sépulture. Tu distribueras, le lendemain de ma mort, dans chaque paroisse, une aumône de deux cents francs.

« Puis suivent des dispositions pécuniaires concernant le patrimoine laissé par son père et considérablement augmenté par lui. Il recommande de donner des souvenirs à sa belle-sœur, la princesse Colonna ; à son beau-frère, Edouard Colonna, prince de Summonte et au prince Marc-Antoine Borghèse ; à son gendre, Jules Borghèse, duc de Ceri, il laisse l'usufruit du duché, et la nue-propriété à l'aîné des Borghèse-Torlonia.

« A chacun de ses petits-neveux il laisse une rente viagère de cinq mille francs. Aux employés et salariés de toute catégorie de sa maison qui ont vingt-cinq ans de service il laisse leur traitement à titre de rente viagère ; à ceux qui ont quinze ans de service il laisse la moitié de leur traitement à titre de rente viagère, et tous les autres toucheront à titre de legs six mois de leur traitement ordinaire.

« Puis, en pensant à une éventuelle laïcisation, il continue :

« Tu continueras à entretenir mon asile dans l'état et dans les conditions dans lesquels il se trouvera lors de ma mort ; si une autorité quelconque voulait s'en mêler, tu le ferais fermer sur-le-champ.

« Tu continueras toutes les pensions et aumônes que j'ai l'habitude de faire.

« Et après les autres dispositions testamentaires, le testament conclut de la façon suivante :

« Je t'embrasse, fille bien-aimée, avec toute l'affection paternelle, et je te recommande d'imiter les vertus angéliques de ta mère, ma femme tant chérie et aimée ; et à toi, Jules (son gendre), je recommande une union parfaite, une concorde affectueuse, et d'avoir toujours la pensée présente de tenir haut le nom de la famille comme j'ai toujours eu l'habitude de le faire ; je te recommande encore d'avoir soin, par ces temps si difficiles dans lesquels nous nous trouvons, de donner une bonne éducation religieuse et bourgeoise à vos enfants, afin qu'ils fassent honneur à la patrie, sans qu'ils puissent jamais confondre ce sentiment avec celui qui vient du libéralisme, qui le plus souvent dégénère en licence et libertinage. »

« Oui, mes bien-aimés, ne cessez jamais d'inculquer à vos enfants que la vraie félicité sur cette terre se trouve seulement dans le sein de la famille et dans l'accomplissement de ses devoirs.

« Je vous recommande encore une fois de tenir en vue le lustre de notre maison, non pas par ostentation et encore moins par orgueil, mais par amour-propre et par respect pour la situation dans laquelle, grâce à Dieu, la famille se trouve et dont tu es l'héritière.

« Cette lettre-testament est digne de celui qui l'a écrite et digne de ceux auxquels elle s'adresse. C'est un monument de plus qui rappellera la mémoire du tant regretté patricien romain. »

## PROVINCE D'ESPAGNE

---

*Lettre de sœur PINAT, fille de la Charité, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Visite à Carthagène : asile de l'Immaculée-Conception et hospicé des Enfants-Trouvés. — Visite à Cuevas de Vera. — La Sierra, hôpital des mineurs. — Maison de Lorca.

Madrid, 9 juillet 1885.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Ma sœur visitatrice, qui m'a donné la consolation de l'accompagner dans une de ses tournées, me charge de vous tracer une esquisse rapide des pays que nous avons traversés, et des œuvres que nos sœurs y accomplissent dans l'espérance que votre bénédiction toute paternelle attirera sur elles celle de Dieu, et contribuera ainsi à leur prospérité.

*Première station.* — Nous visitâmes d'abord l'asile de l'Immaculée-Conception de Carthagène. Cette maison est bien nommée, car, c'est l'asile et le foyer de toutes les œuvres de la ville. Mille enfants ou jeunes filles la fréquentent; il y règne une grande animation. On y remarque dans toute leur intégrité les mœurs et habitudes locales, même à l'église et dans les offices. Il en est de même dans nos chapelles qui, pour la plupart, sont chapelles publiques.

Je reviens à Carthagène. Parmi les enfants, 450 sont payantes, mais ce sont les messieurs de la *Junta* qui perçoivent les mois d'école: les sœurs ne touchent pas un sou; elles ont leur traite-

ment pur et simple. Le profit est pour les enfants pauvres ; il sert à donner les fournitures classiques. On tire de là ce qu'il faut pour nourrir toute l'année quatre-vingts enfants des plus malheureux ; déjeuner, dîner, tout est convenable. Les jours de fêtes, au moins vingt fois par an, elles ont des repas extraordinaires que les dames de la *Junta* viennent leur servir elles-mêmes. Dès qu'une enfant est malade ou quitte l'école, une autre la remplace : ce nombre de quatre-vingts est toujours intact. — Il y a cinq classes et un asile pour les enfants payantes ; le même nombre pour celles qui sont gratuites ; de plus, un ouvroir et un atelier de repassage. Un certain nombre de jeunes filles travaillent pour leur brevet supérieur, avec un cours supplémentaire ; les résultats sont satisfaisants. — Cette maison a donné naissance à quatre associations pieuses : la conférence de Saint-Vincent de Paul ; l'association des Dames de charité ; l'association des Mères chrétiennes, sous le patronage de sainte Anne ; celle des enfants de Marie, au nombre de 130 à 140, généralement recrutées dans celle des saints anges, qui comprend une soixante d'enfants des classes. — La visite des pauvres à domicile se fait souvent avec une dame et une sœur ; aucune famille nouvelle n'est admise dans l'Œuvre, sans qu'elle ait été visitée préalablement par une de ces dames et par la sœur servante, qui en rendent témoignage.

Enfin, chaque dimanche, été comme hiver, deux sœurs vont, le matin, à San Anton, petit village voisin, pour prendre les enfants de bonne volonté et les conduire à la messe. Deux autres sœurs y vont l'après-midi, et les réunissent de nouveau pour leur faire le catéchisme. C'est là qu'on va établir la succursale, d'après l'autorisation accordée par nos vénérés supérieurs.

La deuxième maison de Carthagène est celle des Enfants-Trouvés. Cette œuvre, qui doit être soutenue en partie par le gouvernement et en partie par les ressources d'une association de Dames de la ville, est en grande souffrance en ce moment, car toutes les ressources sont épuisées. Depuis notre départ, le gouvernement a versé une somme de trois mille francs, ce qui a un peu ranimé le courage de nos pauvres sœurs. Cette œuvre végète depuis longtemps et manque de sympathie. — Il y a aussi une



classe d'environ 120 enfants pauvres et un asile d'une centaine d'enfants. — L'asile de l'Immaculée-Conception et la maison des Enfants-Trouvés appartiennent aux œuvres.

*Deuxième station* à Cuevas de Vera, situé à douze heures en diligence de Lorca. La route est assez mauvaise. Le nom de *Cuevas* vient de cavités, caves. En effet, à l'entour du pays proprement dit, des milliers de gens logent dans des espèces de caves ou profondeurs creusées dans la montagne même et qu'ils ferment comme ils peuvent ; cela indique tout de suite les mœurs un peu sauvages de ces pauvres gens.

Autre détail non moins curieux. Il y a eu, pendant le carême, dans la chapelle de nos sœurs, une mission, qui a été bien suivie et a porté des fruits ; mais, vous ne vous doutez pas des préliminaires, mon très honoré Père. Représentez-vous deux de nos sœurs, accompagnées d'une dame, et arpentant les montagnes environnantes, armées de sonnettes qu'elles agitaient de distance en distance : elles voyaient sortir des centaines de gens des profondeurs de la terre, et elles les invitaient à venir aux exercices de la mission. Bon nombre ont répondu à l'appel.

Ici, les sœurs ont une grande liberté d'action ; elles sont respectées et aimées. Avec une image ou une médaille, elles obtiennent tout ce qu'elles veulent. L'hôpital de Cuevas est sous le vocable de San Antonio. Depuis quelque temps on y a adjoint des classes, où environ 300 enfants apprennent les premiers principes. Quand, à douze ans, elles savent un peu lire et écrire, elles se considèrent comme très savantes et s'en vont. On s'applique surtout à les bien instruire de la religion. — Il y a quelques internes dans la maison, en petit nombre ; les ressources manquent.

*Troisième station.* — La Sierra, hôpital des mineurs. Il y a quatre sœurs. — Cette petite maison offre tout à la fois les charmes de la vie active et de la vie contemplative. A l'intérieur, nos sœurs n'ont point le temps de s'y ennuyer ni de s'y reposer. Deux fois par jour, avant et après le travail des mineurs, elles ont des pansements très nombreux à faire ; les pauvres gens considèrent cette maison comme la leur, et ils ont raison puisque les sœurs ne sont là que pour eux.

Une des sœurs remplace en partie le chirurgien; elle ne se laisse point effrayer par les bras et les jambes mutilés, qu'elle raccommode de son mieux, en attendant la visite; et, ce qui est mille fois préférable, elle a le don de gagner leurs âmes, et de leur faire un bien incomparable. Dieu soit béni! Ces pauvres gens, travaillant toujours dans les ténèbres, prennent facilement des mœurs grossières. Les premières notions de la religion leur sont presque inconnues. Une fois blessés et à l'hôpital, ils deviennent doux comme des moutons, dociles comme des enfants, et apprennent leur catéchisme. Nos sœurs ont cette consolation, que personne ne meurt sans les sacrements, et, s'ils guérissent, ils ne quittent pas l'hôpital avant de s'être confessés et d'avoir fait la sainte communion. — Comme notre bienheureux Père doit aimer cette petite maison! Il y a aussi une classe pour les enfants des mineurs; elle est interrompue de temps à autre.

La bénédiction de la petite chapelle des sœurs vient d'avoir lieu. Elles auront prochainement un aumônier, qui, jour et nuit, sera à la disposition des malades. La demeure est voisine de l'hôpital; ce qui procurera la consolation à nos sœurs d'avoir chaque jour la sainte messe.

*Quatrième station.* — Il me reste à vous parler de Lorca, où diverses circonstances, indépendantes de notre volonté, nous ont fait résider plus longtemps. Cette maison comprend: hôpital, classes, orphelinat, ouvroir externe et œuvre des Enfants-Trouvés. Le local, qui est un ancien et vaste couvent de Franciscains, comporterait un grand nombre de malades, mais les ressources ne sont pas en rapport avec les besoins de la localité. On ne peut en admettre qu'un très petit nombre; la plupart sont des blessés.

Parmi les enfants des classes, quelques-unes donnent une petite rétribution pour aider un peu aux dépenses de la maison. Il y a des classes entièrement gratuites; mais, dans toutes se trouvent quelques enfants pauvres. Elles sont environ 600; on leur a donné vacances depuis un mois, à cause du choléra, qu'on redoute beaucoup à Madrid.

Les orphelines sont peu nombreuses, également faute de res-

sources. Les sœurs, n'ayant aucune dame patronnesse, ont la charge entière de ces enfants. Les personnes riches, avec le temps, viendront en aide aux nombreux pauvres de la localité, et leur rendront un véritable service. Plus tard aussi, la visite des pauvres à domicile pourra s'établir. Nos sœurs, n'ayant pas de ressources suffisantes pour leur hôpital, ne peuvent disposer de rien pour leurs autres pauvres. Quant aux petits enfants trouvés, on ne peut même pas payer les nourrices, et on est obligé de les donner à ceux qui se présentent pour ne pas les voir mourir de faim.

J'arrête ce récit, trop long pour vos occupations, mais non pour votre cœur de père qui, je le sais, s'intéresse si vivement à toutes les œuvres. Je demande pour chacune d'elles votre bénédiction la plus paternelle, et aussi pour celle qui a l'honneur d'être,

Mon très honoré Père,

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur PINAT,

L. f. d. l. C. a. d. p. M.

---

*Lettre de la même au même.*

Le choléra à Carthagène. — Fuite de 15,000 personnes. — Travaux incessants. — Mort des sœurs Hernandez, Bouchy et Lamoureux. — Dévouement des médecins et des sœurs. — Dispositions religieuses des mourants. — A Madrid, quelques cas seulement.

Madrid, 8 août 1885.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Il y a juste un mois, le 9 juillet, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer une petite relation du voyage de ma sœur visitatrice. Par suite de diverses circonstances, notre pli est resté à l'ambassade jusqu'à aujourd'hui; il vous arrivera en même temps que celui-ci.

Je m'étais étendue longuement sur les œuvres de l'asile de l'Immaculée Conception de Carthagène. Ma sœur visitatrice a pensé qu'il était utile de vous faire aujourd'hui un tableau de cette maison, qui a complètement changé de face depuis que le choléra y est entré, il y a environ six semaines. Pour mieux garantir l'authenticité de ces détails, je me bornerai à copier presque textuellement les principaux passages des lettres de ma sœur Massol. Votre cœur de Père se réjouira de pouvoir constater, d'une part le développement des œuvres que le bon Dieu bénit visiblement, et, d'une autre, la protection dont il entoure nos sœurs.

3 juillet. — Notre maison prend l'aspect d'une maison de charité; c'est d'ici que partent à peu près tous les secours; nous préparons 400 rations de viande, lard, pommes de terre, riz, pour le compte d'une société de bienfaisance. De plus, cinquante familles des conférences viennent chercher tous les secours dont elles ont besoin, et vingt familles de pauvres honteux reçoivent ici un franc tous les jours, pour qu'ils ne meurent pas de faim. — Quinze mille personnes ont quitté la ville cette semaine; dans notre rue, il ne reste que monsieur le curé et nous. Il ne nous est pas possible d'aller visiter les malades, car on met en quarantaine, pendant 15 jours, tous ceux qui entrent dans les maisons des cholériques. Il n'y a encore eu que 11 cas et 7 morts. — Les jours suivants, l'épidémie augmenta; presque tous les cas étaient mortels.

11 juillet. — Depuis ce matin une nouvelle œuvre fonctionne. Deux de nos sœurs font leur première visite aux cholériques. On a établi dans la maison une ambulance, avec un médecin, un prêtre, un membre des conférences de garde; un autre, actif, pour soigner les hommes, deux sœurs et plus, s'il en est besoin. On donnera aux malades tous les soins et tous les médicaments anticholériques. Je recommande cette nouvelle œuvre à vos bonnes prières, afin que nous fassions aux âmes le plus de bien possible. Depuis 15 jours, je refusais de donner des sœurs, ne consentant pas à ce qu'elles fussent enfermées; le maire est venu hier me dire que les sœurs jouiraient du même privilège que les médecins et pourraient entrer et sortir.

Le bon Dieu prépare les choses tout doucement et de la manière la plus consolante pour une fille de la Charité.

Nous donnions au fourneau 450 rations; à partir de lundi, on en donnera 550 : tout cela nous crée une occupation considérable dont nous bénissons Dieu.

12 juillet. — Tous ces nouveaux offices marchent bien ; notre ambulance a déjà contribué à guérir quatre malades ; et comme nos sœurs sont toujours suivies des médecins spirituels et corporels, ceux qu'elles ont visités ont reçu les derniers sacrements. De la maison, nous leur envoyons les bouillons et les médicaments.

Le médecin m'a offert d'expliquer à nos sœurs en une conférence tout ce qu'il savait du choléra, afin qu'elles prennent toutes les précautions possibles et n'apportent pas la contagion à la communauté. Il a expliqué cela si clairement, que toutes l'ont compris ; nous suivons toutes les recommandations qu'il nous a faites, et j'espère que le bon Dieu nous gardera.

14 juillet. — Ma sœur Bouchy est attaquée du choléra depuis hier soir : c'est une attaque bénigne, mais prise un peu tard. J'ai placé une de mes compagnes pour la soigner ; j'irai et viendrai.

18 juillet. — Ma sœur Bouchy est bien. — Ma sœur Hernandez se meurt. — La nuit dernière, don Manuel, le secrétaire, est mort. — Trois de mes compagnes sont aux Enfants-Trouvés pour aider nos sœurs. Plusieurs d'entre nous sont indisposées ; le reste de la communauté ne peut suffire au travail de la maison.

Si, d'un côté, la main du bon Dieu s'appesantit sur nous, d'un autre, il déverse ses bénédictions sur nos nouvelles œuvres ; tous les malades que nos sœurs visitent les reçoivent avec le plus grand bonheur ; aucun n'est mort sans confession, et ceux qui guérissent sont on ne peut plus reconnaissants. Notre médecin est d'un dévouement sans pareil. Comme il a été l'initiateur de la visite à domicile, il aide énormément nos sœurs et est toujours à côté d'elles au moment du danger. Les aumônes sont abondantes, et si le fléau ne nous touchait pas de si près, nous n'éprouverions que des jouissances. — L'épidémie augmente.

19 juillet. — Nous sommes dans la plus grande angoisse : ma sœur Lamoureux est prise, deux nourrices aussi ; la maison est un vrai foyer, et je suis obligée d'y envoyer mes compagnes ! — Ma sœur Bouchy est plus mal.

20 juillet. — Quelle fête de saint Vincent nous avons passée ! Ma dépêche d'hier vous a appris la mort de sœur Hernandez. Le soir, ma sœur Lamoureux rentrait fatiguée, et est allée se coucher ; cette dernière impression a achevé de tuer ma sœur Bouchy. La congestion cérébrale s'est déclarée ; et, malgré les soins des quatre meilleurs médecins de la ville, elle a expiré. — Notre médecin est notre soutien dans ces pénibles moments ; il ne quitte presque pas la maison, c'est lui-même qui nettoie, désinfecte, travaille comme un homme de peine. A peine a-t-il vu ma sœur Hernandez, qu'il a démonté tous les lits et les a descendus à une heure du matin ; depuis lors, il ne nous quitte que pour faire les visites les plus pressées. — Nos sœurs sont animées du meilleur esprit et se sont surpassées auprès de nos pauvres compagnes des Enfants-Trouvés. Elles sont harassées de fatigue et tuées d'impression : personne ne peut résister à ce travail. Sans un miracle, il est certain que nos sœurs seront victimes de la contagion, car il a fallu tout faire, laver, soigner les enfants, etc. Nous venons de les placer tous. Ma sœur Almaraz, seule des quatre sœurs de la maison qui a survécu, n'a encore rien, mais elle est découragée.

21 juillet. — Hier soir, ma sœur Lamoureux était très bien, nous la croyions guérie ; mais, à onze heures de la nuit, sentant qu'elle était perdue, elle a fait appeler le médecin, qui ne l'a plus quittée pendant les quelques heures qu'a duré sa terrible agonie. Après s'être confessée en pleine connaissance, elle a renouvelé ses saints vœux, reçu l'extrême-onction et édifié par sa résignation et son esprit de foi. Quelques heures après elle était morte.

Une de nos dames m'a prêté sa maison. J'y ai fait transporter ma sœur Almaraz, et lui ai donné pour compagnes deux de nos sœurs ; deux femmes iront y coucher. Quand le comité sanitaire l'y autorisera, elle viendra chez nous. Nos dépenses sont grandes : on brûle tout le mobilier, le linge qui se trouve dans

les chambres des cholériques ; ce soir, on va brûler le lit complet de notre pauvre sœur, et c'est la troisième fois en quatre jours.

22 juillet. — Six de nos sœurs ont été en contact continu avec nos chères défuntes, elles les ont soignées, ensevelies. Le bon Dieu continue de nous préserver. — L'épidémie est dans toute sa force. — Nos sœurs ont repris leurs visites forcément interrompues. La maison des Enfants-Trouvés va être évacuée. Ma sœur Almaraz est forte et courageuse ; le médecin l'a fait rester au lit par prudence, car on craint qu'elle ne soit inoculée.

23 juillet. — Tout le monde va bien, même sœur Almaraz. Hier soir, à neuf heures, on est venu me faire lever, parce que les habitants de la rue des Laveuses s'étaient révoltés et voulaient brûler le linge que j'avais donné à blanchir des Enfants-Trouvés. Ce n'était pas celui de nos sœurs, qui n'existait plus, mais seulement celui des enfants dont aucun n'est malade. Il y avait un millier de pièces que j'avais fait bouillir avant de les faire sortir de la maison. Il m'a fallu aller chez notre président pour calmer les esprits et arranger cette affaire. Chaque jour de nouvelles difficultés se présentent.

28 juillet. — Demain, nous préparerons 650 rations ; nos sœurs qui visitent les pauvres ont toujours la consolation de les voir mourir bien préparés. Le travail constant, la nécessité de vaquer à d'autres occupations et, par-dessus tout, la grâce de Dieu nous aident à surmonter la peine que la perte de nos chères sœurs nous cause. Ma sœur Almaraz est avec nous forte et courageuse.

31 juillet. — Le bon Dieu continue de nous garder, nos santés sont bonnes.

3 août. — La journée d'hier a été mauvaise : 88 cas, 32 morts. Le nombre des rations s'élève à 700.

La maison des Enfants-Trouvés est ma plus grande peine ; les nourrices sont constamment sur moi pour avoir de l'argent ; il nous arrive des enfants de cholériques dont nous ne savons que faire.

Enfin, 5 août, dernières nouvelles : santés bonnes, épidémie stationnaire, 78 cas.

Voilà, mon très honoré Père, un compte rendu fidèle jusqu'à ce jour. Quand l'épreuve se terminera-t-elle ? C'est le secret de Dieu. Pourquoi a-t-il frappé cette petite maison qui n'était nullement exposée, et préservé toutes nos sœurs de l'Asile, vivant constamment au milieu de la contagion ? C'est un autre secret qui ne se dévoilera que dans l'éternité.

Ici, à Madrid, nous n'avons que quelques cas isolés. Si le fléau nous envahissait, la visite des pauvres ne nous serait pas permise, car on les emporte immédiatement à l'hôpital, et on cerne la maison ; mais, dans le cas où la liberté nous serait laissée, j'espère que Notre-Seigneur me fera la grâce d'être du nombre des privilégiées qui les visiteront. Vous me l'obtiendrez par vos prières.

Ma sœur visitatrice vous offre son plus filial respect ; nous vous demandons votre bénédiction la plus paternelle, J'aime à penser que vous avez reçu, par ce même courrier, nos lettres du 9 juillet dont nous attendons la réponse.

Veuillez agréer la nouvelle assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Mon très honoré Père,

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur PINAT,

L. f. d. l. C. a. d. p. M.

---



# PROVINCE DE PORTUGAL

---

*Lettre de M. SCHMITZ, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Missions bénies de Dieu. — Plusieurs communions attendues jusqu'à sept heures du soir.

Prazères, 23 août 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Je suis heureux de vous informer que vos enfants de Madère ont, cette année encore, le plaisir de se trouver aux travaux des missions. M. Varet, malgré son âge et son peu de santé, toujours vaillant quand il s'agit de travailler pour le bon Dieu, a été chargé avec moi de parcourir sept paroisses, que Monseigneur, notre si dévoué et zélé évêque, veut visiter bientôt. Nous avons l'intention de vous envoyer, les missions finies, une relation détaillée. Mais, dès maintenant, nous avons à cœur de vous dire que le bon Dieu a bien voulu nous bénir au delà de nos espérances. L'affluence des peuples aux sermons et aux confessionnaux est grande. Encore avant-hier, nous avons donné la sainte communion à plusieurs personnes à sept heures moins quelques minutes du soir : elles étaient venues dans la matinée et ne voulaient pas quitter les confessionnaux qu'elles ne fussent réconciliées. Non seulement des femmes, mais aussi des hommes attendent patiemment leur tour pendant dix à douze heures. Où nous sommes actuellement, même des nonagénaires se font porter ou conduire à l'église pour ne pas perdre la grâce de la sainte mission.

Veillez bien nous aider, avec le puissant secours de vos prières et de votre paternelle bénédiction, et croyez-moi toujours, dans l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée

Mère, et avec l'expression du plus profond respect et de la plus filiale affection,

Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble enfant et serviteur,

P.-ERNESTO SCHMITZ,

I. p. d. I. M.

---

*Lettre de M. FRAGUES, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Succès d'examens attribué à l'invocation du Vénérable Perboyre.

Santa Quiteria, Felgueiras, 9 décembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Nous avons tous lu avec édification la *Vie du Vénérable Perboyre* que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il y a quelques semaines. Je vous remercie de ce précieux souvenir, qui est venu accroître en nous la dévotion que nous avons déjà en notre saint martyr. Les *Annales* ont parlé plusieurs fois de la protection que le Vénérable Perboyre accordait aux candidats qui s'adressaient à lui au moment de leurs examens. A Santa Quiteria, nos élèves ont fait cette année l'heureuse expérience de cette vérité; le résultat a dépassé toutes nos espérances : sur soixante-dix examens, il y a eu à peine trois échecs, et parmi les soixante-sept reçus, quatorze ont obtenu une distinction.

Pleins de reconnaissance pour un si grand bienfait, nous désirons avec ardeur pouvoir bientôt rendre, à celui qui a exaucé nos faibles prières, le culte public dont l'Église honore les saints.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Monsieur et très honoré Père,

Votre enfant très dévoué,

A. FRAGUES,

- I. p. d. I. M.

## PROVINCE D'IRLANDE

---

*Lettre de sœur ROBINSON, sœur servante de l'École industrielle de Liverpool, à ma sœur N., à Paris.*

Conversion extraordinaire attribuée à la Médaille miraculeuse.

27 mai.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Nous avons été témoins d'un prodige de grâce, opéré par la médaille miraculeuse, dont je tiens à vous donner connaissance, pour la gloire de notre Immaculée Mère.

Une pieuse femme, propriétaire d'une petite papeterie, venait souvent chez nous, depuis un an ou deux, pour nous demander de faire célébrer des messes à son intention. Le 14 courant, elle vint de nouveau, et nous exposa sa peine, en demandant des prières, avec les plus vives instances. Son père, un vieillard septuagénaire, était à l'extrémité, et refusait absolument de se réconcilier avec Dieu. Il y avait cinq ans qu'il avait cessé de s'approcher des sacrements à Pâques, ainsi qu'il en avait eu l'habitude auparavant, et, depuis, les sentiments qu'il exprimait étaient tout à fait impies; il traitait les mystères de la religion de fables, et tenait à ce sujet des propos qui faisaient la désolation de sa fille. Pour consoler cette pauvre femme, je priai une de nos sœurs de se rendre immédiatement auprès du malade. Elle y alla, mais, au premier mot qu'elle hasarda sur la question du salut, il l'arrêta, lui disant carrément: « Ce genre de conversation n'est pas de mon goût, je n'en veux pas. »

Le lendemain, j'envoyai une autre sœur, qui, après lui avoir témoigné beaucoup d'intérêt, et causé longtemps avec lui de son mal, finit par lui offrir une médaille miraculeuse. Alors il s'emporta, s'écriant qu'il n'avait pas besoin des sœurs, qu'il ne voyait pas pourquoi elles l'importunaient avec leurs visites, et qu'elles et leurs médailles pouvaient aller en enfer !

Notre bonne sœur se retira tout interdite, mais elle laissa la médaille à sa fille, lui recommandant de la mettre au cou du malade, s'il y avait moyen. Cette pieuse femme, profitant d'un moment où il dormait, réussit à le faire sans qu'il s'en aperçut. Le lendemain, sa main rencontrant la médaille, il l'ôta de son cou, et la regardant : « Voyez, dit-il à sa fille, ce que la petite a mis sur moi ! » (Il parlait de sa petite-fille, un enfant de 8 à 9 ans, qui venait souvent dans sa chambre) et, sans faire attention apparemment à ce qu'il faisait, il la passa lui-même à son cou. J'aurais dû dire que ce malheureux avait un cancer à la lèvre supérieure. Ayant subi plusieurs opérations, il était tellement aigri par la souffrance, aussi bien que par le sentiment de sa difformité, qu'il se révoltait intérieurement contre Dieu ; il osait l'accuser d'injustice à son égard, en lui envoyant un pareil mal.

Le vendredi, 17, le saint sacrifice fut offert de nouveau pour ce vieillard, tandis que sa pieuse fille, les sœurs, les enfants, s'efforçaient de faire violence au Ciel, afin d'obtenir sa conversion. Le lendemain, la sœur, qui avait été le voir en premier lieu, y retourna, mais seulement dans l'intention de consoler un peu sa fille ; elle craignait que sa vue ne fit qu'exaspérer le malade ; car un bon prêtre, qui avait la constance d'aller tous les jours s'informer de ses nouvelles, n'avait pu rien obtenir de lui. Cependant, la bonne femme insista tellement pour qu'elle montât auprès de son père, qu'elle finit par consentir. Elle le trouva, hélas ! presque à l'agonie, et persistant dans son endurcissement. Alors, vivement émue, à la pensée du sort éternel qui l'attendait, elle ne put se contenir : « Ne voyez-vous pas, lui dit-elle, que vous êtes sur le bord de l'enfer ? Voulez-vous vous y précipiter ? » En disant cela, elle se mit à genoux, suppliant Dieu, tout haut, d'avoir pitié de ce pauvre pécheur. Elle pria ainsi quelque temps, quand elle s'aperçut qu'il faisait un effort

pour faire le signe de la croix, et s'unir à ses prières. Pleine d'espérance, elle lui proposa immédiatement de voir un prêtre; il y consentit. On le fit venir en toute hâte, et le malade, ayant fait sa confession avec de vifs sentiments de pénitence, reçut l'extrême-onction à l'édification de tous les assistants; il fut impossible de lui donner le saint viatique, parce qu'il ne pouvait pas avaler la sainte hostie.

La sœur, revenant le lendemain dimanche, le trouva tout occupé de Dieu, tenant à la main un crucifix, dont il ne voulut plus se séparer; et, jusqu'à son dernier moment, qui ne tarda pas à venir, il consola ceux qui l'entouraient par l'expression de la foi et de la piété les plus sincères.

Nous pouvons donc espérer que, grâce à la protection de Marie immaculée, son âme aura été reçue favorablement par le Dieu miséricordieux, qui est toujours prêt à accorder le pardon au pécheur repentant.

En Lui demandant grâce pour tant de brebis égarées, que nous voyons errer loin de Lui, je demeure, en son amour et celui de Marie immaculée,

Votre très affectionnée

Sœur ROBINSON,

I. f. d. I. C. s. d. p. m.

---

*Lettre de M. O'CALLAGHAN, prêtre de la Mission,  
à M. TERRASSON, secrétaire général.*

Départ et voyage pour la Mission de Sydney, en Australie.

Sydney, 6 novembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Son Eminence le cardinal Moran, ayant exprimé un grand désir de voir une maison de notre compagnie s'établir dans son

diocèse de Sydney, en Australie, notre très honoré Père décida que deux prêtres de notre province d'Irlande prendraient les devants pour examiner la situation, juger sur les lieux de l'avenir de ce projet et lui en rendre compte. M. Boyle Antoine et moi, nous fûmes désignés à cet effet.

Après notre retraite annuelle, nous fîmes nos préparatifs. C'était le 16 septembre que nous devions nous embarquer sur la *Liguria*, — bateau à vapeur de la *Orient Line*, — en partance de Londres pour Sydney ; traversée de 12,029 mille anglais, c'est-à-dire, à peu près 4,500 lieues françaises.

Le 14 septembre je partais du collège de Saint-Vincent de Castleknock, après avoir dit adieu à nos étudiants, à mes confrères et à nos coadjuteurs. Les adieux prolongés, les acclamations enthousiastes, et de ferventes prières me suivirent loin de cette demeure aimée et de ces collines chéries. J'arrivai pour dîner à Saint-Joseph de Blackrock. Là, l'enthousiasme de la province pour les missions étrangères se manifesta hautement : vingt des prêtres de la province entouraient le visiteur avec les étudiants et les séminaristes. Les supérieurs de sept maisons étaient présents ; et un grand nombre de prêtres vinrent avec le visiteur à Kingstown, d'où part le paquebot pour l'Angleterre. Je devais trouver à Londres M. Boyle, mon digne confrère et mon cher compagnon de voyage. Il était allé à Paris passer quelques jours, voulant puiser à sa source l'esprit primitif de saint Vincent, prendre les instructions de notre très honoré Père et recevoir sa bénédiction pour cette première mission étrangère acceptée par notre province.

A Londres, j'eus le bonheur de visiter le nouveau séminaire interne de nos sœurs à *Mill-Hill* ; c'est un établissement magnifique où l'on trouve tout ce qu'on peut désirer.

Le 16 septembre nous nous sommes embarqués sur la *Liguria*. Son Éminence le cardinal Moran était à bord accompagné de onze prêtres et de seize religieuses. Un oratoire avait été préparé pour le saint sacrifice de la messe. Nous avons eu la consolation de l'offrir tous les matins. Que Notre-Seigneur est bon de descendre sur notre vaisseau avec ses grâces, ses miséricordes et ses bénédictions !

Le 18 au matin, nous nous trouvons devant le port de Plymouth. Dix prêtres offrent le saint sacrifice; un second autel a été érigé dans ma cabine. Quel honneur! quel privilège! *Vere Dominus est in loco isto et ego nesciebam*. Le temps est beau et la mer comme un lac. A midi, nous voguons vers le golfe de Gascogne. La journée est belle.

Le 19, le vent s'élève et les vagues commencent à se couvrir d'écume pendant que nous cinglons vers la belle terre d'Espagne.

Dimanche matin, à 5 heures, nous apercevons le cap Finistère, illuminé par les premiers feux de l'aurore, et bientôt après par les rayons du soleil levant. Aujourd'hui, à midi, nous avons fait 320 milles anglais depuis samedi midi. La messe a été célébrée sur le pont dans une chapelle improvisée, et le cardinal Moran a prêché. Le temps est magnifique, la mer parfaitement calme. Ceux qui avaient été malades hier et avant-hier sont tout à fait rétablis.

Lundi. Nous voguons rapidement le long des côtes de Portugal et d'Espagne, et nous apercevons Gibraltar à la clarté de la lune.

Mardi 22. La Méditerranée est un peu rebelle aujourd'hui et ses vagues sont agitées; mais ce spectacle est imposant et il nous rappelle la majesté et le pouvoir du grand Dieu qui conduit heureusement notre barque au milieu des vagues irritées.

Mercredi et jeudi nous apportent un temps favorable pour écrire toutes nos lettres, la mer étant calme. Nous atteignons Naples de très bonne heure, le vendredi 25. Notre arrivée était attendue par nos confrères. M. le visiteur a eu la bonté de nous envoyer chercher de bon matin, pour nous conduire chez eux et nous montrer la ville. Nous voici à notre maison dans la *strada Vergini*. C'est un très grand bâtiment, renfermant trente prêtres dans la communauté et quatre-vingts élèves dans le collège. L'église est très belle et riche dans tous ses ornements. Nos confrères eurent la bonté de nous montrer l'image miraculeuse qui conserve l'empreinte de la main en feu d'une damnée. Je ne pus qu'être doublement impressionné, et de terreur à la vue de la vengeance de Dieu sur le péché, et de reconnaissance pour sa très grande miséricorde envers moi qu'il a si souvent épargné. J'ai vu en quelque sorte sa divine colère avec mes yeux et je l'ai touchée avec mes mains.

Nous visitâmes la cathédrale dédiée à saint Janvier. C'était pendant l'octave de sa fête, et je trouvai incontestables les preuves du miracle attribué à ses saintes reliques. Nous arrivâmes juste à temps (10 heures le matin) pour voir la procession des évêques et Monsignori, portant les saintes reliques au maître-autel. Notre excellent frère coadjuteur nous donna une bonne place près de la balustrade. La tête du saint reposait du côté de l'Évangile, enfermée dans un buste d'argent, surmonté d'une mitre. Un évêque tenait la boîte d'argent renfermant la fiole du sang miraculeux. Un verre placé de l'un et l'autre côté de la boîte, pendant qu'un assistant tenait par derrière un cierge allumé, donnait à chacun la facilité de voir la fiole, et de se convaincre que le sang était parfaitement coagulé et solide. L'évêque montre la boîte de tous les côtés ; et comme alors la foule empressée franchit la balustrade et s'agenouilla jusque sur les marches de l'autel, nous nous trouvâmes sur la plus haute marche, et nous eûmes toute facilité de bien examiner. Le peuple priait et suppliait le Saint à haute voix, pendant que l'évêque tournait le reliquaire dans toutes les directions possibles, en haut et en bas, et cela durant environ un quart d'heure. Le clergé et le peuple qui remplissait l'église récitèrent à haute voix le symbole de Nicée ; puis la boîte contenant la fiole du sang miraculeux fut de nouveau montrée par l'évêque. Après environ six minutes, le sang coagulé commença à remuer, d'abord d'un côté, puis dans toutes les directions, et la fiole se trouva pleine d'un sang rouge liquéfié. A un signal, toute l'église retentit du chant du *Te Deum*. Durant le reste du jour la relique fut vénérée par les fidèles.

Plus tard nous visitâmes tout seuls le musée et nous vîmes toutes les curiosités provenant des fouilles faites à Pompéi et à Herculaneum. Leurs mosaïques et leurs fresques, qui datent de deux mille ans, leurs statues, leur vaisselle de bronze, leurs dieux domestiques racontent leur histoire.

Nous quittâmes la ville et la magnifique baie de Naples, le jour même de notre arrivée, le 25 septembre, à cinq heures et demie du soir. Nous prîmes congé du Vésuve ; et comme les ombres de la nuit s'étendaient sur les flots, pendant que nous vo-



guions rapidement le long de ses laves enflammées, nous pûmes les voir briller avec éclat, jusqu'à ce qu'une autre montagne cachât celle-là à notre vue.

Le matin du 26, la *Liguria* se balançait gracieusement dans le classique détroit de Messine, laissant Scylla à notre gauche et Charybde à notre droite. La vue est splendide et la mer délicieusement calme. Nous n'avons pas eu de pluie depuis notre départ de l'Angleterre. Messine apparaît charmante aux rayons du soleil levant, et Reggio resplendit sur la côte italienne.

Le 27, nous apercevons l'île de Crète, dont les montagnes et les côtes rocheuses se détachent sur l'horizon. Plus tard à la tombée de la nuit, le phare de l'île Govdo nous dirigea sûrement de ce côté. — Nous ne pûmes rien voir du mont Ida, malgré ses huit mille pieds de haut, parce que, durant la nuit, nous cinglâmes vers les bouches du Nil et Port-Saïd. Nous arrivâmes à ce port, le mardi 29 septembre, à sept heures du soir. Comme Naples, d'où nous venions, était déclaré infecté du choléra, vu qu'il régnait à Palerme en Sicile, nous fûmes mis en quarantaine. On ne permit à personne de descendre à terre, ni à aucun étranger de venir à bord. Ce port de Saïd est un lieu aride et plat, ainsi que les deux rives du canal. Pas un brin d'herbe ni un arbre, excepté parfois aux petites stations. Le canal à quatre-vingt-huit milles anglais de long et parfois seulement soixante pieds de large. Nous quittâmes Port-Saïd le matin du 30 septembre, et quand l'heure du repos arriva, nous étions dans le lac Amer. Nous pûmes voir, au milieu de l'isthme, le passage par lequel la sainte famille dut fuir de la terre sainte en Egypte.

Samedi 3 octobre, nous aperçûmes le mont Sinaï, qui a sept mille pieds environ de hauteur. « Sur ce sommet, pensais-je en moi-même, a été donné cette loi sainte, d'après laquelle un jour les hommes prendront place à la droite ou à la gauche du souverain Juge. Combien nous doit être sacrée, cette loi ! respectable, cette sainte montagne ! »

Nous voici dans la mer Rouge. Le passage à travers l'isthme de Suez n'avait pas été trop pénible, car nous étions un peu rafraîchis par une brise très agréable ; la chaleur était modérée. Mais, du 3 au 8 octobre, elle se fit grandement sentir. Les journées

étaient accablantes et les nuits l'étaient plus encore. Dans le salon, quoique tout fût ouvert et les ventilateurs en pleine activité, le thermomètre marquait 90° Farenheit et dans les cabines jusqu'à 100 degrés (environ 32° centigrades). Le 8 octobre, à midi, nous tournons le cap Gardafui. — Le 11 octobre, à sept heures du soir, nous traversons l'Équateur, et nous nous trouvions pour la première fois dans l'hémisphère austral. Pendant la journée nous avons souvent admiré une multitude de poissons volants, s'élevant sur les eaux, et resplendissant aux rayons du soleil, et, pendant la nuit, les bulles d'eau phosphorescentes brillant au milieu du sillon d'écume que trace sur les eaux la noble *Liguria*.

Le 28 octobre, nous atteignons une position vis-à-vis Adélaïde, qui promet d'être, dit-on, la future Brindisi de l'Australie. Nous visitâmes cette nouvelle et pittoresque cité renfermant, y compris les faubourgs, soixante mille habitants. L'évêque fût extrêmement aimable à ses compatriotes. Sa Grandeur avait mis un bateau à vapeur à notre disposition ; et, à la gare, une voiture nous attendait. Nous nous rendîmes chez les dominicaines, pour leur faire une petite visite et nous acquitter de différentes commissions. — Le 30 octobre, nous visitons Melbourne, la plus grande et la plus imposante cité des Antipodes. Elle renferme avec ses faubourgs deux cent vingt-huit mille habitants. Aujourd'hui, fête de Saint-Charles Borromée, nous entrons enfin dans cette magnifique baie de Sydney, sans rivale au monde. Sur nos têtes le ciel d'Italie ; la brise qui rafraîchit nous ferait croire que nous sommes en Irlande, si le brûlant soleil, qui darde sur nous ses rayons, ne dissipait bien vite cette illusion. Une véritable flotte de steamers richement pavoisés, et chargés, de la poupe à la proue, d'une foule qui trépidait d'enthousiasme, voltige sur les eaux, se forme en ordre autour du tender spécial *la Marie* qui porte son Eminence, et nous escorte au son des instruments, jusqu'au quai, en faisant retentir les airs et les flots de ses acclamations prolongées. Sydney tout entier s'est mis en fête pour recevoir son premier cardinal. — Les drapeaux et les bannières flottent dans les airs ; les orphéons font éclater leurs plus joyeuses harmonies. Peu à peu la procession se forme, et, à travers les plus belles rues de la cité, nous conduit

jusqu'à la cathédrale. Un chœur aussi nourri que varié fait retentir ce nouvel édifice du chant du *Te Deum*. Son Eminence répond aux adresses que viennent de lui présenter les évêques de six diocèses, au nom du clergé et des fidèles.

Nous voici, pauvres enfants de saint Vincent de Paul, en présence d'un nouveau monde, n'ayant pour toute force que notre confiance dans la Providence, qui, là comme partout, nous soutiendra par la vertu toute-puissante de la croix du Sauveur.

En me recommandant à vos prières, je suis,

Monsieur et très cher confrère,

Votre très dévoué serviteur,

M. O'CALLAGHAN,

I. p. d. I. M.

---

# PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

---

*Lettre de sœur N. à M. FIAT, Supérieur général.*

Office pontifical dans le rite bulgare, à Salonique. — Firman qui enlève aux catholiques beaucoup d'églises. — Plusieurs mésaventures des ministres protestants.

Salonique, 18 avril 1885.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Lorsque au milieu de l'épreuve surgit une consolation, naturellement le cœur se porte vers le chef de la famille, et l'on se hâte de la lui annoncer, pour le faire jouir avec nous du bien qu'opèrent ses enfants. Voilà, très honoré Père, ce que je fais en ce moment, m'autorisant de l'indulgence toute paternelle avec laquelle vous avez toujours daigné m'accueillir.

Ce matin, une fête bien touchante réunissait les catholiques de notre ville dans la petite église que vous connaissez, mon Père. Quelle était donc cette fête? Le millénaire de la mort de l'apôtre des Bulgares, saint Méthode; et c'était son successeur sur le siège épiscopal de la Macédoine, votre fils, très honoré Père, le premier évêque Bulgare catholique depuis la séparation, qui officiait pontificalement, et sans rien ôter à la pompe extérieure qu'exige le rite bulgare pour la célébration de la messe solennelle.

Permettez-moi, très honoré Père, de vous donner le détail d'une fête si chère à tous les cœurs sincèrement dévoués à la Mission bulgare.

Le chant des matines, commencé à huit heures précises, touchait presque à sa fin lorsque M<sup>r</sup> Mladenoff est entré dans l'église. Le diacre, précédé de la croix et accompagné de six enfants de chœur, est allé le chercher à sa porte; Sa Grandeur s'avancait accompagnée de huit prêtres de son rite. Venait ensuite M<sup>r</sup> de Sainte-Marie, consul de France, et M. Pons, chancelier du consulat, qui avaient voulu, en assistant à cette touchante cérémonie, donner à tous une preuve de leur sympathique dévouement pour la Mission. Suivaient en foule nos Bulgares-unis de Salonique, et d'autres venus des villages environnants. L'église était comble. — A droite, on voyait les jeunes élèves du séminaire de Saint-Vincent de Macédoine, qui nous ont édifiées par leur bonne tenue et leur recueillement; ils étaient accompagnés de leurs dévoués professeurs, MM. Gorlin et Morange; puis les élèves du collège et leurs bien dignes professeurs. A gauche, se trouvaient les dames les plus ferventes de la ville, qui étaient venues prier pour la conversion des Bulgares. Lorsque Sa Grandeur a eu pris place dans le chœur, ses prêtres sont allés se prosterner à ses pieds, lui ont baisé l'anneau et se sont rendus à la sacristie.

Le chant des matines étant terminé, Monseigneur s'est rendu au pied de l'autel, avec ses cocélébrants qui étaient au nombre de quatre : MM. Alloatti, pope Dimitri, pope Péter et pope Stoïka. Là, il a été revêtu des ornements pontificaux par le diacre, père Epiphane et par le maître des cérémonies, père Daniel. (Les Bulgares appellent *pères* les prêtres qui ne sont pas mariés.) Ensuite a commencé le saint sacrifice. Nous pouvions contempler à l'aise les beautés du rite bulgare, beautés merveilleuses, lorsque les célébrants sont pénétrés de la grandeur de l'action qu'ils accomplissent en offrant la victime sainte. Ici l'iconostase ne les dérobait pas à notre vue. On considérait avec une joie indicible le changement opéré dans la plupart de ces prêtres, qui, il y a deux ou trois ans, faisaient verser des larmes à la vue de leur ignorance et de leur malpropreté. Ils sont aujourd'hui, quoiqu'ils ne possèdent peut-être pas encore toute l'instruction nécessaire, si pieusement recueillis, qu'on se demande si ce sont les mêmes prêtres. Le respectable M. Bonetti était dans le chœur, à sa place

habituelle, voyant avec bonheur cet enfant qu'il recevait il y a vingt ans, au nombre des élèves de Saint-Vincent de Macédoine, devenu son collaborateur dans cette œuvre si chère de régénération de la nation bulgare ; il le voyait au jour où l'on fêtait le millénaire du saint apôtre des Bulgares, au milieu de ses prêtres dont tous, sauf M. Alloatti, doivent au respectable supérieur de la Mission, d'être devenus de vrais ministres de Jésus-Christ.

Après l'évangile Monseigneur a prêché, d'abord en langue bulgare, pour son cher troupeau qui ne l'aurait pas compris sans cela ; son sermon a été sur la fête qui nous réunissait au pied des autels : il a fortement engagé ses enfants à demander à Dieu, par l'entremise de saint Méthode, la grâce de la persévérance dans la foi, et pour leurs frères, celle du retour à l'unité catholique. Ensuite, il a prêché en français, prenant pour texte ces paroles du psalmiste : *Ecce quam bonum*, etc. Il a rappelé en peu de mots la vie de saint Méthode ; puis il a dit que l'auditoire au milieu duquel il se trouvait lui rappelait les temps heureux, où les chrétiens d'Orient et ceux d'Occident n'avaient qu'une même foi et par conséquent ne formaient qu'un seul cœur. Il a supplié que l'on demandât au bon Dieu pour ses chères ouailles l'unité dans la foi, afin que l'*Ecce quam bonum* puisse bientôt retentir dans toutes les parties de son vaste vicariat.

Lorsque le saint sacrifice a été terminé, on a fait la distribution du pain bénit. Monseigneur s'est avancé vers la balustrade, dont la porte était ouverte à deux battants : le diacre tenait la corbeille et Monseigneur donnait un morceau de pain bénit à chacun des assistants, qui le recevait à genoux et baisait l'anneau de Sa Grandeur. Tous, Latins et Bulgares étaient confondus ; mais, comme les latins avaient, tout fraternellement, prêté leur église, ils se sont faits Bulgares pour ce matin.

Nous sommes sorties de l'église à onze heures, et nous en sommes sorties le cœur rempli de reconnaissance envers le bon Maître, qui a bien voulu se servir des enfants de saint Vincent pour rallumer le flambeau de la foi parmi le peuple évangélisé jadis par saint Méthode. Ils sont prêts à le faire, comme lui, au milieu des épreuves. Oh ! si vous eussiez été là, très honoré Père, vous eussiez été saintement heureux des travaux de vos enfants.

Vous aimez la Mission bulgare, je le sais, mais vous l'eussiez aimée encore davantage !

On ne peut s'empêcher ici de considérer la bonté paternelle de Dieu, qui adoucit toujours l'épreuve en versant de temps en temps dans les cœurs le baume de la consolation ; mais la consolation fuit et l'épreuve reste. Entre les épines piquantes qui percent de leurs pointes aiguës la Mission bulgare, je vous signalerai le projet qu'a le gouvernement ottoman d'enlever aux Bulgares-unis toutes les églises qui ont été bâties en vertu d'un firman obtenu par le patriarche grec, avant l'union de ces villages à l'Eglise romaine ; de sorte que, non seulement les Bulgares-unis de Salonique n'auront pas d'église de leur rite, mais plus de quarante villages unis seront logés à la même enseigne,

Je ne puis me résigner, très honoré Père, à terminer ma lettre, sans vous faire connaître la guerre que viennent nous livrer les protestants. Il y a huit jours, arrivaient dans notre ville deux ministres, l'un déjà avancé en âge, et l'autre encore jeune. Ils commencèrent leur mission par une réunion qui a eu lieu dans un hôtel. L'exorde du prêtre a été ainsi conçu : « Tout catholique, grec, bulgare, turc ou israélite, qui embrassera la religion protestante, recevra sur l'heure cent livres turques (environ 2,300 fr.) ; mais, l'auditoire n'a pas été docile. Ce matin, jour du sabbat des juifs, la masse des jeunes gens juifs s'est réunie dans la maison du ministre de Salonique qui se trouve en face de notre établissement. Il les a introduits dans les salles d'étude, où la femme du ministre fait la classe à deux cents juives. Arrivé là, le vieillard est monté sur le bureau de la maîtresse d'école et a débité en anglais un long discours, auquel ses auditeurs ne comprenaient rien. S'en étant aperçu, il a prié son collègue de s'approcher. Alors le pauvre vieillard a recommencé le prêche, et il a fallu que le jeune traduisît successivement chaque phrase, en français d'abord, puis en hébreu. Peine inutile et même grande déconfiture ; pendant qu'il parlait, les juifs ont mis tout doucement les encriers dans leur poche ; et, crainte qu'ils ne s'ennuyassent seuls, ils y ont joint tous les livres classiques qu'ils ont pu saisir. Puis, pour répondre au ministre qui les avait blessés mortellement, en leur disant qu'ils étaient des sots, de suivre,

dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, la loi de Moïse, ils sont montés sur les bancs. Hélas ! les bancs se sont brisés sous le poids, et le ministre lui-même a été renversé. Bref, cette deuxième séance a été une véritable série d'avanies. Alors il a demandé d'aller prêcher dans une synagogue, pensant y trouver un nombreux auditoire. Mais, il n'y avait que quelques jeunes gens, qui se sont très bien tenus, dit-on, jusqu'à ce que le ministre fût à une certaine distance de la porte. Tout à coup elle est fermée, et une volée de coups de bâtons administrée à l'insolent orateur lui prouve que, s'il avait de l'esprit, ses auditeurs n'en manquaient pas non plus, et savaient au moins le payer de ses gros mots. Puis, on l'a mis en liberté après s'être bien amusé à ses dépens. — Ceci n'a pas ébranlé son zèle ; il a couru à l'imprimerie, faire imprimer en hébreu : *Ce soir, à quatre heures précises, aura lieu à l'église évangélique du R. Crosby un prêche spécial pour les catholiques.* A quatre heures, le vieux ministre se trouvait à son poste. L'harmonium était ouvert ; le jeune ministre tenait une feuille de musique pour exécuter un *solo* ; il ne manquait plus que les auditeurs. Pas un ne s'est présenté ; la musique s'est fait entendre, le jeune ministre a chanté et tout cela pour les murs. Les ministres en ont été quittes pour leurs frais d'imprimerie et d'affichage, car cette invitation a été affichée dans les principales rues de la ville. Ils trouvent Salonique un terroir tout à fait ingrat ; pourtant, ils vont tâcher de fonder une école ; si ce plan échoue, ils partiront. L'école dirigée par la femme du ministre est une école composée uniquement d'élèves israélites ; un rabbin va chaque jour y expliquer la loi : Les nouveaux ministres n'admettent pas cela ; mais les élèves menacent de se retirer. Puissent les émissaires de Satan perdre courage au milieu de toutes ces difficultés ! Nous prions le bon Dieu qu'il veuille bien nous débarrasser de ces tristes voisins.

Permettez-moi, mon Père, de me recommander à vos prières, et de me dire, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur N.,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.



*Lettre de M. ALLOATTI, prêtre de la Mission,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Désir ardent de la vie commune. — Conversions nombreuses, attribuées à la dévotion à Notre-Dame de Lourdes. — Construction d'une école à Gavaliantsi. — Réunion de six nouveaux villages à la Sainte-Eglise. — Fête du millénaire de saint Méthode et saint Cyrille : beautés du rite bulgare.

Salonique, 23 avril 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Dans ma dernière lettre, de date assez récente, mais dont je désirerais bien connaître le résultat, je vous racontais ma manière de vivre au milieu de mes chers villageois Bulgares de Gavaliantsi, et les diverses consolations qu'il a plu à Dieu de répandre sur les débuts d'un ministère si nouveau pour moi. Souffrez que je vienne encore aujourd'hui vous entretenir sur le même sujet. Vous écouterez avec bienveillance les paroles qui vont aller bien simplement de mon cœur à votre cœur. Au retour de chacune de leurs missions, les apôtres ne s'empressaient-ils pas de raconter au divin Maître le petit bien qu'ils y avaient fait ?

Invité en même temps par M<sup>re</sup> Mladenoff, et par mon très digne supérieur, M. Bonetti, à venir célébrer à Salonique la grande fête du millénaire d'un de nos apôtres slaves, saint Méthode, je ne puis guère m'attarder plus longtemps au milieu de cette chère famille des confrères, où l'amitié est si douce et l'union des cœurs si constante ; il me faut retourner promptement à mes chères brebis de Gavaliantsi. Quoique je les connaisse depuis peu, je les aime cependant beaucoup. Et mes chers petits agneaux, je veux dire les enfants de ma nouvelle école, oh ! ils m'attendent impatiemment ainsi que mes malades, qui n'ont pas et qui ne veulent pas d'autre médecin que moi. Donc, je vais voler vers eux.

Il est cependant une chose, Monsieur et très honoré Père, qui altère le bonheur que j'éprouverais de vivre longtemps et toujours au milieu de ce nouveau troupeau. En fait de sacrifices, je crois n'avoir rien épargné pour le salut de mes chers Bulgares. Religieusement et matériellement, je me suis fait Bulgare, et je le suis en vérité jusqu'au bout des ongles ; et Notre-Seigneur m'a fait cette grâce de me familiariser, pour ainsi dire, avec les incommodités, petites et grandes, d'un genre de vie si nouveau pour moi. Mais un sacrifice auquel il m'est très dur de consentir, et que vous ne voudrez pas imposer plus longtemps à ma trop grande faiblesse, c'est celui d'être privé de la *vie commune*. Loin de mes confrères, je suis comme un membre disloqué, qui ne vit plus, ou qui ne vit que faiblement de la vie du corps auquel il appartient. Le plus tôt que vous pourrez, Monsieur et très honoré Père, vous me donnerez un confrère pour compagnon de ma vie de missionnaire. Ce confrère sera un bien pour mon âme et un bien pour nos œuvres. Le temps ne fait que fortifier de plus en plus en moi cette conviction que, sans une exacte et continuelle observance des saintes Règles, une mission restera toujours privée, en grande partie du moins, des bénédictions divines. C'est une leçon qu'il me semble avoir assez bien apprise au séminaire : « Là où Dieu n'est pas, Dieu n'a rien à bénir. » Or, combien n'est-il pas difficile, pour ne pas dire impossible, d'observer parfaitement les règles en dehors de la vie commune?...

Mais à qui osé-je tenir ce propos ? N'est-ce pas là le désir continuel de votre cœur, la prière continuelle que vous adressez au Ciel pour vos enfants, le mot d'ordre qui, à tout instant, sort de votre bouche ? C'est ce qui me fait espérer que vous ne tarderez plus à m'accorder une faveur si nécessaire à mon âme et si indispensable à l'accomplissement de mes chères œuvres bulgares de Gavaliantsi et des environs. Si jusqu'à ce jour il a plu à Notre-Seigneur de donner quelque bénédiction aux humbles commencements entrepris par un seul, que ne fera-t-il pas quand il se trouvera au milieu de deux ou trois réunis en son nom ? Alors, j'en suis sûr, nous ferons des prodiges de conversions, l'Œuvre de l'Union se développera et s'étendra de tous côtés, comme un jardin fertile qui porte plus de fruits à mesure que

les plantations sont bien arrosées et plus multipliées. Déjà, aux pâques dernières, j'ai eu la consolation de voir tous mes paroissiens de Gavaliantsi, depuis l'enfant de sept ans jusqu'au vieillard de cent dix ans, venir à confesse, et parmi eux, plusieurs ne s'étaient encore jamais confessés. L'heureuse contagion en a aussi gagné plusieurs autres venus de trois villages différents des environs. Que Dieu seul en soit glorifié !

J'ai osé insinuer plus haut que les malades eux-mêmes n'ont pas et ne veulent plus d'autre médecin que votre serviteur. C'est que, en effet, Notre-Seigneur a daigné bénir et couronner de quelques succès mes petites études de médecine pratique, entreprises dans le but de guérir les âmes en soulageant le corps. Cet hiver dernier, la petite vérole a sévi avec assez de violence dans mon village et dans ceux des environs. Les grandes personnes comme les petits enfants ont été atteintes de l'épidémie ; mais, grâce à Dieu et à la douce protection de l'Immaculée Marie, tout le monde est guéri. Les malades que j'ai encore à soigner appartiennent aux villages voisins. J'ai dit que cela s'est fait, grâce à Dieu et par l'intercession de l'Immaculée Marie ; car, dans certaines maladies assez graves, la guérison n'a pas eu lieu par le moyen des remèdes, mais par l'usage de l'eau de Notre-Dame de Lourdes. Aussi, ai-je la conviction profonde que l'établissement d'un pèlerinage à un sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, érigé ici ou ailleurs, sur quelque point avantageux de notre vicariat, aiderait merveilleusement à procurer la résurrection de la foi catholique dans cette contrée. Cette conviction n'est-elle qu'une douce illusion ? L'avenir le dira ; mais vous, mon très honoré Père, n'hésitez pas à m'envoyer le tableau représentant, en grandeur naturelle, l'apparition de la Vierge de Lourdes, que j'ai déjà osé vous demander dans ma dernière lettre. Oh ! s'il pouvait venir au moins pour la clôture du mois de Marie !

Vous serez heureux d'apprendre que nos confrères de Salonique viennent de faire construire une belle petite grotte en pierre, à côté de l'église paroissiale et de la cour d'entrée de la Mission. La statue de Notre-Dame de Lourdes, qui est de toute beauté et fort grande, y sera placée et bénite le jour même de l'ouverture du mois de Marie. La sainte Vierge ne manquera pas de recom-

penser bientôt, par une faveur temporelle, depuis si longtemps désirée, la bonne volonté des confrères dont la résidence actuelle est déjà si restreinte. Et pourquoi hésiterions-nous à le croire? Oui, en ce lieu, comme partout dans le monde, Notre-Dame de Lourdes fera des miracles. Cette dévotion tend à devenir de plus en plus la dévotion de l'Orient et le principal instrument providentiel de son retour à l'unité catholique.

Revenons à Gavaliantsi. J'ai hâte d'y rentrer, pour terminer une petite loterie ouverte à Salonique, en faveur d'une école catholique à construire dans ce village. J'ai déjà réuni la somme de 12 livres turques (276 fr.). C'est peu de chose en soi; mais avec ce peu, je l'espère, Notre-Seigneur fera beaucoup. Tous mes paysans se chargent de m'apporter autant de pierres qu'il faudra pour cette construction, qui va bientôt commencer. Je tâcherai d'y réserver un petit logement pour le confrère qui viendra habiter avec moi ce palais de la pauvreté. Jusqu'à ce jour, vous le savez, je n'ai point d'habitation propre. Je vis de la charité de mes bons villageois, qui me donnent leur pain à tour de rôle, une natte, et ce qui est de stricte nécessité. Mais leur bon cœur pour moi et mon grand amour pour eux me font aisément oublier les exigences de la nature. Tout missionnaire qui aspire à la gloire de l'apostolat, en ces contrées surtout, doit se brouiller pour toujours avec le bien-être et le confortable. Que d'illusions pourtant ne se fait-on pas là-dessus! Je sais bien, pour ma part, que la nature et l'amour-propre me suggèrent parfois les plus spécieux prétextes à cet égard. Je prie Notre-Seigneur qui, malgré ma faiblesse, m'a fait l'honneur de m'appeler à sa suite, de ne jamais permettre que, ayant une fois mis la main à la charrue, j'aie la lâcheté de regarder en arrière. Pour cela, je me recommande aussi à vos charitables prières.

Vous apprendrez avec bonheur, Monsieur et très honoré Père, que l'Œuvre de l'Union bulgare en Macédoine est toujours en voie de progrès. Six nouveaux villages viennent de se déclarer catholiques. Malheureusement, le manque de prêtres nous empêche de soigner comme il faut cette abondante moisson. La parole de Notre-Seigneur est toujours vraie : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. Je ne vous dirai pas de prier pour nous à

cette intention, puisque vous le faites chaque jour. Veuillez donc nous continuer le secours de cette grande charité spirituelle, et faire prier spécialement les petits enfants. N'avait-on pas raison de compter sur la prière des petits anges de la terre ? Tous ces pays environnants, catholiques de nom ou de fait, attendent avec impatience la visite pastorale de M<sup>sr</sup> Mladenoff. J'espère ne point partir d'ici sans amener avec moi Sa Grandeur, qui voudra bien procurer à ses nouvelles ouailles ce bienfait, toujours si fécond en fruits de grâce et de salut.

J'aurai la consolation de vous entretenir plus longuement, dans ma prochaine lettre, du mouvement religieux actuel de nos chers Bulgares. Je ne voudrais pas cependant terminer celle-ci sans vous dire un mot de la grande fête du millénaire, que nous venons de célébrer le 18 de ce mois en l'honneur de notre bienheureux apôtre slave, saint Méthode. Cette fête a consisté en une messe pontificale, qui a été suivie d'une petite réjouissance de famille.

N'ayant pas encore, faute de ressources pécuniaires, une église du rite bulgare, qui serait pourtant si nécessaire dans les circonstances présentes, M<sup>sr</sup> Mladenoff a célébré pontificalement les saints Mystères dans la petite église de la Mission. Dès huit heures du matin, au son joyeux des cloches, l'église a été envahie par une foule de fidèles, qui, bien que de rite et de nationalités différentes, semblaient n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, et dans leur ensemble présentaient le tableau de l'unité catholique si vivement désirée de nos jours par le grand et saint pontife Léon XIII : *Unum ovile et unus Pastor*.

M<sup>sr</sup> Mladenoff, revêtu à l'orientale de ses plus riches vêtements de cérémonie, a traversé la foule des fidèles qui s'inclinait respectueusement sur son passage et recevait sa bénédiction. Le nouveau consul de France, M. de Sainte-Marie, a assisté avec une tenue parfaite à la messe pontificale, qui a duré trois heures. Il faut dire à sa louange et à celle des autres consuls catholiques, qu'ils ont refusé d'assister à la fonction exarchiste officiellement annoncée par le consul de Russie.

Après un instant de préparation, pendant lequel on a fait la *Proscio medie* (préparation et bénédiction de la matière du sacri-

fice sur un autel latéral), Monseigneur a été revêtu par ses prêtres cocélébrants de ses ornements épiscopaux, à chacun desquels correspond une oraison chantée à haute voix par un diacre. Ces oraisons sont de toute beauté; vous les aurez sans doute lues dans la liturgie de saint Jean Chrysostôme. Je ne les cite pas, afin d'abrégér mon récit.

Pourtant, je ne puis me taire entièrement sur les cérémonies émouvantes de ce magnifique rite oriental, en particulier sur la bénédiction que donne l'évêque à son peuple, avant la célébration des Saints-Mystères. Tenant d'une main le chandelier à trois branches, qui s'entrecroisent pour symboliser le mystère des trois personnes divines, et de l'autre le chandelier à deux branches, figure des deux natures en Jésus-Christ, le Pontife croise ces deux chandeliers mystiques l'un sur l'autre par trois fois différentes, et bénit, à droite, à gauche et au centre, sa vigne spirituelle, qui est son église.

Quelle est belle aussi la cérémonie dite du *Passage de l'Évangile*, laquelle est instituée en mémoire de la prédication de Notre-Seigneur. Le Pontife, son représentant, revêtu de tout l'éclat de sa dignité, descend de l'autel et montre au peuple le livre des Évangiles, en disant : *Voici la Sagesse ! tenez-vous debout !* — Après quoi a lieu la procession de l'offertoire et la commémoration des divers membres de la hiérarchie de l'Église. — Puis vient le baiser de paix, que se donnent les prêtres en s'embrassant; l'un dit : *Jésus-Christ nous a rencontrés*; et l'autre : *Il en sera ainsi à jamais*. — Ensuite on récite le *Credo*, pendant que les prêtres assistants, prenant le voile du calice par les quatre extrémités, le tiennent étendu au-dessus de la tête de l'évêque. Cette cérémonie a une belle signification. Elle nous apprend que la foi nous ôte, en partie, le voile qui dérobe à nos yeux les secrets de la divinité; tous les fidèles, venus des quatre coins du monde, personnifiés dans l'évêque, qui lui-même représente toute l'Église, récitent le *Credo*, sous le ciel entr'ouvert, et sont réunis par une même foi en un seul corps vivant, le corps mystique de l'Église. — Bientôt a lieu la consécration des *Saints Dons*, à haute voix, par l'évêque et les prêtres cocélébrants; elle est suivie de l'élévation de la sainte patène et du

saint calice, en forme de croix, symbole de l'immolation de Jésus-Christ crucifié pour les péchés du monde. — Quelles sont belles et d'une pénétrante ferveur les oraisons ou litanies récitées à haute voix par le diacre, en vue de provoquer le peuple à la prière! — Après la communion du Pontife célébrant, les prêtres cocélébrants viennent successivement communier de sa main sous les deux espèces : c'est une saisissante représentation de la Cène eucharistique du jeudi-saint. Le sacrifice est consommé. — Cependant, en mémoire des agapes chrétiennes de la primitive Église, l'évêque, avant de se retirer, distribue à tous les fidèles le pain qu'il a béni lui-même pendant la récitation du *Pater*, après avoir dit ces mots : « Donnez-nous notre pain quotidien. »

Je dois ajouter, non pour avoir eu le bonheur d'y prendre part en ma qualité de prêtre bulgare, mais parce que telle est la vérité : toutes ces diverses cérémonies de la messe pontificale ont été exécutées avec ensemble et avec cette gravité pieuse et imposante que requiert la liturgie orientale.

J'oubliais de vous dire que, après l'Évangile, M<sup>re</sup> Mledenoff a prononcé un très beau sermon, d'abord en langue bulgare, avec ces mots pour texte : *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus*. Sa Grandeur a fait ressortir la beauté et le prix incomparable de notre glorieux apôtre, qui a donné la vie de la grâce à tous les peuples slaves. Ce n'est pas le millénaire de sa mort que nous célébrons, mais celui de sa véritable naissance dans le ciel. Après avoir développé cette pensée, Monseigneur a fait des vœux ardents pour la conversion de ses compatriotes, qu'une main perfide et sacrilège a détachés violemment du sein de leur mère, la Sainte-Église de Rome, peu de temps après que celle-ci les avait enfantés à Jésus-Christ. Il a conclu qu'il fallait avoir une dévotion spéciale aux deux apôtres des Slaves, saint Cyrille et saint Méthode. — Après cette allocution adressée spécialement aux Bulgares, Monseigneur a bien voulu adresser aussi quelques quelques paroles en français à l'assistance européenne de notre paroisse latine.

Voilà, Monsieur et très honoré Père, le récit de notre fête en l'honneur de saint Méthode. Dieu fasse que, par l'intercession de ces deux martyrs, Cyrille et Méthode, nous ayons tous les

éléments nécessaires pour la conversion de ces pauvres Bulgares, savoir : l'esprit de prière, qui est l'aide spirituelle des serviteurs de Dieu ; des prêtres fervents, qui servent d'instruments à la Providence pour opérer ces merveilles ; et aussi des secours en argent et autres ressources matérielles pour attirer ces âmes aux choses spirituelles et leur procurer la bienheureuse éternité.

Pour moi, j'espère beaucoup, mon très honoré Père, dans vos prières, dans celles des deux familles de saint Vincent, et, comme je vous l'ai déjà dit, dans celle des petits enfants ; et je suis sûr que, tous unis ensemble par la prière, nous ferons une douce violence au Cœur Sacré de Jésus, qui, attendri, s'ouvrira pour recueillir toutes ces chères âmes et les purifier dans son sang précieux.

Avant de finir cette trop longue lettre, je vous rappelle la permission que je vous ai demandée, de traduire du français en bulgare l'histoire de l'Église orientale, et de faire un catéchisme théologique pour les prêtres.

Je recommande beaucoup à vos prières votre pauvre serviteur, car il a un très grand besoin de se sanctifier lui-même pour sanctifier les autres, et pour ne pas être un obstacle, par ses péchés, à la conversion de ces chers Bulgares.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble et affectionné fils,

JOSEPH ALLOATTI,

L. p. d. l. M.

---

*Lettre de M. GORLIN à M. FIAT, Supérieur général.*

Détails sur le séminaire bulgare.

Zeitenlik, près Salonique, 29 octobre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Le personnel du séminaire bulgare se compose actuellement de quatre confrères, quatre frères et deux professeurs bulgares.



Tous paraissent jusqu'ici animés d'excellentes dispositions. La préparation des classes, l'étude de la langue, les surveillances partagent notre temps, de telle sorte que, sans un dévouement perpétuel de tous les confrères, la maison ne pourrait pas marcher un seul jour. Il nous est presque impossible de nous trouver tous réunis. Mais cette surcharge de travail, acceptée pour l'amour du bon Dieu, est vaillamment acceptée par tous : plus on a d'ouvrage, et plus on est content. C'est une remarque que j'ai faite plus d'une fois, et que je vois se justifier ici une fois de plus.

La rentrée des enfants a eu lieu le 19 octobre. Ils sont maintenant quarante-trois. Nous en attendons encore quelques-uns, et, dans peu de jours, se trouvera facilement complété le nombre de cinquante fixé pour cette année. Tous ces élèves se subdivisent en six cours, dont chacun occupe un professeur, sauf les deux premiers qui sont réunis sous un seul maître. M. Piacente est chargé de nos petites classes et de la plus grande partie des surveillances ; il consacre à l'étude de la langue le peu de temps libre qui lui reste.

Les frères slaves sont animés de la meilleure volonté du monde et nous rendent de grands services. Grâce au concours de tous, le train de la maison s'est organisé plus vite que nous ne l'aurions pensé, et, sans nous flatter, je crois pouvoir dire que, sous le rapport de la discipline, du silence et du travail, aucun séminaire de France ne pourrait nous être préféré. Je voudrais pouvoir en dire autant de la piété de nos élèves. Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque, mais ces pauvres enfants, surtout les nouveaux, n'en ont pas eu l'idée jusqu'ici : ce n'est pas dans les villages qu'ils l'auraient apprise. Dans ces pays, c'est à peine si on connaît ce mot-là. J'espère néanmoins que cela viendra aussi avec le temps et la grâce de Dieu. Déjà, M<sup>re</sup> Bonetti vous l'aura dit sans doute, des vocations sérieuses se dessinent, et, soit comme prêtres, soit comme frères, nous osons espérer que quelques-uns de nos enfants, en se consacrant à Dieu dans la compagnie, commenceront à la dédommager des énormes sacrifices qu'elle a faits pour l'œuvre bulgare.

Je voudrais, Monsieur et très honoré Père, vous donner des

détails plus développés sur notre œuvre, sur les programmes d'enseignement, et aussi sur les petits voyages que j'ai faits dans l'intérieur, pendant les vacances, pour choisir les enfants destinés au séminaire. Ces voyages m'ont permis en effet de me rendre mieux compte de la situation actuelle des catholiques bulgares, et de constater l'étonnant progrès qui se fait de jour en jour dans les idées et les dispositions du peuple à notre égard. Le peu de temps dont je dispose ne me permet pas aujourd'hui de vous entretenir plus longuement d'un sujet qui, je le sais, est particulièrement cher à votre cœur. Je me propose d'ailleurs de vous écrire maintenant plus souvent.

Dans l'espoir que vous voudrez bien me soutenir par votre bienveillance, m'éclairer de vos conseils, me fortifier par vos prières et m'encourager par votre bénédiction, je suis avec respect,

Monsieur et très honoré Père,

Votre enfant très dévoué et très obéissant,

GORLIN,

I. p. d. l. M.

---

*Lettre de M<sup>re</sup> BONETTI à M. TERRASSON, secrétaire général.*

Appropriation de l'église de Muyos en Bulgarie.

Salonique, le 3 novembre 1885.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

J'ai reçu votre honorée lettre du 23 du mois dernier, dans laquelle vous daignez m'annoncer la somme de 200 francs pour les églises et écoles bulgares. Cette somme sera appliquée à l'église de Muyos. Or, voici l'histoire de cette église. Les Grecs schismatiques, jaloux de voir tous les habitants de Muyos convertis au catholicisme, envoyèrent trois familles schismatiques habiter ce village. Aussitôt ces trois familles soulevèrent des pré-

tentions sur le droit de propriété de l'église, et les catholiques, cités par devant les tribunaux, furent condamnés à céder aux Grecs leur unique église.

Il y a de cela deux ans; et, pendant ce temps, quatre-vingt-deux familles catholiques se virent obligées de se réunir dans une grange, pour y entendre la sainte messe et assister aux divins offices.

Avec les aumônes reçues, j'ai changé l'aspect de cette grange en celui d'une modeste, très modeste salle; puis, j'ai pu procurer à cette salle quelques tableaux, un autel avec tous les objets nécessaires au culte.

La salle était incapable de contenir les quatre-vingt-deux familles. Au mois de mai de cette année, je suis parvenu à l'élargir et à l'allonger : les 200 francs de l'Œuvre de la très Sainte-Trinité, que vous venez de m'envoyer, serviront au crépissage intérieur de cette grange, que, par respect pour le lieu saint, nous appelions salle, mais qui, tout en servant d'église, n'était qu'une vraie grange.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre très humble en Jésus et Marie,

† AUGUSTE BONETTI,

I. p. d. l. M.

---

#### NOTES SUR L'ÉTABLISSEMENT DES FILLES DE LA CHARITÉ A SANTORIN.

##### RECONNAISSANCE DE LA POPULATION ENVERS LES SŒURS

Un mot d'abord sur l'île de Santorin. Dans le temps des Croisades, quand les Vénitiens et les Français se partagèrent les provinces de l'Orient, les îles de l'Archipel furent comprises dans le lot de la république de Venise, qui accepta les périls et les avantages d'en achever la conquête.

Marc Dandolo s'empara de Gallipoli; André Chigi, de Tinos, Skyros (Syra), etc.; Marc Sanudo, de Naxie, de Santorin et de beaucoup d'autres îles. Naxie devint un archevêché, et Santorin

un évêché. — Henri, deuxième empereur latin de Constantinople, fit donner l'investiture au duc de Naxie et aux autres et espérait avoir pour ainsi dire enlevé à jamais ces îles à la Grèce. — Mais, en 1570, Sélim II s'en empara définitivement et exerça le despotisme le plus barbare sur ces populations qui n'aspiraient qu'à la liberté. Ce despotisme dura trois cents ans. Santorin seul n'a jamais admis dans son idiome grec aucune locution venant du turc; car la langue grecque dans les îles subit alors une certaine transformation, qu'on appelle communément le grec moderne, pour le distinguer du grec ancien.

Enfin, en 1821, les Grecs, aidés des puissances amies, secouèrent le joug ottoman et reconquirent leur indépendance.

I. *Etablissement des filles de la Charité.* — En 1841, la France désira avoir des établissements scolaires français à Santorin. Cinq filles de la Charité y furent envoyées. La sœur servante, sœur Gosselet, emmenait avec elle une pharmacienne, nommée sœur Gillot, qui devait jouer un grand rôle dans le pays. A son occasion il fut question de fermer pour toujours l'établissement des sœurs; mais Dieu dans sa miséricorde les maintint dans l'exercice de la charité chrétienne en cette île, qui est presque entièrement privée de toute ressource industrielle.

Les filles de la Charité avaient établi à Santorin un pensionnat, dans lequel les enfants de Syra, Tinos, Naxie, Athènes, etc., recevaient une éducation complète, avec cours de grec et de français. L'évêque schismatique empêcha d'abord les filles grecques de le fréquenter; mais devant l'énergie persévérante de quelques familles, il dut laisser la liberté aux parents. — Un orphelinat de filles et un autre de garçons, des classes externes, des distributions de secours deux fois la semaine, un dispensaire ouvert à toute heure et des visites à domicile pour les malades, telles sont, en partie, les œuvres de bienfaisance auxquelles sont appliquées les filles de la Charité; il faut y joindre le service d'un hôpital, où les malades sont soignés sans distinction de religion.

La pharmacie des sœurs, distribuant ses secours et ses remèdes gratuitement, excita la rancune d'un pharmacien schismatique, qui décida la cour d'Athènes à décréter l'expulsion des sœurs; et cela pour un motif aussi faux que ridicule. En effet, les Grecs

répandirent le bruit que les sœurs venaient pour détrôner le roi Othon, et ils commencèrent à les persécuter ; mais elles n'en continuèrent pas moins à distribuer aux pauvres du pain et des médicaments. La bénédiction de Dieu les accompagnait ; on vint de toutes parts les consulter et les enfants affluaient aux classes.

Plusieurs fois le secours d'en haut se montra d'une manière tout à fait remarquable. Le médecin et le pharmacien grecs obtinrent enfin du Conseil l'expulsion des sœurs. Le jour de cette décision, le président du conseil, après l'avoir signée, tomba en sortant de la salle de réunion, et se cassa le pied. Pendant trois mois, il consulta en vain tous les médecins, même ceux de Syra et d'Athènes : le mal empirait toujours. Lassé et inquiet, il résolut de s'adresser aux sœurs. Il fit donc prier un jour les sœurs Félicité Lequette et Marie Gillot, qui étaient à Catophyra pour la visite des malades, d'entrer chez lui en passant. Elles le firent très volontiers. Après lui avoir demandé de quels médicaments il s'était servi, elles lui en conseillèrent un autre qu'elles lui préparèrent elles-mêmes. L'effet en fut étonnant : en trois jours, notre président était parfaitement guéri. Alors, tout transporté de joie il se rendit à Athènes, et supplia le roi Othon de ne compter pour rien tout ce qui avait été décidé contre les sœurs. On avait été induit en erreur ; les sœurs ne songeaient qu'à faire du bien, et leur présence était la bénédiction du pays. L'enthousiasme fut à son comble, et ce même président resta un ami dévoué de la Mission ; il voulut même donner à sa fille le nom de la supérieure.

Voici la statistique des œuvres à la fin de l'année 1884 :

- 14,500 pansements et consultations au dispensaire.
- 150 visites de malades à domicile.
- 51 malades soignés à l'hôpital.
- 13 infirmes à demeure à l'hôpital.
- 30 orphelins, tous catholiques.
- 53 orphelines soit catholiques, soit schismatiques. — Nationalités : française, italienne, allemande, anglaise, turque et grecque.
- 2 ouvriers.
- 176 élèves réparties en trois classes ; 117 sont catholiques, et 59 sont schismatiques.

**Familles secourues.** Toutes celles de notre île, et plusieurs des îles voisines tant catholiques que schismatiques.

Une sœur écrit : « Le plus grand nombre des élèves qui fréquentent nos classes sont pauvres. Nous leur fournissons tous les objets classiques, des vêtements, et à plusieurs leur repas.

« Une distribution de vêtements a été faite aux familles indigentes, selon nos ressources.

« Deux distributions de pain et autres secours ont été faites chaque semaine : une aux schismatiques et une aux catholiques ; celle-ci est toujours précédée d'une instruction en langue grecque.

« Tous les dimanches, outre le catéchisme de persévérance, qui est dirigé par M. le supérieur des Lazaristes, une instruction est faite par une de nos sœurs, en idiome grec, aux adultes qui ne comprennent pas le français.

« Les fonds que l'œuvre de la Propagation de la Foi a accordés à notre établissement de Santorin ont été employés à maintenir et développer les œuvres que la divine Providence nous a confiées. »

Terminons cette petite notice, en disant que la population entière de l'île se montre très sensible au dévouement des sœurs, et leur en témoigne sa reconnaissance en toute occasion.

---

# PROVINCE DE PERSE

---

*Lettre de sœur CULLIN, fille de la Charité, à la très  
honorée mère DERIEUX.*

Révolte contre les chrétiens. — Prompte répression.

Ourmiah, 12 avril 1885.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

..... Je ne voudrais pas ajouter à vos ennuis, en vous faisant part des nôtres, mais à qui les raconter, si ce n'est à vous, ma digne Mère? Du reste, aujourd'hui, tout est rentré dans le calme, après l'orage que nous avons traversé. Vendredi dernier, qui était le vendredi saint, à trois heures, notre portière vint me dire : « Ne faut-il pas fermer la porte de la maison? car il paraît que les Turcs vont venir piller notre quartier et tuer tous les chrétiens. » En effet, toutes les boutiques du Bazar venaient d'être fermées, tous les mauvais sujets de la ville étaient rassemblés en très grand nombre, ayant à leur tête quelques mallas (prêtres) des plus fanatiques. Tous étaient armés et criaient à tue-tête : « Allons tuer tous les giaours (infidèles). »

La terreur était répandue dans notre quartier et dans celui des protestants. Les Arméniens qui ont des boutiques au Bazar s'étaient enfermés sans oser bouger; et toutes les pauvres femmes des villages voisins, qui étaient là, travaillant pour les Arméniens, ont été contraintes de rester chez eux toute la nuit; car, si elles étaient sorties du Bazar, on les aurait assommées.

D'où venait tout ce bruit? De deux causes; de l'inimitié qui

règne entre le prince gouverneur et le grand mouchtaïde, le plus grand des prêtres musulmans, et du fanatisme des mallas.

Une de nos amies turque nous avait envoyé dire, en grand secret, quinze jours avant cette émeute : « Préparez vos paquets, partez, car j'ai entendu dire que sous peu on doit massacrer tous les chrétiens. » Nous avions ri de cet avertissement.

Les mallas, pour donner une couleur de justice au soulèvement, avaient inventé qu'un chrétien avaient insulté une jeune musulmane. Ce pauvre chrétien calomnié est un des nôtres, de Diza, petit village à une demi-heure de la ville. Il s'était établi à Tiflis depuis sept ans, afin de gagner quelque argent pour sa famille. De retour depuis quelques semaines et se préparant à bien célébrer la fête de Pâques, il était venu au Bazar faire ses petites emplettes. En arrivant près de sa maison, il voit des femmes turques qui cherchaient des herbes dans un champ de blé loué à sa famille : il leur dit de sortir de là. Aussitôt les femmes se mirent à crier. C'était sans doute le signal donné, car aussitôt une troupe de Turcs se saisissent de notre pauvre chrétien, le trainant à la ville en vociférant des injures contre les chrétiens. Sa pauvre femme et sa mère étaient dans la plus extrême désolation ; elles nous disent que c'est merveille s'il n'est pas mort. D'abord, on le mit dans la prison du grand mouchtaïde, en le pressant de se faire Turc, sous peine d'être tué tout de suite. Ce fervent chrétien répondit aussitôt : « C'est aujourd'hui le jour où Notre-Seigneur est mort ; tuez-moi, mais jamais je ne serai Turc. »

Pendant ces débats, un saïde qui prêchait dans une madjite excita tout son auditoire à ne pas épargner les chrétiens ; et tous de s'armer, et d'augmenter la troupe des gens décidés à nous faire un mauvais parti.

Heureusement pour nous, les khans (nobles) de la ville sont moins fanatiques que les mallas. De plus, le prince gouverneur est très bon : il s'empessa d'envoyer avertir des soldats dans tous les environs, fit tourner les canons du côté des révoltés, avec ordre de tirer, sans pitié, sur le premier Turc qui toucherait à un chrétien ; et de plus, il fit garder tous les coins des rues des chrétiens par des soldats armés qui avaient la défense de laisser passer un Turc.



Une troupe de révoltés s'apprêtait à piller le village de Diza, se promettant de tuer tous ceux qu'ils y trouveraient. Le chef de ce village, qui est un jeune colonel, fort dévoué pour nous, s'était rendu lui-même avec ses hommes pour y faire bonne garde ; aussi rien de fâcheux n'est arrivé.

Durant trois jours, les gens des villages d'alentour qui, ne sachant rien de nos troubles, venaient à la ville, ont été frappés et insultés de toutes manières.

Vous voyez, ma très honorée Mère, qu'ici comme dans bien des pays étrangers, nous pourrions, sans la protection de Dieu, être exterminées dans un moment. Mais ce que le bon Dieu garde est bien gardé. Aussi, sans la moindre crainte, nous nous abandonnons entre les bras de la bonne et aimable Providence.

Plus que jamais les grands de la ville se sont empressés de nous souhaiter les bonnes fêtes de Pâques, afin de nous prouver que, s'il y a des méchants et de fanatiques, il y a aussi beaucoup de Turcs qui nous sont sympathiques et prêts à nous défendre, et à nous sauver en cas de péril.

Le prince gouverneur est venu aussi nous faire visite : nous l'avons beaucoup remercié, et vivement félicité de sa belle conduite. Vu sa jeunesse, son autorité n'en impose guère, mais ce dernier acte lui a gagné l'estime des grands.

Le salar que nous avons ici vient de passer à Tauris, le fils du schah voulant l'avoir auprès de lui, et le roi lui a donné le titre d'émir Nizam. Son départ a été, en partie, cause du tumulte, parce que ce salar savait tenir tout le monde en respect.

Ce sera un bonheur pour moi quand il me sera permis, ma bonne Mère, de vous annoncer l'ouverture de notre petit hôpital, œuvre si nécessaire dans ce pays où tant de pauvres nestoriens pourraient faire une sainte mort auprès de nous. Nos constructions ne sont pas terminées ; avec le beau temps nous poursuivrons les travaux. Nous aurons, je l'espère, assez d'argent pour achever de bâtir, mais pour meubler, nous comptons sur la divine Providence : c'est son œuvre, nous avons bon espoir.

Les protestants américains ont agrandi leur hôpital qui fonctionne bien ; et les épiscopaux, nouvellement installés à Ourmiah, songent à en bâtir un ; ils comprennent que c'est par les

soins donnés aux corps que l'on gagne ou que l'on perd les âmes. Serait-il possible, ma très digne Mère, qu'il n'y eût que nous, les servantes des pauvres, qui ne pussions pas ouvrir nos cœurs et nos portes aux pauvres malades? Cette pensée est pénible, mais nous sommes résignées à tout ce que le bon Dieu ordonnera.

Veillez me croire, en Jésus et Marie immaculée,

Ma très honorée Mère,

Votre très respectueuse et très obéissante fille,

*Sœur CULLIN,*

L. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de M. MONTÉTY, prêtre de la Mission, à M. FIAT, Supérieur général.*

Retraites dans les villages. — Détails de mœurs.

Ourmiah, le 27 avril 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Monseigneur me charge de vous parler des missions que nous avons prêchées dans le courant de cette année. J'accepte volontiers cette invitation, heureux que je suis de détromper certaines personnes qui prétendent qu'il n'y a rien à faire en Perse. Je tiens à leur prouver, par des faits, que ce jugement est erroné. La Perse, il est vrai, n'est pas, comme l'Amérique, un vaste pays catholique où des masses de fidèles se pressent au pied de la chaire et autour des confessionnaux; nous ne sommes que des glaneurs à côté de ces fortunés missionnaires. Les chrétiens d'Orient, ceux de Perse surtout, sont comme perdus au milieu des tribus musulmanes, et l'élément hétérodoxe domine encore à nos côtés. Nos ouailles sont dispersées dans plus de soixante-dix villages; trois missionnaires suffisent à peine pour les évangéli-

ser. Les prêtres chaldéens sont peu nombreux et ne nous rendent que des services d'une médiocre importance : à nous seuls incombe le soin de ces âmes nouvellement nées à la vraie foi.

Voilà pourquoi, Monsieur et très honoré Père, depuis le mois de novembre, MM. Salomon, Lesné et moi, nous visitons les villages de la plaine d'Ourmiah et de la montagne de Terguiavar. Une trentaine de ces localités a déjà reçu les bienfaits de la retraite. Les autres devront attendre à une autre année. Quoique la saison des missions soit déjà terminée, M. Salomon vient de prendre le chemin de Souldous et de Soouch-Boulakh, pour ne pas laisser les chrétiens de ces pays dans un entier abandon. Le clergé chaldéen est dans un état tel qu'on n'a pu trouver un prêtre capable de soigner ces pauvres populations.

Nos missions ne sont, à vrai dire, que des retraites; tout se fait avec la plus grande simplicité. Nos instructions ne sont autre chose que des catéchismes, mis à la portée des intelligences les plus bornées. De cette façon, ces pauvres gens nous écoutent avec la plus grande attention. « Parlez-nous encore, nous disent-ils, vos paroles nous charment et nous instruisent. » Dans nos moments de loisir et pendant les repas, un groupe d'hommes se forme toujours autour de nous, avides d'entendre la parole de Dieu; ils nous interrogent sur les points de doctrine et de controverse.

A l'exemple de feu M<sup>re</sup> Cluzel, modèle des missionnaires, nous tâchons de tirer le meilleur parti possible de ces sortes de conversations, et il arrive souvent que ce qu'ils n'ont compris qu'à moitié au sermon leur paraît alors d'une lucidité parfaite.

Tout cela est bien, me direz-vous, Monsieur et très honoré Père; mais, allez-vous toujours deux à deux en mission? Hélas! non, les circonstances semblent nous dispenser, pour le moment, de ce point important. Une chrétienté de trente à quarante catholiques se contente amplement d'un seul missionnaire. Or, la plupart de nos localités sont dans ce cas. Quant à celles qui sont plus nombreuses, nous sommes heureux d'y aller à deux, comme l'ont fait, à Khosrova, MM. Salomon et Bray. M. Lesné et moi nous avons fait ensemble la mission d'Ardichay-Takia.

Permettez-moi maintenant, Monsieur et très honoré Père, de

vous donner quelques détails sur notre vie aux champs. Notre séjour dans les villages n'a rien de poétique. La neige et la boue ne nous permettent pas de faire des promenades autour des habitations; aussi restons-nous enfermés dans des appartements humides et malpropres. Là on met à notre disposition une petite chambre, ou même un obscur réduit, et les heures passent assez convenablement: alors du moins, il y a possibilité de faire, en silence et aux pieds du crucifix, les exercices de piété; mais, en bien des endroits, il n'y a qu'un seul appartement pour tout le monde, grands et petits, hommes et femmes. Et quel appartement! Quatre murs noirs et sales, sans fenêtre; on y a pratiqué une porte basse et obscure contre le sommet de laquelle on se heurte la tête si on ne s'incline profondément. Combien de fois ai-je porté la main au front, pour amortir le coup maintes fois renouvelé. Une lucarne placée au centre de la terrasse sert de passage à la lumière et à la fumée. Cet appartement qu'on appelle maison (bêta) s'adapte à tous les besoins de la vie. Il sert à la fois de cuisine, d'atelier, de prétoire, de chapelle, de réfectoire, de dortoir, d'écurie même. Qui sait s'il n'a pas encore d'autres utilités que j'ignore?

Nous prenons nos repas avec le chef de la maison et avec les notables de la localité. Il va sans dire que les tables et les chaises sont pratiquement inconnues. Les fourchettes et les cuillères de même; en sorte que la vaisselle se compose de deux plats, l'un pour le ragoût, l'autre pour le vin. Chacun puise avec les doigts dans le plat commun et mange selon son appétit. Le missionnaire ne doit pas faire le difficile, sans quoi il déplairait à ses convives, et s'exposerait à se lever de table l'estomac vide. De temps à autre, l'un des invités plonge un verre et ses doigts noirs et gras dans le vase de vin, et on boit ensuite à la ronde en répétant à satiété le fameux *Khoubbos khoun* (à votre santé!). Avant la fin du repas, le verre a changé de couleur et le vin ressemble à une soupe grasse plutôt qu'au jus de la vigne.

Malgré tout, Monsieur et très honoré Père, j'ai dans les villages bon appétit. Le bon Dieu me donne les grâces qui me sont nécessaires dans ces circonstances.

Voilà pour la journée; et la nuit? Comme je suis jeune, les

insectes parasites et les pleurs des bébés n'interrompent pas ordinairement mon sommeil.

L'autre nuit, j'ai été réveillé en sursaut, vers minuit, par trois crapeaux énormes, qui venaient me souhaiter la bienvenue. Il nous arrive, de temps à autre, des faits de ce genre, qui contribuent beaucoup à rompre la monotonie de nos récréations.

Vous le voyez, Monsieur et très honoré Père, en Perse, plus que partout ailleurs peut-être, le missionnaire doit se faire tout à tout, s'il ne veut pas s'exposer à perdre son temps en se donnant beaucoup de peine.

Les retraites, comme nous les avons prêchées cette année, font beaucoup de bien ; elles instruisent les pauvres ignorants et surtout les fortifient dans la foi. Les conversions ne sont pas nombreuses ; et même, plusieurs personnes, converties pendant la famine, sont retournées à leurs erreurs, faute d'instruction. Il faut donc faire connaître à ces populations le bienfait de la foi et l'importance du salut. Tel est le but de nos exercices spirituels.

Je termine, Monsieur et très honoré Père, en vous priant de bénir l'œuvre des missions d'Ourmiah et celle, non moins importante, de la Maison Saint-Joseph.

J'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie immaculée,

Votre tout dévoué et obéissant enfant,

HIL. MONTÉTY,

I. p. d. I. M.

---

# PROVINCE DE SYRIE

---

*Lettre de ma sœur BANCEL, fille de la Charité, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Maison insuffisante. — Œuvres prospères.

Tripoli, 1<sup>er</sup> décembre 1884.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction s'il vous plaît!*

Permettez-moi de vous dire un mot de notre petite mission et de ses œuvres. Je n'ai rien de bien saillant à vous signaler; nos occupations sont toujours à peu près les mêmes. Grâce à Dieu, nos œuvres se soutiennent; le bien se fait peu à peu; mais il en reste encore plus qu'on doit laisser de côté, faute de ressources.

Nos orphelines, au nombre de soixante-dix, travaillent la plupart à la filature, où elles gagnent une partie de leur entretien. Nous en aurions un bien plus grand nombre, si nous acceptions celles qui se présentent tous les jours, et qui se trouvent souvent dans de bien tristes positions, non seulement au point de vue des besoins matériels, mais plus encore au point de vue de la foi et des mœurs. Mais, le peu d'argent dont nous pouvons disposer et l'exiguïté du local nous forcent souvent à des refus qui nous brisent le cœur. Le dortoir est insuffisant. Le réfectoire, qui contenait à peine trente enfants, n'a pu être agrandi; il est très incommode pour le service. De plus, mon très honoré Père, lors de votre précieuse visite parmi nous, à la lueur de la chandelle, nous vous montrions, à côté de la filature, les fondations d'une chambre pour le tissage; tout est encore dans le même état. Nous n'avons pas pu faire cette petite bâtisse, bien nécessaire cependant, car elle nous permettrait d'augmenter un peu le nombre de nos enfants, en leur donnant une nouvelle industrie dans le tis-

sage ; et la chambre de dessus, faisant suite à la coconnière, la prolongerait et nous mettrait à même de recevoir plus de cocons et de ne pas interrompre l'ouvrage ; car, faute de place, le travail cesse quatre mois de l'année, pendant lesquels il ne faut pas moins entretenir les enfants, ce qui est une lourde charge.

S'il vous était possible, mon très honoré Père, de nous allouer cette année une petite somme pour cette bâtisse, vous nous feriez un grand bien ; depuis deux ans nous sollicitons sans succès un secours du ministère pour cela.

Nos classes externes sont nombreuses : Maronites, Grecques et Turques s'y confondent et reçoivent, avec l'instruction, des principes de religion qui porteront des fruits, comme nous avons déjà pu le constater.

Le dispensaire est bien fréquenté, nous avons eu cette année la consolation d'y faire une bonne moisson de petits anges pour le ciel ; nous comptons sur leur intercession pour faire fructifier nos œuvres.

Nous avons à peu près terminé la petite construction de notre hôpital provisoire, où nous recevons les malades les plus délaissés. Nous ne pouvons beaucoup étendre cette œuvre qui, pour se développer, nécessiterait des dépenses considérables, que nous ne sommes pas à même de supporter. Nous continuerons de visiter les malades à domicile, et nous ne recevrons ici que quelques étrangers ou ceux qui se trouveront dans des conditions exceptionnelles, jusqu'à ce que nous soyons en état d'établir les choses sur une plus grande échelle ; malgré cela, nous espérons que nous pourrons déjà faire quelque bien.

Que votre paternelle bénédiction, mon très honoré Père, se répande sur nous et vienne encourager nos efforts, afin que, dociles à la grâce, nous soyons des instruments moins indignes entre les mains de la bonne Providence, pour travailler, sous sa conduite, à l'œuvre de Dieu.

J'ai l'honneur d'être, en Jésus et Marie,

Mon très honoré Père,

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur BANCEL,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

*Lettre de M. ACKAOUY, prêtre de la Mission,  
à M. DEVIN, visiteur de la province.*

Visite de dix-sept écoles. — Succès merveilleux.

Beyrouth, le 21 septembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je viens de visiter dix-sept écoles du diocèse de Saïda. Parti, lundi passé, pour Maalokat el Damour, je me suis dirigé ensuite sur Eljié, qui est à une heure et demie de Damour. Dans ce village l'école compte vingt-cinq élèves maronites ; plusieurs d'entre eux savent le petit catéchisme, et tous les autres possèdent bien leurs prières. De Jié, je suis allé à Debbié, patrie du fameux Boustros-el-Bestany, par conséquent résidence importante pour les protestants. Ils y ont un temple, une école et même une quinzaine d'adeptes, mais grâce à Dieu, notre école a pris le dessus ; elle compte plus de quarante élèves, tandis que qu'il n'y en a que huit à l'école protestante. La sœur Gélas aide un peu la maîtresse des filles, de sorte que les protestants n'ont plus le même prestige.

En quittant Debbié, je suis allé à Ouadi-el-Deir (vallée de Deir-el-Camar). Cette vallée a plus d'une lieue d'étendue ; ses habitants sont tous maronites, mais pauvres sous tous les rapports. L'école compte trente élèves bien intéressants ; ces pauvres enfants vivaient comme de petits sauvages, tandis que maintenant ils sont à même de connaître leur religion et surtout d'instruire leurs parents. Surpris par la nuit, j'ai couché chez le frère de Clara Mikail, de l'orphelinat. — Le lendemain, j'ai visité les deux écoles de Deir-el-Camar : là surtout les enfants sont très intelligents, ils savent bien leurs prières et leur catéchisme, et en outre ils étudient un peu la grammaire, et on leur donne quelques notions d'arithmétique. Chaque école compte plus de quarante-cinq élèves.



De Deïr-el-Camar, je suis allé saluer M<sup>re</sup> Bestany, qui m'a reçu à bras ouverts. Dans l'après-midi, j'ai visité l'école de Beil-el-Dîne; elle est fréquentée par plus de quarante garçons. Là aussi, outre le catéchisme, la lecture et l'écriture, on enseigne un peu de calcul. — Ensuite je suis allé à Aïn-el-Maasser, qui est à une demie-heure de Beil-el-Dîne; l'école compte trente élèves, bien intéressants. — Le lendemain j'ai quitté Beil-el-Dîne pour visiter Aïn-Zehalté qui est à trois lieues. Vous savez que, l'année dernière, tout ce village était protestant et qu'il m'a été impossible d'y pénétrer; cette année j'ai été reçu quasi en triomphe par les nouveaux convertis; ces derniers sont au nombre de soixante-douze. Notre école compte trente-huit élèves; chez les protestants, il n'y en a plus que dix tout au plus. Oui vraiment, le doigt de Dieu est là. — Le maître actuel était, il y a huit mois, le bras droit des protestants à Deïr-el-Kamar; maintenant son père est curé, et le fils fait la classe avec beaucoup de succès. Ces pauvres gens m'ont bien reçu; ils ont fait tout leur possible pour me préparer un modeste dîner, ils voulaient même me garder pour la nuit; mais, j'avais encore trois villages à visiter. — Après Aïn-Zehalté, j'ai vu l'école du Freïdis, petit village: là, l'école n'a que vingt élèves, ils sont bien instruits sous le rapport de la religion. De Freïdis j'allai à El-Baroulz: notre école est composée de Maronites et de Druses, elle est fréquentée par plus de quatre-vingts garçons. J'en ai été émerveillé; tous ces enfants répondent parfaitement sur toutes les questions élémentaires qu'on leur pose, ils savent bien leur catéchisme.

À trois heures et demie, je me suis dirigé vers Maasser-el-Folzar, qui est à deux lieues de Baroulz: c'est un village immense, ses habitants sont Grecs-catholiques et Druses. Les protestants y règnent en maîtres absolus. Ils ont plus de soixante-dix élèves; nous n'y avons pas encore d'école, mais j'espère que, pour l'établir, M. notre très honoré Père, ne fera aucune difficulté de nous venir en aide. J'ai passé la nuit dans cette triste localité, et, le lendemain, j'ai pris la route de Bâzaran, qui est à une lieue et demie. Après avoir dit la messe, j'ai visité l'école qui compte trente élèves, tant Maronites que Druses. Un bon religieux y fait la classe, et on en est très satisfait. — Me voici sur

le chemin de Moucktara : là, la classe a souffert l'année dernière, parce que le professeur était maladif, mais on l'a changé depuis deux mois, et l'école est florissante : elle compte trente élèves. Les protestants avaient une école, ils l'ont fermée depuis vingt jours. Les deux tiers des habitants sont des protestants opiniâtres ; j'espère pourtant que leurs enfants finiront par les attirer à la véritable religion. — Non loin de Moucktara, se trouve un village du nom de Botmé ; presque tous les habitants sont catholiques, mais bien travaillés par les protestants. Là, non plus, nous n'avons pas d'école ; j'ai la confiance que votre charité ne reculera pas devant un besoin aussi absolu.

A trois heures de l'après-midi j'ai pris la route de Beil-el-Dine, où je suis arrivé à cinq heures. J'ai couché chez M<sup>re</sup> Bestany, et le lendemain matin, j'étais sur la route de Beyrouth, où je suis arrivé avant-hier, samedi, à cinq heures de l'après-midi.

Voilà, Monsieur et très honoré Visiteur, des choses qui consolent et font du bien au cœur du missionnaire. J'espère que le Seigneur nous continuera toujours ses bénédictions. Je me permettrai de vous dire que, dans les grandes localités où il y a plus de soixante élèves, un seul maître ne peut pas suffire. Peut-être un mot de votre part nous obtiendra-t-il quelque secours, outre les honoraires de messes, pour entretenir un aide dans chacune de ses localités. M. Bettembourg s'est plaint à nos confrères de ce qu'on ne lui envoyait pas de rapports sur les œuvres de Syrie ; l'occasion paraît favorable, et j'espère que vous lui en parlerez.

Veuillez agréer l'expression des sentiments respectueux dans lesquels je suis,

Monsieur et très cher confrère,

Votre bien humble et obéissant serviteur,

A. ACKAOUY,

I. p. d. l. M.

---

*Lettre du même à M. BETTEMBOURG, procureur général.*

Ecoles du Liban; excellents résultats.

Beyrouth, le 9 octobre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Dans mon dernier rapport, je vous ai parlé des écoles que j'ai visitées dans Aklim-el-Haroub et dans Aklim-el-Choufe. La semaine dernière, j'ai visité celles d'Aklim-el-Teffah, d'Aklim-Jesine et quelques-unes d'Aklim-el-Choufe, que je n'ai pas pu voir la dernière fois.

Je suis parti de Beyrouth le 28 septembre, à trois heures du matin. Arrivé à Némé vers neuf heures, j'ai trouvé là, établie depuis un an seulement, notre école florissante sous tous les rapports. Les protestants en ont une tout près, qui n'est fréquentée que par les musulmans et les metualis. Le village de Némé se trouve à moitié chemin de Laïda et à la porte de Damour. Dans ce dernier village, l'école était en souffrance : j'ai averti le maître, et je l'ai engagé à fortifier surtout l'étude du catéchisme. A deux heures de l'après-midi, je suis parti pour Sidon, où je suis arrivé à six heures et demie du soir. J'ai logé au presbytère grec-catholique, parce que M<sup>r</sup> Taodosios m'avait instamment prié de voir son grand vicaire, et de lui demander des explications sur les écoles que nous avons dans son diocèse. — Le lendemain, j'ai pris le chemin de la montagne, et ce n'est pas sans émotion que j'ai commencé à parcourir les confins de Sidon, sanctifiés par les pas du divin Maître. Le premier village que j'ai rencontré se nomme Abra; il est à une heure et demie de Sidon. Les habitants sont tous grecs-catholiques. Nous y avons une école depuis un an; elle compte trente-cinq élèves; un religieux de Deir Moukalès leur fait la classe avec succès. D'Abra, j'ai dirigé mes pas vers Salahic, village très considérable, habité aussi par des grecs-catholiques, qui malheureusement ont bien perdu de leur simplicité, à cause des voyages très fréquents qu'ils font en Égypte. Là, la classe est fréquentée par trente élèves, dont

quelques-uns savent déjà écrire, et ont quelques notions de calcul. Je quittais Salahié à onze heures du matin, et à onze et demie, je m'arrêtais près d'une source pour dîner : repas bien simple, un morceau de pain et de fromage que j'avais emporté de Beyrouth ; joignez-y un peu de cresson cueilli dans le voisinage, et me voilà réconforté, avec mon moucre, pour continuer le voyage. A midi, je suis arrivé à Kfar-Jarra, village assez considérable, dont les habitants sont tous maronites, mais bien pauvres ; ils sont pour la plupart fermiers des Druses. Le nombre des enfants de l'école va de quarante à quarante-cinq, tous très pieux et très simples ; ils savent leur catéchisme, et de plus ils commencent à écrire et à avoir quelques notions d'arithmétique. — Après Kfar-Jarraï, j'ai visité l'école de Leba ; elle compte plus de trente élèves. Là, outre l'arabe, ils savent très bien le syriaque. Quant au catéchisme, ils le récitent à merveille. A trois heures de l'après-midi, je suis sur la route de Ofsaraï, à trois lieues de Leba : c'est un petit village extrêmement pauvre ; les habitants en sont misérables sous tous les rapports. L'année dernière même, leurs habitudes les rendaient presque semblables aux êtres sans raison.

J'ai trouvé là M. Abdallah Koury, frère de notre confrère M. César. La moitié du village lui appartient. Il s'occupe maintenant de faire bâtir une église pour ses pauvres gens. Comme je suis arrivé à six heures du soir, le curé avait congédié les enfants ; je l'ai prié de les réunir le lendemain matin. J'ai eu le temps de les examiner à loisir. Ils m'ont tous récité le petit catéchisme en entier. En outre, ils ont tenu à chanter les prières en syriaque, et, chose extraordinaire, dans un village jadis abandonné, où le curé ne paraissait que très rarement, les enfants ont appris dans le courant de l'année toutes les prières liturgiques. De plus, quelques-uns savent déjà écrire et calculer. Mais, le plus grand bienfait, c'est d'avoir obtenu la résidence du curé ; car, depuis l'ouverture de la classe, il reste avec ces pauvres villageois et tâche, autant que possible, de les instruire. Après l'examen, j'ai donné une courte explication du catéchisme, non pas tant pour les enfants que pour les parents, qui sont très peu instruits. Dans la soirée, j'ai continué ma causerie sur la religion : ces pauvres gens écoutaient avec une avidité extraordinaire la

parole de Dieu : mais, « Abouna, disaient-ils, jamais nous n'avons entendu parler de ces choses. » — « Quant à moi, disait l'un, j'ai appris le *Pater* de mon enfant ; » l'autre ajoutait : « Mon fils m'a enseigné le *Credo* », et ainsi des autres. Oh ! qu'une mission ferait du bien dans ces pauvres localités ! — Le mercredi matin, je me suis dirigé vers Kaïtoulé, où je n'arrivai qu'après quatre heures de marche. Nous avons plus de soixante enfants à l'école ; ils sont tous Maronites. Le bon religieux qui fait la classe a réellement déployé une activité extraordinaire. Aussi, ses enfants surpassent de beaucoup ceux des autres écoles du district. A onze heures, je m'empressai de partir, car il me fallait gravir la montagne pour aller à Haïtoura. Le curé de cette localité fut prévenu de mon arrivée, et une heure après, il m'amenait sa petite troupe d'écoliers. J'ai été très satisfait de toutes leurs réponses, et j'ai vu une fois de plus, qu'il ne faut pas prêter l'oreille à tous les rapports qu'on nous fait : car, on m'avait représenté cette classe comme la plus arriérée. Or, j'ai pu constater le contraire. Vers une heure de l'après-midi, je suis allé à Homsié, qui est à une demie-heure de Haïtoulé : les enfants m'attendaient hors du village ; ils sont plus de soixante. J'ai été très satisfait. A trois heures, j'ai quitté Homsié et j'ai pris le chemin de Btadine-el-Lokoche. J'ai trouvé les enfants à l'église avec leur maître ; ils sont plus de trente garçons, et en outre il y avait trois petites filles. Le curé de cette localité est un très digne homme ; aussi sa classe m'a donné beaucoup de consolations. — A cinq heures, je me suis dirigé vers Bkassine, où je suis arrivé à six heures et demie. J'ai couché chez le curé, et le lendemain, après la messe, j'ai vu les enfants ; ils sont plus de soixante. Je les ai examinés, et j'ai reconnu que le bien se faisait là comme partout ailleurs. J'ai ensuite visité Ouadi Jesine et Jesine. Une demi-lieue à peine sépare ces deux villages. Je savais que les protestants avaient pénétré dans le dernier. J'ai voulu en connaître la raison. Chemin faisant, j'ai rencontré un chamelier des environs : « Comment se fait-il, lui ai-je demandé, que les protestants soient dans ce village depuis plus de quatre ans ? — Mais, Abouna, me dit-il, la réponse est bien simple : le diable est entré dans le village, et les protestants n'ont pas manqué de le suivre. » En

effet, depuis quatre ans, la division règne parmi les habitants de cette localité, et c'est la seule raison pour laquelle les protestants sont si fiers ici. Déjà, par la grâce de Dieu, l'école entretenue par M<sup>re</sup> Bestany, et celle que nous avons établie depuis peu ont paralysé leurs efforts. Les écoles catholiques comptent plus de deux cents élèves, tandis que celle des protestants n'en a que trente. Ma sœur Gélas donne quelques secours pour l'école des filles, et ma sœur Meyniel a choisi une de ses meilleures orphelines pour y faire la classe. Ah ! Monsieur et très cher confrère, si l'œuvre des écoles d'Orient comprenait les véritables besoins du pays, elle ne manquerait pas de seconder la bonne sœur Gélas, pour le développement de son école normale. Étant à Mouktara, j'ai appris que le ministre protestant courait de maison en maison dans le but de ramasser des filles et de les envoyer à l'internat de Saïda, pour en faire plus tard des maîtresses. Déjà il en avait trois d'inscrites.

Je suis parti de Jésine à trois heures de l'après-midi, et je suis arrivé à Niha, vers six heures, après avoir traversé des chemins affreux. Il semble que le Seigneur a tenu à me dédommager des fatigues de la route ; car à peine étais-je entré dans le village, que chacun s'empressait de m'annoncer le prochain départ du professeur protestant. En effet, ce dernier avait fait tous ses préparatifs et devait partir le lendemain ; mais, quand il a su que je devais quitter Niha en même temps que lui, il s'est empressé de partir pendant la nuit. Jugez, Monsieur, quelle a été ma joie dans cette circonstance. Le vendredi matin, après avoir dit la messe, j'ai examiné les enfants, et je suis parti pour Ammatour, où je suis arrivé à midi et demi. Les chrétiens de cette localité sont tous grecs-catholiques ; ils ont un bon religieux qui remplit les fonctions de curé, et qui en même temps fait la classe aux enfants. Là aussi, j'ai été très satisfait de l'école, et j'ai remercié le Seigneur d'avoir voulu procurer ce moyen de salut à une population entourée par les Druses et gouvernée par eux. — En quittant Ammatour, j'ai pris le chemin de Moucktara, où j'ai eu le spectacle navrant dont je vous ai parlé plus haut. De Mouktara à Beit-el-Dine, il n'y a que deux heures. Je me suis hâté d'aller saluer, encore une fois, le digne évêque de ce vaste diocèse,

M<sup>re</sup> Bestany. En rentrant à l'évêché, j'ai rencontré M<sup>re</sup> Deba, évêque de Beyrouth, lequel était venu visiter Beil-el-Dine : « Eh bien ! Abouna Atnoun, m'a-t-il dit, êtes-vous satisfait de vos écoles ? — Oui, Monseigneur, lui ai-je répondu. — Mais moi, a-t-il ajouté, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : aujourd'hui, j'ai vu le maître protestant de Niha passer honteusement avec armes et bagages. — Et moi, Monseigneur, ai-je répondu, non seulement je l'ai vu, mais je lui ai signé sa feuille de route. » Enfin, j'ai passé la nuit à Beil-el-Dine, et le samedi matin, j'ai pris le chemin de Beyrouth, où je suis arrivé à quatre heures du soir.

Voilà, Monsieur et très cher confrère, ce qu'a produit la petite Œuvre des écoles du Liban. J'espère que le Seigneur continuera à y répandre ses bénédictions les plus abondantes. Déjà j'ai averé M<sup>re</sup> Bestany d'ouvrir trois nouvelles écoles dans son diocèse : une à Botiné, l'autre à Jabal-al-Rihen, et la troisième aux Kiams de Marjaoun.

Veuillez me croire, dans l'amour de Notre-Seigneur,  
Monsieur et très cher confrère,  
Votre bien humble serviteur,

A. ACKAOUY,  
I. p. d. l. M.

---

*Lettre du même à M. TERRASSON, directeur de l'Œuvre  
de la très Sainte-Trinité.*

Programme des petites écoles maronites. — Humiliation des protestants.

Beyrouth, le 16 novembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Le zèle et la générosité que l'association de la très Sainte-Trinité déploie pour notre chère œuvre des écoles me font un devoir de vous remercier, au nom de Nosseigneurs les évêques

et de toute la population maronite du Liban. Aussi, c'est avec bonheur que je m'empresse de vous donner les renseignements que vous me demandez. Nous avons en ce moment 110 écoles établies presque toutes dans le Liban. Autant d'écoles, autant de prêtres qui font la classe.

Ce sont Nosseigneurs les évêques qui ont choisi eux-mêmes les professeurs et qui ont assigné à chacun le nombre de messes selon ses besoins; d'autre part, nous avons été obligés d'agir ainsi, à cause du besoin excessif où se trouvaient certaines localités que, d'ailleurs, nous ne pouvions pas assister autrement.

Le programme des études en vigueur dans toutes ces écoles est bien simple : apprendre à lire et à écrire l'arabe, à lire le syriaque, qui est la langue liturgique des Maronites, l'étude du catéchisme et un peu de calcul.

Quant aux résultats ils sont multiples :

1<sup>o</sup> L'étude du syriaque, qui facilite aux curés et aux habitants la célébration des offices de l'église; 2<sup>o</sup> l'étude du catéchisme avec tous ses avantages; 3<sup>o</sup> l'extirpation ou du moins l'affaiblissement de l'influence des écoles protestantes; 4<sup>o</sup> une occupation sérieuse pour les prêtres, qui, à cause de leur pauvreté, passaient leur temps aux travaux des champs, chose bien humiliante pour les ministres des autels.

Tous ces résultats sont déjà obtenus, comme je l'ai constaté par les visites constantes que je ne cesse de faire à ces écoles. M. Schmidt, qui est assez fort en arabe et en syriaque, peut vous donner le même témoignage. Quant à l'influence des protestants, elle tombe partout. Ces jours-ci on vient de m'apprendre qu'ils ont fermé une école où ils avaient plus de 80 garçons. Lors de mon dernier voyage dans les environs de Sidon, j'ai visité cette localité nommée Maasser el Tohar, qui peut fournir 200 élèves; ses habitants sont presque tous grecs-catholiques. J'y suis arrivé vers le coucher du soleil, après huit heures de marche. Comme je n'y connaissais personne, j'ai dit à mon conducteur : « Allons nous établir près de la fontaine du village, peut-être quelque personne charitable viendra nous inviter à rester la nuit dans sa maison. » Un quart d'heure se passe, et personne n'est venu nous inviter. A bout de ressources, nous sommes allés à l'église, pen-



sant que, le curé étant absent, le bon Dieu saurait bien nous loger. En effet, à peine avions-nous fait quelques pas, et voilà qu'un brave chrétien se présente et nous prie de le suivre. Il nous a donné la plus cordiale hospitalité. Après le souper, la conversation tomba sur l'école, et j'appris avec peine que les protestants, venus depuis peu, avaient déjà plus de 80 élèves. Aussitôt, avec les principaux du village j'examinai s'il n'y avait pas moyen de porter remède au mal. Ils me dirent que leur curé était rappelé par le patriarche et que son remplaçant venait d'arriver. J'ai traité l'affaire avec ce dernier, et la conclusion a été qu'il se chargerait de faire la classe autant que son ministère le lui permettrait, à condition que le village payerait un maître laïque qui serait sous sa direction. Les choses ainsi réglées, j'ai tout remis entre les mains de la sainte Vierge et je suis revenu à Beyrouth. Un mois à peine s'était écoulé, que le maître protestant a été obligé de partir avec armes et bagages, parce qu'il n'avait plus d'élèves; notre école en compte cent soixante.

Veillez, Monsieur et très cher confrère, me croire, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère.

Votre très humble serviteur,

A. ACKAOUY,

I. p. d. l. M.

---

*Lettre de M. le Secrétaire de l'archevêché de Tyr et de Sidon  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Reconnaissance de la population maronite pour l'établissement  
des écoles du Liban.

Secrétariat de l'archevêché de Tyr et de Sidon, 1885.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement, je me sens pourtant obligé à vous témoigner notre sincère gratitude pour le vif intérêt que vous portez aux fidèles de notre diocèse. Je suis aussi l'interprète des sentiments les plus affec-

tueux et les plus respectueux de nos diocésains. Ils vous remercient de tout leur cœur, pour les vingt-six écoles dont vous avez doté leur pauvre pays. Nous vous sommes d'autant plus reconnaissants, que ces écoles ont aboli des écoles protestantes et ont fermé l'accès, pour les villages voisins, aux doctrines perverses des enfants de Luther. Nos élèves ont fait dans ces écoles des progrès étonnants, soit pour l'instruction, soit pour les mœurs chrétiennes. Nous devons ce grand et rapide progrès au zèle et à l'infatigable dévouement de M. Antoine Ackaoui, nommé visiteur de nos classes, par M. Devin, supérieur à Beyrouth. M. Ackaoui a choisi pour maîtres les plus dignes prêtres de nos paroisses; de plus, il saisit toujours l'occasion favorable pour venir personnellement les encourager.

Moi aussi, j'ai été à même d'apprécier le bien qui se fait dans ces écoles. Je les ai visitées; j'ai examiné les enfants, je me suis informé de la manière dont les maîtres remplissaient leurs devoirs. J'ai accompli en cela une obligation, puisque M. Devin m'a chargé de la surveillance de nos écoles, à cause de la petite distance qui m'en sépare.

Il fallait voir aussi les parents de ces enfants, élevant leurs mains suppliantes vers le ciel, et implorant pour vous et pour votre dévouée congrégation toutes les bénédictions divines. Pour moi, je n'ai pas manqué d'imposer comme règlement aux maîtres et aux élèves de prier tous les soirs aux intentions de votre communauté.

Si vous assistiez à de pareils spectacles, votre cœur d'apôtre serait enivré de joie, et vous vous sentiriez porté à ouvrir parmi nous de nouvelles classes. Notre diocèse, en effet, a besoin de cette excellente œuvre plus que tout autre, à cause de sa très grande étendue et à cause du grand nombre d'infidèles qui se trouvent parmi nous. Voilà l'objet de mes vœux, voilà ce que je sollicite de votre cœur avec une instance d'autant plus pressante, qu'il ne se passe pas un seul jour qu'on ne me demande la fondation d'une école pour des villages privés de ce bienfait. Je vous prie et je vous conjure, Monsieur le supérieur général, de m'autoriser, par l'entremise de M. Devin, à ouvrir dix nouvelles écoles. Ce serait un titre de plus à notre vive gratitude; ce seraient

de nouvelles mains suppliantes qui demanderaient les grâces du Seigneur pour votre pieuse congrégation : elle est, il faut vous l'avouer, un grand appui pour le catholicisme en Orient, surtout pour notre nation maronite et pour notre pauvre diocèse. Pour moi, le souvenir de vos bonnes œuvres vivra toujours dans mon cœur.

Veuillez agréer, Monsieur le supérieur général, l'assurance de la vive gratitude et de l'entier dévouement de votre tout dévoué serviteur en Notre-Seigneur,

PIERRE MORON,

secrétaire de l'archevêché de Tyr et de Sidon.

---

*Extrait d'une lettre de sœur N., fille de la Charité,  
à sœur N., à Paris.*

Pauvreté de la maison de Broumana.

Broumana, 1885.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Trois mois se sont déjà écoulés, depuis que j'ai quitté Beyrouth pour me rendre à Broumana dans les rochers du Liban. Ces trois mois ont été employés aux pénibles labeurs d'une fondation difficile, dans un lieu dépourvu de toute ressource : l'eau même y est rare ; dans le village, on ne trouve que des pierres, et encore il faut les acheter.

Notre maison était en ruine, on l'a rendue habitable ; mais, nous sommes loin de l'avoir appropriée à sa destination. Nous faisons la cuisine entre quatre pierres ; pas de buanderie ni de place pour en construire une. — Les enfants nous arrivent cependant, nous en avons près de soixante, mais pas une ne sait tenir une aiguille ; c'est une ignorance incroyable. Les pauvres, les malades viennent nous demander des médicaments ; pas de pharmacie, pas de terrain pour en établir une. J'ai quelques collyres et un peu de cérat ; je m'installe dans une toute petite cour, c'est

là le dispensaire. Malgré cela, tous les jours il nous arrive de pauvres gens, qui ont fait trois et quatre heures de marche, et qu'il faut souvent renvoyer sans rien leur donner. Le dimanche, nous réunissons les femmes, les filles des filatures; on leur donne une petite instruction et ensuite on leur fait réciter le chapelet. Elles paraissent contentes et s'y rendent régulièrement.

Notre confiance est en Dieu; Lui seul peut nous donner les moyens de lui gagner des âmes et d'empêcher les ennemis de notre immaculée Mère de détruire sa dévotion, comme ils tâchent de le faire par tous les moyens possibles; l'argent ne leur manque pas, ni les établissements splendides non plus. — Notre petite provision de médailles, scapulaires, chapelets est épuisée; ces objets de piété nous ont été d'un grand secours pour exciter la dévotion des enfants et des jeunes filles; que dis-je? Des femmes, des hommes, et même des princes sont venus nous en demander. Quelques coupons d'indienne, de cotonnade, des mouchoirs rouges surtout pour mettre sur la tête, et des objets de mercerie nous seraient un vrai trésor. Nos enfants et nos pauvres ne manqueront pas d'offrir en retour, pour les âmes charitables qui s'intéresseront à leur cause, leurs prières quotidiennes.

Veuillez me croire,

Ma chère sœur,

Votre bien humble servante,

Sœur N.,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de ma sœur MARCOTTE à M. le Directeur des Écoles  
d'Orient.*

Propagande protestante. — Demande de secours.

Damas, orphelinat Saint-Joseph, 12 novembre 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'année scolaire que nous commençons se présente remplie de difficultés; nous avons pour proche voisin un internat protes-

tant, espèce d'école normale dont les jeunes filles sont destinées à aller semer l'erreur dans les villages. Deux autres maisons, appartenant aux Américains, sont également dans le quartier chrétien; plusieurs de nos enfants fréquentent leurs classes. Quelques-unes, par le soin des évêques, étaient revenues, mais les protestants sont allés les réclamer dans leurs familles, et les parents, attirés par de belles promesses, les y ont renvoyées.

Comment, Monsieur le directeur, pouvoir lutter avec eux? Ils donnent tout gratuitement et ils enseignent trois langues. Les parents qui sont riches donnent 25 francs pour trois mois, et leurs enfants apprennent la musique, le piano et le dessin. Les gens de Damas se laissent prendre à cette amorce. Quel dommage! Dans ce pays éloigné de toute communication, la foi s'était si bien conservée! Ne ferons-nous pas notre possible pour ne point la laisser perdre?

En terminant, Monsieur, je vous renouvelle mes sentiments de reconnaissance pour l'allocation que vous avez eu la bonté de nous accorder. Nous prions le Seigneur qu'il vous donne le moyen de nous la continuer, pour le bien des pauvres catholiques de Damas.

Recevez, Monsieur le directeur, l'assurance de notre respectueuse gratitude,

*Sœur MARCOTTE,*

Fille de la Charité.

---

# PROVINCE D'ABYSSINIE

---

*Lettre de M. PICARD, prêtre de la Mission,  
à M. CHINCHON, à Paris.*

Persécution religieuse. — Courage chrétien. — M. Soumagne chez le Ras-Aloula. — Promesses de protection. — Le séminaire à Massaouah. — Guerre acharnée. — Tranquillité à Kéren. — Œuvres de la Mission.

Kéren, le 31 janvier 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Nous sommes encore en vie. Dieu nous garde et nous protège toujours à Kéren. Nous sommes ici bien tranquilles. Les Abyssins occupent le camp des Égyptiens et gardent le pays. Dieu soit loué de tout !

Si nous sommes tranquilles à Kéren, dans les environs nous avons nos petites épreuves. Le 10 décembre de l'année dernière, un de nos prêtres était allé avec nos domestiques acheter du grain. Les moines de deux grands couvents abyssins, Debrébizen et Debrezzina, l'ont fait arrêter. Après quatre jours de pourparlers, de disputes religieuses, ils l'ont conduit au Ras-Aloula pour le faire apostasier ; argent, dignités, tout a été inutile. « Non seulement, dit-il, je ne changerai point de religion, mais je vous prouverai que la religion catholique est la seule véritable, qu'elle est la religion de nos pères et que nécessairement vous devez l'embrasser, si vous voulez aller au ciel. » Alors on l'a fortement enchaîné. J'ai envoyé une lettre au Ras-Aloula ; mais, cela étant inutile, je suis allé moi-même à Asmara. Le prince

m'a bien reçu. Je lui ai dit : « Quand vous êtes venu deux fois à Kéren, vous nous avez assuré que vous étiez notre protecteur, que nous pouvions rester tranquilles et instruire les Bogos. » Je le priai donc de délivrer le kiersé Débrétzuri, qui était de Kéren. Il m'a répondu : « Qu'il donne une caution. » Je lui ai répondu que je me portais caution pour lui, et il m'a promis de le délivrer. Le lendemain de bon matin il l'a mis en liberté et lui a remis son mulet et tout ce qui avait été saisi.

Le 3 janvier, j'ai visité trois villages bogos et abyssins; j'ai baptisé cinq enfants et préparé plusieurs mariages. A mon retour, le 16 janvier, le Ras envoie vingt hommes pour arrêter les gens de Bordamba, et s'emparer de tout ce qu'ils possèdent en biens, meubles et immeubles. Sept sont enchaînés et conduits au Ras-Aloula, qui leur demande : « Quelle est votre religion? Pourquoi avez-vous reçu M. Picard trois jours et trois nuits chez vous? Pourquoi n'avez-vous point quitté Oissedamba? » Ziéguin a répondu : « Notre religion est celle que vous connaissez. Nous n'avons point changé. M. Picard n'est point resté trois jours chez nous, il n'a fait que passer. Qu'on nous prouve le contraire. Nous ne sommes point allés à Dévarona. Vous et Belleta Guebrou, vous nous avez permis de rester à Oissedamba. — Je devrais vous punir, vous couper la main. Je vous fais grâce, mais restez fortement enchaînés. » On a pillé plus de soixante maisons.

Un mois auparavant, M. Soumagne était allé voir le Ras-Aloula, qui l'avait fort bien reçu. On lui a fait les plus belles promesses. « Renvoyez à Kéren les sœurs, dit le Ras; je prends tout sur mes épaules. Je vous aime et vous ne serez point troublés à Kéren : je vous protège. » C'est pour cela que le séminaire est rentré à Kéren, et nous continuons d'évangéliser nos pauvres bogos. Chaque jour, nos prêtres font la visite de quelques villages. Envoyez-nous, s'il vous plaît, un ou deux bons catéchismes en images, quelques croix et des médailles : c'est un moyen pour attirer les gens et les instruire. Nous faisons comme à l'ordinaire nos catéchismes et la visite des malades.

Recommandez nos œuvres à tous nos confrères de la maison-mère et à nos bonnes sœurs, afin que Dieu nous bénisse et donne succès à nos œuvres.

M. Paillard me charge de vous présenter ses respects. Il est à la tête du séminaire. Nous nous recommandons tous à vos prières et saints sacrifices.

Auprès des âmes charitables, plaidez notre cause pour nos catholiques enchaînés et dépouillés de tout. Ils sont tous dans une grande nécessité. Que Dieu et la sainte Vierge nous viennent en aide ! Nous en avons grandement besoin. Priez et faites prier.

10 août 1885.

Depuis sept mois, M<sup>r</sup> Touvier et le séminaire sont fixés à Massaouah. La chaleur et la mort les ont bien éprouvés. Les Égyptiens sont partis le 13 avril et les Abyssins ont pris leur place au fort de Kéren. Depuis lors, nous sommes assez tranquilles, mais autour de nous on fait un peu de bruit ; pour tenir ce pays, il faudrait un pouvoir fort et régulier. Les musulmans continuent à se détruire les uns et les autres et à se dépouiller. Kassala n'est pas encore prise ; plusieurs fois les Abyssins ont voulu y aller pour délivrer les pauvres Égyptiens qui y sont prisonniers. Il y a deux mille fusils et trente-deux canons, cela vaut bien les peines d'un voyage. Samedi dernier, cinq principaux chefs ont succombé : Mohamed-Akmed, le chef des Méthodistes, est mort ; trois chefs des Arnedona sont morts ; Mahomed-ad-Eket des Beni-Amer est mort. Autour de nous, il y a toujours des fausses nouvelles : on dirait que la fin du monde doit bientôt venir.

Les Italiens sont à Massouah ; on ne sait pas encore ce qu'ils veulent faire.

Pour attirer les bénédictions de Dieu sur nous et sur nos œuvres, nous faisons connaître à tous l'immense charité de Dieu pour les hommes. Pendant les grandes octaves, nous prêchons tous les jours : à la fête de Pâques, pour faire connaître Jésus ressuscité ; à la Pentecôte, pour expliquer les dons et les fruits du Saint-Esprit ; à l'octave du Saint-Sacrement, pour découvrir l'ardent amour de Jésus dans l'Eucharistie ; à l'octave de saint Vincent, pour instruire nos chrétiens des merveilles opérées par l'apôtre de la charité envers Dieu et envers le prochain. Ajoutez



à cela le mois de Marie, le mois du Sacré-Cœur et le Saint-Rosaire, avec nos catéchismes du soir pendant tous les jours du carême, et vous aurez un résumé de nos œuvres.

Depuis huit jours nous évangélisons les villages Bogos, maison par maison; nous voyons toutes les misères spirituelles et corporelles. Que nous serions heureux de soulager ces pauvres gens et de les gagner à Dieu et à la sainte Église! Aujourd'hui, c'est une veuve avec six enfants qui fait appel à notre charité; demain ce sont des malades qui n'ont rien pour se vêtir et se nourrir. Une petite aumône les amène facilement et pour toujours. Ici, c'est un aveugle qui met en vous toute son espérance; là, ce sont des vieillards qui sont au bout de leur carrière, et qui n'attendent plus que la mort. « Venez, nous disent-ils, et secourez-nous et pour l'âme et pour le corps. C'est Dieu qui vous envoie vers nous, ne nous laissez point mourir de faim. Ayez pitié de nos âmes, puisque vous êtes venus pour les sauver. » La parole du bon Sauveur est toujours vraie : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous. » Un bon vieux nous disait : « Venez, instruisez-moi; baptisez-moi, et donnez-moi, par charité, un habit. Si je meurs, il servira à m'ensevelir; si je reste encore quelques jours, il m'échauffera et me couvrira, et Dieu vous le rendra. »

Dans nos courses, nous réunissons tous les jours les jeunes gens et les jeunes filles, et, quand ils ont appris le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* et un peu de catéchisme, nous leur donnons quelque vêtement. La charité attire le cœur et le gagne. Parlez pour nous aux âmes charitables et bienfaisantes : Dieu saura bien les récompenser de tout ce qu'elles feront pour les pauvres Ethiopiens.

Nous avons à Kéren, tous les jours, trois catéchismes : un pour les jeunes gens, un pour les filles et un troisième pour les domestiques. Nous les formons le mieux possible; nous les instruisons pendant toute l'année pour les préparer à la première communion.

Nous distribuons aussi quelques médicaments quand nous en avons. Il y a quelques jours, un musulman est venu me demander un remède pour son enfant malade. J'ai été le voir; je l'ai baptisé, et, huit jours après, le jeune Joseph, âgé de six mois, allait en paradis. — Le 27 juillet, je visitai un grand village.

Aussitôt une jeune veuve, catholique, m'appelle. « Venez, mon Père, mon fils est malade depuis quelques jours, je vous attends : baptisez-le. » Ce que je fis de suite, et, dix jours après, le jeune Vincent montait au ciel.

PIERRE PICARD,

L. p. d. l. M.

---

*Lettre de M. COULBEAUX, prêtre de la Mission,  
à la mère LOUISE LEQUETTE.*

Défection de trois paroisses en Abyssinie. — Cruauté du Raz-Aloula. —  
Courage héroïque des habitants du village de Halay.

Akrour, 24 juillet 1885.

TRÈS VÉNÉRÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Il y a huit jours, j'ai eu grand plaisir à lire votre intéressante lettre du 15 juin, — et datée, — tant votre cœur y est toujours, — de Kéren ! Comment vous dire merci de tant de bonnes choses et des chères nouvelles que vous m'y donnez ? Puisque ma première a mis tant de temps à vous parvenir, je ne veux pas tarder à vous envoyer cette fois, selon votre désir, les petites nouvelles de notre quartier. Mais, peut-on raconter tout ce qui nous arrive ? Et par quel bout commencerai-je ? Pendant que la maladie éprouvait notre séminaire à Massaouah, nous étions, de notre côté, sous les coups de la persécution. Ras-Aloula nous a manqué de parole. Trois paroisses nous ont été enlevées, avec grand fracas, pour effrayer les populations et les amener, malgré elles, à l'apostasie. Plus de la moitié des fidèles de Saganeïli cependant, qui se sont dispersés dans les déserts, sont jusqu'à présent demeurés fidèles. Puissent de nouvelles poursuites leur être épargnées ! Daigne notre divin Maître leur faire la grâce de tenir bon avec fermeté et persévérance !

Les moines iconoclastes de Debreßina, venus avec ceux de

Debrébizen, ont mis en morceaux la belle statue de saint Étienne, donnée par M. Jouglà à Adden-Gofom. Ils ont renouvelé la lapidation de l'ainé des martyrs ! — Puis, est venu le tour de nos prêtres. Ras-Aloula nous manda près de lui. Je m'y rendis d'abord avec Abba-Takla-Haïmanot. Nous dûmes comparaître avec nos accusateurs en jugement rendu sur la place publique. Jamais je n'ai vu semblable fureur, — c'était de la frénésie, — rouler dans les yeux du Ras et l'agiter sur son lit de justice comme un épileptique. Il déraisonnait et déraisonnait complètement. La foule des soldats et des villageois qui l'entouraient étaient stupéfaits de nous voir répondre et tenir sans émoi en face de tant de courroux. Enfin, il dit à Abba-Takla-Haïmanot, comme s'il ne le savait pas, ou plutôt par un dessein du Maître, qui voulait faire entendre à tout ce peuple lâche et timide une profession de foi : « Êtes-vous de la même foi qu'Abba-Johannès ? — Oui, je suis de la même foi que lui, répondit avec calme notre abbé. — Donnez une caution, qui garantisse que vous vous présenterez pour être jugé à ce sujet par le roi. — Mais qui se posera caution pour moi, ici ? Je ne trouverai personne. — Eh bien ! aux chaînes : est-ce que je ne puis pas vous expédier dans la cangue jusqu'auprès du roi ? — Vous le pouvez. » Au satellite : « Emmenez-le et enchaînez-le étroitement. » — Et à moi : « Asseyez-vous ici. » En même temps, il expédiait en hâte des soldats, pour aller saisir et amener nos prêtres. Quoique nous leur eussions enjoint de demeurer cachés, huit furent arrêtés. Toutefois, pendant qu'on les amenait, la nuit, bonne conseillère, avait apaisé la furieuse irritation du Ras. Il comprit qu'il était allé trop loin, et avait nui peut-être aux démarches éventuelles du roi fixées à la fin de septembre. A une audience, que j'eus de bon matin, il ordonna de délivrer Abba-Takla-Haïmanot, qui avait eu les mains et les pieds durement garrottés toute la nuit, et me demanda presque pardon de ses colères de la veille. Aussi, quand nos prêtres prisonniers arrivèrent, il les reçut avec des paroles de clémence, à l'étonnement de tout le public qui s'attendait encore à une scène épouvantable. Il a remis l'issue de leur procès à la fin de septembre.

Puis, c'est le village de Halay qui a son tour. Là, nos catho-

liques nous ont donné un sujet de consolation, par le contraste de leur fermeté avec les défections de nos autres villages. Tous ont préféré la fuite et la perte de leurs familles et de leurs biens. Les hommes sont, depuis huit jours, cachés dans les montagnes ; j'ai passé avec eux, pour nous concerter, la nuit d'avant-hier. Les femmes, les enfants, les troupeaux sont dispersés chez des parents dans d'autres villages plus ou moins éloignés. Il est impossible que quelqu'un ne soit pas pris à la longue, les ennemis étant nombreux et activement à la piste, et les soldats d'Aloula étant aussi à Halay. Mais, les hommes que j'ai trouvés réunis au nombre de plus de vingt, sont disposés à la ruine complète, plutôt que de se rendre au gré des chefs hérétiques. Il leur sera bien difficile de vivre dans les déserts, où tout leur manque, et au milieu de bandits plus féroces que les bêtes sauvages. Je ne sais pas comment nous ferons pour leur venir en aide ; car ils vont être forcés de s'éloigner davantage du côté de Massaouah. Nous ne pourrons plus, comme jusqu'à cette heure, leur envoyer en aumônes des sacs de farine. Que sont, très honorée Mère, les nécessités des religieux expulsés pour lesquels on fait des quêtes et des souscriptions, auprès des misères de ces pauvres fidèles ? Mais surtout, qu'ils ont besoin de grâces pour persévérer dans la résolution héroïque dans laquelle je les ai trouvés, de sacrifier leurs familles et leurs biens ! Oh ! s'ils persévèrent comme il faut, quel soufflet au schisme et à l'enfer ! Quel encouragement à nos fidèles et à nos amis, que les dernières défections avaient attristés et abattus ! Hélas ! l'Abyssinie, toute pétrie de ruse, de fourberie et de versatilité, si indocile au joug de la foi une, indivisible, et inconciliable avec tout ce qui la blesse, avait besoin, sous la domination fanatique et sectaire du roi Jean, de ce spectacle, si restreint qu'il soit, de l'affirmation ferme, sincère, et sans biais comme sans arrière-pensée, de la foi catholique, et de cette docile soumission au magistère de l'Église, jointe à la virilité surnaturelle qui répond aux menaces du desposte : « En tout le reste nous serons vos plus obéissants sujets, mais contre la vérité de Dieu, nous ne pouvons consentir à rien. » Il est vrai, ce grand coup a jeté au vent des masses de menues pailles ; le bon grain n'est presque pas appréciable, mais il est épuré. Notre district

n'avait pas encore eu cette épreuve : il nous la fallait, pour montrer que la fermeté du courage chrétien est plus forte que la ténacité de nos persécuteurs. Finalement, nous disons avec contrition, soumission et louange : *Bonum quia humiliasti me* ; c'est un bien que vous m'ayez humilié ; la tribulation nous a été utile ; le véritable or est sorti pur du creuset, et dépouillé de toute écume grossière.

Que vous dirai-je en terminant ? De même que le départ de nos prêtres, après leur arrestation, a été accompagné des pleurs, même de nos villages apostats, ainsi notre retour a été accueilli par nos populations avec des cris de joie, et des témoignages d'attachement extraordinaires huit jours durant. Mais, mieux nous valent les applaudissements du Ciel et les félicitations éternelles, si nous les méritons !

Nous avons reçu ici quelques élèves infirmes que M. Cabroulier nous a envoyés, après le départ de Monseigneur. M. Jouglas les entoure de tant de soins, qu'ils vont, je l'espère, se remettre à vue d'œil.

Ce qui m'afflige, dans nos anxiétés et embarras actuels, c'est le départ subit et inespéré de Monseigneur. Jamais je n'ai eu tant besoin de sa présence, pour recevoir sa direction dans nos perplexités. Aussi la nouvelle de son départ m'a grandement contristé.

Je suis bien reconnaissant envers ma sœur Marie de son souvenir, et je la prie, aussi bien que vous, très honorée Mère, de ne pas oublier devant Dieu celui qui a l'honneur d'être

Votre très obligé serviteur,

E. COULBEAUX,

L. p. d. l. M.

---

*Lettre de M. BOHÉ, prêtre de la Mission,  
à M. VAYRIÈRE, à Paris.*

Dangers courus à Akrou. — Pillage par les rebelles. — Kéren menacé. — Zèle des missionnaires pour instruire par le catéchisme. — Essai d'instituteurs catéchistes.

Kéren, le 20 septembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Voici une année tout entière que j'ai laissé passer sans vous écrire : j'aurais dû le faire plus tôt. Les temps que nous traversons sont pleins d'angoisses. La mission est en butte à toutes les misères de la persécution et de la guerre. Chaque jour apporte une nouvelle crainte. Le matin, nous nous demandons si nous ne sommes pas au dernier jour de notre vie, ou du moins de notre résidence en Abyssinie ; et, le soir, nous craignons quelque alerte pour la nuit. A peine pouvons-nous prendre un peu de repos. Pendant que j'étais à Akrou, il ne se passait pas de semaine où il n'y eût quelque chose d'extraordinaire. Les pillards traversaient le pays et cherchaient à voler les troupeaux. Un jour, j'allais faire le catéchisme à une heure et demie de notre maison ; je me suis trouvé tout à coup au milieu des rebelles. Heureusement, le chef connaissait la Mission : il m'a permis de continuer ma route. Mais, ce n'est pas sans danger que j'ai pu parvenir au village de Mahéla, où je devais me rendre. Une armée de rebelles y arrivait au même moment ; la forêt voisine en était remplie. Lorsque j'eus fait un peu de catéchisme aux enfants, un homme vint me dire de fuir au plus vite, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis qui arrivaient. J'aime à croire que les anges gardiens des enfants m'ont tiré de ce mauvais pas. — Quelques jours plus tard, nous apprenions que le chef des pillards était étonné de ne m'avoir point tué. Il reprocha vivement à son officier de ne m'avoir pas pris : « Car, disait-il, j'en aurais retiré une bonne rançon. » Ce jour-là les rebelles ne purent piller les trou-

peaux du pays, parce que les habitants étaient venus en grand nombre pour les défendre. Mais, le surlendemain, ils pillèrent le monastère abyssin de Debrebizen, qui est à une journée d'Akrour. Ils tuèrent huit ou neuf moines et en blessèrent au moins autant.

La route de l'Abyssinie à Massanah est presque toujours infestée de voleurs; c'est à grand'peine que nous pouvons y faire passer les courriers. Le nombre des hommes tués par la guerre et les pillages est incalculable. Si du moins nous avions la liberté pour le catholicisme en Abyssinie, nos peines trouveraient quelque adoucissement dans le ministère des âmes; mais, nous souffrons de plus la persécution qui nous enlève nos ouailles. La perte de nos catholiques nous est beaucoup plus sensible que la perte de nos biens matériels. On nous a enlevé quatre villages. La plupart des habitants ont eu la faiblesse d'apostasier. Nous sommes menacés d'être chassés entièrement du pays. Jugez de l'état d'angoisse où nous nous trouvons, nous et nos catholiques.

Kéren est un peu moins tourmenté qu'Akrour. Nous avons la liberté d'y instruire les Bogos; mais, il nous est défendu de nous occuper des Abyssins qui habitent dans le voisinage. De plus, nos catholiques sont soumis aux usages abyssins. Il suffit qu'on les trouve en contravention avec ces usages, pour qu'on les enchaîne et qu'on leur prenne tout leur bien. Jusqu'à présent, les rebelles, qui sont à une ou deux journées d'ici, ne nous ont pas beaucoup inquiétés. Ils semble que le moment est venu pour eux d'attaquer le pays. Les Abyssins sont allés à leur rencontre pour les arrêter. Ces jours-ci nous subissons les inconvénients du passage des armées abyssiniennes. Pourtant, nous n'avons pas eu trop à nous en plaindre. Nos rapports avec les officiers et les soldats ne laissaient rien à désirer. En allant leur rendre visite, M. Picard a saisi l'occasion de leur annoncer la parole de Dieu, qu'ils ont écoutée avec attention, mais aussi avec indifférence. La plupart des soldats ont voulu voir notre église. Nous avons eu lieu de constater, une fois de plus, l'ignorance de ce peuple. Ces soldats étaient ébahis en voyant les images et les statues de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Ils ne pouvaient comprendre que Notre-Seigneur fût mort; que la sainte Vierge

ait été sa mère. Ils semblent n'avoir aucune idée des mystères de la religion. Rien d'étonnant ; car, on peut bien dire que ce sont des brebis sans pasteur.

Nos occupations ne sont pas changées par toutes ces tracasseries. Nous voulons tâcher d'instruire jusqu'au dernier moment les peuples qui nous sont confiés. L'œuvre du catéchisme a pour nous toujours le même attrait. Les enfants s'y affectionnent aussi de plus en plus. Ce qu'ils ont appris, les années dernières, leur sert à s'instruire davantage des vérités de la foi.

Nous avons entrepris, M. Picard et moi, d'instruire aussi les grandes personnes. Nous avons passé une semaine dans le village de Télale, où un domestique nous apportait chaque jour notre dîner. Cet essai n'a pas produit de grands résultats ; mais il a fait comprendre aux gens du pays que nous voulions nous occuper d'eux, pour en faire de bons catholiques. Ils craignaient d'abord que nos instructions ne les entraînaient dans quelques misères politiques. A la fin, ils se sont rassurés et n'ont pas été fâchés de notre démarche. Maintenant nous essayons d'établir des instituteurs dans chaque village. Tout le monde convient qu'ils seraient d'excellents auxiliaires pour christianiser ces peuples, mais il est difficile d'en trouver et de les former. Ils devraient être du pays même, à cause de l'aversion de ces peuples pour les étrangers. De plus une instruction au moins médiocre leur serait nécessaire, et surtout une bonne conduite. Or, comment trouver ces trois conditions réunies en des néophytes hier encore païens ? Nous cherchons, en tâtonnant, à trancher cette difficulté. On rencontre parfois dans les villages un certain nombre d'enfants ou de jeunes gens qui savent le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Nous avons proposé, successivement, à plusieurs d'entre eux, d'instruire chaque soir les enfants de leur voisinage. Nous leur promettons pour récompense un quart de thallari de toile par mois. Quelques-uns ont accepté, et pour les encourager nous leur avons avancé leur salaire. Ce moyen a suffi pour stimuler leur zèle. Le matin, avant de conduire leurs troupeaux dans les champs, et, le soir, à leur retour, ils enseignent les prières. Tout porte à croire qu'avec le temps nous aurons des catéchistes dans chaque village ; mais il convient de les payer en nature. De la toile



ou du grain leur sont plus utiles que l'argent. D'ici à quelques temps, nous pourrons faire réciter le chapelet chaque soir dans les villages. De cette manière les grandes personnes apprendraient aussi les prières, et l'esprit de religion s'introduirait dans leurs usages.

Je crains, Monsieur et très cher confrère, d'être optimiste dans mes prévisions, et de ne pas tenir assez compte des difficultés que la Mission traverse présentement. Toutefois, ce n'est qu'en m'appuyant sur le secours d'en-Haut que j'espère ces heureux résultats.

Je n'ai pas besoin de me recommander à vos bonnes prières ; je sais que vous priez pour moi et pour tous les missionnaires. D'ailleurs les difficultés ne sont pas le partage exclusif de l'Abysinie ; le monde entier n'est-il pas dans l'anxiété et la détresse ? Il nous reste à prier Dieu de vouloir bien accepter notre sacrifice pour le salut des âmes qui se perdent, hélas ! en si grand nombre.

J'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère,

Monsieur et très cher confrère,

Votre très humble, très obéissant et affectionné serviteur,

JEAN-CLAUDE BOHÉ,

I. p. d. l. M.

---

# CHINE

---

VICARIAT DU

## TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

---

*Lettre de sœur MAILLARD à sœur N., à Paris.*

Réponse de l'empereur de Chine à une lettre du Pape.

Péking, 15 avril 1885.

MA RESPECTABLE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Vous avez sans doute connaissance de la démarche officielle que Sa Sainteté Léon XIII a faite auprès de l'empereur de la Tartarie et de la Chine, en lui envoyant un dignitaire de l'Église, porteur d'un message. Le Père Giulianelli arrivait précisément à Péking, lorsque déjà on s'y occupait de faire cesser les hostilités. Il fit demander une audience, non pas du Fils du ciel, dont la face est invisible, mais du prince grand ministre du conseil. Le 8 avril, la lettre du souverain Pontife fut remise pour être présentée à l'empereur ; la réception fut très bienveillante. L'envoyé du Saint-Père répondit aux questions qu'on lui adressa concernant l'Eglise. On n'y parla point de la guerre, ni de la France.

Le prince ministre promet une réponse et la fit en effet remettre deux jours après; elle était conçue dans les termes suivants :

« Le prince, grand ministre du conseil des affaires des royaumes extérieurs, par l'autorité de la grande dynastie Ta-Tshing, notifie que, le vingt-troisième jour de la deuxième lune, le très illustre légat, étant venu à notre palais et en notre présence, ayant remis la lettre royale du Souverain Pontife romain, le même conseil, le vingt-cinquième jour de la deuxième lune, à son tour l'a offerte au grand empereur qui a déclaré l'avoir lue avec beaucoup de plaisir et de satisfaction, *con molto piacere e consolazione*. Aussi nous a-t-il été ordonné, à nous, son grand ministre, de faire savoir au très illustre légat que, lorsqu'il sera de retour en son royaume, il félicite le Souverain Pontife.

« Cette notification ou réponse devra être portée à l'illustre seigneur légat, comme étant de sa compétence, afin qu'il ait claire connaissance de ce qui est ainsi fait.

« La déclaration ci-dessus a été donnée au légat de la grande Rome, la deuxième année du règne Kouang-Shy, le vingt-cinquième jour de la deuxième lune.

« Vendredi, 10 avril 1885, à Péking. »

Eu égard à la politique et aux usages du pays, ce mémorandum est tout ce que l'on pouvait obtenir de plus favorable; Dieu soit béni!

Peut-être serez-vous déjà informée de tout ceci avant que cette lettre vous parvienne; unissez-vous donc avec plus d'instance que jamais à nos prières, afin que l'heure de la miséricorde sonne pour cette nation infortunée.

Croyez-moi toujours, en l'amour de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère,

Ma respectable sœur,

Votre bien affectionnée,

Sœur MAILLARD,

I. L. d. L. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de M. HUMBLLOT à la très honorée mère DERIEUX.*

Bénédictio de cinq cloches. — Espérances pour l'avenir.

Péking, 12 juin 1885.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Le dernier jour du mois de Marie a été célébré par les membres des deux familles de saint Vincent et nos chrétiens pékinois avec une solennité inaccoutumée.

Les trois dômes de la magnifique église dédiée à saint Joseph venaient d'être terminés sous les auspices de Marie immaculée, à la grande joie de notre cher et habile architecte, M. Favier. Ils étaient prêts à recevoir cinq cloches que M<sup>re</sup> Tagliabue devait bénir ce jour-là. Les chrétiens s'étaient rendus en foule à cette église, la plus grande et la plus belle de Pékin; ils remplissaient toute la nef: autour du sanctuaire, la blanche couronne des filles de la Charité et toute la colonie européenne de Pékin; dans le chœur, les missionnaires et les enfants portant les insignes épiscopaux. Cette imposante assemblée entourant le riche autel en marbre, décoré avec un goût parfait, excitait la ferveur de tous, et ranimait la confiance en notre grand protecteur saint Joseph; nous avions oublié les tristesses et les anxiétés des mois précédents.

Après la célébration de la messe, M<sup>re</sup> Tagliabue se rendit avec toute la solennité des offices pontificaux au milieu de la nef où étaient suspendues, à un échafaudage orné de draperies et de bannières, les cinq cloches, auprès desquelles prirent place les parrains et marraines.

Toutes nos fêtes de famille seraient incomplètes sans le souvenir de nos deux maisons-mères dont nous sommes séparés, pour la plupart, depuis longues années; elles seraient incomplètes surtout sans la présence de nos vénérés supérieurs. Aussi, Monsieur notre très honoré Père, et vous, ma très honorée Mère, avez été acclamés parrain et marraine de la plus belle de ces clo-

ches ; elle porte gravés les noms de saint Joseph, et de ses parrain et marraine : Antoine, Marie. J'ai eu l'honneur, ma très honorée Mère, de vous représenter à cette touchante et belle cérémonie.

Lorsque Sa Grandeur eut terminé les bénédictions et les onctions prescrites par le pontifical, j'ébranlai, en votre nom, ma très honorée Mère, le battant de cette magnifique cloche de 500 kilos : elle fit entendre, pour la première fois, sa voix puissante à laquelle répondirent les accords harmonieux des autres cloches que chaque parrain et marraine ébranla à son tour.

Depuis ce jour, les cloches placées dans les dômes sont restées silencieuses jusqu'au 9 juin, date mémorable ; le traité de paix était signé, le drapeau français flottait de nouveau au-dessus de la légation, la France nous revenait avec lui, après une longue année d'anxiétés et de tristesses. Aussi, pour la première fois, l'*Angelus* fut joyeusement annoncé par la seconde cloche, Saint-Gabriel, dont notre ministre plénipotentiaire, M. Pate-nôtre, avait bien voulu être parrain. Quant à la première cloche, elle sera mise en branle demain, 13 juin, pour la fête de son parrain Monsieur notre très honoré Père.

Il y a quinze ans, l'Impératrice fut toute surprise la première fois que le son des trois cloches du Pé-tang frappèrent son oreille ; elle fit demander de quelle pagode venaient des sons si harmonieux ; que va-t-elle dire lorsqu'à la première fête les cinq cloches du Toun-tang vont faire résonner leur joyeux carillon à un kilomètre du palais ? La gloire de saint Joseph, le patron de la Chine, sera désormais proclamée par ces voix de bronze, au milieu de cette capitale et jusqu'au palais impérial.

Espérons maintenant une ère nouvelle pour la prospérité des œuvres confiées aux deux familles de saint Vincent. Veuillez bien, ma très honorée Mère, ainsi que nos très chères Sœurs, implorer pour nous la protection toute-puissante de notre très doux défenseur, saint Joseph, afin que ces pauvres infidèles, oubliant les animosités de l'année précédente, ne voient plus en nous, selon la parole de notre Saint-Père le Pape à l'Empereur, que des ministres de paix envoyés pour les faire entrer dans les voies du salut.

C'est dans cette espérance que j'ai l'honneur d'être, dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie immaculée,

Ma très honorée Mère,

Votré tout dévoué serviteur,

HUMBLLOT,

I. p. d. l. M.

---

*Lettre du même à M. FIAT, Supérieur général.*

Église Saint-Joseph à Péking. Bénédiction de cinq cloches. — Sollicitude du Saint-Père pour l'église de Chine.

Péking, 23 juin 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Le mois de Marie de cette année a été pour votre famille pékinoise un mémorable anniversaire. MM. Raux et Ghislain et notre cher frère Pâris, le 8 de ce même mois, il y a cent ans, commencèrent leur apostolat dans cette mission. L'évêque de Péking recevait et publiait le décret de la sacrée Congrégation de la Propagande, du 7 décembre, veille de l'Immaculée-Conception, 1783, et le brevet du roi très chrétien Louis XVI, constatait notre légitime substitution aux Révérends Pères Jésuites français, qui, depuis quatre-vingt-dix ans, évangélisaient cette mission.

Ce centenaire a été célébré par l'achèvement complet de l'église de Saint-Joseph, Patron et Protecteur de la Chine. Le dernier jour de mai, M<sup>re</sup> Tagliabue bénissait cinq cloches qui devaient être placées dans les trois dômes qui couronnent la façade de ce superbe édifice.

Nous vous avons acclamé, Monsieur et très honoré Père, avec la très honorée Mère, parrain et marraine de la plus belle de ces cloches, qui porte les noms de Joseph-Antoine-Marie.

J'ai eu l'honneur de tenir votre place à cette cérémonie, c'est ce qui me donne quelque droit à vous faire part de notre joie commune. Cette fête marquait pour nous la fin heureuse de toute

sortes de difficultés que saint Joseph nous a fait surmonter d'une façon inattendue.

Les trois églises de Péking avaient été depuis vingt ans relevées de leurs ruines, sous M<sup>r</sup> Mouly, par notre cher frère Marty. La piété et l'humilité de ce cher Frère ont été bénies visiblement; il a laissé à Péking, à Tien-sin et ailleurs des monuments qui ne seraient pas désavoués par un architecte de profession. Il est mort saintement, épuisé par la continuité du travail que de pareilles constructions exigent.

La construction de la quatrième église, dédiée à saint Joseph, était remise à une époque plus éloignée. On voulait que ce grand saint eût dans cette capitale un monument qui ne fût pas indigne du Protecteur de la Chine. Le bon Dieu nous est venu en aide : M. Favier, en érigeant nombre de chapelles et d'églises dans plusieurs endroits de ce vicariat, avait fait connaître ses aptitudes pour l'architecture. Notre très honoré Père, M. Etienne, lui dit, de la part du Ministère des affaires étrangères, de reconstruire le consulat de Tien-sin, qui avait été détruit au moment des massacres du 21 juin 1870. L'obéissance nous fait faire des merveilles : Tien-sin possède un palais que tous les étrangers admirent. Le gouvernement français a vivement remercié de son précieux concours ce cher confrère, qui, avec une économie prodigieuse, avait surpassé son attente.

Notre architecte de Saint-Joseph était prêt pour la grande œuvre, mais que peut produire l'expérience sans les fonds nécessaires, et comment élever cette église qui maintenant est la plus belle de Péking? On résolut de n'en construire chaque année qu'une partie, selon la somme qui pourrait être prélevée, sans que les autres œuvres eussent à souffrir. Nous étions loin de prévoir alors que tout serait terminé en l'espace de sept années. Voilà pourtant ce que saint Joseph a fait; de tous côtés vinrent des offres de matériaux à bas prix, que notre architecte ne se contentait pas d'attendre et qu'il allait chercher de toutes parts. Ainsi, pendant un court voyage de six mois en Europe, alors que les rigueurs de l'hiver à Péking suspendent le cours des travaux, notre confrère, tout en s'occupant des affaires de la mission, ne cessait de penser à Saint-Joseph. A Rome, on lui fait attendre

trois jours la solution d'une affaire importante; trois jours, c'est beaucoup pour un missionnaire qui voyage souvent la nuit afin d'épargner ses journées, c'est assez pour aller à Naples choisir des marbres précieux à un bon marché exceptionnel: ces trois jours nous ont valu le magnifique autel de notre grand Protecteur.

Saint Joseph protégeait son œuvre; mais l'ennemi de tout bien, l'adversaire que nous rencontrons toujours pour contrarier nos desseins, retarder ce qu'il ne peut ni empêcher, ni détruire, allait se dresser devant nous. Un mandarin, haut placé, ennemi avoué des Européens, adressa, de son propre mouvement, à M<sup>re</sup> Delaplace deux lettres pour se plaindre de la construction de cette église. Sa Grandeur mit à néant les raisons spécieuses et superstitieuses de ce mécontent personnage, dans une courte réponse qui demeura sans réplique; on continua sans plus y prendre garde les constructions, qui, grâce à Dieu et à saint Joseph, se sont achevées, sans que nous ayons eu à déplorer le moindre accident parmi les nombreux ouvriers employés à ces travaux.

L'église était terminée à l'intérieur, la façade s'élevait à la hauteur de la toiture qui venait d'être finie, nous allions voir enfin le couronnement de sept années de travaux; hélas! les événements prenaient une tournure menaçante; notre chargé d'affaires, M. de Sémallé, ôta son pavillon et quitta la légation. M<sup>re</sup> Delaplace, le chef de notre mission, venait de mourir; on jugea prudent de suspendre les travaux; l'élévation de ces trois dômes, qui maintenant portent le signe de notre salut à 27 mètres de hauteur, aurait pu exciter l'animosité sans cesse croissante de la population pékinoise. Nous attendîmes des temps moins sombres; et, aussitôt que nous avons pu regarder comme probable la fin des hostilités, nous avons profité de ce moment, qui n'était pas encore la paix, mais qui n'était plus la guerre, pour activer la fin des travaux, sans être aucunement inquiétés. Le 9 juin, jour de la signature du traité de paix, les trois dômes terminés faisaient entendre pour la première fois l'harmonie des cloches que M<sup>re</sup> Tagliabue avait bénites le dernier jour de mai.

Notre très saint Père le Pape, qui nous a donné une preuve



bien touchante de sa sollicitude pour l'Église de Chine en adressant une lettre autographe à l'empereur, avait déjà accordé l'année précédente, à cette église de Saint-Joseph, la faveur de l'autel privilégié; de plus, une indulgence plénière à gagner l'un des jours de l'octave de la fête de ce grand saint, protecteur de la Chine.

Nous sommes pleins de confiance en la protection de notre très doux Défenseur et Protecteur; veuillez, Monsieur et très honoré Père, en nous aidant à le remercier, implorer pour nous, pour nos chrétiens et les pauvres infidèles cette même protection, qui nous est plus nécessaire que jamais, dans les circonstances présentes d'une ère nouvelle qui semble s'ouvrir pour la Chine.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur et très honoré Père,

dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie immaculée,

Votre très humble et obéissant serviteur,

HUMBLLOT,

I. p. d. I. M.

---

VICARIAT DU

## TCHÉ-LY OCCIDENTAL

---

M<sup>re</sup> Tagliabue, vicaire apostolique du Tché-ly occidental, ayant été transféré au Tché-ly septentrional, en remplacement du regretté M<sup>re</sup> Delaplace, la Sacrée-Congrégation de la Propagande a proposé au Saint-Père pour le remplacer dans son ancien vicariat M. Jean-Baptiste Sarthou. Dans l'audience du 11 janvier 1885, le Souverain-Pontife a approuvé ce choix, et nommé ce digne confrère, qui travaille depuis de nombreuses années déjà en Chine, vicaire apostolique du Tché-ly occidental avec caractère épiscopal. M<sup>re</sup> Sarthou a le titre d'évêque titulaire de *Myriophite*. Il a reçu la consécration épiscopale de M<sup>re</sup> Tagliabue dans la cathédrale de Pékin.

---

*Lettre de sœur GUERLAIN à M. CHEVALIER, directeur  
des filles de la Charité.*

Vierges nommées *Joséphines*. — Orphelinat nombreux. — Païens convertis.

Tchen-ting-fou, 9 octobre 1885.

MON RESPECTABLE PÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je crois vous avoir dit que, aussitôt après la mort de ma sœur Guillou, mes bonnes compagnes avaient été envoyées dans les montagnes pour se remettre de leurs fatigues et éviter que la terrible fièvre typhoïde ne fit parmi nous de nouvelles victimes. Nos sœurs sont restées quinze jours absentes et ont commencé une nouvelle Sainte-Enfance, que M<sup>re</sup> Sarthou nous confie et que M<sup>re</sup> Tagliabue avait projetée avant son départ. Trois des vierges que nous appelons *Joséphines*, et que nous avons formées ici à nos chères œuvres, étant parties avec nos sœurs,

sont restées pour soigner et élever les enfants depuis l'âge de quatre ans jusqu'à dix ans. A cet âge nous les faisons venir près de nous, pour achever de les former. Actuellement, dans nos deux orphelinats nous en comptons 394: ici seulement 324 et à Kiaotchai 70. Le nouvel orphelinat de *Fong-kia-tchouang* portera le chiffre de nos pauvres orphelines à plus de 460. Voyez, mon respectable Père, quelle nombreuse famille ! Le bon Dieu, pour nous éprouver encore, multiplie les œuvres et diminue les secours. Il ne m'est pas permis d'en chercher la raison, et j'accepte de bon cœur cette épreuve. M. Bettembourg m'a annoncé que, par suite d'une diminution dans les recettes générales de l'œuvre de la Sainte-Enfance, le conseil central retranche, pour l'année prochaine, 3,000 francs de notre allocation annuelle. J'ai écrit plusieurs lettres de réclamations; j'espère que je serai écoutée et qu'on aura pitié de nos nombreuses enfants. Nous ne pouvons plus en recevoir; on se contente de remplacer celles qui meurent, car plus de mille sont en nourrice à nos frais. J'ai pourtant obtenu quelque chose de M<sup>re</sup> Sarthou, qui est très bienveillant pour nos œuvres. Sa Grandeur a trouvé plus de 29,000 francs de dettes accumulées depuis la famine. Elle consent néanmoins que nous gardions les enfants déposés à notre porte ou remis à notre portier.

Je joins à cette lettre le compte rendu de nos petites œuvres pendant l'année qui vient de s'écouler. Je sais que cela vous fera plaisir. Notre hôpital est béni de Dieu, pas un malade ne sort sans être instruit des premières vérités de notre sainte religion, et tous reviennent quelques semaines après demander le baptême, se déclarant chrétiens. Oh ! aidez-nous à remercier Notre-Seigneur de toutes les bénédictions qu'il daigne nous accorder. Quel bonheur de pouvoir lui gagner quelques âmes et les arracher au paganisme.

Je suis, avec un profond respect, en l'amour de Jésus et de Marie immaculée,

Mon respectable Père,

Votre fille soumise et reconnaissante,

*Sœur GUERLAIN,*

L. f. d. L. C. s. d. p. m.

# VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

---

## *Lettre de sœur SOLOMIAC à M. le Directeur de la Sainte-Enfance.*

Besoin de secours importants. — Prudence dans les rachats d'enfants. —  
Nombreux baptêmes. — Visites à domicile reprises. — Utilité des épreuves,

Ning-po, maison de Jésus-Enfant, 30 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Cette année, en recevant nos comptes, vous constaterez un déficit assez considérable, mais en même temps vous serez grandement consolé, je l'espère, de voir un si beau chiffre d'âmes ravies à Satan; et à la vue du bien qui s'est fait durant l'exercice 1884 et 1885, votre charité n'hésitera pas à nous accorder une allocation de 22,000 francs. Il nous faudrait cette somme, d'abord pour soutenir le bien qui existe, et ensuite pour l'augmenter pendant l'année qui commence. Le moment est propice; le manque de commerce a occasionné la misère, les vivres enchérissent chaque jour; facilement les Chinois donnent leurs enfants. On a quelquefois mal au cœur de refuser un enfant, faute de donner un secours aux parents. Cependant, cette année, nous avons fait quelques rachats, mais non pas d'une manière ouverte, car, aux yeux des Chinois, cela ferait mauvais effet et pourrait même, de la part des autorités, nous attirer de très grandes misères.

Votre charité, Monsieur le Directeur, ne serait pas satisfaite, si je ne vous disais un mot sur la marche qu'a suivie votre sainte

œuvre de la Sainte-Enfance. Bien des épreuves sont venues l'en-traver; mais Dieu est plus fort que Satan. Le récit que je vais vous faire vous donnera une fois de plus la preuve que le bien se fait malgré les peines et les tribulations de tout genre.

L'an dernier, en vous envoyant mon rapport, j'étais loin de prévoir tous les événements que la guerre allait occasionner. Je ne vous dirai pas en détail ce qui nous est arrivé, car ce serait trop long, et puis les journaux ont dû vous l'apprendre. Rien n'arrive sans la permission de Dieu, aussi adorons-nous ses des-seins.

Au commencement de l'exercice 1884, du 1<sup>er</sup> juillet au 26 août, à peine deux mois, nous avons eu la consolation de faire trois cent cinquante-quatre baptêmes; mais il a fallu, par suite des événements, laisser là cette œuvre si intéressante. Quel n'a pas été notre brisement de cœur, lorsque, par ordre des mandarins, il a fallu quitter la chère maison de Jésus-Enfant, pour se retirer dans un petit hôpital qui se trouve au faubourg de *Ning-po*!

Cependant, à côté de la peine, j'avais une consolation : deux sœurs belges et deux sœurs italiennes purent continuer à soigner nos filles infirmes, nos petits enfants, nos chers malades. Pen-dant que nous souffrions, le bon Dieu a béni les œuvres à un tel point, que, depuis seize ans que j'habite la Chine, je n'avais pas vu, hors de la maison, tant de baptêmes, ni reçu chez nous tant d'enfants. Votre œuvre de la Sainte-Enfance s'est donc déve-loppée; quelles douces consolations pour vous !

Vers le mois de janvier, M<sup>re</sup> Reynaud, voyant que les affaires de la guerre traînaient en longueur, nous conseilla de reprendre nos visites. Depuis le 4 de ce mois jusqu'au commencement de février, nous eûmes la consolation de faire une cinquantaine de baptêmes. Plusieurs ont eu lieu dans des circonstances provi-dentiellles. Je ne citerai qu'un exemple en passant. C'était le 3 jan-vier, nous passions devant une boutique. On nous appelle, et l'on demande si nous avons quelque remède pour un petit enfant très malade. Sur notre réponse affirmative, le père va prendre par terre, dans un coin, derrière des corbeilles, une petite fille de huit mois, dans un état très grave. Nous essayons d'un médica-ment, et nous la baptisons, lui donnant pour patronne la grand

sainte Geneviève. Quand nous fûmes sorties, je demandai à la femme qui nous accompagnait, pourquoi cette enfant était couchée sur la terre et non dans la chambre de sa mère, que l'on entendait se lamenter dans une chambre voisine. Elle me répondit : « C'est pour qu'elle ne puisse pas, après sa mort, venir appeler ses frères et ses sœurs, si elle en a. » Nous avons appris que la nuit même qui a suivi son baptême elle s'est envolée au ciel.

Arrivèrent les alertes du mois de mars ; il fut impossible de sortir, puisque, deux fois, nous fûmes sur le point de quitter entièrement notre chère Mission. Quelle année de tristesse ! Dieu seul le sait !

Vers la fin d'avril, nous avons recommencé nos courses, et nous espérons bien, par la grâce de Dieu, les continuer. Je vous ai donné, l'an dernier, des détails sur nos sorties journalières ; je ne vous en dirai rien cette année. Pour moi, c'est un jour de fête que d'aller à la recherche des petits moribonds ; et, en effet, peut-on, sur cette terre, avoir de plus grandes consolations que d'envoyer des âmes au ciel ! A qui devons-nous ce bonheur ? A vous, Monsieur le Directeur, à tous les respectables membres de votre conseil de la Sainte-Enfance et à tous les chers petits associés !

Nous avons la confiance, qu'après avoir attendu et désiré un plus grand bien pour notre province, le bon Dieu a exaucé nos vœux ; mais il fallait la persécution, la souffrance ! Maintenant que nous avons été favorisées de l'une et de l'autre, l'heure des conversions semble arrivée. Aidez-nous, comme vous l'avez si bien fait jusqu'ici, de vos aumônes et de vos charitables prières. La moisson est abondante, mais les moyens de la recueillir nous font défaut.

Je voudrais pouvoir vous donner une juste idée de l'état dans lequel se trouvent nos pauvres païens, et le nombre en est si grand ! Si nous nous avions un peu plus de ressources, que d'âmes ne pourrions-nous pas sauver ? Que ne pouvez-vous contempler un instant le tableau du paganisme ? Vous en seriez touché ! Votre cœur si charitable et si dévoué aura pitié de nous, je n'en doute pas, et nous consolera, en nous donnant les moyens de faire le

plus de bien possible. Quelle consolation pour une fille de la Charité de sacrifier sa vie pour une si belle cause !

Veillez, Monsieur le Directeur, faire agréer nos hommages de profond respect à tous les membres de votre respectable conseil et agréer pour vous-même les sentiments de profonde gratitude avec lesquels je suis,

Monsieur le Directeur,

Votre très humble servante,

Sœur SOLOMIAC,

I. F. d. I. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de sœur ARCHENAULT à la très honorée mère DERIEUX.*

Joies du retour. — Œuvres prospères. — Conversion de plusieurs familles païennes. — Besoin pour les enfants d'une formation solidement chrétienne. — Extension des œuvres. — Ressources insuffisantes.

Tchou-san, maison de la Présentation, 3 avril 1885.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Je suis bien en retard pour vous faire part de notre bonheur. Nous voilà toutes réunies dans notre petite maison ; et, après avoir souffert un si long exil, nous goûtons, maintenant plus que jamais, les douces jouissances de nous dévouer sans réserve aux soins spirituels de nos chers maîtres.

En rentrant dans nos îles chéries, il nous a été donné de constater l'amoureuse protection de la divine Providence ; nos œuvres, en particulier celle de la Sainte-Enfance, se sont merveilleusement soutenues, malgré les pénibles difficultés des mauvais jours. Grâces en soient rendues au divin Cœur de Jésus et à celui de l'immaculée Marie, qui est la protectrice spéciale de notre petite maison !

La guerre n'a pas empêché notre tendre Mère de choisir, au milieu de ces milliers de pauvres petites victimes, quarante-sept privilégiées, pour augmenter sa famille; trente-quatre sont allées la remercier au ciel, et prier pour les bienfaiteurs qui leur ont obtenu, par leurs prières et leurs pieuses aumônes, le bienfait dont elles savent maintenant apprécier la grandeur.

A notre retour, nous eûmes la consolation de voir notre orphelinat augmenté d'une trentaine d'enfants qui avaient été retirées de nourrice à cause de leur âge avancé; elles ont de sept à huit ans. Malgré la guerre, nous avons marié trois de nos filles, et, depuis un mois que nos grandes sont rentrées de Kang-po, sept ont été demandées en mariage dans de très bonnes conditions. De tous les villages environnants, nos braves insulaires viennent par groupes pour s'assurer si nous avons bien ramené tous les enfants; car on disait à la campagne que nous les avions vendues aux Français. Nous leur avons laissé la facilité de se rendre bien compte de la vérité; ils sont retournés chez eux enchantés d'avoir trouvé toutes leurs enfants pleines de santé, et surtout bien contentes de revoir les îles.

Le divin Maître nous réservait encore une autre consolation. — Plusieurs familles païennes, dont les enfants sont à l'orphelinat, veulent embrasser notre sainte religion; quatre familles sont reçues catéchumènes; quant aux autres, il est prudent de les éprouver un peu plus longtemps, ce qui ne fait qu'augmenter leur désir. Dernièrement, une pauvre veuve venait voir sa fille qui n'a que neuf ans; elle me faisait beaucoup d'instances pour être également reçue. Sur la demande que je lui fis, si vraiment elle n'aurait pas trop de difficultés pour observer la règle des chrétiens, elle me répondit : « Mais je le fais déjà; tout ce que je sais, je le fais; j'ai appris le *Pater*, l'*Ave Maria*, je le dis tous les jours; je viens à la messe tous les dimanches; quand je saurai tout le reste, je le ferai aussi. Puisque ma fille goûte un si grand bonheur en adorant Dieu pour aller au ciel, moi aussi, je veux y aller avec elle. »

Tout ceci, ma très honorée Mère, nous donne l'intime confiance que le bon Dieu veut nous dédommager de toutes les difficultés à faire rentrer ces chères enfants; car l'œuvre bénie de la



Sainte-Enfance ne sauvera pas seulement les enfants qui lui auront été confiées, mais encore des familles entières ; et c'est principalement par Elle que nous espérons voir le nombre de nos chrétiens s'accroître. Nos jeunes filles, qui sont mariées, nous donnent, en général, beaucoup de consolations par leur fermeté dans la foi ; elles savent se faire aimer et respecter par leur entourage païen.

Une d'elles a converti sa famille ; son père vient de mourir après avoir reçu le saint baptême, qu'il désirait ardemment. Sa mère et ses deux frères sont reçus catéchumènes.

Encore un petit trait, ma très honorée Mère ; vous en serez touchée, j'en suis sûre. Il y a quelque temps, une des voisines de l'orphelinat venait demander à étudier le catéchisme pour être baptisée, ajoutant qu'elle savait les prières du matin et du soir, qu'elle les faisait tous les jours. On lui demanda qui les lui avait apprises. Elle répondit : « Matin et soir, j'écoute les enfants chanter, et maintenant je chante tous les jours mes prières avec elles. » Hélas ! combien d'autres les entendent chanter, sans que ces belles prières touchent leur cœur !

Que d'âmes notre belle œuvre envoie au ciel ! que de gloire elle procure à Dieu ! Aussi ne devons-nous rien négliger pour l'étendre et la faire prospérer. Le plus grand nombre des enfants recueillies n'arrive pas à quinze ans ; ce sont de jeunes âmes qui s'en vont peupler le ciel, où elles intercèdent pour leur pauvre patrie, et font descendre les bénédictions les plus abondantes sur leurs bienfaiteurs. Les autres, en plus petit nombre, une douzaine environ sur cent, sont élevées par nos soins et placées ensuite en diverses maisons, où elles sont appelées à faire un grand bien.

En ce moment, nous avons 178 enfants à l'orphelinat. Il importe par-dessus tout d'en faire de ferventes et solides chrétiennes, de bonnes et laborieuses mères de famille. Pour former ces jeunes cœurs, M<sup>gr</sup> Reynaud, notre digne évêque, espère pouvoir bientôt, malgré le nombre beaucoup trop restreint de ses missionnaires, nous en donner un qui s'occupe tout spécialement de nos œuvres ; jusqu'à présent nous n'avons eu qu'un prêtre séculier, qui ne peut suffire aux besoins des missions et de

notre maison. Le zèle du missionnaire aurait un vaste champ à cultiver; nous pourrions réaliser le projet, que nous caressons depuis si longtemps, d'ériger parmi nos chères enfants l'association des Enfants de Marie. Ce serait, pendant leur séjour au milieu de nous, un stimulant bien puissant et bien doux pour les animer à la pratique de la vertu; et, plus tard au milieu du monde, elles puiseraient, dans ce beau titre d'Enfant de Marie, un courage et une fidélité en rapport avec les dangers qui les attendent.

Déjà, l'année dernière, ma très honorée Mère, je vous faisais part des vœux ardents que nous formions pour l'agrandissement de l'orphelinat; la réalisation de ce projet est maintenant plus nécessaire que jamais. Il nous serait facile d'installer, si nous avions un plus vaste local, un atelier de filage et de tissage pour la toile; nous aurions par là quelques profits qui seraient affectés à l'entretien de ces chères enfants. Mais, nous sommes sans ressources. Les besoins de cette chère province sont grands et nombreux; aussi est-il bien difficile, pour ne pas dire impossible, à notre digne évêque de venir à notre secours en dehors de l'allocation; et pourtant les dépenses augmentent chaque année, à mesure que les enfants sont plus nombreux. Dans notre pauvreté, notre principal recours est la prière; nous prions tout spécialement le divin cœur de Jésus de susciter des âmes généreuses qui nous aident dans nos pressants besoins.

D'un autre côté, ma très honorée Mère, nos pauvres hôpitaux sont dans une profonde misère, au point qu'on ne peut s'en faire une idée, et même la place nous manque pour secourir les malades qui se présentent. Ajoutons que nos catéchumènes sont mêlées avec les malades; elles s'annoncent plus nombreuses que jamais. Un terrain se présente à acheter, mais, pour bâtir, il faut des ressources.

Oh! ma très honorée Mère, que le cœur d'une pauvre fille de la Charité souffre, dans son impuissance, au milieu de si grands et si nombreux besoins! Cependant j'ai confiance que, avec le temps, le divin Maître viendra à notre secours : sa gloire et le salut de ces âmes qu'il aime tant y sont trop intéressés.

Je dépose dans votre cœur maternel mes soucis, assurée que

vous voudrez bien vous intéresser au salut de tant d'âmes, qui n'ont que notre petite maison dans les îles, pour leur apprendre à connaître et à aimer le bon Dieu.

Veuillez agréer, ma très honorée Mère, le filial respect de mes chères compagnes, et me croire, en l'amour des sacrés cœurs de Jésus et Marie immaculée,

Votre soumise fille,

Sœur M. ARCHENAUT,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de Mgr REYNAUD, vicaire apostolique du Tché-kiang, à M. CHEVALIER, assistant de la Congrégation.*

Bienveillance de la population païenne pour les sœurs. — Leurs travaux fatigants. — Sœurs et postulantes Chinoises.

Ning-po, le 23 septembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Nos sœurs de Ning-po, dans leurs sorties quotidiennes, trouvent toujours beaucoup de consolations. Parfois elles baptisent par jour jusqu'à trente enfants, dont vingt-cinq au moins n'attendent pas la huitaine pour s'en aller au ciel. Partout les païens les accueillent avec beaucoup d'égards. Par la même occasion, elles soignent des malades par centaines. On les connaît, on les aime, on les appelle, on leur ouvre les portes des meilleures familles. Vraiment il semble qu'elles vont réaliser la pensée du respectable M. Etienne, et convertir les âmes en popularisant la religion par les bienfaits. Surtout le baptême des enfants est une œuvre qu'on ne saurait trop encourager. Elle est facile, peu coûteuse, certaine dans ses résultats, qui sont tout à fait consolants. Que de pauvres petits païens elle sauve au moment de la mort! Mais, si les consolations abondent, les fatigues ne manquent pas. Nos pauvres sœurs doivent être toujours sur pied pendant de longues heures, répondre à tout ce monde qui les entoure, faire de vrais voyages que le temps et les chemins rendent bien pénibles.

Deux sortent le matin, et deux autres le soir. En moyenne, ces courses durent au moins six heures. Elles n'ont pas le temps de se reposer, car, vu le petit nombre des sœurs qui peuvent s'appliquer à cette œuvre, le tour de celles qui sortent est très fréquent. Les unes sont trop âgées, les autres n'ont pas le temps ou manquent des forces nécessaires; de sorte que, bien souvent, la même sœur doit sortir tous les jours. Celles qui restent, loin d'être plus libres, ont un surcroît de besogne, à cause de l'absence des autres. Nos trois sœurs chinoises tiennent bon et ont à cœur de ne pas laisser passer leur tour. Volontiers même elles s'en vont à la place des autres. Mais on ne peut pas, non plus, trop écouter leur bonne volonté. Cet état de choses est d'autant plus pénible que la maison de Jésus-Enfant a perdu trois sœurs cette année. Une a été envoyée à Tchou-san, une autre à Kang-po, et une troisième à Shang-hay. Une malade, ma sœur Rattat, est chargée de les remplacer toutes les trois. La maison, les santés, les baptêmes, ne peuvent qu'en souffrir beaucoup. Avant de placer les sœurs chinoises, il faudrait les laisser encore au Jen-tze-tang pour mieux compléter leur formation. D'ailleurs, jamais les œuvres ordinaires de cette maison n'avaient été si prospères. Pour les entretenir et ne pas abandonner la moisson des baptêmes, il faudrait un renfort de trois sœurs.

Seule la maison de Tchou-san peut se suffire. Les maisons de Jésus-Enfant, de Hang-tchou, de Kang-po demandent, chacune, au moins une nouvelle sœur. La première est épuisée par les départs et accablée par les sorties; la deuxième et la troisième comptent chacune deux anciennes, plus ou moins infirmes : sœur Perboyre, de Luveau, Ridez, Lacôte, Rouvière, etc.

Nos deux postulantes de Ning-po promettent beaucoup. Leurs petits pieds ne paraissent pas du tout avec la chaussure ordinaire des sœurs.

Veuillez bien agréer l'expression du profond respect avec lequel je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie immaculée,

Monsieur et très honoré confrère,

Votre humble et tout dévoué serviteur,

† M. REYNAUD,

I. p. C. M., vic. apost.

# PROVINCE DE MANILLE

(ILES PHILIPPINES)

---

*Lettre de M. MIRALDA, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Éloge de feu M<sup>gr</sup> l'évêque de Jaro. — Renseignements sur les établissements. — Mort de M. Raymond Molinas, missionnaire.

Jaro, 28 septembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Il y a un an, nous avons fait une grande perte par la mort de Sa Grandeur M<sup>gr</sup> l'évêque de Jaro. Il était très dévoué aux confrères et aux filles de la Charité. C'est lui qui nous avait confié la direction du séminaire. Lorsque nous arrivâmes ici en 1870, il nous reçut dans son palais, ainsi qu'une quarantaine de séminaristes, parce que nous n'avions pas encore de logement. Pendant deux ans, il mangea à notre table, se contentant de la même nourriture que nous et payant sa pension comme un séminariste. Il était fort simple dans ses habitudes, toujours occupé à écrire de petits livres pour l'instruction des Indiens, dont il avait appris la langue malgré son âge avancé. De plus il a composé un ouvrage en trois volumes, qui renferme l'explication de la doctrine chrétienne, mais d'une manière si complète qu'on peut y apprendre le dogme et la morale ; il y cite beaucoup d'exemples tirés de l'Histoire sainte et de l'histoire profane.

On remarquait surtout dans ce digne prélat l'amour des pau-

vres et l'oubli de lui-même. Un jour, voulant changer de linge, il ouvrit la commode, mais il n'y trouva pas de chemises. En ayant demandé, on lui répondit que toutes étaient usées et qu'elles avaient besoin d'être renouvelées. « Impossible, répondit Sa Grandeur, tant que la cathédrale ne sera pas finie. » Il vivait dans la plus grande économie, afin de pouvoir consacrer à cette œuvre dix mille francs par an.— Un autre jour, un grand nombre de lépreux se présentèrent à sa porte demandant l'aumône. Il ouvrit un sac, pour leur donner un franc à chacun d'eux ; mais comme ce sac ne contenait que des pièces d'or, au lieu d'un franc il donna à chacun vingt francs. L'un des pauvres le lui fit remarquer ; mais il se contenta de répondre : « Ce qui est fait est fait ; ce ne sera pas perdu. »

Enfin, par suite des travaux fatigants auxquels il se livrait, dans les visites régulières des différentes parties de son diocèse, il tomba malade. Sa patience et sa résignation furent admirables. Malgré les soins les plus assidus, il finit par succomber, au mois de juillet de l'année dernière.

Son successeur fut sacré à Manille le 30 octobre et fit son entrée à Jaro le 12 novembre. Il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de la part des habitants. Le lendemain nous reçûmes sa visite. Un autre jour, Monseigneur se rendit chez les filles de la Charité pour bénir une chapelle qui venait de se terminer.

Nos sœurs ont 45 élèves internes et 200 externes. Notre séminaire compte cette année 100 internes et 354 externes ; nous avons parmi les premiers 10 clercs, dont trois dans les ordres sacrés.

Le jour même du sacre de Monseigneur, nous avons perdu notre cher confrère M. Raymond Molinas : il est mort dans les meilleurs sentiments, après vingt-six jours de maladie ; il a montré une grande résignation.

Veuillez agréer les sentiments de profond respect dans lesquels je suis heureux de me dire,

Monsieur et très honorable Père,

Votre fils très obéissant,

MIRALDA,

I. p. d. I. M.

FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Manille, 25 novembre 1885.

Notre Saint-Père le pape Léon XIII, heureusement régnant, élevait naguère la voix pour décerner de nouveaux honneurs à saint Vincent de Paul, en le déclarant patron spécial des œuvres et institutions de charité. L'écho de cette voix, si douce et si paternelle, traversant l'espace, est arrivé clair, vif et pénétrant jusqu'à ces belles et riches îles de la Malaisie, situées à l'extrémité de l'Orient, jusqu'à cet archipel des Philippines, le plus catholique et le plus pacifique du monde, au point de vue civil et religieux. Nous voulions dès lors célébrer cet heureux événement par une fête, accompagnée de toute la pompe convenable ; mais, à cause de la saison des pluies, nous avons dû attendre une époque plus favorable.

Cette fête vient d'être célébrée, et nous pouvons dire que le succès a dépassé toutes nos espérances. Elle a revêtu un caractère de grandeur vraiment incomparable, et a excité l'enthousiasme dans toutes les classes de la société et jusque dans la presse du pays. La neuvaine préparatoire, qui a été prêchée dans la belle église de Saint-Dominique, a été constamment suivie par une foule nombreuse et recueillie. Ce temple grandiose, de style gothique, se prête merveilleusement à toute la pompe du culte catholique. Une illumination splendide en rehaussait l'éclat : le coup d'œil en était ravissant. Le beau tableau de saint Vincent, placé au-dessus du maître-autel, se détachait d'une manière fort gracieuse ; sa figure, éclairée par une lumière radieuse habilement ménagée, paraissait vivante : on aurait dit que le saint avait quitté les cieux pour venir passer quelques jours au milieu de nous et nous combler de consolations. D'une taille de moyenne grandeur, la tête grande, le front large et majestueux, les yeux plein de feu, l'Apôtre de la charité semblait dire à tous : « Soyez mes imitateurs comme je l'ai été de Jésus-Christ. »

La neuvaine a commencée, le 14 novembre à six heures du soir, par la récitation de la prière et la lecture d'une courte méditation. Ensuite le prédicateur est monté en chaire, et il a déve-

loppé la pensée suivante, où se trouvent les différents sujets qui devaient être traités par les orateurs : « Le juste est le temple de Dieu, selon l'expression de la Sainte-Écriture. Or, dit saint Augustin, le temple de Dieu a pour fondement la foi, pour murailles l'espérance, pour sommet l'amour de Dieu et du prochain. Saint Vincent de Paul, homme juste, ne put bâtir ce temple glorieux sans une humilité profonde, qui abaisse pour élever et agrandir ; sans une grande pureté qui le rendait semblable aux anges et portait jusqu'au ciel son ardente prière ; sans l'oraison où il puisait un zèle incomparable pour le salut des âmes, et une force supérieure à tous les obstacles qu'il rencontra dans les affaires les plus difficiles. »

Les orateurs, presque tous Religieux, ont parlé dans l'ordre suivant : Premier jour, M. Lopez, prêtre de la Mission : « Saint Vincent vécut de la foi, ainsi devons-nous vivre nous-mêmes. » Deuxième jour, le P. Nozaleda, dominicain, vice-recteur de l'Université : « Saint Vincent fonda ses œuvres par sa confiance en Dieu, nous devons agir de même. » Troisième jour, le P. Moreno, récollet : « Notre amour pour Dieu doit être actif comme celui de saint Vincent. » Quatrième jour, le P. Arias, dominicain, professeur de l'Université : « Les Conférences de Saint-Vincent de Paul sont appelées à faire un grand bien parmi les pauvres et les malades. » Cinquième jour, le P. Cassanova, franciscain, professeur de droit canon : « Saint Vincent a été humble, voilà pourquoi il est exalté ; notre humilité est souvent une contrefaçon de l'orgueil. » Sixième jour, le P. Jacas, jésuite : « Saint Vincent était pur ; le monde est plongé dans la volupté : maux que ce vice entraîne. » Septième jour, M. de Luna, chanoine de la cathédrale : « Saint Vincent avait l'esprit de prière ; nécessité de la prière. » Huitième jour, le P. Font, augustin : « A l'exemple de saint Vincent, nous devons tous avoir du zèle pour le salut du prochain ; ce devoir regarde plus particulièrement les pères de famille et ceux qui ont charge d'âmes. » Neuvième jour, M. Iglesias, prêtre de la Mission : « La force de saint Vincent condamne les faiblesses de la société actuelle, esclave du respect humain. »

Le jour de la clôture, M<sup>sr</sup> l'archevêque a célébré pontificalement ; il y a eu messe en musique sous l'habile direction de



M. Massagner, organiste. Le P. del Prado a prêché un fort beau panégyrique : « Qu'est-ce que la charité ? Quelle fut la charité de saint Vincent, qu'a-t-elle produit pour les temps actuels ? »

Le soir, il y eut de brillantes illuminations à l'archevêché, dans les établissements des sœurs et au séminaire Saint-Charles. Sur la façade extérieure du séminaire, trois transparents, habilement disposés, produisaient un effet magnifique. Celui du milieu représentait saint Vincent dans le ciel priant pour nous ; celui de droite, saint Vincent confiant les hôpitaux aux filles de la Charité, et le troisième, à gauche, représentait saint Vincent de Paul donnant les règles aux missionnaires. — A huit heures et demie du soir, les séminaristes ont chanté à notre bienheureux Père une hymne qui a excité l'admiration de la nombreuse assistance ; les paroles avaient été composées par M. Lopez, prêtre de la Mission, et la musique par l'organiste de la maison. La fête s'est terminée par un beau feu d'artifice ; le bouquet représentait saint Vincent de Paul recueillant les petits enfants, avec l'inscription : *Saint Vincent déclaré par Léon XIII patron des œuvres de charité.*

Que tout soit pour la gloire de Dieu, pour l'augmentation de la charité en tous, pour le bien et la consolation des pauvres !

---

# PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

---

*Lettre de sœur CLOTILDE MAC DONALD à la très honorée  
mère DERIEUX.*

Épreuve de la maison de Donaldsonville par la privation d'un pasteur. —  
Retour d'un curé. — Joie universelle.

Donaldsonville (Louisiane), 21 juillet 1885.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

La sympathie que vous avez témoignée à vos pauvres filles de Donaldsonville, depuis près de trois ans que nous avons la douleur de voir l'église paroissiale fermée, ne me permet pas de douter de la joie avec laquelle vous apprendrez que Dieu a mis fin à nos épreuves.

Avant de vous raconter comment cela est arrivé, laissez-moi résumer, en quelques mots, la douloureuse histoire du passé.

Il y a plus d'un siècle, le gouvernement espagnol, maître à cette époque d'une partie de la Louisiane, fit don à l'église catholique de Donaldsonville de propriétés considérables, dont le revenu s'élève actuellement à 30,000 ou 40,000 francs par an. En 1838, on construisit une grande église, en briques rouges, d'une simplicité extrême, avec un presbytère dans le même style. Deux missionnaires furent appelés à desservir cette paroisse, où ils restèrent jusqu'en 1872 ; la cause de leur départ fut aussi celle des malheurs que nous avons eu à déplorer depuis.

Les marguilliers, chargés de la gestion des biens de l'église, gaspillaient ces biens à leur gré, sans tenir aucun compte des remontrances des missionnaires : ils avaient des oreilles et ils n'en

tendaient point, ils avaient des yeux et ils ne voyaient point. L'église était en mauvais état : chaque année le besoin de réparations devenait plus urgent; néanmoins, on ne pouvait rien obtenir des marguilliers. Donc, en 1872, les missionnaires donnèrent leur démission, et quittèrent la ville, emportant avec eux les regrets de toute la population. Pour nous, ce fut un douloureux sacrifice. Notre excellente sœur servante, la bonne sœur Austin, en ressentit un chagrin profond jusqu'à la fin de sa vie. Deux prêtres séculiers remplacèrent les missionnaires. Le nouveau curé, voulant se rendre maître de la situation, proposa aux marguilliers de passer avec eux un contrat, par lequel ils renonçaient à leurs droits sur les revenus de l'église, pour dix ans, tandis que lui s'engageait à bâtir une nouvelle église dans ce laps de temps. Après des débats longs et orageux, les marguilliers cédèrent, et l'engagement fut pris de part et d'autre. Malheureusement, M. le curé, quoique saint prêtre, était un triste financier; il agit d'une manière indépendante, disposant des fonds comme il l'entendait, sans consulter personne, et quand les dix ans furent écoulés, l'église n'était pas à moitié achevée. Alors, les marguilliers, qui attendaient avec impatience le moment de revendiquer leurs droits, se hâtèrent de venir le trouver, mais lui ne voulut pas même les écouter. Deux fois, trois fois, ils se présentèrent, sans être mieux reçus; à la fin, perdant toute patience, ils arrivèrent un beau jour au presbytère, et en chassèrent notre pauvre curé, menaçant de le malmenier plus encore, s'il reparaisait dans la ville.

M<sup>r</sup> l'archevêque, instruit de ce qui passait, après avoir tenté en vain un accommodement avec les parties adverses, fit fermer l'église. Par conséquent, à partir de ce jour, les catholiques de Donaldsonville se virent comme frappés d'excommunication; plus de messe, plus de sacrements, plus de cérémonies religieuses. L'église la moins éloignée est à trois lieues, et ce n'était qu'avec beaucoup de peine et de fatigue, que nous nous y rendions trois fois la semaine, pour assister à la messe. Nos supérieurs, craignant que cela ne durât indéfiniment, prirent le parti de diminuer notre personnel : cinq sœurs furent rappelées, et nous ne restâmes plus que quatre. Peut-être nous auraient-ils toutes rap-

pelées, s'ils n'avaient su que Monseigneur s'y opposerait formellement. Il faut vous dire, ma très honorée Mère, que la population catholique de Donaldson, presque toute créole, c'est-à-dire, d'origine française, nous est profondément attachée. La propriété que nous occupons a été donnée à la communauté, il y a une quarantaine d'années. La maison est simple à l'excès, mais la propriété est magnifique ; c'est comme un immense jardin, émaillé des plus belles fleurs. Les habitants en sont si fiers, qu'ils ne manquent jamais de le montrer aux étrangers. Ainsi, il y a un an, quand l'ex-Père Hyacinthe était ici, on lui en fit faire tout le tour, mais on n'osa pas l'y introduire, quoiqu'il en témoignât le désir. Les prêches du malheureux apostat eurent peu de succès. Nous avions redouté que les créoles ne se laissassent séduire par son éloquence, mais il n'en fut rien. Quant aux Américains, d'abord ils ne comprennent pas le français, puis ils ont trop de bon sens pour estimer un moine défroqué, qui court le monde avec sa femme.

Les mesures prises à notre égard par les supérieurs eurent un bon effet. Craignant de nous voir toutes partir, on souffrit en silence que M. le curé, qui s'était réfugié dans un village voisin, vînt nous dire la messe plusieurs fois par semaine. Quelque temps après, il prit un logement tout près de nous. Depuis lors, nous eûmes la messe tous les jours, et des cérémonies religieuses eurent lieu de temps en temps dans notre chapelle, sans que personne s'y opposât. Néanmoins, toute la population catholique, d'environ 3,000 âmes, souffrait énormément de cet état de choses ; on gémissait de se voir sans église et sans pasteur ; on aurait volontiers fait toutes les concessions voulues ; les marguilliers eux-mêmes auraient consenti à se démettre des biens de l'église, pourvu qu'on leur donnât un autre curé. « Mais comment voulez-vous, leur disait M<sup>re</sup> Leray, que je renvoie votre curé, quand, d'après votre propre témoignage, il n'a pas mérité l'ombre d'un reproche comme prêtre ? » Il aurait pu ajouter : « Et vous, qui vous plaignez de sa mauvaise administration, qu'avez-vous fait vous-mêmes ? »

Persévérant dans leur obstination, ils s'adressèrent aux hommes de loi, et portèrent leurs plaintes devant les tribunaux, donnant

ainsi aux journaux du pays l'occasion de mettre au grand jour les divisions qui désolaient la paroisse.

Les choses en étaient là depuis près de trois ans, et Dieu sait quand le scandale aurait cessé, s'il n'avait daigné miséricordieusement y mettre fin, d'une manière aussi étrange qu'imprévue.

Ces jours passés, un excellent catholique, M. Gaudin, succomba à une longue maladie, après avoir reçu les secours de la religion. Néanmoins, son enterrement, comme tous ceux qui avaient eu lieu depuis que le curé était proscrit, devait se faire sans les prières et bénédictions de l'Église; notre chère sœur Austin fut la dernière personne enterrée religieusement. Nous nous abstenions, par prudence, de paraître en pareilles occasions, car on aurait certainement voulu que nous récitassions les prières. Ainsi, quoique M. Gaudin fût un de nos bienfaiteurs, et que nous l'eussions visité constamment pendant sa maladie, nous étions chez nous, occupées à nos classes, tandis qu'une scène indescriptible se passait au cimetière. Quelques centaines de catholiques s'y trouvaient réunis pour rendre les derniers devoirs au défunt. Tout d'un coup, un pasteur protestant, M. Stuart, s'avança vers le cercueil, et se mit à lire tout haut les prières du service funèbre, selon le rituel de sa secte. Un acte aussi audacieux, à un moment pareil, jeta l'effroi dans tous les cœurs. Le saisissement fut si grand, que pour un moment tout le monde fut atterré. Puis les uns poussèrent des cris, les autres tombèrent à genoux, plusieurs prirent la fuite; on ne savait plus où l'on en était : « Grand Dieu ! s'écria un des marguilliers, après cela, serait-il possible de reculer devant les sacrifices pour avoir un prêtre ! »

Remarquez, ma très honorée Mère, que, quelques jours auparavant, à la suite d'un nouveau refus essuyé de la part de Monseigneur, les marguilliers avaient juré de ne jamais plus s'adresser à lui. Le lendemain même, ils se rendaient à la Nouvelle-Orléans en députation, et, prosternés aux pieds de l'archevêque, ils faisaient acte d'humble soumission : cette fois ils furent exaucés. M<sup>re</sup> Leray leur promit un nouveau curé, et leur fit même espérer que ce serait M. Andrieux, un des anciens missionnaires de Donaldsonville. Transportés de joie, ils allèrent droit à la

Mission, mais ils n'eurent guère de succès. Ils durent retourner à l'archevêché, et se contenter de la promesse d'un prêtre pour dire la messe le dimanche suivant, en attendant l'installation d'un curé.

Quand la bonne nouvelle fut connue à Donaldsonville, le peuple devint ivre de joie : on courut à l'église et au presbytère, on ouvrit toutes les portes, on se mit à balayer, à épousseter, à laver, à frotter ; on arracha les mauvaises herbes, on ôta les toiles d'araignées, on monta l'horloge, on accorda l'orgue, on sortit les ornements et les vases sacrés des armoires : jamais pareil entrain ne s'était manifesté dans notre paisible petite ville. Si le Saint-Père lui-même eût été attendu, on n'aurait pas fait plus de préparatifs ; ce n'était qu'une procession continuelle vers l'église, de dames, de jeunes filles, portant des vases, des bouquets, des cierges. De tous côtés, on entendait répéter : « L'église est ouverte ; quel bonheur ! les Lazaristes vont revenir ! le Père Andrieux sera curé ! Que Dieu soit béni ! » Et tous, déclaraient d'une voix, que si c'était réellement le Père Andrieux, ils iraient à sa rencontre à la station, musique en tête, et qu'ils le porteraient en triomphe à l'église, au son des cloches et du canon. L'enthousiasme allait en augmentant, à mesure que le dimanche approchait ; on aurait dit un peuple en délire. [Le samedi soir, nous venions de nous endormir, quand un joyeux carillon nous réveille : les cloches si longtemps silencieuses annonçaient aux fidèles que le saint sacrifice serait célébré le lendemain. Dire la joie qui inonda nos âmes en ce moment n'est pas possible ; il nous semblait être à la nuit de Noël, et un fervent *Benedicamus Domino* s'échappa spontanément de nos cœurs et de nos lèvres.

Le bon prêtre, attendu avec tant d'impatience à Donaldsonville, devait commencer par offrir le saint sacrifice dans sa propre paroisse, sur la rive opposée du Mississipi, à cinq ou six lieues d'ici. Dès qu'il eut rempli ce devoir, il se mit en route à cheval, escorté d'une garde d'honneur, qui était allée le chercher. A mesure que le cortège approchait, on était averti par le téléphone. Il était sur le point d'entrer dans la ville, quand le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronda, les éclairs fendaient les nues ; on eût dit que le mauvais génie prenait la fuite avec fracas, pour faire place

à l'ange de la paix. Quand enfin le prêtre franchit le seuil de l'édifice sacré, pendant que l'orgue et les cloches entremêlaient leurs sons harmonieux, une émotion profonde s'empara de tous les cœurs. Le soleil reparut au même instant, splendide et radieux, inondant l'église de lumière; de douces larmes coulaient de bien des yeux, et tous les visages rayonnaient de bonheur.

Il se passa ensuite à la sacristie une scène comique; une demi-douzaine d'hommes, et autant de jeunes gens, se précipitèrent sur le pauvre prêtre; c'était à qui l'aiderait à se revêtir des habits sacerdotaux; ils lui mirent tout de travers, mais comme ils n'écoutaient rien, et qu'il fallait bon gré mal gré subir les effets de leur empressement, le bon prêtre laissa faire. Puis il ôta les ornements, et s'habilla convenablement tout seul. D'autres braves gens, non moins zélés, couraient ça et là pour allumer les cierges; en un clin d'œil, le maître-autel et les quatre autels latéraux étincelaient de lumières.

Mais le moment vraiment solennel fut celui où la messe commença. L'église était comble, jamais nous ne l'avions vue aussi pleine. Tout ce monde s'agenouilla, comme un seul homme et resta abîmé dans le silence de la prière. On entendait à peine respirer; en fermant les yeux, on aurait cru que l'église était vide, et ce recueillement profond dura jusqu'à la fin de la messe. Heureux les catholiques de Donaldson, s'ils apportaient toujours au saint sacrifice la même piété, le même recueillement!

Maintenant, nous sommes fixées sur la nomination de notre nouveau curé; ce n'est pas un missionnaire. Néanmoins, nous sommes on ne peut plus contentes du choix de Monseigneur, car M. Dubernard est un saint prêtre, qui était depuis vingt ans dans la même paroisse, où il s'est acquis l'estime et l'affection universelles.

Son prédécesseur, M. Ceuppens, accepta la décision de l'archevêché d'une manière admirable: tous en ont été édifiés. Il ne se permit pas la moindre réflexion, mais il se mit immédiatement en devoir d'obéir, disant simplement: « Monseigneur sait ce qui est pour le mieux: que la sainte volonté de Dieu soit faite! » Du reste, il passe à une autre cure, où il trouvera, nous l'espérons, le dédommagement de son sacrifice.

Quant au ministre protestant qui osa insulter les catholiques au cimetière, je suis heureux de vous dire que ses propres ouailles, indignées de sa conduite, n'en ont plus voulu, et qu'elles l'ont forcé à aller exercer son zèle ailleurs.

Dieu veuille maintenant que l'ennemi ne rentre jamais dans la paroisse pour y semer la zizanie, et que chacun, devenu plus sage, par l'expérience du passé, ne pense plus qu'à faire honneur à la religion, en se conduisant selon les maximes de Notre-Seigneur, en l'amour duquel je vous prie de me croire,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble et très obéissante fille,

*Sœur CLOTILDE MAC DONALD,*

I. t. d. l. C. a. d. p. M.

---

*Lettre de sœur GONZAGUE GRACE à sœur N., à Paris.*

Naufrage. — Protection providentielle des sœurs de Wilmington.

Philadelphie, orphelinat Saint-Joseph, 28 août 1885.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Chaque année, à cette époque, nous avons le bonheur de faire la retraite, sous la direction d'un de nos bons Missionnaires de Germantown. Cette année, elle commença le 6 courant; nos sœurs des Enfants-Trouvés et de l'hôpital, celles de Wilmington, etc., s'y étaient rendues comme de coutume. Toutes suivirent les saints exercices avec ferveur, et, en les terminant, le beau jour de l'Assomption, chacune se mit d'une manière particulière sous la protection de la Reine du ciel, promettant de l'aimer et de l'honorer plus fidèlement que jamais. Cinq d'entre elles ne tardèrent pas à éprouver qu'il fait bon de se confier à cette puissante protectrice. La fête tombant le samedi, nos sœurs de Wilmington restèrent avec nous jusqu'au lundi 17, et, comme le trajet, dans cette saison, se fait ordinairement en bateau à vapeur, elles s'embarquèrent sur le *Fulton*, à dix heures, pensant arriver



chez elles à une heure. Mais, à peine avaient-elles quitté le port, qu'un terrible accident faillit les faire périr. Voici comment une des voyageuses raconte ce qui s'est passé : « Le bateau marchait depuis cinq minutes, quand une forte détonation se fit entendre. L'énorme lustre, suspendu au plafond du salon des dames où nous étions assises, tomba à terre, brisé en mille morceaux ; le bateau se balança avec violence, puis se redressa subitement : nous restâmes cramponnées à nos sièges, plus mortes que vives, sans pousser un cri, tandis qu'autour de nous la terreur et la confusion étaient à leur comble. Les cris des blessés et de la plupart des passagers, mêlés au sifflement aigu de la vapeur, produisaient un vacarme effroyable. D'épais nuages de fumée, s'échappant de l'entrepont, semblaient marquer que le bateau était en feu ; on s'attendait, d'un instant à l'autre, à voir jaillir les flammes, et tous les passagers étaient décidés à se jeter à l'eau plutôt que d'être brûlés vifs. Quelques-uns même l'auraient fait, sans la promptitude avec laquelle plusieurs bateaux accoururent à notre secours. Vous dire ce qui se passa dans mon esprit, pendant les quelques minutes d'intervalle entre l'explosion et le sauvetage, est chose impossible. En un clin d'œil, le passé, le présent et l'avenir se dressèrent devant moi : dans dix minutes, me disais-je, je serai dans l'éternité ! je me rappelais avoir fait la communion le matin ; je m'efforçais de réciter l'*Ave Maria*, mais tout cela machinalement, comme quelqu'un qui a le cauchemar. Je vis des gens, autour de moi, hommes et femmes, faire de grands signes de croix ; j'entendis une de nos sœurs répéter à différentes reprises : « Sainte Vierge, protégez-nous ! Saint Vincent, priez pour nous ! » Ne nous laissez pas périr ! Non, nous ne périrons pas ; la sainte Vierge et saint Vincent nous sauveront ! » Quant à moi, je n'avais aucun espoir, sauf celui de mon salut éternel. Il me serait également impossible d'expliquer comment nous avons fait pour regagner le deuxième pont : je tremble encore, en pensant au saut périlleux que j'ai fait ! en toute autre circonstance, j'aurais accusé de folie quiconque aurait eu cette témérité, et je ne comprends pas comment nous ne sommes pas toutes tombées dans la rivière. Enfin, arrivées au deuxième pont, nous fûmes saisies par des bras vigoureux, et nos sauveteurs, de bons matelots Irlandais,

nous criaient : « Ne craignez rien, nos sœurs ; nous vous mettrons en sûreté. » Ces braves gens nous transportèrent en effet dans leurs bras, comme de petits enfants, et nous déposèrent dans leur bateau. Ce fut alors seulement que nous commençâmes à respirer, et à nous rendre compte des affreux dégâts qu'avait subis le beau navire où nous étions quelques instants auparavant : le pont de promenade, la cabine du pilote, la proue et un côté tout entier avaient été emportés. Personne ne fut tué, ce qui est regardé comme un miracle, pas même le pilote, quoiqu'il ait été lancé en l'air à une hauteur considérable. D'autres, qui eurent le même sort, furent gravement blessés, ou tombèrent dans la rivière. Ces derniers s'accrochèrent à des pièces de bois, détachées du navire, et parvinrent à se sauver. Dieu sait la reconnaissance qui débordait de nos cœurs, en contemplant ces tristes ruines ! Jamais, non jamais, nous ne pourrions le remercier, et la bonne sainte Vierge aussi, comme nous le voudrions. »

Vous voyez, ma chère sœur, par le récit de sœur Aloysia, combien grand a été le danger qu'ont couru nos cinq voyageuses. Vous comprenez aussi quel fut mon étonnement, en les voyant revenir, une heure à peine après leur avoir dit adieu. Pauvres sœurs ! Elles étaient encore toutes tremblantes !

J'aurais bien voulu les garder quelque temps, mais elles étaient pressées de se rendre chez elles, et je les laissai partir en chemin de fer. J'eus lieu de m'en féliciter ensuite, car la nouvelle de l'accident s'était déjà répandue dans Wilmington, avec la rumeur qu'il y avait un grand nombre de victimes, et notre chère sœur Kotska, leur sœur servante, demeura en proie à la plus douloureuse anxiété jusqu'à leur retour.

Il paraît bien certain que l'explosion a été causée par de la poudre, ou quelque machine infernale, déposée secrètement dans un coin obscur, près de la chaudière, et qui a éclaté quand celle-ci eut atteint un certain degré de chaleur. Si, au lieu d'arriver au début du voyage, l'accident avait eu lieu un peu plus tard, il est à peu près certain que le bateau tout entier aurait sauté, et que tout le monde eût péri. — Plusieurs scènes touchantes se manifestèrent à bord, au moment de l'explosion. On entendait des mères désolées invoquer les noms bénis de Jésus et de Marie, en

cherchant avec angoisse leurs enfants que la secousse avait jetés loin d'elles. D'autres passagers priaient tout haut, entre autres un homme, qui se jeta à genoux, bénissant Dieu de ce qu'il était sain et sauf, tandis que la cabine contre laquelle il était appuyé, un instant auparavant, sautait en l'air, et roulait dans la rivière. Un jeune garçon de douze ans, dont le pied était complètement broyé, se désolait, non tant pour lui, qu'à cause de ses parents : « Quel malheur ! quel malheur ! répétait-il, pourvu que mon père et ma mère n'en sachent rien ! Ils mourraient de chagrin ! » Et il ne cessait de supplier qu'on ne leur en dise rien. La désolation de ce pauvre enfant arrachait des larmes aux hommes qui l'entouraient.

Un des journaux de Philadelphie en racontant l'accident, parle ainsi des sœurs : « Parmi les passagers du *Fulton*, se trouvaient plusieurs sœurs de Charité. Ces pieuses femmes conservèrent leur calme au milieu du danger ; elles s'efforcèrent de rassurer leur entourage, et se mirent en devoir de panser les blessés, déchirant leurs vêtements pour bander les membres disloqués ou fracturés. » C'est en effet ce qu'elles firent, dès qu'elles furent dans un bateau de sauvetage ; mais elles n'eurent pas la consolation de donner leurs soins longtemps aux infortunés blessés, qui furent immédiatement transportés dans un des grands hôpitaux de la ville.

On fait actuellement des enquêtes pour découvrir l'auteur de ce crime ; Dieu veuille qu'on réussisse, car de pareils scélérats méritent d'être livrés à la justice.

Ici et à Wilmington, nous avons fait dire des messes d'actions de grâces. On en a fait autant à la Maison centrale ; rien de plus juste, car cette préservation providentielle me rappelle ce qui arriva du temps de saint Vincent, à la pauvre sœur qui resta avec sa marmite sur un palier de l'escalier de la maison qui s'écroulait.

Aidez-nous à remercier dignement notre bon Sauveur et la sainte Vierge, et croyez-moi, en leur amour,

Ma très chère sœur,

Votre très affectionnée.

Sœur GONZAGUE GRACE,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

PROCÈS INFORMATIF  
POUR LA CAUSE DE BÉATIFICATION  
DE  
MADEMOISELLE LE GRAS  
FONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ

---

Le présent numéro des *Annales* était sous presse, quand après de longs retards on est parvenu à réunir les membres du tribunal ecclésiastique chargé d'instruire, au nom de l'Ordinaire, la Cause de béatification de M<sup>lle</sup> Le Gras. Nous pouvons maintenant donner sur ce sujet quelques nouvelles, qui seront accueillies avec bonheur par tous les enfants de saint Vincent de Paul.

On sait que le conseil de la communauté des filles de la Charité a nommé comme postulateur M. Léon Forestier, assistant de la Congrégation de la Mission. Il a présenté sa requête à Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris, le 15 mars, jour anniversaire de la mort de la charitable servante de Dieu. Monseigneur a daigné accueillir la demande avec cette paternelle bonté dont Son Eminence veut bien honorer la double famille de saint Vincent. Le jour même, il a chargé son digne coadjuteur, M<sup>sr</sup> de Larisse, de traiter cette affaire en son nom, et, pour cet effet, il lui a conféré tous ses pouvoirs. A la même date, Son Eminence a institué le tribunal ecclésiastique qui doit instruire la Cause, c'est-à-dire, faire le procès informatif, pour constater que la servante de Dieu Louise de Marillac, veuve Le Gras, a la réputation d'avoir mené une sainte vie et d'avoir opéré des miracles. Voici les membres de ce tribunal :

*Juge* : M. l'abbé Bonnefoy <sup>1</sup>, chanoine de la métropole, ancien doyen de Sainte-Geneviève. *Assesseurs* : Le R. P. Hervé, proto-

---

1. A la dernière heure, nous apprenons que M. l'abbé Bonnefoy vient de succomber à l'infirmité dont il était atteint depuis longtemps.

notaire apostolique, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, et M. Many, docteur en théologie et en droit canonique, professeur au grand séminaire de Saint-Sulpice à Paris. *Promoteur* : M. l'abbé Delaage, docteur en droit canonique, directeur de la maîtrise de Notre-Dame de Paris. *Notaire* : M. l'abbé Demimuid, docteur ès lettres, directeur de l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

Le 2 avril, premier vendredi du mois, dédié au Sacré-Cœur, M<sup>sr</sup> de Larisse a présidé la première séance qui s'est tenue à la chapelle de l'Archevêché. Le but de cette réunion était de constituer officiellement le tribunal ecclésiastique. A cet effet, tous ceux qui en font partie à un titre quelconque ont prêté le serment de remplir fidèlement l'office qui leur est confié et de garder le secret le plus inviolable sur les interrogatoires présentés par le Promoteur et sur les dépositions des témoins. Sa Grandeur, M<sup>sr</sup> Richard, et tous les membres du tribunal ecclésiastique se sont montrés très heureux de travailler à une œuvre si importante, et pleins d'ardeur pour la mener à bonne fin.

Les séances suivantes se tiendront dans une chapelle de notre maison-mère, rue de Sèvres. La prochaine a été fixée au jeudi 8 avril.

Les formalités à remplir sont si longues et les témoins à entendre si nombreux, qu'un an suffira à peine pour terminer le procès informatif qui vient de commencer. Toutefois, le résultat qu'on a obtenu est très important : la cause est commencée. De nouvelles grâces attribuées à l'intercession de celle qui a été la digne coopératrice de saint Vincent semblent annoncer que l'heure est venue où elle sera glorifiée. C'est l'œuvre de Dieu : espérons et prions !

# FRANCE

---

## RESCRIT PONTIFICAL

Chaque fille de la Charité peut faire bénir par les prêtres de la Mission un crucifix auquel ils attachent une indulgence plénière, à gagner par les moribonds privés de tout autre secours religieux.

TRÈS SAINT PÈRE,

Le Supérieur général de la Congrégation de la Mission et des Filles de la charité, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, La supplie humblement de vouloir bien lui accorder la faculté de bénir, et de faire bénir par les prêtres de sa Congrégation, des crucifix à distribuer aux seules Filles de la Charité, avec l'indulgence plénière à l'article de la mort, applicable aux moribonds qu'elles assistent dans les hôpitaux ou partout ailleurs, à l'instar de la concession faite aux Pères ministres des malades et aux Fatebene-Fratelli.

Le désir d'aider les âmes des pauvres moribonds, surtout dans

---

BEATISSIMO PADRE,

Il Superior generale della Congregazione della Missione e delle Figlie della Carità prostrato ai piedi della S. V., umilmente La supplica a volergli accordare la grazia di poter benedire, e di far benedire da' suoi sacerdoti i crocifissi, da distribuirsi alle sole Figlie della Carità, coll' indulgenza plenaria *in articulo mortis*, estensibile a tutti i moribondi che assisteranno negli ospedali od altrove, a somiglianza di ciò che venne concesso ai PP. Ministri degl' infermi ed ai Fatebene-fratelli. Il desiderio di

les hôpitaux français où la présence du prêtre catholique est presque interdite, donne lieu d'espérer cette faveur de la bienveillance paternelle de Votre Sainteté.

Laquelle grâce, etc.

Notre très saint Père le Pape Léon XIII, dans l'audience du 27 février 1886, a daigné accorder la faveur sollicitée par le secrétaire soussigné de la Sacrée Congrégation des Indulgences et des saintes Reliques; à la condition cependant qu'on bénira chaque fois le nombre de crucifix voulu, pour qu'on en remette ou qu'on en fasse parvenir un à chacune des sœurs mentionnées dans la supplique, en sorte que chacune ait son crucifix propre et s'en serve seulement dans les hôpitaux publics ou ailleurs pour les fidèles malades qui manquent de tout autre secours religieux. Ces malades, s'ils sont vraiment contrits de cœur et qu'ils baisent ou même touchent dévotement les crucifix présentés par lesdites sœurs, gagneront une indulgence plénière à l'article

---

ajutare nell' anima i poveri moribondi, specialmente negli ospedali francesi ove è quasi interdetta la presenza del prete cattolico, fa sperare tal grazia dal cuore paterno della Santità Vostra.

Che della grazia, etc.

Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII, in audientia habita die 27 februarj 1886 ab infrascripto secretario Sacrae Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis præpositæ, petitam facultatem benigne concessit, dummodo qualibet vice tot benedicantur crucifixi, quot singulis sanctimonialibus, de quibus in precibus, traduntur vel ad earum singulas transmittuntur, ita ut unaquælibet sanctimonialis suum proprium retineat crucifixum, eoque utatur tantum, in publicis nosocomiis vel alibi, pro christifidelibus infirmis qui quocumque alio religionis auxilio carent. Hi autem si vere corde contriti ac christiano affectu hujusmodi crucifixos a præfatis sanctimonialibus porrectos deosculati fuerint vel etiam tetigerint, plenariam indulgentiam in articulo mortis consequentur. Præsenti *ad decennium* valituro

de la mort. Les présentes valables pour dix ans, sans aucune expédition de bref, et nonobstant toute disposition contraire.

Donné à Rome, au secrétariat de la Sacrée Congrégation des Indulgences et des saintes Reliques, le 27 février 1886.

J.-B. FRANZELIN,  
Préfet.

(A la place † du sceau.)

F. DELLA VOLPE,  
Secrétaire.

*Nota.* — Tout prêtre de la Mission est autorisé à bénir et indulgencier, dans les termes de la concession, les crucifix qui lui seront présentés par les Filles de la Charité.

FIAT,  
Sup. gén.

---

absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria S. Congregationis Indulgentiarum SS. Reliquiarum die 27 februarii 1886.

J.-B. FRANZELIN,  
Præfectus.

(Loco † sigilli.)

F. DELLA VOLPE,  
Secretarius.

Concordat cum originali.

TERRASSON,  
Sec gen. Cong. Missionis.

---



## QUELQUES SOUVENIRS DE S. VINCENT DE PAUL

*Lettre de sœur JOUANOT, fille de la Charité,  
à M. N., prêtre de la Mission, à Paris.*

Promesse de protection spéciale sur les Sœurs d'Ussel.

Hospice d'Ussel (Corrèze), le 18 juin 1861.

Je m'estimerais très heureuse, si je possédais les papiers dont vous me parlez dans votre très honorée lettre, et je me serais fait un devoir de vous les communiquer; mais ces papiers ont dû être envoyés à notre maison-mère en 1845, lors de la première impression des Lettres de saint Vincent, et il ne nous reste absolument rien.

Il est bien vrai que saint Vincent a établi notre maison en 1655 ou 56, à la demande de M<sup>me</sup> la duchesse de Ventadour, ainsi qu'on le voit dans les lettres de saint Vincent, adressées à ma sœur Anne Hardemont, à Ussel, 10 août 1658, et à la compagnie de sœur Anne, même date.

Quant au contrat, il ne date que de l'année 1696; il est signé de M. Jolly et de ma sœur Mathurine Guérin.

L'anecdote dont vous me parlez, Monsieur, n'est pas seulement une tradition locale, il en est fait mention dans un livre intitulé : *Réponse à l'auteur des fragments d'histoire de la ville d'Ussel*. Voici ce qui y est rapporté :

« Les premières sœurs envoyées par saint Vincent, se trouvant sans secours pour elles et pour leurs pauvres dans ce pays isolé, prirent le parti de s'en retourner à Paris. Elles rencontrèrent leur saint Fondateur à Moulins, qui releva leur courage et leur dit ces paroles : « Retournez, mes filles, retournez à Ussel ; la Providence prendra soin de vous. » Elles y revinrent en effet, et en rentrant dans leur pauvre hospice, elles trouvèrent une voiture de blé et d'autres provisions envoyées par des personnes charitables. »

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter que la prédiction de notre glorieux Père s'est constamment vérifiée ; car, depuis ce temps,

nos sœurs n'ont jamais manqué du nécessaire ; elles n'ont même pas quitté l'hospice en 1793 ; elles sont restées en paix, au service de leurs pauvres malades. Et maintenant, notre hospice, quoique toujours pauvre, est cependant en voie de prospérité et passe pour un des mieux établis de la Corrèze.

Je ne finirai pas, Monsieur, sans vous adresser une instante prière : Si dans vos recherches, il vous était donné de recevoir les lettres dont j'ai fait mention, signées de la main de saint Vincent, oh ! je vous en conjure, obtenez qu'elles nous soient rendues, je vous en serais infiniment reconnaissante, et mes chères compagnes aussi ; je les ai toujours désirées ardemment, et comme l'hospice d'Ussel sera probablement mon dernier asile, je descendrais joyeuse dans la tombe, si je pouvais laisser à nos sœurs ces précieuses reliques de notre saint Fondateur, lesquelles sont pour nous le plus grand des trésors.

Permettez-moi encore, Monsieur, de me recommander à vos ferventes prières et de vous offrir l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble servante,

Sœur JOUANOT,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de M. SOULIÉ, prêtre de la Mission,  
à M. N., à Paris.*

Saint Vincent agrégé à la Confrérie des Pénitents Trinitaires.

Marseille, 27 juillet 1867.

. . . . .  
Je n'ai pas pu obtenir l'acte par lequel saint Vincent a été reçu membre de la confrérie des Pénitents Trinitaires. Je crois qu'on a perdu ce registre avec la lettre que leur avait écrite saint Vincent ; on m'a livré un rapport adressé à M<sup>sr</sup> Cruice, et j'en ai extrait le passage suivant : « Le fait le plus mémorable que rapportent nos annales eut lieu en l'année 1622. Saint Vincent de Paul venait de passer deux ans dans l'esclavage, il avait vu de

ses propres yeux le sort des pauvres chrétiens captifs et les dangers que courait leur foi ; aussi se hâta-t-il de se faire recevoir dans une confrérie qui les soulageait avec tant de zèle. Le jour de son admission fut un grand jour de fête. Saint Vincent célébra lui-même la sainte messe, et prononça un discours qui émut profondément les assistants, quand il fit le récit des horreurs de sa captivité. » C'est en souvenir de cet événement que nous célébrons tous les ans, avec grande solennité, la fête de notre saint confrère et que nous assistons aux funérailles des filles de la Charité, etc.

Signé : SOULIÉ,

I. p. d. l. M.

---

## NOTICE SUR M. LOUIS GIRARD

PRÊTRE DE LA MISSION, SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE MEAUX  
ET VICAIRE GÉNÉRAL

Famille très chrétienne de M. Louis Girard. — Ses trois frères. — M. Joseph Girard, son oncle, vicaire à Paris, l'appelle près de lui. — Education au séminaire Saint-Nicolas. — Entrée chez les Sulpiciens. — Professeur au Puy, en 1848 ; à Lyon, en 1850. — Maladie sérieuse, dont il guérit, à Alger, près de son oncle, devenu Prêtre de la Mission et Supérieur du séminaire. — Lui-même entre dans notre Congrégation. — Supérieur du grand séminaire de Meaux, en 1862. — Sagesse de son administration. — Son zèle. — Estime générale. — Sa mort inattendue. — Regrets universels

Nous empruntons à la *Semaine religieuse* du diocèse de Meaux les détails donnés sur notre regretté confrère, M. Louis Girard, lors de son décès.

« Samedi dernier, 20 du courant, on rendait, dans la chapelle du grand séminaire, les derniers devoirs à M. Louis Girard, supérieur de la maison, qui avait succombé aux atteintes d'une maladie de quelques jours. M. l'abbé Rabotin, vicaire général, célébra la messe ; M<sup>gr</sup> l'Evêque voulut bien donner l'absoute, et M. Forestier, assistant du supérieur général de la congrégation de la Mission, présida à l'inhumation.

« Près de cent cinquante prêtres, les membres de la Société

de Saint-Vincent de Paul de Meaux, un grand nombre de Filles de la Charité et de pieux fidèles étaient présents à la cérémonie. On remarquait dans l'assistance, outre le chapitre et le clergé de la ville, plusieurs doyens, et, parmi les prêtres de la Mission, M. Mourrut, supérieur du grand séminaire de Sens et visiteur de la province de Champagne, et M. Morlhon, supérieur du grand séminaire de Châlons. Le deuil était conduit par M. Jean-Baptiste Girard, frère du défunt, et aussi prêtre de la Mission, et par leur cousin germain, M. l'abbé Baptifolier, curé de Saint-Bernard de la Chapelle, à Paris.

« Qu'il nous soit permis d'esquisser en peu de mots une vie toute d'édification et de bonnes œuvres, dont le souvenir ne pourra s'effacer.

« M. Louis Girard naquit le 5 juillet 1820 au petit village de Fohêt, commune d'Aydat, canton de Saint-Amand-Tallende, diocèse de Clermont. Il appartenait à une famille très chrétienne : sa mère surtout se distinguait par une grande piété. Il était l'aîné de quatre frères, dont trois ont eu l'honneur de se consacrer à Dieu, de recevoir la prêtrise et de faire partie de la congrégation de Saint-Lazare. Le plus jeune, dont la capacité et la vertu faisaient concevoir les plus belles espérances, est mort à l'âge de vingt-cinq ans.

« L'intelligence précoce de M. Louis Girard, sa mémoire facile et sa ténacité au travail attirèrent l'attention de son oncle, M. Joseph Girard, alors vicaire à Paris, qui l'appela près de lui. Placé d'abord dans une pension dirigée par des maîtres chrétiens, il entra, deux ans après, au petit séminaire de Saint-Nicolas, où il ne tarda pas à se signaler par son application à l'étude et de grands succès dans toutes ses classes. Grâce à ses progrès dans la piété, il parvint à dompter son caractère naturellement vif et emporté. Lorsque M. Dupanloup, depuis évêque d'Orléans, fut chargé de la direction de l'établissement, il profita de l'impulsion donnée aux études par le nouveau supérieur. Plus tard, l'évêque d'Orléans se souvint de l'élève de Saint-Nicolas, et il chercha plus d'une fois à attirer M. Girard dans son diocèse. C'est en 1841 qu'eut lieu son entrée au séminaire d'Issy. Étranger aux illusions qui ne sont que trop communes dans la jeunesse, il

n'avait vu jamais dans ses études que leur côté vraiment sérieux, et il s'y attachait avec persévérance. Quand il fut élève de théologie, rien n'égalait l'ardeur avec laquelle il se sentait attiré vers les grandes vérités de l'ordre surnaturel; il s'efforçait de s'en pénétrer l'esprit et le cœur. Ses succès devinrent encore plus marqués que dans les classes précédentes. Plus tard, son enseignement fut toujours élevé, solide et profond. Il témoignait le plus grand zèle pour les doctrines théologiques les plus pures et les plus exactes. Ses maîtres, qui appréciaient son talent, lui confièrent en philosophie et en théologie la charge de répétiteur ou conférencier, comme aussi les premières fonctions de catéchiste à la paroisse. On ne saurait douter que sa demande à entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice n'ait été facilement accueillie. Ordonné prêtre la veille de la Trinité en 1846, il entra à la solitude d'Issy. Deux ans après, il était envoyé au grand séminaire du Puy pour y enseigner la philosophie, et, en 1850, la théologie dogmatique dans celui de Lyon. Il comptait bien passer sa vie parmi les enfants de M. Olier; mais la Providence le destinait à une autre vocation.

« Vers le commencement de mars 1853, un accès d'hémorragie, mal dont plus tard les atteintes se renouvelèrent, le contraignit de renoncer à faire son cours. Son oncle, devenu prêtre de la Mission et supérieur du grand séminaire d'Alger, l'appela près de lui. En peu de temps, sa santé se trouva rétablie sous le ciel bienfaisant de l'Afrique, et il put sans fatigue se charger du cours de théologie morale et se livrer en même temps à la prédication et à la direction de la maison des sœurs. Ce ministère extérieur joint au professorat convenait à l'activité de sa nature et, vers la fin de l'année, il pensa, suivant son expression, que saint Vincent de Paul le demandait dans sa congrégation. Toutefois, en renonçant à celle de Saint-Sulpice, il ne cessa d'entretenir avec ses anciens maîtres et confrères les meilleures relations. Son séjour en Algérie avait fortifié son tempérament, et en octobre 1857, nous le voyons parmi les missionnaires qui furent appelés au grand séminaire de Cambrai, rendu à la direction des Lazaristes. Il était alors nommé professeur de morale. Durant cinq années, il put se faire connaître et apprécier du clergé cambrai-

sien et des communautés des Filles de la charité qu'il avait à diriger. Ses vacances étaient employées à donner des retraites, soit dans le diocèse, soit en Belgique : une seule fois, en 1858, il se rendit dans son pays natal, à l'occasion de la mort de son plus jeune frère, et depuis, aux invitations pressantes de sa famille, il répondait que ses fonctions lui imposaient des obligations trop attachantes pour qu'il pût y renoncer, même durant quelques semaines.

« Nous arrivons à sa nomination de supérieur du grand séminaire de Meaux (août 1862). M. Girard s'appliqua avec le plus grand zèle au devoir de cette nouvelle charge. Il travailla à augmenter le nombre des élèves, qui était insuffisant aux besoins du diocèse. Sa préoccupation constante était l'établissement d'un nouveau petit séminaire, qui pourrait recevoir un plus grand nombre d'élèves, et par suite la séparation de celui qui existait, du grand séminaire dont il occupait une partie. Espérons que des circonstances favorables donneront lieu plus tard à la réalisation complète d'une œuvre qu'il poursuivait avec tant de persévérance.

« En même temps le grand séminaire recevait de notables améliorations : une nouvelle salle d'exercices et de théologie fut appropriée; une autre construite pour les récréations; toute la maison renouvelée dans un état de plus grande propreté. La chapelle fut dotée d'un bel ornement complet, et de vases sacrés non moins précieux par leur métal que par la richesse de leur fabrication.

« Durant l'invasion allemande (1870-71), M. Girard s'efforça de s'opposer aux envahissements de l'administration militaire ennemie, qui faisait servir le séminaire à une ambulance et qui dut se contenter d'occuper les salles qui lui étaient nécessaires. En même temps, il s'intéressa utilement à des communautés religieuses qui se trouvaient privées de ressources.

« Véritable disciple de saint Vincent de Paul, sa charité ne s'étendait pas seulement sur le séminaire et sur les élèves qui avaient besoin d'être secourus, mais elle se répandait encore sur les œuvres qui lui étaient recommandées, celles en particulier qui intéressaient le bien de l'Église.

« Ce fut sous son inspiration qu'en 1871 la Maîtrise de la cathédrale de Meaux prit un nouvel accroissement et que fut fondée l'Institution Saint-Étienne. Il avait choisi à ce double effet un jeune ecclésiastique aussi pieux et modeste que doué de grands talents, mais que la mort devait bientôt moissonner. Il prit également une grande part à la fondation de l'institution de Saint-Aspais, à Melun (1884).

« Doué d'une élocution facile et exercé à la méditation, M. Girard présentait toujours avec méthode, et sous une forme simple et animée par une foi vive, les sermons ou instructions qu'il donnait. On sentait, en l'écoutant, qu'il ne cherchait qu'à faire saisir à ses auditeurs les vérités dont lui-même était fortement pénétré.

« Sa direction était ferme et sûre; en tout, il allait droit au but qu'il se proposait avec franchise et droiture; les obstacles ne faisaient qu'animer sa confiance. C'était l'homme de Dieu qui s'oublie lui-même, qui n'envisage que le bien des âmes et qui travaille malgré tout à le réaliser. Quoique son esprit fût souvent préoccupé, cependant il était toujours bon et accueillant pour ceux qui s'adressaient à lui; son grand cœur se révélait facilement, il suffisait d'y recourir pour apprécier ses généreuses qualités.

« Depuis qu'il était rentré en France, sa santé laissait souvent à désirer; le mal qu'il avait ressenti à Lyon ne reparaisait que trop souvent; il avait à lutter sans cesse contre la faiblesse de son tempérament. Aux vacances dernières, il fut obligé d'interrompre les retraites qu'il avait commencées, et un jour, dans un entretien, il déclara à ses confrères qu'il croyait bien que son œuvre était terminée et qu'il n'avait plus qu'à renoncer à ses fonctions. Cependant rien ne manifestait que sa fin était prochaine. Dans le courant de janvier, il se sentit plus faible, quoique son énergie habituelle ne cessât de réagir. Tout à coup, dans les premiers jours de février, il se déclara chez lui une affection douloureuse qui lui ôtait tout sommeil et l'empêchait de prendre de la nourriture; les conséquences de cette affection précipitèrent en quelques jours le dénouement fatal.

« Les élèves du séminaire ne pourront jamais oublier par

quelles prières ferventes le pieux supérieur se prépara à la réception du saint viatique et de l'extrême-onction, comme aussi les exhortations qu'il leur adressa en leur donnant une dernière bénédiction. Il remerciait avec une effusion de reconnaissance les prêtres et les élèves qui l'approchaient ou qui lui rendaient quelque service. Il témoigna ses remerciements à M<sup>sr</sup> de Meaux, qui le visita plusieurs fois, et aussi à M. le Supérieur général de la Mission, qui se rendit à Meaux quelques heures avant sa mort et qui put s'entretenir avec lui.

« De tout ce que nous faisons en ce monde, il n'y a que les bonnes œuvres que nous puissions emporter au tribunal de Dieu; telle est la vérité énoncée dans les Livres saints : *Opera illorum sequuntur illos*. Les œuvres de M. Louis Girard l'ont suivi, n'en doutons pas, et lui ont mérité une sentence favorable de la part du souverain Juge. Nous avons lieu de répéter aussi cette autre parole de l'Écriture : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*, Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur !

« L'abbé F.-A. DENIS. »

---

## SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION

M. JOSEPH PERRIN, PRÊTRE DE LA MISSION

Condamnation à la déportation. — Halte, durant le voyage, au milieu de ses parents éplorés. — Mort de M. Parisot. — Libération de M. Perrin, qui devient, successivement, curé de Châtenoy et de Mirecourt.

M. Joseph Perrin, né à la Neuville-Châtenoy, au diocèse de Toul, le 19 mars 1751, fut reçu à Paris dans la Congrégation de la Mission, le 24 juillet 1770. D'après le témoignage que rendait plus tard un de nos plus dignes missionnaires survivant à la Révolution, M. Boullangier, c'était un « excellent sujet » ; il fut employé à l'enseignement dans les grands séminaires, d'abord à Toul, puis à Châlons-sur-Marne, où il se trouvait lorsque éclata la Révolution.

En 1794, il fut, comme tant de prêtres fidèles, arrêté et jeté en



prison. Détenu à Épinal dans la maison des Annonciades, il fut jugé par le tribunal révolutionnaire, et condamné avec plusieurs de ses confrères à la peine de la déportation. Bientôt, avec quatorze autres prêtres, il fut tiré de sa prison, et conduit par la gendarmerie à Rochefort, qui était le lieu de leur destination. L'un des vénérables confesseurs de la foi a laissé le récit de ce douloureux voyage; il fut marqué par une scène touchante dont M. Joseph Perrin fut le héros, et par l'ovation que fit une population chrétienne à ces captifs qu'on regardait justement comme des martyrs; plusieurs, en effet, allaient succomber sur les vaisseaux-prisons dans des tourments bien plus redoutables et non moins glorieux que la mort sur l'échafaud. — Voici ce récit :

« Au sortir de notre affreuse prison, nous devions passer dans un village qui est le lieu de naissance d'un de nos confrères et qu'habite presque toute sa famille. Je plaignais d'avance ce cher compagnon avec lequel je suis lié de la plus étroite amitié et qui a été autrefois, au séminaire de Toul, mon très digne professeur. — Je sentais le contre-coup de ce qu'il devait naturellement éprouver en revoyant son pays et sa famille. J'ai toujours eu l'honneur d'être son confident pendant le temps que nous avons passé ensemble en réclusion et pendant celui de notre déportation; mais pour cette fois, il ne m'avait pas dit son secret. Nous voilà arrivés chez lui : nos gendarmes font arrêter les voitures et on nous fait descendre dans une maison près de la route. Nous entrons simplement comme dans une auberge; et c'est le père de notre compagnon, de notre respectable ami, c'est toute sa famille qui nous accueille et nous sert un très beau diner. Je me rappellerai toute ma vie ce vieillard, d'une taille majestueuse, d'une physionomie imposant le respect, qui nous reçut comme si nous eussions tous été ses enfants, et nous combla de ses prévenances; je n'oublierai pas cette mère aimante, déjà chargée d'années, qui ne pouvait se lasser de contempler son cher enfant; j'aurai souvent présents les sept ou huit parents, frères ou sœurs de celui qui était captif comme nous, uniquement occupés à nous servir, et laissant parfois un libre cours à la juste douleur qu'ils ne pouvaient plus contenir.

• Ajouterai-je le spectacle non moins touchant de toute une

paroisse assemblée, qui nous redemande son concitoyen, qui déplore notre sort, qui accable de ses malédictions les auteurs d'une si odieuse tyrannie; et, au milieu de tant d'affliction que je ne puis décrire en ce moment sans que mon cœur se rouvre à l'angoisse qu'il ressentait alors, un confrère qui console son père, fortifie sa mère, édifie tous les spectateurs et nous encourage tous à parcourir généreusement la noble carrière qui nous était ouverte. C'est dans l'épreuve qu'on reconnaît la vertu. Ah ! que n'ai-je su profiter de tant d'exemples semblables dont mes confrères ont illustré leur exil ! »

Arrivé à Rochefort, M. Joseph Perrin fut emprisonné sur le vaisseau *le Washington*, avec beaucoup d'autres prêtres parmi lesquels se trouvèrent plusieurs de ses confrères de la Congrégation de la Mission. On sait les horribles tourments que ces malheureux prisonniers eurent à souffrir; chaque jour quelqu'un d'eux succombait. M. Perrin y vit mourir un de ses confrères, M. Parisot, missionnaire. Pour lui, s'il n'eut pas la gloire de cette mort enviée par tant de généreux confesseurs de la foi, il eut le mérite des souffrances qu'il supporta généreusement jusqu'à la fin de l'affreux régime de la Terreur. Il fut alors libéré à Saintes, le 21 février 1795, et devint ensuite curé de Châtenoy, puis de Mirecourt, où il mourut en 1816: c'était l'époque où allait se reformer la Congrégation au sein de laquelle, on peut bien le supposer, il fût rentré avec bonheur et empressement, si Dieu n'avait jugé le temps venu de rappeler à lui ce fidèle serviteur, pour le récompenser de ses travaux et de tant de souffrances héroïquement supportées.

---

LE FRÈRE JEAN FERRET, FRÈRE COADJUTEUR DE LA MISSION

Attachement à la Congrégation. — Sacrifices pour aider à son rétablissement.

Le frère Jean Ferret naquit en 1755, et fut reçu en 1779 dans la Congrégation comme frère coadjuteur. Nous trouvons en lui

---

1. Lettres de M. l'abbé Vollet sur la persécution. *Semaine religieuse de Saint-Dié*, 1882-1883. — V. *Annales de la Congr.*, t. II, p. 178.

un exemple de l'attachement que les anciens confrères, dispersés par la Révolution de la fin du dernier siècle, gardèrent pour la Compagnie. Lorsqu'elle se reconstitua, ce bon frère écrivit la lettre suivante à M. Verbert, devenu vicaire général de la Congrégation à la mort de M. Hanon :

« Bordeaux, ce 30 décembre 1816.

« MONSIEUR,

« En vous assurant de mon respect, j'ai cru vous faire plaisir de vous dire qu'il existe encore à Bordeaux un frère de la Congrégation, quoiqu'indigne. Mon nom est Jean Ferret; on m'appelait au séminaire frère Toussaint; je suis né dans le département de la Charente-Inférieure, ci-devant Saintonge. J'ai été reçu à Bordeaux par feu M. Brousse, pour lors supérieur de ladite maison. J'y ai demeuré environ douze ans en l'office de portier, et n'ai point fait d'autre maison. Après la suppression, j'ai gagné ma vie comme j'ai pu en travaillant du métier de tailleur, et je suis depuis plus de quinze ans portier des Incu-rables. Ayant écrit à feu M. Hanon à peu près ce que j'ai l'honneur de vous marquer, il me fit dire par M. Vlehmans<sup>1</sup> de demeurer ici tranquille jusqu'à nouvel ordre. Je suis, à la vérité, de bien peu de ressource pour la Congrégation que je désirerais pourtant bien voir rétablir. J'ai plus de soixante ans, avec un cautère à la jambe, et ne puis guère marcher; mais je laisse les observations, vous m'ordonnerez ce qu'il vous plaira. — La mort de M. Hanon a bien dérangé les affaires; je sais que votre sollicitude est la sienne, qui est de commencer par établir une maison à Paris, et vous manquez de secours pécuniaires. Je comprends que chacun de nous doit se prêter selon son moyen pour une si bonne œuvre, qui retombe sur les pauvres en leur procurant des ouvriers qui pourront les secourir et les évangéliser. Pour moi, j'ai environ sept cents francs que je ménageais en cas de nécessité; je vous les offre en tout ou en partie, selon votre volonté. Si la bonne œuvre peut avoir lieu, c'est à la vérité une bien petite

---

1. Supérieur de notre établissement de Bordeaux (grand séminaire). Il survécut à la Révolution et est mort à Bordeaux.

ressource, mais je vous la présente de bon cœur. Quant à moi, l'Etat me donnant depuis quelques années environ cent dix francs, par an, si on continue de les payer, j'espère qu'avec mes petits appointements de portier, en ménageant, j'aurai assez pour me vêtir et pour mes autres petits besoins. J'aurais bien un peu plus d'argent en bourse, mais je l'ai placé en mon pays, il y a quelques années, en rente qui donne cent quarante-cinq francs par année; je ne touche pas cette rente depuis longtemps, la laissant toucher à mon neveu qui a quatre enfants, et avec lui un vieillard, mon beau-frère. Je lui en ai même fait testament et lui ai donné à différents temps autre chose; et malgré cela ils sont encore pauvres et ont peine à manger du pain. Je pense, Monsieur, que vous approuvez cela, et je vous prie de l'approuver. Pardonnez-moi ma longueur : j'ai cru devoir vous instruire de tout cela et vous en faire part comme à mon Père et Supérieur. Si vous avez quelque moment de loisir et que vous jugiez à propos de me répondre, vous me ferez plaisir, m'instruisant à quoi je m'en dois tenir; et, si vous acceptez mon petit avoir, me marquant quand et entre les mains de qui vous voulez que je le dépose pour vous le faire passer.

« Je suis, en attendant, Monsieur, avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur,

« FERRET,

« I. f. d. I. C. d. I. M.<sup>1</sup> »

Quelques années après, M. Jean-Baptiste Etienne, qui était alors Procureur général de la Congrégation, passait à Bordeaux, et notre bon frère Ferret lui fut présenté. Il s'est plu à consigner ce souvenir dans le récit qu'il a écrit, étant Supérieur général, de la restauration de la Compagnie après la Révolution. Après avoir rappelé l'empressement de plusieurs anciens confrères à se réunir pour reconstituer la communauté dispersée, il ajoute :

« D'autres missionnaires, à qui leur état d'infirmité ne permettait pas de se réunir à leurs confrères, de crainte d'être pour eux une charge trop lourde, voulurent aussi faire preuve de leur

attachement à la vocation, en envoyant leurs épargnes sur les modestes émoluments attachés aux divers postes qu'ils occupaient. J'aime à citer un fait de cette nature, accompli par un frère coadjuteur. Devenu infirme, il s'était retiré à l'hospice des Incurables de Bordeaux. La sœur servante de cette maison, ne voulant pas le confondre avec les autres vieillards, et lui trouvant encore assez de forces pour occuper le poste de concierge, obtint de l'administration qu'il lui fût confié et qu'il en touchât le traitement. Or, un jour que je passais à Bordeaux, il témoigna un grand désir de me voir. J'étais alors Procureur général. Après m'avoir demandé avec beaucoup d'intérêt des nouvelles de la maison-mère, il me remit une somme de 1,000 francs qu'il avait amassée de longue date pour subvenir à ses besoins. Il mourut bientôt après, heureux d'avoir donné ce témoignage de son attachement à la Congrégation <sup>1</sup>. »

---

*Notes de ma sœur MALTRET, fille de la Charité,  
à Hennebont (Morbihan), 1789.*

Révolution. — Persécution contre les sœurs. — Serment refusé. — Retour à Paris. — Fondation d'une maison à Turin. — Le Cœur de saint Vincent.

En sortant du séminaire, au mois de février 1789, je fus envoyée à Hennebont servir les pauvres. Mais, deux ans après, en 1791, on nous a demandé le serment que nous avons toutes refusé. On a voulu ensuite nous obliger à sortir de l'hôpital. Nous avons toutes répondu que nous ne pouvions pas abandonner les pauvres ; alors on a fait venir des personnes de bien pour les soigner. Puis, on nous a lu notre sentence, et on a braqué un canon à notre porte pour nous chasser de force, et déjà on allumait la mèche.

Nous sommes allées nous réfugier dans la ville chez des dames charitables, mais nous avons été dispersées près de deux mois. Parties pour Belle-Isle-en-Mer, nous fûmes reconnues par des

---

1. Notice sur le rétablissement de la Congrégation de la Mission, p. 17.

soldats et nous ne pûmes y rester que deux mois. On nous renvoya de l'île comme on nous avait chassées de Hennebont, et l'on nous fit escorter jusqu'au bateau par deux cents militaires qui criaient : « La malédiction de l'Isle s'en va ! la malédiction de l'Isle s'en va ! »

Nous comptions revenir passer la nuit tranquilles à Vannes. Mais, nouvelles alarmes, nos sœurs étaient elles-mêmes bien tourmentées et menacées d'être promenées le lendemain sur des ânes et livrées à la risée de la ville. Il nous fallut donc repartir au plus vite pour nous rendre à Rennes. Nous sommes restées là trois mois avant de retourner à Paris. — Quelque temps après, nos supérieurs m'envoyèrent à Turin avec les sœurs Calasson, Jolié et Lespinasse, pour commencer un établissement dans cette ville. Nous étions décostumées, portant des chapeaux de paille entourés de rubans aux couleurs de la nation. Je ne puis dire ce que nous avons souffert pendant la route en vexations de toute sorte, car notre modestie nous faisait reconnaître. Des personnes de confiance nous gardaient pendant la nuit, parce que nous étions surveillées par des militaires qui épiaient toutes nos paroles. On voulait aussi nous mettre en prison et on nous menaçait de nous fouetter dans la ville.

Mais le bon Dieu veillait sur nous. Il se trouva dans l'hôtel un général qui avait fait une retraite à Saint-Lazare et qui reconnut les trois prêtres lazaristes partis avec nous, M. Sicardi, notre directeur, M. Félix Vilandais et M. Lebrun de Mondovi. Ce bon général nous a protégés et il a mis aux arrêts les soldats coupables, malgré les instances que lui faisaient nos messieurs de ne pas les punir.

Nous emportions avec nous, caché dans nos effets, le cœur de saint Vincent, notre Père, et ses habillements, compresses, etc. Nous avons été assez heureuses pour posséder dans notre maison de charité ce précieux dépôt pendant trois mois, et durant ce temps le cœur de saint Vincent a été exposé sur notre autel dans notre petit oratoire.

Mais, malgré tous les soins que M. Sicardi, assistant de Saint-Lazare et directeur des Filles de la Charité, a pris pour emballer cette précieuse relique, elle a beaucoup souffert en route ; le

cœur d'argent s'est entr'ouvert et a laissé échapper sur l'autel plusieurs parcelles du cœur de saint Vincent, que nous avons bien précieusement recueillies et mises dans quatre reliquaires; et comme M. Sicardi était absent pour trois mois, ayant été obligé d'aller à Mondovi, son pays, pour affaires importantes, à son retour nous lui avons remis le cœur et les effets de saint Vincent, et nous lui avons montré nos reliquaires où étaient renfermées les parcelles tombées du cœur d'argent. Lui-même en le remuant, en vit qui s'échappaient, et aussitôt il le fit ressouder à la Mission; mais il nous a laissé nos reliquaires, parce que nous l'en avons bien prié.

A peine la précieuse relique était-elle arrivée à la Mission de Turin, que les Missionnaires ont demandé au cardinal Costa, qui en était archevêque, la permission de porter le cœur de saint Vincent en procession; car il y avait alors une grande sécheresse, et ils espéraient, par son intercession, obtenir de Dieu la pluie qu'on avait demandée en vain par des prières publiques. Son Eminence y consentit volontiers. Nous avons assisté à cette procession, un flambeau à la main, après le clergé. Mais, à peine avions-nous fait trente pas hors l'église, qu'il fallut rentrer, parce que la pluie tombait à torrents, et tout le monde criait dans la rue au miracle; on en a dressé un procès-verbal qui a été présenté au Cardinal.

Nous sommes restées à Turin quatre ans; puis nous avons été obligées d'en partir, en 1796, pour Vienne en Autriche, avec la princesse de Condé Madame Louise : nous fuyions les armées françaises, qui se trouvaient aussi à Vienne quelque temps après.

Pendant notre séjour en cette ville, nous avons pensé que nos reliquaires n'avaient pas le cachet authentique de la Congrégation. Dans la crainte où nous étions de mourir, sans que nos sœurs sussent que ces reliques étaient du cœur de saint Vincent, notre supérieure, ma sœur Colasson, a prié Monseigneur de Nancy, qui était premier aumônier de Madame la duchesse d'Angoulême, de tout régulariser, et il a apposé le cachet de la Congrégation que ma sœur supérieure avait entre les mains.

Comme on faisait alors des retranchements, à raison des armées françaises qui approchaient, nous avons été obligées, au

bout d'un an, d'aller en Pologne, où nous sommes restées deux ans. Ensuite, la sœur de l'empereur d'Autriche, l'archiduchesse Marianne, abbesse des chapoinesses du chapitre de Prague, en Bohême, nous a demandées, espérant faire un établissement, qui n'a pas eu lieu, et nous y sommes restées deux ans à ses frais; ensuite ma sœur Deleau, ayant eu connaissance, par une conduite particulière de la Providence, que nous étions à Prague, nous rappela en France en 1801.

Sœur MALTRET,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

## COMPTES RENDUS DE QUELQUES MISSIONS

*Lettre de M. le Recteur de Saint-Mélaine de Morlaix  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Mission à Morlaix. — Succès merveilleux.

Morlaix (Finistère), 8 mai 1886.

MON BON ET VÉNÉRÉ PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Après avoir rendu de solennelles actions de grâces à Dieu pour la magnifique et si édifiante mission que nous ont donnée les chers Pères Lazaristes, c'est pour moi un devoir et un bonheur de vous en offrir tous mes remerciements et ma plus entière reconnaissance.

Depuis soixante ans l'église de Saint-Mélaine n'avait pas eu de mission, et, depuis près de cent ans, les bons Pères Lazaristes n'avaient pas paru en Finistère comme missionnaires. Avant 1793 ils dirigeaient le grand séminaire de Saint-Pol de Léon; et c'est grâce à leurs enseignements et à leurs vertus, que le clergé breton est resté fidèle à sa foi et à ses serments pendant la persécution révolutionnaire. Le presbytère de Saint-Mélaine que j'occupe a été une des premières maisons fondées par saint Vincent de Paul pour les Filles de la charité. J'ai encore le bonheur de les avoir à Morlaix, servant de bon exemple à mes chers paroissiens.



Vénéré Père supérieur, jamais je ne saurai assez remercier le bon Dieu de m'avoir inspiré, à la fin de ma carrière, la pensée de recourir à vos dignes confrères pour avoir une mission, et vous, cher Père, de nous l'avoir procurée. Cette mission a dépassé toutes mes espérances et a fait un bien infini dans ma paroisse et dans toute la ville de Morlaix. Des conversions remarquables ont eu lieu, et promettent d'être durables; pendant longtemps on se rappellera à Morlaix la mission de 1886 et les bons Pères que vous nous avez envoyés.

Déjà M<sup>re</sup> l'Evêque de Quimper a exprimé le désir de les voir revenir souvent prêcher des missions dans son diocèse; car il a appris par la voix publique tout l'entrain qu'ils ont donné à celle de Morlaix. Dès avant cinq heures du matin, ces bons Pères étaient à la disposition des fidèles, quelquefois jusqu'à dix ou onze heures du soir, et même au delà, la veille de la communion. Ce zèle, ce dévouement ont été couronnés du plus grand succès : du 1<sup>er</sup> dimanche du carême au dimanche de Pâques, il a été distribué neuf mille communions.

Pendant les sept semaines de carême, il n'y a pas eu un seul mot à reprendre, ni une seule divergence d'opinions entre les Prêtres de la Mission, les six prêtres bretons auxiliaires, mes trois vicaires et les différents prêtres qui sont venus voir la mission; tous ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. A mon avis, et de l'avis de tous, c'est l'aspect des bons Pères lazaristes qui a opéré cette cordiale entente; chacun était plein de vénération et de bonne amitié pour eux. Aussi un homme de Morlaix a écrit, dans le journal de la localité, que, depuis trente ans qu'il y habite, il n'a pas vu une pareille affluence ni une telle piété à Saint-Mélaine.

Veuillez agréer l'expression de la reconnaissance et du plus profond respect dans lesquels j'ai l'honneur d'être,

Mon bon Père Supérieur,

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

J. JÉVÉZEN,

Recteur de Saint-Mélaine.

---

*Extrait d'une lettre de ma sœur BRISSONNET, fille de la Charité,  
à M. CHINCHON, à Paris.*

Une plantation de croix à Aimargue, diocèse de Nîmes.

Nos Missionnaires de Prime-Combe viennent de donner une mission très belle à Aimargues, en notre diocèse. Sur une population de 2800 âmes, plus de 700 hommes se sont approchés des sacrements. Le jour de la communion ils avaient, comme croix d'honneur, une petite croix à leur vêtement. Ce n'était qu'une faible image de la grande croix que leur dévotion venait d'offrir aux Missionnaires pour être plantée sur une haute montagne voisine de celle de la Vierge. Cette croix mesure quinze mètres de hauteur et six de largeur à la branche transversale : le poids est de vingt-cinq à trente quintaux. Mais comment monter cette masse énorme ? On disait que les hommes ne le pourraient pas sans danger. On parlait déjà de la faire traîner sur un chariot. Ces bons chrétiens s'en indignent et aussitôt une centaine environ, les uns derrière les autres, prennent la croix et la montent en chantant des cantiques analogues à la circonstance. Plus de quatre mille pèlerins étaient présents ; ils criaient : « Vive la croix ! Vive la religion catholique ! » et tous, dans la montagne répétaient : « Vive la croix ! » Tout le monde était électrisé ; les Missionnaires tressaillaient de bonheur, ils bénissaient Dieu de leur sainte vocation, et du bien que Dieu venait d'opérer par leur saint ministère. La cérémonie commencée à deux heures n'a fini qu'à six ; et chacun, en descendant de la montagne au milieu d'une paix profonde, emportait la conviction que la religion, que l'Église catholique est le plus précieux des biens laissé au monde par Jésus, le divin Rédempteur !...

Signé : *Sœur BRISSONNET,*

L. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

# PROVINCE DE PORTUGAL

---

*Lettre de M. VARET, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Troubles en 1884; missions très belles en 1885. — A Paül-da-Mar. — A Fajan d'Ovelha. — A Ponta do Pargo. — A Os Prazeres. — A do Estreito da Calheta.

Funchal, 22 février 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

La crainte que je vous exprimais en terminant le rapport de notre première mission à Madère, en 1883, ne s'est pas réalisée. Dieu en soit béni ! La santé de M. Schmitz, supérieur du séminaire, dont l'affaiblissement momentané mettait en péril la plupart des œuvres de Madère, s'est raffermie pendant l'année 1884, de manière à nous permettre la continuation de cette chère œuvre des missions durant les vacances de 1885. — Pendant l'année 1884, il a paru prudent de ne donner aucune mission. A l'occasion des élections du 29 juin, l'agitation populaire fut telle, que le sang coula dans une paroisse populeuse de la région que nous devons évangéliser : il y eut plusieurs morts et plusieurs blessés; les prisons se remplirent de coupables ou d'accusés; les tribunaux siégèrent en permanence une grande partie de l'année. Bref les esprits s'exaltèrent à tel point que, sur la simple rumeur qu'un bateau conduisant des missionnaires était près d'arriver, une multitude de gens courut à la plage pour les recevoir à coups de pierres, s'ils osaient débarquer. Vous jugerez par ce léger

échantillon s'il eût été prudent de nous mettre en campagne. Cette année, heureusement, les esprits étaient redevenus calmes; le vent des passions politiques et des préjugés était tombé : la grâce de Dieu ne rencontrait plus d'obstacles; nous pouvions espérer d'être accueillis partout à bras ouverts.

Le vendredi 7 août 1885, nous prîmes place, à deux heures du matin, sur le petit bateau qui fait le service de l'île : à cinq heures et demie nous arrivions sur notre premier champ de bataille, à *Paül-da-Mar*. A peine débarqués, nous ouvrimmes la mission, car nous ne pouvions donner à cette paroisse que deux jours et demi, et nous n'avions pas de temps à perdre, si nous voulions recueillir les fruits de nos instructions. L'agglomération des habitations autour de l'église (chose rare à Madère), la coïncidence du 1<sup>er</sup> vendredi du mois, dévotion connue et plus ou moins en honneur dans toutes les paroisses de l'île, la nature des occupations presque exclusives des habitants de cette paroisse, à savoir la pêche, tout en un mot nous permettait d'espérer quelques résultats, malgré le temps presque insignifiant que nous consacrons à cette mission. Nous pûmes en effet confesser et communier 250 personnes, en y comprenant les 76 enfants, qui firent solennellement leur première communion. Ces pauvres enfants nous inspiraient une profonde compassion : faute d'école où ils puissent, ou bien s'occuper utilement, ou bien chercher un refuge contre le vagabondage, ils rôdent constamment de côté et d'autre; leurs parents n'ont point le temps de s'occuper d'eux : le père passe la journée sur l'eau, et la mère emploie son temps à vendre le produit de la pêche dans les paroisses voisines. La curiosité amenait constamment à l'église ces pauvres petits délaissés; et, sans prendre garde au mauvais état de leur habillement, parfois aussi ridicule que peu convenable, moins encore aux démonstrations peu bienveillantes du « *Meirinho* », c'est-à-dire du chargé de police de l'église, qui s'épuisait en vains efforts pour les chasser, ils s'obstinaient à vouloir se rapprocher de nous, semblables à ces petits enfants dont la pieuse importunité plaisait tant au divin Maître. Les hommes montrèrent bien aussi de la curiosité; mais le confessionnal ne les attirait pas autant que les instructions. Assurément nous aurions dû

rester quelques jours de plus pour laisser à la grâce le temps de percer l'écorce un peu rude et épaisse de ces pauvres gens de mer. Nous ne le pouvions pas.

Le dimanche, 9 août, M. Schmitz partait en hamac, à dix heures du matin, pour ouvrir la mission de *Fajan d'Ovelha*, notre seconde étape, pendant que je ferais la clôture de la première mission. A trois heures de l'après-midi, tout était terminé et je me disposais à partir pour aller prêcher le sermon du soir à Fajan d'Ovelha, ainsi que nous en étions convenus. J'avais compté sans mon hôte : à l'entendre, j'étais trop fatigué pour affronter, à une pareille heure, la chaleur brûlante qui régnait au dehors, et puis les porteurs ne seraient prêts que plus tard, etc. Fallait-il donc sacrifier le sermon de cinq heures et faire brèche, dès le commencement, au dispositif de notre plan de campagne, afin de déférer à d'aussi aimables instances? Ç'eût été l'affaire du malin esprit, comme la suite me le prouva bientôt. Mes gestes et mon langage furent éloquents, car en un clin d'œil tout s'apaisa, et, non contents de me laisser partir, tout le monde voulut partir avec moi. La paroisse entière s'ébranle pour me faire une escorte d'honneur jusqu'aux limites naturelles du territoire, c'est-à-dire jusqu'au pied d'une immense montagne à pic, que je devais bientôt escalader pour aller à la seconde mission. M. le curé et un séminariste nous servaient d'acolytes, pendant qu'un groupe d'enfants, portant des corbeilles de fleurs, jonchaient le chemin, sans épargner nos personnes; nous marchions au milieu d'un concert de chants, de bénédictions et d'adieux, qui semblait un magnifique prélude pour nos missions de 1885.

J'allais m'engager dans le redoutable lacet qui découpe le flanc de la montagne en 24 rampes étroites, superposées en forme de zigzag. Ce passage dangereux, la terreur des voyageurs, que Sa Grandeur, en tournée pastorale, n'osa affronter en 1883, surplombe un torrent où le moindre faux pas des porteurs précipite infailliblement hamac, porteurs et voyageur : de plus, on ressent, pendant toute l'ascension, l'impression que devait ressentir le pauvre roi Damoclès à la vue de l'épée suspendue par un cheveu au-dessus de sa tête. En effet, la roche pend sur la tête du voyageur pendant tout le trajet, et le moindre choc peut détacher une

pierre qui ouvre à ses pieds le chemin de l'éternité. J'allais me livrer à l'inquiétude, quand une scène, bien étrange pour moi, m'obligea encore une fois à déployer les ressources de mon éloquence naturelle, pour éviter une rixe qui aurait pu devenir fatale. Une nouvelle bande de porteurs arrivaient et prétendaient à l'honneur de me porter jusqu'en haut de la montagne; ceux qui m'avaient porté jusqu'à ce moment revendiquaient leur droit de possession et se montraient disposés à établir, par des arguments frappants, que personne ne leur ravirait le plaisir d'accomplir leur lourde tâche. Mon prestige de missionnaire, peut-être aussi le feu de mes regards et certain geste significatif, donnèrent à mes paroles tout l'effet désirable, et l'ascension commença.

Arrivé au sommet de cette muraille gigantesque de rochers, j'allais céder à un mouvement de curiosité et contempler un instant le splendide panorama qui se déroulait sous mes pieds; mais, une exclamation soudaine coupa court à l'accès de rêverie poétique qui allait s'emparer de moi. « Vite, vite! hâtez-vous, tout le monde vous attend! M. Schmitz ne sait plus où donner de la tête : on vous attend à l'église depuis longtemps! » Voilà bien la vie du missionnaire : la vie réelle et pratique, voilà son élément, il n'y a pas de place pour les rêveries. Sauter en dehors du hamac, saisir le crucifix et la barrette et gagner l'église avec le séminariste que M. Schmitz m'avait dépêché, fut l'affaire d'un moment. Bientôt on me voyait en chaire : bientôt aussi les accents de mon éloquence (je veux dire, vous le savez, monsieur et très honoré Père, les sons de ma voix éclatante) remportaient un magnifique triomphe. Cette foule était impatiente, et mon cher confrère avait eu toutes les peines du monde à la contenir à l'église, car ils voulaient s'en retourner dans leurs hameaux respectifs, qui étaient fort éloignés de l'église, ce qui eût été un vrai désastre pour la mission; mais chacun sortit du sermon vivement impressionné et prêt à semer ses impressions et ses récits jusqu'aux confins de la paroisse. Il se produisit un tel mouvement de curiosité, que le concours du peuple, dès le matin du jour suivant, fut vraiment extraordinaire.— Une douce consolation nous fut aussitôt donnée. Un groupe d'hommes

attendait à la porte leur tour de confession. Un prêtre se présente, leur demande la permission de passer avant eux, traverse leurs rangs, tombe à genoux aux pieds du missionnaire et se confesse : c'était M. le curé. Pour la première fois un prêtre se confessait à nous en public. La même chose eut lieu, à cinq reprises différentes, pendant cette tournée de mission ; en 1883, nous n'avions confessé qu'un seul prêtre. Cet exemple acheva de donner l'élan et nous eûmes la joie de compter neuf cent cinquante confessions, parmi lesquelles figuraient plus de quatre cents confessions d'hommes. Sans doute il fallut tenir pied à la tâche pour venir à bout d'un pareil travail ; mais M. le curé et son vicaire nous aidèrent grandement, et ces braves gens se montrèrent d'une bonne volonté à toute épreuve. Pour vous donner une idée de la manière dont ces âmes simples et dociles savent s'accommoder aux circonstances, il me suffira de vous dire que, le vendredi et le samedi, quatre-vingts à quatre-vingt-dix personnes, tant hommes que femmes, vinrent demander et reçurent effectivement la sainte communion à trois heures et demie et même à quatre heures et quart de l'après-midi. « Quelle bonne semaine sainte ! » s'écriaient ces braves gens à la fin de la mission ! En entendant ces exclamations, vite le curé de nous demander à venir prêcher la semaine sainte l'année suivante : naturellement il reçut une réponse négative. — Il fallait bien s'attendre à quelque démonstration touchante le jour de notre départ ; cette démonstration ne manqua pas. Cortège, fleurs, chants, acclamations, tout fut mis en œuvre pour donner à la manifestation un caractère universel et cordial. Un petit incident nous donne la mesure de sincérité et de spontanéité que renfermait tout cet appareil de fête. Deux hommes portant bien haut la bannière de Saint-Jean-Baptiste (ils l'avaient hissée en haut d'une longue perche magnifiquement ornée) avaient pris la tête du cortège, et nous étions déjà bien loin, quand nous rencontrâmes la procession de la paroisse voisine qui venait nous chercher. « Merci de vos témoignages d'affection, dis-je à ces deux porte-bannière ; maintenant, retournez chez vous, n'allez pas plus loin, adieu ! — Oh ! Père missionnaire, me répond l'un d'eux, permettez-nous de jouir tout à notre aise d'un bonheur que nous ne goûterons peut-être plus

jamais ! — Nous vous accompagnons jusqu'à l'église, ajoute l'autre ; nous voulons rester avec vous le plus longtemps possible et nous ne voulons nous séparer des Pères missionnaires que le plus tard possible. » En parlant ainsi, ils essuyaient tous deux de grosses larmes qui coulaient sur leurs bonnes et franches figures.

Le curé de *Ponta do Pargo*, paroisse que nous allions évangéliser, était venu nous attendre avec un grand nombre de ses paroissiens dans une petite chapelle assez distante de l'église. Nous arrivâmes au moment où l'on venait d'y terminer la récitation du Saint-Rosaire, il n'y avait plus que les litanies à réciter pour conclure : les litanies furent récitées posément comme le rosaire, sans que notre arrivée y apportât le moindre trouble, et aussitôt après, la procession se remit en marche vers l'église de la paroisse.

*Ponta do Pargo* est à l'extrémité occidentale de l'île de Macêre. Malgré son éloignement de la capitale, on sent, à chaque pas, que la paroisse est gouvernée par une main vigoureuse et active. L'église principale, par sa propreté parfaite et ses peintures fraîches, gaies et de bon goût, produisit sur nous une impression des plus agréables que nous ne cherchâmes pas à dissimuler, en présence du bon curé. Entrés à l'église nous commençons le *Pater* à haute voix, et, comme nous nous préparions à le dire jusqu'au bout, voilà que toute la masse du peuple se met à en poursuivre la récitation avec un ensemble et une gravité remarquables. Jamais je n'oublierai cette manière si posée et si mesurée de prier ; j'ai dû, pour ma part, me faire violence et m'observer pendant tout le temps de cette mission, pour ne pas scandaliser ce bon peuple par ma précipitation dans la récitation des prières. — J'ai à peine besoin de vous dire, Monsieur et très honoré Père, que notre tâche fut facile et les fruits abondants : quand le peuple sait prier, la grâce de Dieu descend et le champ du père de famille se montre en pleine végétation. Le digne curé, non content de se confesser, comme avait fait celui de Fajan d'Ovelha, a voulu prendre sa part du travail en confessant tous les jours ; et voilà comment, dans l'espace de six jours et demi, nous avons pu confesser et communier onze cent quarante personnes.



Ici encore nous avons dû donner la communion jusque bien avant dans l'après-midi, une fois même à sept heures moins dix minutes du soir. Malgré toutes nos fatigues, nous quittâmes Ponta do Pargo frais et dispos, plus animés que jamais à poursuivre notre pacifique expédition. Nous devions cette fois travailler au milieu des plaisirs et des jouissances de toutes sortes, si le nom de la paroisse *os Prazeres*, qui veut dire « les Plaisirs », justifiait sa signification.

Au sortir de chaque mission, se produisent régulièrement des incidents nouveaux plus ou moins inattendus, plus ou moins touchants. Cette fois ce sont les curés réunis de Ponta do Pargo et de Fajan d'Ovelha qui veulent nous escorter jusqu'à Prazeres, malgré la longue distance à parcourir. Inutile de dire que le peuple suit en foule. Arrivés à la petite chapelle où l'on était venu nous recevoir huit jours auparavant, un orateur improvisé grimpe à une éminence, demande le silence et harangue la foule à peu près en ces termes : « Il ne convient pas que nous laissions partir, sans leur témoigner notre reconnaissance, ces deux hommes qui nous ont fait tant de bien. Criez tous avec moi de toutes vos forces : Vivent les Missionnaires ! » La multitude ne se le fait pas répéter deux fois et trois salves de *vivats* retentissent coup sur coup. C'est le signal d'adieu : nous nous séparons de ce bon peuple profondément émus.

A en juger par la réception très simple qui nous fut faite à notre entrée dans la paroisse de Prazeres, nous ne devions pas nous attendre à de grands résultats. M. le curé, sans sacristain, ni acolyte d'aucune sorte nous avait reçus tranquillement à la porte de son église : personne n'avait l'air de se soucier de notre arrivée. A quelque chose malheur est bon, disions-nous ; nous allons compléter ici l'œuvre de restauration de nos santés, si bien commencée à Ponta do Pargo, et nous serons en mesure d'affronter les trois grandes et grosses missions qui nous attendent au sortir d'ici. Erreur complète. L'esprit de Dieu a soufflé pendant la nuit, et, dès le lendemain matin, la paroisse tout entière s'ébranle et accourt compacte à l'église. Les onze cent cinquante-huit habitants qui composent cette petite localité n'avaient jamais eu ni vu de mission. Sitôt qu'ils surent de quoi il s'agissait, ils y

mirent beaucoup d'empressement : on voyait bien qu'ils disaient vrai, en protestant qu'ils ne voulaient pas perdre une aussi belle occasion, qui peut-être ne se représenterait plus. Cette mission fut assurément la plus brillante de toutes celles qui ont été données à Madère. Hommes et femmes, vieillards et enfants, y compris une quasi centenaire habitant dans un hameau fort éloigné, tout le monde voulut se confesser aux Missionnaires : je crois bien qu'il ne manqua personne à l'appel. Devant un élan si enthousiaste, M. le curé jugea de son devoir de ne pas se mêler de confession ; il s'occupa de l'enrôlement dans la Confrérie du Sacré-Cœur et y reçut jusqu'à trois cents nouveaux membres. L'attendrissement à certains jours était irrésistible : les vieillards remerciaient Dieu à haute voix et disaient en sanglotant leur *Nunc dimittis* ! Les jeunes gens se demandaient si l'on pouvait avoir deux fois le même bonheur pendant la vie ! Un homme qui venait de se confesser se jeta brusquement aux pieds du Missionnaire pour lui baiser les pieds en signe de gratitude. Bref, ces bonnes âmes étaient admirables de foi et de pieux enthousiasme : on le sentait bien à la manière dont les chants étaient enlevés. — Avant de quitter Prazeres, nous aurions bien voulu visiter un des sites les plus pittoresques et les plus célèbres de l'île, le fameux Rabaçal, la mamelle nourricière de l'agriculture madérienne. C'est une montagne énorme, remplie d'eau comme une outre et dont les flancs escarpés sont presque entièrement couverts d'une nappe liquide qui s'épanche incessamment du sommet à la base. Le gouvernement, pour utiliser cette richesse inappréciable en un pays aride, a fait perforer la montagne de part en part, et toutes ces eaux, savamment recueillies dans un canal unique, vont fertiliser au loin les champs plantés de cannes à sucre et les jardins où l'on cultive la patate, l'igname, la pomme de terre et le maïs. C'est ainsi que l'île entière est sillonnée d'innombrables aqueducs à ciel ouvert (levadas), dont les eaux, calmes ou bouillonnantes, coulant doucement ou se précipitant en cascades, accompagnent partout le voyageur et attestent, jusque dans les sites les plus sauvages et les plus écartés, le passage de la main de l'homme. La pluie nous empêcha de réaliser notre petite excursion : il était dit que nous devions voyager en missionnaires et

non pas en touristes. M. le curé pourtant voulut nous faire contempler plusieurs sites des plus pittoresques. Comme la terre, la mer et les cieux racontent la gloire de Dieu, nous ne crûmes pas mal faire en accédant aux désirs du bon ecclésiastique, et nous allâmes contempler ces paysages vantés, dont quelques-uns nous parurent réaliser l'idéal de l'horrible, et présenter l'image d'un épouvantable chaos. — Le spectacle qui nous attendait au retour au presbytère n'était pas moins beau, ni moins grandiose. Une ovation semblable à celles qui accueillaient les généraux vainqueurs à leur retour à Rome, nous était préparée. Notre marche vers la paroisse *do Estreito da Calheta* allait être comme une ascension triomphale au Capitole. Les bons habitants de Prazeres semblaient vouloir se punir de la froide réception qu'ils nous avaient faite. — Toute la population valide est sur pied : les abords du presbytère, les chemins sont encombrés. Quand nous franchissons le seuil de la maison, la colonne s'ébranle, on marche, on marche toujours, jusqu'à ce qu'enfin nous nous apercevions que nous sommes entrés sur le territoire de la paroisse *do Estreito da Calheta*. — Mon confrère et moi nous prions, nous supplions ce bon peuple de retourner chez lui. Une protestation générale s'élève : En avant ! en avant ! et le flot nous entraîne. Un peu plus loin, nous rencontrons le clergé de la nouvelle paroisse, qui vient au devant de nous escorté d'un nombre considérable de fidèles, parmi lesquels une trentaine de fillettes portant des corbeilles de fleurs, et un chœur de chanteuses. Les chants portent l'enthousiasme à son comble. C'est en vain que nous renouvelons nos instances près de ces pauvres gens de Prazeres, afin de les déterminer à retourner chez eux ; nos instances ne font que les attendrir davantage ; l'un de nous prononce le mot d'adieu (*A Deos !*) Cette fois c'est un concert de sanglots qui alterne avec les chants : nous ne voyons que des larmes, nous n'entendons plus que la clameur des protestations : « Nous ne voulons pas nous séparer de vous ! » Lutter contre l'émotion générale, c'est lutter contre l'impossible ; nous assistons donc à la jonction des deux paroisses et nous nous laissons entraîner jusqu'à l'église par une foule dont les flots grossissent à vue d'œil. — A ce moment je ne pus m'empêcher de dire à M. le curé.

do Estreito : « Il faut reconnaître que les Missionnaires sont de grands révolutionnaires ! — Heureuses révolutions que celles que vous opérez ! réplique-t-il aussitôt. Ces révolutions-là réveillent la foi endormie et gravent dans les cœurs des impressions salutaires et ineffaçables : elles sont un triomphe pour la religion. »

L'église ne put contenir cette masse prodigieuse de peuple, comme vous le pensez bien, Monsieur et très honoré Père. Après notre prière, à l'autel du très saint sacrement, je me tournai vers le peuple, et, après avoir recommandé une dernière fois aux habitants de Prazeres de se rappeler nos enseignements et leurs promesses, je les congédiai définitivement. Soudain retentit dans leurs bouches le cantique préféré des Missions « J'irai retrouver ma mère, un jour, au ciel, dans la gloire ! » *Comminha mãe estarei, na santa gloria, um dia !* sur l'air de cantique français : « Le ciel en est le prix ! » et voilà toute cette foule qui se précipite sur nous en pleurant pour baiser une dernière fois nos mains, nos habits. Pour échapper à cette avalanche humaine, nous n'eûmes que le temps de gagner la porte de la sacristie.

Telle fut, Monsieur et très honoré Père, notre prise de possession de la nouvelle paroisse que nous allions évangéliser. C'était vraiment une prise de possession des esprits et des cœurs, car l'enthousiasme est contagieux, et d'ailleurs le zèle du curé avait tout disposé à l'avance, pour que l'étincelle, de quelque part qu'elle jaillit, fût pieusement recueillie et allumât promptement ce feu de l'enthousiasme qui est le grand levier des Missions. Une messe solennelle en musique avec accompagnement d'orgue servit de prélude à la Mission : nous y fîmes, M. Schmitz et moi, l'office de diacre et de sous-diacre. A l'issue de la messe, nous demandâmes publiquement la bénédiction à M. le curé, en nous tenant à genoux sur le marche-pied de l'autel. Cet usage, que nous a légué notre saint Fondateur, touche vivement le pasteur et ses ouailles. — Dès le premier jour l'affluence aux sermons et aux confessionnaux fut considérable. Dès ce jour-là aussi surgirent deux questions difficiles pour nous : l'insoluble question des confesseurs et la redoutable question des premières communions.

— Quant à la question des confesseurs, après l'avoir tournée et retournée maintes et maintes fois, convaincus que nous ne pouvions compter sur le secours de personne, ni des environs, ni de Funchal, nous nous résignâmes à payer de notre personne, décidés à ne pas rester en arrière de ce bon peuple. Pour satisfaire aux instances des fidèles et récompenser leur généreuse constance, nous donnâmes plus d'une fois la sainte communion à sept heures du soir aux personnes qui avaient attendu à l'église depuis la pointe du jour. Quoique nous ne fussions que trois, M. le curé et nous, 1600 personnes, sur 2800 que compte la paroisse, purent se confesser; 400 entrèrent dans la Confrérie du Sacré-Cœur. — Le chiffre relativement restreint des entrées dans la Confrérie du Sacré-Cœur pourrait vous étonner, Monsieur et très honoré Père, n'en attribuez pas la cause au manque de zèle et de dévotion; c'est d'une part l'effet de la pauvreté, et de l'autre la conséquence des abus actuellement irrémédiables qui accompagnent dans ce pays l'établissement et le fonctionnement des confréries. On veut et il faut des fêtes qui témoignent hautement du zèle et de la prospérité des confréries; et, de même qu'il n'y a pas de Suisse sans argent, de même aussi il n'y a pas de fêtes sans dépenses, et partant sans contributions plus ou moins considérables, imposées aux fidèles associés. — La question des premières communions nous met aux prises avec les familles. L'usage général, consacré par une longue pratique, est que les enfants se confessent pendant trois années consécutives avant que d'être admis à la première communion. Cette condition remplie, et malgré une décision contraire de M<sup>gr</sup> l'évêque, les enfants, soutenus par leurs parents, se croyaient libres de faire leur première communion le jour et dans l'église qu'il leur plairait de choisir; le curé lui-même n'avait rien à y voir. Peu à peu, en vertu de la pente naturelle du peuple à fausser les institutions les plus sages, les trois confessions annuelles se transformèrent en trois confessions tout simplement, voire même en trois confessions faites coup sur coup dans la même année. Pour obvier à ce grave inconvénient, nous avons pris la coutume de ne confesser qu'après la communion générale les enfants qui nous avouent n'avoir pas encore fait leur première communion.

Notre sortie de cette paroisse fut tout aussi touchante que notre entrée. Nous allâmes de ce pas à Calheta, bourg important de 4000 âmes et chef-lieu du canton, qui devait être notre première station.

*(A suivre.)*



# PROVINCE D'IRLANDE

---

M. Mac Namara, Supérieur du séminaire des Irlandais, a bien voulu céder aux instantes prières qui lui ont été faites d'écrire l'historique des maisons de la province. Le travail, composé en anglais, est trop long pour entrer tout entier dans les *Annales* : nous en donnerons seulement la partie principale, traduite en français pour l'utilité du plus grand nombre des lecteurs. Elle sera pour eux d'un véritable intérêt et le sujet d'une pieuse édification.

## MÉMOIRES DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION DANS LES ROYAUMES-UNIS D'ANGLETERRE, D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE

---

### INTRODUCTION

J'ai profité, dernièrement, de quelques moments de loisir pour écrire les mémoires qui concernent l'établissement de la Congrégation de la Mission dans les royaumes-unis : ces mémoires renferment l'historique des diverses maisons fondées en Angleterre, en Écosse et en Irlande, depuis leur origine jusqu'à nos jours.

J'ai lieu de regretter, je l'avoue, qu'un autre plus compétent que moi n'ait pas entrepris une tâche aussi difficile ; mais tous mes compagnons d'armes, à l'exception de M<sup>re</sup> Lynch, ont été moissonnés par la mort. Sa Grandeur reste toujours par le cœur membre de la Congrégation ; mais tous ses instants sont absorbés par les obligations de la charge pastorale. Il ne reste donc que moi pour remplir un devoir que je regarde comme sacré. En commençant ce travail, je n'ai pu me défendre d'une émotion profonde. J'ai dû en effet repasser dans ma mémoire ces années,

marquées au coin de si précieux souvenirs, examiner en détail ces faits, ces événements où se manifeste, à chaque pas, le doigt de Dieu; car c'est ici qu'on peut dire : « L'homme n'y est pour rien, et c'est la Providence elle-même qui a établi la famille de saint Vincent dans nos contrées. » J'allais donc me retrouver dans la compagnie de ces chers confrères, avec lesquels j'ai passé de si heureux moments! Nous ne faisons tous en effet qu'un cœur et qu'une âme. Agenouillés ensemble au pied du même autel, nous implorions l'assistance divine sur l'œuvre à l'accomplissement de laquelle nous nous sentions appelés, et nous pouvions nous rendre ce témoignage que tout était commun entre nous, les joies et les tristesses, les épreuves et les travaux, les craintes et les espérances.

J'ose espérer que mon travail, quoique imparfait, ne sera pas inutile aux membres présents et futurs de la Congrégation. Quand ils verront en détail les bénédictions sans nombre que Dieu a répandues sur cette œuvre naissante, ils voudront témoigner leur reconnaissance à l'Auteur de tout bien, et ils puiseront dans cette pensée une ardeur nouvelle pour se rendre de plus en plus dignes de leur sainte vocation.

Dieu a choisi les éléments les plus simples pour en faire les premiers membres de la Congrégation en Irlande.— Plusieurs fois déjà on avait essayé de l'y introduire; on avait même tenté de faire un Institut sur le modèle du nôtre. Ceux qui le dirigeaient étaient des hommes d'un talent remarquable; ils occupaient une haute position, et, grâce à ces avantages temporels, ils pouvaient facilement inspirer la confiance si nécessaire dans une entreprise de cette nature. Ils avaient à leur disposition des ressources considérables, et ils pouvaient compter sur un patronage puissant; il ne leur manquait qu'une chose : Dieu ne les avait pas choisis pour être les instruments de ses desseins. Son divin regard s'était arrêté sur quelques jeunes gens encore inconnus, simples aspirants au sacerdoce. Ils n'avaient pour eux ni l'expérience de l'âge, ni la maturité du jugement, ni les ressources humaines pour mener à bonne fin une telle œuvre; mais ils avaient la vocation divine, et chacun d'eux disait généreusement dans son cœur avec Isaïe : « Me voici, Seigneur, envoyez-moi. » Après



tant d'années déjà écoulées, je me rappelle encore avec bonheur cette circonstance mémorable de ma vie.

Je terminais mes études ecclésiastiques le jour même où la famille de saint Vincent prenait naissance en Irlande; je faisais connaissance avec ceux qui étaient déjà enrôlés dans la sainte milice; me sentant vivement entraîné, j'obéis aussitôt à la voix qui m'appelait. Éclairé de la lumière d'en haut, j'entrevis clairement la carrière que je devais suivre.

La divine Providence, qui se montra d'une manière si sensible dans les commencements de notre Institut, se manifesta également dans ses progrès. Les jeunes missionnaires ne désiraient rien tant que de faire réussir l'œuvre naissante; mais, sans expérience et sans préparation, ils ne savaient par où commencer. Il fallait vaincre les préjugés sans nombre que toute nouveauté rencontre toujours sur ses pas; il fallait se procurer des ressources pour vivre et avoir des vocations pour grossir les rangs: à toutes ces difficultés, et à bien d'autres encore, ils ne voyaient aucune solution, et ils déposaient toutes leurs inquiétudes dans le sein de leur Père céleste; et à tous ceux qui les interrogeaient, ils répondaient simplement : « Dieu nous a appelés, il nous a réunis, il nous fournira les moyens d'accomplir son œuvre. »

Ces difficultés, quelque grandes qu'elles fussent, n'étaient cependant pas comparables à celles que nous réservait l'avenir. Dieu, pour éprouver notre fidélité, nous laissa longtemps réduits à nos propres forces; les travaux allaient en augmentant, et le nombre des ouvriers était toujours le même. Pour ranimer notre courage, nous avions besoin de nous rappeler les paroles de notre saint fondateur : « Peu feront autant que beaucoup, si Dieu y met la main. » Nous nous reposions de nos fatigues habituelles par le travail encore plus dur des missions; et, quand nous rentrions au logis, notre absence n'avait fait qu'augmenter le labeur de chaque jour. Combien nous étions éloignés de prévoir les belles destinées réservées à notre Congrégation dans ces îles! Le petit grain de sénévé, confié à la terre, devait produire un grand arbre dont les rameaux se sont étendus plus tard sur les royaumes-unis; des sommes immenses ont été employées à la construction d'églises et de maisons d'école. Ainsi, la divine Providence

se proportionne à notre faiblesse et ne nous découvre que peu à peu ce que nous devons exécuter pour sa gloire.

Nous ne faisons que rendre témoignage à la vérité, en rapportant à la même Providence les secours que nous recevions, soit de la part de nos amis, soit de la part d'autres personnes qui nous étaient inconnues. Nous commençons nos entreprises avec les ressources strictement nécessaires; et, à mesure que les besoins se faisaient sentir, il nous arrivait des legs auxquels nous ne devions pas nous attendre; c'était la réalisation des paroles de la Sainte-Écriture : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Puisque je me suis trouvé mêlé à tout ce qui concerne notre mission dès le commencement, je suis heureux de faire connaître leurs frères aînés à mes bien-aimés confrères, afin que, soutenus par leurs exemples si édifiants, nous puissions marcher sur leurs traces, et parcourir, avec l'aide de Dieu et la protection de saint Vincent, la carrière où ils nous ont précédés.

## I

### SAINT VINCENT ENVOIE SES MISSIONNAIRES EN IRLANDE. — LEURS TRAVAUX DANS LE PAYS

On peut dire que l'établissement de la Congrégation en Irlande date de saint Vincent lui-même. Le temps où il vivait fut l'époque des plus grands malheurs pour notre patrie. L'enfer et l'hérésie semblaient avoir combiné leurs efforts pour arracher la foi catholique du cœur de nos pères. Rien ne fut épargné pour arriver à ce but : les villes et les campagnes eurent également à souffrir, partout les temples détruits, les pierres mêmes du sanctuaire dispersées, et le fer et le feu couvrirent le sol tout entier de ruines sanglantes. Comme dans toutes les persécutions religieuses, les évêques et les prêtres furent les premières victimes des ennemis de Dieu; ils furent poursuivis avec une fureur qui tenait de la rage, et un grand nombre obtinrent la gloire du martyre.

L'Église d'Irlande, au sein de la tribulation, tourna ses regards

vers la mère et maîtresse de toutes les Églises, et elle fit parvenir ses gémissements jusqu'au Père commun. Innocent X occupait alors la chaire de saint Pierre; sa grande âme fut émue de compassion au récit de tant de malheurs; et, dans sa sollicitude, il cherchait par quels moyens il pourrait venir au secours de ses enfants. Sa pensée s'arrêta sur saint Vincent de Paul et sur la Congrégation qu'il venait de fonder; il crut qu'on trouverait dans cette compagnie naissante des hommes qui seraient animés du zèle et de la charité de leur fondateur, et qui affronteraient tous les périls pour voler au secours de l'Irlande. Son espérance ne fut point trompée. Le cœur de saint Vincent s'était déjà préoccupé de la triste situation de nos malheureux compatriotes, et il se montra plus que disposé à répondre à l'appel du Souverain Pontife.

Par une heureuse coïncidence, plusieurs de ses missionnaires étaient natifs d'Irlande. Il leur proposa d'aller au secours de leur patrie persécutée. Ces dignes enfants de saint Patrice n'attendaient que le signal de l'autorité pour réaliser l'ardent désir que les gémissements de leurs frères avaient excité dans leurs cœurs généreux. Saint Vincent organisa donc une bande apostolique, composée de cinq Irlandais et de trois Français. Au moment du départ, il leur donna sa bénédiction et leur adressa quelques paroles touchantes : « Demeurez toujours unis, leur dit-il, et Dieu vous bénira; mais que ce soit en la charité de Notre-Seigneur, car il ne peut y avoir d'union durable que celle qui est cimentée par son sang divin. C'est donc en Jésus-Christ, par lui et pour lui, que vous devez être unis... Dieu vous appelle à travailler à la même moisson, allez donc vers le même but, animés du même esprit et n'ayant qu'un même cœur, et vos fruits seront abondants. »

Il leur recommanda ensuite le plus grand respect pour les décisions du Saint-Siège, dans un pays où le gouvernement mettait tout en œuvre pour secouer le joug de l'autorité romaine et éteindre l'antique foi établie sur le roc de saint Pierre. Il régla même la conduite qu'ils devaient garder durant le voyage et à leur arrivée; l'expérience leur prouva la sagesse de ses conseils. Ils quittèrent Paris vers la mi-octobre 1646.

Ayant été retenus quelque temps à Nantes, ils employèrent ce délai à visiter et consoler les pauvres malades dans les hôpitaux. Ils donnèrent aussi des conférences aux dames de la Charité, ainsi qu'à celles de Saint-Nazaire; c'est là qu'ils s'embarquèrent sur un navire hollandais. Pendant la traversée, ils prêchèrent une mission aux matelots et aux passagers, et ils eurent le bonheur de ramener à la foi un gentilhomme anglais qui, quelques jours plus tard, fut blessé mortellement; il expira en bénissant la miséricorde de Dieu et la charité des missionnaires.

Dès leur arrivée, les confrères se partagèrent en deux bandes : les uns s'établirent dans le diocèse de Cashel, les autres dans le diocèse de Limerick. Saint Vincent, qui avait une connaissance si profonde des besoins du peuple, leur avait expressément recommandé de commencer par faire des catéchismes, des instructions simples et pathétiques; ils s'y conformèrent en tout point et eurent lieu de s'en applaudir. Le pauvre peuple, privé depuis si longtemps d'instruction religieuse, par suite des calamités publiques, entendit de nouveau la parole de Dieu, les vérités de la foi, les obligations qu'elle impose; il en fut vivement touché et apporta les meilleures dispositions à la réception des sacrements. Il en fut si consolé et si fortifié qu'on le vit, à cette époque de persécution, tout disposé à répandre son sang pour la foi. Le nombre des conversions fut incalculable, au point que les évêques et les prêtres ne pouvaient en croire leurs yeux. Le légat du pape félicita les missionnaires de ces heureux succès, les exhorta à continuer, et engagea les prêtres et les religieux à adopter une méthode de prédication qui attirait si visiblement les bénédictions du Ciel.

Le fruit des missions, jusqu'alors inconnues en Irlande, produisit un effet merveilleux. Dès que les exercices s'ouvraient dans une localité, les habitants des paroisses voisines accouraient en foule si considérable, que le plus souvent il fallait attendre une semaine entière sans pouvoir se confesser, et le plus grand nombre voulaient faire une confession générale. Les curés et autres ecclésiastiques étaient les premiers à donner l'exemple; ils ne manquaient jamais d'assister aux exercices; et la grâce opéra en eux un tel changement, qu'ils ne négligèrent rien pour con-

server les fruits des missions dans leurs paroisses respectives.

Conduite admirable de la divine Providence! car notre patrie avait en ce moment un grand besoin du zèle des prêtres et de la constance des fidèles. Cromwell venait de terminer la tragédie sanglante qui fit périr le roi d'Angleterre sur l'échafaud, et il méditait une expédition en Irlande, dans le but d'y éteindre le catholicisme par le fer et par le feu. Le clergé et le peuple, marchant sur les traces des premiers chrétiens, se disposèrent à cueillir la palme du martyre. Pas un des curés qui avaient eu le bienfait d'une mission n'abandonna son poste. Tous demeurèrent au milieu de leur troupeau, jusqu'à ce qu'ils en fussent arrachés par la mort ou par l'exil. Un de ces zélés pasteurs, obligé de se cacher dans une petite cabane, au pied d'une montagne, après avoir fait sa confession générale à un des missionnaires, fut arrêté la nuit suivante et cruellement massacré, pendant qu'il administrait les derniers sacrements à un moribond de sa paroisse. Dans une retraite qu'il avait faite, l'année précédente, à Limerick, ce digne prêtre avait manifesté au missionnaire l'ardent désir qu'il avait de verser son sang pour la foi, et Dieu lui accorda la grâce qu'il demandait.

Comme la violence et la rage des puritains augmentaient avec leurs succès, les missions devinrent impossibles dans les campagnes, et saint Vincent rappela quelques-uns de ses missionnaires. Avant de partir, ils allèrent demander la bénédiction à l'archevêque de Cashel, qui leur remit une lettre pour le Supérieur général. Voici cette lettre; elle est traduite du latin et porte la date du 16 août 1648 : « Le départ de vos missionnaires me fournit l'occasion de vous témoigner ma vive gratitude, et de vous faire mes humbles remerciements pour la charité avec laquelle vous avez daigné, par l'entremise de ces bons prêtres, venir en aide au petit troupeau qui m'est confié. Leur secours a été non seulement utile, mais encore nécessaire; il nous est arrivé à un moment où nous étions dans un extrême besoin. Par leurs soins, la foi a été ranimée parmi le peuple, et la dévotion prend, chaque jour, de nouveaux accroissements. Depuis leur arrivée dans notre île, ils ont rencontré bien des difficultés; mais rien n'a pu arrêter l'élan de leur zèle. Ils ont travaillé comme des

ouvriers qui ne redoutent aucune fatigue; et, avec l'assistance céleste, ils ont puissamment contribué à rétablir le règne de Dieu dans les âmes. Daigne ce Dieu tout bon être votre récompense et la leur! Je le prie de vous conserver longtemps, car vous êtes l'instrument qu'il a choisi pour le soutien de son Église. »

L'évêque de Limerick profita de la même occasion pour écrire au saint sur le même sujet : « Monsieur, disait-il dans sa lettre, il est bien juste que je vous adresse mes remerciements pour le bienfait que j'ai reçu de vous, par l'entremise de vos prêtres, et que je vous fasse connaître l'immense besoin que nous avons d'un tel secours. Je puis vous dire, en confidence, que leurs travaux ont produit plus de fruits et obtenu plus de conversions que n'aurait pu faire tout le clergé de mon diocèse. Leur conduite si régulière, leurs exemples de vertu ont gagné la noblesse des deux sexes, au point d'en faire des modèles de vraie dévotion, ce qui n'existait pas avant leur arrivée. Et cependant le passage des armées et les troubles politiques ont bien entravé leur ministère. Malgré ces obstacles, ils ont évangélisé les villes et les campagnes, et ils ont tellement pénétré les âmes de la nécessité de bien remplir les préceptes de l'Évangile pour obtenir le salut, que tous rendent grâces à Dieu, au sein même des plus grandes tribulations; et, pour ma part, je tâcherai de mettre à profit l'édification qu'ils m'ont donnée. »

La persécution sévissant de plus en plus et s'étendant sur la contrée tout entière, l'évêque proposa aux missionnaires qui restaient encore de donner une mission dans la ville de Limerick. Le docteur Maran, qui a écrit l'histoire de la persécution en Irlande sous Cromwell et les puritains, mentionne particulièrement le courage héroïque avec lequel les habitants de cette ville soutinrent un long siège. Dès le commencement de cette guerre impie, ils déployèrent une ardeur sans égale, et Ireton fut obligé de lever le siège. L'ennemi revint en plus grand nombre, mais inutilement; et, malgré les horreurs de la peste qui décimait la ville, ils préférèrent endurer les plus grandes souffrances plutôt que de renier la foi.

Dans une lettre, du 8 octobre 1646, adressée au secrétaire de la Sacrée Congrégation, à Rome, l'évêque disait : « Ou nous mour-

rons tous, ou nous parviendrons, avec la grâce de Dieu, à restaurer notre sainte religion dans toute sa splendeur. Nous sommes animés d'un même esprit; néanmoins, si un prompt secours ne nous arrive, nous serons écrasés par le nombre, et cette religion sainte, pour laquelle seule nous combattons, sera arrachée du sol jusqu'à la racine. » Fidèles à leurs principes, ils refusèrent à Ormond l'entrée de la ville.

L'évêque de Limerick, persuadé que la mission serait le meilleur moyen d'apaiser la colère divine, invita les trois confrères qui étaient restés en Irlande à venir la prêcher, et elle commença en même temps que le siège. L'assistance fut si nombreuse que la vaste cathédrale ne pouvait la contenir. Beaucoup de personnes de la campagne s'étaient réfugiées dans la ville; elles profitèrent de cette circonstance favorable pour rentrer en grâce avec Dieu. Les missionnaires, encouragés par l'exemple de l'évêque qui était à leur tête, annoncèrent la parole divine avec un zèle vraiment apostolique et remuèrent profondément les cœurs. Des hommes qui avaient vieilli dans l'oubli de Dieu donnèrent des marques sensibles d'un vrai repentir; presque tout le monde voulut faire une confession générale : vingt mille personnes reçurent là sainte communion.

Le digne prélat, témoin d'un résultat si extraordinaire, s'empressa d'en donner lui-même connaissance à saint Vincent. « Je vous ai déjà écrit plusieurs fois, lui dit-il, au sujet des succès de vos missionnaires dans ce pays : ils sont tels que, de mémoire d'homme, on ne se rappelle pas avoir jamais rien vu de semblable, et cette bénédiction est due sans aucun doute à leur prudence et à leur piété. La mission, ouverte dès le commencement de cette année, a été suivie avec tant d'assiduité et de joie sainte de la part des habitants, que je ne doute pas que le plus grand nombre n'ait été délivré de l'esclavage de Satan par le remède apporté à tant de mauvaises confessions, à tant d'excès, de faux serments, d'adultères et autres désordres qui ont entièrement disparu. La ville a été renouvelée, et, quoique nous ne soyons que des serviteurs inutiles, nous avons cependant recueilli une abondante moisson pour le ciel, au milieu des malheurs de la guerre, des ravages de la peste, de la famine et de mille autres calamités qui ont fondé

sur nous; nous avons accepté ces fléaux avec soumission à la volonté de Dieu, et, malgré notre indignité, nous sommes devenus les instruments de sa miséricorde. Il est vrai que les commencements ont été pénibles; il a fallu surmonter bien des obstacles; plusieurs même jugeaient l'entreprise impossible. Mais Dieu s'est servi des faibles pour confondre les forts. Les principaux de la ville ont répondu à notre appel; ils ont assisté aux instructions, aux sermons, à tous les exercices, et leur exemple a attiré une foule si considérable que la cathédrale ne pouvait la contenir. Ainsi notre espérance n'a pas été confondue; il nous semblait que le meilleur moyen d'apaiser la colère divine serait la pénitence du cœur et l'extirpation du péché, source de tous les maux. Nous étions perdus, si Dieu n'avait étendu sur son peuple sa main toute-puissante et toute miséricordieuse. Je reconnais, mon père, que c'est à vos enfants que je suis redevable du salut de mon âme; veuillez leur écrire quelques paroles de consolation. Je ne pense pas qu'il y ait au monde une mission plus nécessaire que celle d'Irlande. Y eût-il cent ouvriers, leur nombre serait encore insuffisant pour recueillir la moisson. Mais nos péchés sont grands; Dieu veuille ne pas se retirer de nous et ne pas permettre que, sous nos yeux, le pain des anges soit jeté aux chiens! »

Nous verrons bientôt l'accomplissement de ces paroles. Avant d'en faire le récit, nous remarquerons, avec M<sup>re</sup> de Limerick, que ce fut l'exemple de la noblesse et des magistrats qui contribua surtout au succès de la mission. Ces derniers, non contents d'assister aux exercices, usèrent de leur autorité pour combattre le vice et les désordres publics. Ils publièrent des ordonnances et imposèrent des amendes contre le blasphème. Dieu montra, par deux exemples terribles, qu'on ne méprise pas en vain les hommes revêtus de l'autorité qui émane de lui. Un missionnaire, traversant la place un jour de marché, entendit un blasphème proféré devant tout le monde. Il en reprit doucement l'auteur, qui reconnut sa faute, se montra disposé à en faire réparation publique et pria le missionnaire de vouloir bien l'accompagner. Un de ses parents voulut l'en détourner, traitant cet acte de ridicule et ajoutant qu'il serait cause de la disgrâce de sa famille. Le



missionnaire chercha à lui faire comprendre qu'il avait tort d'empêcher une bonne œuvre telle que la réparation d'un scandale. Cet homme, furieux, s'arma de pierres et en menaça le missionnaire, s'il ne s'unissait pas à lui pour empêcher ce qu'il appelait le déshonneur de son parent. Mais, à l'instant, la main divine s'appesantit sur lui; sa langue, devenue noire tout à coup, sortit de sa bouche sans qu'il lui fût possible de la retirer. Cette punition devint la cause du salut de son âme; il fut guéri de son infirmité par le moyen de l'eau bénite, et il fit sa pénitence tandis que son parent faisait la sienne.

L'autre fait se passa à Rathkeale. Un homme de qualité ayant proféré des blasphèmes en public, un de ses amis qui était présent lui dit que c'était la coutume, depuis la mission, de baiser la terre à l'endroit même où la faute avait été commise. Le blasphémateur ne fit que rire de cette observation et la traita de ridicule; mais le pieux ami, jaloux de réparer l'outrage fait à Dieu, s'agenouilla aussitôt et baisa la terre, quoique couverte de boue, ce qui excita la raillerie du coupable. « Il y a une joie, dit la Sainte-Écriture, qui finit par la tristesse. » On le vit en cette circonstance. Le blasphémateur, en rentrant chez lui, tomba de cheval et fut gravement blessé. Il reconnut la main de Dieu qui le frappait; touché de repentir, il fit au missionnaire une confession générale et mena depuis une vie vraiment chrétienne.

De nouvelles attaques inspirèrent aux missionnaires de vives inquiétudes pour les fruits de leurs travaux; ils résolurent donc de rester à Limerick, quoi qu'il dût leur arriver. Saint Vincent, touché d'un dévouement si généreux, en écrivit en ces termes au supérieur, dans une lettre datée de 1650 : « Nous avons été grandement consolés de votre lettre qui nous révèle deux grands effets de la grâce de Dieu. Le premier, c'est que vous vous êtes donné à Dieu pour demeurer au milieu des plus graves dangers, ne reculant pas même devant la mort, plutôt que de manquer à l'assistance que vous pouvez donner au troupeau persécuté. Par le second, vous songez à vos frères, offrant de les renvoyer en France pour les tirer du péril. L'esprit du martyr vous a inspiré pour vous-même, tandis que vous avez continué de marcher sur les traces de notre divin Sauveur, qui, au moment d'aller souf-

frir sa passion et sa mort, pourvoit à la sûreté de ses apôtres. C'est ainsi que vous avez agi, tel qu'un vrai disciple de cet adorable Maître, que je ne puis assez bénir de vous avoir inspiré un acte de charité aussi sublime et véritablement la consommation de toute vertu. Je le prie de vous remplir de plus en plus de la plénitude de cette grâce, afin que vous en fassiez part aux âmes qui en sont si dépourvues. Puisque ces autres messieurs sont dans les mêmes dispositions que vous, nous croyons de notre devoir de leur en accorder la permission. Nous ne pouvons prévoir quels sont les desseins de Dieu qui leur inspire une résolution aussi héroïque. »

Après avoir fait part à la Communauté, selon son usage, des travaux des missionnaires, saint Vincent ajoute : « Mon Dieu, que vos desseins sont inscrutables ! à la fin d'une mission couronnée de tant de succès, la plus utile peut-être dont nous ayons été témoins, vous paraissez détourner les yeux de votre miséricorde de cette cité pénitente pour appesantir sur elle la main de votre justice, permettant qu'au fléau de la guerre vienne se joindre celui de la peste. Mais vous ne vouliez que cueillir une moisson abondante, parmi ces âmes si bien disposées, et amasser ce bon grain dans vos éternels greniers. Nous adorons vos décrets, ô Seigneur ! »

Les maux dont parle le saint prêtre n'étaient que le prélude de ceux qui allaient fondre sur Limerick. La contagion devint si violente qu'elle emporta huit mille personnes. On compta parmi les victimes le frère de l'évêque, qui, comme les missionnaires, s'exposait au danger pour consoler les malades et pourvoir à leurs besoins. C'était un spectacle vraiment admirable de voir la patience, ou plutôt la tranquillité, le calme avec lesquels ce peuple affligé se courbait sous les traits de la divine justice. Ils mouraient contents, « parce que, disaient-ils, Dieu leur avait envoyé ses anges pour les réconcilier avec lui. » Ils ne pouvaient se lasser de bénir ces hommes apostoliques, qui avaient quitté leur pays, et traversé la mer pour leur ouvrir les portes du ciel. Le pieux évêque ne pouvait retenir ses larmes, en voyant de si saintes dispositions ; il ne cessait de répéter que, quand même M. Vincent n'aurait pas fait d'autre bien que celui dont il était témoin,

il aurait grandement mérité devant Dieu et devant les hommes.

Nous avons vu comment la bravoure des habitants de Limerick prolongea le siège pendant cinq mois; mais, pressés par la famine, ils furent enfin obligés de se rendre. La disette était telle qu'une tête de cheval se vendait jusqu'à cinq shellings. Comme on devait s'y attendre, les puritains souillèrent leur victoire par la cruauté. Un grand nombre d'habitants furent mis à mort sans autre motif que leur religion. Nous citerons, entre autres, Sir Thomas Stritch, dont le nom mérite d'être conservé dans les annales de son pays. Cet héroïque défenseur de la foi catholique s'était préparé à la mort par une retraite chez les missionnaires, et y avait ranimé les sentiments de piété et de ferveur puisés dans la mission. Après sa retraite, il fut élu maire de Limerick, honneur bien périlleux dans des circonstances aussi critiques. Il réunit aussitôt les membres du conseil municipal, se rendit avec eux à l'église où les fidèles étaient assemblés, et, se prosternant devant une image de Notre-Dame, il la supplia de prendre sous sa protection ce peuple infortuné qui l'implorait; puis il remit les clefs de la ville entre les mains de la sainte Vierge avec beaucoup de solennité, et, s'adressant à la foule, il parla, en termes pleins de feu, de l'obligation inviolable qu'on avait de demeurer fidèles à Dieu, à l'Église et au roi, ajoutant que, pour lui, il était prêt à mourir pour une cause aussi juste et aussi sainte. Trois de ses amis, qui avaient également fait la retraite, imitèrent son exemple et furent les compagnons de son martyre. Ils marchèrent au lieu du supplice, revêtus de leurs plus beaux costumes, la fermeté dans l'âme, la joie sur le front, comme des héros qui vont à un triomphe. Avant de courber la tête sous la hache du bourreau, ils adressèrent au peuple quelques paroles pathétiques, qui firent verser des larmes aux hérétiques eux-mêmes. Ils protestèrent en face du ciel et de la terre, qu'ils mouraient pour la cause de la religion catholique, apostolique et romaine, et, par cette noble confession, ils firent entendre à tous les catholiques présents que ni les tourments ni la mort ne devaient les séparer de la foi de leurs pères.

Après avoir essuyé toutes les horreurs de la guerre et de la peste, deux des trois missionnaires qui étaient restés à Limerick

rentrèrent en France. Ils se déguisèrent le mieux possible pour n'être pas reconnus. L'un d'eux s'échappa avec le grand vicaire de Cashel; l'autre parvint à se réfugier dans les montagnes, où une dame charitable le reçut et le cacha pendant deux mois. Le troisième termina sa carrière apostolique à Limerick. Un frère coadjuteur ayant été pris, les hérétiques le mirent cruellement à mort sous les yeux mêmes de sa mère; après lui avoir coupé les mains et les pieds, ils lui écrasèrent la tête. Ce traitement inhumain indiquait assez ce qui attendait les prêtres, s'ils venaient à tomber entre les mains de ces barbares.

Les missionnaires travaillèrent pendant six ans en Irlande. A part une certaine somme, fournie par la duchesse d'Aiguillon, pour leur habillement et les frais du voyage, toutes leurs dépenses furent à la charge de la maison-mère de Saint-Lazare, grâce à l'inépuisable charité de son incomparable Supérieur. Malgré ses ressources toujours restreintes, saint Vincent se montra toujours généreux; il trouvait une ample compensation de ses bienfaits dans les quatre-vingt mille confessions générales entendues par ses missionnaires et les autres biens spirituels procurés par leur zèle. Nous aurions des détails bien plus considérables sur les travaux de nos confrères en Irlande, s'ils n'avaient été cachés sous le voile de l'humilité de saint Vincent. A son retour à Paris, le supérieur de la mission lui offrit de faire un rapport sur tout ce qui s'était passé; le saint homme répondit qu'il suffisait que Dieu le sût, que l'humilité de Notre-Seigneur demandait que la petite Compagnie « demeurât cachée en Dieu avec Jésus-Christ » pour honorer la vie cachée du divin Maître. Il ajouta que le sang des martyrs ne serait pas oublié devant le Seigneur et qu'il serait « une semence de chrétiens ». La suite de ces mémoires montrera comment la prophétie du saint s'est réalisée. Non seulement l'Irlande a vu dans son sein une nouvelle légion de fervents catholiques, mais encore, fidèle à la mission apostolique que le Ciel semble lui avoir donnée, elle a porté les lumières de la foi jusqu'aux extrémités de la terre.

(A suivre.)

---

# PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

---

*Lettre de M. GORLIN, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Mouvement bulgare au point de vue statistique et politique. — Au point de  
de vue de la stabilité, des préjugés et du développement des œuvres.

Salonique, 6 décembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je ne veux pas tarder plus longtemps à remplir ma promesse et  
à vous entretenir de cette mission bulgare qui vous est si chère.

Jusqu'à présent je ne connaissais guère de la Mission que ce  
qu'en rapportaient les autres. Un ou deux voyages dans l'inté-  
rieur, sans but déterminé, sans connaissance de la langue, ne  
m'avaient servi qu'à acquérir une notion assez sommaire de la  
manière de vivre dans les villages, mais il m'avait été impossible  
de me rendre compte de la situation, de l'état des esprits, et j'en  
étais souvent réduit à m'en tenir aux appréciations que j'entendais  
formuler autour de moi.

Je vous avouerai même, et cela, non pour vous inspirer des  
doutes, mais pour vous montrer que je cherche à juger sans en-  
thousiasme et avec impartialité, je vous avouerai même que,  
l'année dernière, je n'étais pas sans quelques appréhensions sur  
l'avenir de nos Œuvres, à cause de la force des préjugés et du  
peu de stabilité et de fermeté des populations nouvellement con-  
verties au catholicisme. Maintenant, j'ai parcouru les villages, j'ai

causé avec les Bulgares, j'ai constaté leurs dispositions, et j'ai pu me convaincre que mes idées étaient un peu pessimistes, et que ceux qui les partageaient ne connaissaient pas bien l'état des esprits. Il faut avant tout tenir compte de l'action de la Providence, action véritablement prodigieuse dans ces contrées, surtout depuis deux ou trois ans.

Je vous dirai même plus : ces voyages que j'ai faits ont modifié, non seulement mes propres idées, mais les idées mêmes de personnes beaucoup mieux au courant que moi de la situation. Or, pour mettre un peu d'ordre dans cette relation, et ne pas sortir des faits qui me concernent, je les diviserai en deux points et vous parlerai d'abord des impressions que j'ai recueillies durant mon voyage des vacances, et ensuite du séminaire bulgare, au sujet duquel vous devez à juste titre attendre des renseignements plus précis.

I. — En partant pour la France, M<sup>sr</sup> Bonetti m'avait confié la mission de faire une tournée dans les villages, principalement dans le but d'examiner les enfants des écoles, et de choisir ceux qui seraient les plus dignes d'être admis au séminaire. Je devais en même temps visiter les églises, et constater les besoins les plus pressants du culte.

Un peu absorbé par les derniers travaux d'installation du séminaire, il m'était difficile de m'absenter pendant longtemps, et j'ai dû partir, à trois reprises différentes, pour parcourir rapidement les principaux villages dans les diverses zones où se trouvent groupés les catholiques.

J'ai été une première fois à Koukousch, visiter et confesser les sœurs tout dernièrement installées, et de là dans les villages catholiques qui, réunis autour de ce centre important, n'avaient encore été visités ni par M<sup>sr</sup> Mladenoff, ni par aucun missionnaire.

Je me suis dirigé la seconde fois du côté de Ténidjé, dans une vaste plaine au delà du Vardar, sur la route de Monastir.

La troisième fois, partant de nouveau de Koukousch, je me suis rapproché de Guewghéli, et j'ai visité les différents villages qui s'échelonnent le long du chemin de fer, jusqu'à la station de Stroumnitza.

J'ai fait toutes ces étapes, seul, à cheval, dans mon costume ordinaire de prêtre latin, sans autre compagnon qu'un gardien chargé des chevaux, et qu'un pope, tantôt l'un, tantôt l'autre, que je prenais dans un village pour me servir d'introducteur dans le suivant.

Sans m'arrêter aux péripéties d'un voyage fort rapide, par des chemins plus ou moins sûrs et plus ou moins praticables, je me bornerai, pour vous parler de ce qui doit vous intéresser, à vous communiquer les modifications qui se sont faites dans mes idées à différents points de vue.

1<sup>o</sup> *Au point de vue statistique.* — A Salonique même, les confrères, sauf M<sup>sr</sup> Bonetti et M<sup>sr</sup> Mladenoff, ne connaissent que très imparfaitement l'étendue du mouvement catholique en Macédoine. Nous avons entendu parler des principaux villages, de ceux où Monseigneur et les sœurs avaient fait des visites, et nous ne soupçonnions pas l'existence des autres. J'ai déjà été un peu étonné, en voyant la liste des villages où l'on me dit de passer; je l'ai été bien plus encore d'apprendre, en traversant ces villages, que chacun d'eux est un centre autour duquel rayonnent beaucoup d'autres moins importants. Les évaluations, que j'avais lues dans plusieurs rapports de Monseigneur, et que j'avais même répétées d'après lui, me semblaient jusqu'ici un peu exagérées. J'ai pu me convaincre qu'il n'en est rien. J'ai été moi-même dans vingt et un villages, et de là, j'en ai vu de loin beaucoup d'autres, catholiques aussi. La plupart de ces villages sont très populeux. Dans ces pays, on compte par maisons; mais chaque maison contient toute une famille patriarcale, composée de l'aïeul, des enfants et de leurs femmes et des petits-enfants. Tout ce monde couche dehors pendant l'été, dedans pendant l'hiver, et une maison qui contient dix personnes est une petite maison. Koukousch a deux ou trois mille maisons; Jénidji, cinq mille; Guewghéli, quinze cents; Bogdanzi, Stoiakovo, quatre ou cinq cents; la plupart des autres varient entre deux cents ou trois cents maisons; quelques-uns, plus petits, n'ont que trente à cinquante maisons. Il est vrai que plusieurs de ces villages ne sont pas complètement catholiques; il y a des Turcs, des Bulgares grecs ou schismatiques. Il n'en est pas moins vrai que la population catho-

lique est très nombreuse, très étendue, et que si jusqu'ici on ne s'est pas occupé de tous les villages, c'est que les moyens d'action sont tout à fait insuffisants.

Ces renseignements sont bien imparfaits sans doute : il a été difficile jusqu'ici de donner des chiffres exacts. Mais je sais que M<sup>re</sup> Mladesnoff s'occupe en ce moment de réunir sur ce point des documents plus précis : quand son travail, assez long et assez pénible, sera terminé, je tâcherai de lui en demander communication pour dresser une carte statistique de la Macédoine, indiquant la position géographique des villages catholiques, leur population totale, et la population des catholiques, là où ils se trouvent mêlés à d'autres confessions religieuses. Ce travail, je crois, pourra vous intéresser.

2° *Au point de vue de la stabilité.* — Plusieurs raisons pouvaient jusqu'à un certain point faire douter encore un peu de la fermeté de nos nouveaux catholiques dans la foi qu'ils ont embrassée : d'un côté, une première expérience, faite il y a vingt ans, et suivie de nombreuses défections; d'un autre côté, les conditions un peu sommaires dans lesquelles s'est effectuée l'union, et les motifs un peu humains qui ont attiré à nous la plus grande partie de la population. On ne peut nier que la plupart se sont faits catholiques, plus par haine des Grecs que par conviction. Et cependant, c'est bien le cas de dire que Dieu se sert de tous les moyens pour accomplir son œuvre, car désormais les preuves s'accumulent pour nous faire présager une stabilité qui n'aura plus guère de défaillances.

D'un côté, un grand nombre de villages ont subi des avanies, des persécutions sans nombre. Ils ont vu leurs églises fermées injustement, brûlées même, leurs chefs accusés de trahison, mis en prison, traînés en exil, sans être un instant ébranlés : ils ont même mis une sorte d'entêtement à se montrer fidèles, et Dieu sait que, quand un Bulgare s'entête, rien ne peut le faire changer de résolution. D'un autre côté, il s'est opéré un grand mouvement de retour parmi ceux des villages qui s'étaient montrés hésitants jusqu'à ce jour. Il faut vous dire, pour bien apprécier ce dernier point, que la plupart des villages qui avoisinent Koukousch sont habitués à considérer les habitants de ce village comme leurs



chefs de file, comme le modèle qu'ils doivent suivre dans toutes les questions embarrassantes. Pour eux, Koukousch, c'est la tête, et quand on leur demandent ce qu'ils pensent, ils ne savent que vous répondre : « Nous regardons à la tête. » Or, parmi ces gens ignorants des moindres choses de la religion, il s'était élevé un malentendu qui a bien longtemps retardé le progrès de la foi. Beaucoup d'entre eux, attachés de cœur à M<sup>sr</sup> Nil, n'avaient pas pu comprendre que M<sup>sr</sup> Mladenoff fût ici pour le remplacer : longtemps ils ont considéré ce dernier comme un intrus, et quelques chefs de Koukousch, esprits brouillons, avaient à dessein entretenu ces hésitations et ces méfiances.

Dans un esprit de conciliation et de prudence, M<sup>sr</sup> Mladenoff n'était pas allé visiter ces villages, catholiques de fait, mais hésitants entre lui et M<sup>sr</sup> Nil. Pour la même raison, aucun missionnaire n'y avait pénétré. M<sup>sr</sup> Bonetti, en partant, ne m'avait pas positivement spécifié ces villages : M<sup>sr</sup> Mladenoff n'était pas d'avis que j'y allasse encore, surtout en habits latins. Je me rendis néanmoins dans un, puis deux, puis trois : quel ne fut pas mon étonnement de trouver des gens qui nous attendaient comme le Messie, qui s'étonnaient de ne pas nous voir, qui réclamaient bien haut une visite de M<sup>sr</sup> Mladenoff, disant qu'on les avait trompés, qu'ils en avaient assez de tous ces malentendus, qu'ils étaient tout prêts à obéir à leur nouvel évêque, et que tout ce qu'on disait d'eux n'existait plus depuis longtemps. Tout le monde quittait les travaux des champs pour venir nous entendre, soit à l'église, soit à l'école, recueillant avidement nos paroles, reconnaissant leur ignorance, ne demandant qu'à être instruits de leurs devoirs, et à recevoir de bons prêtres qui réforment la paroisse. Ces assurances n'étaient pas de vaines paroles : peu de jours après mon retour, plusieurs villages envoyaient à Monseigneur des députés, pour l'assurer de leur fidélité, et lui demander des prêtres consacrés par lui. Ces pauvres gens, qu'on n'osait pas aller voir de crainte d'être mal reçu, n'attendaient que cela de nous : il ne fallait qu'une visite d'un des nôtres pour rompre la glace.

Vers le même temps, trois cents nouvelles maisons signaient à Koukousch un acte de protestation contre les agissements des

trois ou quatre chefs dont je vous parlais tout à l'heure, et se déclaraient absolument en tout soumis à M<sup>re</sup> Mladenoff. Actuellement, parmi toute notre population catholique, je ne connais que ces trois ou quatre chefs, et un ou deux autres dans un autre village, qui nous soient encore secrètement hostiles; et encore le mouvement est tellement en notre faveur, qu'eux-mêmes sont obligés de faire bonne contenance, et sont les premiers à nous recevoir avec mille protestations d'amitié.

N'avais-je pas raison de dire que la stabilité du peuple bulgare dans le catholicisme n'est plus douteuse, et que le moment est venu de profiter de ces bonnes dispositions, et d'aller instruire ces pauvres âmes encore si ignorantes de toutes les vérités nécessaires au salut?

3° *Au point de vue des préjugés.* Encore un gros point noir de la question bulgare, qui doit maintenant tomber comme tous les autres. Sans aucun doute, les Bulgares sont encore très attachés à leur rite, et ce serait une grande imprudence de vouloir y porter atteinte. On rencontrerait là assurément des résistances invincibles. Mais cet attachement au rite va-t-il jusqu'à entretenir toujours parmi eux la méfiance contre tout ce qui est latin? Peut-on dire encore que le chapeau du prêtre latin ne peut paraître dans ces villages sans exciter d'universelles répulsions, que les parents ne se résoudront qu'avec peine à nous confier leurs enfants, et que le séminaire pourrait bien se trouver vide, une fois qu'il serait bâti? Ce sont là pourtant des choses que j'ai entendu dire. Voici la réponse :

Partout où j'ai passé, habillé en prêtre latin, j'étais, il est vrai, un peu considéré comme une bête curieuse, mais partout j'ai été admirablement reçu, fêté, choyé par les chefs de village, qui se disputaient ma visite, ou venaient même me rejoindre au village suivant pour me saluer, s'ils étaient absents lors de mon passage. Je me suis trouvé chez eux des jours de jeûne : malgré mes protestations, mes affirmations que je voulais vivre et manger comme eux, ils ne voulaient rien entendre, disant que nos jours de jeûne n'étaient pas les mêmes que les leurs, qu'ils connaissaient très bien ces différences, que cela ne faisait rien à la religion ; et ils me préparaient des aliments gras. C'était à qui viendrait nous

offrir ses enfants, si bien que, malgré toutes les éliminations, j'ai dû, pour les contenter, en inscrire plus de cent, tout en les avertissant qu'on serait obligé de faire un choix, et que nous ne pouvions cette année en admettre que cinquante. Beaucoup de parents même me disaient : « Tenez, prenez mon enfant, il est à vous ; élevez-le comme vous l'entendrez, et dans le rite qu'il vous plaira. »

Faut-il dire, après de pareilles démonstrations, que les préjugés sont aussi vivaces qu'au premier jour, et qu'il faudra des centaines d'années pour les déraciner ? Pour ma part, depuis deux ans que je suis en Macédoine, j'ai pu constater un revirement complet dans les idées, et jamais je n'aurais pu croire que les préjugés pussent tomber si rapidement.

4° *Au point de vue du développement futur de l'Œuvre.* Ce mouvement de sympathie est-il localisé dans les villages catholiques ? Les villages dissidents nous sont-ils hostiles ? Nous avons également des preuves du contraire.

Sans parler des nombreux villages qui sollicitent formellement l'union, et que l'on diffère d'accepter par prudence (d'après M<sup>re</sup> Bonetti, il y en a plus de trois cents), il est incontestable que dans tous les autres, on a beaucoup de sympathie pour nous, et que partout se forme un parti puissant pour l'union. La question est posée dans beaucoup de villages, autrefois nos ardents ennemis : les avis y sont partagés, il est vrai, et les chefs diffèrent, parce qu'ils veulent se réunir tous ensemble ; mais notre cause gagne tous les jours du terrain, et cela pour des raisons qu'il est facile de comprendre.

La haine pour le clergé grec est la même partout : sur ce point il n'y a qu'une voix, et partout les Bulgares cherchent à s'y soustraire, mais ils ne le peuvent pas partout. Les évêques grecs sont puissants, ils disposent des amendes et de la prison, et ce sont là des arguments bien forts contre de pauvres gens. Ah ! supprimez les évêques grecs et la prison, et vous verrez avec quelle rapidité le catholicisme se développera en Macédoine.

Le parti exarchiste aurait plutôt les sympathies du peuple, parce que c'est un parti national, à la fois religieux et politique. En religion, il réclame les offices en langue bulgare et un clergé

national indépendant : en politique, il réclame l'autonomie civile. Mais ces tendances mêmes lui font perdre de jour en jour du terrain. Les Turcs sont trop instruits par le passé pour s'y laisser prendre encore une fois. C'est pourquoi, autant ils nous sont favorables, autant ils sont hostiles aux exarchistes : leurs évêques n'ont pas le droit de pénétrer en Turquie; leurs chefs sont surveillés, suivis à la piste, et emprisonnés à la première incartade; leurs écoles ne sont que tolérées, et leurs instituteurs soumis à des règlements draconiens. Tout cela est peu fait pour réchauffer l'enthousiasme; et, en passant par des villages grecs ou exarchistes, j'ai pu constater par moi-même que les chefs dissidents sont en plein désarroi. Là comme ailleurs, le peuple était plein de prévenances pour moi, avide de m'entendre parler, et désireux de me témoigner de la sympathie. Que la Turquie tienne encore quelque temps, et, par la force même des choses, tout ce peuple doit nous tomber entre les mains.

5° Enfin, au *point de vue politique*, car, au milieu des événements qui se succèdent, il n'est pas permis de le passer sous silence. La guerre actuelle met-elle en danger les œuvres catholiques de Macédoine? Est-elle une raison suffisante pour suspendre l'envoi des secours pécuniaires dont elles ont besoin? Et pour aller jusqu'au fond des choses, les changements politiques qui peuvent survenir et qu'il faut prévoir, modifieraient-ils notablement notre situation? Ce sont là des questions qui dépassent bien ma compétence, et que je ne me mêlerais pas de toucher, si M<sup>re</sup> Bonetti lui-même ne m'avait pas fait un devoir de vous en parler aussi. Je me bornerai du reste, sur ce point, à vous soumettre les idées que lui-même m'a suggérées.

Tant que la guerre se trouvera localisée en Bulgarie et en Serbie, elle ne peut en rien entraver nos œuvres. Les populations de Macédoine sont absolument calmes, et prennent peu de part à l'agitation qui remue toute la péninsule des Balkans. Les événements de Roumélie avaient déjà éclaté, lorsque je fis mon dernier voyage : je les connaissais, mais nulle part je n'en ai entendu parler. Les mouvements de troupes, qui sont considérables dans ces régions, laissent le peuple absolument froid : il ne songe qu'à se plaindre des corvées qu'elles lui occasionnent pour les

transports, et des réquisitions de chevaux qui les privent d'auxiliaires nécessaires pour les travaux des champs. Il n'y a donc pas pour le moment de troubles intérieurs à craindre, et la guerre ne peut venir ici que de l'extérieur. A ce point de vue donc, aucune raison pour le moment de suspendre les œuvres commencées, et, par conséquent, aucune raison de diminuer le chiffre des allocations dont elles ont besoin pour subsister.

Supposons le cas possible d'un remaniement de la carte européenne. Que deviendrons-nous ?

Salonique restera turque, ou bien elle passera à l'Autriche, ou à la Russie.

L'Autriche est catholique, et le mouvement conservateur s'y accentue de plus en plus. Si l'on constate dans son gouvernement un esprit méticuleux, en particulier pour les congrégations qui obéissent à un supérieur étranger, il n'en est pas moins vrai que, malgré tout, l'intérêt de l'Autriche sera de protéger nos œuvres catholiques, d'autant plus que les services rendus par nos confrères, services reconnus et appréciés par le gouvernement, seront de nature à le bien disposer en notre faveur.

La Russie est schismatique, et par-dessus tout intolérante. Mais elle est encore plus politique qu'intolérante, et si elle voit son intérêt à persécuter et à entraver le catholicisme, là où elle domine en maîtresse, elle devra également le trouver à le tolérer et le respecter, là où elle aura besoin de se faire aimer et de faire accepter sa domination. En Turquie, elle aura affaire à des établissements français, autrichiens, allemands, à des missions protestantes, anglaises, américaines, et elle devra, sous peine de se créer des difficultés sans nombre, accepter l'état de choses existant.

Les desseins de la Providence ne nous sont pas révélés ; mais, en nous en tenant aux prévisions humaines, rien ne peut nous faire croire que nous puissions perdre la liberté dont nous jouissons. L'œuvre bulgare est solidement établie en Macédoine, et tout s'accorde à lui promettre dans l'avenir un heureux développement.

Puisque j'en suis à mes impressions de voyage, je ne puis

passer sous silence l'œuvre des sœurs, dont j'ai vu à Koukousch les premiers commencements.

La maison des sœurs est petite, mais commode : elle suffit à leurs besoins, et elles s'en contentent. Elles paraissent là heureuses au possible, et la règle y est observée avec autant d'exactitude qu'à la maison-mère. Ce n'est pas là d'ailleurs mon affaire ; je dois plutôt vous dire le bien qu'elles opèrent dans le pays, et vous faire connaître l'influence dont elles jouissent déjà.

L'école n'avait pas encore commencé à fonctionner lors de mon passage à Koukousch. J'ai donc peu de chose à en dire, sinon que les demandes d'admission affluent de toutes parts, et que le local et le matériel des classes deviendront vite insuffisants.

Mais le dispensaire était déjà en plein exercice : les visites à domicile avaient commencé, à la satisfaction générale.

Le premier effet salutaire de ces visites, c'est l'influence qu'elles auront sur l'esprit des Turcs, dont les bonnes dispositions à notre égard sont si importantes pour le bien de nos œuvres. Déjà les sœurs avaient été appelées dans les plus riches maisons turques, et, la grâce de Dieu aidant, elles y avaient opéré des guérisons merveilleuses. Aussi sont-elles bénies et notoirement protégées par les autorités, qui leur sont reconnaissantes du bien qu'elles font à tout le monde, sans distinction de religion.

Le dispensaire est encombré chaque matin, non seulement de malades de la ville, mais encore de gens venus des villages fort éloignés. A dix lieues de Koukousch, j'ai vu moi-même des paysans malades se faire attacher sur leur âne, et se faire traîner jusqu'à la maison des sœurs, afin d'obtenir là leur guérison. L'opinion favorable sur leur science médicale se répand partout. Dans tous les villages, c'était toujours le même refrain : « Envoyez-nous donc des sœurs, nous en avons absolument besoin. Si celles de Koukousch sont nécessaires, envoyez-en d'autres qui puissent parcourir les villages, et nous secourir dans nos maladies. »

Leur début, cette année, était d'autant plus providentiel que, pendant tout l'été, il a régné dans toute la région une épidémie de fièvre qui a atteint les plus robustes. Le remède était fa-

cile, et peu coûteux : quelques grains de quinine produisaient promptement leur effet. Aussi la renommée des sœurs est-elle déjà universellement établie, et leur nom béni par toutes les bouches.

Elles sont d'autant plus sympathiques, que trois d'entre elles parlent couramment le bulgare, ce qui n'a pas peu étonné tous ces braves gens. Maintenant l'expérience est faite, et on pourra, quand on le voudra, fonder des maisons où on le jugera nécessaire.

C'est d'ailleurs un besoin qui se fait sentir partout : il faudrait, pour obtenir des progrès réels, pouvoir en arriver à établir plusieurs centres de missionnaires et de sœurs, qui, par le double apostolat de la parole et de la charité, touchent le cœur de ces braves gens en éclairant leur intelligence. L'essai des sœurs est fait, celui des missionnaires se fera aussi peu à peu avec le temps ; il est vraiment malheureux que la pénurie d'ouvriers n'ait pas permis jusqu'ici de donner plus de développements à une œuvre si belle et si consolante.

Pour se rendre bien compte de l'importance de la Mission bulgare et de ses besoins, il est bon de la comparer avec nos beaux diocèses de France. Là, les œuvres sont établies depuis longtemps, les paroisses sont pourvues de prêtres zélés, les églises sont bien fournies ; et pourtant, quelles sommes énormes n'exige pas le simple entretien d'un diocèse ! Ici il ne s'agit pas d'un diocèse, mais d'une immense province. La charité privée ne vient aucunement en aide, dans le pays, au développement de l'œuvre ; on ne peut compter ni sur le gouvernement, ni sur les communes. Et pourtant, il y a, plus qu'en France, des églises à construire et à meubler, des prêtres à entretenir, des instituteurs à payer et des écoles à fonder, des séminaires et des écoles normales à soutenir, des missionnaires à envoyer et à nourrir, que sais-je encore ? Et tout cela doit marcher de front : on ne peut abandonner une seule de ces œuvres sans nuire au succès de toutes les autres et sans compromettre la mission qui nous a été confiée par le Souverain-Pontife.

Toutes les œuvres de la Congrégation me sont bien chères, et je porte à toutes un vif intérêt ; mais, je n'en vois aucune qui

mérite plus que celle de la Bulgarie la protection et les encouragements de nos vénérés supérieurs. Il s'agit ici de tout un peuple à évangéliser, peuple immense et exclusivement confié à nos soins. Si quelque autre mission se trouve dans un cas semblable, il n'y en a pas du moins qui donne tant d'espérances pour l'avenir, il n'y en a pas qui promette des résultats aussi considérables et aussi immédiats. Et néanmoins, il n'y en a aucune qui soit aussi peu favorisée par les grands institutions de charité, telles que la Propagation de la Foi, et les autres. Elle est entre vos mains, Monsieur et très honoré Père; vous ferez tout ce que vous pourrez pour ne pas la laisser souffrir.

Je m'aperçois que voilà déjà bien des pages écrites, sans que j'aie encore abordé la question du séminaire. Je la remets à une autre fois.

Veuillez agréer tous mes respects, et me croire,  
Monsieur et très honoré Père,  
Votre enfant très obéissant,

GORLIN,  
I. p. d. I. M.

---

*Lettre du même au même.*

Séminaire bulgare. — Qualités des enfants. — Dépenses pour leur entretien. — Besoins urgents.

Zeitenlik, près Salonique, 16 janvier 1886.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Enfin, après une longue attente, je trouve un moment de répit; j'en profite pour vous exposer les résultats obtenus dans le séminaire, nos espérances pour l'avenir, et le besoin que nous avons d'un secours prompt et efficace.

Comme vous avez pu le constater par leur lettre du jour de l'an, nos enfants sont au nombre de cinquante, ramassés de



divers côtés. Ces enfants ont les qualités et les défauts de tous les Bulgares; mais, en somme, les qualités, ce me semble, l'emportent sur les défauts.

Ils sont d'une docilité et d'une souplesse merveilleuses, ce qui nous a permis d'établir une bonne discipline.

A la chapelle, à l'étude, en classe, dans les rangs, ils observent un silence parfait. La moindre observation est toujours bien accueillie. Attentifs et réfléchis, ils tombent rarement dans les fautes de légèreté, si fréquentes chez nous Français. Nous exerçons sur eux les surveillances accoutumées, plutôt pour l'acquit de notre conscience que par une véritable nécessité. On les a vus, pendant l'absence fortuite d'un surveillant, se mettre en rang, en silence, au son de la cloche, avancer au signal du plus ancien, entrer à l'étude et se livrer au travail sans le moindre désordre. Nous nous montrons d'ailleurs d'une sévérité rigoureuse : les moindres infractions au règlement sont punies d'une façon exemplaire. Ils trouvent cette rigueur toute naturelle, et ils s'y soumettent sans broncher.

Leurs facultés intellectuelles sont peu développées; sauf quelques rares exceptions, ils sont lents à comprendre; mais la plupart rachètent cette lenteur d'intelligence par une grande application au travail. D'ailleurs, comme nous ne voulons pas faire des frais inutiles, ceux qui ne montrent pas de bonne volonté sont impitoyablement renvoyés.

Quant à la piété, nous constatons quelques progrès. Nous avons un pope pour leur dire la messe selon leur rite : ils y assistent tous les jours. Récitation du chapelet, visite au Saint-Sacrement, lecture spirituelle, rien n'est oublié. Ils ont fait la retraite dans d'excellentes dispositions : c'est M<sup>re</sup> Mladenoff lui-même qui la leur a prêchée, et j'ai lieu de croire que cette retraite leur a fait du bien. Ils se confessent sérieusement, et l'on voit qu'ils comprennent ce qu'ils font.

Pendant la messe ils ne s'asseoient jamais. Les jours de fête, quand il y a office pontifical et sermon, l'office dure de trois heures à quatre heures. Pendant tout ce temps-là, ils se tiennent debout, c'est l'usage chez eux : nous l'avons conservé.

Après la messe, l'étude. A sept heures, ils déjeunent u pain et

à l'eau. Du pain noir, nourrissant, mais simple. Ils ont un quart d'heure pour le manger, puis ils font les ménages. Il faut voir avec quel courage ils transportent comme ils peuvent de grandes cruches pleines d'eau plus grosses qu'eux.

Vient ensuite la classe, puis l'étude jusqu'à l'heure du dîner. Leur menu est des plus simples. Une écuelle de soupe, un morceau de bœuf avec des légumes, c'est tout. Jamais de dessert, excepté les jours de fête. Le soir, un simple plat de légumes; pas même de soupe; seulement, le pain à discrétion.

Cela est le menu ordinaire; je ne parle pas des temps d'abstinence, si multipliés chez eux. Les Bulgares ont quatre carêmes : le carême de Noël, 40 jours; — le carême de Pâques, 60 jours; — le carême de saint Pierre, 15 jours; — le carême de la Vierge, 15 jours avant l'Assomption. Pendant le carême de Noël, ils ont fait abstinence de viande tous les jours, même le dimanche : ni œufs, ni laitage, ni fromage. Nous leur donnions des poissons frais ou secs deux ou trois fois par semaine; le reste du temps, des légumes, des fruits, des amandes, des graines de citrouilles et autres aliments orientaux, dont vous ne pouvez vous faire une idée.

Pendant le carême de Pâques, ils ne pourront même pas manger de poisson, excepté les quinze premiers jours.

Ils font eux-mêmes leurs souliers, ils se servent eux-mêmes au réfectoire, enfin les domestiques n'ont rien à faire pour eux, sinon que leur préparer à manger.

Malgré toute l'économie qui doit résulter d'un pareil système de service, il nous faut encore un certain nombre de domestiques, jardiniers, garçons pour soigner les chevaux, etc., absolument nécessaires dans une campagne, loin de la ville, où tout est à faire. Nous avons deux frères slaves, l'un tailleur, l'autre cordonnier, ce qui nous permet de confectionner les vêtements et les souliers à la maison; mais il faut aussi un ouvrier tailleur et un ouvrier cordonnier. Tout cela coûte beaucoup, quoique les salaires soient aussi minimes que possible : le cuisinier reçoit 2 livres, 46 francs; les autres reçoivent de 20 à 30 francs par mois. C'est une grosse somme pour nous à la fin du mois.

Les collaborateurs sont aussi une grande charge pour la mai-

son. Tous les instituteurs se font payer très cher dans ce pays.

Je m'arrête, mon très honoré Père, pour ne pas multiplier les détails. Ce que j'ai dit suffit pour montrer, en partie, quels sont nos besoins sous tous les rapports. Notre œuvre marche bien et elle promet beaucoup. La Providence ne manquera pas de la mener à bonne fin. Confiant dans votre inépuisable bonté, j'aime toujours à me dire,

Monsieur et très honoré Père,

Votre enfant bien humble et bien reconnaissant,

GORLIN,

I. p. d. l. M.

---

## RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

### LES ORIGINES ET LES TRAVAUX DE NOS MAISONS

---

#### MONASTIR

(Suite<sup>1</sup>)

DÉVELOPPEMENT DES ŒUVRES. — MOUVEMENT BULGARE. — INCIDENTS,  
— MORT DE M. LEPAVEC; SON ÉLOGE

Ce fut le 27 mai 1856 que M. Lepavec inaugura la mission de Monastir, comme nous l'apprenions par une note écrite de sa main :

« Je suis arrivé à Monastir pour payer ce que nous y devons et prendre possession de la maison, le 27 mai 1856, jour de la fête du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Quoique fatigué, je restai à jeun en venant de Tulbeli ici, afin de pouvoir dire la sainte messe en arrivant. Faisant en route la méditation sur la fête, la pensée me vint de dédier la Mission et la future chapelle au Sacré-Cœur de Jésus. »

C'est cette pieuse intention que rappelle le beau tableau placé

---

1. Voir page 33.

au-dessus du maître-autel et que lui envoya de Rome, sur sa demande, notre confrère M. Guarini.

Ce n'est pas cependant sous le nom du Sacré-Cœur qu'est connue notre maison, mais sous celui de Locanda en italien (Hôtel), nom qui aujourd'hui encore lui reste de sa première destination.

Il n'est pas sans intérêt de constater ici la tradition bien établie dans le pays, et qui atteste que le terrain occupé par notre immeuble et par celui des derviches-turcs, nos voisins, a été enlevé, il y a cent trente ans environ, par les Turcs aux chrétiens, en temps de paix. Ces derviches ont encore entre leurs mains plusieurs livres liturgiques et divers objets ayant appartenu à l'église chrétienne qui se trouvait en cet endroit. Il n'y a pas six mois qu'ils cherchaient à vendre, pour en faire de l'argent, ces livres et ces objets. Ils seraient bien embarrassés, s'il leur fallait exhiber leurs titres de possession. Voici quelques autres détails conservés aussi par la tradition sur cet édifice chrétien : Dans la partie de l'enclos rendue aux derviches, comme nous l'avons dit <sup>1</sup>, se trouvait, il y a cent trente ans, une église dédiée à saint Nicolas ; elle leur fut livrée par un prêtre grec schismatique, qui se fit ensuite musulman. Le tombeau de cet apostat existe encore entre notre maison et le téré (couvent musulman), dans une maisonnette qui touche presque à la porte de notre jardin. On dit que la terre vomit trois fois de suite son cadavre, et qu'on fut obligé, la troisième fois, de le lier avec des chaînes en fer. Les Grecs schismatiques regardèrent ce prodige comme un châtiment de son apostasie, tandis que les Turcs, par un motif tout opposé, firent du défunt un saint, et lui élevèrent un mausolée devant lequel ils tenaient, les jours de fêtes, des lampes allumées. Ce fut seulement trois ans après notre arrivée, que, pour rentrer en possession de cette partie de leur ancienne propriété, les Turcs commencèrent à ressusciter la dévotion à ce tombeau, et à fréquenter cette mosquée auparavant presque abandonnée. Vinrent ensuite les menées et les intrigues par lesquelles ils réussirent à reprendre, moyennant une indemnité, près de la moitié de notre

---

1. Voir page 39.

immeuble que nous avions pourtant régulièrement acquis et parfaitement payé. Nous restions heureusement possesseurs de la partie la plus avantageuse de cet immeuble; nous conservons, en effet, cent trois mètres de maisons régulièrement bâties et alignées sur la plus belle rue d'un des quartiers préférés, et trois maisons donnant sur une autre rue, à l'extrémité de notre jardin. — Outre cette propriété, nous en possédons, dans un quartier peu éloigné, une autre mesurant 2078 mètres carrés, et contenant trois maisons et un jardin fruitier. Nous devons enfin à la générosité de notre confrère, M. Dubulle, un clos de vigne, situé à une lieue de la ville, sur un coteau d'une exposition magnifique, et qui produit beaucoup d'excellents raisins, depuis que nous le cultivons avec soin.

Pendant près d'un an et demi, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de M. Cassagnes, le 18 octobre 1857, M. Lepavec demeura seul, activement occupé à approprier nos bâtiments à leurs diverses destinations. Au lieu d'une église proprement dite, que la loi musulmane ne permet pas de construire sur un terrain vacouf (provenant de legs pieux de musulmans) comme est le nôtre, il sut se borner à disposer, dans l'intérieur de la maison, un simple oratoire: aucun signe ne l'indique au dehors, si ce n'est une petite croix latine posée sur le toit, à l'endroit correspondant au maître-autel. Les Turcs tolèrent cependant l'usage d'une cloche pour convoquer les fidèles au service divin. — En 1879, c'est-à-dire, un an après la proclamation de la liberté des cultes dans l'empire ottoman, stipulée par le traité de Berlin, un confrère suspendit cette cloche dans une tour en bois de deux mètres et demi de hauteur et élevée sur le toit de notre maison; mais la première et unique fois qu'elle sonna, pour convoquer les fidèles à l'office du matin le saint jour de Pâques (1879), elle appela en même temps les Turcs qui nous obligèrent à la replacer à son premier endroit. Le consul hellène qui nous protégeait alors, homme intelligent et énergique, soutint avec vigueur nos intérêts; il gagna même à notre cause l'ambassadeur de France près la Sublime-Porte, mais ce fut en vain. Il n'avait pas été question du clocher lorsqu'on exigea que la cloche disparût; mais trois ans plus tard, les Turcs, excités par les intrigues et les

bacchis des Grecs, nous obligèrent à le détruire. — La chapelle dont le plan est régulier et les dispositions symétriques mesure quinze mètres de longueur, sept de largeur et quatre de hauteur. Elle ne peut contenir, réunis en même temps, nos soixante-dix catholiques et les élèves valaques qui assistent quelquefois à nos cérémonies. La tribune, où se trouve l'harmonium donné par notre très honoré Père, peut fournir encore vingt places ; mais le petit nombre des fidèles qui fréquentent notre chapelle nous dispense malheureusement d'y avoir recours.

Au centre et sur la ligne de nos maisons qui donnent sur la grande rue, s'élève le principal corps de bâtiment, construit sur un plan tout européen, mesurant trente-trois mètres de long, quatorze mètres de hauteur et douze de large. La moitié de ce bâtiment est habitée par les Missionnaires, qui ont à leur disposition, au-dessus de la chapelle, trois grandes chambres pour les confrères, deux pour les frères, et devant ces appartements une vaste antichambre servant de salle d'attente et où ont lieu nos distributions de prix ; l'autre moitié de ce bâtiment est loué à un personnage de haut rang. Celui qui l'occupe depuis plus de cinq ans est le consul de Russie, qui l'apprécie beaucoup à cause de sa convenance et de sa situation. Comme nous n'arborons pas de pavillon sur notre maison, celui du consul de Russie, qui flotte sur le balcon au-dessus de la porte cochère de l'établissement, semble indiquer qu'il protège la Mission ; mais personne ne se fait illusion à cet égard. Nous sommes depuis plus de sept ans protégés par le consul hellène ; et nous entretenons de bons rapports avec M. de Sainte-Marie, actuellement consul de France à Salonique.

Une autre partie de notre terrain, dont M. Lepavec a merveilleusement tiré parti, c'est notre jardin mesurant onze hectares de superficie. C'était, sans contredit, le plus beau de la ville et le plus riche en excellents fruits. Il amena une vraie révolution dans le marché des légumes et des fruits de Monastir. On venait chercher des semences et des greffes du jardin des prêtres francs, soit pour les jardins des pachas, soit pour ceux des simples jardiniers de profession. Chacun donnait mille bénédictions au supérieur de la Locanda, lequel profitait de ce moyen pour entretenir

avec les Turcs haut placés d'utiles relations. Il y a trente ans que cela avait lieu, et ce jardin le mieux cultivé de Monastir abonde encore en toute sorte de légumes et d'excellents fruits. Il suffit à notre consommation et fournit un petit revenu. Bien que le sol soit le même et qu'il soit arrosé des mêmes eaux, il y a un contraste frappant entre l'enclos des derviches nos voisins, couvert de ronces et d'épines, et notre jardin orné de fleurs et planté d'arbres qui donnent les meilleurs fruits. Ces jours-ci, enfin, le chef des derviches, profitant de notre exemple, vient de commencer à cultiver son terrain.

Pendant que M. Lepavec déployait son activité et son intelligence pratique au service des intérêts matériels de la Mission, il ne s'occupait pas avec moins de zèle et de dévouement des intérêts spirituels de son petit troupeau. C'est ce qui résulte de son rapport du 9 janvier 1867, publié dans nos *Annales*, à cette époque<sup>1</sup>.

Une œuvre destinée à conserver et à augmenter la foi dans le cœur des catholiques de Monastir, et à ramener au sein de l'Église les nombreuses populations bulgares de ce pays, devait rencontrer, dès l'origine et dans la suite, mille oppositions de la part de l'ennemi de tout bien. M. Lepavec et M. Cassagnes ne s'en étonnèrent point. Ils comprirent qu'ils avaient à lutter contre l'ignorance des catholiques privés d'un enseignement religieux suivi, et qu'il fallait préserver de l'influence funeste de l'infidélité et de l'hérésie : ils s'y dévouèrent sans réserve. M. Lepavec prêchait très fréquemment en français, en grec, en italien, tandis que M. Cassagnes apprenait le catéchisme aux enfants, avec le plus grand soin.

Cette vie laborieuse des premiers Missionnaires à Monastir fut marquée d'incidents tour à tour consolants ou pénibles. En voici quelques-uns :

En 1859, M<sup>sr</sup> Brunoni, archevêque de Taron, vicaire patriarcal de Constantinople, visita notre Mission (31 juillet), et administra à dix catholiques le sacrement de la Confirmation. C'est peut-être le premier archevêque de Constantinople qui soit venu à Monastir depuis des siècles.

---

1. Tome XXXII, page 52.

L'année suivante, une visite d'un genre différent et qui laissa une bien triste impression fut celle du grand visir Kyprisli-pacha. Il demeura six jours à Monastir (septembre 1860) condamnant à mort, à la prison, et faisant sur l'heure exécuter ses sentences. M. Lepavec montra une véritable intrépidité en face de ce redoutable personnage. C'est de M. Cassagnes, témoin du fait, que nous tenons ce récit.

L'évêque grec avait dénoncé par jalousie au grand visir notre prêtre Slavo Joan-Tchokerlian, ainsi que notre professeur bulgare Mantchovich. Au dire de l'évêque, tous deux étaient des des conspirateurs, des révolutionnaires. Les Missionnaires étaient loin de se douter de ce qui se tramait contre eux. Ils l'apprirent bientôt. M. Lepavec pria M. Cassagnes ainsi que Joan et Mantchovich de vouloir bien l'accompagner, pour aller faire une visite au grand visir qui parlait fort bien le français. Celui-ci se montra très froid ; bientôt après, il entre en fureur, se débat, s'agite, et profère les menaces les plus terribles contre le prêtre Slavo et contre M. Mantchovich. Pendant tout le temps de cette furieuse diatribe, M. Lepavec gardait une attitude calme. Il prit ensuite la défense de ses subordonnés d'une manière si grave et si digne, que Kyprisli-pacha se sentit désarmé ; il comprit qu'il y avait là une intrigue de l'évêque grec, et donna congé à ses visiteurs dans les meilleurs termes, disant à M. Lepavec : « Vous m'avez l'air d'un homme digne d'estime : autant les autres m'ont inspiré de la défiance, autant vous m'inspirez, vous, de confiance. Je m'en rapporte donc entièrement à vous, et je vous rends désormais responsable de la conduite de ces Messieurs. » — Malheureusement ni le prêtre Joan Tchokerlian, ni M. Mantchovich ne furent reconnaissants, et ils causèrent plus tard bien de la peine aux Missionnaires.

Vers cette époque se déclara le mouvement bulgare vers l'union avec l'Église romaine, et il se continua pendant les années suivantes. M<sup>sr</sup> Raphaël Popoff, archevêque des Bulgares-unis, vint en 1866 visiter Monastir et les villages catholiques de ce pays. Il arriva le 13 septembre et repartit le 11 octobre suivant. Il eût été à désirer qu'il prolongeât sa visite, car le moment était favorable. M. Lepavec l'accompagna, et ils furent, l'un et l'autre, bien



reçus, même dans les endroits où l'union n'était pas établie, comme à Teenesh, où Monseigneur fut invité à célébrer le saint sacrifice, et à prêcher au peuple dans l'église principale. Les prêtres bulgares ne recevant, depuis cette époque, aucun secours de M<sup>re</sup> Raphaël, ont peu à peu abandonné l'union. M. Lepavec fit bien ce qu'il put pour les assister ; et quoiqu'il ne reçut rien à cet effet, ce qu'il leur distribua dans le courant de cinq années s'élève à plus de sept mille francs : cependant cela ne les satisfait point. Si nous ajoutons à cette somme plus de trente mille francs employés, jusqu'en 1868, à l'œuvre bulgare, nous arrivons au chiffre à peu près exact des sacrifices d'argent que s'est imposés la maison de Monastir, sans résultat bien marqué.

En 1869 devait s'ouvrir le concile œcuménique du Vatican. Pie IX fit appel aux évêques séparés (acatholiques) afin de leur procurer une occasion de retour au véritable bercail de Jésus-Christ. M. Cassagnes fut chargé de remettre à l'évêque de Monastir la lettre du Souverain Pontife Pie IX, l'invitant à se rendre au concile. Voici son récit :

« C'est le 1<sup>er</sup> novembre 1869, jour de la Toussaint, que j'ai été avec M. Faveyrial chez M<sup>re</sup> Gennadius, ancien évêque de Dibré (Devron), résidant à Monastir, afin de lui remettre la lettre que le pape Pie IX adressait aux évêques d'Orient pour les convoquer au concile œcuménique. Ce bon vieillard nous reçut avec beaucoup de politesse et de prévenances. Il nous mit aussitôt lui-même sur la question, objet de notre démarche, en nous disant qu'il avait appris que le pape avait adressé une lettre aux évêques d'Orient pour les convoquer à un concile œcuménique. Nous lui avons répondu que cela était vrai, et que nous venions lui en donner la preuve en lui remettant la lettre du pape lui-même, que son représentant à Constantinople nous avait fait parvenir pour la lui transmettre. Il reçut cette lettre avec beaucoup de joie et de respect. Il considéra attentivement les armoiries du pape et il essaya de lire quelques mots du titre de la lettre écrite en latin. Il nous pria ensuite de vouloir bien lui en donner une traduction en français. Puis il nous parla à peu près en ces termes : « Il est temps de voir la fin des haines, des dissidences et des inimitiés entre les chrétiens. Je demande tous les jours à

« Dieu, dans mes prières, que l'union des Églises ait lieu, que  
« nous ne formions tous qu'une famille, et qu'il n'y ait plus,  
« comme autrefois, qu'une seule bergerie et un seul pasteur. »  
Il me répéta plusieurs fois les mêmes paroles, d'un ton qui m'annonçait qu'il était convaincu, et qu'il désirait qu'elles se réalisassent. Il est persuadé que c'est le fanatisme qui a été le principal obstacle au retour des Orientaux vers le catholicisme, dans lequel apparaît une supériorité qu'ils ne peuvent contester. — Comme cet évêque avait été déposé sans forme de jugement pour défaut de résidence dans son diocèse, il se plaignait beaucoup de cette manière d'agir arbitraire. Nous lui avons fait remarquer que dans l'Église catholique les sentences ne se rendent pas ainsi, à la légère, surtout quand il s'agit d'un évêque; nous ajoutâmes qu'il en était de même dans l'ancien temps, avant la séparation, et que le pape intervenait pour la défense des évêques injustement chassés et persécutés, comme il est constant, par exemple, dans la cause de saint Jean Chrysostôme, de saint Athanase et de beaucoup d'autres. Enfin je lui ai exprimé le désir de le voir un jour évêque de Monastir, ce qui lui a fait plaisir, et il a promis de nous rendre la visite. L'entretien avait duré environ une heure, et nous en sortîmes relativement satisfaits. »

Cependant la réponse insuffisante de l'évêque de Devron, le silence du plus grand nombre des autres évêques, et l'accueil fait par le patriarche grec de Constantinople à l'honorable missive que ce dernier ne daigna pas ouvrir, lorsqu'elle lui fut solennellement remise, et qu'il mit de côté avec mépris, prouvaient trop que le temps n'était pas encore venu de travailler directement à la conversion des Grecs aveuglément obstinés. — M. Lepavec l'avait ainsi compris, après trente ans d'apostolat dans le Levant. Il tourna donc ses efforts, de concert avec M. Cassagnes, vers les Bulgares des environs de Monastir, ébranlés déjà par l'exemple des nombreux Bulgares-unis de Salonique, et que la persécution venait d'affermir dans la vraie foi.

Au mois de novembre 1864 fut ouvert un internat en faveur de grands jeunes gens bulgares; c'était ce qui répondait le mieux et plus tôt aux besoins du moment. Les prêtres et les maîtres d'école manquaient à ces populations, qui étaient plongées dans

la plus profonde ignorance, surtout des choses religieuses. On débuta par l'admission de quinze jeunes gens, âgés de quatorze à dix-huit ans. Plus tard ce nombre s'éleva à vingt, et il se maintint à peu près tel pendant le reste du temps, c'est-à-dire environ un an et demi. Les premiers jeunes gens ne répondirent pas aux intentions que nous avions, de les rendre aptes à devenir des instituteurs ou des prêtres pour leurs villages nouvellement unis. D'après les préjugés de leur pays, ils se figuraient que, pour exercer ces deux fonctions, il suffisait simplement de savoir lire et écrire en bulgare, lire le psautier et les livres de messe bulgares, et surtout connaître à fond le chant de la liturgie slave; ils croyaient qu'avec cela ils devaient passer pour des maîtres parfaits auprès de leurs concitoyens. Tous les raisonnements contraires, soit des missionnaires, soit des professeurs bulgares qui n'étaient pas versés dans le chant slave, ne purent leur ouvrir les yeux. Aussi, dans l'espace d'une quarantaine de jours, la plupart voulurent repartir pour leurs villages. Afin d'obvier à cet inconvénient dans l'avenir, M. Lepavec pria les villageois de lui envoyer d'autres jeunes gens moins âgés, et plus susceptibles d'acquérir une instruction assez étendue et bien conforme aux besoins du pays. Plusieurs nous furent amenés dans ces conditions-là; ils se montrèrent plus dociles et acceptèrent le plan d'études qui avait été dressé. Il comprenait les matières ordinaires d'une école primaire, savoir : catéchisme, histoire sainte, grammaire, arithmétique, géographie, lecture à haute voix, chant slave; le tout en langue bulgare. Ce ne fut qu'en 1866 que l'on crut pouvoir introduire les éléments de la langue française.

Pour ne pas faire sortir ces enfants de leur condition, et pour conserver en eux la simplicité de leur première éducation dans la campagne, M. Lepavec arrêta qu'on les habillerait, qu'on les nourrirait, qu'on les ferait coucher selon les habitudes du pays et non à l'européenne. On adopta en conséquence pour le vêtement de dessus l'*antéri*, espèce de robe de chambre retenue à la taille par une large ceinture de couleur. Pour la nourriture, ils se conformaient aux usages bulgares dont les mets sont très épicés de piment rouge, fort commun dans ce pays. Ils observaient les jeûnes prescrits par l'Église bulgare, et les missionnaires sui-

vaient, autant que possible, le même régime pour ne pas les malédifier, surtout dans les commencements.

Le jour de Noël 1864 fut un jour solennel pour l'internat bulgare. Ce jour-là, en effet, les treize enfants pensionnaires qui composaient notre école interne firent tous une confession générale, reçurent l'absolution de l'hérésie dans le for interne et reçurent la sainte communion sous les deux espèces, à la messe slave célébrée par le pope Arsof. — Ces enfants s'adressaient généralement, pour la confession, aux confrères. Ils assistaient tous les jours à la messe latine, excepté lorsqu'un prêtre bulgare-uni se trouvait dans la maison. Tous les ans, ces jeunes néophytes allaient passer les deux mois de leurs vacances dans leurs familles, où leur présence était favorable à l'Union. Si plus tard tous ne persévérèrent pas, on peut l'attribuer aux menaces que les ennemis de l'Union firent à leurs parents pour les obliger à cesser tout rapport avec les missionnaires. Plusieurs de ces jeunes gens ouvrirent des écoles bulgares dans leurs villages, et les fonds nécessaires à leur entretien et à leur instruction étaient fournis par les deux œuvres de la Propagation de la foi et des Écoles d'Orient. M. Lepavec estimait à 300 francs par an environ la dépense complète de chaque néophyte, nourriture et vêtements compris. Les prêtres-unis se trouvant très délaissés, et plusieurs étant chargés de famille, M. Lepavec prélevait de temps en temps quelque secours pour eux, soit sur les petits revenus de la Mission, soit sur l'allocation de la Propagation de la Foi, pour les assister de son mieux. Le nombre des écoliers qui ont été admis à l'internat gratuit, depuis le mois de novembre 1864, jusqu'au 20 janvier 1868, a été de soixante-quatre. L'externat a varié selon les circonstances, mais il ne s'est guère élevé au-dessus de vingt-cinq ou trente élèves. Quand cet externat était gratuit, la plupart des élèves appartenaient à des familles pauvres; au contraire, depuis que nous faisons payer, on compte généralement autant de riches que de pauvres et même davantage.

Le nombre des villages qui s'inscrivirent à cette époque pour l'union augmentait toujours : plus de quinze donnèrent leur adhésion par des adresses successives. Voici les noms de quel-

ques-uns, relevant du diocèse de Velissa<sup>1</sup> : Nigotin, Kavardarsi, Vatachà, Stragovo, Skatchensi, Krainitsi, Popadia, Mezzino-Ora-Ovets, Voïnitsa, Vladiloftsi, Pokès, Farich, etc. (1864). M. Lepavec écrivait, le 2 juillet 1863, à M. Cassagnes, parti le 1<sup>er</sup> juin précédent pour Rome : « ... J'envoie aujourd'hui à Constantinople l'adhésion à l'Union de sept nouveaux villages, dans lesquels on compte 333 maisons ou familles, ce qui donne une population d'environ 1,600 personnes. » — Si nous avions eu à cette époque quelques personnes de confiance, instruites, possédant la langue bulgare et zélées pour le succès de cette œuvre, nous aurions pu profiter avantageusement du premier moment de l'enthousiasme où étaient les Bulgares ; mais nous n'avions malheureusement alors aucun auxiliaire qui pût nous seconder efficacement.

Lorsque M. Lepavec quitta Monastir, rappelé en France par M. le Supérieur général, M. Jean Cassagnes reçut de M. Auguste Devin, Visiteur de notre Province de Constantinople, ses lettres patentes de Supérieur de la Mission de Monastir. Il y avait douze ans que M. Lepavec évangélisait ce pays, et trente ans qu'il travaillait dans les Missions du Levant. Il aurait volontiers continué cet apostolat, si l'obéissance ne l'eût rappelé en France, où il travailla pendant six ans avec le même zèle au salut des âmes dans notre maison de Valfleury. L'obéissance, qui l'avait séparé de sa chère Mission de Monastir, l'y ramenait le 14 octobre 1874. Il y revenait avec le pressentiment de sa mort prochaine, quoiqu'il ne fût âgé que de soixante-huit ans. Le lendemain de son arrivée, il disait à ses paroissiens : « Mes très chers frères, me voilà de retour parmi vous ; c'est l'obéissance qui me ramène à Monastir. A mon âge on ne peut espérer de vivre longtemps. Je viens donc mourir au milieu de vous. » Trois mois étaient à peine écoulés que sa prévision se réalisa ; Dieu l'appela à lui, le 12 février suivant. Une attaque d'apoplexie, qui l'emporta en quelques heures, permit seulement de lui administrer le sacrement de l'extrême-onction ; mais la mort ne

---

<sup>1</sup>. Velissa est une ville de 25,000 âmes, située à dix lieues environ d'Uskup.

le prit pas au dépourvu. Elle le trouva préparé et purifié par de longues et rudes épreuves.

Cette perte fut vivement sentie par ses confrères et les catholiques de Monastir. Après lui avoir rendu les honneurs funèbres, les confrères de la Mission de Monastir eurent l'heureuse pensée de perpétuer pour les générations futures la mémoire du fondateur de cette Mission, en faisant dresser sur la tombe de M. Lepavec, au cimetière de Sainte-Nédélie, une pierre commémorative des travaux, de la vie et de la mort de ce nouvel apôtre de la Macédoine. — C'est le lieu de remarquer que, dans les premières années de l'établissement des Missionnaires à Monastir, les catholiques n'avaient pas de cimetière propre. La plupart de leurs défunts reposaient dans celui de Devlédjik, où les Grecs faisaient difficulté de les recevoir; vers 1864, ils s'y refusèrent absolument. C'est à la suite de ce refus obstiné que M. Lepavec demanda au gouvernement un lieu de sépulture, qui nous fut accordé, hors de la ville, à peu de distance de l'église de Sainte-Nédélie.

M. Jean Cassagnes, qui a passé douze ans avec M. Lepavec, parlait avec une juste admiration de ses vertus, de sa capacité et de ses talents : « M. Lepavec, écrit-il dans ses notes, était singulièrement estimé et chéri de tous les confrères de notre petite Mission. Nous l'avons profondément regretté. Qu'était-ce que les quelques imperfections qu'on aurait pu trouver en lui à côté de ses éminentes qualités? Je puis en parler en connaissance de cause. Quant à l'administration temporelle de la maison, tout l'argent qu'il prêta fut retiré, même avec profit, ainsi que je l'ai montré par des comptes bien établis. On ne peut donc pas lui reprocher d'avoir appauvri la Mission ni diminué ses ressources par les divers prêts qu'il a faits dans des vues de charité. Il aimait la pauvreté : habits, chapeaux, souliers, tout ce qui était à son usage, il le faisait raccommoder jusqu'à ce que ces objets tombassent en lambeaux. Que de fois je lui ai dit qu'il ne devait pas porter de si misérables vêtements ! mais j'avais beau faire, il trouvait qu'ils étaient toujours trop bons pour lui. Il fut toujours un modèle par son zèle apostolique et il emporte d'unanimes et légitimes regrets. »

(A suivre.)

## PROVINCE DE PERSE

---

*Lettre de M<sup>re</sup> THOMAS à M. BEDJAN, prêtre de la Mission.*

*Imitation de Jésus-Christ en chaldéen vulgaire. — Construction d'églises. — Deux nouveaux prêtres chaldéens. — Ecole d'Ourmiah.*

Ourmiah, le 1<sup>er</sup> novembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Mes remerciements et mes félicitations pour votre traduction de l'*Imitation* en chaldéen vulgaire. Vous avez rendu un grand service à notre Mission, à ce moment surtout, où les catholiques sont contraints d'affirmer leur foi, par leurs paroles et leurs actions, en présence de l'étrange doctrine des uns et de l'orgueilleuse ignorance des autres, tous défigurant et avilissant le christianisme. Pauvres Chaldéens ! Il est navrant de voir comme ils sont tirillés en tous sens, et avec quelle perfidie on exploite leur indigence et je ne sais quels instincts d'indépendance et de grandeur. Il leur faut vraiment du courage, pour rester fermes dans leur foi, et résister aux séductions de l'erreur. Si parfois leur constance est ébranlée et s'ils tombent de lassitude, c'est qu'ils ne possèdent pas assez la science des voies du salut. Le service de Dieu en esprit et en vérité, le combat de chaque jour, la mort à soi-même, le mépris des choses du temps, sont les éléments du christianisme ; mais on ne les trouve en pratique que dans le catholicisme. Nos Chaldéens, pour la plupart convertis du nestorianisme, ou malheureusement déformés par leur contact avec les

musulmans et les divers schismatiques, ne sont pas habitués à envisager notre sainte religion sous cet aspect : ils se préoccupent plus de l'extérieur que de l'intérieur. L'*Imitation* de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lue et apprise dans les familles et dans les écoles, leur révélera les vraies beautés du christianisme et les consolera des misères de la vie par l'attente des biens solides de l'éternité.

Ce livre précieux sera mis entre les mains des enfants, car les ouvrages classiques nous manquent encore, et nos deux écoles supérieures sont obligées de se fournir chez les protestants. C'est humiliant, sans doute, et nos adversaires ne manquent pas de tirer parti de l'hommage involontaire que nous leur rendons ; mais le prestige de l'instruction est tel que nous ne pouvons pas nous laisser devancer. C'est vous dire les grands avantages qui accompagnent votre publication, et la reconnaissance que nous vouons aux bienfaiteurs de notre Mission.

Pour vous être agréable, j'ajouterai quelques renseignements sur la Mission. Cette année, nous avons eu la consolation de construire deux églises ; l'une, à Tcharbache, dédiée au bon larron, et l'autre, à Abdullah-Kandi, sous le vocable de votre patron saint Paul. Quoique très modestes, elles nous font honneur et nous pénètrent d'une vive gratitude pour les âmes généreuses qui nous ont donné les moyens de les élever. Celle de Tcharbache était en projet depuis longtemps ; mais des oppositions de toute nature nous avaient empêchés de mettre la main à l'œuvre. Il m'a fallu, lors de mon voyage à Téhéran, demander les autorisations nécessaires au Schah lui-même, et, malgré les ordres les plus formels que j'avais obtenus, je ne suis arrivé à mes fins qu'après plusieurs mois de négociations. Ici, on ne peut guère lever les difficultés qu'à force d'argent, et je tenais à user de mon droit et non pas à l'acheter. Nous n'avons rencontré à Abdullah-Kandi que les entraves ordinaires ; comme le village est éloigné, quelques démarches amicales, jointes à une intervention bienveillante, nous ont aplani les voies.

Le séminaire de Khosrova nous a donné deux bons prêtres : le cacha Michaël destiné à Babari, et le cacha Oraham que nous avons installé assez misérablement à Eriava, où nous avons déjà



un petit centre catholique. Nous avons acheté dans ce village un vaste terrain pour église, presbytère et école, et nous avons la confiance de commencer bientôt ces constructions par la maison de Dieu. Le cache de Babari n'a pas eu une brillante prise de possession ; jugez vous-même. Je l'avais habillé de neuf, selon l'usage, ajoutant à cette gracieuseté un ornement très frais, une aube et une provision de linge sacré. La soirée était avancée, nous lui fîmes quelques observations ; il voulut cependant partir, seul et à pied, tant il avait hâte de revoir ses parents et de dire une première messe dans son village. La nuit venue, il mit ses habits neufs et le bonnet persan dans sa besace, ne gardant sur lui que le strict nécessaire, puis il précipita le pas, de peur d'une mauvaise rencontre. Il allait arriver, lorsque des Kurdes, armés de toutes pièces, fondent sur lui et le dépouillent sans pitié. Le pauvre cache n'a pas même la force de pousser un cri ; il prend la course comme un fou, monte sur un arbre et y reste caché jusqu'au lever du jour. Grâce à de promptes perquisitions, il a été permis de mettre la main, non pas sur les voleurs, mais sur la précieuse besace.

Notre école supérieure d'Ourmiah est très florissante ; une centaine d'élèves en suivent les cours. Plusieurs, et leur nombre tend à augmenter, viennent des villages, se logent dans des maisons catholiques, moyennant une modique rétribution, y sont nourris ou reçoivent la nourriture de chez eux et passent toute la journée dans la maison Saint-Joseph. M. Montéty frappe à toutes les portes pour venir un peu en aide à ces enfants des villages qui font vraiment preuve de bonne volonté, et je puis affirmer que les petits secours qu'il reçoit ne peuvent pas être mieux placés. Cette école est un grand succès, car on y vient de loin pour l'instruction solide et variée qu'on y donne, et on ne recule pas devant les sacrifices, relativement bien lourds, qu'elle impose. A la fin de l'année scolaire, nous avons eu l'audace de préparer une distribution des prix, un peu dans le genre de celles de France : décoration de notre jardin intérieur, avec force drapeaux, écussons, oriflammes et guirlandes ; théâtre construit d'après toutes les règles et richement paré ; musique instrumentale, deux clairons, trois flûtes, trois tambours, grosse caisse et cymbales ;

petites pièces, avec costumes, en chaldéen, arménien, persan et français; chœurs en français, proclamation solennelle, couronnes pour les lauréats. Nous n'avions invité que les parents des élèves, mais à l'ouverture des portes, nous avons été envahis par une foule frémissante qui a rompu tous les obstacles et s'est massée dans notre jardin. Les terrasses voisines étaient pleines de monde et, malgré toutes nos dispositions, il nous a été impossible de défendre l'entrée de la nôtre. Cette fête a produit une profonde impression dans le district d'Ourmiah; elle inclinera vers nous ceux, et ils sont nombreux, qui jugent des choses par les sens.

Voici l'époque où commencent les missions des villages : plaise au Seigneur de bénir les efforts de nos confrères et de féconder la semence qu'ils vont jeter dans les âmes !

Je suis, en Notre-Seigneur,

Votre très affectionné et tout dévoué confrère,

† J.-H. THOMAS, C. M.,

Archev. d'Andrinople, délég. apost.

---

*Lettre de M. BEDJAN, prêtre de la Mission,  
à M. le Directeur des Écoles d'Orient.*

Publication d'un Bréviaire chaldéen et de divers livres dans la même langue

VÉNÉRÉ DIRECTEUR,

Il y a quatre ans, je vous exprimais timidement un vœu que je n'osais pas croire aussi vite réalisable. Mais la bienveillance avec laquelle vous l'avez accueilli immédiatement, le subsidé que vous avez eu la bonté de m'allouer, les secours que vous avez su m'obtenir de quelques généreux associés, m'ont décidé à entreprendre la publication du Bréviaire chaldéen, afin de permettre au malheureux clergé de ce rite de n'être plus obligé d'avoir recours aux publications protestantes ou aux manuscrits schismatiques pour dire le saint office.

L'entreprise était colossale, hérissée de difficultés et bien au-dessus de mes forces. Pourtant le succès le plus inattendu, et qui

a dépassé toutes nos espérances, a prouvé d'une manière évidente que c'était bien l'œuvre de Dieu. La divine Providence a daigné se servir de ma nullité comme d'un instrument aveugle ; car si je m'en étais tenu à mes propres idées, j'aurais tout gâté. A Lui seul donc toute la gloire, et à vous, vénéré Directeur, ma vive reconnaissance.

C'est dans ce sentiment, que je viens aujourd'hui vous rendre compte, ainsi qu'à vos associés, à nos généreux bienfaiteurs, des résultats consolants que nous avons obtenus jusqu'à ce jour.

Craignant d'abord des difficultés insurmontables, j'étais presque décidé à faire plutôt un ouvrage scientifique et littéraire pour nos écoles, qu'un livre liturgique pour le clergé. Mais S. B. le Patriarche chaldéen de Babylone, ayant eu connaissance de notre projet, a manifesté le désir d'en faire une œuvre liturgique, nous promettant son précieux concours. De fait, il a offert à la Sacrée Congrégation de la Propagande une copie magnifique du Bréviaire, et il a délégué, pour le représenter à Rome, le savant archevêque chaldéen de Diarbékir, M<sup>sr</sup> Khayyath, afin de faire la revision de tout l'office divin. Son Éminence le cardinal Siméoni a daigné m'appeler en même temps pour travailler avec Sa Grandeur, sous les yeux de la Sacrée Congrégation, pendant tout l'hiver de l'an passé. Dieu a béni nos efforts ; nous avons pu écarter toutes les difficultés, obtenir l'approbation du Saint-Siège et revenir avec la bénédiction de Notre-Saint-Père le Pape.

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer aujourd'hui que je viens de terminer l'impression de tout le Commun, c'est-à-dire la partie qui doit figurer intégralement dans chaque volume du Bréviaire ; elle forme 462 pages grand in-8°. J'ai en outre commencé le Propre du temps, et j'en suis déjà à l'Épiphanie. Vers l'automne le premier volume paraîtra ; et l'année prochaine tout l'ouvrage sera achevé. Les manuscrits sont prêts, et chaque semaine on imprime environ trente-deux pages. Tous nos érudits d'Orient et ceux d'Europe qui connaissent déjà cette publication sont unanimes pour admirer le fini typographique, l'exactitude correcte et la beauté extraordinaire de ce Bréviaire. Il laisse derrière lui tout ce qu'ont publié les sociétés bibliques jusqu'à ce jour !

Dès l'automne prochain, nos Eglises de la Chaldée et tous les membres du clergé pourront commencer à se servir de notre ouvrage ! Quel bonheur ! et quelle consolation pour les âmes charitables qui ont pris part à cet apostolat !

Pendant que nous étions occupés à résoudre les difficultés concernant cette importante édition d'un Bréviaire chaldéen, j'ai voulu utiliser tous les moments libres dont je pouvais disposer pour entreprendre et mener à bien, avec la bénédiction de Dieu, les travaux suivants :

1° J'ai traduit et publié pour la première fois, en chaldéen moderne, *l'Imitation de Jésus-Christ*. J'ai fait relier et expédier en Perse l'édition entière. Ce livre, le premier de ce genre, a produit dans le pays un enthousiasme général. Les prêtres s'en servent pour faire la lecture spirituelle dans les familles ; tout le monde veut l'avoir ; les protestants eux-mêmes l'admirent et le recherchent. C'est une traduction très exacte ; le style en est simple, clair, mais très expressif, selon les témoignages qui lui ont été rendus.

2° A peine avais-je fini ce premier ouvrage que j'ai dû en commencer un second qui est deux fois plus volumineux. C'est un *Manuel de piété* divisé en trois parties. La première contient les prières et les dévotions les plus autorisées dans l'Eglise ; la seconde est composée d'une soixantaine de petites instructions sous forme de méditations. Les fidèles y feront leur lecture de piété, les prêtres y trouveront des sujets d'instruction pour toute l'année, car ils n'ont aucun sermonaire entre les mains ; et les hérétiques eux-mêmes y puiseront une douce lumière qui, peu à peu, les éclairera sans les blesser. Enfin, la troisième renferme les offices liturgiques que les enfants de chœur et les fidèles doivent ou peuvent avoir entre les mains. Les premiers exemplaires de ce livre, envoyés par la poste, ont également produit un effet considérable dans le pays. Je n'en suis pas surpris, car le fond et la forme en ont été aussi soignés que possible, et il répond tellement aux besoins religieux de nos pauvres indigènes, qu'il ne pouvait manquer d'être accueilli par tous avec la plus grande faveur. Je fais relier en ce moment toute l'édition pour l'expédier en Perse. Avant la fin du mois les caisses partiront.

3° Je viens de publier, également en chaldéen, un catéchisme à 10,000 exemplaires. C'est une belle édition, quoique populaire. Ce livre va paraître dans quelques jours. Toutes nos écoles de garçons et de filles en seront abondamment pourvues. Cet ouvrage, qui nous manquait absolument, rendra les plus signalés services. Il est destiné à fixer le dogme et la morale catholiques dans l'esprit et le cœur de la jeunesse chaldéenne.

4° Ce cathéchisme sera suivi d'un syllabaire que j'ai composé sur le modèle de ceux qu'on a en Europe. Les manuscrits sont déjà à l'imprimerie. Il en sera tiré également 10,000 exemplaires. Si, jusqu'à ce moment, nous avons été obligés de nous adresser aux protestants pour avoir quelques abécédaires chaldéens, je suis persuadé que dorénavant ce sera à eux de venir frapper à notre porte.

5° Dans nos écoles chaldéennes, on a l'usage d'initier de très bonne heure les enfants à la liturgie et au chant de l'office divin, en même temps qu'on leur apprend à lire et à expliquer leur langue sacrée. Pour répondre à ce besoin si légitime et doter toutes les écoles de la Mésopotamie et de la Perse d'un ouvrage si utile, j'ai fait tirer une seconde édition de certaines parties du Bréviaire que j'ai réunies en un seul et magnifique volume. Dans quelques semaines il sera achevé et expédié à toutes nos écoles chaldéennes, où il servira de livre de lecture dans les classes.

Enfin, Dieu aidant et avec les secours de vos associés, j'espère que nous arriverons à publier successivement le Missel, le Rituel, quelques livres pour le clergé et d'autres encore pour nos chères écoles.

Par ce résumé succinct, vos associés verront avec quelque intérêt, je l'espère, que leurs généreuses offrandes sont placées à très gros intérêts au profit du salut des âmes, et pour leur propre salut, et vous-même, cher Directeur, vous nous viendrez en aide pour compléter une œuvre si belle à laquelle vous avez eu une part si considérable, pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église, et le salut de tant d'âmes!

Veuillez croire, etc.

P. BEDJAN,

L p. d. l. M

*Lettre de M. DOMERGUE, prêtre de la Mission,  
à M<sup>re</sup> THOMAS, délégué apostolique.*

Remise du grand cordon de l'Ordre de Pie IX à deux fils du schah de Perse.

Téhéran, 10 mars 1886.

En me chargeant de remettre la décoration de Notre Saint-Père le Pape à Leurs Altesses les princes de Téhéran : Naïb Saltaneh<sup>1</sup> et Zel-el-Sultan<sup>2</sup>, fils de Sa Majesté Impériale le Schah de Perse, vous m'avez prié de vous rendre compte de cette cérémonie.

Je vais le faire avec la plus grande simplicité et toute l'exactitude possible, et aussi avec bonheur, parce que cette cérémonie m'a paru un jour de triomphe pour le catholicisme dans la capitale de la Perse.

M. Souhart, chargé d'affaires de France, a bien voulu, avec une grâce et une courtoisie parfaites, me servir d'introducteur auprès de Leurs Altesses et me fournir l'appareil qu'il fallait nécessairement déployer en cette solennelle circonstance.

Nous avons d'abord prévenu Son Altesse Naïb-Saltaneh, qui, en sa qualité de gouverneur de la ville de Téhéran et de ministre de la guerre, devait avoir la priorité, en le priant de fixer lui-même le jour où il pourrait nous recevoir. La réponse ne s'est pas fait attendre, et l'audience était accordée pour le lendemain 2 mars, à quatre heures de l'après-midi.

Donc ce jour-là, à l'heure fixée, M. Souhart, en grand uniforme d'artillerie, accompagné de M. Le Rée, premier drogman de la légation de France, aussi en uniforme, vient me prendre à la mission avec sa voiture de gala, escorté d'une compagnie de *goulams* (serviteurs) à cheval. Nous arrivons bientôt au palais du prince. Là, grande affluence et grande animation, tout annonce une fête et un événement extraordinaires. Le long des trottoirs stationnaient plusieurs voitures et des chevaux magnifique-

---

1. Troisième des cinq fils de S. M. le Schah. Il est né le 22 juillet 1856.

2. Fils aîné de S. M. le Schah, mais non héritier de la couronne. Il est né le 5 janvier 1850.

ment caparaçonnés, paraissant appartenir à de hauts personnages, venus sans doute pour offrir leurs félicitations au prince aussitôt après la cérémonie. L'heureuse nouvelle, répandue dans la ville dès la veille, avait attiré un grand nombre de curieux aux physionomies diverses, qui se pressaient sur notre passage.

M. Souhart fait ralentir le pas des chevaux, et nous traversons lentement et très solennellement cette foule, qui nous regarde passer avec une religieuse attention, nous considérant comme les envoyés extraordinaires d'un puissant souverain auprès de Son Altesse. Les musulmans ébahis se disaient entre eux :

« Il faut que le *kalifet* (chef) des chrétiens soit bien grand, pour que nos princes s'estiment si heureux d'avoir sa décoration et la reçoivent avec tant de solennité. »

Les catholiques radieux disaient avec une légitime fierté :

« C'est notre grand kalifet ! »

Les Arméniens schismatiques, un peu confus, n'osaient trop se montrer et ne paraissaient pas fiers, ce jour-là, d'être séparés de Rome et de n'être plus les enfants de Celui que nous, catholiques, aimons à appeler Notre Saint-Père. Arrivés à la porte du palais, un peloton de soldats, en grande tenue, nous présente les armes. Nous sommes reçus par le premier aide de camp du prince et deux officiers supérieurs, qui nous conduisent en cérémonie, au milieu d'une double haie de soldats, à la salle de réception, où Son Altesse nous attendait.

Le prince, en grand uniforme militaire, nous a reçus debout. Sur sa poitrine, où brillaient ses plus belles décorations, on remarquait une place qui paraissait avoir été laissée vacante à dessein. L'écrin renfermant les insignes de la décoration de Sa Sainteté était porté par l'aide de camp qui nous avait reçus.

Je l'ai présenté au prince, en lui adressant ces quelques mots :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse impériale, conjointement avec M. le Chargé d'affaires de France, les insignes et le diplôme de la décoration de grand-cordon de l'Ordre de Pie IX, que le grand Pontife Léon XIII a voulu lui accorder, pour lui témoigner sa reconnaissance de la haute et bienveillante

protection qu'Elle veut bien accorder à tous les catholiques qui sont sous son autorité.

« M<sup>re</sup> Thomas, délégué de Sa Sainteté pour la Perse, aurait été heureux de venir remettre lui-même cette décoration à Votre Altesse, si la saison et l'état de sa santé le lui avaient permis.

« Pour moi, ayant reçu l'honorable mission de remplacer Sa Grandeur en cette solennelle circonstance, je profite avec bonheur de cette occasion pour exprimer à Votre Altesse ma reconnaissance personnelle de la bienveillance qu'Elle accorde à nos catholiques, à toutes nos œuvres, et en particulier à la mission de Téhéran, qui s'estime heureuse de se trouver dans la ville que Votre Altesse gouverne avec tant de sagesse et une si grande équité.

« J'ai la confiance, du reste, que les catholiques qui sont sous le gouvernement de Votre Altesse se montreront dignes de sa bienveillance. Nous ferons, du moins, tout ce qui sera en notre pouvoir pour leur inspirer l'amour de la justice, le respect de l'autorité et l'obéissance aux lois de Sa Majesté le Schah. »

Son Altesse m'a remercié avec une expression de joie qui se traduisait sur toute sa physionomie et a témoigné sa haute satisfaction de recevoir de Sa Sainteté cette insigne distinction.

« C'est une décoration qui m'est très chère, a ajouté le prince; je l'accepte avec joie et je la porterai avec bonheur. »

Ouvrant en même temps l'écrin qu'il tenait entre ses mains, il prend la plaque et la fixe sur sa poitrine à la place réservée :

« Je suis très content, a-t-il répété à plusieurs reprises, je suis très content!... Faites-le savoir au Souverain Pontife et dites-lui que je me ferai toujours un devoir de protéger les catholiques. Du reste, j'écrirai moi-même à Sa Sainteté pour la remercier, ainsi qu'à M<sup>re</sup> Thomas. »

M. Souhart, après lui avoir offert ses félicitations, lui a dit qu'il était heureux de se trouver là en cette circonstance et de s'associer ainsi au témoignage d'estime et de gratitude que le Saint-Père lui accordait.

Son Altesse lui a répondu que la présence du représentant de la France, pour laquelle il a une si grande sympathie, lui était



aussi très agréable en ce jour, qu'il considérait comme heureux pour lui ; il a ajouté que cela ne pouvait qu'affermir encore davantage les bonnes relations qui existent entre le gouvernement de Sa Majesté et la nation française.

Après la réception officielle, le prince nous a fait asseoir, nous a offert un thé dans un magnifique service de Sèvres qu'il venait de recevoir de France, et nous a retenus encore plus d'une demi-heure, pendant laquelle il s'est montré d'une extrême amabilité. Dans le cours de la conversation, il a été question de Rome, de la France, de nos missions. Je lui ai fait remarquer que, par une heureuse coïncidence, la décoration du Saint-Père lui était remise la veille du jour anniversaire du couronnement de Sa Sainteté. Il m'a demandé quel était l'âge de Léon XIII, s'il était bien portant, depuis combien de temps il régnait : « Si jamais je vais à Rome, a-t-il ajouté, je me ferai un devoir et un bonheur d'aller visiter Sa Sainteté. » Il s'est enfin enquis de l'état de notre mission et m'a renouvelé l'assurance que nous pouvions compter sur sa protection.

Nous nous sommes retirés en faisant à reculons les trois saluts prescrits par le cérémonial, enchantés du bon accueil du prince et très édifiés de la noble façon avec laquelle Son Altesse avait reçu la décoration de Sa Sainteté.

Le prince Zel-el-Sultan, gouverneur de la province du Kurdistan et de la ville d'Ispahan, sa résidence, se trouvant en ce moment à Téhéran, nous lui avons aussitôt fait demander audience. Il nous a reçus le 5 mars, à midi, avec la même solennité, le même cérémonial et la même satisfaction que son frère. La grande salle de réception de son palais ayant été, quelques jours auparavant, la proie des flammes, Son Altesse nous a reçus dans son petit salon particulier.

Je remis la décoration au prince en lui adressant les paroles suivantes :

« Monseigneur,

« Le Souverain-Pontife Léon XIII ayant été informé des nobles sentiments de Votre Altesse et de sa particulière bienveillance pour les catholiques qui sont sous son autorité, Sa Sainteté a voulu lui donner un éclatant témoignage de sa gratitude en

lui accordant la décoration du grand cordon de l'Ordre de Pie IX, que j'ai l'honneur de lui remettre, de concert avec M. le Chargé d'affaires de France, unissant ainsi, en cette heureuse circonstance, Rome et la France, fille aînée de l'Église.

« M<sup>r</sup> Thomas, délégué apostolique de la Perse et administrateur du diocèse d'Ispahan, aurait désiré, si cela eût été possible, aller remettre lui-même à Votre Altesse cette insigne distinction de Sa Sainteté.

« Ayant l'honneur de remplacer Sa Grandeur en cette circonstance solennelle, je me fais un devoir et un bonheur de joindre mes humbles sentiments de reconnaissance à ceux de Sa Sainteté, de remercier Votre Altesse de sa haute et généreuse bienveillance pour le R. P. Pascal, supérieur de la mission catholique d'Ispahan, de la puissante protection qu'elle veut bien accorder aux catholiques et enfin du bien qu'elle fait à tous. Puissent-ils se montrer tous dignes des faveurs de Votre Altesse par un profond et sincère attachement à leur excellent Prince, par le respect de l'autorité du Schah, votre auguste Père, et par une obéissance fidèle aux lois de Sa Majesté ! »

Le prince Zel-el-Sultan ne parle pas français. M. Souhart lui avait fait parvenir la veille une copie du petit discours que je devais lui adresser. Son Altesse avait écrit la réponse en persan et l'a fait lire en français par son interprète.

Voici la traduction de sa réponse, que je dois à l'obligeance de Mirza-Hussein-Khan, médecin du prince ; c'est un jeune Persan très distingué, qui a fait ses études et son cours de médecine à Paris :

« Avec la permission de Sa Majesté Impériale le Schah, mon auguste Père, j'accepte avec un vif plaisir la décoration qui m'est envoyée par Sa Sainteté le Pape. Je suis heureux de recevoir de Sa Sainteté cette marque d'amitié et d'estime.

« Mon auguste Père m'a toujours recommandé de traiter avec une parfaite égalité tous les habitants des provinces qui me sont confiées, sans distinction de religion ou de croyance, et d'étendre ma protection sur les chrétiens comme sur les musulmans.

« C'est ce que je me suis efforcé de faire et je dois dire que

cette tâche m'a été facilitée par la conduite calme et laborieuse de ces populations, par leur soumission aux lois et par leur dévouement à Sa Majesté.

« Le R. P. Pascal est un homme sage et bienfaisant, et il a toujours rempli ses difficiles fonctions de manière à gagner l'estime et l'affection de tous.

« Je regrette que M<sup>r</sup> Thomas ne soit pas présent en cette circonstance. Je vous prie de faire connaître mes sentiments à Sa Sainteté Léon XIII et de lui transmettre mes remerciements les plus sincères.

« Je remercie M. le Chargé d'affaires de France d'avoir bien voulu se joindre à vous; sa présence a doublé le plaisir que j'ai éprouvé dans cette heureuse journée. »

Dans la conversation intime qui a eu lieu aussi après la réception officielle, le prince s'est montré également très affable et très aimable. Rome et la France ont été le principal sujet de la conversation. Son Altesse nous a dit, entre autres choses, qu'elle aime la France et qu'elle estime beaucoup les prêtres catholiques, parce qu'ils sont les représentants et les ministres de Jésus-Christ, « pour lequel j'ai, a-t-il ajouté en s'inclinant, une aussi grande vénération que pour notre prophète, et je serai toujours heureux de les protéger. »

Voilà un rapide et fidèle récit de ce qui s'est passé en cette mémorable circonstance, qui, je l'espère, produira quelques bons résultats en ce pays. Une fois encore, on a pu voir que la mission catholique tient le haut bout, que les princes et les grands s'honorent de l'amitié de son Chef suprême; que nous avons les sympathies, la bienveillance et la protection du gouvernement et que la plus entière liberté nous est accordée dans l'exercice de notre ministère.

Daignez agréer, etc.

---

# PROVINCE DE SYRIE

---

*Lettre de M. César COURY, prêtre de la Mission,  
à M. CHINCHON, assistant de la maison-mère.*

Restauration du collège d'Antoura. — Modification dans les habitudes du pays. — Besoin d'une solide instruction religieuse.

Antoura, le 19 novembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Antoura n'est plus ce qu'il était, lorsque j'y ai fait mes études. Alors la maison ressemblait un peu aux pavillons que les Israélites dressèrent dans le désert : c'étaient des constructions faites sans plan d'ensemble, légères comme un château de cartes ; aussi étions-nous toujours dans l'appréhension, lorsqu'il nous fallait aller au dortoir ou en classe, nous craignions qu'un coup de vent ou qu'un petit tremblement de terre ne renversât la maison sur nos têtes. Aujourd'hui, au contraire, le nouveau collège est bâti d'après un plan uniforme, et, s'il pêche par quelque endroit, ce n'est pas par la solidité. En présence de ces murs d'une épaisseur énorme, vous vous croiriez dans un de ces vieux châteaux du moyen âge, qui ont bravé fièrement le temps et la main des hommes. Bien que nous soyons en Syrie et que beaucoup de gens nous croient très arriérés et presque barbares, je vous assure que vous ne trouveriez pas facilement ailleurs des collèges plus beaux que celui d'Antoura. Les dortoirs, les classes, les réfectoires, les études sont vraiment magnifiques ; les salles sont vastes, élevées,

pavées en marbre et tenues avec beaucoup de propreté. Cette restauration de notre collège a beaucoup coûté à la Compagnie, mais elle était commandée, moins encore par le nombre toujours croissant des élèves que par les exigences des temps. Nous ne sommes plus, en Syrie, ce que nous étions il y a vingt ans; pendant ce court espace de temps, une transformation incroyable s'est opérée dans l'esprit, dans les habitudes, dans la vie publique et privée des familles et des individus de ce pays. Avec la facilité des communications et la liberté des transactions commerciales, un immense désir d'imiter l'Europe, pour le luxe et le bien-être surtout, s'est emparé de nos populations urbaines et de nos montagnards eux-mêmes. Les anciennes coutumes, que beaucoup d'hommes superficiels et théoriques avaient regardées comme faisant partie essentielle du caractère de nos populations, ont disparu par une sorte d'enchantement au contact de l'Europe. A l'heure présente, tous nos chrétiens veulent bâtir à l'européenne, s'habiller à l'européenne, manger à l'européenne, parler au moins une langue européenne, et cela jusque dans l'intérieur des familles. Faire le voyage d'Europe, aller surtout en France pour voir Paris, telle est la suprême aspiration de presque tous les jeunes gens de notre Syrie. Sous l'influence de ce souffle irrésistible, qui nous pousse vers l'Europe, des collèges nombreux et magnifiquement bâtis se sont élevés partout : pouvions-nous, vu l'ancienne réputation d'Antoura, rester en arrière et conserver une bâtisse incommode, trop peu solide et discréditée de tous?

Ne croyez pas cependant, Monsieur et très honoré confrère, qu'en vous parlant de l'état actuel de notre pays, je l'admire sans réserve, loin de là; car, s'il y a un petit côté avantageux dans la situation présente de nos chrétiens, il faut avouer qu'il y a pour nous, missionnaires, de quoi pleurer et gémir. Ce courant, qui paraît limpide à la surface, charrie dans le fond des matières pestilentiellles. La franc-maçonnerie, les mauvais livres, l'esprit d'indépendance et d'irréligion, l'immoralité, telle est la boue infecte que le prétendu progrès moderne cache dans son sein et que la civilisation déverse sur nos contrées avec une activité tous les jours croissante. Notre seule préoccupation aujourd'hui, c'est de donner une éducation solidement chrétienne

à la jeunesse qui vient à nous, afin de la mettre en garde contre les dangers dont elle sera infailliblement entourée. Nous cherchons, de plus, à nous mettre en état de recevoir le plus possible d'enfants catholiques, car, leur fermer la porte des écoles orthodoxes, sous prétexte qu'en leur enseignant les langues étrangères, on les expose à perdre leur simplicité, c'est les jeter presque infailliblement dans les écoles hérétiques, où ils seraient reçus avec joie, et où l'instruction est donnée gratuitement.

Si je me suis permis de vous écrire ces quelques lignes sur notre situation, c'est uniquement pour recommander à vos prières les œuvres si intéressantes que notre chère congrégation possède en Syrie.

Croyez, je vous prie, à toute mon affectueuse vénération,  
Votre, etc.

L.-C. COURY,  
I. p. d. I. M.

---

*Lettre de M. ACKAOÛI, prêtre de la Mission,  
à M. TERRASSON, secrétaire général.*

Détails géographiques sur le Liban, au point de vue religieux et civil.

Beyrouth, le 2 janvier 1886.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Dans ma dernière lettre, je me suis contenté de vous parler du nombre d'écoles que nous avons dans le Liban. J'aurais bien voulu vous donner d'abord une idée exacte du pays et de ses habitants; mais le temps me manquait et je n'avais pas encore toutes les informations voulues. Je tâcherai cette fois de combler cette lacune.

Les détails suivants sont empruntés, en grande partie, à une lettre publiée, il y a quelques années, par un Père capucin; mais le tableau ci-inclus s'appuie sur le dernier recensement officiel.

Le Liban se divise en sept districts ou kaïmakamats, à savoir : Schout, Djezzin, Metten, Zahlé, Batroun, Koura, Kesrouan.

Chaque dictrict est gouverné par un préfet ou kaimakam ; ce dernier est toujours choisi parmi les membres du rite prédominant. Après les kaimakams viennent les moudirs ou sous-préfets, puis les cheiks ou maires.

Quatre districts ont chacun un kaimakam maronite ; le kaimakam de Schouf est druse, celui de Zahlé est grec-catholique et celui de Koura est grec schismatique. La sous-préfecture de Deir-el-Kannar est privilégiée, et elle a un moudir maronite.

Le Liban compte trente-neuf sous-préfectures gouvernées par autant de moudirs de différents rites ; toutefois, chaque moudir est choisi dans le rite en majorité dans le pays qu'il gouverne.

*Constitution religieuse.* — Le concile libanais, confirmé par Benoît XIV, divisa le Liban en huit diocèses. Les huit évêques diocésains sont sous la juridiction du patriarche maronite, qui a deux autres évêques auprès de lui, l'un pour les besoins religieux de ses fidèles, l'autre pour les intérêts civils. Le patriarche a le pouvoir de créer également des évêques honoraires.

Dans une lettre adressée à M. Forestier par le secrétaire du patriarche, en date du 25 avril 1884, et ensuite publiée dans nos *Annales*, on élève le nombre des prêtres séculiers, du rite maronite, à plus de mille, tandis que les réguliers ne sont que sept cents.

Les religieux maronites suivent tous la règle de saint Antoine ; ils sont divisés en trois branches et ont de trente-cinq à quarante couvents dans le Liban.

Les religieux grecs-catholiques suivent la règle de saint Basile et ont neuf couvents dans la montagne. Les Syriens-catholiques et les Arméniens-catholiques ont les uns et les autres un couvent dans le Liban.

Outre les couvents d'hommes, il y aussi dans le Liban plusieurs monastères de religieuses ; les Maronites en ont à peu près quinze.

Le tableau ci-joint vous donnera une idée de la population du Liban en général et de chaque rite en particulier.

Veuillez agréer, etc.,

A. ACKAOUL,

l. p. d. l. M.

**POPULATION DU LIBAN**

Kefmakamats ou préfectures.	Population totale.	Musulmans.	Maronites.	Druses.	Grecs schismati- ques.	Grecs catholiques.	Metoualis ou musulmans de la secte d'Ali.	Protestants.	Nombre des villages.	
Schouf.....	46 252	4 480	8 472	22 274	6 619	3 711	590	100	220	Midi du Liban.
Djezzine.....	11 120	170	6 150	46	310	2 042	2 402	»	124	Id.
Metten.....	44 776	130	29 986	5 756	5 596	2 310	798	200	191	Liban central.
Zahlé.....	15 385	200	1 864	»	2 324	10 892	85	20	5	Orient du Liban, en face de Coélé-Syrie.
Kesrouan.....	70 967	380	65 366	»	1 076	899	3 336	»	270	Nord du Liban.
Batroun.....	52 837	»	48 060	»	2 642	456	1 679	»	200	Nord du Kesrouan.
Koura.....	15 387	2 176	2 794	»	9 982	85	350	»	»	Extrême nord du Liban.
Deir-el-Kamar	5 091	»	4 542	22	»	527	»	»	7	Midi du Liban.
	261 815	7 542	167 234	28 098	28 549	20 832	9 240	320	1 017	

**DIOCÈSES MARONITES**

	Population.	Titulaires.	Ecoles entretenues par l'Œuvre du purgatoire.	Residences des évêques.
Alep.....	6 000	Boulos-el-Hakim.	»	A Alep.
Tripoli.....	40 000	Estephane Awad.	1	Près d'Eden (Liban).
Djebeil-el-Batroum.....	55 000	Le Patriarche.	1	Le Patriarche réside à Bikerké.
Baabbek.....	45 000	Hanna-el-Hajé.	1	A Gazir (Liban).
Damas.....	30 000	Nemrat-Allah Dahdah.	6	A Antoura (Liban).
Chypre.....	35 000	Joseph Zogbi.	16	A Kornat-Cheouan (Liban).
Beyrouth.....	50 000	Joseph Debs.	40	A Beyrouth.
Sour-el-Saida.....	45 000	Boutros Besany.	46	A Beitel-Dine (Liban).
Id. jusqu'à Jérusalem.....	6 000	»	»	»
	312 000		110	

NOTA. — Il résulte de ce qui précède que les Maronites habitant la Syrie forment une population de 312 000, dont 144 768 habitent les villes, et 167 234 habitent le Liban. Ajoutez à ce dernier les 20 832 Grecs catholiques qui sont dans la montagne, vous avez dans le Liban seul une population de 188 066 catholiques.



## ÉTABLISSEMENT

### DES FILLES DE LA CHARITÉ A JÉRUSALEM

Le 30 mars 1885, M<sup>me</sup> la duchesse de Chevreuse, présidente de l'Œuvre de Sainte-Geneviève, pria S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, d'appuyer de sa haute recommandation une supplique qu'elle adressait au Souverain Pontife, à l'effet d'obtenir de Sa Sainteté la permission, pour les Filles de la charité, de s'établir à Jérusalem. Son Eminence donna une entière approbation à cette requête, et se chargea de la faire expédier à Rome.

Peu de temps après, Sa Sainteté a daigné exprimer aux supérieurs de la communauté son désir de voir les Filles de Saint-Vincent de Paul s'établir auprès du tombeau de Notre-Seigneur, et s'y livrer aux œuvres de leur vocation, en soignant les pauvres malades et en recueillant les enfants abandonnés.

Les Supérieurs ont cru reconnaître dans le désir de Léon XIII un signe de la volonté de Dieu, et la fondation d'une maison à Jérusalem fut décidée. Mais, les ressources manquaient. Toutefois, on n'a pas hésité à louer un local, et les aménagements nécessaires ont été faits. On comptait sur le généreux concours des sœurs de la France et de l'étranger pour cette bonne œuvre, si propre à attirer sur leur compagnie les bénédictions du Ciel. Les espérances des supérieurs n'ont pas été trompées ; les sœurs se sont empressées de répondre à leur appel.

M<sup>me</sup> la duchesse de Chevreuse a vu avec bonheur ses désirs accomplis, et, le 16 avril 1886, après la réunion des Dames de l'œuvre de Sainte-Geneviève, elle a proposé aux Dames qui étaient présentes, de se rendre à l'église Saint-Étienne du Mont, et d'y entendre une messe devant le tombeau de sainte Geneviève, pour recommander à la Patronne de Paris l'établissement des Filles de la Charité à Jérusalem. La proposition fut acceptée de grand cœur et il fut convenu qu'une lettre d'invitation serait adressée aux associées absentes.

La messe a été dite le 4 mai, en présence d'un grand nombre de Dames de Sainte-Geneviève et de Filles de la Charité. Ce jour-là

même cinq Filles de la Charité, arrivées à Jérusalem la veille, fête de l'Invention de la Sainte-Croix, se préparaient à commencer dans la Cité sainte les œuvres de leur vocation.

---

*Lettre de ma sœur SION à la très honorée mère DERIEUX.*

Voyage heureux. — Secours providentiel. — Arrivée. — Commencement des œuvres.

Jérusalem, 17 mai 1886.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Notre voyage de Marseille à Alexandrie s'est effectué heureusement. La divine Providence nous a fait sentir les effets d'une protection toute particulière à Alexandrie, où nos caisses, emmagasinées en attendant notre départ pour Jaffa, ont été préservées, seules, d'un incendie qui a consumé toutes les marchandises se trouvant au même endroit. Nous avons donc bien des actions de grâces à rendre au bon Dieu!

Le bateau français ne partant que le 30 avril d'Alexandrie, nous dûmes attendre jusqu'à ce jour pour nous embarquer; nous espérions cependant être à Jérusalem le 3 mai, fête de l'Invention de la Sainte-Croix. En effet, après avoir entendu la sainte messe à Port-Saïd, nous sommes arrivées à six heures du soir à Jaffa, le 2 mai. Aussitôt nous nous sommes rendues à Casa-Nova, chez les Révérends Pères Franciscains, où se trouvait M<sup>sr</sup> le Patriarche de Jérusalem. Sa Grandeur nous fit l'accueil le plus paternel.

Le lendemain, à six heures du soir, nous touchions pour la première fois le sol de la Cité bénie, le jour de l'Invention de la Sainte-Croix! Je me suis offerte à Notre-Seigneur dans la simplicité de mon âme, pour souffrir, en union avec Lui, toutes les croix qu'il voudrait m'envoyer.

L'organisation du local loué pour nous dura quelques jours; le 11 seulement nous avons pu nous installer sans avoir encore reçu nos emplettes d'Alexandrie.

Le mercredi, 12 courant, nous avons demandé à saint Joseph qu'il nous accordât la grâce de commencer, le jour même, nos visites à domicile. Le bon Père n'a pas été sourd à nos prières : dans la journée on est venu nous chercher pour aller voir un enfant turc, malade depuis deux mois, et que les médecins ne pouvaient apaiser. Nos petits soins ont guéri l'enfant, et voilà que les Turcs ne nous appellent plus que les grands médecins ! D'autres nous appellent les *oiseaux blancs*.

Le 14, nous recevions quinze personnes au dispensaire ; le 15 nous en avons eu vingt, et tous les jours nos pratiques augmentent. Veuillez, ma Mère, nous procurer tout ce qu'il nous faut pour soulager nos chers maîtres les pauvres, afin que nous n'ayons pas à les renvoyer les mains vides.

M. le Consul est venu nous voir avec toute sa famille ; il est heureux de notre arrivée à Jérusalem : sa protection nous est acquise.

Mes compagnes se joignent à moi pour vous offrir leur respectueux souvenir. Nous prions pour vous : je n'ai que la prière pour aider ma reconnaissance. Les deux familles me sont trop chères pour oublier aucun de ses membres, que je recommande à Notre-Seigneur aux Saints-Lieux.

En l'amour des saints cœurs de Jésus et de Marie, je demeure sans réserve,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur SION,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

---

*Lettre de<sup>r</sup> sœur SION à M. FIAT, Supérieur général.*

Jérusalem, le 26 mai 1886.

Le 3 mai nous sommes entrées dans la Ville sainte. En foulant pour la première fois cette terre que notre divin Sauveur a arrosée de son sang, je me suis sentie tout émue, et je me suis offerte comme victime d'immolation et de réparation pour mes

fautes passées. Je lui ai demandé pour mes compagnes et pour moi l'esprit de sacrifice et de générosité, car je sais que plus on pratique la vertu, plus on s'y attache, c'est une amie qu'on aime toujours davantage à mesure qu'on la connaît mieux. Priez pour nous, mon Père, afin que la voix de Jésus crucifié ait de l'écho dans nos âmes, et que vos premières Filles de Jérusalem soient votre consolation et vous obtiennent tout ce que vous désirez.

Je suis heureuse de vous annoncer que le bon Dieu bénit les œuvres de Jérusalem. Malgré que je sois très obéissante aux recommandations de notre Père Directeur, d'aller bien doucement, le bon Maître nous pousse, nous pousse sans cesse, en augmentant notre besogne chaque jour. Depuis le 12 mai seulement nous avons commencé les œuvres; aujourd'hui nous avons eu 120 malades à panser et 16 visites à domicile.

Toutes nos sœurs ont désiré participer au modeste envoi que nous vous faisons, après l'avoir déposé sur le Saint-Sépulcre et au Calvaire. Nous serions très heureuses que vous vous en servissiez quelquefois en souvenir de vos chères Filles de Jérusalem.

Notre très honorée Mère vous donnera connaissance de la dernière lettre que je lui ai écrite, au sujet d'un projet de fondation à Bethléem, dans le genre de celle que nous avons ici. M. le Consul est d'un dévouement parfait pour nous, il désire que cela se fasse dans le plus bref délai, si nous ne voulons pas entraver l'œuvre inespérée et providentielle qui est préparée pour nous.

M<sup>re</sup> le Patriarche, que nous avons eu l'honneur de voir à son retour de Chypre, nous a très bien accueillies, et même il nous a témoigné beaucoup de confiance.

J'ai l'honneur d'être, en l'honneur de Jésus et de Marie immaculée,

Monsieur et très honoré Père,

Votre très soumise et respectueuse fille,

*Sœur SION,*

I. f. d. i. C. s. d. p. m.

---

# CHINE

---

VICARIAT DU

## TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

---

*Lettre de Mgr TAGLIABUE, vicaire apostolique du Tché-ly septentrional, à M. FIAT, Supérieur général.*

Eloge de M<sup>re</sup> Delaplace. — Arrivée à Péking. — Remise de la lettre du Pape à l'Empereur. — Œuvres diverses.

Péking, 11 novembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Le 24 mai fut un jour de deuil à Péking : M<sup>re</sup> Delaplace venait d'expirer. Jamais il ne connut le repos. Il se traîna jusque sur le seuil du tombeau pour assister aux exercices de la Communauté, et la mort ne fut pour lui qu'un acte d'obéissance.

Il vivait de la foi, et, s'il eût fallu verser son sang, il l'eût fait avec le calme et la joie que donne le bonheur d'obéir à Dieu.

D'un cœur sensible et expansif il maîtrisait souvent ses sentiments pour les soumettre à la raison, et si parfois il paraissait un peu sévère, c'était la conséquence d'un caractère ferme et d'une résolution peut-être un peu trop réfléchie et qui ne voyait que le devoir.

Sa conversation était agréable, intéressante, souvent même captivante ; il avait vite gagné l'estime et l'affection des hommes du monde, qui tous le regrettèrent.

Ses funérailles furent solennelles, les ambassadeurs des nations représentées à Péking y assistèrent. Le Tribunal des ministres chinois envoya une députation pour accompagner ses dépouilles mortelles. Il avait bien mérité du gouvernement chinois, qui l'avait décoré de deux médailles militaires, pour avoir sauvé les îles du Tchou-san de l'invasion des rebelles. Voilà tout ce que peut le monde pour reconnaître les services qu'on lui a rendus : un témoignage honorable, près d'une tombe entr'ouverte, puis suit un silence éternel. Qu'est-ce donc que la renommée, qu'est-ce que la gloire? Heureux ceux qui travaillent pour le ciel et qui s'endorment dans le Seigneur; leurs œuvres les suivent.

Qu'on me pardonne ces quelques lignes : M<sup>re</sup> Delaplace fut pour moi un ami, un guide. A peine arrivais-je en Chine que j'eus le bonheur de le rencontrer; c'est lui qui m'apprit les premiers éléments de la langue chinoise, lui qui m'enseigna les usages de ce peuple si différent des autres, lui qui sut me rendre agréable mon premier séjour sur cette terre étrangère.

Adieu donc, généreux athlète! adieu, fervent observateur des règles! Encore un peu de temps et nous nous retrouverons, je l'espère, près du trône de Dieu pour le louer, l'aimer éternellement!

Mais, fallait-il qu'à la douloureuse pensée de cette mort imprévue vînt si vite s'en joindre une autre plus accablante, celle de recevoir sur mes faibles épaules la charge que cet homme apostolique avait si vaillamment remplie? Il me fallut donc quitter d'anciens compagnons qui, par leur vertu et leur dévouement, avaient jusqu'alors porté avec moi le poids du jour et de la chaleur; j'eus le bonheur de leur laisser en ma place un ami plus jeune, plus ardent, et qui saura réparer mes fautes. Le bon Dieu ne me laissa pas sans consolation, je retrouvais à Péking des cœurs aimants, des confrères dévoués, trop bienveillants pour moi.

Je quittai Tching-tin-fou le 30 novembre, sous la protection du grand amant de la Croix. Serait-ce un présage de l'avenir? Je ne sais, mais jusqu'ici je n'ai qu'à remercier tous ceux qui m'environnent et m'épargnent toutes les difficultés. Je passai par la capitale de la province, en compagnie de M. Delemasure, fidèle et aimable compagnon de voyage. Nous y célébrâmes la

messe de saint François Xavier, le modèle des missionnaires, et nous arrivâmes à Péking le 5 décembre.

Mon entrée dans la ville se fit comme je désirais; mais dans tout autre temps, je n'aurais pu l'obtenir, car en Chine il faut de l'apparat et du bruit. Comme la guerre venait d'être déclarée entre la France et la Chine, et que les relations étaient rompues entre les gouvernements, je pus et dus entrer comme le plus simple missionnaire, sans bruit mais aussi sans encombre.

J'avais dans le cœur la pensée d'un triomphe bien autrement agréable pour moi, celui de faire le premier office pontifical à Péking, le jour de l'Immaculée-Conception, de consacrer ainsi ma mission à la Reine du ciel et de la prier de prendre sur Elle tout ce fardeau dont je me sentais chargé.

La guerre était déclarée; le drapeau français avait disparu et nous étions sous la protection de l'ambassade russe. Il est difficile de se figurer combien nous étions tranquilles sous ce nouveau pavillon. Le ministre russe, M. Popoff, à qui nous devons, nous et tous les missionnaires de Chine, une véritable reconnaissance, se montra pour tous, autant qu'il le put, plein de bienveillance et de dévouement. Il aurait voulu, au Midi comme au Nord, éviter les moindres conflits, mais le Midi était le théâtre de la guerre, et malgré tous ses efforts et toute sa prudence, il ne lui était pas possible d'arrêter la méchanceté de la populace, soulevée tacitement par les autorités locales, contrairement aux promesses du gouvernement chinois.

Au milieu de ces circonstances difficiles nous reçûmes un message des plus importants. Le Souverain-Pontife, plein d'affection et de sollicitude pour les missionnaires qu'il savait en butte, dans beaucoup de provinces, aux avanies, au pillage et même au massacre, envoyait à Sa Majesté l'empereur de Chine une lettre pour le prier de protéger les missionnaires.

Nous devions, nous, missionnaires de Pékin, demander et obtenir une audience pour l'envoyé de Sa Sainteté. Or toute relation avec les autorités chinoises nous était interdite et le télégraphe même était fermé pour nous. A qui recourir? Il fallait en outre négocier cette affaire sans retard et dans le plus grand secret. Si les ordres reçus n'étaient pas venus du Souverain-Pontife, nous

aurions déclaré leur exécution impossible. Mais nous avons compté sur la Providence, et ce n'est pas en vain.

Par des voies indirectes, nous pûmes obtenir que l'envoyé du Saint-Père fût reçu comme ambassadeur. Il présenta la lettre de Léon XIII, qui eut tout le succès que l'on pouvait désirer en Chine; les ministres, mais non l'Empereur qui est toujours invincible, se montrèrent d'une bienveillance qui nous étonnait, car nous ne pouvions alors comprendre ce qu'ils méditaient.

Quel heureux effet produira ce message? Aux yeux de l'Europe, il sera l'aurore de meilleurs jours; aux yeux de la Chine, un acte de soumission bienveillante vis-à-vis du très grand Empereur du royaume du Milieu et une preuve nouvelle du respect que mérite le Fils du Ciel.

La Chine n'est pas le Japon. Dans ce dernier royaume, on veut s'initier aux mœurs et aux usages de l'Europe, on aime et on attire les étrangers. Ici, au contraire, on se trouve heureux de sa propre civilisation, on ne regarde les étrangers que comme des gens avides de richesses, poussés par le désir de s'agrandir et de dominer. Aussi les païens, soupçonneux, ne peuvent croire qu'on vienne chez eux avec le seul désir de leur prêcher l'Évangile.

Mais je reviens à la mission de Péking.

Ne pouvant pendant la guerre quitter Péking, afin de mieux surveiller les événements, nous nous sommes occupés à donner des retraites, aux hommes, aux femmes, aux jeunes filles : nous avons eu plus de cinq cents retraitants. Ce travail nous conduisit jusqu'à Pâques; alors on parla de paix. M<sup>sr</sup> Sarthou, jusque-là missionnaire à Péking, et désigné comme vicaire apostolique du Tché-ly occidental, me pria d'aller le consacrer dans sa nouvelle église. Je ne pouvais refuser cet honneur, agréable, d'un côté, puisque j'allais mettre en ma place un évêque que je savais selon le cœur de Dieu, mais affligeant, d'un autre côté, car je perdais un aide dévoué et un conseiller prudent et expérimenté. Le mieux, en tout, est de suivre le bon Dieu et de dire : *Fiat voluntas tua*. Tout se passa à la satisfaction de la famille.

Je dus repartir bien vite, et me rendre à Tien-tsin, près du ministre de France, pour le saluer et m'entretenir avec lui d'affaires importantes qui regardaient la mission.



M. Patenôtre se montra aimable et bienveillant, en cette occasion, et tout le temps qui suivit jusqu'à son départ de Péking en octobre. Il fit pour les missions tout ce qu'il lui fut possible de faire; malheureusement les circonstances lui liaient les mains et il dut se contenter, et nous aussi, de témoignages de vraie bonne volonté.

Arrivons aux œuvres. Péking, vous le voyez, très honoré Père, oblige à beaucoup de relations et d'affaires qui ne sont pas purement spirituelles. Nous sommes même, par devoir et sur la recommandation de Rome, tenus d'aider, autant que nous le pouvons, tous les évêques de Chine, dans les affaires qu'ils ont à présenter au gouvernement chinois par l'entremise de l'ambassadeur de France, à Pékin, qui est chargé du Protectorat des missions. C'est un office difficile, embarrassant, souvent épineux où l'on réussit peu; car le gouvernement chinois, qui ne ménage pas les bonnes paroles, est très sobre dans les concessions même les plus justes. L'ambassadeur de son côté ne peut, pour d'autres raisons, faire tout ce qu'il désirerait.

Je vous envoie le tableau des travaux de mission; la guerre, sans nous maltraiter, nous a nui en semant la défiance dans le peuple. Toutes les œuvres possibles de mission sont établies dans ce vicariat : écoles, catéchuménats, hôpitaux, Sainte-Enfance, paroisses, sans compter l'administration ordinaire : les fidèles sont répandus sur un espace très étendu et divisés par petites chrétientés, ce qui rend le travail pénible, long et fatigant, et nous oblige à de grandes dépenses. Il nous faudrait ici, en raison même de notre position, agrandir nos œuvres, car nous ne travaillons pas seulement pour nous, mais pour toutes les missions de Chine. C'est toujours Péking qu'on met en avant comme drapeau de la religion; si Péking est en paix, si les œuvres y prospèrent, on ne manque pas d'en faire par toutes les provinces un argument en faveur de la religion. En effet, presque tous les officiers du gouvernement partent de Péking ou y viennent quelquefois, et ils ne manquent pas de s'informer de ces grandes églises, de ces missionnaires qui les habitent, ils viennent même les visiter; ils ne sont pas toujours amis, mais ces établissements élevés et entretenus sous les yeux de l'Empereur leur

ferment la bouche. Voilà pourquoi si l'on supprimait ici une église, il y aurait retentissement par tout l'empire.

Vous savez, très honoré Père, que Péking compte quatre belles paroisses, chacune a son église, et toutes sont belles. Celle du Pé-tang (église du Nord) a été bâtie par notre cher frère Marty; c'est lui aussi qui a élevé la résidence, c'est lui qui a également construit les églises du Sy-tang (église occidentale, à Péking), de Tien-tsin et de Tching-tin-fou. Ce sont de jolis monuments, qui témoignent de l'habileté et de la piété de ce cher frère. Péking a en outre l'église du Nan-tang, la plus ancienne de toutes; enfin l'église du Toun-tang ou église orientale, que vient de bâtir M. Favier, est un magnifique ouvrage qu'il a enrichi de peintures murales et d'un bel autel en marbre. Cet autel, qui est privilégié, a été consacré le dimanche du patronage de Saint-Joseph, et quatre jolies cloches ont été baptisées le jour de la Sainte-Trinité.

L'église est élevée sous le vocable de Saint-Joseph, parce que la première église, bâtie sur cet emplacement, et qui a été détruite, était dédiée à ce patriarche. Notre église a été bénite par M<sup>r</sup> Delaplace. Il avait une grande dévotion à saint Joseph, et il désirait lui ériger ce sanctuaire, puis mourir. C'est la faveur qui lui fut accordée, car il tomba malade aussitôt après la bénédiction. En l'honneur de saint Joseph, il a établi aussi une petite communauté de filles chinoises, vouées à l'éducation des enfants de leur sexe.

La ville renferme environ 4,000 chrétiens. Nos missions sont divisées en quatre grandes sections, que nous appelons *districts*. Chaque district a l'étendue de la moitié du territoire de la France. Vous voyez qu'il y a du travail; mais chacun se livre avec zèle à celui qui lui est échu, malgré les fatigues très grandes qui l'accompagnent; car il faut franchir de grandes distances, souvent par de mauvais chemins, à travers les montagnes. Ajoutons la rigueur du climat qui, en été, est d'une chaleur accablante, et en hiver d'un froid rigoureux. Ainsi, dans presque toutes ces provinces, en été le thermomètre marque 35 degrés de chaleur, et, en hiver, de 30 à 35 degrés de froid.

Cette année tous les confrères se sont réunis à Péking pour la

retraite annuelle; celle des prêtres séculiers aura lieu vers le jour de l'an chinois, qui sera à la fin de janvier 1886.

Il ne me reste plus, très honoré Père, qu'à vous remercier de votre bienveillance et de votre générosité à notre égard, puisque, malgré l'embarras ou vous jette la diminution des vocations, vous avez bien voulu nous envoyer deux excellents ouvriers.

Veillez agréer notre reconnaissance, recevoir nos vœux pour l'année qui va s'ouvrir, et me croire en particulier, Monsieur et très honoré Père, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère, votre enfant tout dévoué,

† F. TAGLIABUE,

I. p. d. I. M.,

év. de Pompéiopolis, vic. ap. du Tché-ly sept.

---

VICARIAT DU

# TCHÉ-LY OCCIDENTAL

---

*Extrait d'une lettre de M. COURSIÈRES, prêtre de la Mission,  
à M. N., à Paris.*

Construction d'une église en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. —  
Saint Michel et le démon.

Tchin-ting-fou, 2 janvier 1886.

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je me hâte de vous envoyer de mes nouvelles. Je n'ai pas besoin de vous dire combien votre souvenir m'est précieux; je ne saurais oublier mes amis et mes bienfaiteurs.

Voilà près de trois ans qu'on m'envoya dans le plus beau district du vicariat, où nous comptons environ deux mille chrétiens. C'est là que Monseigneur a résolu de construire l'église que j'ai promise à Notre-Dame de Lourdes; elle est destinée à remplacer l'ancienne qui tombe en ruine. On espère commencer les travaux au printemps. Nous n'avons encore pour cela que quinze mille francs, à peu près la moitié de ce qu'il nous faudrait. L'église sera en effet assez vaste, puisqu'elle doit avoir quatre-vingt-quatorze pieds de longueur sur cinquante-deux de largeur. On se contentera pour le moment de faire les murailles et le toit; le reste viendra plus tard, grâce à la protection de Notre-Dame de Lourdes. Nous avons déjà placé, sur le lieu de la construction future, une statue de la grotte, devant laquelle brûle continuellement une lampe, entretenue par douze familles, un mois chacune. Marie immaculée reçoit là beaucoup d'hommages, car il y a un

petit collège et une florissante école de filles tenue par des religieuses chinoises.

Vous voudrez bien, j'espère, nous envoyer pour l'église de Notre-Dame de Lourdes le vitrail de saint Michel, que vous m'avez promis. Votre glorieux patron est très honoré en Chine, surtout par les nouveaux convertis, qui ont toujours une certaine crainte du démon; quand on leur dit que saint Michel a terrassé Lucifer, ils l'invoquent avec confiance et ont recours à sa protection.

Dernièrement, un de nos confrères est allé administrer une bonne chrétienne, qui avait recueilli une jeune fille de treize ans et la préparait au baptême. Lorsque le Saint-Sacrement fut placé sur la table destinée à le recevoir, la petite catéchumène se mit à genoux comme les autres; mais aussitôt elle fut jetée par terre avec de terribles convulsions : ses yeux, ses mains, tout son corps, étaient dans un mouvement perpétuel. On la mit sur son lit, et aussitôt la petite de crier : « Faites partir cet homme ! faites partir cet homme ! » A peine le confrère avait-il quitté la maison, que l'enfant rentrait dans son état naturel; elle n'avait aucune conscience de ce qui venait de se passer.

Je pourrais vous raconter beaucoup d'autres faits de ce genre; celui-là suffit pour expliquer la dévotion des Chinois envers saint Michel.

Veuillez agréer, etc.

COURSIÈRES,

I. p. d. i. M.

---

*Extrait d'une lettre de Mgr SARTHOU, vicaire apostolique du Tché-ly occidental, au frère GÉNIN.*

Nouvelles du vicariat. — Cruelles épreuves.

Tchin-ting-fou, le 12 mars 1886.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Depuis que j'ai foulé ce sol défriché, remué, retourné, engraisé par les sueurs de M<sup>re</sup> Anouilh, que vous appelez si justement un

maître ouvrier, je n'ai pu m'empêcher de joindre votre mémoire à celle de ce vénéré confrère, dont j'ai été appelé à recueillir le magnifique héritage. Je vous remercie de ce que vous avez fait pour mon prédécesseur, et des petits secours que vous nous avez déjà procurés.

Dans ce vicariat, nous ne sommes ni plus pauvres ni plus riches qu'autrefois, puisque nous n'avons aucun revenu, ni aucune dette en ce moment. Nous vivons de l'allocation annuelle qu'on veut bien nous attribuer, et nous nous en contentons, quoiqu'elle soit bien insuffisante; nous ne pouvons bâtir de nouvelles chapelles, et pourtant cent cinquante chrétientés en sont dépourvues. Nous employons notre mince superflu à réparer les anciennes. Mes successeurs, qui seront peut-être plus favorisés de la fortune, feront ce que je ne puis faire moi-même.

Mes débuts ici ont été bien pénibles : je ne pouvais être mieux traité que les nouveaux vicaires apostoliques dernièrement nommés. NN. SS. Rouger et Reynaud ont senti bien vite la pesanteur de leur croix : moi aussi j'ai eu mes jours de pénibles angoisses. A peine arrivé à Tchin-ting-fou, j'ai été frappé terriblement dans ma double petite famille de missionnaires et de Filles de la charité : sur sept Filles de la charité européennes, sept ont été atteintes de la fièvre typhoïde, qui a régné cette année en ces parages; trois ont succombé; ma sœur Guerlain, supérieure, a été conservée par la protection de Notre-Dame de Lourdes. Chez nous, nous avons perdu un saint, M. Erdely, et un bien digne prêtre indigène. — MM. Waelen Alexandre et Ramond Raymond ont failli aussi nous dire un éternel adieu. Bref, en quelques mois, nous avons vu cinq tombes s'entr'ouvrir; onze personnes avaient été menacées. Le noviciat à ma vocation épiscopale a été rude, comme vous voyez.

Adieu, mon bien cher frère, priez bien pour nous, s'il vous plaît, et continuez d'aimer le Tché-ly occidental.

Veuillez me croire, etc.

† J.-B. SARTHOU,

I. p. d. I. M.,

év. de Myriophite, vic. ap. du Tché-ly occidental.

# VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

---

*Lettre de Mgr REYNAUD, vicaire apostolique,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Station de Kin-tchou. — Villages chrétiens dans les environs.

Kin-tchou, le 21 décembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Le 28 octobre, je quittais Ning-po, comptant bien n'y revenir qu'après avoir fait le tour complet de la province. La réalisation de ce plan demandait au moins trois mois, et encore je n'aurais pu voir que superficiellement nos principales résidences, je veux dire stations. Mais dès le commencement ont surgi des difficultés qui m'ont conduit directement à *Kin-tchou*, en compagnie de M. Poug et de M. Bret. Le voyage, qui s'est fait dans de très bonnes conditions, a duré onze jours, pendant lesquels nous avons parcouru un espace d'à peu près cent dix lieues, toujours en barque, sans pouvoir dire la sainte messe, etc. Chaque année, les missionnaires de *Kin-tchou* doivent faire deux fois ce trajet pour venir à Ning-po vaquer aux exercices de la retraite, et ils n'ont pas toujours le bonheur de marcher aussi vite. Parfois leur voyage dure une vingtaine de jours. C'est un grave inconvénient qui entraîne comme conséquence la perte d'un mois passé en route, sans avoir la consolation de célébrer la sainte messe. Ajoutez les huit jours de retraite et le temps qu'il faut passer à Ning-po pour traiter différentes affaires avec le vicaire apostolique, et vous arriverez à une absence d'un mois et demi, *ad minimum*, pour ne pas dire deux mois. Pendant ce temps, le missionnaire resté à *Kir-*

*tchou* est seul, sans confession, sans conseil et à une distance de soixante lieues (neuf jours de voyage à peu près) de *Hang-tchou*, qui est la résidence la plus rapprochée. Qu'une maison régulièrement établie serait bien placée là ! Elle couperait court à tous les inconvénients que je viens de signaler ; car les confrères y feraient la retraite en commun, ne resteraient jamais longtemps seuls, et trouveraient un travail plus que suffisant pour trois. A ce sujet, permettez-moi, Monsieur et très honoré Père, d'entrer dans quelques détails qui vous feront connaître un peu ce district.

1<sup>o</sup> La résidence ordinaire est dans la ville même de *Kin-tchou*. Elle se trouve ainsi plus à portée des chrétiens qui viennent faire le commerce en ville, ou chercher le missionnaire pour administrer l'extrême-onction. Cette position donne aussi plus de relief et d'autorité à notre sainte religion, aux yeux du peuple, et facilite les rapports avec les mandarins, quand nous avons des affaires à traiter avec eux. Le local que nous occupons est tout à fait insuffisant sous tous les rapports. C'est pourquoi M<sup>sr</sup> Guierry avait acheté un autre emplacement plus vaste et mieux conditionné. Nous l'avons déjà payé, et cependant il nous a été impossible jusqu'aujourd'hui de l'occuper. Je suis venu à *Kin-tchou* pour le revendiquer ; depuis quinze jours environ, je bataille avec les autorités, espérant bien qu'on nous rendra l'argent ou les maisons. En ville, nous avons une école, une soixantaine de chrétiens et quelques catéchumènes.

2<sup>o</sup> Nos œuvres et nos espérances sont surtout à la campagne, où nous comptons de jolies petites chrétientés, entièrement séparées des païens. Elles forment des villages plus ou moins éloignés. Le principal et le plus rapproché est *Má-pong*, situé à vingt et quelques *lys* de la ville. Un peu plus loin, à une distance de quelques kilomètres, sont encore d'autres villages moins importants, mais aussi tous chrétiens. Les champs et les montagnes du voisinage leur appartiennent. La population se multiplie rapidement ; le bon Dieu se plaît à les dédommager des persécutions précédentes et récompense sensiblement leur ferveur ; car tandis que les païens des environs s'appauvrissent de jour en jour, nos bons néophytes achètent des rizières et bâtissent des maisons. L'église est vaste, mais bien simple. C'est une grande remise où,



en moyenne, trois à quatre cents chrétiens entendent la messe chaque dimanche. Elle ne suffit plus pour le nombre, qui augmente chaque année. Cette chrétienté est vraiment intéressante et d'une ferveur exemplaire. Nous avons là des néophytes qui, tous les jours, font leur méditation, récitent l'office de la sainte Vierge, etc. Les jours ordinaires, quand ils ont le bonheur de posséder un prêtre, ils sont cent cinquante à deux cents à la messe, et tous les jours ils montreraient la même assiduité s'ils pouvaient se procurer cette consolation. Ils demandent avec instance qu'on leur donne un missionnaire; ils se chargent de pourvoir à son entretien. Ils méritent cette faveur. Presque tous appartiennent à quelque confrérie, et comprennent bien la religion; ils n'ont pas de difficulté avec les païens, qui les craignent à dix lieues à la ronde, car ils sont tous boxeurs et bons boxeurs. S'il surgit quelque mésintelligence parmi eux, ils s'adressent au missionnaire qui tient conseil avec les catéchistes, et tout s'arrange à l'amiable. Les prières du matin et du soir, le chapelet, etc., se récitent en commun et dans l'église. Il y a deux écoles de garçons, une de filles et un orphelinat de la Sainte-Enfance, qui compte environ soixante enfants, sans parler d'une centaine qui sont encore en nourrice. En moyenne, il faudrait quatre ou cinq catéchismes par semaine. Un missionnaire aurait plus de besogne qu'il ne pourrait en faire.

Plus loin, au milieu des montagnes, à une distance de sept lieues de Kin-tchou, se trouvent deux autres petits villages chrétiens, moins riches, moins nombreux, mais non moins fervents. Tous ont une petite chapelle, où il faudrait dire la messe au moins une fois par mois. Ils n'ont pas d'écoles, quoiqu'ils en aient un grand besoin.

Je ne parle pas des familles chrétiennes, isolées dans différentes localités, au milieu des païens, et qu'il faudrait aussi visiter de temps en temps.

3° *Kiang-sain*. C'est une nouvelle chrétienté, qui compte à peine cinq ans d'existence, et où déjà nous avons baptisé plus de cent adultes. Elle est située près des frontières du *Kiang-si* oriental, à quinze lieues de Kin-tchou, ce qui n'empêche pas bon nombre de ces intrépides néophytes de venir passer ici nos grandes

fêtes. Plusieurs ont confessé la foi devant les tribunaux. Leur courage est fortement trempé. Ils ne connaissent pas de respect humain, et quand il s'agit de la religion, il leur en coûterait peu de mourir. Leur zèle est même un peu trop ardent; la vue des pagodes les exaspère, et ils jouent plus d'un mauvais tour à ces idoles de terre et de bois. Impossible de les contenir, même par des menaces et des punitions. Les femmes surtout ne peuvent résister à la tentation de tourner en dérision et d'insulter ces vilains *Pou-na*. *Indè iræ* de la part des païens, qui les poursuivent, les prennent, les battent, les livrent aux tribunaux. De là aussi, bien des difficultés pour le missionnaire, qui doit tout arranger. Cependant, ce ne sont pas toujours les chrétiens qui commencent. Le démon, furieux des progrès de la religion qui envahit son empire, se débat pour ne pas céder le terrain, et suscite aux chrétiens mille tracasseries pour les décourager. Mais peu à peu la croix triomphe, le nombre des catéchumènes augmente et la paix se rétablit. Ainsi en est-il partout des nouvelles chrétientés; on les enfante dans la douleur et le sôuffle des persécutions vient toujours en troubler les commencements. Ainsi en est-il surtout au *Kiang-sain*, où les habitants sont d'un caractère résolu et audacieux, qui ne connaît guère les tempéraments d'un juste milieu. Pour nous, il y a là des avantages et des inconvénients : des avantages, car les néophytes sont fermes dans la foi dès qu'ils l'ont embrassée, et persévèrent malgré les railleries et les mauvais traitements des païens; des inconvénients, à cause des tracasseries que provoquent et entraînent de telles dispositions.

En somme, le *Kiang-sain* est un pays d'espérance pour notre sainte religion; mais il faudrait un missionnaire pour former et surveiller les néophytes et diriger le mouvement des catéchumènes. Le nombre des chrétiens serait bien vite triplé, à cause de leur ardeur à propager la foi. La Sainte-Enfance y a un berceau qui compte plus de soixante-dix orphelines en nourrice. Cette œuvre demanderait aussi la présence d'un prêtre, pour obvier à bien des inconvénients et des dangers.

4° *Catéchumènes*. Il s'en présente un peu partout, en assez bon nombre, et dans des endroits très éloignés. Puis, ils disparaissent,

parce que personne n'est là pour les former et les instruire. Cette première occasion étant passée, il est difficile d'en trouver une autre favorable. Ces pauvres gens, après avoir fait quelques efforts pour embrasser le christianisme, retournent au paganisme et meurent dans les ténèbres de l'idolâtrie. Pour avoir des catéchumènes, il ne faut pas les attendre chez nous, mais aller les chercher chez eux. Quand nous sera-t-il donné de le faire aussi bien que nous le désirons ?

Veillez agréer les sentiments d'affectueuse vénération dans lesquels je suis heureux d'être pour la vie,

Monsieur et très honoré Père,

Votre tout dévoué et obéissant enfant,

† P.-M. REYNAUD,

Ev. de Fussulan, vic. ap. I. p. C. M.

---

VICARIAT DU

# KIANG-SI ORIENTAL

---

*Lettre de Mgr CASIMIR VIC, nommé vicaire apostolique du  
Kiang-si oriental, au frère GÉNIN, à Paris.*

Malheurs causés par les inondations. — Besoins extrêmes.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

San-kiao, le 19 juillet 1885.

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Bien des sentiments agitent notre cœur en ce beau jour! Ce sont surtout des sentiments de reconnaissance envers Notre-Seigneur, qui par l'organe de son auguste vicaire, Sa Sainteté Léon XIII, a ajouté à notre bienheureux Père un dernier rayon de gloire, en le déclarant Patron universel des associations et œuvres de charité de l'Église catholique. De tout cœur nous prenons part, aujourd'hui, aux fêtes qui se célèbrent dans le monde entier, et d'une manière plus solennelle en France et à la maison Mère, en l'honneur de saint Vincent. Les chers enfants de la Chine sont, sous bien des rapports, les plus délaissés, les plus éprouvés, mais je crois pouvoir assurer qu'ils ne lui sont pas les moins dévoués. Les circonstances présentes accroissent la ferveur de notre gratitude pour la protection exceptionnelle dont nous avons été l'objet pendant tout le temps qu'a duré la guerre gallo-chinoise.

Le bon Dieu n'a pas oublié les trois pauvres missionnaires, M. Tamet, un excellent confrère indigène et votre serviteur, quasi perdus dans ce vaste district de quatre grands départements. Nous avons des encouragements, des fruits de salut, des consolations, des espérances; mais les épreuves ne nous manquent pas.

Il existe à Lin-kiang, chef-lieu de département, à douze lieues d'ici, deux chrétientés fort intéressantes, l'une dans la ville, l'autre à une lieue de distance. La plupart de ces chrétiens sont anciens ; riches des dons de la foi ils ne sont pas dépourvus des biens de ce monde. Mais, plusieurs familles des plus aisées étant allées faire le commerce dans la province du Si-tchouen s'y sont définitivement fixées. D'autres ont eu des revers de différentes manières ; quelques-unes ont perdu de bonne heure l'unique soutien d'une nombreuse famille. Le malheur qui vient de frapper ces chrétiens en a réduit un grand nombre à la mendicité.

Le village de Tcheou-chang, chrétien aux deux tiers, est situé dans une plaine très peu élevée au-dessus du niveau ordinaire des eaux, entre le fleuve Kang-hô, qui descend de Ki-ngam-si méridional, et le fleuve Yu-hô, qui, du pied des hautes montagnes du Hou-nan, se précipite avec impétuosité dans les plaines de Lin-kiang. Au printemps dernier les pluies ont été plus abondantes que d'ordinaire. Déjà bon nombre de rizières étaient inondées ; déjà, en plusieurs endroits, on avait semé jusqu'à trois fois et sans aucun résultat ; fleuves, ravins, étangs, tout coulait à pleins bords, lorsque vers la mi-juin une pluie incessante, torrentielle de plusieurs jours a démesurément grossi les deux fleuves. Les digues ont été rompues, les eaux gagnant le large ont rapidement couvert la plaine et inondé grand nombre de villages le long des deux fleuves. A Tcheou-chang, en l'espace de quelques heures, les eaux s'élevaient au milieu du village, à dix pieds de hauteur. Toute la plaine n'était plus qu'un immense lac. Ici et là beaucoup de maisons ont été détruites. Quelques-unes, dont les quatre murs extérieurs n'étaient autres que de simples cloisons en planches, flottaient sur l'eau emportées par le courant. Il me serait impossible d'évaluer, même approximativement, le nombre des morts ; il a été certainement considérable. Le mandarin de la ville de Lin-kiang a paru sur les murs de la cité, et a gémi sur le malheur de son peuple. « Pauvre peuple, s'est-il écrié ! Le ciel ait pitié de mon peuple !... »

Les oranges, dont la qualité exquise est particulière à la région et en est une des richesses, manquent complètement ; les

jeunes orangers sont morts, et les plus vigoureux ont perdu les feuilles et les fruits.

La Mission possède à Tchéou-chang une vieille mesure, qui a jadis servi de résidence, et même de séminaire, au moins pendant quelques mois. Elle a une sorte d'étage, inhabitable et inhabité. Notre confrère M. Yen, de passage en ces tristes journées dans ces lieux, a été heureux de s'y réfugier cette fois. Il y a passé deux jours, sans presque pouvoir remuer ni la tête, ni les pieds. Enfin, le troisième jour, deux cathéchistes de la ville ont fait, en barque, une grosse lieue pour venir l'inviter. Au bout de huit jours seulement ce cher confrère a pu se rendre à la résidence du district. Sa présence à Lin-kiang a un peu rassuré nos pauvres chrétiens.

Le département de la capitale, où aboutissent toutes les eaux de la province, a dû éprouver des ravages non moins considérables. Nous avons par là plus de vingt chrétientés de néophytes, très intéressantes et de bonne espérance. Nous n'avons pas encore des nouvelles bien précises sur les dégâts causés par la crue des eaux, mais, d'après le peu que nous en savons, beaucoup de localités ont subi des pertes irréparables. Combien de familles chrétiennes vont être réduites à la misère ! Nous avons donc à déplorer une calamité en tout semblable à celle qui affligeait, il y a trois ou quatre ans, le Kiang-si méridional, et que vous a décrite M<sup>re</sup> Rouger. Que dire, que faire, en présence d'un si navrant spectacle ! Nous avons les regards tournés vers le ciel, vers saint Vincent ; nous prions, nous avons les mains tendues vers vous, mon très cher Frère, vers tant d'âmes généreuses de France, qui aiment à venir au secours des Missionnaires ; nous supplions, nous sollicitons !

1. Il faut d'abord donner du riz à un grand nombre de familles chrétiennes, leur procurer les outils les plus nécessaires, pour les mettre en état de reprendre au plus tôt la culture de leurs champs.

2. Les eaux ayant mis les deux pauvres maisons que nous avons à Lin-kiang hors d'état d'être réparées, il devient urgent d'y bâtir à la place deux chapelles, l'une dans la ville, et l'autre à Tchiou-chang. Les seules fondations coûteront deux fois plus

que le reste ; car, pour se mettre en garde contre les inondations, il faudra exhausser le terrain de trois à quatre mètres.

3. Tous nos chrétiens de la capitale n'avaient pour prier qu'un local fort malpropre et insuffisant. Il fallait y bâtir deux ou trois chapelles et presque autant d'oratoires qu'il y a de chrétientés. L'inondation n'aura guère pu y créer, sous ce rapport, de nouvelles nécessités, mais elle aura rendu les besoins actuels plus pressants.

4. Si nos ressources nous permettaient d'étendre nos largesses à bon nombre de malheureux païens, que d'âmes n'attirerions-nous pas à Dieu ! Dans la mesure du possible, c'est notre devoir. N'avons-nous pas à craindre que beaucoup se perdent par notre faute ?

5. Les derniers événements auront donné, tout porte à l'espérer, une grande impulsion à nos œuvres. Peut-être le moment sera-t-il enfin venu, où il nous sera permis de nous établir à la capitale de notre province. Dans ce cas, ce n'est plus une chapelle ni une église quelconque, mais une vraie cathédrale qu'il s'agira de bâtir, avec toutes ses dépendances, et un établissement, où nous puissions grouper un ensemble d'œuvres qui montrent à toute la province ce qu'est la charité chrétienne.

En voilà bien assez, mon très cher frère, beaucoup trop sans doute. Mais, dans l'extrême nécessité, quand la vie est en danger, comment ne pas crier *au secours* ? N'oubliez pas, devant Dieu et devant les hommes, les pauvres inondés de Lin-kiang et de Nan-tchang. Notre-Seigneur sera lui-même votre récompense, parce que vous aurez soulagé ses membres affligés. Nos chers confrères qui travaillent dans ce district ne manqueront pas, soyez-en convaincu, de lui demander au saint autel cette grâce, pour vous et pour tous leurs autres bienfaiteurs !

Recevez mes remerciements anticipés pour tout ce que vous ferez pour nous, et croyez-moi en particulier,

Votre bien affectionné en Jésus, Marie et saint Vincent,

CASIMIR VIC,

Ev. de Metellopolis, vic. ap. I. p. d. l. M.

---

*Lettre de M. DAUVERCHAIN, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Sacre de M<sup>re</sup> Casimir Vic; nombreuse et édifiante réunion de Missionnaires.

Fou-tcheou, le 1<sup>er</sup> février 1886.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Après toutes les sollicitudes que nos missions de Chine vous ont causées en ces dernières années, vous apprendrez avec consolation que le sacre de M<sup>re</sup> Vic vient d'avoir lieu avec toute la solennité possible dans nos églises naissantes.

M<sup>re</sup> Delaplace, de si douce mémoire, nous racontait jadis à Paris, aux études, *les splendeurs* de son sacre. C'était aux beaux temps de la persécution, 25 juillet 1852 : on s'était bien gardé de sonner les cloches pour appeler les chrétiens ; on n'avait pas fait venir de loin des évêques assistants, et comme le très honoré Père général ne pouvait alors songer à envoyer le bâton pastoral au nouvel élu, on en confectionna un en bois, qu'on orna de papier doré ; pour la mitre, on en imagina une de même style, et le sacre fut économique au suprême degré. Il fut valide néanmoins et fécond en bénédictions. Le Kiang-si fut le premier à en recueillir les fruits de salut ; mais bientôt il dut céder son vaillant vicaire apostolique au Tché-kiang, qui à son tour le donna à Péking.

Que les temps sont changés ! Cette fois on a eu le temps et la facilité d'inviter les voisins. M. Meugniot seul a manqué à la réunion : c'eût été pour lui une absence d'un mois pour le moins, et c'était trop. Mais M<sup>re</sup> Rouger s'est mis en route des frontières de la province de Canton le 29 décembre, et M<sup>re</sup> Reynaud de son côté, un peu plus tard, pour arriver presque ensemble, trois jours avant le sacre ; votre serviteur, parti de Kiou-kiang le 11, avait rejoint en route la barque de M<sup>re</sup> Rouger.

M<sup>re</sup> Bray avait aussi réuni, autant que le permettaient les besoins des chrétiens, les confrères et les prêtres de son vicariat pour préparer, par les exercices de la retraite, les grands actes de



la division du vicariat et du sacre du nouveau vicaire apostolique.

A la clôture de la retraite, le 21, fête de Sainte-Agnès, Monseigneur fit donner lecture du Bref pontifical, proclama la division et annonça la répartition du personnel. C'est donc à partir de ce moment que je suis devenu le missionnaire de M<sup>re</sup> Vic.

Le dimanche, 24, jour du sacre, fut un jour bien solennel pour cette jeune église de Fou-tchéou. Celui qu'on se plaît à appeler le premier chrétien de ce district était là avec ses cheveux blancs; et celui qui en a été l'apôtre pendant plus de quarante ans, le cher et vénérable M. Anot, a pu voir de ses yeux le couronnement de ses travaux apostoliques. Dans ce département où il a baptisé le premier des chrétiens actuels, il en compte maintenant près de quatre mille, et dans cette chapelle qu'il a bâtie au milieu de toutes sortes de difficultés, il a vu trois vicaires apostoliques réunis pour consacrer en toute liberté et solennité un vicaire apostolique désormais reconnu nécessaire pour les quatre départements de l'Est, où s'est le plus dépensée l'activité de notre cher vétéran.

Tous les confrères aussi ont vivement senti ce que ce jour avait de beau et de consolant pour la petite Compagnie: les quatre vicaires apostoliques appartenaient tous à la Congrégation et ils n'étaient entourés que de confrères et de quelques prêtres séculiers du vicariat qui partagent notre vie de famille.

Ces cérémonies du 24 janvier étaient trop belles pour n'avoir pas un lendemain, d'autant plus que ce lendemain était une fête de la Congrégation; aussi on l'avait réservé pour fêter M<sup>re</sup> Bray à l'occasion de sa soixantaine d'âge, époque si solennelle dans le midi de la Chine. D'ailleurs M<sup>re</sup> de Légion, en intronisant M<sup>re</sup> Vic à Fou-tchéou, avait paru se détrôner lui-même, et MM. les vicaires apostoliques du Kiang-si méridional et du Kiang-si oriental voulurent relever l'honneur de celui que les séminaristes, dans leur compliment, avaient déjà appelé agréablement Métropolitain (M<sup>re</sup> Bray conserve dans sa circonscription la capitale provinciale du Kiang-si); Monseigneur voulut bien se rendre à leurs désirs et officier pontificalement en la fête de la Conversion de Saint-Paul. Les cérémonies se firent très

solennellement; aussi a-t-on pu dire que c'est le *nec plus ultra* des solennités qu'ait jamais vues cette église de Fou-tchéou.

J'ajouterais volontiers, quoiqu'avec un certain sentiment de tristesse, qu'elle ne pourra les revoir de longtemps. La division du personnel ne permettra plus d'y grouper autant de prêtres et de confrères, et d'autre part nos rangs s'éclaircissent quasi d'année en année: la mort de MM. Moloney, Bossu, Sassi, Symphorien Tcheng et Pierre Yeou, et la maladie de M. Chasle, rendent cette région plus pauvre en missionnaires qu'elle ne l'était quand j'y parvins en 1879.

M<sup>re</sup> Bray, se sentant désormais déchargé d'une grande partie de son fardeau administratif, se prépare, malgré ses soixante ans, à aller missionner auprès des chrétiens comme un simple et jeune confrère. Espérons que le froid et les intempéries dont la saison n'est pas parcimonieuse ne viendront pas mettre obstacle à son zèle.

M<sup>re</sup> Vic a conservé jusqu'à présent l'enseignement de nos grands séminaristes, et quand Sa Grandeur de Métellopolis me le cèdera, ce sera aussi pour aller faire mission en quelques-uns de ces endroits trop nombreux où les Missionnaires n'auront pas le temps d'aller cette année.

Que Dieu daigne avoir pitié de ces pauvres chrétiens, si faibles et si tentés, qui auraient besoin d'être perpétuellement dirigés et soutenus par le prêtre!

J'ai pensé vous faire plaisir, très honoré Père, en vous envoyant ces quelques détails. Veuillez y voir une nouvelle marque des sentiments de filiale reconnaissance et de respectueux attachement dans lesquels je vis toujours, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble enfant,

F. DAUVERCHAIN,

I. p. d. I. M.

---

VICARIAT DU

# KIANG-SI MÉRIDIONAL

---

*Extraits de plusieurs lettres de Mgr ROUGER, évêque de  
Cissame, vicaire apostolique.*

Nouvelles persécutions. — Guérison attribuée à l'intercession du Vénérable  
J.-G. Perboyre. — Mort de M. Laurent Yuen, missionnaire.

Ki-ngan, 10 juillet 1885.

En ces temps de calamité, nous avons grandement besoin du secours de vos prières. Ici des ruines, encore des ruines, toujours des ruines chez nos pauvres catéchumènes ; par conséquent toujours des larmes à essuyer, toujours des misères à soulager ! Cette semaine, on nous a pillé un village de nouveaux convertis ; on a démoli l'oratoire et horriblement endommagé les maisons des familles les plus ferventes. Oh ! que de *crève-cœur* de toutes sortes ! Que notre divin Sauveur, le seul vrai consolateur des âmes affligées, daigne par sa grâce soutenir le courage de ceux qui persévèrent, et ouvrir au repentir le cœur de ceux que la peur a fait regarder en arrière !

On m'avait dit que la paix était signée entre la France et la Chine, et je m'imaginais que de nouvelles persécutions ne viendraient pas si vite aggraver nos malheurs ; je me trompais ; la malice du démon, cet ennemi de tout bien, a soulevé contre le *Pusillus grex* une foule de lettrés de l'arrondissement de Yun-sin. Ils en ont chassé notre jeune confrère, M. Lieou, après lui avoir tout enlevé, vases sacrés, ornements, habits, couvertures, livres, etc. Prions, afin que ces épreuves tournent à la gloire du bon Dieu et au salut de ces pauvres gens, restés sans pasteur et sans défense.

Ki-ngan, 28 août 1885.

L'état de souffrance où je me trouve ne me permet que de vous dire un simple bonjour, tout cordial et tout fraternel.

Nous avons reçu les cloches pour Notre-Dame-des-Victoires de Ki-ngan. La bénédiction solennelle en a été faite le 16 juillet en présence d'une assistance nombreuse, prêtres, séminaristes, collégiens, chrétiens et même païens du voisinage. J'ai prêché sur le *vox Domini* et j'ai expliqué ce que dit le son des cloches aux enfants de la Sainte-Église. Depuis nous sonnons régulièrement l'*Angelus* trois fois par jour.

Le 19 juillet, nous avons fêté de notre mieux le nouveau titre de gloire décerné à saint Vincent, patron des œuvres de charité. La fête avait été précédée d'un *Triduum* solennel. Le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, il y a eu première communion, confirmation. Je me suis trainé comme j'ai pu à l'église. J'ai parlé à l'assistance, mais pendant toute l'octave, j'ai dû garder le lit. N'oubliez pas, je vous prie, la recommandation que je vous ai faite. Nous avons à bâtir une maison, une chapelle et des écoles ; il nous faut pour cela une somme assez importante.

Kan-tchou-fou, 31 octobre 1885.

Au milieu de nos épreuves, le bon Dieu, pour soutenir notre courage, a bien voulu de temps en temps nous faire part de ses consolations. Nous n'avons pas été obligés, comme dans d'autres provinces, d'abandonner tout à fait le poste. Lorsqu'on nous a chassés d'un district, nous sommes passés dans un autre ; lorsqu'on a pillé ou même démoli nos oratoires des villages, nous avons pu nous retirer à la résidence centrale. Nous avons organisé un oratoire intérieur, dédié à notre bienheureux Père saint Vincent. C'est là que nous conservons le Saint-Sacrement, consolation que nous n'avions jamais eue depuis la création du vicariat.

Nous avons développé et perfectionné notre imprimerie chinoise, et nous sommes à même de fournir à peu près tous les livres nécessaires à nos catéchumènes, à nos écoliers, à nos chrétiens de tout âge, à nos retraitants, et encore aux païens de bonne volonté.

Tout récemment, c'est-à-dire le 11 septembre, quarante-cinquième anniversaire du martyre de notre Vénérable Gabriel Perboyre, j'ai été personnellement l'objet d'une protection toute

spéciale, que chacun ici regarde comme un miracle. Depuis plus de quinze mois, à la suite des mauvais traitements que j'avais reçus pendant la persécution de *Long-aquins*, j'avais contracté des infirmités dont aucun médecin, ni aucun remède n'avaient pu me guérir. J'allais de mal en pis, surtout depuis la fête de l'Assomption. L'estomac de plus en plus débilité ne voulait plus rien digérer ; les entrailles étaient tellement endolories qu'il n'y avait plus de repos possible. La tête me tournait, les jambes refusaient de me porter ; bref, on se demandait si la mort n'allait pas s'ensuivre. Le 3 septembre, tous de concert, nous commençâmes une neuvaine en l'honneur du Vénérable. Je cessai de voir le médecin et de prendre aucune médecine ; un autel fut promis au Vénérable pour les fêtes de sa Béatification. Or, le 11 septembre, juste à la fin de la neuvaine, guérison parfaite. Dès le lendemain, je m'embarquai pour reprendre mes courses apostoliques. Gloire à Dieu et trois fois merci à notre Vénérable !

Kan-tchou, 18 octobre 1885.

Notre cher confrère, M. Yuen, qui par son âge et son expérience était si utile dans ces missions du Midi, est mort le 13 du courant. Nous l'avons enterré le plus solennellement possible, avec le concours d'un grand nombre de chrétiens, qui, comme nous, l'estimaient et l'aimaient beaucoup, à cause de son zèle, de sa charité et de sa vie irréprochable. Les païens du voisinage, à qui la Mission rend souvent de petits services en donnant gratuitement des médecines meilleures que celles des pharmaciens ordinaires, sont aussi venus nous offrir leurs condoléances et ont accompagné le cher défunt jusqu'au cimetière.

Grâce à Dieu et à notre très honoré Père, nous avons maintenant un jeune confrère, M. Festa ; il nous était bien nécessaire. C'est pour moi une peine très sensible de voir que, chaque année, il reste des chrétiennetés où le prêtre n'a pu se rendre, et où par conséquent les sacrements n'ont point été administrés. Il meurt chaque année des catéchumènes qui n'ont pu obtenir la grâce du saint baptême ; il meurt plus souvent encore des fidèles sans aucune des consolations de notre sainte religion. Et puis, sans prêtre, la foi des vieux chrétiens diminue, l'élan des nouveaux

convertis se refroidit, et les païens, d'abord assez bien disposés, persévèrent dans toutes les pratiques superstitieuses de leur antique idolâtrie. Dans quelques-uns de nos districts, deux ou trois prêtres à poste fixe feraient le même bien qu'à Ki-ngan même. Mais hélas! nous ne faisons, pour ainsi dire, que courir, sans pouvoir nous arrêter suffisamment dans le même endroit et sans pouvoir rien consolider de ce que nous avons fait. Après nous, le diable passe à son tour, et il a beau jeu pour amonceler des ruines, avant que nous puissions revenir au secours!

Rome nous presse de diviser nos vicariats en districts, à la tête desquels nous placions nos missionnaires les plus expérimentés. Je voudrais partager le mien en cinq parties à peu près égales; mais je ne puis pour le moment exécuter ce projet.

† ADRIEN ROUGER,

I. p. d. l. M., év. de Cissame, vic. ap.

---

*Rapport de Mgr ROUGER, vicaire apostolique du Kiang-si méridional, à MM. les Membres des Conseils centraux de la Propagation de la foi, Paris et Lyon.*

Épreuves de ce vicariat apostolique : persécutions et fléaux.

De Han-tchou-fou, le 30 octobre 1885.

MESSIEURS,

Permettez que je vous adresse quelques notes sur le vicariat dont je suis chargé, et que, par votre entremise, je mette sous les yeux de vos chers associés le tableau de nos récentes épreuves. Chacun, à cette vue, sera excité à prier pour nous avec un redoublement de ferveur.

Au Kiang-si méridional, l'année 1884-1885 n'a été pour ainsi dire qu'une suite continuelle de misères en tout genre. Quoique nous soyons à une certaine distance des événements qui ont coûté si cher aux provinces voisines de la nôtre, nous avons rudement ressenti le contre-coup des désastres sans nom, dont on n'aura pas manqué de vous transmettre tous les détails.

Bruits de guerre contre la France; allées et venues de soldats

indisciplinés; soulèvement des ennemis du nom chrétien contre les adorateurs du vrai Dieu; vexations dissimulées; persécutions ouvertes; pillage d'un grand nombre de familles; emprisonnement, tortures, exil de plusieurs néophytes; destruction de maisons et d'oratoires; expulsion de quelques prêtres indigènes; voies de fait, outrages presque mortels contre la personne de l'évêque lui-même: voilà en raccourci l'histoire de nos malheurs, que j'aurais depuis longtemps portés à votre connaissance, si pendant quinze mois je n'en avais été empêché par les infirmités contractées à la suite de mauvais traitements, dont j'ai failli être victime avec un de mes prêtres chinois.

Calculez maintenant les tristes conséquences de tant de calamités! Que d'œuvres entravées et détruites! que de chrétientés délaissées! que d'infirmes morts sans sacrements! que de pauvres catéchumènes, encore trop débiles dans la foi, tout à coup privés de l'appui de leurs pasteurs, laissés en butte à la malice du démon et de ses suppôts! Plusieurs sont malheureusement retournés en arrière, ou du moins, pour se soustraire à la fureur de leurs persécutions, ont cessé toute pratique extérieure de religion; ils attendent avec anxiété le retour des Pères spirituels qui les avaient désabusés de l'erreur, mais dont l'absence trop prolongée achèvera peut-être de leur faire perdre courage. A défaut de prêtres, hélas! bien trop rares en ces vastes missions, que Notre-Seigneur daigne être lui-même le consolateur de tant d'affligés!

Les éléments eux-mêmes ont semblé vouloir se joindre aux hommes pour bouleverser ce pauvre vicariat. Sur les rivières, des ouragans, plusieurs fois répétés, ont submergé quantité de barques, avec marchandises, matelots et passagers. Sur terre, les toits des maisons étaient emportés, et les arbres, même les plus gros, étaient déracinés ou brisés. Un de mes missionnaires, du département de Nan-ngnan-fou, n'a échappé à la mort que par une protection toute spéciale de la bonne Providence. L'oratoire du village où il donnait une mission n'a pu résister à la violence des vents, et a été renversé juste au moment où il venait d'en sortir pour se rendre compte du bruit épouvantable que causait la tempête, et qui ne lui permettait plus de con-

tinuer son office. Deux minutes plus tard, il était enseveli sous les ruines de l'édifice.

Après les typhons, des pluies torrentielles et prolongées ont amené des inondations extraordinaires. Les plaines se sont changées en de véritables lacs, et les maisons, recouvertes par les eaux, pendant une semaine entière, ont été pourries sur pied. Des fermes, des villages, des marchés ont été emportés par les torrents. Dans le département de Ki-ngan, non loin de notre résidence principale, soixante-dix personnes de la même localité ont été ensevelies sous les eaux, avec les décombres de leurs maisons. Le missionnaire de Kan-tchou parle de plus de deux cents personnes qui ont disparu de la même façon. Pour comble de malheur, les inondations ont été suivies de maladies épidémiques. Sans parler de la peste sur les bestiaux, une espèce de choléra, pendant les mois de juin, juillet et août, c'est-à-dire pendant les plus grandes chaleurs de l'été dernier, a fait des victimes sans nombre, peut-être encore plus parmi les enfants que parmi les grandes personnes. La mortalité, à Ki-ngan même, et dans les campagnes environnantes, a été terrible; on peut dire qu'elle est venue jusqu'aux portes de nos établissements, puisque la maison la plus rapprochée de notre église a compté trois ou quatre décès en très peu de jours; mais, par la grâce de Dieu, tout notre personnel a été préservé. Au Collège, au Petit-Séminaire, chez nos cultivateurs, nos maçons, nos charpentiers, personne, que je sache, n'a ressenti les atteintes de la maladie. Nos pauvres Chinois se nourrissent mal; ils n'ont pas de vigueur; ils n'ont pas non plus de remèdes efficaces; et puis ils sont d'une insouciance ineffable, et ne prennent aucune précaution d'hygiène. A mon avis, un peu plus de propreté dans les rues et dans les maisons aiderait, en pareilles circonstances, à sauver beaucoup de gens. Mais, ici, qui pense à la propreté? qui pense au bon air de la cité? qui pense au bien-être du pauvre peuple?

Inutile d'ajouter qu'en ces temps difficiles, tous, persécutés, prisonniers, exilés, inondés et infirmes, tournent les yeux du côté de la mission catholique, et demandent l'aumône au vicaire apostolique. Aussi je ne saurais vous dire, Messieurs, combien d'infortunés, surtout depuis deux ans, ont partagé notre toit, no-



tre argent, notre riz, nos couvertures et nos habits. Il n'est pas rare que nous soyons obligés de nous occuper même de ceux qui sont morts, et d'acheter des cercueils, un emplacement pour sépulture, sans parler de bien d'autres frais d'enterrement. Enfin, par-dessus le marché, nous avons encore fourni des bestiaux, des instruments de labourage, un logis passable à plusieurs familles, qui autrement n'auraient pu gagner leur vie; d'où il est manifeste que l'évêque ici est bien le Père et le refuge de tous les malheureux, et qu'il a continuellement l'occasion d'accomplir la promesse qu'il a faite au jour de son sacre : « *Vis pauperibus, et peregrinis, omnibusque indigentibus esse propter nomen Domini, affabilis et misericors? Volo.* — Voulez-vous, pour le nom du Seigneur, être affable et miséricordieux envers les pauvres, les étrangers et tous les indigents? Je le veux. » Que n'ai-je des trésors à distribuer à tant de membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Que ne puis-je leur ouvrir, à côté de notre église, un hôpital où l'on prendrait soin tout à la fois de leur corps et de leur âme! Mais, hélas! je suis moi-même pauvre, très pauvre, et ne puis donner que ce qui me vient de votre sainte Œuvre, où de la générosité de quelques personnes amies et charitables. Aussi je conjure le bon Dieu de bénir tous vos chers associés, de multiplier les ressources entre vos mains, et de vous mettre à même, surtout après les terribles désastres de 1884-1885, d'être la providence visible du vicaire apostolique, de ses missionnaires et de ses néophytes appauvris, dispersés, décimés, ruinés..... La paix signée, et la tranquillité rétablie, nous allons, sans retard, nous mettre à relever quelques ruines, et à continuer celles de nos œuvres qui n'ont été qu'interrompues. Nous allons donc de nouveau avoir besoin et de vos prières et de vos collectes; je les réclame en toute confiance pour mon vicariat du Kiang-si méridional, et j'ai l'honneur, en vous offrant d'avance l'expression de ma gratitude, de me dire, en l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Messieurs,

Votre tout dévoué et bien reconnaissant serviteur.

A. ROUGER,

de la Congr. de la Mission,

Ev. de Cissamo, vic. apost. du Kiang-si méridional.

# PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

---

*Lettre de M. Thomas SHAW, prêtre de la Mission,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Les premiers Missionnaires aux États-Unis. — Tableau des missions  
actuelles. — Progrès de toutes les œuvres.

Germantown, 1<sup>er</sup> avril 1886.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Je sais, Monsieur et très honoré Père, combien l'œuvre des Missions vous est chère : vos circulaires le prouvent suffisamment, *Ex abundantia cordis os loquitur*. Vous marchez en cela sur les traces de notre saint fondateur, qui nous dit dans les règles communes : *Missionum opus debet esse primum et potissimum*.

Tel a été aussi le principal but des enfants de saint Vincent, depuis l'établissement de la Congrégation dans cette contrée. Lorsque les premiers missionnaires arrivèrent ici, en 1816, la grande République manquait de prêtres, et, faute de ministres, l'Église pouvait peu entreprendre pour le bien des âmes. Les confrères durent s'occuper, avant tout, des écoles pour instruire la jeunesse, et des séminaires pour former à la science et à la piété les aspirants au sacerdoce; et c'est ce qu'ils firent pendant quarante ans. Cette œuvre est également recommandée par notre bienheureux Père; *Seminaria externorum regere et in illis docere*.

Mais, dès que de nouveaux confrères arrivèrent d'Europe, M. Timon, qui fut plus tard premier évêque de Buffalo, et M. Ryan, son digne successeur, commencèrent aussitôt les travaux des missions. Ils évangélisèrent tour à tour le Texas, deux

fois grand comme la France; la Louisiane, l'Illinois, les États de Missouri, Wisconsin, Minnesota, Massachusset, Pensylvanie, New-York.

Lorsque M. Ryan fut élevé sur le siège de Buffalo, en 1868, M. Hayden le remplaça comme visiteur. Animé d'un zèle ardent et soutenu, il imprima une impulsion nouvelle à l'œuvre des Missions. On pouvait appliquer à ce digne confrère, comme à saint Vincent, les paroles de la Sainte Écriture : *Dilectus Deo et hominibus*. Sous sa conduite, les prêtres de la Mission travaillaient au salut des pauvres, particulièrement à New-York, à Brooklyn, à Philadelphie. Malheureusement, M. Hayden n'avait pas une forte santé; au bout de quatre ans, il succomba sous le poids des fatigues, et alla recevoir la récompense que Dieu lui avait préparée. *Consummatus in brevi explevit tempora multa*.

A M. Hayden succéda M. Rolando, *vir simplex, rectus ac timens Deum*, homme simple, droit et craignant Dieu. Il ne fut pas moins dévoué que son prédécesseur, à l'œuvre si chère de saint Vincent. Lorsqu'il donna sa démission de visiteur, M. Smith fut placé à la tête de la province, qu'il gouverne depuis huit ans. C'est à lui que les Missions doivent une organisation complète; c'est lui qui en a réglé tous les détails. Il a divisé les missionnaires en deux bandes : l'une pour l'Est, l'autre pour l'Ouest. Ces missionnaires parcourent en tous sens la grande République, *Prædicantes verbum Dei et curantes omnem languorem et omnem infirmitatem*.

Les missions commencent le premier dimanche de septembre, et finissent le premier dimanche de juin. La petite Compagnie jouit ici de l'estime de MM. les curés; voilà pourquoi nos missions sont toujours arrêtées un an ou deux ans à l'avance. Aussi, ce n'est pas le travail qui nous manque, mais les ouvriers : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. La durée de la Mission varie selon l'étendue des paroisses. Si nous sommes appelés dans une paroisse de quinze mille âmes, six missionnaires y restent pendant un mois; dans une paroisse de dix mille âmes, cinq missionnaires y font les exercices pendant trois semaines; la Mission dure quinze jours dans une paroisse de huit mille âmes, et huit ou dix jours dans une paroisse de trois mille.

Voici l'ordre de la journée :

4 heures, lever.

4 h. 20 m., prière, méditation.

5 h., première messe, courte instruction, confession.

7 h., déjeuner.

8 h. 1/2, deuxième messe, instruction, confessions.

11 h. 3/4, examen particulier.

Midi, dîner.

1 h. 1/2, fin de la récréation.

3 h., vêpres et complies en commun, confessions.

5 h. 3/4, examen particulier.

6 h., souper.

7 h. 1/2, rosaire, glose et sermon, confessions.

9 h. 3/4, prière du soir.

10 h., coucher.

*N. B.* Mercredi, vendredi et dimanche, à trois heures du soir : bénédiction des objets de piété auxquels les missionnaires attachent des indulgences.

Ce règlement montre bien que les missionnaires sont surchargés de besogne aux États-Unis. Entendre les confessions pendant dix heures par jour, c'est un rude travail, surtout pour les confrères avancés en âge. Il y a de plus le bréviaire en commun, les exercices de piété qui se font régulièrement comme à la maison. On s'est demandé bien des fois si on ne pourrait pas modifier le règlement ; mais la chose est bien difficile, pour ne pas dire impossible. Au reste, les missionnaires sont heureux de supporter de telles fatigues, puisqu'elles produisent de si grands résultats spirituels pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. La première messe est dite à 5 heures du matin, à cause de la classe ouvrière qui doit se rendre au travail de 6 heures à 7 heures. Du temps de saint Vincent, les serfs étaient loin d'être aussi malheureux ; aujourd'hui, grâce à la civilisation moderne, l'ouvrier est une véritable machine. Si les exercices de la mission ne commençaient pas de bon matin, ces pauvres gens seraient privés des secours de notre sainte religion, qui éclaire l'esprit et fortifie le cœur. Pour la même raison, nous sommes obligés d'entendre les confessions jusqu'à 10 heures du soir ; autrement, plusieurs ne pourraient

pas se confesser. Tous les missionnaires des États-Unis suivent le même usage.

Quelques confrères d'Europe s'étonneront peut-être, en apprenant qu'aux États-Unis, les enfants de saint Vincent prêchent des missions dans les villes, dans les cathédrales, etc., tandis qu'ils ne devaient s'employer qu'au salut des pauvres gens des champs : *Ad salutem pauperum rusticanorum*. C'est précisément ce que nous faisons ; nous allons dans les campagnes, et même dans les campagnes les plus reculées, et nous pourrions dire avec une certaine complaisance : *Quæ regio non plena nostri laboris?* Mais, parce que nous sommes envoyés pour évangéliser les pauvres, nous allons également dans les villes, et voici la raison qui nous y conduit : nous prenons notre bien, comme disait saint Vincent, là où il se trouve. Or, l'immense majorité de notre population, qui compte trente millions d'âmes, vit du commerce, travaille dans les usines, dans les fabriques, etc. Ces grands centres d'industrie se trouvent dans les villes, qui, sous ce rapport, ne ressemblent pas à celles de France, comme Paris, Lyon, Bordeaux. Vos cathédrales ne sont fréquentées, le plus souvent, que par les classes intelligentes ; et ce n'est pas là que prêchent les enfants de saint Vincent, parce que leur lot, ce sont les pauvres, et ils vont les chercher dans les campagnes. Pour nous, nous allons les chercher dans les villes ; c'est là qu'ils se trouvent ; il y en a des milliers et des milliers, et ils ont grandement besoin de notre ministère, parce qu'ils sont livrés à toutes les misères spirituelles et temporelles.

Notre population catholique, qui compte environ neuf millions d'âmes, se compose d'Allemands et d'Irlandais. Nous nous occupons particulièrement de ces derniers ; ils sont si avides d'entendre la parole de Dieu, que, matin et soir, ils remplissent les églises. Ces églises, ce sont eux-mêmes qui les ont construites au prix de mille privations ; et si bon nombre de communautés religieuses sont venues s'établir à l'entour, elles le doivent en grande partie aux largesses des Irlandais. C'est donc parmi les fils de saint Patrice que travaillent aujourd'hui les enfants de saint Vincent, le *Père des pauvres*, comme ils travaillaient en Irlande, en 1646. Pendant six ans, huit de nos premiers missionnaires

évangélisèrent l'*Ile des Saints*, et entendirent quatre-vingt mille confessions générales. Ceux à qui nous distribuons le pain de la divine parole sont leurs descendants, et ils ont hérité de leurs vertus. Vivant au milieu de millions d'hommes qui ne pratiquent aucune religion, de cinquantes sectes protestantes dont les membres dépassent sept millions, ils conservent une foi vive et ardente : *Mirabile est in oculis nostris*. Dès cinq heures du matin, ils entourent le confessionnal, et à leur maintien recueilli, il est facile de voir que leur unique préoccupation, en ce moment, est de sauver leur âme. Je ne parle pas des femmes, car ces dispositions ne sont pas rares dans le sexe dévot, mais des hommes. C'est un beau spectacle de voir nos auditoires d'hommes pendant les missions ; les églises, qui peuvent contenir au moins quinze cents personnes, sont toujours trop petites en ces circonstances. Combien d'enfants prodiges parmi ces nombreux jeunes gens ! Après avoir dissipé dans les folies du monde les biens de leur âme, ils retournent dans la maison de leur Père, et ce Père, plein de miséricorde, les reçoit dans ses bras : *Et accurens cecidit super collum ejus et osculatus est eum*. Cette scène si simple et si touchante se reproduit à chacune de nos missions. On se croirait transporté à Jérusalem, lorsque, au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit communiquait aux fidèles des grâces extraordinaires. Aujourd'hui, comme alors, se réalisent les paroles de la sainte Vierge dans son cantique : *Esurientes implevit bonis*.

Vous me demanderez sans doute, Monsieur et très honoré Père, si nos missions produisent un bien réel et durable ? Je suis heureux de vous dire qu'il en est ainsi. MM. les curés sont unanimes à le reconnaître, et nous avons pu nous en assurer par nous-mêmes, puisque nous avons évangélisé plusieurs fois les mêmes paroisses. C'est à Dieu qu'il faut en rapporter toute la gloire : *Non nobis, Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam*. Nous pouvons en même temps nous rendre ce témoignage, que nous ne négligeons aucun moyen pour assurer le succès de nos missions. Nos instructions, conformément à la méthode en usage dans la Compagnie, sont toujours simples, mais solides ; nous sommes très assidus au confessionnal, car c'est là que se traite la grande affaire des âmes : *Ars artium regimem animarum*. De

plus nos missionnaires, à l'exemple de l'Apôtre qui ne prêchait que Jésus et Jésus crucifié, s'efforcent de répandre partout la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, au Sacré-Cœur de Jésus, au cœur immaculé de Marie, et ils attribuent à cette pratique tout le succès de leurs travaux. Les fils de saint Patrice aiment à entendre parler de la passion de notre divin Sauveur; ils puisent dans cette pensée une force et une consolation, car ils ont eux-mêmes beaucoup à souffrir. Avec quel empressement ils reçoivent le scapulaire rouge! ils le pressent contre leurs lèvres et le gardent avec amour, comme le crucifix: c'est un préservatif pour leur foi.

Notre Congrégation n'ayant pas pour but de travailler à la conversion des protestants, nous évitons avec eux toute espèce de controverse. Il y en a qui, par curiosité, assistent à nos instructions; ils sont, pour ainsi dire *auribus arrectis*, mais ils n'entendent rien qui soit de nature à les choquer. Au reste, quand même nous le voudrions, nous n'aurions pas le temps de nous occuper d'eux.

Je vous demande bien pardon, Monsieur et très honoré Père, d'avoir abusé de vos instants si précieux. Ma lettre est écrite par un enfant de saint Vincent au successeur de saint Vincent, et j'espère que, malgré sa longueur, elle vous fera plaisir.

Je puis vous dire, en terminant, que notre province fait des progrès rapides. Non seulement les missions, mais encore les séminaires et les collèges sont en pleine prospérité. Jamais la Congrégation n'avait connu de si beaux jours aux États-Unis. Dieu bénit visiblement ses maisons et ses œuvres, et tout nous fait entrevoir pour elle un bel avenir; puisse-t-elle s'en rendre digne!

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et très honoré Père,  
Votre très humble et très dévoué fils,

THOMAS SHAW,

I. p. d. I. M.

---

PROVINCE DE

# L'AMÉRIQUE CENTRALE

---

*Lettre de Mgr Pierre SCHUMACHER, évêque de Portoviejo,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Pénible situation. — Demande de missionnaires et de filles de la Charité.

Portoviejo, 19 novembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction s'il vous plaît !*

Voilà trois mois que je suis arrivé dans le diocèse de Portoviejo, que la divine Providence m'a confié. Il m'est impossible de vous décrire l'état d'abandon dans lequel j'ai trouvé cette pauvre Église, dont le territoire est formé par les deux provinces de Manavi et d'Esméraldas. Dans la première, dont la capitale est Portoviejo, il y a seize paroisses, dont quelques-unes ont l'étendue d'un département français et davantage ; il n'y en a que huit qui sont pourvues d'un curé, toutes les autres sont vacantes. Dans la province d'Esméraldas, qui compte sept paroisses, il n'y a qu'un seul prêtre. Le gouverneur civil d'Esméraldas, dans un rapport adressé au gouvernement, s'exprime ainsi : « La voix de l'Evangile s'est tue ici, dans les églises on n'entend que le vol des chauves-souris. »

M. Lafay, touché de compassion pour tant de pauvres âmes, vient de partir pour parcourir cette province d'Esméraldas, où il y a aussi une tribu d'Indiens très intéressante et plusieurs colonies de nègres. M. Lafay a dû partir tout seul, car je n'avais personne pour le faire accompagner dans sa course apostolique.



Le manque de clergé séculier est sans doute un mal très grave; mais je me consolerais un peu, s'il y avait au moins quelque communauté religieuse; hélas! il n'y en a absolument aucune, ni d'hommes ni de femmes. Ici je n'ai pas de missionnaire pour raviver la foi en la prêchant au peuple; pas de sœurs ni de religieuses qui puissent enseigner et former chrétiennement la jeunesse de leur sexe, ou susciter par leur présence les vocations religieuses qui seraient très abondantes.

Dans cet état de choses, j'ai commencé tout de suite à ouvrir le séminaire avec l'aide de trois séminaristes venus de Quito, et, n'ayant pas de local, je leur ai cédé la maison épiscopale en me réduisant à une seule petite chambre. Les enfants sont près de quarante et nous donnent beaucoup de consolation. J'ai acheté un vaste et magnifique terrain sur les deux bords de la rivière, où nous allons construire un séminaire qui ait l'étendue et toutes les commodités possibles.

J'ai écrit aussi dans toutes les directions dans le but de hâter la venue d'ouvriers évangéliques propres à instruire et sanctifier ces populations, qui montrent partout d'excellentes dispositions pour le bien.

J'ai hésité parfois à m'adresser à vous, mon très honoré Père, dans la pensée et par la seule raison que vous étiez pressé de tous côtés pour envoyer des missionnaires. Mais, après y avoir réfléchi mûrement, je me suis résolu à vous demander, à vous supplier avec toute l'instance possible, de prendre en considération l'état exceptionnel de ce diocèse. Il faudrait une plume plus exercée que la mienne pour vous dépeindre ces nombreuses populations disséminées à travers ces vastes provinces, sans culte religieux, sans sacrements. Il faudrait vous faire voir leur bonne volonté, leur docilité et le désir dont elles sont animées d'avoir des prêtres!

Vous serait-il absolument impossible de me donner deux missionnaires pour le séminaire? En leur adjoignant deux de mes séminaristes et un des frères coadjuteurs de Quito, le personnel suffirait à la besogne et j'aurais, outre la consolation d'avoir auprès de moi des confrères, la facilité de m'absenter pour visiter les ouailles abandonnées, assuré que je serais de laisser le sémi-

naire entre des mains sûres. Si, comme j'espère, vous pouviez me les donner dans le courant de l'année nouvelle, j'enverrais aussitôt l'argent nécessaire pour leur voyage, et je vous prierais de permettre à un de nos trois frères du grand séminaire de Quito de venir m'aider à préparer et disposer leur future demeure.

Nos sœurs, les filles de la Charité, sont ardemment désirées ici. Si vous pouviez nous en envoyer au moins trois, je prendrais les mesures pour leur ménager toute facilité pour faire le bien. Et comme l'éducation des filles est entièrement négligée ici, faute d'écoles, je leur offrirais l'école dans un des centres les plus peuplés, avec l'espoir certain qu'elles s'étendraient bientôt par tout le diocèse.

J'ai l'honneur d'être, en Jésus et Marie immaculée,

Monsieur et très honoré Père,

Votre fils et serviteur très dévoué,

† PIERRE SCHUMACHER,  
Évêque de Portoviejo.

---

*Lettre de ma sœur Marie-Louise ROCH à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Les expulsions des sœurs de plusieurs établissements.— Protection particulière du Ciel sur l'hôpital de Guatemala.

Guatemala, 12 décembre 1885.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Nos sœurs de l'hôpital vous ont écrit par le dernier courrier, pour vous dire leur reconnaissance envers saint Joseph, qui nous a protégées d'une manière si particulière durant les années d'épreuves que nous venons de traverser. Certes, de grand cœur je m'unis à elles pour témoigner, que, si nous sommes encore ici, nous le devons à la protection du saint Patriarche, donné par notre bienheureux Père à ses deux familles pour leur protecteur spécial ; et je le fais d'autant plus volontiers, qu'avec bon nombre

de personnes je regarde la conservation des écoles de notre maison comme miraculeuse. Vous savez, mon très honoré Père, qu'ici comme en France, la rage des ennemis de Dieu et de l'Église était déchaînée spécialement contre les écoles congréganistes ; c'est pourquoi nous avons eu la douleur de voir nos sœurs chassées de l'Orphelinat, où elles élevaient cent quatre-vingts jeunes filles ; de l'hospice, où elles ont dû abandonner, en quelques heures, un personnel de plus de trois cents personnes, orphelins, orphelines, etc., asiles, classes, externes ; de l'orphelinat de Quezaltenango. Après quoi sont venues les menaces contre les hôpitaux. Au milieu de ces persécutions contre l'enseignement religieux, notre maison, qui possède trois classes et un ouvroir fréquentés par près de trois cents enfants, a été préservée. Pourtant que de fois on est venu nous avertir des rumeurs qui circulaient au sujet de notre expulsion ! que de fois nous nous sommes crues à la veille de ce désastre ! Mais, des personnes pieuses, qui désiraient ardemment voir se conserver à Guatemala un noyau des deux familles, nous avaient placées d'une manière toute particulière sous la protection de saint Joseph. Aussitôt qu'elles entendaient quelques rumeurs alarmantes, elles envoyaient sept cierges bénits à cette intention, pour que nous les fissions brûler dans notre chapelle devant la statue du saint Patriarche, et peu à peu les rumeurs se calmaient et tout rentrait dans le calme. Souvent nous ignorions les bruits qui circulaient au dehors ; l'envoi des sept cierges nous avertissait du danger. Cet envoi s'est renouvelé bien des fois, dans ces années d'anxiétés et d'inquiétudes, et toujours il a eu un plein succès. Et non seulement, mon très honoré Père, on nous a laissées à notre poste, mais on ne nous a inquiétées en rien pour nos classes ; jamais on n'est venu les visiter, jamais on ne nous a demandé ce que nous enseignions aux enfants. Du reste on savait très bien que nous leur faisons apprendre le catéchisme et l'histoire sainte, que nous les préparions à la première communion, etc., et on ne nous a jamais dit un mot.

Depuis quelques années on a mis plusieurs fois de nouveaux impôts sur les maisons, l'eau, les portes et fenêtres, etc. Comme propriétaires de notre maison, nous aurions dû les payer, et on

ne nous a jamais demandé un centime. Il y a deux ans, au sujet d'un nouvel impôt qui devait être soldé par toutes les personnes qui gagnaient plus de vingt francs par mois, on a ordonné un recensement général, afin de s'assurer que personne ne s'exonérât de l'impôt. J'avais préparé la liste du personnel de la maison qui s'élève à près de soixante personnes, et la note de ce que chacune gagnait. La commission chargée du recensement de notre quartier a visité scrupuleusement toutes les maisons voisines, mais personne ne s'est présenté chez nous, et on n'a rien demandé : ce qui ne peut être que l'effet d'une protection particulière.

Enfin, mon très honoré Père, c'est à saint Joseph que quelques âmes pieuses ont confié le désir de voir notre maison redevenir centrale, avoir de nouveau sa Visitatrice, son séminaire, comme elle les a eus autrefois. A cet effet, elles ont fait brûler une lampe devant sa statue ; à vous, mon Père, de nous dire si cette fois encore saint Joseph ne trompera pas notre espérance. Quoiqu'il en soit de cette dernière demande, mes compagnes et moi nous unissons de tout cœur à nos sœurs de l'hôpital pour vous demander la même faveur qu'elles ont déjà sollicitée de vous, mon très honoré Père. Nous désirons donc et demandons que dorénavant le 19 de chaque mois soit jour de communion pour toute la petite compagnie, que cette communion se fasse en honneur de saint Joseph, pour le remercier de la protection dont il ne cesse d'entourer les deux familles et pour lui demander pour chacun de leurs membres la grâce d'une bonne mort.

Nous avons l'espérance que vous accueillerez avec bonté notre requête, mon très honoré Père, et que vous la prendrez en considération ; elle me semble propre à ranimer la confiance et la ferveur.

Veuillez agréer l'assurance de la respectueuse et filiale soumission de toute la petite famille et en particulier de celle qui aime toujours à se dire,

Mon très honoré Père,

Votre très humble et obéissante fille,

*Sœur MARIE-LOUISE ROCH,*

*I. f. d. l. C. s. d. p. M.*

## PROVINCE DU CHILI

---

*Lettre de ma sœur REGNIER à M. FIAT, Supérieur général.*

Chinois recueillis. — Baptêmes à l'article de la mort.

Lima, hôpital, 2 mai 1885.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Il paraît que Lima est enfin à la veille d'une catastrophe. Les portes du Palais sont fermées ; on calfeutre de terre les fenêtres et autres ouvertures ; mais on ne s'aperçoit pas de cela dans notre cher hôpital.

Nos pauvres malades sont si tranquilles qu'on ne dirait pas qu'il y en a près de trois cent quarante. Pauvre gens ! ils sont bien bons, bien dociles, beaucoup profitent de leur séjour pour mettre ordre à leur conscience, ce qui est une consolation pour nos sœurs.

Parmi ces chers malades, nous avons à peu près une trentaine de Chinois. Ces braves enfants du Céleste empire ne viennent guère à l'hôpital que quand ils n'en peuvent plus, la plupart y meurent promptement. Je vous assure, mon très honoré Père, que nous avons souvent sujet d'admirer la miséricorde du bon Dieu à l'égard de quelques-uns de ces pauvres Chinois. Il n'est pas rare d'en voir arriver n'en pouvant plus, et sitôt qu'ils aperçoivent la sœur, ramasser ce qui leur reste de forces pour lui dire, dans leur mauvais langage : « Vite ! vite, fais verser de l'eau sur ma tête ; je suis venu à l'hôpital pour cela ; je connais le bon Dieu, je veux aller avec lui, et non pas en enfer, avec le diable. Allons ! bien vite, dépêche-toi, et, quand je serai au ciel, je parlerai pour toi au bon Dieu ! » Vous pensez bien, mon très ho-

noré Père, que la sœur ne se fait pas prier, et se hâte de lui procurer la faveur du saint baptême; et bientôt le misérable, couvert de haillons, est un bienheureux dans le ciel! Notre chère sœur, chargée de cet office, les affectionne beaucoup; pendant cette année, elle a eu le bonheur d'en expédier ainsi une soixantaine au séjour des élus!

Pardonnez-moi, mon Père, de vous avoir entretenu si longtemps de nos chers malades; mais j'ai pensé vous faire plaisir en vous parlant de nos pauvres Chinois.

Je suis, avec le plus profond respect, en l'amour de Jésus et Marie immaculée,

Mon très honoré Père,

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur REGNIER,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de ma sœur Stéphanie BOUCHER à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Bienveillance des autorités civiles et religieuses. — Détails sur les œuvres.

La Paz, Bolivie, le 29 novembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Nous sommes toutes six très heureuses dans notre petit établissement, dont le personnel est de cent cinquante quatre personnes.

Les gens du pays sont bons et nous témoignent un spécial intérêt. Le gouvernement s'occupe en ce moment de nous faire allouer par le Congrès une somme annuelle, qui nous permettra non seulement de faire face aux dépenses indispensables, mais même de continuer les améliorations et les réparations les plus urgentes de notre grand local délabré.

M<sup>r</sup> Pacheco, président de la République, nous visite avec

beaucoup de bienveillance et se dit, à chaque occasion, le père de nos orphelins et de nos orphelines; il en a donné des preuves et nous continue sa paternelle protection.

La municipalité est aussi très bonne, et encore qu'elle ne soit pas chargée de cette maison, elle ne manque pas de la favoriser.

Nous ne savons comment nous tirer de certaines demandes qui nous sont faites. Ainsi il arrive fréquemment que de la police on nous envoie des personnes qui, pour se corriger, doivent venir en pénitence à l'Hospice, par exemple des jeunes personnes que l'on condamne à faire les travaux pénibles de la maison pendant quelques mois. Ou bien encore : Un homme a-t-il des contrariétés avec sa femme, il accourt à la Police et demande avec instance qu'on nous la remette pour un temps. Il faut se débattre pour rester dans les limites de nos petites œuvres; mais, forcément il faut être patiente, car si on élève la voix et qu'on ne modère pas ses paroles, la réponse ne se fait pas attendre : « Casa este Hospicio es su casa », en tout cas, cet Hospice n'est pas votre maison, etc.; mais une parole douce les calme.

Nos enfants se forment bien au travail et, peu à peu, à la piété, ils sont très dociles.

Nos vieillards nous aiment tant que, dans leur simple langage, ils nous disent qu'ils ne voudraient jamais nous voir sortir de la maison.

Tous nos gens, grands et petits, se confessent régulièrement et font la sainte communion avec piété : c'est une grande fête pour eux et pour nous!

M<sup>re</sup> Bosque, évêque de ce diocèse, nous visite fréquemment. La semaine dernière Sa Grandeur est restée deux heures, visitant en détail les offices, se plaisant à faire travailler nos enfants au tableau, prenant plaisir à les entendre chanter.

Tout cela nous console, il est vrai, mais nous voyons avec douleur une rumeur de nouveautés, qui fait présager une décadence, une diminution de principes religieux. La maçonnerie n'a pas fait seulement ses tentatives d'installation, elle veut s'asseoir en maîtresse. Son chef, pour avoir été trop vite, a échoué cette fois, et Dieu l'a permis pour que le peuple ouvre les yeux; mais il ne se compte pas pour vaincu.

Nous prions le bon Dieu qu'il n'en soit pas de ce pays comme de tant d'autres, et que le progrès n'arrive pas au détriment de la Religion.

Je suis toujours avec bonheur, Monsieur et très honoré Père, votre très humble et obéissante fille,

*Sœur STÉPHANIE BOUCHER,*

I. t. d. l. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de ma sœur CLAVERIE, fille de la Charité,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

La guerre. — Inquiétudes sur la maison de Lima.

Hôpital de Callao, 1<sup>er</sup> décembre 1885.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Pendant que Lima est le théâtre de la plus affreuse guerre civile, le Callao, jusqu'à ce moment, vit dans la plus grande tranquillité, mais néanmoins dans de vives inquiétudes sur le sort de la capitale.

Depuis hier, à six heures du soir, toute communication est interdite; les coups de canons si répétés que nous entendons nous font craindre que le combat ne soit terrible et qu'on ne l'ait livré dans l'intérieur de la ville, sur la place principale. Tous les clochers qui dominent la ville sont autant de forteresses; les canons et mitrailleuses, que le gouvernement y a fait placer, suffisent pour réduire la ville en cendres. Espérons que le bon Dieu aura compassion de ces pauvres gens.

Nous sommes bien en souci sur le sort de nos pauvres sœurs de Lima, d'autant plus que le refuge se trouve sur les avenues des deux partis.

La maison centrale qui est à très courte distance du fort de Sainte-Catherine est pour ainsi dire à la bouche du canon; il n'y a que la confiance en Dieu qui nous rassure. Marie imma-



culée veille sur les filles de saint Vincent, et ce qu'elle garde est bien gardé.

Malgré les tristes conséquences de la guerre et la grande misère qui règne dans le pays, nous ne manquons de rien dans l'hôpital ; nous avons une administration tout à fait bonne.

Agréez, mon très honoré Père, l'assurance du plus profond respect de mes bonnes compagnes, en particulier de la dernière de vos filles, qui a l'honneur d'être, dans les saints cœurs de Jésus et de son immaculée Mère,

Votre très humble et très obéissante fille,

*Sœur CLAVERIE,*

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

*Lettre de ma sœur CASTAGNET, fille de la Charité,  
à la très honorée mère DERIEUX.*

La guerre avec les Indiens. — Bataille dans les rues de Lima. — Périls courus dans la maison des sœurs.

Lima, hôpital Santa-Anna, 25 décembre 1885.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

La très sainte Vierge nous a bien protégées, durant la journée mémorable du 1<sup>er</sup> décembre. Je m'empresse de vous en donner quelques détails, afin que votre reconnaissance s'unissant à la nôtre, le bon Dieu soit plus dignement glorifié.

Les Chiliens, dès l'année 1883, avaient quitté le Pérou. L'humiliation qu'ils lui avaient imposée, à la suite des désastres de la guerre, semblait avoir atteint sa dernière limite, mais il n'en était rien. La guerre civile engendra de nouveaux troubles. Un mois ne pouvait s'écouler sans que nous entendissions ce cri de détresse : « Les Moutoneros (armée indienne) sont là, ils entrent tel jour !... »

Le 30 novembre, vers sept heures du matin, des détonations retentirent jusqu'à nos oreilles ; on se battait près de Lima. Les soldats d'un parti prennent possession du haut des montagnes qui entourent la capitale, et de ces forts imprenables on tire sur les assiégés, qui comptent un grand nombre de victimes.

Du toit de l'hôpital on voyait la fumée des canons.

Le Président de la République avait fortifié le Palais : des canons, des mitrailleuses le défendaient puissamment. De plus tous les clochers des églises étaient gardés pour la défense.

La nuit fut tranquille ; mais le lendemain 1<sup>er</sup> décembre, à six heures du matin, l'armée indienne entre dans la ville, sans la moindre opposition, par un endroit qui n'était pas gardé. A sept heures, la place qui est devant l'hôpital se couvre de soldats prêts à se défendre. Depuis une heure la bataille est engagée dans le bas de la ville, et jusqu'à sept heures du soir l'acharnement ne cède point. Les balles sifflent dans les airs, elles cassent les vitres de nos croisées. Une de nos sœurs commence la prière au *Crucera*, autel placé au centre des salles des malades ; elle entend le sifflement d'une balle qui effleure le tablier d'une employée : cette balle vient tomber à ses pieds et ne blesse personne. La sœur continue la prière, sans faire paraître la moindre émotion.

Un peu plus tard un obus, lancé du Palais, brise une fenêtre du toit, traverse la salle de la Maternité *Santa Rosa*, fait un trou dans le mur de la chambre où deux de nos jeunes employées étaient assises, se confiant à la protection de la très sainte Vierge ; ces jeunes personnes sont couvertes par les décombres, mais grâce à notre Mère immaculée et à la céleste patronne de Lima, l'obus, sans éclater, reste enfoncé dans le mur.

Tandis que nous étions au réfectoire, une balle traverse la croisée : les éclats de vitres tombent sur la cornette d'une de nos sœurs sans lui faire le moindre mal. Une deuxième passe devant la figure d'une autre sœur et frappe contre le mur ; une troisième effleure une cornette sans occasionner aucun mal à la sœur, qui, un moment après, voit une quatrième balle tomber à ses pieds.

Le chapelet se récitait sans interruption dans les différents offices de la maison. Armée de ce puissant bouclier, j'allais de salle en salle, encourageant nos malades. Les plus valides se

blottissaient contre le mur derrière leur lit. Les enfants surtout témoignaient leur frayeur : trois balles venant de tomber dans leur réfectoire, il était difficile de les inviter à prendre leur repas.

Je ne puis énumérer les effets de protection dont nous avons été l'objet. Quarante balles furent trouvées, soit dans les chambres, soit dans les salles. Une de ces balles tomba sur les pieds d'une malade qui était dans son lit : elle fut protégée par sa couverture. Mais la mieux traitée fut une de nos employées : tablier, robe, jupon, chaque vêtement reçut l'impression d'une balle, et elle n'eut pas le moindre mal.

Gloire et bénédiction à notre divine gardienne, la très sainte Vierge, dont la statue orne le milieu de notre cour ! Elle a fait admirablement son office ! Le drapeau blanc, décoré de l'image de l'immaculée Marie, flottait aussi sur la maison.

Vers sept heures du soir, le calme se rétablit.

Le Corps diplomatique intervenant obtint des propositions de paix. Cette paix fut signée le même jour par les deux partis. Ainsi se termina cette longue guerre, commencée il y a plus de cinq ans.

Espérons que la paix sera de longue durée. Veuillez, ma très honorée Mère, le demander avec nous, afin que la position de nos établissements et de nos pauvres s'améliore.

C'est avec le plus profond respect et en l'amour de Jésus et de Marie immaculée que j'ai l'honneur d'être,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble et obéissante,

Sœur CASTAGNET,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

# PROVINCE DU BRÉSIL

---

## RENSEIGNEMENTS

DONNÉS PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ DE BAHIA  
SUR LEURS ÉTABLISSEMENTS (1884)

---

### MAISON DE LA PROVIDENCE

En 1854, les Dames de la Charité de Bahia, à la tête desquelles était M<sup>me</sup> la comtesse de Barral, demandèrent des sœurs pour la visite des malades et l'enseignement des enfants pauvres dans les écoles externes. Ma sœur Descamps, avec trois compagnes, y fut envoyée à cet effet au mois de juillet 1855. — Cette même année, le choléra sévit dans les environs de Bahia et laissa un certain nombre d'enfants sans ressources et sans parents. Les Dames résolurent alors de recueillir quelques-unes de ces orphelines et les confièrent aux sœurs; mais la maison n'avait d'autre patrimoine que la confiance en Dieu et la charité. Ces Dames allaient elles-mêmes quêter dans la ville pour subvenir à nos besoins. Pendant les premières années, on ne vécut que d'aumônes, recevant, pour ainsi dire au jour le jour, des mains de la Providence, le nécessaire pour subsister.

En 1855, trois sœurs furent adjointes aux premières. Le nombre des orphelines augmenta peu à peu; diverses personnes, en demandant l'admission d'une enfant, offrirent de payer une modique pension, pour aider à leur entretien : on accepta. — Les enfants externes étaient très nombreuses.

D'après le rapport d'une des sœurs fondatrices, le nombre des orphelines, en 1864, s'élevait à peu près de 60 à 70, et il y avait treize sœurs. La maison de louage que l'on occupait était trop étroite, les Dames en cherchèrent une autre pendant plus

de deux ans, sans se douter que la Providence elle-même se chargerait de pourvoir à ce besoin. Un chanoine de la ville faisait construire, en ce temps-là, dans un endroit des plus élevés de la ville et des mieux situés pour la salubrité, un vaste collège qu'il destinait à des étudiants. La construction en était avancée, le toit terminé, les divisions intérieures établies, quand il se vit contraint d'arrêter l'entreprise, et même de vendre avec perte cette maison, où il avait épuisé ses ressources, qui n'étaient pas en rapport avec ses dépenses. L'achat en fut proposé aux Dames de la Charité, qui acceptèrent : le paiement en fut effectué au moyen de quêtes faites dans tous les quartiers de la ville, et d'un emprunt qu'on acquitta peu à peu et qui fut éteint en 1872.

Les sœurs entrèrent, en 1865, dans cette maison inachevée. M<sup>r</sup> l'archevêque autorisa les Missionnaires à quêter pour l'Œuvre dans toutes les paroisses de la province où ils allaient prêcher. Les aumônes qu'ils en rapportèrent furent abondantes; on put non seulement rendre la maison habitable, mais encore y ajouter un grand corps de bâtiment pour les classes tant internes qu'externes. A peine eut-on pris possession de cette nouvelle demeure, que le nombre des enfants augmenta sensiblement. En 1866 ou 1867, elles étaient à peu près cent vingt, les unes reçues gratuitement, les autres payant une petite pension; mais toutes avaient le même régime et portaient le nom d'orphelines. Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1870. On comptait alors quinze sœurs et cent cinquante enfants internes; l'externat était fréquenté comme il l'est actuellement.

A cette époque, ma sœur Descamps eut le bonheur d'aller à Paris. Elle exposa à nos vénérés supérieurs la situation de la maison; elle leur représenta qu'il n'existait à Bahia aucun bon pensionnat de jeunes filles; qu'elle recevait très souvent des demandes pour en admettre, mais qu'elle ne pouvait le faire sans être autorisée à ajouter à l'enseignement ordinaire les études supplémentaires qui font partie de l'éducation des enfants de famille dans ce pays. Elle obtint alors la permission nécessaire à cette fin; une nouvelle sœur lui fut donnée pour l'aider dans la nouvelle organisation de l'Œuvre, et, en 1873, les pensionnaires furent séparées des orphelines, dans les classes et les ateliers.

Les sœurs étaient alors au nombre de seize; celui des pensionnaires s'éleva en moyenne à quatre-vingts.

Depuis 1880, époque à laquelle on commença la construction d'une chapelle pour l'établissement, la majeure partie des enfants appartient à la classe élevée : leur nombre s'est augmenté et s'est maintenu depuis au chiffre actuel. Si les ressources permettaient de construire, nous en recevriions davantage, car nous sommes souvent obligées, faute de place, de refuser les enfants qu'on nous présente ou de retarder leur admission.

Les œuvres de la maison de la Providence de Bahia sont :

La visite des pauvres à domicile; l'orphelinat; le pensionnat; l'externat.

Voici l'état du personnel :

Sœurs . . . . .	15
Orphelines . . . . .	65
Pensionnaires payantes. . . . .	102
id    gratuites. . . . .	4
Sous-maîtresse payée. . . . .	1
id    prises parmi les orphelines. . .	3
Employées . . . . .	5
Nègre . . . . .	1
Enfants externes fréquentant l'école pendant l'année, en moyenne. . . . .	160

Les enfants externes ne sont jamais présentes à la fois en aussi grand nombre. Il y en a actuellement quatre-vingt-deux (mars 1884); c'est, en moyenne, ce chiffre qui est atteint dans les deux classes.

#### ORPHELINAT DU TRÈS SAINT CŒUR DE JÉSUS

Cette maison doit son origine à un acte de vertu sublime. Voici le fait: Un saint prêtre nommé Francisco Gomez de Souza, d'une vie très exemplaire, fut appelé pour confesser une pauvre femme mourante; elle paraissait désespérée, à la pensée qu'ayant perdu son mari depuis peu de temps, elle allait laisser sans ressources ses deux petites filles orphelines et abandonnées. La malheureuse mère ne cessait de blasphémer contre la Providence, et tout ce

que lui disait le bon prêtre ne faisait que l'irriter. Celui-ci, désolé de voir cette âme se précipiter dans l'abîme éternel, élève son cœur à Dieu Père des affligés, et, inspiré par le ciel, il dit à la mourante qu'il allait lui donner une preuve que la divine Providence ne délaisse personne : « Dieu, ajouta-t-il, m'a donné la pensée de me charger de vos enfants : je les adopte ! » La pauvre mère ne pouvait croire à ce qu'elle venait d'entendre ; mais quand elle en eut reçu la nouvelle assurance, elle changea ses larmes en joie, ses blasphèmes en bénédictions et en actions de grâces, et elle mourut dans la paix du Seigneur, rassurée sur le sort de ses enfants. Fidèle à sa promesse, le bon prêtre adopta les deux petites filles ; il les emmena chez lui, et, les présentant à une sainte femme, D. Maria Lina das Mercês, qui avait soin de lui et de sa maison : *Voici, lui dit-il, deux enfants que les cœurs sacrés de Jésus, Marie et Joseph vous envoient, soyez leur mère, soignez-les bien et aimez-les.* C'était le 2 février 1827 ; ainsi fut commencé l'orphelinat. — Quelques jours après, M. Gomez de Souza sachant qu'une femme, pour se débarrasser de sa petite fille, lui faisait boire de l'eau-de-vie, envoya chercher la pauvre enfant et la mit avec les autres : ainsi, peu à peu, il augmentait le nombre de ses filles adoptives.

Cependant le charitable prêtre n'avait pour ressources, après la divine Providence, que ses honoraires de messes. Quand il ne lui restait plus rien, le bon Père réunissait les enfants et leur disait : « Venez demander à votre Père céleste votre nourriture. » Parfois la prière n'était pas même achevée qu'il arrivait des secours ; quelquefois même une main inconnue envoyait des ressources pour plusieurs jours ; d'autres fois enfin la bonne D. Maria Lina das Mercês allait quêter chez les voisins. En un mot, on vivait pauvrement sans doute, mais Dieu donnait le nécessaire.

Voyant cela, le bon prêtre continuait son œuvre d'adoption, et à proportion que les enfants grandissaient, il les mariait ou les plaçait afin d'en prendre d'autres. Sa maison finit par devenir trop petite : il la leur abandonna et alla habiter une chambre près de la sacristie de l'oratoire de saint Joseph ; c'était à quelques pas de sa première demeure. Il disait habituellement la messe à cette chapelle de Saint-Joseph. Les enfants y assistaient les diman-

ches et les jours de fête. Les premiers vendredis de chaque mois, elles faisaient une Amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus; et elles la renouvelaient chaque fois qu'on avait à déplorer un vol ou quelque autre profanation dans les églises. Elles célébraient aussi de leur mieux la fête de l'Immaculée-Conception et celle du Patronage de Saint-Joseph. Le charitable prêtre fit étudier la musique à une des orphelines et acheta un petit orgue pour donner plus de solennité aux fêtes. Souvent il disait à cette chère famille : « N'oubliez jamais que vous êtes les enfants du Sacré-Cœur de Jésus, que la Vierge immaculée est votre Mère, et saint Joseph votre protecteur. » Pendant vingt ans, il travailla et lutta contre les difficultés; il avait adopté cinquante-neuf orphelines. Quand il sentit approcher sa fin, il en avait encore trente-sept chez lui; il les recommanda à l'honorable M. Bélens de Lima et à sa vertueuse épouse, D. Hélène Nobre Bélens; puis, ayant fait venir toutes les enfants près de lui, il leur recommanda la crainte de Dieu, l'obéissance à la bonne D. Maria Lina das Mercês, et les ayant bénies il expira, le 19 janvier 1847.

Après la mort du zélé fondateur de l'Œuvre, le digne M. Bélens fit des démarches auprès de plusieurs personnes pour obtenir qu'elles s'intéressassent aux orphelines. Il y réussit. M. le juge des orphelins ouvrit lui-même une souscription. M. le Président de la province convoqua des hommes de mérite et les engagea à former un comité pour soutenir cette œuvre, et à composer des statuts; ils y consentirent. D'après ces statuts, tous les deux ans, le 4 octobre, jour de la fête de saint François d'Assise, Patron du fondateur des orphelines, le comité ou *meça* prend de nouveau la direction de l'établissement. Ce comité se compose d'un Président, d'un Secrétaire, d'un Trésorier, d'un Procureur et de six autres conseillers; en tout dix membres, choisis parmi les personnes les plus dignes de confiance. Ils peuvent se réélire autant de fois qu'ils le trouvent bon, mais toujours de deux en deux ans; et, à chaque nouvelle élection, ils prêtent serment sur les Saints-Evangiles de remplir en conscience leur devoir envers les orphelines. Ils font ensuite connaître le résultat des élections au Président de la province, ainsi que les comptes des recettes et dépenses; mais personne n'a le droit d'exiger le



détail de ces comptes, ni de leur imposer l'admission de quelque enfant. Eux seuls, réunis en comité, et à la majorité des voix, décident quelles sont les enfants qui doivent être reçues. — Nulle n'est admise si elle ne présente les pièces suivantes : 1° la demande d'admission faite aux administrateurs ; 2° l'extrait de baptême constatant l'âge et la légitimité de l'enfant ; 3° le certificat de pauvreté délivré par le curé ou le commissaire du quartier ; 4° l'acte du décès du père, si l'enfant est légitime. Les filles de veuves ont la préférence sur les autres ; elles ne peuvent avoir ni moins de quatre ans ni plus de neuf. → Dans aucun cas on ne reçoit les enfants qui ont leur père, parce que dans le Brésil on ne les considère pas comme orphelines : ici, c'est le père qui doit soutenir les filles, et la mère les fils. Ainsi, quand deux époux se séparent, la loi donne les filles au père et les fils à la mère. Cet article des statuts est toujours dans toute sa vigueur. Ce fut le 4 octobre 1850 que le premier comité entra dans l'exercice de ses attributions.

L'administration trouva bientôt que la direction de D. Maria Lina das Mercês laissait à désirer, à cause surtout de son âge et de ses souffrances ; mais, par respect, on la laissa continuer jusqu'à sa mort, qui arriva le 23 septembre 1853. Elle fut unanimement regrettée. A cette époque venaient d'arriver à Bahia les premières Filles de la Charité (7 août 1853). MM. les administrateurs se hâtèrent d'aller trouver M. Lamant, supérieur des Missionnaires, et ma sœur Rouy, supérieure du collège de Notre-Dames des Anges, pour leur demander une sœur qui remplacerait la bonne dame Maria Lina dans la direction de l'établissement. Il leur fut répondu que les sœurs n'allaient jamais seules, et on leur fit connaître les conditions qu'on aurait à établir. Ces Messieurs n'avaient pas alors les ressources nécessaires, mais ils prirent aussitôt des moyens pour les réunir ; en attendant ils essayèrent de se servir des plus grandes orphelines ; aucune ne réussit. Peu à peu ils réunirent quelques fonds. La maison, occupée par les sœurs pour le collège de Notre-Dame des Anges, étant devenue trop petite, ils entrèrent en pourparlers avec les Membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, afin de leur acheter ce local pour les orphelines. L'acquisition se fit ; c'est la

maison où nous sommes aujourd'hui, mais qui a été depuis beaucoup agrandie. Aussitôt le comité demanda des sœurs. Le contrat fut passé, stipulant la venue de cinq sœurs et la présence d'un aumônier. L'établissement devait recevoir quatre-vingts orphelines quand les ressources le permettraient. Une des clauses établit que, d'accord avec l'administration, les sœurs pourront ouvrir des classes externes et faire la visite des pauvres à domicile. Le 27 avril 1857, arrivèrent les cinq sœurs, et le 6 mai suivant la plus jeune d'entre elles mourait de la fièvre jaune. Ce fut une grande peine; ce fut aussi une difficulté, vu le peu de ressources, car le voyage de chaque sœur coûtait une somme assez considérable à l'administration; néanmoins on demanda tout de suite la remplaçante.

Le 20 mai, MM. les administrateurs conduisirent silencieusement trente-huit orphelines dans leur nouvelle maison, et, en les présentant aux sœurs qui les attendaient, ils dirent aux enfants : « Voilà vos mères, soyez-leur bien obéissantes » Le 21 juin, jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, ils voulurent faire l'inauguration solennelle de l'établissement. Les autorités furent convoquées, et M<sup>gr</sup> l'Archevêque, le Président, les députés, etc., etc., se rendirent à l'invitation. La plus belle pièce de la maison fut transformée en chapelle. Après la messe dite par M. Lamant, le révérend abbé général des Bénédictins fit une très belle allocution où il montra l'utilité de l'établissement et le besoin qu'il avait de la protection des autorités. Ensuite, on visita en détail toute la maison; puis on reçut des orphelines, mais en petit nombre, parce que les ressources étaient très peu considérables.

En décembre, arrivèrent deux sœurs : une pour remplacer celle que nous avons eu la douleur de perdre, et une autre comme surnuméraire; celles de la maison étaient très fatiguées, car tout le travail retombait sur elles, parce que les plus âgées des enfants n'avaient que quatorze ans. Tous les ans on recevait quelques nouvelles orphelines, mais ce n'est qu'en 1864 qu'on atteignit le nombre de 80. En 1865, à l'occasion de la guerre entre le Brésil et le Paraguay, on reçut en plus cinq filles d'officiers des volontaires; puis, peu à peu, on est parvenu au chiffre de 120, nombre qu'on ne peut dépasser, faute de ressources et de local.

D'après les statuts, les orphelines doivent quitter l'établissement au plus tard à seize ans ; mais j'ai obtenu de l'administration de les garder jusqu'à vingt et un ans, à moins que les parents ne fassent trop d'instances pour les avoir, ou qu'il ne se présente quelque occasion favorable pour leur procurer une place très avantageuse. Ces Messieurs, voyant que nos élèves étaient très recherchées des familles les plus recommandables pour faire l'éducation des enfants, voulurent pousser davantage leur instruction, et ils demandèrent deux sœurs d'augmentation ; elles furent accordées en 1871.

Voici l'état actuel du Collège (août 1884) : Nous sommes 8 sœurs ; il y a 6 sous-maîtresses et 120 orphelines. — Je n'ai qu'à bénir le bon Dieu de la bienveillance que nous témoigne notre Comité : ces Messieurs nous montrent en tout la plus grande confiance.

#### ASILE DES ENFANTS-TROUVÉS

La confrérie de la *Santa Casa* de la Miséricorde avait apprécié les grandes améliorations apportées par les sœurs, pendant le court espace de temps qu'elles occupèrent la maison des Enfants-Trouvés. Elles y étaient demeurées seulement depuis le mois de décembre 1857 jusqu'au 28 février 1858 ; elles en sortirent à l'occasion d'une révolte des jeunes filles réunies dans cet établissement. Les membres du comité désiraient ardemment leur retour, mais ils déploraient la manière dont elles avaient été expulsées, et ils craignaient qu'une nouvelle demande de leur part ne fût pas favorablement accueillie par nos supérieurs. Après bien des hésitations, ils se décidèrent enfin et s'adressèrent à N. T. H. Père Etienne, qui consentit à une nouvelle fondation : le contrat fut fait et signé en juin 1861. Heureux de leur succès, MM. les membres du Comité ne s'occupèrent plus que de la réception des sœurs et de leur établissement.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul possédait une belle propriété située au champ de la Poudre, un peu éloignée de la ville, et qui avait été construite pour le pensionnat de Notre-Dame des Anges, dirigé par les Filles de la Charité. Son vaste local et

l'étendue de son terrain convenaient parfaitement à l'œuvre des Enfants-Trouvés. Par une circonstance, sans nul doute providentielle, les membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul mirent cette propriété en vente : le Comité en fit l'acquisition moyennant une somme assez considérable, et à la condition de recevoir vingt orphelines du Collège de Notre-Dame des Anges. Tous les arrangements ayant été conclus, les enfants trouvées furent transférées dans leur nouvelle demeure. Afin d'éviter toute tentative d'insubordination, le Comité administratif eut soin de n'y faire entrer que les plus petites enfants; quant aux plus grandes, elles ne furent admises que par exception, et encore durent-elles solliciter à plusieurs reprises cette faveur. Le jour marqué pour leur installation fut le jeudi-saint, afin de ne pas attirer l'attention du peuple, qui pensa qu'on faisait seulement la visite des églises. Tout se passa avec ordre et tranquillité; c'était au mois de mars 1862. Les enfants trouvés au nombre de 150, les 20 orphelines adoptées et 10 sœurs prirent ainsi possession du nouveau local.

MM. les membres du comité résolurent, afin de perpétuer le souvenir de cette nouvelle fondation, d'en faire l'inauguration solennelle: elle eut lieu le 29 juin 1862. Toutes les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, les principales notabilités, en un mot la population tout entière se transporta vers le nouvel établissement. Après une messe solennelle, célébrée à dix heures du matin, eut lieu la visite de la maison; toutes les enfants avec leur costume uniforme étaient réunies dans leur magnifique réfectoire : les nombreux visiteurs furent dans l'admiration en les voyant si bien traitées. La satisfaction fut générale et de vives félicitations furent adressées à MM. les membres du Comité. A peine installée et organisée, l'Œuvre des Enfants-Trouvés prit un caractère satisfaisant tant sous le rapport matériel que sous le rapport moral; elle inspira toute confiance au public. On ne tarda pas à reconnaître l'amélioration produite par la bonne direction de la maison; elle avait été confiée aux soins intelligents et dévoués de la respectable sœur Michau. De leur côté, les membres du Comité de cet établissement veillèrent à ce que rien ne manquât sous le rapport matériel; ils embellirent la

propriété en créant des jardins; ils firent des plantations d'orangers qui, tout en servant d'ornement, donnèrent bientôt des milliers d'oranges qu'on distribuait aux enfants.

En 1874, nouvelle amélioration : on installa une machine à vapeur alimentée par une fontaine ouverte sur la propriété; on fait monter l'eau à une distance de 150 mètres environ; là elle est reçue dans un immense réservoir, d'où elle est distribuée dans tous les quartiers de l'établissement.

En 1875, un des membres du Comité, M. Antoine de Lacerda, excellent catholique et riche négociant, chargé spécialement de la direction de la maison, fit construire, à ses frais, un immense local. Il est destiné à recevoir les petits enfants trouvés des deux sexes, déposés ou demeurant dans l'établissement, jusqu'à l'âge de douze à quatorze ans. Dans ce corps de bâtiment il y a aussi une salle d'asile pour les enfants des deux sexes; on les y garde jusqu'à l'âge de sept ans. A la même époque environ, ce digne administrateur obtint du Comité, à la prière de la sœur servante, la permission d'ouvrir deux classes externes pour les enfants pauvres du quartier : on en compte environ de cent soixante à cent quatre-vingts.

Enfin, plus tard, le même M. de Lacerda obtint encore du Comité la permission de bâtir une chapelle. La direction des travaux fut confiée à un autre fervent catholique, ami dévoué de de notre double famille, et les frais de cette construction furent couverts par M. Gleizes, alors Supérieur de la Mission, au moyen d'aumônes recueillies par ses soins. C'est là qu'a été fixé depuis le siège de l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, qui n'avait jamais eu de centre bien établi. La chapelle, dédiée à Notre-Dame des Victoires, est construite de façon que les enfants internes puissent jouir de toutes les cérémonies religieuses, sans être vues du public, dont elles sont entièrement séparées.

La Congrégation des Enfants de Marie externes, établie depuis quelques années, compte déjà une centaine de jeunes filles de toutes conditions. Les réunions mensuelles se font exactement, grâce au zèle de M. Sagnet, qui ne néglige rien de ce qui peut contribuer au bien de leur âme.

L'année dernière, M. le Proviseur de la *Santa Casa* de la

Miséricorde, le comte de Pereira Marinho, négociant, déplorant le sort des enfants trouvés chez les nourrices externes, conçut la généreuse pensée de construire un local qui permit de les garder tous dans l'établissement; ce projet fut mis à exécution, et aujourd'hui nous comptons une œuvre de plus.

#### ORPHELINAT NOTRE-DAME DE LA SALETTE

La maison de Notre-Dame de la Salette a commencé en février 1858, comme succursale du collège de Notre-Dame des Anges.

Pendant trois ans les sœurs allaient chaque jour dans une petite maison attenant à un couvent, pour visiter les indigents et faire la classe aux petites filles de la paroisse Saint-Pierre. C'est à cette époque que M. le curé, voyant le grand nombre de pauvres à secourir, forma le projet d'établir une association de charité.

Avec les aumônes obtenues chaque semaine et celles qu'il recueillait à la messe du dimanche, il put distribuer quelques secours. Alors, M. Lamant, Supérieur de la Mission, lui dit de préparer une maison et promit d'obtenir de Paris deux sœurs destinées à s'occuper de l'œuvre projetée.

M. le curé, comptant sur le succès de cette démarche et se confiant en la divine Providence, fit part de ses projets à plusieurs personnes; ce fut à cette occasion que M. Thomaz offrit gratuitement une petite maison attenant au couvent. Chaque jeudi, les pauvres recevaient des cartes pour aller chercher de la farine, de la viande et des remèdes; le tout était payé par la sœur chargée de la visite des pauvres; elle recevait elle-même l'argent de M<sup>me</sup> Angélique de Lacerda, trésorière. Le 2 février 1861, la maison devint un établissement indépendant, sans autre ressource que la divine Providence. M. le curé fit une souscription entre quelques personnes de la paroisse de Saint-Pierre; et ce fut par ces aumônes que les sœurs subsistèrent jusqu'à l'année 1864. M<sup>me</sup> Angelica n'ayant pu continuer à être trésorière, M. le curé choisit M. Thomaz pour la remplacer. Il offrit en même temps sa maison attenante à celle occupée déjà par l'œuvre, pour recevoir quelques orphelines, et bientôt se fit sentir le besoin d'une quatrième sœur.

Sur ces entrefaites, M. le curé de Saint-Pierre fut appelé à Rio et quitta la paroisse, avant d'avoir assuré les ressources nécessaires pour continuer le bien commencé; aussi il fut question d'abandonner cette entreprise. Mais, ma sœur Rassier, ayant été nommée à l'hôpital, la chère sœur Mauduit fut choisie pour la remplacer. Pendant huit années, elle dépensa tous ses revenus pour soutenir et compléter une œuvre qui lui était si chère. Le développement que prirent l'orphelinat et l'externat nécessita une augmentation de personnel; des sœurs nouvelles furent donc envoyées; en 1874, elles étaient neuf.

Après ces huit années passées assez tranquillement, ma sœur Mauduit se détermina à acheter la maison que nous habitons depuis lors, avec le grand jardin qui en dépend. Après l'acquisition de l'immeuble, il fallut y bâtir un dortoir, des classes, un réfectoire, une salle de bains, une buanderie, etc., etc. Pour cela on dut contracter une dette considérable, qui n'était pas acquittée à la mort de ma sœur Mauduit; la maison achetée avait été payée par cette bonne sœur. En 1865, M. le président de la province, voyant que l'on recevait les orphelines, fit un premier don de 1,000 fr. à cet établissement. Ce secours a été continué depuis lors et s'est même accru chaque année. Grâce à cette subvention bienveillante, jointe à quelques dons particuliers et à nos économies, nous avons pu payer la plus grande partie de la dette contractée.

Voici maintenant quelques détails sur la nature de nos œuvres. — Les sœurs furent appelées dans cet établissement pour visiter les pauvres et faire la classe aux petites filles. A peine furent-elles installées, que l'on sentit la nécessité de recueillir les orphelines: il s'en présenta un grand nombre, mais le local et les ressources ne permirent d'en recevoir que quelques-unes. En 1862, lorsque le collège de Notre-Dame des Anges fut fermé, ma sœur visitatrice en envoya d'autres, et bientôt le chiffre de vingt-cinq fut atteint.

Le nombre des enfants (orphelines et externes) s'éleva ensuite jusqu'à quatre-vingts, ce qui obligea à former deux classes; une sœur ne suffit plus pour les orphelines, d'autant plus qu'elles

travaillaient pour le dehors et qu'il fallait plus de soins. Actuellement nous avons soixante enfants internes, dont quelques-unes donnent une modique rétribution; les autres sont entièrement à notre charge.

Après le départ de M. le curé de Saint-Pierre, les sœurs continuèrent à recueillir les aumônes des associés de la caisse des pauvres jusqu'en 1874. A cette époque, la sœur chargée des courses nécessaires pour faire cette quête ne put les continuer; le médecin la fit partir en toute hâte pour Paris afin de rétablir sa santé. A son retour on n'osa lui laisser reprendre cette charge, car ces courses étaient très fatigantes; l'œuvre de l'association de la caisse des pauvres cessa d'exister. Nous espérons la faire revivre.

La visite des pauvres a été aussi interrompue, à cause du manque de ressources. Chaque jeudi nous distribuons, à la maison même, quelques aumônes; bientôt nous pourrions reprendre les visites à domicile.

Nous avons actuellement (1884) deux classes internes, deux classes externes et deux ouvroirs. Le personnel se compose de 9 sœurs, 60 enfants internes et 70 externes; ce qui fait, avec les sous-maîtresses et les employés de la maison, en tout 151 personnes.

#### SANTA CASA DA MISERICORDIA

L'hôpital de la Santa Casa da Misericordia de Bahia fut confié à la communauté des filles de la Charité en 1864, et douze sœurs en prirent possession le 28 mai de la même année. Auparavant il était tenu par des laïques qui ne savaient pas le maintenir dans un état convenable; mais, grâce à la bonne volonté de MM. les Administrateurs et au dévouement des sœurs, tout changea bientôt de face, et présentement les malades sont pourvus de tout en grande abondance.

L'édifice est un ancien collège des Jésuites; il est très bien bâti. Situé à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, il domine, d'un côté, le port, et de l'autre la ville et la campagne. L'établissement contient quatre cents lits; on y admet les hommes de toutes les nations, mais les femmes ne sont reçues



que si elles sont du pays. La moyenne des malades est de deux cent cinquante à trois cents; il en entre à peu près trois mille par an, et il en meurt de cinq à six cents.

Il y a quatorze sœurs qui ont le soin des malades, de la sacristie, de la cuisine, de la pharmacie, de la lingerie, etc.; elles sont chargées des écritures qui sont très compliquées. En un mot, elles ont la surveillance et l'administration de tout l'hôpital. Un aumônier est attaché au service de l'établissement ainsi que vingt-cinq docteurs, tant médecins que chirurgiens. Enfin, les étudiants de l'école de médecine, qui sont à peu près au nombre de mille, doivent fréquenter les cours de l'hôpital pendant quatre ans, avant de prendre le degré de docteur.

---

*Lettre de M. Antoine AZÉMAR, prêtre de la Mission,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Bienfaits des missions. — Autres œuvres. — Ordre des exercices.

Diamantina, 13 novembre 1855

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Depuis huit mois, j'ai laissé, bien qu'à regret, Rio-de-Janeiro et *Santa Casa da Misericordia*, pour venir sur les montagnes de Diamantina diriger les missions de ce diocèse.

Ici, comme dans tout le Brésil, les missions font un bien immense, et contribuent beaucoup à conserver la foi parmi le peuple, qui est presque abandonné. Avec les Missions, des milliers d'âmes égarées par les passions, les mauvais exemples et l'ignorance reviennent au bon chemin, et finissent leur vie dans la pratique de la vertu. En général, les gens simples et tous les pauvres désirent ardemment la mission, parce qu'ils sont hommes de bonne volonté. Ceux qui ne la veulent point et y sont opposés de paroles et d'actions appartiennent le plus souvent à des sociétés

détendues ou sont déterminés à conserver les habitudes que la religion réprouve.

Cette année, bien que nous ayons commencé un peu tard, nous avons pu donner onze missions. Deux, de dix-sept jours; deux, de treize; et sept, de quinze jours. Dans le courant de ces onze missions, il y a eu vingt et un mille communions, quinze mille confessions et deux cents mariages de personnes qui vivaient en concubinage. Déjà un bon nombre de mariages avaient eu lieu à l'occasion de la visite pastorale de Monseigneur dans plusieurs paroisses.

Il nous serait facile de doubler le nombre des confessions, si si nous avions le temps et la facilité. Mais, hélas! *Messis quidem multa, operarii autem pauci*, la moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux. Dieu y pourvoira. Que son adorable volonté soit faite en tout et partout!

Plusieurs de nos missions de cette année ont été à peu près complètes, et, dans toutes, nous avons eu le bonheur de voir tomber dans les filets du divin Maître de nombreux et gros poissons. Comme vous le voyez, Dieu, dans sa miséricorde, se plaît toujours à bénir la parole et les travaux des enfants de saint Vincent.

Le missionnaire au Brésil ne se contente pas toujours de travailler au bien des âmes, il doit aussi s'occuper quelquefois d'œuvres extérieures d'un intérêt public, pour satisfaire le désir du peuple et le préserver en même temps de l'oisiveté. Ainsi, cette année, nous avons concouru à la construction d'un pont, qui était très nécessaire, et de plus à l'organisation de cinq cimetières pour des paroisses qui en étaient dépourvues. Nous voilà donc devenus chasseurs d'âmes, et ingénieurs de ponts et chaussées, sans brevet.

Et maintenant, Monsieur et très honoré Père, en ce qui concerne notre vie particulière de missionnaires, nous suivons, en mission, autant que possible, notre règle : chaque jour, oraison, prière du matin et du soir, examen, récitation du bréviaire, tout se fait en commun. L'ordre de la journée est celui-ci : Après notre oraison, nous allons célébrer la messe, pendant laquelle on fait chanter quelques cantiques, et on donne, s'il y a lieu, la

communion au peuple. Après la messe, l'instruction du matin sur les commandements de Dieu, de l'Eglise et sur les sacrements. Vers sept heures, confessions des femmes jusqu'à l'examen. A midi, diner, puis récréation et bréviaire. A deux heures et demie, confessions des hommes jusqu'à cinq heures et demie. C'est alors qu'on fait chanter le chapelet pour réunir le peuple, et appeler sur la mission les bénédictions de la Reine du ciel. Vers six heures commence le sermon sur quelque grande vérité de notre religion. Ensuite, chant de quelque cantique et bénédiction du très Saint-Sacrement.

Monseigneur est pour nous d'une extrême bienveillance, Dieu veuille lui donner de longues années encore !

Je suis, dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie immaculée,  
Monsieur et très honoré Père,  
Votre très humble et obéissant fils,

ANTOINE AZÉMAR,  
I. p. d. I. M.

---

Le numéro des *Annales* était sous presse, quand nous avons reçu le *Bulletin religieux* du diocèse de la Rochelle, en date du 19 juin 1886, contenant un article nécrologique sur notre confrère M. Pierre Mondou, récemment décédé. Voici cet article :

### M. L'ABBÉ MONDOU

DIRECTEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE LA ROCHELLE

« Lundi matin, à une heure, M. Mondou, que plusieurs générations d'ecclésiastiques ont aimé et vénéré, depuis trente-cinq ans, au grand séminaire de la Rochelle, a rendu son âme à Dieu. Frappé de paralysie dans la nuit du jeudi au vendredi, il fut honoré de la visite de M<sup>gr</sup> l'évêque, qui lui donna sa bénédiction et conseilla de lui administrer les derniers sacrements.

« La nouvelle de sa mort s'était à peine répandue, que nous avons recueilli sur les lèvres de plusieurs personnes cet éloge funèbre aussi simple que glorieux : « C'est un saint de plus dans le ciel... »

« Né à Montauban, le 28 août 1805, M. Mondou touchait à sa quatre-vingt-unième année. Son grand âge et ses infirmités faisaient prévoir depuis plusieurs mois qu'il ne tarderait pas à rejoindre ses anciens confrères et amis, MM. Delteil, Lugan, Poulin, qu'une mort récente a enlevés à la Congrégation de la Mission, et qui ont laissé dans notre grand séminaire d'impérissables souvenirs. La mémoire de M. Mondou restera particulièrement bénie parmi nous. Ne nous a-t-il pas donné la meilleure part de sa longue vie? Élevé dans sa ville natale, à côté du bon M. Lugan, et sur les bancs où venait de s'asseoir le Vénérable Perboyre, il consacra de bonne heure à Dieu les dons qu'il en avait reçus : un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, un cœur plein de foi, d'ardeur et d'énergie. Infatigable au travail, il recueillit dans ses lectures d'immenses trésors, en dépit de ses mauvais yeux, qui le servirent toujours mal et, à la fin, l'ont tout à fait trahi. Il en fit profiter d'abord le grand séminaire de Montauban, où il professa jusqu'à 1845. Entré cette année même dans la société de Saint-Lazare, il occupa, en 1846, la chaire de morale au grand séminaire d'Évreux.

« Quand, en 1851, il arriva parmi nous avec M. Delteil, pour recevoir la succession des prêtres du diocèse que l'élévation de M<sup>r</sup> Pallu du Parc au siège de Blois avait laissés sans supérieur, il était déjà mûri par l'étude, la méditation et l'enseignement. Dès ses premières leçons il frappa ses auditeurs par l'étendue et la variété de ses connaissances, son zèle à les communiquer, l'élan parfois trop soutenu de son éloquence, l'originalité de sa physionomie et de son langage méridional. Après l'avoir entendu une fois on ne pouvait l'oublier. Il est facile de résumer les impressions diverses qu'il excitait : en classe, c'était un savant; en chaire et à l'autel, un saint; en récréation, un homme aimable; dans les relations intimes, il était tout cela à la fois.

« Tel il apparaissait aux séminaristes, tel il était jugé par les gens du monde et par les communautés religieuses qui cherchaient dans un directeur de conscience les qualités signalées par saint François de Sales : la science, la prudence et la piété. Le caractère particulier de sa direction était la recherche de la précision. Passionné pour la logique, il désirait que les accusations

du pénitent fussent comme des prémisses d'où le confesseur pût tirer aisément la conclusion bien nette de son état et des remèdes qu'il lui fallait. Plusieurs âmes ont dû à sa méthode de mieux s'étudier, de mieux se connaître, de mieux se révéler et de recevoir ensuite de sa bouche des indications précieuses sur leur vocation.

« Dévoré de zèle, il eût voulu, si sa maladie d'yeux l'eût permis, étendre par ses écrits le bien qu'il a fait jusqu'en ces derniers temps par sa parole. Que de plans d'ouvrages il avait conçus ! Il ne put en réaliser qu'un seul, et Dieu sait avec quel labeur : on connaît son *Catholicisme justifié devant le XIX<sup>e</sup> siècle*, où ses anciens élèves respirent le parfum de ses doctes leçons et croient l'entendre encore.

« Ses funérailles, célébrées avec pompe, ont attiré, mardi, dans la chapelle du grand séminaire, les ecclésiastiques de la ville, plusieurs laïques et bon nombre de membres des communautés religieuses. Escorté par une foule pieuse jusqu'au cimetière du grand séminaire, à Périgny, il repose près des Mareschal et des Gaboreau, qui, depuis longtemps, voyaient en lui, du haut du ciel, l'émule de leur science et de leur vertu. Tous ceux qui l'ont connu, ceux surtout qu'il a instruits et dirigés, consacreront au saint vieillard un affectueux regret, et, se souvenant du bien qu'il leur a fait, ils offriront pour son âme le tribut de leurs prières. »

# FRANCE

---

## DEUX ALLOCUTIONS

PAR M<sup>sr</sup> BOURRET, ÉVÊQUE DE RODEZ

LES 18 ET 19 JUILLET, A SAINT-LAZARE

Vitalité et universalité des œuvres de saint Vincent de Paul.

M<sup>sr</sup> Bourret, qui était venu à Paris pour assister, le 17 juillet, aux obsèques solennelles du regretté cardinal Guibert, archevêque de Paris, avait bien voulu descendre à notre maison-mère et accepter de faire, le lendemain, l'ordination de deux prêtres de notre congrégation, nos chers frères Isidore Monteiro et Auguste Malaval. Après la cérémonie, Sa Grandeur a daigné leur adresser l'allocution suivante, que nous reproduisons de mémoire et dont nous regrettons de ne pouvoir rendre qu'imparfaitement les paroles.

### I

« *Habebitis hunc diem in monumentum.*

« Ce jour sera pour vous un éternel souvenir.

« Mes fils, j'ai l'habitude dans mon diocèse, au jour des ordinations, de ne pas me séparer de mes nouveaux prêtres sans leur adresser quelques paroles. Je me permets d'en user de même à votre égard, puisque je viens de vous conférer les pouvoirs du sacerdoce.

« Je vous félicite d'abord, mes fils, d'être ordonnés Prêtres la veille de la fête de votre vénérable patriarche. C'est un saint que j'aime à honorer d'un culte spécial; il me semble qu'il occupe dans l'Eglise un rang et un degré auxquels il sera donné à bien peu

de saints d'atteindre. Le siècle où il a vécu marque une époque de rénovation dans l'histoire de l'Église. Ce grand saint, qui ne s'estimait propre à rien, sinon à tout gêner, en voulant vivre obscur et inconnu, a eu un bien plus grand retentissement que les éclats de la trompette n'en ont donné à beaucoup d'autres; ils ont pu faire plus de bruit, mais certainement ils ont produit moins de fruit. Dans un siècle plein de vie et de mouvement, il s'est toujours tenu à l'écart des discussions et des subtilités théologiques, gardant le chez-soi, quand la gloire de Dieu ou le salut des âmes ne l'appelaient pas au dehors. Et cette gloire qu'il fuyait de toutes ses forces, Dieu la lui a donnée plus qu'à tout autre : vous en êtes les témoins.

« Que dire de la fécondité et de la vitalité de ses œuvres? Elle est immense; sa paternité est universelle; elle s'étend à tous les besoins de la religion et de l'humanité. Il a formé et réformé le clergé, secouru les malades, assisté les indigents, nourri des provinces entières..... Il a dérobé, pour ainsi dire, cette fécondité étonnante au sein de Dieu d'où il ne sortait jamais, et la nombreuse postérité qu'il a laissée après lui, ses zélés missionnaires, ses phalanges innombrables des filles de la Charité continuent encore ses œuvres; et nous voyons ce grand saint subsister et grandir dans la personne de ses enfants.

« Je ne vous en dirai pas davantage sur ce sujet. Ce sont quelques idées éparses jetées dans votre esprit, comme une poignée de grains dans un champ fertile, et qu'il vous sera facile de faire fructifier.

« Réjouissez-vous donc, mes fils, d'appartenir à une si noble famille; soyez fiers de votre vocation et efforcez-vous tous les jours de devenir les dignes enfants d'un tel père. Peut-être que d'autres feront plus de bruit que vous, ne le leur enviez pas; réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont inscrits dans le livre de vie : *Gaudete, quia nomina vestra scripta sunt in libro vitæ*. Gardez toujours sur votre front, dans votre manière d'agir et de parler, cet esprit d'humilité et de simplicité, ce *spiritualis unctio*, qui est comme la note, la normale de votre Congrégation et la condition de votre succès. Gardez-le bien précieusement cet héritage de famille et ne le laissez pas entre des mains étrangères

« Après tout, que sert de faire du bruit ? Nous ne sommes pas ici-bas pour longtemps. Hier encore, il me semble, je venais ici à Saint-Lazare, jeune homme comme vous ; et aujourd'hui je suis un vieillard, j'appartiens à la génération qui est en fauche, qui est en coupe. Pour vous aussi ce jour ne tardera guère à venir. Vous avez embrassé une carrière où l'on ne vieillit guère ; dans les missions lointaines où l'on vous envoie, les plus vieux ne sont souvent que des jeunes gens.

« Maintenant, mes fils, je me permettrai de vous donner deux avis ; je suis assez avancé en âge pour avoir le droit de parler de mon expérience. Ces avis se rapportent aux deux grands pouvoirs que vous venez de recevoir aujourd'hui, de sacrifier et de confesser. Eh bien ! mes enfants, soyez de bons sacrificateurs et de bons confesseurs. Je vous recommanderai d'abord de bien dire la sainte messe, pieusement et sans trop de précipitation. C'est par là que nous sommes jugés : combien y en a-t-il qui, pour choisir un bon confesseur, veulent savoir s'il dit bien la messe. Que s'il ne nous est pas toujours donné d'avoir le degré de sainteté intérieure que demanderait une si grande action, tâchons du moins d'y garder toujours un extérieur digne et capable d'édifier ceux qui nous voient. Vous le devez d'autant plus, mes fils, que vous appartenez par votre vocation au clergé religieux. Chose étrange, dans le monde on juge moins sévèrement le clergé séculier et on lui pardonne plus facilement de contracter un peu de cette poussière du siècle au milieu de laquelle il est obligé de vivre. Mais pour vous, on s'attend à vous regarder même comme le modèle du clergé séculier, et on serait scandalisé si vous ne justifiez pas cette opinion qu'on a de vous.

« Un second avis que je veux vous donner se rapporte à la confession. C'est là, mes enfants, un grand ministère, un ministère bien délicat, bien difficile. Soyez toujours prudents et discrets dans vos interrogations. Restez en deçà plutôt que de vous exposer à passer au delà. Souvenez-vous que les paroles que vous dites au saint tribunal, on les retient sans en perdre le souvenir ; et si elles viennent à produire une fâcheuse impression, on convertit en poison ce qui devait servir à guérir les âmes. Ah ! quelle vertu ne faut-il pas pour exercer dignement un si péril-



leux ministère ! et que celui-là sera bien heureux qui pourra se présenter au tribunal de Dieu la conscience tranquille et rassurée sur cette matière !

« Je me rappelle, en finissant, que c'est l'usage dans mon diocèse, à l'ordination d'un nouveau prêtre, de chanter le verset : *« Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : tu es sacerdos in æternum, »* Le Seigneur a juré et il ne le regrettera pas : Vous êtes prêtre pour l'éternité. » Le jour de mon ordination cela me fit une impression profonde ; et depuis je ne m'en souviens jamais sans éprouver une vive émotion. Hélas ! cette parole n'a pas toujours été vraie : *Juravit Dominus*, à la bonne heure, mais *non pœnitebit eum* ? Quelquefois l'Église a eu à se repentir d'avoir imposé les mains à quelques-uns de ses prêtres ! Ah ! mes fils, qu'on ne puisse jamais dire de vous une si triste parole, mais il n'en sera pas ainsi ; non, l'Église n'aura pas lieu de se repentir de vous avoir consacrés prêtres ; je me fais votre garant ! »

Le lendemain de cette ordination, M<sup>or</sup> Bourret célébrait avec solennité l'office pontifical en l'honneur de saint Vincent de Paul. Après l'évangile, Sa Grandeur, bravant toutes les fatigues, voulut bien adresser la parole à la nombreuse assistance qui se pressait dans notre chapelle. Voici en substance cette touchante allocution.

## II

« Mes chers confrères et mes chères filles,

« Une règle liturgique prescrit à tout évêque qui officie, au moins dans son église, de commenter et d'expliquer au peuple ou à l'assistance l'évangile du jour. Je remplis bien volontiers cette obligation, moi, le successeur, quoique indigne, d'Abelly, l'ami du grand M. Vincent, et je joins ma parole, bien faible et bien atténuée, aux voix qui louent votre saint patriarche. Les personnalités sont d'ordinaire mal reçues, quand elles s'adressent à celui qui en est l'auteur. Je viens d'en faire une, permettez-moi pourtant d'en faire une seconde.

« Il y a quinze ans aujourd'hui, le 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul, qu'on remit entre mes mains la houlette

d'Abelly; et, voyez ma fatuité, je me figurais que, lors de ma nomination, Vincent de Paul avait assisté au conseil supérieur de Dieu, comme il avait assisté de son vivant au conseil d'Anne d'Autriche, reine de France.

« Il est dit dans l'évangile d'aujourd'hui que notre divin Sauveur se choisit soixante-douze disciples et les envoya devant lui deux à deux. Vincent de Paul, lui aussi, a été envoyé et l'on peut dire de lui ces autres paroles de l'évangile du jour : *« Curans omnem languorem et omnem infirmitatem, — Guérissant toute langueur et toute infirmité. »* De grandes corporations se sont épuisées à un seul dévouement; Vincent les suscite tous : c'est vraiment un saint extraordinaire, l'apôtre le plus complet qui peut-être ait jamais existé. Il touche à tout, rétablit tout, étend son bras à toutes les misères; c'est l'apôtre universel, et il appelle à son apostolat l'universalité des hommes : il y appelle les prêtres, les femmes, les laïques; il touche à tout, restaure tout, relève tout; il est le modèle de tout.

« Il appelle à son apostolat *les prêtres* : il les réforme, et non sans raison; car, si les capitaines ne marchent point, les simples soldats ne marchent pas non plus; si la graine ne lève pas, il n'y aura point de moisson. Il dresse des auxiliaires à son œuvre, ce sont les apôtres par excellence : ils ont un nom dans l'Église : *Missionarii*, les missionnaires. Il y a d'autres congrégations dans l'Église : ce sont les prêtres du Très-Saint-Rédempteur; d'autres font le bien sous un vocable quelconque. Mais vous, Messieurs, vous êtes les Missionnaires. Joli baptême, Messieurs! Vous n'êtes pas d'une seule œuvre, d'un seul drapeau; vous êtes les missionnaires, les hommes de tous!

« Il y appelle *les femmes*. Ah! Jésus-Christ se faisait accompagner par les femmes de Galilée. Il appelle à sa mission *les hommes* : il logeait chez Lazare, à Béthanie, il mangeait chez Nicodème. Il y appelle les femmes : les femmes de Galilée sont le complément de sa mission; et, à leur honneur, quand les hommes s'enfuient, elles restent fidèles; quand Jean lui-même faiblit, les femmes de Galilée sont debout. Oui, mes filles, honneur à vous! Les filles de la Charité et les missionnaires sont l'argument vivant de l'Église dans nos temps modernes. Quand

nos thèses restent sans effet, que notre parole ne pénètre plus dans des intelligences rebelles, quand nos orateurs à la tribune n'obtiennent plus rien ; alors on jette vos cornettes dans la mêlée, et ce que nous n'avons pu obtenir, vous le réalisez ; vous êtes la milice d'action qui donne de l'autorité à la milice de doctrine. Oui, vous êtes l'argument sans réplique de la vitalité et de la sainteté de l'Église. Ah ! glorifiez-vous. Je n'énumère pas vos vertus ; je n'énumère pas vos dévouements : ils sont si ordinaires qu'on n'y fait même plus attention. Vous êtes l'incarnation de la charité et l'on vous attribue même le bien que vous ne faites pas.

« Saint Vincent appelle à son apostolat *les laïques*. Sans doute il y a bien ici quelque membre des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Oui, il y a comme le tiers-ordre de Saint-Vincent de Paul, les membres des Conférences : là encore, M. Vincent a trouvé des apôtres là où il ne cherchait que des douleurs à consoler.

« Universalité de l'apostolat de Vincent de Paul. Il y a appelé l'universalité des hommes ; il a touché à tout. Les quatorze œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, qui sont le résumé de tout bien extérieur, il les a toutes accomplies ; et, ce qui est curieux, il a laissé le moyen de les accomplir après lui. Oh ! si je pouvais faire la synthèse des œuvres de cet homme vraiment remarquable, quel beau discours sur l'universalité de l'apostolat de votre grand patriarche. Quelqu'un d'entre vous le fera. Je me contente de jeter les idées, comme une poignée de grains sur le sol : vous les ramasserez bien.

« Et quelle est la cause de cette universalité, de cette vie d'action ? Dieu, c'est incontestable. Il choisit qui il lui plaît : c'est son affaire, et il avait admirablement doué son serviteur. Je ne sais s'il y a eu au monde homme plus sage que Vincent de Paul ; il était comblé de tous les dons de la nature et de la grâce ; je dis bien : de tous les dons de la nature et de la grâce. Je ne sais s'il se peut esprit plus sage, plus judicieux, plus soucieux de combiner les moyens avec la fin. Oui, c'était un sage, et celui qui, au simple point de vue naturel, agirait comme Vincent de Paul, serait lui-même un sage et un grand sage.

« On dirait que sa vie n'a pas d'unité : il étudie, il est fait prisonnier, il est précepteur, puis curé à Châtillon-les-Dombes, à Clichy, etc., et cette vie est l'unité même. Je n'énumère pas ses vertus : vous les connaissez ; avec vous je n'ai pas besoin d'autre développement. Mais, en dehors de tous ces dons prodigués par Dieu à Vincent, quelle est la cause de la fécondité et de l'universalité de son apostolat ? C'est la conformité à la volonté de Dieu, c'est cette parole, véritable sel de la terre et lumière de la vie : « N'enjambons point sur la Providence, donnons-lui pied seulement. » Jamais il n'est pressé ; il est si prudent, son pas est si mesuré, qu'il semble ne pas bouger ; il voulait être l'instrument de la Providence, mais rien que l'instrument. On dirait qu'il est aveugle, ce grand clairvoyant ! et la Providence opérait des merveilles par ses mains. Oh ! si je voulais incarner la conformité à la volonté de Dieu, je créerais la statue de Vincent de Paul au milieu de ce sanctuaire !

« J'entends que l'heure avance. Rassurez-vous, je ne serai pas long. Concluons ce discours. Comme je le disais hier à deux d'entre vous que je venais d'ordonner : « Messieurs, soyez fidèles, aimez votre vocation, aimez votre berceau. Vous n'êtes pas sans gloire. Peut-être n'avez-vous pas aujourd'hui cet éclat auquel les yeux se fascinent ; mais demain est à vous, et demain, Messieurs, c'est l'éternité ! »

« Et vous, mes filles, aimez votre vocation ; vous aussi, aimez votre berceau. Soyez fières et heureuses de la paternité de Vincent de Paul. Si jamais votre vertu venait à faiblir, vous enlèveriez de cette société matérialiste et incrédule, qui n'admet que ce qu'elle touche et ce qu'elle sent, la raison d'être du christianisme.

« Et vous, Messieurs des Conférences, aimez votre saint patron. Aujourd'hui on veut tout laïciser. Eh bien ! laïcisons la charité. Portez à ces mansardes, qui vous connaissent si bien, autre chose que vos pieds et vos mains : portez-y votre cœur ; vous en deviendrez meilleurs ; et les consolations que vous y aurez déposées descendront au centuple en bénédictions sur vos familles et dans vos foyers.

« J'ai dit que je terminais : Abelly ne sut pas longtemps rester loin de son ami : il abandonna cette houlette sur les montagnes

du Rouergue, où je suis allé la ramasser. Ne ferais-je pas bien, moi aussi, de la déposer, de m'ensevelir dans cette maison et de me préparer à recevoir la palme obtenue par M. Vincent et son ami, obtenue certainement aussi par notre père et notre maître l'éminent cardinal que nous pleurons. Cette palme, nous ne sommes pas sûrs de l'obtenir, nous, si vous ne nous aidez de vos prières, que nous vous demandons de tout notre cœur. »

---

## CAUSE DU VÉNÉRABLE PERBOYRE

Congrégation préparatoire.

*Extraits de deux lettres de M. VALENTINI, procureur de la Congrégation auprès du Saint-Siège, à M. FIAT, Supérieur général.*

Rome, le 5 juillet 1886.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je viens d'achever les visites aux consultants de la Sacrée Congrégation des Rites, qui demain devront juger la cause de notre Vénérable Perboyre. Des consultants qui avaient assisté à la congrégation du 22 juillet 1866, il n'en reste que deux, S. E. le cardinal Bartolini et le T. R. Père Cirino, vicaire général des Théatins ; les autres consultants ont été nommés depuis ce temps-là, et par conséquent ils ignoraient tous plus ou moins la vie de notre Vénérable. J'en ai trouvé plusieurs qui étaient occupés à écrire le *votum*, que demain ils doivent lire à la congrégation du Vatican ; mais ils sont obligés au plus rigoureux secret.

M<sup>r</sup> Salluce entre autres, qui est, comme vous le savez, le commissaire du Saint Office, est ravi et plein de dévotion pour notre Vénérable. Il m'a prié de lui procurer, comme une grande faveur, un exemplaire de sa vie.

Demain, à huit heures du matin, sept voitures viendront nous prendre, les consultants, le promoteur, le sous-promoteur, l'a-

vocat, le procureur et moi, pour nous conduire au Vatican. A neuf heures, commencement de la congrégation. L'avocat, le procureur et moi, nous devons rester dans l'antichambre pendant tout le temps de la discussion.

Le cardinal rapporteur lit son rapport et son *votum*; chaque consulteur lit aussi son *votum*, qui doit porter une des trois conclusions d'usage : *affirmative* vel *negative*, vel *suspensive*. Le sous-promoteur de la foi retire ces *vota* et les passe à l'*avvocato del Diavolo*, c'est-à-dire au promoteur de la foi, qui commence sa critique *super dubio*, et sur chaque partie du doute et sur tout ce qui a été dit en faveur de la cause. Vous connaissez déjà, mon Père, cet *avvocato del Diavolo* ou ce promoteur de la foi, et combien il vous est dévoué.

Le Saint-Sacrement, le mystère chéri du cœur du Vénérable Perboyre, qui demain, de neuf heures à midi, sera solennellement exposé en même temps à Rome, à Paris, à Naples, à Turin, à Sienne, chez les missionnaires et chez les sœurs, fera le reste.

6 juillet.

Me voici de retour du Vatican. La Congrégation a commencé à neuf heures un quart et s'est terminée à onze heures trois quarts, une des plus courtes qu'on ait vues depuis longtemps. L'avant-dernière, par exemple, dans laquelle on traitait d'un Espagnol, n'a fini qu'à deux heures. Bon signe pour la cause de notre Vénérable qui sans doute n'a pas présenté grande matière à la discussion.

Le personnel qui assistait à cette Congrégation était plus nombreux qu'à l'ordinaire. Parmi les cardinaux se trouvaient présents : S. E. le cardinal Bartolini, préfet de la Congrégation des Rites et rapporteur de la cause du Vénérable; S. E. le cardinal Pecci, frère du pape; le cardinal Bianchi; le cardinal Pitra; le cardinal Serafini; le cardinal Verga; le cardinal Schiaffino; le cardinal Martinelli; le cardinal Melchers; le cardinal Ricci. — Comme protonotaire apostolique, M<sup>sr</sup> Nussi. — Les prélats auditeurs de Rote y étaient tous, savoir : M<sup>sr</sup> Sibilia, M<sup>sr</sup> Montel et M<sup>sr</sup> del Magno. — Les officiaux de la Congrégation des Rites étaient au complet, c'est-à-dire : M<sup>sr</sup> Salvati, secrétaire;

M<sup>re</sup> Caprara, promoteur; M<sup>re</sup> Lauri, sous-promoteur de la foi. — Parmi les consultants : M<sup>re</sup> Salluce, commissaire du Saint-Office; le T. R. père Saccheri, secrétaire de la Congrégation de l'Index; le T. R. père Zelli, abbé général des Bénédictins; le T. R. père Cirino, vicaire général des Théatins; le T. R. père Baraveili, supérieur général des Barnabites; le T. R. père François de Loreto, prédicateur apostolique; le T. R. père Locca, provincial des Ministres des infirmes; le R. P. Calcuizio, des Oratoriens de Saint-Philippe de Néri.

M<sup>re</sup> Morinelli, sacriste des palais apostoliques; M<sup>re</sup> Seppiacci, secrétaire des évêques et réguliers; le T. H. P. Baus, maître du Sacré palais, et le R. P. Tongiorgi, jésuite, ne pouvant pas assister à la congrégation, y ont envoyé leur *votum*.

Comme je vous le disais hier, tout ce qui se passe dans la congrégation tombe sous le serment du secret. Je ne connais donc rien de ce qui a eu lieu dans cette assemblée, mais je suis plein d'espoir; et dès que je saurai quelque chose de particulier je m'empresserai de vous en informer.

Veuillez agréer la nouvelle expression de mon filial dévouement dans lequel je suis, en Notre-Seigneur,

Monsieur et très honoré père,

Votre très obéissant fils,

VALENTINI,

I. p. d. I. M.

La congrégation particulière, dont parle M. Valentini dans ses deux lettres, a donné son avis sur le martyre et sur les miracles du Vénérable Perboyre. Nous avons la confiance que l'avis a été favorable. Et maintenant que faut-il pour terminer la cause? 1<sup>o</sup> La tenue d'une congrégation générale devant le Pape, dans laquelle sera posée la question : *An tuto deveniri possit ad Beatificationem*? Les membres de ladite congrégation donneront leur *votum*, affirmatif ou négatif, sans que la cause puisse être retardée par un vote suspensif. 2<sup>o</sup> Enfin, le Pape accomplira le dernier acte de la procédure, en déclarant, suivant notre plus ardent désir : *Tuto procedi posse ad Beatificationem*, on peut sûrement procéder à la béatification du serviteur de Dieu.

## GUÉRISONS ATTRIBUÉES

### A L'EAU BÉNITE DE SAINT-VINCENT ET A LA VIERGE IMMACULÉE

A la date du 9 mai 1886, M. Baudraz, prêtre de la Mission, écrit de Kéren : « Dans les dernières semaines d'avril, notre cher frère Joseph fut atteint de douleurs violentes du côté. La respiration était très gênée. Son visage devenait enflammé et ses yeux ardents, tandis que le pouls se maintenait très lent. On craignait une insolation. Les remèdes employés pour la guérison ne firent que précipiter le mal. Le pauvre frère était haletant. Une catastrophe pouvait se produire. A cette vue, je bénis de l'eau, suivant la formule approuvée par le Saint-Siège en l'honneur de saint Vincent. Aux premières gorgées, le malade se sentit mieux. Deux jours après il était parfaitement guéri!..... Gloire à saint Vincent!.....

Le 24 mai 1886, ma sœur Marie, fille de la Charité à Fribourg, maison de la Providence, informait M. le supérieur général d'une guérison et d'une conversion extraordinaires, attribuées à l'eau de Saint-Vincent.

« Au mois de janvier nous fut amenée à l'hôpital une toute jeune femme de vingt et un ans, à toute extrémité. Elle avait été administrée, et son mari, désolé, suppliait nos sœurs avec larmes de rendre, par leurs soins, la santé à cette pauvre malade désespérée. M. notre docteur constata bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir et nous pria d'avertir le pauvre mari. Celui-ci, désespéré, demanda en grâce de rester près de son épouse afin d'assister à ses derniers moments. Voyant son extrême douleur, nos sœurs lui dirent qu'on allait commencer pour elle une neuvaine à saint Vincent. La malade y consentit avec une grande confiance, et le jeune homme la fit avec une vive piété et une foi ardente. Alors Anna, c'est le nom de la malade, ne pouvait supporter aucune nourriture et rejetait même une cuillerée de bouillon. Le premier jour de la neuvaine elle put garder quelque chose, et le mari, voyant que le danger s'éloignait, allait chaque jour à ses occupations et revenait le soir à l'heure de la neuvaine. — Qu'il était



beau et édifiant de voir la ferveur de cet homme, priant avec son épouse et les sœurs, pour obtenir une guérison qu'il croyait certaine, faisant boire lui-même à la malade l'eau qui devait la guérir, et suivre, avec une joie d'enfant, les heureux progrès d'amélioration qui lui rendaient une femme vertueuse. Le neuvième jour de la neuvaine, la malade, paraissant déjà parfaitement guérie, pouvait supporter toute espèce d'aliment, se levait, sortait et bénissait le Seigneur et saint Vincent du prodige opéré en sa faveur. Elle resta encore trois semaines avec nous et elle n'éprouva durant ce temps aucune altération dans la santé.

« Le médecin fut très étonné de cette subite guérison ; il avoua avec nous qu'un tel changement était extraordinaire. Nos sœurs qui ont vu constamment la malade disent que Dieu seul a pu la guérir. Nous avons néanmoins attendu avant d'en parler ; mais, depuis le mois de mars qu'Anna a quitté l'hôpital, sa santé est excellente ; elle vient nous voir souvent, son mari et elle ne savent comment exprimer au bon Dieu et à saint Vincent leur profonde gratitude ; ils nous remercient avec effusion d'un si grand bienfait. »

« Nous attribuons encore à l'eau de saint Vincent la conversion d'un vieillard de quatre-vingts ans, qui ne s'était pas approché des sacrements depuis plus de quarante ans et qui avait donné dans les erreurs de la franc-maçonnerie. Il était à l'article de la mort, et sa petite-fille, enfant de Marie, très pieuse et fort confiante en saint Vincent, vint nous demander de son eau. Nous fûmes heureuses de pouvoir la satisfaire. Aussitôt elle commença une neuvaine avec sa famille, et le pauvre moribond prit ce nouveau remède sans le connaître. Mais la grâce divine toucha son cœur ; lui-même demanda les derniers sacrements et reconnut toutes ses erreurs. Sa petite-fille l'exhortait à la patience et elle eut la consolation de le voir accepter la mort dans les sentiments de la plus douce et de la plus pieuse résignation. »

— « Nous ajouterons ici un trait de la protection toute particulière de notre immaculée Mère. Il est vrai que la jeune malade qui l'a éprouvée a invoqué en même temps et saint Vincent et le vénérable Perboyre. Auquel de ces puissants intercesseurs

doit-elle sa guérison? nous l'ignorons, mais il est certain que la jeune fille a été guérie d'un mal incurable.

« Cette jeune fille, âgée de dix-sept ans, avait à la jambe un mal affreux qui devait tôt ou tard nécessiter l'amputation. Mais elle voulut prier avant d'en venir à cette extrémité, et, pendant plusieurs mois, elle subit des pansements douloureux. Or, dans sa foi ingénue, dans sa confiance toute filiale, elle place sur sa plaie la médaille miraculeuse et fait neuvaines sur neuvaines à la sainte Vierge. Elle porte la relique du vénérable Perboyre qui ne la quitte jamais, elle invoque saint Vincent, et malgré d'atroces souffrances elle espère toujours sa guérison. Plusieurs fois elle doit subir des opérations cruelles, mais la médaille miraculeuse est religieusement remise en place. Chose plus admirable encore, M. le docteur, homme d'une ardente piété, dit à la sœur lorsque la malade encore endormie n'a pas la conscience de ce qui se passe autour d'elle : « Ma sœur, remettez le précieux talisman, je compte bien plus sur la médaille que sur ma science. » Cela dit, lui-même prend respectueusement la médaille et la replace pieusement sur la plaie en disant : « Ma bonne Mère, aidez notre impuissance, faites ce que nous ne pouvons pas. » Une telle foi, dans un médecin, arrache des larmes sur la terre, et du ciel appelle les grâces divines. Marie immaculée voit la piété de son enfant, la foi de celui qui la soigne et, durant le mois de mai, elle hâte la guérison. Pendant une neuvaine, le mieux devient chaque jour plus sensible, et la jeune fille essaye ses premiers pas. Elle demande avec instance d'être reçue Enfant de Marie. On la conduit à l'église et son ardente piété édifie toutes les jeunes filles qui ont appris à la connaître pendant sa maladie. Enfin, la malade est bientôt tout à fait guérie et l'amputation est jugée inutile.

« Comme cette personne n'est pas de Fribourg, elle retourna quelque temps dans sa famille, dans le canton d'Uri. Elle vient de revenir ici et sa santé s'est merveilleusement soutenue. Nous la voyons tous les dimanches à la réunion, et il est probable que Marie immaculée achèvera dans cette personne privilégiée l'œuvre de miséricorde qu'elle a commencée par la guérison de son corps. »

*Lettre de sœur JULIE, fille de la Charité. à M. CHEVALIER,  
assistant de la Congrégation.*

Succès d'une mission donnée à Bruay, diocèse de Cambrai.

Mines de Bruay, 14 juin 1886.

MON RESPECTABLE PÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Permettez-moi, malgré mon incapacité, de vous faire part du bien qui s'est fait à Bruay pendant les jours bénis qu'a duré la Mission prêchée par nos zélés Missionnaires. Elle commença le 23 mai et fut annoncée à toutes les messes. Beaucoup de personnes répondirent à cet appel. L'église, peu fréquentée en temps ordinaire, était remplie comme aux jours de grandes fêtes. Aux vêpres, les hommes furent plus nombreux encore. Les missionnaires firent à tous les pères et mères de la paroisse cette touchante prière. : « Laissez venir à moi tous vos petits enfants. » Chacun se fit un devoir et un bonheur d'envoyer sa petite famille. Notre-Seigneur se vit ainsi entouré, pendant trois jours, d'une multitude de cœurs innocents qui préparèrent sa voie par leurs louanges et leur empressement à s'acquitter de la commission qui leur avait été donnée : plusieurs parvinrent à amener leurs parents aux réunions du soir. Le troisième jour, 200 personnes ne purent trouver place. La visite que les missionnaires firent dans chaque maison acheva de leur gagner la sympathie de tous, sympathie qui ne fit que croître. Un mineur disait en les voyant passer : « A la-bonne heure! en voilà qui aiment leurs semblables! » Un ouvrier, après avoir passé toute la nuit à entretenir de grands fournaux, ne prit son repos qu'après avoir entendu la messe. Au bout d'une heure il se leva et vint assister aux vêpres et au salut. Le soir il descendit au fond de la mine pour reprendre son travail. Une sœur demandait à un ouvrier s'il faisait sa mission. « Oui, oui ma sœur, nous avons commencé, nous continuerons; c'est fini, maintenant ma femme et moi nous sommes bien décidés à faire notre devoir coûte que coûte. »

Après la petite retraite des enfants, qui dura trois jours, les

femmes furent conviées à se grouper autour de Marie pour obtenir de sa puissante protection le succès de la mission. Une neuvaine fut commencée; la messe se disait à cinq heures et demie, elle était suivie d'une courte et salutaire instruction. Plus d'une fois nous y avons admiré des femmes courageuses qui, chargées d'une nombreuse famille, trouvaient, malgré tout, le moyen d'offrir les premiers moments de leur journée au bon Dieu. La neuvaine, placée sous les auspices de *Marie refuge des pécheurs*, eut les plus heureux résultats : le dimanche, 30 mai, 700 femmes vinrent s'agenouiller tour à tour à la table sainte. L'ébranlement donné continua et obtint de merveilleuses conquêtes. Le montant des communions de femmes dépassa le chiffre de mille. Vint ensuite le tour des hommes; chaque soir leur nombre grossissait, ils venaient assidûment, en dépit des fatigues d'une journée de labeur, chanter avec entrain les cantiques de mission. Ils écoutaient les instructions avec une attention vraiment édifiante; dans une assemblée de plus de 2000 personnes, jamais le moindre bruit ne troubla le recueillement des assistants qui étaient comme suspendus aux lèvres du prédicateur. Mais, amener au confessionnal et à la sainte table des hommes dominés d'ordinaire par le respect humain, nous paraissait chose bien difficile. Aussi notre admiration fut à son comble lorsqu'au beau jour de l'Ascension nous vîmes l'église remplie d'hommes; nous ne pouvions en croire nos yeux!... Quel triomphe pour Jésus! 567 hommes communierent à la même messe, en jurant fidélité à leur Dieu. Tout se passa avec un ordre parfait. Jusqu'à la fin de la mission aucun des jours suivants ne se passa sans un nouveau miracle de la grâce : il y eut 1700 communions, environ 1100 retours d'hommes et de femmes qui depuis dix, quinze, vingt et trente ans vivaient dans l'oubli de Dieu.

Nous avons appris que des mineurs, employés toutes les nuits au fond de la mine et voulant comme leurs compagnons faire preuve de courage et de bonne volonté, restèrent à jeun la veille de l'Ascension; puis, remontant à trois heures du matin, ils vinrent frapper à la cure pour demander un confesseur afin de répondre, eux aussi, à l'appel général.

Les missionnaires, n'écoulant que ce zèle qui ne dit jamais : c'est assez, déployèrent toute leur activité pour une autre bonne œuvre. Leur constance triompha de tous les obstacles : 16 mariages furent réhabilités, un protestant fit son abjuration et deux autres personnes d'une vingtaine d'années s'approchèrent pour la première fois de la sainte table. Nous ne savions comment bénir le Seigneur de tant de bienfaits !....

Les trois derniers jours furent réservés au Sacré-Cœur auquel nous adressâmes un *triduum* de prières. Les morts ne furent pas oubliés, un service solennel a été chanté pour tous les défunts. L'instruction que l'un des missionnaires fit ensuite ramena quelques arriérés. Le lendemain les missionnaires durent partir au grand regret de tous. Un homme disait à une de nos sœurs : « S'ils restaient quelques jours de plus, ils finiraient par moraliser tout le pays ; c'est le bon Dieu qui parle par leur bouche ! »

Je vous prie, mon respectable Père, d'avoir un souvenir au saint autel pour la persévérance de nos chers mineurs, afin qu'ils soient fidèles à l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Veuillez agréer, mon respectable Père, l'assurance du très profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très reconnaissante,

Sœur JULIE,

I. t. d. l. C. s. d. p. M.

---

## LE BERCEAU DE SAINT VINCENT DE PAUL

### I

PREMIERS HONNEURS. — L'ANCIENNE CHAPELLE. — LE CHÊNE. —

LA MAISON DE SAINT VINCENT.

Saint Vincent de Paul a été, de son vivant, l'objet de la vénération de ses compatriotes, et bientôt après sa mort, quelques honneurs lui furent rendus au village de Pouy, surtout au hameau de Ranquines, qui devait son nom à la maison paternelle du saint. Les plus anciens renseignements que nous possédons à cet égard se trouvent dans une lettre du 13 février 1706. Elle est écrite de Dax, par M. de Cès<sup>1</sup>, missionnaire désigné pour faire les informations préparatoires à la béatification de saint Vincent et chargé en même temps de traiter les derniers détails relatifs à l'établissement des prêtres de la Mission à Notre-Dame de Buglose. Il écrit à un de ses confrères : « En attendant réponse de M. Watel, notre très honoré Père, sur l'établissement de Notre-Dame de Buglose, je travaille à faire faire des informations sur la sainteté de M. Vincent, notre vénérable instituteur. J'ai été à Pouy et à quelques autres paroisses voisines où la mémoire de ce fidèle serviteur de Dieu est en grande vénération. J'ai choisi un certain nombre des plus anciens habitants de ces paroisses, qui viendront déposer au sujet de la croix plantée et du petit oratoire bâti en mémoire du lieu où il naquit, et qui est fréquenté par les pèlerins qui viennent à Buglose. »

Cet oratoire, fort simple, se trouvait tout près de la maison de Ranquines. Avant son érection un grand respect s'attachait déjà à la chambre natale du saint, comme le fait entendre la même lettre : « La chambre où naquit le serviteur de Dieu demeura toujours sur pied, jusqu'à ce que le feu curé de Pouy ait fait bâtir le petit oratoire dont j'ai parlé, que je n'ai pas manqué (comme vous pouvez croire) de visiter. »

---

1. M. de Cès, Pierre-Casimir, né à Evreux, le 12 décembre 1662 ; reçu dans la Congrégation à Paris, le 11 mars 1681. Il fut chargé des informations pour la cause de béatification de saint Vincent de Paul. M. Couty le remplaça dans cet office.

Ces paroles constatent simplement la religieuse conservation de la chambre natale de saint Vincent jusqu'à cette époque; mais elles ne doivent pas faire penser que la maison ait été alors détruite, car le contraire est prouvé, non seulement par la tradition, mais encore par les registres de la paroisse. On y lit, en effet, l'acte d'enterrement suivant : « L'an 1728 et le 28 juillet, a été enterré dans le cimetière de Pouy, un homme inconnu, qu'on a trouvé mort sur le grand chemin, vis-à-vis la chapelle de M. Vincent de Paul, joignant la maison appelée Ranquines..... (signé) Mauriol, curé de Pouy <sup>1</sup>. »

C'est ce même M. Mauriol qui, dans le but de remplacer le trop modeste oratoire, s'entendit avec la famille de saint Vincent pour faire déplacer la maison, afin d'élever une chapelle plus convenable sur l'emplacement de la chambre où le saint avait reçu le jour. Il semble que M. Mauriol acheta alors ce précieux terrain et les environs, car, le 17 octobre 1841, le conseil municipal déclare que la parcelle n° 105 du plan cadastral de la section B, désignant la chapelle, appartenait de plein droit, ainsi que le chêne de saint Vincent, à la commune, qui en avait joui de temps immémorial.

La construction de la chapelle bâtie par M. Mauriol eut lieu à l'époque de la béatification, dont la solennité se fit à Rome, le 21 août 1729. Dans le bref donné le 13 du même mois, le Souverain Pontife Benoit XIII désigne quatre endroits seulement où il autorise, pour le 27 septembre de chaque année, la récitation de l'office et la célébration de la messe du nouveau bienheureux, et le premier de ces endroits privilégiés est *le village de Pouy, diocèse d'Acqs, où est né ledit serviteur de Dieu* <sup>2</sup>.

Il n'est pas étonnant qu'à cette occasion les missionnaires de

---

1. Mauriol Raymond, né le 18 novembre 1674, dans la paroisse de Gindou, diocèse de Cahors, fut admis au séminaire interne de Cahors, le 13 mars 1696, et fit les vœux le 14 mars 1698. Il mourut le 4 avril 1747. V. *Notices bibliograph. de la Congr. de la Mission*, pag. 186. — Il fut supérieur de la maison de la Congrégation de la Mission à Buglose, de 1730 à 1740, et de nouveau de 1742 à 1747. On doit attribuer à sa sollicitude l'union de la cure à la maison de Buglose, et l'acquisition faite par cette même maison de la baronnie de Pouy. (Notice manuscrite.)

2. Voy. *Acta apostolica*, etc., page 94.

Buglose, chargés de la cure de Pouy, aient eu le désir de glorifier leur bienheureux fondateur. La nouvelle chapelle fut inaugurée à la fin du mois de mai suivant, comme le constate le procès-verbal rédigé par le supérieur. « Le 30 mai 1730, après avoir obtenu la permission de M<sup>sr</sup> d'Arboucave, évêque d'Acqs, de bénir la chapelle construite sur les fondements de la chambre où était né le bienheureux Vincent de Paul, dite à Ranquines, de la paroisse de Pouy-sur-Acqs, je me transportai à Pouy, où, suivi et accompagné des habitants, nous sommes allés en procession vers ladite chapelle, et, après l'avoir bénite, j'y célébrai la messe vers les dix heures, après laquelle je retournai à Pouy en procession, accompagné desdits habitants. — En foi de quoi j'ai signé, lesdits jour et an que dessus. — Mauriol, supérieur des prêtres de la Congrégation de la Mission de la maison de Buglose, curé de Pouy-sur-Arcqs. »

Cette chapelle marquée du sceau de la simplicité fut, durant plus d'un siècle, le principal monument élevé en mémoire de la naissance de saint Vincent de Paul : elle n'a disparu qu'à la fin de 1851, après la pose de la première pierre de l'église actuelle. Si l'on songe aux difficultés du temps, à la pauvreté du pays, aux sacrifices imposés par la reconstruction de la cathédrale de Dax, qui dura 73 ans et ne s'acheva qu'en 1755, on comprendra que les Lazaristes de Buglose ne pouvaient faire davantage pour glorifier leur bienheureux Père : ils étaient réduits à leurs seules ressources avec les lourdes charges pour l'établissement de leur maison, les missions et retraites gratuites, les secours aux nécessiteux, les travaux d'assainissement, les réparations de l'église de Buglose et l'aménagement, dans cette église, d'une chapelle dédiée à saint Vincent et enrichie de sa statue et d'insignes reliques.

La chapelle de Ranquines était trois ou quatre fois plus grande que la chambre natale de saint Vincent. Les murs étaient en moellons, qui furent plus tard utilisés pour les fondations de l'église commencée en 1851. La façade avait quatre ouvertures : une porte que surmontait une fenêtre, et de chaque côté de la porte une autre fenêtre plus petite permettant de voir l'intérieur de l'oratoire. Les murs donnant sur le Nord et le Sud avaient



aussi chacun leur étroite ouverture. Au faite de la façade se trouvait une cloche dont le campanile était surmonté d'une croix de pierre. Dans l'intérieur s'élevait un modeste autel, où, de temps à autre, le saint sacrifice était offert. Cet autel, sur lequel reposait une petite statue de saint Vincent, était séparé du reste de la chapelle par une table de communion ou balustrade en fer. Sur le mur, derrière l'autel, un tableau représentait le jeune Vincent, entouré de son troupeau et versant ses trente sous dans les mains d'un pauvre mendiant; ce tableau fut plus tard remplacé par le portrait de saint Vincent.

La chapelle ne pouvant contenir que quelques personnes et restant habituellement fermée, les pèlerins s'agenouillaient en dehors, devant les deux fenêtres du bas, ou au pied du vieux chêne distant d'environ vingt mètres.

Ce chêne, qu'on s'est plu à appeler un monument, est, comme la maison de Ranquines, un vénérable témoin de l'enfance et des premières vertus du grand saint. Cet arbre, au dire des hommes compétents, a au moins sept siècles d'existence. Aussi du temps même de saint Vincent était-il déjà creusé par les années et son flanc entr'ouvert fut changé en oratoire par le pieux enfant, qui y déposa une image de la très sainte Vierge. De là la prédilection du jeune pâtre pour son arbre chéri; il aimait à s'abriter sous son ombre épaisse, mais il aimait surtout à y faire dans le calme ses ferventes prières, auxquelles s'unissaient parfois les prières d'autres enfants ses compagnons. On s'est plu souvent à placer en cet endroit la scène de l'aumône des trente sous, dont il est parlé plus haut. Plus d'une fois le charitable enfant dut faire arrêter sous le feuillage du chêne les malheureux avec lesquels il partageait son pain et même ses pauvres habits, comme le racontent ses historiens.

L'arbre de saint Vincent a subi bien des vicissitudes. Deux fois il est passé par l'épreuve du feu : une première fois, à l'époque de l'invasion des alliés en 1814; et une autre fois quand ce moyen parut seul efficace pour le débarrasser des frelons qui y avaient leur nid et causaient de vives inquiétudes aux passants. On crut l'arbre mort, mais au printemps il reverdit à l'ordinaire, c'est-à-dire le premier de la contrée. Il faut, en effet, aller jusqu'aux

bords de la rivière pour voir des feuilles aussi précoces sur quelques vieux chênes de la même espèce, aux glands très allongés. L'arbre de Ranquines trouva encore pendant longtemps une autre cause de souffrance dans la dévotion peu discrète des pèlerins, qui aimaient à emporter non seulement de ses feuilles, mais encore des morceaux de son écorce, ou des fragments des quelques couches ligneuses, seuls restes du tronc miné par les ans. Dans la maison voisine se trouva fort heureusement un vieux militaire qui s'établit le gardien du chêne, et pendant plusieurs années passa la meilleure partie de ses journées à le protéger contre quiconque voulait y porter atteinte. Enfin, on éleva une barrière en bois, ensuite un mur de moellons, qui, malgré ses deux mètres de haut, ne fut qu'une faible défense; puis, en 1857, la commission du monument, justement inquiète pour le sort du vieil arbre, fit poser une forte grille de fer sur une solide maçonnerie pour sauver la précieuse relique.

Les jours de gloire étaient venus. C'est sous le dais naturel formé par les branches majestueuses du chêne que les autorités locales reçurent la duchesse d'Angoulême, en 1823, lorsque cette princesse, suivant son époux jusqu'aux frontières d'Espagne, voulut s'agenouiller devant le berceau du petit pâtre devenu le conseiller des rois. Quand la duchesse de Berry, en 1828, visita la ville de Mont-de-Marsan, on lui offrit une branche du vieux chêne, comme le plus précieux bouquet qui lui pût être présenté; et la princesse exprima le désir de posséder un tableau représentant l'arbre vénérable. Deux princes de la maison d'Orléans vinrent aussi voir le chêne, la petite chapelle et la pauvre maison de Ranquines; et l'un de ces princes était le duc d'Orléans qu'une mort si cruelle devait bientôt frapper. En 1856 il fut grandement question d'une visite de l'empereur Napoléon III, mais le voyage n'eut pas lieu.

Il serait long et difficile de citer les noms de tous les illustres pèlerins. Le nombre des seuls évêques s'élèverait facilement à soixante. M. l'abbé Labarrère, dans l'histoire de Notre-Dame de Buglose, nous a conservé le souvenir des visites de M<sup>sr</sup> Dupuch, premier évêque de cette terre d'Algérie où saint Vincent a porté les fers de l'esclavage en chantant le *Super flumina Babylonis*,

et le *Saire Regina*. Voici les paroles de l'historien de Buglose :

« L'évêque d'Alger, à la parole de feu, évoquait ces magiques souvenirs : quelques âmes d'élite groupées autour de lui étaient suspendues à sa bouche. Deux visiteurs étranges, le fils et le neveu du bey de Constantine, avaient suivi le prélat; seuls, au milieu d'un auditoire vivement impressionné, les disciples de l'Islam restaient insensibles et tournaient un regard indiscret sur le chêne aux contours gigantesques. Emu de cette impassibilité africaine, l'évêque laissa tomber alors de son cœur, ces paroles, mélange de douleur et de tendresse : « Enfants du « désert, si vous saviez le don de Dieu!... et quel est cet homme « dont nous sommes venus baiser ici les traces!... mais tout cela « sera caché à vos yeux jusqu'au jour où vous courberez la tête « sous l'onde qui régénère les âmes. Alors seulement le bandeau « sera déchiré et vos yeux seront ouverts, et vous entendrez le « sens des choses qui maintenant sont pour vous une énigme. » En achevant ces mots, la main épiscopale distribuait aux personnes présentes des rameaux détachés du chêne vénéré. »

En 1851, pour la première fois, l'arbre gigantesque fut transformé en un vrai sanctuaire : un autel fut dressé dans l'intérieur du tronc, et M<sup>r</sup> Lannéluc y offrit le Saint-Sacrifice avant de procéder à la pose de la première pierre du monument qui allait enfin s'élever en ces lieux bénis. A partir de 1864, chaque année l'autel s'éleva de nouveau pour la fête anniversaire du 24 avril<sup>1</sup>. C'est là que se termina, en 1876, par le sermon et la bénédiction du très Saint-Sacrement, la solennité du troisième centenaire de la naissance de saint Vincent. Le chêne était encore dans toute sa splendeur et sa majesté : rien ne faisait prévoir les accidents qui allaient se produire. Dans la nuit du 12 au 13 juillet, la plus grosse branche, qui pesait plus de vingt quintaux, tomba tout à coup; elle était rongée intérieurement sans que rien l'eût fait soupçonner. Le 31 juillet, un violent ouragan emportait la branche voisine. M. Lacour, directeur de l'œuvre, écrivait alors à M. Boré, supérieur général des Lazaristes : « La portion du tronc de l'arbre, qui a été déchirée et laissée à nu, ne permet plus de

---

1. Saint Vincent naquit le 24 avril 1576.

doute sur l'état de décomposition avancée du chêne. On fera bien tout ce qui est nécessaire pour conserver le plus longtemps possible ce précieux souvenir; mais ce n'est pas sans un vrai chagrin que nous devons nous attendre, dans un avenir prochain, à le voir disparaître; d'ailleurs sa vie est déjà comme finie pour nous. Il ne sera plus possible d'en faire comme la chapelle extérieure de nos jours de grandes fêtes. On ne pourra plus y célébrer la sainte messe au jour anniversaire de saint Vincent. Il n'y aura plus d'illuminations, qui terminaient si pieusement certaines solennités : on n'illumine pas des ruines ! Les prédicateurs ne pourront plus emprunter à la splendeur de son feuillage leurs comparaisons préférées. Il est vrai qu'il nous restera son tronc et ses racines que l'on nous a dit souvent symboliser l'humilité et la simplicité. Espérons que si le chêne de saint Vincent disparaît, son berceau trouvera dans ces deux vertus comme une sève sacrée qui lui fera porter les fruits de bonnes œuvres pour la gloire de Dieu. »

Même dans son état actuel, le vieux chêne est encore bien remarquable. Le cœur a entièrement disparu, il ne reste que la moitié du tronc, et ce tronc n'est composé que de l'écorce et de l'aubier qui tombent de vétusté en maint endroit. A la base, la portion restante mesure environ 6 mètres 50. ce qui donnerait 13 mètres de circonférence si l'arbre était entier. Le diamètre atteint 4 mètres, mais les proportions diminuent rapidement à mesure que le chêne s'élève, sans que pourtant le diamètre du tronc devienne de beaucoup inférieur à trois mètres. La tête de l'arbre est entièrement desséchée et a disparu presque totalement. La ramure, autrefois si vigoureuse, ne compte plus que deux vieilles branches, une beaucoup plus jeune et quelques rameaux. Chaque année bon nombre de feuilles sont recueillies avec respect et emportées avec bonheur : on en trouve partout. Les glands plantés ont donné des rejetons cultivés avec soin jusqu'en Amérique; un entre autres traversa les mers, soigneusement arrosé sur le navire avec l'eau dont se privaient les sœurs pour conserver ce précieux trésor, qui devait prendre avec elles possession du nouvel établissement qu'elles allaient fonder.

A quelques pas du chêne s'élève une ancienne maison surmon-

tée d'une croix en fer et décorée d'une plaque de marbre portant cette inscription : « Saint Vincent de Paul naquit dans cette maison le xxiv avril MDLXXVI. » C'est la vieille habitation de Ranquines, la plus précieuse relique de l'enfance de saint Vincent. Dans le pays, chaque demeure est désignée par un nom particulier; mais le plus souvent il n'existe aucun rapport entre ce nom et la famille qui possède la propriété ainsi arbitrairement dénommée. L'origine et la signification du mot Ranquines nous sont inconnues. D'ailleurs peu importe son nom : toute la gloire de la maison de Ranquines est d'avoir vu naître le jeune Vincent de Paul, de l'avoir abrité pendant ses douze premières années, d'avoir été le sanctuaire domestique où Bertrande de Moras forma à la piété et à la vertu le troisième de ses enfants, qui devait si bien profiter de ses leçons et parvenir à une haute sainteté.

La maison paternelle de saint Vincent, on le sait, ne se trouve plus sur son emplacement primitif, mais de même que la vénération des fidèles a suivi la sainte maison de Nazareth portée par les anges en Dalmatie et à Lorette, les deux translations que les hommes ont faites de l'humble maison de Ranquines ne lui ont rien enlevé du respect religieux dont elle est l'objet depuis deux siècles. A la fin de 1729, comme on l'a vu, cette maison fut reculée d'environ 40 mètres vers le Sud-Est, pour faire place à la chapelle élevée par les Lazaristes de Buglose sur le lieu même de la naissance de leur bienheureux Fondateur. En 1851, les nouvelles constructions dont on posait alors la première pierre, et la rectification de la route de Buglose laissaient la maison de Ranquines isolée et d'un abord difficile. Avec l'approbation préalable de M<sup>r</sup> Lannéluc, la commission du monument décida que cette précieuse habitation serait de nouveau déplacée et qu'on lui assignerait une position plus convenable dans le plan d'ensemble de l'établissement. En conséquence la maison fut rapprochée de la chapelle, et sa porte d'entrée tournée vers le Nord, au lieu de rester au levant. Tout fut démoli; mais, comme le prouvent les marques encore visibles, chaque pièce de bois fut numérotée avec grand soin et reprit exactement sa place primitive dans la reconstruction qui se faisait à quelques pas de là. Ces précautions étaient d'ailleurs nécessaires, car la maison se composant d'une carcasse

en vieux bois de chêne, dont les diverses parties sont de forme et de longueur différentes, chaque pièce a sa position invariable. Nous pouvons donc dire aujourd'hui, comme en 1729 : Si ce n'est pas le même sol, c'est bien la même disposition, ce sont les mêmes montants en chêne vermoulu, les mêmes poutres, la même charpente, précieux et fidèles témoins des premiers pas et des premières occupations du héros de la charité; c'est bien la modeste demeure où il reçut le jour, où il apprit à louer Dieu, où il ressentit les premières privations de l'indigence, où il pratiqua généreusement les vertus de son âge.

Primitivement la maison de Ranquines avait ses cloisons intérieures et ses murs extérieurs eux-mêmes faits d'un simple torchis, c'est-à-dire d'un mélange d'argile et de paille consolidé par quelques bâtons intercalés entre les poteaux de la charpente. Dans la seconde restauration on a remplacé le torchis des murs extérieurs par des briques qui assurent plus de solidité à la bâtisse; et on s'est contenté de dresser à l'intérieur les seuls montants des cloisons, ce qui donne grande facilité pour les réunions pieuses et permet d'avoir en ce lieu béni un oratoire assez vaste. L'intérieur de la maison compte environ 90 mètres carrés : 11 mètres de long et 8 mètres 20 de large. Les divisions primitives soigneusement conservées partagent cet espace en cinq appartements distincts. La cuisine, sur laquelle ouvre la porte d'entrée, mesure 26 mètres carrés. La vieille cheminée s'y dresse comme autrefois sur deux vieux piliers de chêne. Trois petites fenêtres de 75 centimètres de haut sur 50 de large, laissent entrer le jour. Près du foyer on a supprimé une autre ouverture, celle communiquant avec l'étable des bœufs et permettant, au moyen de planches mobiles, de prendre la tête des animaux et de leur donner à la main leur nourriture selon l'usage du pays. L'extrême vétusté des matériaux n'a pas permis de reconstruire cette étable. Au delà de la cuisine se trouvent les deux chambres des enfants de la famille : d'abord, derrière la cheminée, celle des filles avec ses deux croisées; et à côté celle des garçons avec son unique fenêtre et sa porte extérieure qui permet d'arriver directement à l'escalier du grenier placé dans cette chambre. A la suite de ces deux appartements est une écurie ou grange, qui occupe toute la

largeur de la maison, mais n'a que 2 mètres 75 de profondeur, avec un mur extérieur de 2 mètres de haut.

Si nous revenons à la porte d'entrée, nous avons, à gauche de la cuisine, deux chambres; chacune mesure 13 mètres carrés et ne possède qu'une étroite fenêtre. D'après les usages du pays, la première de ces chambres était réservée à l'aîné de la famille, qui en prenait possession le jour de son mariage. La seconde est la chambre des parents. C'est là que saint Vincent est venu au monde le mardi de Pâques, 24 avril 1576. Cet appartement est le vrai sanctuaire de Ranquines. Là se trouve l'autel où les prêtres pèlerins aiment tant à célébrer. Un rescrit pontifical autorise à dire la messe votive du saint tous les jours, à l'exception de quelques fêtes. L'autel actuel est un don de Sa Grandeur M<sup>gr</sup> Delannoy, évêque d'Aire et de Dax. Le crucifix de l'autel est celui que saint Vincent eut dans sa chambre, à Saint-Lazare, jusqu'à la fin de sa vie. Les bras de la croix ne tenant presque plus, le Christ fut transporté sur une autre croix plus grande dans laquelle on enchâssa la vieille, après y avoir tracé ces mots : « La Croix de notre B. P. Vincent de Paul. »

A la droite du crucifix on aperçoit un rideau, en étoffe grossière, placé à la tête du lit de saint Vincent, dans les dernières années de sa vie. A gauche sont les doublures des deux manches de sa soutane. Au-dessous de l'autel se trouvent l'un des trois plâtres moulés sur le visage du serviteur de Dieu après sa mort, une vieille paire de souliers tout coupés à cause de l'enflure des pieds, un linge ayant servi à panser les plaies des jambes, une partie d'une ceinture de crin, un morceau de l'éponge employée pour laver le corps après la mort, et un fragment des vêtements avec lequel le saint fut enterré. Toutes ces précieuses reliques, tirées du trésor de la maison-mère des Lazaristes, ont été données par M. Étienne, ainsi qu'une étole en damas rouge, ayant servi à saint Vincent dans l'église de Folleville, une des résidences de la famille de Gondi, au diocèse d'Amiens.

Près de l'autel on voit encore une béquille laissée par une fille de la Charité appelée d'Espagne à cause de son infirmité, et guérie dans la maison pendant son action de grâces après la communion. Une plaque d'argent, représentant une sœur en prière

devant un reliquaire, a été offerte en ex-voto par une autre fille de la Charité, venue de Lyon en pèlerinage, et qui recouvra la vue le 24 avril 1864<sup>1</sup>.

La maison de saint Vincent fut habitée jusqu'en 1851, date de son second déplacement. Dix ans avant cette époque la Commission du Monument avait acheté la propriété de Ranquines à M<sup>me</sup> Marie Mougaro, veuve de M. Charles Lasserre, demeurant à Dax.

Cette dame était en possession de la maison depuis plus de trente ans, pour l'avoir recueillie, ainsi que les immeubles environnants, dans la succession de son père et de sa mère. Le 27 septembre 1841, elle fit abandon de tout, moyennant une somme de trois mille francs, entre les mains de M. Delamarre, préfet des Landes, assisté de MM. Ducros et Corta, à la condition expresse que les biens vendus seraient consacrés à la mémoire de saint Vincent de Paul.

---

1. Ma sœur Callamand, supérieure de la maison de charité de la paroisse Saint-Jean, à Lyon, avait perdu, depuis vingt ans, l'usage de l'œil droit. Au mois de juillet 1863, elle commença à souffrir de l'œil gauche; les remèdes furent inutiles, et le mal empirant toujours, elle dut renoncer à tout travail. M. Étienne, passant à Lyon, l'autorisa à se rendre à la fête de l'inauguration du Berceau, s'engageant à unir ses prières à celles qui seraient faites pour obtenir, à cette occasion, la guérison de la bonne sœur. Le 14 avril, veille de son départ, ma sœur Callamand vit un oculiste très distingué, M. Landraux-Rivaux. Voici le certificat du docteur spécialiste : sœur Callamand « est atteinte d'une choroïdite atrophique de l'œil droit, qui a déterminé la perte de cet organe. A gauche, il y a commencement de la même maladie. Cette affection est grave, et pourrait, dans un intervalle plus ou moins rapide, entraîner la perte du second œil; il est donc urgent de se soumettre au plus tôt à un traitement sérieux, afin de conserver le second œil. » De vive voix le médecin avait déclaré à la sœur qu'il espérait guérir l'œil gauche, mais que pour le droit il n'y fallait plus compter.

Dès son arrivée à Dax, ma sœur Callamand se rendit chaque jour au Berceau de Saint-Vincent, pour y faire sa neuvaine. Le 24 avril après midi, elle n'éprouvait encore aucune amélioration. Avant de monter en voiture, elle entra à la chapelle pour demander la patience et la résignation à la volonté de Dieu. Elle fut cependant pressée de solliciter sa guérison, non pour elle, mais pour fortifier la foi des mille enfants qui priaient à son intention. En route, quelques grains de poussière étant entrés dans l'œil gauche, la sœur constata que l'œil droit, sans distinguer complètement les rameaux des peupliers bordant la route, voyait cependant *du gris et du vert*. A partir de ce jour, ma sœur Callamand alla de mieux en mieux. Elle fit encore quatre neuvaines à saint Vincent, et se trouva enfin parfaitement guérie.



La condition a été pleinement réalisée, et c'est à bon droit que le vénéré M. Etienne s'écriait dans son discours prononcé à l'inauguration du monument : « Que j'aime à vous contempler, lande agreste et stérile, quand je considère que vous avez eu l'honneur de donner à la France son plus insigne bienfaiteur, et à l'Eglise une de ses plus grandes gloires ! Pauvre chaumière, qui avez été le berceau de saint Vincent de Paul et qui avez abrité son enfance, de quelle magnificence divine je vous vois entourée ! Et vous, chêne vénérable, dans le creux duquel, il y a trois siècles, le jeune pâtre déposait le secret de ses communications avec Dieu, et initiait son âme aux mystères de la céleste charité, avec quel respect je m'incline devant vous ! Quelles délicieuses émotions votre vue seule réveille dans mon cœur ! »

## II

### PREMIERS PROJETS DE MONUMENT (1821-1832)

L'érection du monument ne s'opéra qu'au milieu de grandes et nombreuses difficultés : quarante-trois ans s'écoulèrent entre le rapport fait par M. Jean Ducros Bellepeyre, et l'inauguration du Berceau de Saint-Vincent de Paul.

A l'époque de la Révolution, M. Jean Ducros, âgé d'une vingtaine d'années, s'était vu contraint d'émigrer. A son retour en France, devenu maire de Saint-Pandelon, et conseiller général, il fut chargé, vers le commencement de 1821, de suppléer, à la sous-préfecture de Dax, M. de Saint-Brisson. Il reçut alors la circulaire adressée par M. de Mogent, préfet des Landes, au sous-préfet du troisième arrondissement, et lui demandant un compte rendu sur les monuments de sa circonscription. M. Ducros, dont la vénération pour saint Vincent était grande, profita avec empressement de cette bonne occasion pour signaler une lacune fort regrettable, savoir l'absence de tout monument au lieu de la naissance de saint Vincent de Paul, la plus pure gloire des Landes. Le préfet, approuvant la pensée de M. Ducros, l'engagea à faire un rapport au conseil général, et à demander l'érection d'un monument. Le conseil secondant pleinement les vues de M. Ducros nomma une commission, dans laquelle entrèrent M. Corta

et M. le baron d'Antin, et dont M. Ducros fut le secrétaire. Les travaux de la Commission traînèrent un peu par suite du départ de M. de Mogent, et du court séjour de son successeur, M. Herman. Mais M. de Puységur, nommé préfet des Landes le 8 janvier 1823, reprit activement le projet. En 1824 il ouvrit une souscription nationale; « la France entière, disait-il, devant être appelée à honorer la mémoire d'un homme qui lui appartient à plus d'un titre. » Sachant d'ailleurs combien l'Eglise s'intéresse à tout ce qui touche à la gloire de ses saints, M. le préfet s'était adressé à l'autorité ecclésiastique. Le siège d'Aire, récemment rétabli, avait pour premier évêque, depuis 1823, M<sup>re</sup> J. Fr. Marie Le Pape de Trévern, qui devient, en 1827, évêque de Strasbourg. Le zélé prélat s'empessa de recommander l'œuvre à son clergé par la lettre-circulaire suivante, adressée à chacun des curés et desservants de son diocèse :

« Aire, le 2 juin 1824.

« Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne partagiez ma joie, en apprenant que le projet d'élever un nouveau monument à notre admirable *saint Vincent de Paul*, sur le lieu de son berceau, va retentir dans toute la France; et que, pour le mettre en exécution, l'on n'attendra que de connaître le produit des souscriptions volontaires. Jusqu'ici une chapelle simple et rurale marquait l'endroit qui l'a vu naître; elle suffisait sans doute pour rappeler à l'esprit l'humble serviteur de Dieu, mais nullement pour répondre à la reconnaissance que lui doit la patrie. N'allons pas cependant faire à nos ancêtres un reproche d'ingratitude envers lui; s'ils avaient exécuté le plan qui vient d'être si heureusement conçu, savons-nous ce qui nous en resterait aujourd'hui? Probablement ce qui nous reste de tant d'autres établissements religieux, des débris, des ruines, ou des profanations, déplorables traces d'une révolution barbare et sacrilège. Louons donc plutôt le Seigneur de n'en avoir point révélé la pensée à nos ancêtres, et d'avoir mis en réserve cette grande inspiration, pour l'assemblée choisie qui préside avec autant d'habileté que d'élévation d'âme aux intérêts de ce département, et pour la mémorable époque de la religion rétablie, de la légitimité affermie sur le trône.

« Parlez, je vous y engage instamment, Monsieur, parlez à vos paroissiens de leur saint compatriote ; exposez-leur les merveilles de sa vie, l'éclat que ses vertus, ses lumières, jetèrent dans le monde ; la confiance qu'elles lui attirèrent de tout ce qu'il y avait de grand, des beaux génies, de l'immortel Bossuet s'empressant auprès de lui pour en recevoir les conseils de la piété, les leçons de la sagesse ; d'un roi de France au terme de la vie, lui confiant le trouble d'une conscience agitée aux approches du jugement de Dieu, et recueillant sur le lit de mort les paroles de paix et de consolation, qui coulaient de ses lèvres. Parlez-leur de cette âme brûlante de la charité la plus ingénieuse, douée d'une onction qui donnait à ses paroles un charme irrésistible, quand il plaidait la cause des malheureux, lui ouvrait le cœur et le trésor du riche, et l'en rendit tellement le maître dans une circonstance désastreuse et décisive, qu'il se vit en état de fournir des subsistances à des provinces entières ravagées par la guerre et la famine. Ah ! que la religion opère de grandes choses ! Je ne puis m'empêcher de le remarquer ici. Que sa divinité se manifeste bien par son influence ! Quel essor, quelle sublimité, quel ascendant elle sut donner à celui qui s'était donné tout entier à elle ! est-ce ainsi que l'incrédulité inspire ses adeptes ? A-t-elle produit, produira-t-elle jamais un homme de la trempe de notre *Vincent* ? Que serait-il devenu à son école ? Qu'en aurait-elle fait, elle qui n'a rien de plus à promettre aux siens que les joies de ce monde, et qui, après les avoir fait ramper quelques jours sur la terre, les condamne au néant ?

« Parlez-leur aussi des établissements dont il fut le créateur, et qui étendront ses bienfaits jusqu'à nos derniers neveux ; parlez-leur surtout de cette fondation, qui suffirait pour le placer à la tête des bienfaiteurs de l'humanité, je veux dire de cette fondation si digne du nom qu'elle porte, *filles de la Charité*, qui embrasse et console tous les genres de misères ; qui soulage les infirmités les plus révoltantes à nos sens ; de cette congrégation qui n'a jamais fléchi de sa rectitude primitive ; qui ne cesse de prouver au monde jusqu'à quel degré d'héroïsme la foi peut élever le courage du sexe le plus timide, le plus faible ; qui, dévouée exclusivement au service de Dieu et des hommes, a seule trouvé grâce devant les ennemis acharnés des hommes et de Dieu ; de cette congrégation

enfin à laquelle tout ce qui porte un cœur d'homme doit un tribut d'admiration, de reconnaissance et d'amour.

« Parlez-leur encore de l'intérêt que va exciter dans le royaume le projet de nos généreux administrateurs. Dites-leur, sans craindre de vous avancer trop, que tous les ordres de l'État, et les plus illustres têtes s'empresseront de concourir à son exécution par des dons volontaires; que l'auguste fille du roi-martyr (car sans savoir rien de plus que vous sur ses intentions, il suffit pour les deviner ici de connaître sa grande âme) encouragera cette entreprise et entraînera par son exemple ceux qui ont le bonheur de la servir ou de l'approcher. Il ne sera pas de sitôt oublié dans vos contrées le jour où l'on vit cette héroïne chrétienne se détourner de sa route pour aller déferer son hommage au berceau de Vincent, courber respectueusement devant lui sa tête royale, et demander avec ferveur pour Elle, pour la France, l'intercession de celui qui, par la grâce, devint ici bas, de berger, l'oracle de son siècle, l'ami de ceux qui n'en avaient pas, le père des enfants délaissés, l'appui des infirmes, le consolateur des rois.

« En prévenant vos paroissiens que bientôt ils verront le clergé de France en mouvement pour la même cause répondre à l'appel de ses évêques, faites-leur observer qu'entre tous les diocèses, à celui-là sans doute appartient l'honneur de paraître en première ligne et de donner le signal aux autres, qui a eu celui d'avoir été choisi par la Providence pour donner naissance à l'homme incomparable; et qui possédera dans son sein le glorieux monument que la France s'apprête à lui consacrer. Ne leur laissez point ignorer jusqu'où la commission départementale porte ses vues et son espoir. Dites-leur qu'elle aime à se flatter que les ressources lui arriveront avec assez d'abondance pour lui permettre d'élever à côté du temple un hospice, où des prêtres fatigués par les travaux du saint ministère, courbés sous le poids des ans, des infirmités, trouveront une retraite honorable.

« Après leur avoir présenté dans son ensemble cette noble et pieuse fondation, vous leur en ferez sentir les principaux avantages. D'abord, elle attestera dignement la reconnaissance nationale envers celui qui a tant fait pour la France; elle en portera

l'éclatant témoignage aux générations futures; et s'il fut toujours honorable devant les hommes de se montrer sensible aux bienfaits que l'on a reçus, il n'est pas douteux que cette conduite ne soit méritoire aussi devant Dieu, et qu'il ne récompense un sentiment si juste et même si chrétien lorsqu'il se rapporte à ceux qu'il a déjà couronnés dans le ciel : car honorer les saints, c'est assurément honorer Celui par qui sont formés les saints.

« En second lieu, les prières que ces vénérables prêtres offriront à Dieu, du fond de leur retraite, ou à l'autel durant le redoutable sacrifice, ne peuvent manquer d'attirer les grâces, d'appeler les bénédictions sur le royaume et particulièrement sur ce diocèse. En effet, si malgré nos imperfections et nos fautes, nous espérons que nos prières seront favorablement écoutées; quel accès, quelle puissance n'auront pas auprès du Seigneur celles qui lui seront adressées par les bouches les plus pures, par des hommes vieillis dans l'innocence et la pratique de toutes les vertus? Il me semble déjà voir les simples fidèles animés d'une dévotion plus sensible, plus attrayante, accourir de toutes parts au nouveau temple, et joindre avec une ferveur extraordinaire leurs supplications à celles de ces vertueux ecclésiastiques. Il me semble entrevoir le saint patron lui-même contemplant avec émotion, du haut des cieux, ses compatriotes pieusement assemblés aux pieds des autels placés sur son berceau; il me semble l'apercevoir, au séjour bienheureux, tressaillant d'une joie céleste à ce touchant spectacle et répondant à leurs invocations par une intercession plus vive, plus pressante. Ainsi s'établira dans l'enceinte du monument un commerce réciproque et animé entre le ciel et la terre; ainsi l'esprit de piété se répandra-t-il au dehors, et la religion étendra-t-elle de tous côtés ses conquêtes dans cette heureuse contrée.

« Je pourrais encore relever ici les avantages temporels que cet établissement religieux doit apporter à tout le canton. Assez d'autres sans moi sauront les calculer d'avance; et j'aime mieux leur en laisser le soin et le mérite. Non pas assurément que je les méconnaisse ou que je les déprise. Loin de les regarder comme peu dignes d'être comptés, je souhaiterais pour les habitants du voisinage qu'ils allassent au delà même de leurs espérances. Je

prévois donc, avec un contentement paternel, que la célébrité du monument piquera la curiosité du voyageur, attirera les étrangers, et que leur affluence augmentera la prospérité du pays; je prévois encore, avec la satisfaction la mieux sentie, qu'elle ajoutera un nouveau lustre à cette antique et loyale cité, qui recueillit autrefois dans ses murs l'enfant prédestiné, et s'est toujours depuis honorée avec raison de lui avoir donné son éducation première.

« Voilà, Monsieur, les idées générales que m'a fait naître le projet de la commission. Je me rends avec empressement à ses désirs en vous les communiquant. Vous adopterez celles qui vous conviendront; vous leur donnerez le développement dont vous les jugerez susceptibles, en les adaptant au caractère et à la langue de vos paroissiens. Encouragez, animez les souscriptions; mettez-y tout le zèle qui dépend de vous; je vous le demande, j'y attache beaucoup de prix.

« Le projet est tout religieux: c'est donc au clergé de France à le seconder dans le royaume; mais avant tout c'est à nous, ecclésiastiques du diocèse, à nous signaler dans une circonstance aussi honorable et qui nous touche de plus près. A notre égard, l'établissement projeté est, pour ainsi dire, un monument de famille.

« Recevez, Monsieur, les assurances de mon attachement bien sincère et affectueux.

« † J.-F.-M.,

« Évêque d'Aire et de Dax. »

La souscription fut très favorablement accueillie. A la tête des souscripteurs s'inscrivirent immédiatement Louis XVIII, qui mourut bientôt après, le dauphin, la dauphine et les autres membres de la famille royale : une somme de trente mille francs fut recueillie; mais l'exécution du projet de M. Ducros fut différée, et on attendit des ressources plus considérables.

Déjà à cette époque on se préoccupait d'établir au berceau de saint Vincent une colonie d'indigents. Nous avons, en effet, une note lithographiée, sans date ni signature, sur un projet de colonie-modèle d'indigents, à former au lieu de naissance de saint

Vincent de Paul, comme monument en son honneur. Cet écrit commence ainsi : « Je m'en réfère à ma note de mai 1825, quant à la manière de concevoir une colonie d'indigents, et je pense que ceux qui s'occupent de cette œuvre doivent se pénétrer des sentiments de Fénelon exprimés dans l'épigraphe de la note que je rappelle : « O Dieu ! donnez-moi la grâce d'être fidèle dans l'action et indifférent dans le succès. Mon unique affaire est de vouloir votre volonté et de me recueillir en vous, au milieu même de ce que je fais ; la vôtre est de donner à mes faibles efforts tel fruit qu'il vous plaira, aucun si vous ne voulez. » (FÉNELON, tome II, page 338.)

En 1828, M. le baron Chevalier de Caunant, dès sa nomination à la préfecture des Landes, prit à cœur la question du monument et nomma une nouvelle commission, dans laquelle se trouvaient MM. le comte de Carrère, le baron d'Antin, Ducros, Dompnier, Soubiran, de Rivière, Saint-Marc, curé de Mont-de-Marsan. La nouvelle commission décida l'agrandissement de la petite chapelle de Ranquines et sa reconstruction dans un style monumental, et en même temps la fondation d'un hospice confié aux sœurs de Charité et destiné aux incurables ; ces malheureux ne trouvant encore aucune maison de ce genre dans le département.

Pour arriver à Ranquines il n'y avait aucun chemin convenable. M. de Caunant en fit tracer un, partant du rond-point de la route nationale n° 10 et menant en ligne droite au chêne de saint Vincent. A cet effet il acheta environ trois hectares de terre qui, en 1851, à la suite du percement de la route de Buglose, furent revendus, au prix coûtant, aux anciens propriétaires sur leur demande. Seul le rond-point fut conservé, mais trois ans plus tard l'État en fit l'acquisition. Les différents achats de 1829 sont faits au nom de M. le baron Chevalier de Caunant, maître des requêtes, préfet du département des Landes, agissant en qualité de président de la commission préposée à l'érection d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de saint Vincent de Paul dans la commune de même nom, ci-devant Pouy<sup>2</sup>.

---

1. M<sup>e</sup> Mathurin Vallée, notaire royal de la ville de Dax, dans l'étude du-

En 1824, la ville de Dax avait voté et versé une somme de mille francs pour le monument : en 1829 plusieurs communes suivirent cet exemple et votèrent le don d'arbres propres à la construction. Ces arbres devaient, selon la distance des villages, être vendus au profit de l'œuvre ou transportés à Ranquines pour servir aux bâtisses. Nous avons retrouvé les indications suivantes : deux arbres chênes ont été votés par les conseils municipaux de Garrey, Hinx, Heugas, Saint-Geours d'Auribat; trois par celui d'Ereluy; quatre par celui de Rivière; six par celui de Narrosse et huit par le conseil de Saint-Paul-lez-Dax.

Une délibération mérite une mention spéciale : c'est celle de la commune de Saint-Vincent-de-Paul<sup>1</sup>, qui, à la suite d'une or-

---

quel furent passés bon nombre d'actes relatifs à l'œuvre projetée, refusa toujours de recevoir aucun honoraire.

1. Pétition de la commune de Pouy pour prendre le nom de Saint-Vincent-de-Paul :

« L'an 1828, le 24 octobre, le Conseil municipal de la commune de Pouy, réuni extraordinairement sous la présidence de M. le Maire, en vertu d'une autorisation spéciale de M. le sous-préfet pour cet objet..... M. le maire a exposé que Madame, duchesse de Berri, dans son passage à Peyrehorade, avait daigné accepter, à la prière de M. le baron de Caunant, préfet de Landes, le titre de fondatrice d'un hôpital d'incurables, qui serait élevé dans la commune en l'honneur de saint Vincent de Paul; et qu'il était convenable de saisir cette circonstance mémorable pour exprimer les sentiments dont le Conseil est pénétré pour ce grand saint, et pour les bontés de l'auguste mère du nouvel Henri.

« Sur quoi, le Conseil considérant que saint Vincent de Paul, dont Madame vient d'honorer aujourd'hui la mémoire, est né dans cette commune; considérant que, lorsque la fille de Charles X et de Henri IV daigne honorer la mémoire du grand saint, qui est né parmi nous, nous devons, non seulement témoigner notre profonde et respectueuse reconnaissance pour ce bienfait, mais encore faire éclater toute notre vénération pour saint Vincent de Paul;

« A émis les vœux à l'unanimité :

« 1<sup>o</sup> Que la commune de Pouy où saint Vincent de Paul a pris naissance, le mardi après Pâques, l'an 1576, soit autorisée à prendre le nom de commune de Saint-Vincent-de-Paul;

« 2<sup>o</sup> Que la présente délibération soit adressée par le Sous-Préfet au Préfet, avec prière de la transmettre à M. le Ministre de l'Intérieur, en sollicitant des bontés de Son Excellence l'accomplissement des formalités nécessaires pour obtenir la faveur qui est l'objet de la dite délibération.

« De tout quoi fait et délibéré à Pouy, séance tenante, les mêmes jour et an que dessus. »



donnance royale du 3 décembre 1828, avait quitté son nom de Pouy pour prendre celui du plus illustre de ses enfants. Le conseil municipal se réunit le 15 avril 1829. Étaient présents : MM. Lallanne, maire, et Jean Cazenave, Gabriel Nougaro, Timothée Badets, Simon Lacroix, Jean Lafitte, François Lafourcade, Jean Courrouy, Jean Descors, membres du conseil. Alors se présentèrent les sieurs Giraud, Lanusse et Dupin, porteurs d'une pétition par laquelle ils demandaient le vote de douze hectares de lande communale. Immédiatement le conseil municipal a spontanément délibéré et arrêté à l'unanimité que « M. le président de la commission administrative des monuments à élever à saint Vincent de Paul est prié d'accepter la quantité de douze hectares de lande communale pour les constructions des établissements dont il s'agit, à condition néanmoins que ces établissements seront élevés à côté de l'arbre, la chapelle et le lieu de la naissance du Bienheureux Vincent Depaul. »

Dans un rapport au conseil d'arrondissement, en 1840, M. Robion, sous-préfet de Dax, parle d'une somme de 52,395 francs recueillie avant 1830. Dans ces chiffres sont compris sans doute les votes des conseils municipaux, qui restèrent lettre morte, et ne furent pas plus mis à exécution que la délibération du conseil général accordant, en 1829, un secours de 25,000 francs.

Les fonds amassés paraissaient toujours insuffisants, mais la duchesse de Berry ayant reçu, à Peyrehorade, des mains de M. Ducros, le dessin du chêne de saint Vincent de Paul qu'elle lui avait demandé lors de son passage à Mont-de-Marsan, témoigna toute sa satisfaction en acceptant avec joie le titre de Fondatrice de l'œuvre. Tout semblait en excellente voie quand la révolution de 1830 vint mettre obstacle aux excellentes dispositions de la princesse, rendre inutiles toutes les délibérations et donner un terrible coup au projet lui-même.

Au mois d'août 1831, le nouveau préfet des Landes convoqua les membres de la commission et exposa : 1° l'impossibilité, vu l'insuffisance des souscripteurs, d'ériger le monument de saint Vincent de Paul sur les plans projetés en 1828; 2° l'obligation de donner aux fonds recueillis une destination conforme à l'intention des donateurs. — Considérant ensuite le malheur qui

pesait sur la Chalosse, où la grêle avait jeté la désolation et la misère, M. le préfet conclut : 1° à l'érection d'un obélisque au lieu de la naissance de saint Vincent de Paul; et 2° à l'établissement d'une route départementale entre Mugron et Souprosse, au moyen de 20,000 francs pris sur les fonds de la commission, ce travail devant glorifier saint Vincent en procurant de l'ouvrage à de pauvres ouvriers qui en manquaient. La nouvelle route devait d'ailleurs porter, et elle porte en effet le nom de Saint-Vincent. Une lettre du ministre du commerce et des travaux publics, en date du 28 septembre suivant, autorisa la dépense de ces 20,000 fr. pour la route de Mugron, laissant à M. le préfet des Landes le soin de demander au conseil général la restitution de cette somme si plus tard il y avait lieu. La majorité des membres de la commission avait consenti à la distraction des 20,000 francs, mais avec l'espoir que, puisque les travaux auxquels on faisait concourir cette somme étaient à la charge du département, le conseil général, par ses votes, rétablirait les 20,000 francs dans la caisse du monument. Après des instances réitérées, le conseil général a donné, en 1854, à titre de subvention, une somme de 4,000 francs, précédemment votée, mais ensuite annulée faute d'emploi au temps fixé; et depuis 1868 il vote chaque année une subvention de 1,000 francs pour le berceau de saint Vincent. Mais la question de ces 20,000 francs et les retards forcés apportés à l'exécution avaient pour longtemps paralysé les nombreuses et vives sympathies accordées au projet de M. Ducros.

### III

NOUVEAUX EFFORTS INFRUCTUEUX. — L'ENTREPRISE EST CONFIERE  
A M<sup>re</sup> L'ÉVÊQUE D'AIRE (1832-1849)

Pour expliquer la dénomination de Saint-Vincent-de-Paul donnée à la route qui de Mugron se dirige à l'Est vers Souprosse, tandis que le village de Saint-Vincent-de-Paul est à l'Ouest, on plaça à chacune des extrémités de ce chemin une borne indiquant l'origine des fonds employés à l'exécution de cette route. Le projet d'obélisque fut oublié, et le silence se fit pendant quelques années sur le monument.

En 1838, le conseil d'arrondissement de Dax et le sous-préfet, M. Marre, reprirent la pieuse pensée et réclamèrent au conseil général les fonds détournés du but de la souscription ouverte en 1824. Il leur fut répondu : 1° qu'il appartenait aux seuls souscripteurs de former des réclamations au sujet du détournement des fonds ; 2° que le conseil général avait été entièrement étranger à ce détournement ; et 3° que le plus beau monument à ériger au Bienfaiteur de l'humanité était de consacrer à sa mémoire des travaux utiles au pays qui le vit naître.

M. Robion, nommé sous-préfet de Dax au mois d'août 1839, soutint chaleureusement les revendications du conseil d'arrondissement ; mais le seul résultat de la délibération de 1840 fut d'obtenir 300 francs pour la conservation du chêne de saint Vincent.

Cependant le monument trouvait un ardent protecteur dans la personne du nouveau préfet, M. Delamarre, qui entreprit d'établir à Ranquines une maison d'enfants-trouvés. Il forma une nouvelle commission qui tint sa première séance le 13 juillet 1841. Voici en quels termes M. le préfet annonçait à M. de Borda sa nomination comme membre de la commission du monument à ériger à la mémoire de saint Vincent de Paul. « Depuis quelques années le projet d'élever un monument à saint Vincent de Paul a été suspendu par suite de diverses circonstances. A l'exemple de l'un de mes honorables prédécesseurs, j'ai pensé, en allant visiter l'arbre sous lequel le saint homme venait abriter son enfance, que l'on ne pouvait honorer d'une manière plus digne celui qui mérita le titre d'*Apôtre de l'humanité*, qu'en fondant dans le lieu même où il reçut le jour un hospice destiné aux enfants-trouvés infirmes, sous la direction des vénérables sœurs de Saint-Vincent de Paul. Dans ce but j'ai dû instituer une commission qui serait chargée d'arrêter les bases du projet, de provoquer et de recueillir des souscriptions. Votre patriotisme éclairé, vos sentiments philanthropiques m'étant un sûr garant que vous voudrez bien, dans cette circonstance, me prêter le concours de votre expérience et de votre loyale influence, j'ai l'honneur de vous informer que, par arrêté du 25 juin dernier, je vous ai nommé membre de la commission du monument à ériger à la mémoire de saint Vincent de Paul... »

M. le préfet devait naturellement penser au chevalier François de Borda, recommandable par ses études et ses lumières, par son dévouement au pays des Landes et par son admiration sans bornes pour saint Vincent. François de Borda avait rédigé avec grand zèle plusieurs mémoires et projets sur le parti à tirer des landes, jusqu'alors stériles. Ses plans mûris par de profondes études n'ont pas été réalisés, mais ils méritent de ne pas rester dans un complet oubli. L'idée sommaire en est exposée dans les premières lignes de son projet d'une colonie agricole modèle, destinée à être occupée par les enfants-trouvés, appropriée au lieu de naissance de saint Vincent de Paul. « Dans le principe notre opération se réduit à l'établissement d'une simple colonie modèle, occupée par des enfants-trouvés dirigés par d'honnêtes indigents, pour mettre en culture une petite étendue de landes et de marais ; avec le projet de former plus tard des établissements de forçats libérés et de condamnés employés au défrichement de nos déserts. Nul doute que lorsqu'il s'agira seulement d'organiser les fermes qui doivent être occupées par les enfants-trouvés et les indigents, un petit nombre de personnes, plus recommandables par leur probité et leur désintéressement que par le rang élevé qu'elles occupent dans la société, ne suffise à l'administration d'une si modeste entreprise. Mais il ne faut pas perdre de vue l'importance de l'objet qu'on se propose. Il faut nécessairement considérer nos premiers travaux comme le principe de la mise à exécution d'un projet immense. Il faut qu'on voie, dans quelques chaumières que nous allons construire, les premières et modestes demeures d'un peuple nouveau, dont la destinée est de multiplier et de fleurir au milieu de nos vastes déserts, de les faire fructifier, de les enrichir de leur industrie et de faire disparaître du sol de la France cette classe impure de vagabonds, de mendiants, de malfaiteurs, véritable fléau de la société, dont elle est la constante ennemie, et que chaque jour nous voyons s'accroître d'une manière effrayante. »

M. de Borda n'eut pas même la consolation de voir étudier son projet : il mourut le 22 septembre de cette même année 1841, et, sept jours plus tard, il était suivi dans la tombe par son beau-fils, M. Alphonse-Eugène-Marie de Lupé. Deux ans après, M<sup>me</sup> veuve

de Lupé, née Amanda de Borda, offrait sa propriété du Pouy à la Congrégation de la Mission, qui s'y établissait le 21 novembre 1845. Après avoir longtemps édifié la ville de Dax par sa vive piété et ses abondantes aumônes, M<sup>me</sup> de Lupé entra, en 1853, au monastère de Notre-Dame-de-Charité, à Toulouse, pendant que M. Truquet, premier supérieur des Lazaristes de Dax<sup>1</sup>, assurait, par son infatigable dévouement, le succès de l'œuvre du berceau de Saint-Vincent.

Privé du concours de M. de Borda, M. Delamarre ne restait point inactif. Le 27 septembre 1841, il achetait la propriété de Ranquines, et, le 17 octobre, le conseil municipal de Saint-Vincent-de-Paul délibérait sur la demande de M. le préfet, relative à l'abandon de l'arbre et de la chapelle de Saint-Vincent, en faveur du département. Le conseil, tout en réservant ses droits de propriétaire, autorisa l'exécution du projet de monument sur l'emplacement de la chapelle et permit toutes les réparations conservatoires jugées convenables pour le chêne. Au commencement de 1842 paraissait un imprimé portant le titre de : *Monument à la mémoire de saint Vincent de Paul* et reproduisant le dessin des constructions projetées. Il y était dit : « M. Delamarre, préfet actuel, a eu l'heureuse idée de rattacher un projet par lui longtemps médité sur les enfants-trouvés, au monument à élever à celui qui fonda le premier hospice où furent reçus ces enfants malheureux. Il a proposé de créer, dans le lieu désigné, un hospice pour les enfants-trouvés infirmes et d'établir, dans un corps de logis séparé, une maison d'asile pour les ecclésiastiques que l'âge ou les infirmités empêcheraient d'exercer le saint ministère; cet établissement sera confié aux soins et à la direction des sœurs de la Charité de l'ordre de Saint-Vincent de Paul. La commission a approuvé unanimement ce projet. Le conseil général l'a également adopté et a promis son concours dans la mesure des ressources du département. En conséquence, les terrains sur lesquels doivent se trouver l'hospice et toutes ses dépendances ont été acquis et payés. Des plans et des devis ont été dressés, mais la

---

1. Truquet Antoine-Nicolas, né en 1813, reçu dans la Congrégation, en 1833, décédé à Tarbes, le 21 septembre 1861.

dépense s'élève à 155,000 francs et l'on ne peut rien arrêter jusqu'à ce que les sommes déposées à la recette générale soient suffisantes. La commission a donc résolu de faire un nouvel appel à toutes les personnes pieuses et charitables. Celui dont on veut honorer la mémoire, en perpétuant le souvenir du lieu de sa naissance, appartient à toutes les contrées; car toutes ont profité de ses bienfaits et de ses divines inspirations : témoin les vénérables sœurs de la Charité, dont il fut le fondateur, et qui se consacrent dans tous les pays au soulagement des pauvres malades. En un mot, il n'est pas de cœur honnête dans lequel un tel projet ne fasse vibrer une corde. Ici, point de partis, point d'opinions diverses; un sentiment commun doit animer ceux qui peuvent concourir à cette grande œuvre, depuis si longtemps entreprise, et qu'il importe de conduire à bonne fin. »

La commission était ainsi composée : M. Delamarre, préfet du département, président; M<sup>gr</sup> l'évêque d'Aire, président honoraire; MM. Soubiron, ancien procureur du roi, secrétaire de la commission; Féron, receveur général du département des Landes, trésorier de la commission; Brettes, président du tribunal civil de Mont-de-Marsan; Laurens, vice-président du même tribunal; Saint-Marc, curé de Mont-de-Marsan; le comte de Carrère; Laurence, député; le général Durrieu, député; le comte d'Etchegoyen, député; le comte Lamarque, maire de Saint-Sever; de Malartic, conseiller d'Etat, membre du conseil général; Dufau, maire de Mont-de-Marsan; de Poyusan, maire de Dax; Lacouture, maire de Saint-Vincent-de-Paul; Galatoire, directeur des contributions directes; Domenger, maire de Mugron; Ducros, maire de Saint-Pandelon; Lamathe, médecin à Dax; Loyer, ingénieur en chef; Corta, de Dax, membre du conseil général; le baron de Poyferré de Cère, conseiller d'Etat, membre du conseil général; le marquis du Lyon, ancien secrétaire général; Morancy, curé de Dax; Lalanne (Armand), membre du conseil municipal de Saint-Vincent-de-Paul; Sicard-Duval, propriétaire à Saint-Maurice; le marquis de Cornulier, ancien lieutenant-colonel de cavalerie, à Mont-de-Marsan.

Les conseils municipaux, qui avaient accordé des secours en 1829, étaient invités par M. Delamarre à renouveler leurs votes;

les autres étaient pressés de prendre sur les fonds de la commune ou sur les forêts et landes communales pour concourir à l'exécution du nouveau plan. Citons Saint-Geours-en-Mareme, qui offre 200 francs; Seignosse, 300 francs; Saint-Vincent-de-Xaintes, 500 francs; Thétien, 1,000 francs. Laurède vote cinq chênes; Mées, dix; Saint-Vincent-de-Paul, soixante-dix. Plusieurs communes se déclarent prêtes à donner, mais quand les premières sommes versées seront restituées à la commission ou quand on aura commencé les bâtisses. Ces restrictions indiquent le peu de confiance que le projet de 1841, bien qu'entrepris par les hommes les plus honorables, rencontrait même chez un bon nombre de Landais.

M. Delamarre n'avait pas non plus négligé d'intéresser à ses plans l'autorité ecclésiastique. M<sup>er</sup> Lannéluc s'était chargé de demander le concours des enfants de Saint-Vincent. Il adressa une circulaire aux filles de la Charité.

« Dax, le 30 novembre 1842.

*« Aux très honorées sœurs, les Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul.*

« MES TRÈS HONORÉES SŒURS,

« Le projet d'élever un monument à la mémoire de saint Vincent de Paul, sur le lieu même de sa naissance, arrêté depuis longtemps, ajourné en 1830, vient d'être repris avec un zèle auquel je me suis empressé de donner mon concours.

« Le prospectus que je joins à ma lettre vous fera connaître l'objet, le caractère et l'importance du monument qu'il s'agit aujourd'hui d'élever à la mémoire de votre saint fondateur : je m'associe, avec bonheur, à la joie que vos cœurs éprouveront en apprenant ce nouveau projet, et j'aurais cru manquer à vos sentiments de piété filiale si j'avais laissé poser, sans votre participation, la première pierre d'un monument élevé en l'honneur de saint Vincent de Paul.

« C'est près du chêne qui abrita son enfance, près du lieu qui l'a vu naître et de la petite chapelle décorée par vos pieuses libé-

ralités, c'est en qualité d'évêque du diocèse qui a eu l'honneur de donner Vincent de Paul à la terre et au ciel, que je fais un appel à vos cœurs pour qu'ils puissent, avant tous les autres, déposer leur offrande sur le berceau paternel.

« Il serait bien heureux pour mon cœur et glorieux pour mon épiscopat le jour où j'aurais la consolation de voir le chêne et le berceau de Vincent de Paul confiés à la garde de ses filles bien-aimées, et il me semble que chacune de vous envierait comme une mission de faveur d'être placée par l'obéissance sur le lieu qui vit naître celui que votre vénération appelle du nom de Père.

« Pour réaliser des vœux si légitimes, j'en ai mis l'accomplissement sous le patronage de Nosseigneurs les évêques de France; mais j'ai voulu m'adresser directement aux Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, pour qu'elles veuillent bien réunir dans leurs maisons respectives et m'adresser les offrandes particulières dont elles voudront faire hommage à sa mémoire.

« Du reste, mes très honorées Sœurs, j'ai connu de trop près et je respecte trop les saintes règles de votre institut pour n'avoir pas fait approuver d'avance par votre supérieur général, et la demande que je devais adresser à votre piété filiale et l'envoi de vos offrandes personnelles. Je les recevrai avec une parfaite reconnaissance et une juste distinction. Quelle autre offrande, en effet, pourrait être plus agréable au cœur de Vincent de Paul, ou plus vivement appréciée par un évêque qui honorera toujours cet illustre saint comme la gloire de son diocèse, et ses chères Filles comme le chef-d'œuvre de sa charité?

« C'est dans ces sentiments, mes très honorées Sœurs, que je suis heureux de vous offrir l'expression solennelle de ma vénération et du religieux dévouement avec lequel je suis, en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

« Votre serviteur bien dévoué,

« † FR.-AD.-AD.,

« Évêque d'Aire. »

La lettre de M<sup>gr</sup> Lannéluc était accompagnée de la réponse dans laquelle M. Poussou, vicaire général de la Congrégation de la



Mission, disait à Sa Grandeur de ne pas douter que les Filles de Saint-Vincent de Paul ne se fissent un véritable bonheur de contribuer de leurs faibles moyens à l'érection du monument.

De son côté la supérieure générale écrivait à ses Filles :

« Paris, 6 janvier 1843.

« MES TRÈS CHÈRES SŒURS,

« En vous transmettant les deux pièces ci-jointes, qui ont pour objet d'inviter les Filles de la Charité à contribuer à la construction d'un monument à l'honneur de saint Vincent, je vous transmets aussi l'autorisation que le Conseil de la communauté a trouvé bon, après y avoir mûrement délibéré, de vous accorder. En effet, mes chères Sœurs, il est bien convenable qu'en qualité de filles privilégiées nous participions à une œuvre qui a le double but, et de perpétuer la gloire de notre bon Père et d'établir sur le sol qui l'a vu naître un de ces asiles de charité destinés à accueillir les pauvres pour lesquels la Providence l'a donné à la France et auxquels il a consacré sa longue vie.

« Il a été ordonné, mes chères Sœurs, que chaque maison donnera vingt francs pris sur l'argent de la communauté; et que chaque particulière pourra joindre à cette somme ce qu'elle voudra librement donner pour cet objet, suivant ses ressources, et sans retrancher les bonnes œuvres qu'elle se serait imposées.

« Le tout sera remis à la Communauté par la voie que les Sœurs servantes trouveront à leur commodité; elles peuvent même nous marquer seulement le chiffre de ce qu'elles auront à envoyer, et nous en ferons les avances pour faire passer le tout à sa destination. \

« Veuillez agréer l'assurance du sincère attachement avec lequel je suis, en Notre-Seigneur,

« Mes très chères Sœurs,

« Votre très humble servante

« et très affectionnée sœur.

« M<sup>le</sup> CARRÈRE,

« I. f. d. l. C. s. d. p. M. »

Pendant que M<sup>re</sup> Lanneluc s'adressait aux évêques et aux sœurs

de Saint-Vincent, M. Delamarre faisait appel aux préfets, et par eux aux conseils généraux. Le conseil général de la Seine vota un secours de cinq cents francs. Ce fut le seul : tous les autres conseils louèrent plus ou moins le projet, mais déclarèrent, vu l'état de leurs ressources, ne pouvoir rien en faveur d'une œuvre entreprise dans l'intérêt du département des Landes. Quelques préfets pourtant donnèrent toute la publicité possible à la circulaire de M. Delamarre et ouvrirent une souscription. En trois fois la Creuse envoya cinq cent quarante et un francs vingt-cinq centimes ; la Haute-Saône, quatorze francs ; et la Manche, huit francs. Ce fut tout le résultat des souscriptions organisées dans les départements étrangers. Quant aux Landes, les délibérations des conseils municipaux demeurèrent sans effet, comme celles de 1829, parce qu'on négligea de les faire homologuer par le préfet.

La difficulté de réunir des ressources suffisantes inspira à M. de Bellaing, de Poyanne, un projet dont il ne soupçonnait pas les difficultés insurmontables. Il ne s'agissait de rien moins que d'obtenir du Souverain-Pontife une bulle ou une encyclique recommandant l'œuvre à tout l'univers catholique, demandant à tous les évêques de solliciter les offrandes des fidèles, et chargeant les Lazaristes et les Sœurs de Charité, comme dépositaires de l'esprit de saint Vincent, de faire, dans toute la chrétienté, des quêtes à l'intention du monument. M. Étienne, supérieur général, ayant déclaré consentir à prêter, dans une certaine mesure, le concours des enfants de saint Vincent, mais ne pouvoir solliciter l'autorisation solennelle et extraordinaire que M. de Bellaing souhaitait dans son zèle pour l'œuvre du monument, M. de Bellaing s'adressa à M. le marquis du Lyon, l'un des membres les plus dévoués de la commission, afin de faire rédiger et signer la supplique au Saint-Père par la commission elle-même. M. Domenger, membre lui aussi de cette commission, devait présenter la pétition à Grégoire XVI. La chose n'ayant pu se réaliser, M. de Bellaing fit plus tard de nouvelles propositions à M<sup>re</sup> Lannéluc, s'offrant à faire déposer aux pieds de Pie IX la supplique de l'évêque d'Aire, par l'archevêque de Besançon, M<sup>re</sup> Matthieu, depuis cardinal, très lié avec la famille de Bellaing. Ces démar-

ches, qui ne pouvaient avoir de résultats, prouvent du moins tout le dévouement dont l'œuvre fut l'objet de la part des personnes les plus respectables.

Mais il n'en fallut pas moins constater l'impossibilité de réunir les cent cinquante-cinq mille francs nécessaires au projet de M. Delamarre : c'est ce que fit son successeur, M. Fleury, et dès la fin de 1843, sur sa proposition, la commission ne songea plus qu'à élever une chapelle, dont le devis montait seulement à trente-cinq mille cinq cents francs.

Le 29 juillet 1847, M. Ernest Le Roy, à peine nommé préfet du département, réunit la commission, et, après avoir constaté que le peu de fonds restant dans la caisse n'avait pas permis d'exécuter même le simple projet d'une chapelle, il invita les membres présents à prendre les moyens qu'ils jugeraient convenables pour atteindre le but qu'on se proposait depuis si longtemps sans avoir encore pu le réaliser. Les souscriptions versées depuis le chaleureux appel de M. Delamarre et l'envoi de ses prospectus n'étaient que de mille deux cent soixante-huit francs vingt-cinq centimes, et les frais d'impression montaient à six cent soixante-dix francs. M<sup>re</sup> Lannéluc avait déclaré, il est vrai, tenir une somme de deux mille francs à la disposition de l'œuvre; et les filles de la Charité, voyant que le projet ne s'exécutait pas, n'avaient point encore envoyé leurs offrandes : mais que pouvait-on faire avec ces faibles ressources? La commission, constatant l'insuffisance des fonds réunis ou promis, prit la délibération suivante : « Considérant qu'il s'agit, en vertu de la dernière délibération de la commission, d'élever un monument purement religieux, une chapelle; que ce soin ne peut être pris utilement et avec certitude de succès que par Monseigneur l'évêque du diocèse, président honoraire de la commission; d'autant que la chapelle une fois construite, il faudra la pourvoir des objets nécessaires au service du culte et la faire desservir par un chapelain; ce qui obligerait la commission, en supposant qu'elle eût de quoi faire construire l'édifice, à le remettre, après sa construction, entre les mains de l'autorité ecclésiastique; la commission arrête ce qui suit : 1<sup>o</sup> les terrains acquis au nom de la commission, par actes retenus en février et mars 1829, par M<sup>e</sup> Vallée, notaire à

Dax; les terrains achetés au nom du département par M. le préfet, assisté de MM. Ducros et Corta, membres de la commission, suivant contrat du 27 septembre 1841, retenu par M<sup>e</sup> Cazaulx, notaire, et payés intégralement avec les deniers de la commission, enfin les terrains concédés par la commune de Saint-Vincent-de-Paul, ainsi que les sommes en caisse et à recouvrer, sont mis à la disposition de Monseigneur l'évêque d'Aire, à la charge par lui de faire construire une chapelle en mémoire de saint Vincent de Paul, sur le lieu où ce saint a pris naissance; 2<sup>e</sup> la commission se réserve que la liste des souscripteurs sera mise dans l'une des pierres des fondations de l'édifice; que sur le frontispice de la chapelle sera placée une inscription disant comment et par qui ce monument a été érigé; et que le bureau de la commission sera convoqué pour assister à la consécration de l'édifice, comme représentant les souscripteurs; 3<sup>e</sup> M. le préfet, président de la commission, est prié d'appuyer auprès du conseil général les délibérations prises par la commission les 26 février 1839, 13 juillet 1841 et 19 décembre 1843, pour assurer la restitution de la somme de vingt mille francs employée en 1831 à des travaux qui étaient à la charge du département; il est également prié de veiller à l'exécution de la présente délibération dans tout son contenu. »

Cette délibération ne fut transmise à Monseigneur qu'à la fin de janvier, quelques jours avant la révolution de 1848, qui ne laissa pas à l'évêque le temps de répondre à M. Le Roy. Quelques mois plus tard, le nouveau préfet, homme animé des sentiments les plus religieux, rappelait à M<sup>sr</sup> Lannéluc la communication préfectorale dont Sa Grandeur n'avait pas accusé réception :

- Mont-de-Marsan, le 11 septembre 1848.

« MONSEIGNEUR,

« Le 27 janvier dernier, un de mes prédécesseurs vous a adressé copie d'une délibération de la Commission du monument de Saint-Vincent de Paul, qui met à votre disposition les terrains achetés et les sommes recouvrées ou à recouvrer pour ce monument, à la charge par vous de faire construire une chapelle sous l'invocation de Saint-Vincent de Paul.

« Désireux de terminer cette affaire, je vous serai obligé de vouloir bien me faire connaître à quelle résolution vous vous êtes arrêté, afin que je puisse en entretenir le conseil général.

« Salut et fraternité.

« *Le préfet des Landes,*

« LAJONKAIRE. »

Dans sa réponse, Monseigneur, après avoir expliqué comment il n'a pu répondre à M. Le Roy, qui était parti pour Paris, et n'en était pas revenu à cause de la révolution de Février, ajoute : « Le moment me parut peu opportun pour m'occuper de cette affaire, et surtout pour prendre des engagements dont les circonstances ne permettaient pas d'apprécier la portée et les conséquences. » Aujourd'hui l'évêque d'Aire accepte la délibération de 1847, avec les obligations qui en résultent, « sous la condition toutefois, ajoute-t-il, que je serai libre de juger de l'opportunité de la reprise de cette affaire, les choses restant, en attendant, dans le *statu quo*. »

Le 7 mai 1849, M. Lajonkaire réunit une dernière fois la Commission pour lui communiquer la réponse faite, le 13 septembre, par Sa Grandeur M<sup>gr</sup> d'Aire, et achever le règlement de tous les comptes. Le procès-verbal de la séance se termine par ces mots : « La Commission déclare que sa mission est terminée, et qu'elle s'en remet entièrement au zèle pieux et éclairé de M<sup>gr</sup> l'évêque d'Aire, pour que le lieu où naquit Vincent de Paul soit enfin signalé à la postérité par un monument digne de ce grand saint. »

(A suivre.)

---

## PROVINCE DE PORTUGAL

---

*Lettre de M. VARET, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

(Suite<sup>1</sup>)

Funchal, 22 février 1885.

La mission de Calheta marcha jusqu'au bout d'une manière qui dépassa nos espérances. Au dire du vénérable curé, elle fut bien supérieure à la mission de 1880 ou 1881. Il est vrai que les *Casacos* (libres penseurs) se tinrent cois pendant tout le temps que durèrent les exercices. Les démonstrations de reconnaissance et d'affection des habitants présentèrent le même caractère touchant que j'ai déjà eu occasion de vous esquisser précédemment : une partie des habitants voulut nous accompagner jusqu'à l'église de notre septième station, c'est-à-dire de la paroisse d'*Arco da Calheta*.

Nous voici donc arrivés au terme de notre expédition. Jusqu'à présent, tout a couru au gré de nos désirs : nos espérances ont été dépassées et nous n'avons eu à enregistrer aucune mésaventure, aucun échec, aucune épreuve. C'est trop de bonheur, pensions-nous : il est probable que le proverbe *in cauda venenum* va se vérifier encore une fois. Effectivement, pendant trois jours durant, la paroisse n'offrit qu'un aspect morne et glacé. C'est en vain que les habitants de Calheta sont venus témoigner hautement, à la face de ceux d'*Arco da Calheta*, de leur vénération et reconnaissance pour les missionnaires : ce spectacle insolite n'a pu secouer la torpeur de ces pauvres gens. Que se passe-t-il donc ?

---

1. Voir n° 3, p. 326.

Le voici. Le diable, à défaut de mieux, s'est rabattu sur quelques mauvaises langues et s'est sottement emparé d'un petit incident sans signification pour en faire un épouvantail. On se demandait : Pourquoi M. le Curé n'est-il pas venu personnellement à la rencontre des missionnaires (c'est le vicaire qui nous a reçus) ? Pourquoi M. le Curé ne se montre-t-il pas et s'est-il renfermé chez lui ? Pourquoi M. le Curé n'héberge-t-il pas les missionnaires, qui ont loué pour eux une petite maison près de l'église ? Pourquoi, dès le lendemain de leur arrivée, sont-ils allés visiter le sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette, desservi par M. le Vicaire ? Des gens mal intentionnés répondent : « M. le Curé ne veut pas de mission, ni de missionnaire, ni dans son église, ni dans sa maison : la mission n'aura pas lieu à l'église principale, mais à la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette. » Tout cela n'était qu'une pure invention ; l'absence de M. le Curé provenait d'une grave indisposition qui le retenait chez lui et l'empêchait de répondre au désir qu'il avait de nous donner l'hospitalité. En attendant, le faux bruit courait partout, dans les villages du pays et jusque dans les maisons disséminées de toutes parts. Cela dura trois jours. Mais on sut bientôt que M. le Curé était réellement très souffrant, et que la mission entraînait tout à fait dans ses vues. Alors tout s'ébranla, et bientôt 1,300 pénitents vinrent successivement tomber à nos pieds. Cette mission eut tout le succès que nous pouvions attendre.

Le vendredi 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, fut un vrai jour de triomphe. A trois heures de l'après-midi, nous prîmes place dans nos hamacs respectifs et donnâmes l'ordre du départ à nos porteurs. Mais toute la paroisse était sur pied : les rues, les places, tout regorgeait de monde et il fallait faire une trouée dans cette masse compacte, si nous voulions arriver à temps à Calheta, port d'embarquement, pour l'heure du vapeur de Funchal. Nos porteurs sont des hommes solides, et ils ne manquent pas de finesse. A peine les portes de la cour intérieure du presbytère sont-elles ouvertes qu'ils se précipitent au pas de charge à travers la foule, dans l'espoir bien fondé que tous vont se ranger respectueusement, pour éviter le contact désagréable du pieu qui soutient le hamac et qui arrive horizon-

talement à la hauteur des têtes. Le pêle-mêle qui résulte du recule-  
ment brusque de la foule les mécontente. Ils ne veulent pas  
que nous traversions comme des fugitifs ces nombreux arcs de  
triomphe qui s'élèvent sur tout le parcours du chemin ; ils ont à  
cœur de montrer comme ils ont su apprécier la faveur de la mis-  
sion. Mais, nos porteurs, toujours suivis de la foule, n'écoutent  
rien. Au bout d'une demi-heure, ils nous déposaient à Calheta,  
où M<sup>re</sup> Barreta avait donné la confirmation. Le prélat se trouvait  
en ce moment entouré d'un certain nombre de curés et d'autres  
ecclésiastiques. Notre arrivée au milieu du groupe y produisit  
une explosion d'acclamations et de joyeux vivats. Cette nouvelle  
démonstration en notre faveur témoignait comment, à l'occasion  
des missions, il se développe un certain courant mystérieux d'en-  
thousiasme auquel il est difficile de se soustraire. C'est qu'en  
effet la grâce de Dieu est là : elle coule par torrents, et malheur à  
ceux qui ne sentent pas son influence !

Monseigneur nous ouvrit paternellement les bras et s'informa  
avec un tendre intérêt de tout ce qui nous était arrivé : il voulait  
savoir qu'elles avaient été nos peines et nos difficultés. « Nous  
n'avons eu ni peines, ni difficultés, Monseigneur, lui répon-  
dîmes-nous. Tout a marché à souhait ; le bon Dieu a visiblement  
bénì nos travaux. — Oui, répondit le prélat, il est évident, pour  
moi, que Dieu vous a bénis d'une manière spéciale. »

Il était temps de partir ; nous prîmes congé du digne prélat, du  
bon curé et de l'assistance ; puis, accompagnés du frère de M. le  
Curé, nous allâmes prendre le bateau.

A neuf heures du soir, nous rentrions dans la baie de Funchal,  
d'où nous étions partis quarante-trois jours auparavant. Enfin,  
nous voilà revenus sains et saufs de notre seconde tournée de  
missions et, Dieu merci, non pas sans fruits. Assurément, ces  
fruits ne nous appartiennent pas, car nous ne sommes que de  
pauvres instruments mis en action par la main du Seigneur.  
Plaise à sa divine Majesté que la petite Compagnie puisse conti-  
nuer longtemps à cultiver ce coin de champ du Père de famille !  
Le champ est fertile ; la moisson mûrit vite ; mais les ouvriers  
sont si peu nombreux !

Soumis aux desseins de la Providence, nous continuons à aider



notre admirable prélat dans l'évangélisation de la capitale du diocèse. En comparaison des siens, nos travaux ne sont rien; c'est lui le vrai missionnaire de Funchal : on peut dire que sa vie est une mission continuelle. M<sup>re</sup> l'Évêque de Funchal semble vraiment destiné par la Providence, ou bien à donner l'exemple aux missionnaires, ou bien à suppléer à leur défaut. Ici, on pourrait presque dire qu'il fait l'un et l'autre. Dieu veuille que ses ardents souhaits se réalisent, et qu'on lui envoie, en temps utile, le renfort demandé ! En attendant, il se multiplie, il s'éténue pour satisfaire aux besoins qui vont toujours croissants, et nous essayons de marcher un peu sur ses traces.

Je crois que le système de culture religieuse suivi par M<sup>re</sup> l'Évêque est excellent; jusqu'à présent, il donne des fruits très sensibles. Monseigneur donne un labour à fond dans les âmes, tous les cinq ans de la manière suivante : deux missionnaires prêchent les exercices dans la cinquième partie du diocèse, et ils entendent les confessions générales, c'est-à-dire la confession des péchés commis depuis la dernière mission. Huit ou quinze jours après, arrive le prélat en tournée de confirmation : il confirme les enfants auxquels les missionnaires ont fait faire la première communion, ainsi que les retardataires, qui sont toujours en grand nombre; il affermit aussi les parents dans les bonnes résolutions prises à l'occasion de la mission. Ces deux visites à court intervalle, accompagnées chacune de confessions et de communions plus ou moins nombreuses, ont opéré, à Madère, une transformation extraordinaire, depuis huit ans qu'elles ont commencé à être pratiquées. Les pasteurs y gagnent autant que leurs ouailles.

Il est à regretter seulement que le nombre des missionnaires employés dans cette double tournée ne permette pas d'entendre les confessions au gré de leurs désirs. Un gros tiers des personnes qui veulent se confesser à eux, et qui en ont le plus souvent un vrai besoin, ne le peuvent pas. Ce n'est pas que les curés s'y opposent, au contraire, ils voient cela de bon œil; mais le temps fait défaut, le temps est trop limité. S'il n'est pas possible de nous venir en aide, du moins veuillez, Monsieur et très honoré Père, obtenir du Ciel, pour vos enfants de Madère, les

grâces dont ils ont besoin, pour ne pas faiblir à la tâche et pour ne pas contrister le cœur de saint Vincent, ni celui du digne prélat, dont nous sommes presque les uniques auxiliaires.

Ce rapport, rédigé par moi, vous sera envoyé directement par M. Schmitz, que j'ai prié d'y ajouter les quelques renseignements qui me manquent et les réflexions qu'il jugerait convenables. C'est donc notre rapport collectif que je vous envoie. C'est aussi en son nom comme au mien que je viens vous présenter, avec les fruits de l'année, l'expression de mes hommages respectueux et filiaux.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur et très honoré Père,

Votre fils très dévoué et respectueux,

PIERRE VARET,

I. p. d. l. M.

# TABLEAU STATISTIQUE DES MISSIONS DE 1885 A MADÈRE

(Voir les missions de 1883 aux *Annales* de 1884, p. 416.)

Paroisses	Habitants	Communions	Agrégés à la Conf. du S. Cœur
Paul da Mar . . . . .	1,200	250	10
Fajan da Ovelha . . . . .	2,500	950	217
Ponta do Pargo. . . . .	2,300	1,140	20
Prazeres . . . . .	1,058	740	300
Estreito da Calheta. . . . .	2,800	1,600	400
Calheta. . . . .	3,500	1,600	400
Arco da Calheta . . . . .	3,800	1,300	...
	<hr/> 17,158	<hr/> 7,580	<hr/> 1,347

# PROVINCE D'IRLANDE

---

## MÉMOIRES DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION DANS LES ROYAUMES-UNIS D'ANGLETERRE, D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE

(Suite<sup>1</sup>)

---

### II

#### DIVERS ESSAIS POUR ÉTABLIR LA CONGRÉGATION EN IRLANDE

Peu de temps après le retour des missionnaires d'Irlande, Vincent alla recevoir la récompense due à une longue vie, employée au service de Dieu et toute remplie d'œuvres de zèle et de charité envers le prochain. Il emporta dans la tombe l'affection qu'il avait toujours eue pour l'Irlande, et devint sans doute un de ses plus fervents protecteurs devant le trône de Dieu. L'Irlande, de son côté, conservait précieusement le souvenir des services que ses disciples lui avaient rendus, et elle désirait vivement que la Congrégation s'établît chez elle pour continuer les mêmes travaux apostoliques. Ce désir était comme traditionnel dans le pays; il fut entretenu par les évêques et les prêtres qui, ayant été élevés en France, avaient été à même d'apprécier les fruits des missions données par les enfants de saint Vincent.

Cependant le temps s'écoulait, et, après une nuit longue et lugubre, l'Irlande vit enfin luire des jours plus favorables.

---

1. Voir n° 3, p. 338.

L'Angleterre, qui avait d'abord proscrit, au moyen de différentes pénalités, l'enseignement catholique sous toutes les formes, mais plus spécialement l'éducation des clercs, changea tout à coup de politique, et, en 1795, non seulement elle permettait l'ouverture d'un séminaire en Irlande, mais encore elle fournissait d'abondants subsides pour l'entretenir. Un collège national ou grand séminaire était établi à Maynooth. Il fut pendant longtemps sous la direction de prêtres irlandais, élevés sur le continent ; ils avaient pour coopérateurs quelques prêtres français. Parmi les premiers, nous devons mentionner un digne enfant de saint Vincent, le bon et saint M. Édouard Ferris. Né à Kerry, en 1738, il passa tout jeune en France avec l'intention d'embrasser la carrière militaire. Mais, ayant fait connaissance avec quelques prêtres de la mission, il changea d'avis et entra dans l'Institut. Par sa piété rare et ses éminentes qualités, il mérita plus tard de devenir assistant de la Congrégation. Sa réputation était telle qu'il était très estimé par le clergé de Paris et même à la Cour. Il était supérieur du grand séminaire d'Amiens, lorsqu'il fut nommé député de la province de Picardie aux Assemblées générales de 1786 et de 1788 ; c'est cette dernière Assemblée qui le désigna comme troisième assistant de la Congrégation. Au moment où éclata la Révolution française, M. Ferris se trouvait à Saint-Lazare. Quand on vint piller la maison, le 13 juillet 1789, il s'échappa pour aller chercher du secours et fut poursuivi, frappé et couvert de sang. Grâce à la protection du Ciel, il put enfin sortir de Paris et se retira successivement dans quelques maisons de la province qui lui donnèrent une généreuse hospitalité. Il perdit dans le sac de Saint-Lazare son titre de docteur en théologie de l'Université de Nancy, son titre de vicaire général d'Amiens et ses certificats de service dans la brigade irlandaise, régiment de Clare, compagnie Connoway : ces certificats portent la signature de Connoway, capitaine de la susdite compagnie, et celle de Moore, colonel-major, qui attestent le temps requis pour qu'un cadet gentilhomme puisse acquérir le droit de naturalisation. Au bout de quelques temps, M. Ferris quitta la France et se rendit à Rome, où il reçut un accueil plein de bonté de la part du pape Pie VI, glorieusement régnant. Il y resta jusqu'en 1798.

Alors voyant que les troubles continuaient toujours en France, il se réfugia en Suisse.

Il était là quand les administrateurs du collège de Maynooth, qui connaissaient son mérite, l'appelèrent à partager leurs travaux. Le digne missionnaire rentra dans sa patrie, après quarante ans d'absence. Il avait beaucoup oublié sa langue maternelle, mais il se mit à l'œuvre, et bientôt il fut en état de rendre d'importants services. On lui confia la garde de doyen ou préfet des études et la direction spirituelle de cette nombreuse jeunesse, qu'il devait former à l'esprit du sacerdoce. En 1801, on lui confia la chaire de théologie morale, qu'il professa avec un très grand succès jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire jusqu'en 1809.

Sa présence seule attirait la bénédiction divine sur la maison. Sa vie, vraiment exemplaire, était un sujet d'édification pour les professeurs et pour les élèves. Il était pour tous le type du bon et parfait ecclésiastique. Peu de temps avant sa mort, les séminaristes firent violence à sa modestie et le supplièrent de laisser tirer son portrait : c'est celui qu'on voit encore dans l'établissement. Avant de partir, chaque nouveau prêtre avait soin d'en emporter une copie, qu'il conservait précieusement, comme souvenir d'un père qui, par ses paroles et ses exemples, lui avait fait un grand bien. Dans les visites qu'ils avaient occasion de se rendre, les prêtres disaient, en voyant ce portrait : « Ah ! le bon et saint M. Ferris ! » Après soixante ans, on le trouve encore dans beaucoup de presbytères ; ceux mêmes qui ne l'ont pas connu ne prononcent son nom qu'avec respect, tant sa mémoire est restée en vénération dans le clergé d'Irlande !

Il fut enterré dans le cimetière de Lara-Brien, non loin du collège. Les professeurs et les élèves firent une souscription pour élever un monument sur son tombeau. M. Clinch, un des professeurs, composa une épitaphe en vers, afin de perpétuer la mémoire de ses vertus. Dans cette épitaphe, où respirent les sentiments de l'amitié la plus tendre, des regrets les plus sincères, l'auteur exalte particulièrement sa douceur, sa piété et son amour pour les pauvres. En 1875, les précieux restes de M. Ferris furent transportés dans le cimetière de la communauté de Castle-

knock, pour être réunis à ceux de ses confrères ; c'est là qu'ils reposeront jusqu'au grand jour de la résurrection.

Le séjour prolongé d'un tel homme en Irlande fit apprécier encore davantage la Congrégation de la Mission, et renouvela, parmi les évêques et les prêtres, le désir d'avoir une maison de l'Institut. M. Éverard, qui était alors supérieur de Maynooth, et qui fut plus tard archevêque de Cashel, résolut de consacrer à cette fondation toute sa fortune, c'est-à-dire plus de dix mille livres sterling. Mais le temps marqué par la Providence n'était pas encore arrivé. Cependant le vénérable prélat avait ce projet tellement à cœur que, tout en léguant cette somme pour la fondation d'un grand séminaire, il ajouta dans son testament une stipulation en faveur des missionnaires. Déjà M<sup>sr</sup> Leahy, l'illustre archevêque actuel, a demandé des confrères pour la direction de son séminaire. Jusqu'ici, le manque de sujets n'a pas permis de répondre à son bienveillant appel, mais cette demande est une manifestation des desseins de Dieu sur la Compagnie, lorsqu'elle sera à même d'étendre le cercle de ses œuvres.

Quelque temps plus tard, M<sup>sr</sup> Doyle, évêque de Kildare, essaya d'établir une communauté de missionnaires pour les besoins de son diocèse. Ce prélat, qui par ses ouvrages remarquables a jeté un grand éclat sur l'histoire ecclésiastique d'Irlande, avait fait ses études dans la célèbre Université de Coïmbre, en Portugal. Là, il avait connu et apprécié la Congrégation de la Mission et l'importance de ses travaux. Élevé sur le siège de Kildare, M<sup>sr</sup> Doyle voulut, à l'exemple de saint Vincent, établir une Compagnie de missionnaires. Quelques ecclésiastiques de son diocèse, et parmi eux des curés influents, se montrèrent disposés à l'aider dans son entreprise et à se réunir en communauté ; mais, au moment d'en venir à l'exécution, des difficultés surgirent, et le projet n'eut pas de suite.

Vers la même époque, le père André Fitzgerald, de l'ordre de Saint-Dominique, et supérieur du grand séminaire de Carlow, eut la même pensée. Croyant que le projet de l'évêque n'avait pas réussi parce que les prêtres qu'il avait choisis étaient trop avancés en âge pour s'astreindre à une vie de règle, il s'adressa aux séminaristes qui étaient sur le point de recevoir la prêtrise.

Quelques-uns acceptèrent volontiers sa proposition et parurent résolus à se faire missionnaires; mais, comme précédemment, des difficultés imprévues empêchèrent la réalisation de ce bon dessein.

Un autre essai de ce genre fut tenté par le vénérable curé de Blanchardstown, M. Joseph-Joy Deane. Lui aussi avait été élevé en Portugal et avait occupé le poste de professeur dans le grand séminaire de Saint-Patrice, à Lisbonne. Ayant appris les heureux résultats des missions, il pensa qu'elles feraient un grand bien en Irlande, et, comme il avait un zèle très ardent, il commença par faire construire une maison pour les missionnaires, dans la persuasion que les vocations ne manqueraient pas. Il fut malheureusement trompé dans ses espérances et se vit réduit à donner une autre destination à la maison qu'il avait construite. Toutefois, Dieu lui accorda une consolation : avant sa mort il eut le bonheur de voir les missionnaires établis dans sa propre paroisse, à Castleknock, berceau de la Congrégation en Irlande.

Enfin, un dernier essai fut tenté à Dublin par M. William Meagher, vicaire général du diocèse, et qui fut mis sur les rangs pour remplacer M<sup>sr</sup> Murray, archevêque de cette ville. Ce pieux ecclésiastique, durant le cours de ses études à Rome, avait eu sa résidence chez les Missionnaires de Monte-Citorio, et il appréciait grandement leurs œuvres. Rentré dans sa patrie, il voulut y fonder la Congrégation de la Mission et communiqua son projet à l'archevêque. Sa Grandeur l'encouragea et lui promit sa haute protection. M. Meagher ouvrit, à Dublin, un collège pour les jeunes gens; il croyait que, parmi eux, il y en aurait qui embrasseraient l'état ecclésiastique, et même la vie de missionnaire; il pensait aussi que quelques prêtres, excités par son exemple, viendraient le rejoindre. Pendant huit ou neuf ans, il travailla avec beaucoup de zèle à la direction de son établissement, qui réussit fort bien; mais il n'y eut pas une seule vocation pour l'aider dans son entreprise. Cependant deux ou trois prêtres consentirent à partager ses travaux, mais ils ne tardèrent pas à le quitter, et lui-même, désespérant de réussir, abandonna entièrement son projet.

Ces diverses tentatives pour établir en Irlande la Congrégation

de la Mission, sous une forme ou sous une autre, eurent des effets entièrement opposés. D'un côté, elles lui préparaient les voies et disposaient les peuples à bien accueillir les missionnaires lorsque le moment de la Providence serait arrivé; d'un autre côté, c'était, pour certains esprits, un préjugé que la fondation ne réussirait jamais, puisque tous les essais qu'on avait faits jusqu'alors n'avaient pas eu de résultat. Mais Dieu ne tient pas compte des préjugés des hommes; il a des moyens infaillibles de réaliser ses desseins, au jour qu'il a fixé dans ses décrets éternels.

### III

ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN IRLANDE.

— SES PREMIERS MEMBRES.

La Congrégation s'établit en Irlande en 1833. Ses commencements furent, comme toutes les œuvres de saint Vincent de Paul, marqués au coin de l'humilité. Dieu se servit pour cet effet de quelques pieux séminaristes du grand séminaire de Maynooth, savoir : MM. James Lynch, Pierre Kenrick, Antoine Reynolds et Michel Burke, tous du diocèse de Dublin. Ils étaient unis par les liens d'une étroite amitié et d'un sincère attachement; ils se communiquaient leurs diverses pensées sur l'état ecclésiastique, la responsabilité, les dangers du saint ministère, et sur les moyens à prendre pour travailler avec plus de fruit au salut des âmes. Ces sentiments les portaient à embrasser un Institut qui, en assurant leur sécurité personnelle, offrirait un vaste champ à leur zèle.

M. Lynch avait d'abord résolu d'entrer chez les Jésuites. Élevé dans un de leurs collèges, à Clongowes, il avait ensuite étudié pour être chirurgien; mais, avant d'en exercer les fonctions, il pensa que Dieu l'appelait à soigner non les corps, mais les âmes, dans l'état ecclésiastique. Il quitta donc la profession de chirurgien et entra au séminaire de Maynooth, en 1826. Arrivé à la fin de ses études, le désir de s'associer à la Compagnie de Jésus le poursuivit plus vivement que jamais; il s'en ouvrit à son confesseur, M. Carew, et à M. Dowley, préfet de discipline. Ces messieurs jugèrent que les œuvres des Jésuites, en Irlande,



n'étaient pas en rapport avec le but que se proposaient M. Lynch et ses compagnons; et, se rappelant que M. Meagher, leur ami intime, avait essayé d'établir la Congrégation de la Mission en Irlande, ils l'engagèrent à s'entendre avec lui, pensant que peut-être il reprendrait son œuvre. Cette proposition plut à M. Lynch, qui en fit part à ses amis, et il fut résolu que lui et M. Kenrick s'ouvriraient à M. Meagher sur leur dessein. Celui-ci, en quittant le collège, avait été nommé administrateur de Saint-Pierre de Phibsboro, église qui devait appartenir un jour à la Compagnie. C'est là qu'ils le trouvèrent. Ils lui exposèrent le motif de leur visite; mais ils furent bien déconcertés en voyant qu'il avait entièrement renoncé à son projet. Il leur dit cependant qu'il conservait toujours la plus grande estime pour la Congrégation de la Mission, que s'il avait renoncé à l'établir, c'était uniquement parce qu'il ne se croyait pas l'homme choisi par la Providence, et que sa résolution était définitive. Il les exhorta vivement à poursuivre leur bon dessein, leur faisant entrevoir que ce désir lui paraissait un signe de la volonté divine, et termina en disant d'un ton accentué : « *Digitus Dei est hic*, — Le doigt de Dieu est là. »

Lorsque M. Lynch et M. Kenrick firent connaître à leurs compagnons le résultat de leur visite, ils en furent un moment découragés; et eurent de nouveau recours aux conseils de MM. Carew et Dowley. M. Carew était professeur à Maynooth; il fut nommé à l'évêché de Madras, et devint plus tard archevêque de Calcutta. C'est là qu'il mourut, en odeur de sainteté, unanimement regretté par les païens, les hérétiques et les fidèles, après avoir travaillé avec le plus grand succès pour notre sainte religion; ses œuvres et ses institutions ont fait bénir sa mémoire par la postérité. M. Dowley était aussi très estimé pour sa prudence et sa piété.

Les futurs missionnaires consultèrent encore M. Crotty, supérieur du séminaire de Maynooth; il avait fait ses études au séminaire de Saint-Patrice, à Lisbonne, dont il avait eu pendant quelque temps la direction; il connaissait parfaitement la Congrégation, et n'avait rien de plus à cœur que de la voir s'établir en Irlande. Cet éminent ecclésiastique fut élevé sur le siège de Cloyne, son diocèse natal; il y mourut, entouré de la vénération du clergé

et des fidèles, avec une grande réputation de sainteté et d'un zèle vraiment apostolique.

A ces conseillers, bien dignes de confiance, il faut ajouter M. Anglade, prêtre français, qui, pour échapper aux fureurs de la Révolution, avait cherché un asile en Angleterre. Il était gradué de Sorbonne. Dès l'ouverture du séminaire de Maynooth, on lui offrit une place de professeur dans cette maison. Il y enseignait depuis trente ans, et, par sa science et sa piété, il avait instruit et édifié les jeunes gens qui s'étaient succédé dans le séminaire. Pendant son séjour à Paris, M. Anglade avait connu d'une manière toute particulière les prêtres de la Mission, et il espérait les meilleurs résultats de leur établissement en Irlande. Pour montrer tout l'intérêt qu'il portait à cette fondation et lui fournir les ressources nécessaires, il légua en sa faveur cent mille livres sterling.

Enfin, parmi les conseillers de nos jeunes aspirants, nous mentionnerons M. Meyler, vicaire général du diocèse et doyen du vénérable chapitre de Dublin. Il avait été l'ami et le confesseur de M. Lynch avant son entrée au séminaire de Maynooth; c'est lui qui l'avait engagé à quitter la profession de chirurgien pour embrasser l'état ecclésiastique.

Ainsi, la Providence préparait tout pour la réalisation de ses desseins. Les instruments qu'elle avait choisis n'étaient que de jeunes lévites, mais ils étaient pleins d'ardeur et tout disposés à suivre les conseils d'hommes sages et prudents. Néanmoins, ils comprenaient le besoin d'avoir à leur tête un prêtre d'un âge mûr, qui, par ses lumières et son expérience, pût les guider d'un pas sûr dans la nouvelle carrière de l'apostolat. Dans ce but, ils adressèrent au Seigneur de ferventes prières et attendirent avec patience la manifestation de sa volonté.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit dans le séminaire que M. Dowley avait eu autrefois l'intention de se joindre à M. Meagher, pour essayer d'établir la Congrégation en Irlande. Ce bruit parvint aux oreilles de M. Lynch et de ses compagnons : ils lui témoignèrent aussitôt le désir de se mettre sous sa conduite. M. Dowley ne rejeta pas la proposition; il réfléchit il pria Dieu et déclara enfin qu'il était prêt à s'associer à l'entreprise. L'adhé-

sion d'un homme d'un tel mérite fut regardée comme un signe de la volonté céleste. Il avait passé de longues années au séminaire de Maynooth et connaissait parfaitement le clergé et l'épiscopat d'Irlande. Ses talents et ses vertus lui avaient acquis l'estime générale; il assurait donc au nouvel Institut le crédit et la confiance dont il avait besoin.

Le temps s'écoulait. MM. Kenrick, Reynolds et Burke avaient terminé leurs études à Maynooth. On régla que les deux premiers, après avoir reçu la prêtrise, entreraient dans le ministère jusqu'au moment où tout serait prêt pour commencer l'Institut. On pensait que l'expérience qu'ils allaient acquérir leur serait très utile pour la fin qu'on se proposait. M. Burke, n'ayant pas l'âge pour la prêtrise, resta parmi des séminaristes qui, doués des talents les plus remarquables, voulaient continuer leurs études après avoir terminé leur cours. Le nombre de ces étudiants était fixé à vingt; il y avait pour eux un compartiment à part. Ils pouvaient rester trois ans. Outre le logement et la nourriture, on donnait à chacun 60 livres sterling par an.

Bientôt après, M. Lynch fit une nouvelle recrue. Avant d'entrer au séminaire, il avait connu intimement M. Mac Cann; ils habitaient sous le même toit pendant que l'un étudiait pour être avocat et l'autre pour être chirurgien. Tous deux avaient été élèves des Jésuites, et ils conservaient dans le monde les habitudes de piété qu'ils avaient contractées au collège; ils s'approchaient régulièrement des sacrements de pénitence et d'eucharistie et menaient une vie très édifiante. Sous la direction du même confesseur, M. Meyler, doyen du chapitre, ils avaient conçu l'un pour l'autre des sentiments d'estime et d'affection d'autant plus sincères qu'ils partageaient les mêmes principes religieux. Lorsque M. Lynch entra dans l'état ecclésiastique, son départ fit une grande impression sur son ami, et un an plus tard il suivit son exemple. M. Mac Cann se rendit à Rome et fit ses études au collège de la Propagande. Étant tombé malade, il fut obligé de retourner en Irlande et acheva ses études au grand séminaire de Carlow. M. Lynch se ressouvint de son ami, et, persuadé que le nouvel Institut ne lui déplairait pas, il lui fit des ouvertures à ce sujet. A sa grande joie, la proposition fut acceptée. Cependant, comme

sa maladie était devenue chronique, il ne crut pas pouvoir s'offrir comme membre actif, mais il se montra disposé à rendre tous les services en son pouvoir, et voulut dès lors consacrer tout son bien à la nouvelle fondation; il crut même entrevoir en cela un dessein tout particulier de la Providence, car, étant à Rome, il avait voulu disposer de sa fortune et la consacrer à des œuvres concernant la religion ou la charité. Dans ce but, il consulta un célèbre jésuite irlandais, qui habitait la même ville; celui-ci le détourna de ce dessein, ajoutant que lorsqu'il serait rentré dans sa patrie il trouverait facilement des œuvres à entreprendre ou à soutenir. Quand on lui proposa de s'associer à l'établissement de la Congrégation en Irlande, il comprit que Dieu avait manifesté sa volonté par l'entremise du saint religieux, et sa conviction ne changea jamais sur ce point. Ses jeunes associés et leurs amis pensèrent de même; tous regardèrent la vocation de M. Mac Cann comme une confirmation des desseins de Dieu à leur égard.

Dans son office de préfet de discipline, M. Lynch avait un collègue qui touchait au terme de ses études, M. Mac Namara, son condisciple; il le connaissait tout particulièrement. Le jugeant propre à l'œuvre qu'il voulait établir, après avoir pris l'avis de M. Dowley, il lui fit part de ses projets et lui expliqua la nature de l'Institut. Il n'avait pas encore fini de parler, que M. Mac Namara répondit aussitôt : « Oui, cela est conforme à mes goûts, comptez-moi, dès ce moment, au nombre des vôtres. » Cette détermination si prompte fut regardée par le nouveau missionnaire comme l'effet d'une grâce toute particulière de Dieu, et il lui en a toujours témoigné une vive reconnaissance. Sa vocation a été aussi solide qu'instantanée. Pour la suivre, il dut vaincre bien des difficultés : ses amis ne lui épargnèrent pas les remontrances. Il fallait embrasser une vie pénible et monotone, celle de l'enseignement; renoncer au ministère paroissial pour lequel il avait un goût très prononcé; sacrifier l'affection toute paternelle d'un évêque, de qui il pouvait attendre les postes les plus élevés dans le diocèse le plus riche de l'Irlande, toutes choses qui sont de nature à faire impression sur l'esprit d'un jeune homme. Néanmoins M. Mac Namara n'hésita pas un

instant, il répondit aussitôt à l'appel d'en-Haut, car il comprit que de cette décision dépendait son bonheur en ce monde et en l'autre. Né dans le diocèse de Meath, il avait fait ses premières études au séminaire de Navan. Le consentement de l'évêque lui était nécessaire, il l'obtint facilement.

M<sup>re</sup> Cantwell, évêque de Meath, était un homme aux vues larges, au cœur généreux, toujours disposé à coopérer au bien ; il ne contrariait en rien les vocations religieuses. Son diocèse a fourni à la Congrégation plusieurs sujets distingués, qui lui ont rendu les plus grands services et ont occupé les postes les plus élevés dans la province. Le digne prélat parlait avec bonheur du bien opéré par les missionnaires qu'il avait donnés à la Compagnie. Il voulait même établir une de nos maisons dans son diocèse. La mort le surprit avant d'avoir pu réaliser ses desirs ; mais on peut espérer que, tôt ou tard, la bonne œuvre s'accomplira, grâce à son intercession auprès de Dieu.

Encore quelques mois, et MM. Lynch et Mac Namara touchaient à la fin de leurs études ; les autres étaient déjà employés dans les œuvres. Il semblait donc que le moment était venu de prendre un parti et de donner un commencement d'exécution au projet d'établir une Communauté. Mais de quelle manière devait-on procéder ? telle était la question qu'il s'agissait d'abord de résoudre. On ignorait dans quel état se trouvait la Congrégation en France ; il y avait, en ce moment, contre les congrégations religieuses de grands préjugés dont il fallait tenir compte. On crut donc qu'il n'était pas prudent de se soumettre à l'autorité d'un supérieur étranger. L'exemple des frères des écoles chrétiennes et des filles de la Charité irlandais en était une preuve. On ne pouvait pas entreprendre immédiatement l'œuvre des Missions, car, à l'exception de M. Dowley, tous les aspirants étaient jeunes et n'avaient pas l'expérience nécessaire pour un travail où se rencontrent bien des difficultés délicates, et souvent des dangers pour les missionnaires eux-mêmes ; c'était s'exposer à compromettre l'Institut dès le commencement de son existence. Il fut donc convenu qu'on se réunirait, pendant quelque temps, pour vivre sous une règle commune, éprouver sa vocation, apprendre à bien se connaître, afin de s'inspirer une confiance

mutuelle et s'appliquer à l'acquisition des vertus propres au genre de vie qu'on voulait établir.

L'ouverture d'un collège externe fut le moyen pratique auquel on s'arrêta; on élèverait dans la science et la piété les jeunes gens, et particulièrement ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique, en sorte que le collège serait comme le petit séminaire du diocèse. Ce projet était simple et n'exigeait pas de dépenses extraordinaires; il offrait l'avantage de la vie commune, et permettait aux missionnaires de se perfectionner dans les sciences et d'exercer utilement leur zèle.

Le plan ainsi arrêté, M. Dowley fut chargé de le soumettre à l'examen et à l'approbation de M<sup>sr</sup> Murray, archevêque de Dublin. L'éminent prélat, si dévoué à toutes les œuvres de zèle, le reçut avec la plus vive satisfaction; il déclara que, depuis longtemps, il désirait l'établissement de la Congrégation de la Mission en Irlande; que, sur ce point, il partageait les sentiments de M<sup>sr</sup> Everard, le vénérable archevêque de Cashel, qui avait voulu consacrer son bien à cette fondation. Monseigneur ajouta que cet établissement lui paraissait une bénédiction toute particulière du Ciel pour l'Irlande, qu'il le favoriserait de tout son pouvoir et fournirait aux dépenses de deux missions annuelles. Sa Grandeur approuva l'ouverture d'un collège externe, comme œuvre provisoire, et offrit à M. Dowley la petite église de Phibsboro, où les missionnaires pourraient exercer leur zèle, tout en s'occupant du collège. L'archevêque, se rappelant en ce moment qu'il avait une copie des constitutions de la Congrégation, la remit à M. Dowley, et l'assura de nouveau de son entier dévouement. Cette approbation si spontanée, donnée par l'Ange de l'Église où devait être le berceau de la Compagnie, fut plus qu'un encouragement; on y vit le signe certain de la volonté de Dieu à l'égard de l'œuvre qu'on voulait établir.

(A suivre.)

*Lettre de M. O'CALLAGHAN, prêtre de la Mission,  
à M. BETTEMBOURG, procureur général, à Paris.*

Détails sur Sidney et les missions.

Sydney, 28 janvier 1886.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je suis heureux de vous envoyer quelques détails sur ces contrées lointaines, où la Providence vient d'ouvrir un nouveau champ au zèle des enfants de saint Vincent de Paul. Je vous parlerai aussi des premières missions que nous avons données : j'espère que ces nouvelles vous feront plaisir.

L'Australie est une colonie anglaise qui date du commencement de ce siècle. Jusqu'à cette époque, la contrée n'avait été peuplée que par des indigènes, qui étaient anthropophages. Les missionnaires des diverses sectes protestantes ont bien cherché à les convertir, mais tous leurs efforts ont été inutiles. La nouvelle colonie fit des progrès rapides, parce que les mines d'or attirèrent beaucoup d'étrangers. Il y a aussi des mines de fer et de houille : l'élevage des moutons donne lieu à un commerce de laine très considérable.

Sydney compte aujourd'hui deux cent mille habitants. Parmi ses monuments les plus remarquables, il faut citer la magnifique cathédrale, qui a coûté plus de cinq millions. C'est là que, sous la présidence du cardinal Moran, s'est tenu le premier concile provincial de l'Australie; seize évêques étaient présents. Ouvert le 10 août, fête de saint Laurent, le concile a été clôturé le 14 novembre 1885. Son Éminence a voulu que les fidèles participassent aux bénédictions que Dieu a répandues abondamment sur l'auguste assemblée. A sa demande, nous avons prêché une mission dans la cathédrale; elle a duré quinze jours. L'édifice, quoique très vaste, ne pouvait contenir la foule qui se pressait tous les soirs pour entendre la parole de Dieu. Nous avons eu la

consolation de ramener dans le bon chemin un grand nombre d'âmes qui en étaient éloignées depuis longtemps. Il y a eu beaucoup de restitutions; quatre mille personnes environ se sont approchées de la sainte table.

Le 5 décembre, une nouvelle mission s'est ouverte dans un des faubourgs de la ville; elle n'a pas été moins édifiante que la première. Nous avons eu huit cent vingt communions. Le jour de la clôture, Son Éminence a donné la confirmation à soixante adultes.

Partis le 23 décembre pour le diocèse de Maitland, nous avons fait deux cents milles par terre ou par mer, et nous avons commencé la mission le 27. L'église est fort belle; elle est située dans une magnifique vallée, entourée de montagnes couvertes de forêts. On dirait une église d'Irlande transportée dans les plaines de l'Australie. Le district a l'étendue d'un diocèse de France. Ces pauvres gens venaient de fort loin; quelques-uns ont fait jusqu'à vingt-cinq milles, à cheval, pour assister aux exercices. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, nous n'avons pas eu un moment libre. Dès six heures du matin on nous attendait au confessionnal. Les enfants sont simples et innocents; on les dirait élevés par des religieux. A cette époque de l'année la chaleur est si excessive qu'il serait dangereux de sortir de la maison sans avoir un abri contre les ardeurs du soleil.

En retournant à Sydney, je me suis arrêté à Bathurst, pour y prêcher la retraite ecclésiastique; elle était présidée par l'évêque du diocèse. Ensuite j'ai rejoint mon confrère, M. Boyle, qui donnait une mission dans les montagnes Bleues, dont la hauteur est de 4,422 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il n'y a là ni prêtre, ni église. Le prêtre le plus rapproché est à dix-neuf milles de l'endroit; une fois par an, il va y dire la messe et entendre les confessions. On nous avait affirmé qu'il n'y avait que vingt catholiques, mais il s'en est trouvé une centaine. Quelques vieillards ont fait leur première communion; d'autres qui n'étaient pas regardés comme catholiques, quoiqu'ils eussent reçu le baptême, ont été instruits et admis aux sacrements. Dieu a visiblement béni cette petite œuvre. Presque tous les catholiques de ces colonies sont Irlandais, ou descendants de parents irlandais.



La mission terminée, nous avons pris quelques jours de repos. On respire un très bon air sur ces montagnes, et on n'est point troublé par la piqûre des moustiques. Quoique nous soyons au milieu de l'été, nous avons à peu près la même chaleur qu'en Irlande pendant cette saison. La nature offre à l'œil un spectacle d'une grandeur saisissante. Les vallées sont bordées par des roches d'une hauteur de cinq à six cents pieds. Les arbres, enclavés dans ses roches, s'élèvent autant qu'ils peuvent pour trouver l'air dont ils ont besoin, quelques-uns s'élèvent jusqu'à trois cents pieds. Les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts, où les ours et les serpents ont toute facilité de prendre leurs ébats.

Dimanche prochain, nous nous embarquerons pour aller évangéliser un vaste district situé non loin de Sydney. Pendant le carême, nous travaillerons dans la partie la plus reculée de ce diocèse; et, après les fêtes de Pâques, nous irons donner des missions à six cents milles dans le Nord, jusqu'au mois de juin. Notre santé est fort bonne, grâce à Dieu, et nous sommes très heureux de la part qui nous est faite, car c'est ici un vrai pays de missions.

On rencontre beaucoup de Chinois en Australie. Ils sont marchands de légumes et de fruits; ils parcourent la contrée pour les vendre. Les protestants font tout ce qu'ils peuvent pour les attirer. Nous voudrions bien avoir un confrère chinois pour travailler au salut de leur âme, car pour eux, ils ne pensent qu'au commerce et à l'argent.

Veuillez agréer, etc.

O'CALLAGHAN,

I. p. d. l. M.

---

# PROVINCE DE CONSTANTINOPLÉ

---

*Extrait d'une lettre de M. FAVEYRIAL, prêtre de la Mission,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Nouvelles persécutions contre le prêtre Constantinescou.

Monastir, 6 janvier 1886.

L'intérêt que vous portez à la question romano-valaque m'engage à vous esquisser brièvement ce qu'on a vu à Grébéna, encore cette année-ci.

Notre grande affaire d'il y a deux ans avait été l'exil arbitraire de notre prêtre Constantinescou. A son retour de Constantinople, le métropolitain grec s'efforça de le ramener au schisme. A vrai dire, il ne se rendit pas lui-même à la maison de notre prêtre, mais les propositions les plus séduisantes lui furent faites de sa part, d'abord par deux prêtres, et ensuite par son diacre.

Constantinescou les écouta avec défiance, accueillit avec réserve leur invitation, mais n'alla pas chez l'évêque; et ensuite, pour mieux lui prouver que désormais il n'y aurait plus de rapport entre eux, il envoya sa fille à nos sœurs de Salonique. De même, aux dernières vacances, il nous a envoyé son fils pour le collège valaque, avec recommandation de l'employer à notre église.

Voyant qu'avec de bons procédés, il ne pouvait ramener Constantinescou au schisme, le métropolitain Cyrille en vint à des menaces. « Je le plains, disait-il; il nous a échappé l'année dernière à la faveur de nos difficultés auprès de la Sublime Porte (il était question des privilèges patriarchaux dont les Grecs ont fini par obtenir le renouvellement), mais, cette année-ci, il ne nous échappera pas. »

Autre cause qui vint accroître l'indignation du métropolitain grec. Il vit, un jour de grande fête, la Saint-Pandilémon, 27 juillet, notre église de Périvoli regorger de monde, et lui-même n'était entouré que de cinq ou six vieilles femmes, pendant qu'il disait la messe dans une autre église; car, les offices finis, le métropolitain put contempler de loin la foule remplissant l'enceinte et encombrant le dehors de l'église où le prêtre Constantinescou célébrait la messe.

Un tel spectacle ne put que lui échauffer la bile; et c'est alors, paraît-il, qu'il écrivit au patriarche grec. Le fait est qu'un mois plus tard, Constantinescou fut cité officiellement devant le caïmacan ou sous-préfet de Grébéna. Déjà, peu auparavant, il avait dû s'y présenter pour une autre affaire. En voici le motif : Des brigands, jadis protégés par l'évêque, s'étaient échappés d'Adena en Asie Mineure, et revenus en Thessalie, ils avaient secrètement rendu visite à leurs pères et mères établis à Périvoli. Constantinescou n'y était pour rien, non plus que les catholiques impliqués gratuitement par l'évêque dénonciateur dans cette scabreuse affaire. Aussi leur innocence ne tarda-t-elle pas à être reconnue.

Bref, ils n'étaient de retour chez eux que depuis une quinzaine de jours, quand, le 25 octobre, Pope Constantinescou reçut du caïmacan une citation individuelle. « Maintenant il est trop tard pour se mettre en route, répondit-il au gendarme; mais demain je me trouverai de bonne heure à Grébéna. » De bonne heure, en effet, il alla se présenter au gouverneur. Or, en ce moment, le gouverneur était avec Sotir, économe ou substitut de l'évêque, et le Grec Georges Nicolas, médecin de Grébéna. On lui dit que, le gouverneur étant occupé d'affaires sérieuses avec l'économe du métropolitain, il pouvait aller se promener en ville, mais qu'il devait se présenter le soir à onze heures, c'est-à-dire à une heure avant le coucher du soleil.

Pope Constantinescou sortit donc, et on lui dit en ville qu'à plusieurs reprises Sotir avait demandé s'il était venu, oui ou non; on ajoutait que même il avait envoyé le souvari (gendarme à cheval) Enim Agha pour l'amener, chargé de fers, à Grébéna. Cependant, à l'heure indiquée, Constantinescou se présente au

conaq. Mais, le gouverneur étant encore occupé, on l'enferma dans la chambre réservée aux gendarmes.

Enfin, il était une heure et demie (après le coucher du soleil) quand deux écrivains et un gendarme se présentant, le font asseoir au milieu d'eux, lui montrent un *enim-name* (ordre écrit) du mutessarif (gouverneur général) de Servidjé, et lui adressent les questions suivantes, comme il le raconte lui-même :

« Quel est ton nom? d'où es-tu? qu'elles sont tes fonctions? où les exerces-tu et de qui es-tu sujet? — Je me nomme Dimitri Contantinescou, répondit-il; je suis originaire de Périvoli; c'est à Périvoli en été et à Grébéna en hiver que je dirige une école et fais les fonctions de prêtre. Quant à ma sujétion, je suis fidèle sujet de S. M. le Sultan. Qui est mon accusateur? — C'est le métropolitain. Il se plaint de ta conduite et demande qu'on t'exile à Zaborda jusqu'à résipiscence. Qu'as-tu à répondre? — Quant au métropolitain grec, je ne le reconnais pas pour mon chef spirituel. Mes actes religieux ne sont donc pas de sa compétence; et si je ne me conduis pas bien, c'est à mon chef spirituel de me punir. — Le métropolitain t'accuse de recéler des voleurs. — Si je suis un recéleur de brigands, c'est au gouvernement de m'en punir. — Mais si le métropolitain prouve par témoins que tu ne te conduis pas bien ni envers l'Eglise ni envers le gouvernement, que répondras-tu? — Je répondrai encore une fois que je ne connais pas ce métropolitain pour mon chef spirituel; ce n'est donc pas lui qui doit me punir de mon inconduite en affaires ecclésiastiques; et c'est le gouvernement qui doit me punir en affaires civiles, quand je ne me conduis pas bien. — Qui reconnais-tu donc pour chef spirituel? — Le Pape de Rome. — Depuis quand ne reconnais-tu plus le patriarche grec pour ton chef spirituel? — Le voici. Et, à ces mots, j'exhibai la déclaration que vous délivrâtes en retour de la mienne, il y a trois ans. — En quelle langue cette déclaration est-elle écrite? et qui te l'a donnée? — Elle est écrite en français; et c'est un prêtre français de Monastir qui me la donna il y a trois ans. — Pourquoi le métropolitain t'avait-il exilé à Zaborda? — C'est le mutessarif de Servidjé qui m'en délivra; il doit en savoir la cause. »

« Les secrétaires me dirent ensuite de signer cet interrogatoire,

et je le signai. On me demanda encore si j'étais sujet bulgare. A Dieu ne plaise, répondis-je, je ne suis pas Bulgare, et ne reconnais pour mon souverain que S. M. le Sultan.

« On me dit alors que je pouvais sortir sans garant, attendu que j'étais prêtre, mais qu'il fallait revenir le lendemain. Je sortis donc. Or, en ce moment, il était deux heures trois quarts.

« C'était un samedi. Le lendemain, de bonne heure, je revins au conaq. J'y étais depuis deux heures, lorsque les mêmes secrétaires se présentèrent, accompagnés d'un gendarme, et m'adressèrent encore les questions suivantes :

« Tu as dit que tu es professeur ; qui te paye ? — C'est M<sup>re</sup> Apostol Margarit de Clissoura, notre directeur en chef. — Combien te donne-t-il par an ? — 42 liras. — Signe ce que tu viens de dire. — Et je le signai. — Maintenant, me fut-il dit, tu peux aller te promener en ville ; mais le soir tu dois revenir ; ainsi l'a ordonné le caïmacan.

« Je partis donc, et j'étais encore en ville, quand deux gendarmes vinrent me chercher pour signer les deux interrogatoires proprement transcrits et destinés au pacha de Servidjé. On me dit aussi qu'étant professeur roumain je pouvais signer en roumain (valaque). Je demandais copie de cette pièce ; mais il m'aurait fallu 35 piastres (8 fr.) pour le timbre, et je ne les avais pas.

« Ce n'est donc pas l'interrogatoire même que je vous envoie ; mais son contenu, aussi fidèlement que j'ai pu me le rappeler.

« Quand tout fut terminé, les secrétaires me dirent : « Prêtre, sache que tu viens d'échapper à un grand malheur ; mais tu es libre maintenant, et tu peux t'en aller. Devenu libre, j'allai remercier le caïmacan (sous-gouverneur), et je revins à Périvoli. »

Tel est le contenu exact de la lettre que Pope Constantinescou m'écrivit de Périvoli le 8/20 octobre 1885. Il est résulté que l'évêque de Grébéna avait écrit au patriarche grec contre notre prêtre ; que le patriarche avait présenté à la Sublime-Porte un rapport auquel le mutessarif de Servidjé a dû répondre, par l'interrogatoire officiel que notre prêtre vient de subir.

La conduite des autorités turques en cette circonstance prouve tout au moins qu'elles prennent au sérieux l'engagement pris, à Berlin, de donner à la liberté de conscience « toute son étendue »,

et que le patriarche grec, à l'exemple de ses prédécesseurs, se joue des promesses d'union qu'il fait au légat apostolique.

Supposons le patriarche grec de bonne foi. Alors il verrait avec une satisfaction chrétienne le peuple et les prêtres se rapprocher de Rome. Bien loin de les en détourner, il les pousserait; ou tout au moins, il les laisserait libres de marcher en avant, pour n'avoir qu'à les suivre. Et voilà cependant qu'il nous faut la bonne foi des Turcs pour jouir en Turquie de quelque liberté religieuse.

FAVEYRIAL,

I. p. d. I. M.

---

*Lettre de M. DENOY, prêtre de la Mission,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Succès de la mission bulgare. — Espérances pour la Valachie et l'Albanie.

Salonique, le 10 février 1886.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

« La nouvelle année s'ouvre pour nous, grâce à Dieu, sous les meilleurs auspices. Les villages qui, jusqu'à ce jour, étaient restés exclusivement attachés à la personne de M<sup>re</sup> Invoroff, reconnaissent aujourd'hui M<sup>re</sup> Mladenoff pour leur véritable évêque, et ils réclament tous, pas un seul excepté, le bienfait de sa visite pastorale. Enfin, par surcroît de bonheur, nous avons obtenu, à force d'instances, le *bouyourdu* nécessaire à M<sup>re</sup> Mladenoff pour pouvoir circuler librement dans les villages de l'intérieur. »

Ces paroles, que nous avons été si heureux de recueillir de la bouche de M<sup>re</sup> Bonetti, à l'occasion des souhaits du nouvel an, ne manqueront pas de vous faire aussi le plus grand plaisir. C'est le motif qui m'a porté à vous les transcrire en tête de la petite relation que voici sur l'état de notre mission.

Cette mission, Monsieur et très honoré Père, vous est chère à plus d'un titre, nous aimons à le reconnaître. Nous en avons reçu

tant de preuves incontestables!... Si nos cœurs pouvaient être ingrats, que ne diraient point contre nous tous ces milliers de pierres, vraiment précieuses, avec lesquelles vous avez fait élever, sur la terre natale de saint Cyrille et de saint Méthode, un monument digne de perpétuer le souvenir millénaire de leur entrée au ciel? Ce magnifique séminaire bulgare restera, nous le croyons et nous l'espérons fermement, comme une belle pierre d'attente de la prochaine et définitive restauration du catholicisme en Macédoine.

Nous n'avons plus à vous l'apprendre, Monsieur et très honoré Père, oui, la mission de Salonique, hier encore si humble et si stérile, voit s'ouvrir devant elle un apostolat d'un horizon des plus étendus. C'est une vraie vocation d'en haut qui paraît l'appeler à l'exécution d'un plan visiblement providentiel, savoir, de servir de modèle à toutes les chrétientés de la Macédoine, pour qu'elles soient formées à la connaissance et à la pratique de la vérité, comme fit autrefois cette fervente Eglise de Thessalonique à laquelle saint Paul rendit ce glorieux témoignage, dans la première des lettres qu'il lui adressa : « ... *Ita ut facti sitis forma omnibus credentibus in Macedonia et in Achaia*, — Vous êtes devenus les modèles de tous ceux qui ont la foi en Macédoine et en Achaïe. »

Il s'en faut bien, cependant, que la situation morale des esprits soit plus avantageuse de nos jours à la propagation de la religion qu'elle ne le fut dans les temps apostoliques. Le schisme photien qui a, pour ainsi dire, inoculé dans le sang des Orientaux la haine du nom latin et de l'Eglise romaine, oppose à l'action du missionnaire un obstacle qui ne se rencontra pas dans le paganisme et le judaïsme d'alors. Il a même fait, en un sens, plus de mal au christianisme que le mahométanisme même. Celui-ci, en substituant le Croissant à la Croix et le Coran à l'Evangile, a simplement opposé l'un à l'autre deux ennemis irréconciliables, tandis que le schisme grec, en détachant les peuples chrétiens orientaux de la soumission due à l'Eglise romaine, oppose la Croix à la Croix et, l'évangile en main, annule chez ses adeptes toute influence civilisatrice de l'Evangile. Vous les avez vues vous-même de vos propres yeux, Monsieur et très honoré Père, ces infortu-

nées et trop nombreuses-victimes du schisme photien. Oui, de tels chrétiens, qui n'ont conservé de leur foi que l'écorce et qui tiennent plus à cette écorce pharasaïque qu'à la sève elle-même, ne sont-ils pas de pire condition que les païens et les infidèles?... Leur conversion sera donc un grand miracle. Ce miracle s'accomplira-t-il? Si, comme nous le croyons, l'heure de la miséricorde a sonné pour ces bonnes populations chrétiennes de la Macédoine, plus malheureuses que coupables, le miracle s'accomplira, surtout par la puissante intervention de Notre-Dame du Saint-Rosaire et de saint Joseph, qui sont honorés d'un culte spécial dans cette mission.

Et puis, la vue de ces deux évêques travaillant ensemble, chacun dans leur sphère, au triomphe de la même cause, ne contribuera pas médiocrement à faire progresser la foi catholique dans cette contrée. Bien des préjugés anciens contre l'Eglise romaine disparaissent déjà peu à peu devant cette lumière de l'exemple, encore plus efficace que celle de la parole. M<sup>sr</sup> Bonetti et M<sup>sr</sup> Mladenoff, aujourd'hui doublement frères, demeurant attachés l'un à l'autre, comme deux rameaux distincts alimentés par la même sève, n'en rappellent que mieux à tous ces milliers de chrétiens encore détachés du grand arbre catholique, la nécessité de retourner à ce berceau de la primitive Eglise qui faisait de la « multitude des croyants un cœur et une âme », et, plus tard, pendant plusieurs siècles, de l'Orient et de l'Occident « un seul troupeau sous la houlette d'un seul pasteur ».

Nous recevons en ce moment d'excellentes nouvelles de l'apostolat de M<sup>sr</sup> Mladenoff dans un des centres les plus influents de son diocèse. La petite ville de *Koukousch* qui, jusqu'à ce jour, s'était montrée la moins docile de tout le troupeau, a reçu son évêque et écouté sa parole avec toute la déférence due à un successeur des apôtres. Le jour de saint Athanase, Sa Grandeur a célébré la Messe pontificale dans l'église principale avec une grande affluence de peuple. Le démon du schisme photien, qui n'avait pas cessé d'aboyer après l'évêque catholique, n'a pas osé apporter, ce jour-là, sa note discordante au milieu de cette parfaite harmonie de sentiments entre le pasteur et son troupeau. M<sup>sr</sup> Mladenoff n'a pu voir autour de lui que des agneaux et des



brebis dociles, bien résolus cette fois à repousser les mercenaires grecs ou exarchistes, qui les ont si indignement exploités jusqu'à ce jour. Si la foi catholique continue ainsi de s'enraciner dans une terre jusque-là si ingrate à la culture des missionnaires, nous le devons, après Dieu, à la coopération vraiment apostolique des filles de la Charité de Salonique et de Koukousch. Vous savez, Monsieur et très honoré Père, avec quel dévouement ces dignes ouvrières de Dieu exercent leur apostolat dans cette contrée. Admirables et toujours fécondes sont les industries de leur zèle, auprès de ces âmes encore grossières pour lesquelles le saint évangile est une lettre morte. Ainsi s'accomplit la prophétie mémorable de saint Vincent sur la mission future de ses humbles filles dans le monde entier. En Orient, cette mission est très spécialement caractérisée : disposer les peuples à rentrer dans l'unité catholique, en leur prêchant la foi par les œuvres de la charité *Fides quæ per caritatem operatur*. « Que votre lumière luisse de telle sorte devant les hommes que, voyant la bonté de vos œuvres, ils soient portés à glorifier votre Père qui est dans les cieux. » Les filles de la Charité pratiquent excellemment cette maxime évangélique, non seulement auprès de nos hétérodoxes, mais encore auprès des israélites et des musulmans, qui ne trouvent rien à comparer, dans aucune de leurs sectes, au généreux dévouement et à l'héroïsme de la charité catholique. N'est-ce pas ce que vous avez eu la consolation de constater vous-même, Monsieur et très honoré Père, dans votre récent voyage en Orient?

Le séminaire bulgare, construit sous vos auspices au prix de si grands sacrifices, est en bonne voie de prospérité, grâce au dévouement de nos confrères, qui savent se multiplier, pour suppléer, par un surcroît de fatigue, à l'insuffisance actuelle de leur nombre. Cette œuvre, importante entre toutes, a déjà porté quelques fruits de bénédiction. Le premier, avant le temps mûr pour le ciel, où la main de Dieu le recueillit il y a plus d'un an, est, comme on vous l'a écrit, ce jeune Bulgare qui vous fit pleurer d'émotion, lors de votre trop court passage à Salonique, dans cette mise en scène du vieillard et de l'enfant : celui-ci, déjà catholique, racontant les bienfaits d'une éducation vraiment chrétienne à l'école de la vraie foi et consolant le vieillard encore schismatique par la

nouvelle du libérateur attendu de leur nation; enfin, comme conclusion heureuse de ce dialogue si attendrissant, l'ange de la Macédoine qui montre au vieillard ce libérateur attendu et présent dans la personne du successeur actuel de saint Vincent de Paul. Dans votre zèle empressé pour subvenir aux immenses besoins d'une mission qui vient d'être appelée par le Saint-Siège à procurer le salut et la conversion de plus d'un million de brebis encore hors du bercail, vous aimez, Monsieur et très honoré Père, à vous rappeler cette voix émue et pénétrante qui implorait, à genoux et les mains jointes, votre appui bienveillant et votre protection la plus efficace en faveur de ses frères de la Macédoine !

Un autre fruit de bénédiction de ce cher séminaire bulgare, vous aurez bientôt la joie de le recueillir vous-même des mains de M<sup>re</sup> Bonetti, comme la primeur des vocations nombreuses déjà en pleine floraison dans ce jardin qui promet d'être si fertile. C'est un jeune Bulgare de dix-neuf à vingt ans qui terminera, cette année, son cours de philosophie. Nos confrères du séminaire nous assurent que c'est un sujet excellent sous tous les rapports. M<sup>re</sup> Mladenoff, qui aime la Compagnie comme un enfant bien né doit aimer sa mère, verra toujours avec bonheur surgir pour elle quelques vocations d'élite dans le séminaire même destiné au recrutement de son clergé indigène.

La mission bulgare proprement dite est encore dans son berceau. Mais, de ce côté-là, que vous avez aussi tant à cœur, le bien promet d'être considérable. Il nous est déjà bien connu ce cher confrère Turinois, vrai petit voleur des prédilections divines, qui nous laisse tous si loin après lui dans la route de l'apostolat!... Oserais-je vous prier, Monsieur et très honoré Père, au nom de l'affection si tendre que vous lui portez, de donner au curé-missionnaire de Gavaliantsi un compagnon de mission, avec lequel il puisse mener la vie commune à laquelle il a droit, et travailler plus fructueusement à une moisson qui, partout, s'annonce si abondante? Si Dieu, comme nous l'espérons, conserve de longues années encore cet ouvrier à notre mission, et s'il lui plaît de lui adjoindre bientôt quelques élus de plus, qui ne se contenteront pas du simple office de portier de la Mission bulgare, mais qui

voudront bien, après avoir embrassé, comme lui, le rite bulgare, embrasser aussi avec lui cette vie pauvre et mortifiée, seule capable de convaincre nos schismatiques de la vérité du catholicisme, les Bulgares de la Macédoine rentreront en foule dans le giron de l'Eglise romaine.

Et les Valaques?... Voilà encore, très honoré Père, une portion bien intéressante de l'apostolat confié aux enfants de saint Vincent de Paul en Macédoine. Ce sont nos confrères de Monastir qui s'en trouvent directement chargés. Mais, c'est toujours le plan divin qui s'exécute. Monastir est une sœur cadette de Salonique. Cette dernière a vraiment reçu mission de régler, d'après la forme primitive que lui donna saint Paul, toutes les chrétientés de la Macédoine : *Forma omnibus credentibus in Macedonia*. Le texte sacré n'exclut personne : *omnibus credentibus*. La vocation spéciale du missionnaire macédonien est de ramener à la vraie foi tous ceux qui croient en Jésus-Christ, les Bulgares d'abord, les Valaques ensuite; et enfin, lorsque le crime de leur apostasie sera assez expié, les Grecs, auteurs iniques du grand chisme d'Orient, auront, eux aussi, leur part de famille à ce bienfait de la mission catholique en Macédoine.

Nous savons que vous l'aimez déjà beaucoup, cette autre portion de notre apostolat. Aussi espérons-nous que vous ne refuserez pas de coopérer avec votre générosité habituelle à la fondation d'un séminaire valaque à Monastir. Œuvre intéressante s'il en est une, qui doit fournir, non plus des mercenaires, mais des pasteurs, de vrais apôtres de Jésus-Christ à cette ancienne colonie romaine transportée, sous l'empereur Trajan, des rives du Mincio sur les versants du Pinde, afin d'y tenir les Grecs en échec entre l'Hellade et l'Epire. On compte aujourd'hui plus d'un million de Kutzo-Valaques, vivant au milieu des populations hellènes, bulgares et albanaises, qui habitent les confins de la Thessalie, de la Macédoine et de l'Epire. D'illustres voyageurs, qui ont visité à fond tous ces parages, constatent que le mouvement actuel, quoique soutenu par une fondation roumaine qui a son siège à Bucharest, ne peut qu'inspirer au peuple valaque le désir de s'émanciper entièrement de l'Eglise photienne et de reconquérir sa liberté nationale par un retour sincère à l'unité

catholique. Le village de Gramadna a déjà donné l'exemple, celui de Périvoli l'a suivi de près. Bien d'autres, aux environs, n'attendent plus qu'un moment propice pour se déclarer ouvertement catholiques. Un prêtre kutzo-valaque, qui vous est déjà connu par les relations si intéressantes de M. Faveyrial, le pope Constantinescou, a dû subir, l'an dernier, six mois de la plus rigoureuse prison pour sa courageuse adhésion à la foi catholique.

La Providence nous a ménagé une grande consolation en nous donnant pour hôte, pendant plusieurs jours, ce véritable confesseur de la foi. Il était venu, au printemps dernier, déposer entre les mains de M<sup>re</sup> Mladenoff la liste de tous les signataires adhérent à la foi catholique dans les deux localités susdites. Si, comme tout porte à le croire, Dieu veut faire aujourd'hui miséricorde à ce bon peuple valaque, qui est deux fois notre frère, puisque le sang latin coule dans ses veines, l'œuvre de sa conversion sera facile aux missionnaires chargés de cet apostolat.

Enfin, Dieu veut confier à la mission de Salonique un troisième apostolat, qui nous est instamment offert par le digne archevêque de Scopia résidant à Prisrend, ville de la haute Albanie. Voilà bientôt deux ans que Dieu nous a fait connaître ce nouveau dessein de miséricorde par une éclosion inattendue d'âmes d'élite aspirant, sous l'impulsion de M<sup>re</sup> Czarev, à la belle vocation des filles de la Charité. C'est un fait inouï et sans précédents, que de jeunes filles albanaises aient eu la pensée de vouer à Dieu leur virginité, et puis le courage d'abandonner leurs foyers, de quitter leurs montagnes inaccessibles et de s'en aller, par mer, revêtir en France les humbles livrées des servantes des pauvres. La bénédiction que vous envoyâtes, l'an dernier, aux trois premières postulantes leur a donc porté bonheur. Après quelques mois de postulat chez la sœur Pucci et la respectable sœur Salzani, visitatrice à Constantinople, les voilà reçues au séminaire de la communauté, où elles réalisent toutes les espérances qu'on avait conçues d'elles à leur entrée chez nos sœurs de Salonique. Cette nouvelle a particulièrement réjoui M<sup>re</sup> Czarev, qui entrevoit dans ce premier succès la réalisation prochaine de ses désirs les plus ardents. Cinq nouvelles postulantes, reçues encore chez nos sœurs depuis trois mois, suivent en tout les traces de leurs devancières,

et bien d'autres, nous écrit M<sup>sr</sup> Czarev, n'attendent qu'un signal pour se rendre à l'appel de Dieu. Nos sœurs devront s'estimer très heureuses et très honorées d'avoir été choisies comme instruments d'un si grand bien à faire dans ce pays. Etablies déjà à Koukousch pour l'éducation des jeunes filles bulgares, où elles sont la bénédiction de la contrée, voilà qu'on les réclame à cor et à cri à Monastir pour l'éducation des jeunes filles valaques, et un archevêque d'Albanie favorise dans son diocèse des vocations qui doivent singulièrement faciliter dans ce pays l'exécution du même projet. Scopia, aujourd'hui Uskub, se trouve sur les confins de la Macédoine et de l'Albanie. C'est là que ce digne prélat veut inaugurer les principales œuvres de saint Vincent, pour les étendre ensuite dans une partie de son diocèse. M<sup>sr</sup> Czarev est intimement convaincu que Dieu se servira de la foi par la charité, pour adoucir peu à peu les mœurs d'une nation sur laquelle le christianisme n'a pas encore pu exercer toute son influence civilisatrice.

Veillez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Monsieur et très honoré Père.

Votre très humble et très obéissant fils,

DENOY,

I. p. d. l. M.

---

*Extrait d'une lettre de ma sœur POURTALES à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Confiance dans les soins donnés par les sœurs.

Koukousch, 2 juin 1886.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Nos classes sont encore toujours fermées, mais le dispensaire est toujours aussi fréquenté. Maintenant, il y a même des gens

qui imaginent de venir de huit ou dix heures de distance, s'installer à Koukousch pour une huitaine de jours, afin de se faire traiter. Quand je vois ces pauvres malades faire de pareils voyages et se déplacer ainsi avec tant de confiance, je ne puis exprimer ce que j'éprouve, dans la crainte de ne pouvoir combler leurs désirs et de tromper leur espoir. Car enfin, quoique je me sois toujours efforcée, selon la recommandation de saint Vincent, de me rendre habile au soin des malades, je n'ai pourtant pas la science d'un médecin. M. Alloatti m'a dit que plusieurs malades se disaient guéris et le racontaient par tous les villages, ce qui en fait venir d'autres. Je pense que la foi et l'imagination jouent un grand rôle dans ces cures, et aussi les prières qui se font en France pour le succès de notre chère Mission; car il est certain que cela y contribuera. Lorsque je sors aux jours de marché, après la fermeture du dispensaire, il y a toujours des Turcs des villages, qui voudraient commencer des consultations en pleine rue. Ils m'appellent toujours *Kindji*, ce qui veut dire médecin en turc. Beaucoup de chrétiens de même me désignent ainsi. Ah! que ne puis-je être aussi le médecin de leurs pauvres âmes! Pour cela il n'y a d'espoir que dans les écoles.

Vous ne sauriez croire, mon très honoré Père, comme ce pays est encore arriéré. Déjà trois fois, on m'a fait les demandes les plus étranges et les plus ridicules. Pauvre peuple! leurs terribles abstinences sont pour eux presque toute la loi. J'excepte les mœurs, qui sont sans reproche.

Recevez, je vous prie, mon très honoré Père, l'assurance du profond respect avec lequel je suis, en l'amour, de Jésus crucifié et de son Immaculée Mère,

Votre très humble et obéissante fille,

*Sœur POURTALÈS,*

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

# PROVINCE DE PERSE

---

*Lettre de M<sup>sr</sup> THOMAS, délégué apostolique en Perse,  
au frère GÉNIN, à Paris.*

Description de l'église d'Abdullah-Kandi.

Ourmiah, le 1<sup>er</sup> novembre 1885.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

J'attendais, pour vous écrire, d'avoir terminé l'église de Saint-Paul d'Abdullah-Kandi, dont la construction est l'œuvre d'une généreuse bienfaitrice, qui a répondu à votre appel, M<sup>me</sup> la vicomtesse de B. B.

Nos églises de village ressemblent bien peu même à vos plus modestes chapelles d'Europe. Cependant le Dieu de toute Majesté daigne les agréer pour demeure, et les chrétiens montrent pour elles un respect dont vous n'avez pas l'idée en Occident. Ils ne passent jamais devant ces murs grossiers, sans y coller leurs lèvres et y appliquer leur front; expression de foi qui a quelque chose de solennel et de touchant. L'église d'Abdullah-Kandi a 14 mètres de long, 9 de large et 5 de haut; le sanctuaire, plus étroit, est resserré, d'un côté par la sacristie, et de l'autre par le baptistère; l'usage du baptême par immersion réclame cette disposition.

Adossés au mur, des deux côtés de l'arc du sanctuaire, se trouvent deux blocs de maçonnerie, en forme de table, ce sont les lutrins pour le chant alterné de l'église; l'autel est de même structure. Ajoutez quatre ouvertures, à la hauteur du plafond une porte pour les femmes, en face de l'autel, et une seconde,

sur le flanc, pour les hommes qui occupent le haut de l'église : vous aurez les lignes principales de ce petit monument.

Voici les détails de construction. On creuse les fondations à un mètre de profondeur; c'est un sillon d'un mètre de large qui forme un parallélogramme. On pétrit une partie de la terre grasse qui a été extraite, et l'on place une couche de cinquante centimètres que l'on piétine avec soin; bétonnage nouveau dont je ne soupçonnais pas l'existence. Là-dessus est construit un souassement de pierres grossièrement équarries, lequel sort de terre de cinquante centimètres. Le mortier, pour cette bâtisse, comme pour le reste, n'est pas autre chose que de la terre glaise délayée et pétrie par les pieds des manœuvres. Les fondations terminées, les murs sont élevés en briques simplement séchées au soleil. Les ouvriers, et le premier venu le devient, choisissent une surface plane, mettent de la terre glaise bien pétrie dans un cadre en bois, la pressent un peu, passent dessus la main mouillée, et retirent le cadre qu'ils placent à côté pour une autre brique. Ces briques sont superposées de manière à couvrir les jointures et à donner au mur une largeur de quatre-vingts centimètres. Le dessus des portes et des fenêtres est fait avec de jeunes peupliers dépouillés de leur écorce; de la boue argileuse sert à relier les briques et le bois. La toiture est en terrasse; on met d'un mur à l'autre des peupliers, à quarante centimètres de distance, on les relie par des liteaux qui se touchent et sur lesquels est étendu, comme un tapis, une natte en paille; puis, sur cette natte on place des herbes sèches et enfin une couche de terre glaise de quarante centimètres longuement et fortement piétinée. A l'intérieur, pour empêcher la flexion des poutres, on met dans l'axe de la nef deux colonnes, toujours en peuplier, qui supportent une longue poutre transversale. Tous les murs sont crépis avec des torchis, ce qui produit un assez bel effet, et quelquefois on les blanchit au plâtre, à l'intérieur. Aux fenêtres, on assujettit des treillis en bois, pour empêcher les oiseaux de passer. Pendant l'hiver, qui est très rigoureux, on y colle nos vieux journaux ou bien on y cloue une toile. La lumière n'est guère nécessaire, car les fidèles n'apportent pas de livres, et une chandelle éclaire suffisamment la table du lutrin. Le sol n'est que de



la terre battue, que l'on recouvre, au moins en partie, de nattes. Les chaises et les bancs sont inconnus, à l'église comme dans les maisons. Un de nos confrères a vu l'évêque de Sina, la mitre en tête, s'asseoir par terre, pendant une messe pontificale. Une grande image, un chemin de croix sur papier, avec cadres de bois, font toute la décoration intérieure.

Vous comprenez maintenant, mon très cher Frère, comment il nous est possible avec 2,000 francs d'acheter un terrain assez vaste et de bâtir une église convenable. J'ai déjà mis à profit la somme que vous avez bien voulu me destiner, en faisant l'acquisition d'un jardin au village d'Eriava; les travaux commenceront au printemps, car toutes les difficultés sont levées.

Beaucoup de petits centres catholiques n'ont encore pour lieu de réunion qu'une maison particulière, et quelle maison! Une pièce unique, où l'on fait la cuisine, où l'on couche, où les enfants crient et gambadent, où les animaux ont souvent leur place. C'est dans ce réduit misérable et encombré, qu'il faut donner la mission, dire la messe et confesser. Combien je souhaite que le bon Dieu vous conduise une et plusieurs de ces âmes généreuses toujours avides du bien et désireuses d'en trouver les occasions.

Je suis, en Notre-Seigneur et saint Vincent,

Mon très cher Frère,

Votre très affectionné et tout dévoué serviteur et confrère,

† J.-H. THOMAS, C. M.,  
Archev. d'Andrinople, délég. apost.

---

*Lettre de sœur CULLIN, fille de la Charité, à la très  
honorée mère DERIEUX.*

Soulèvement dangereux heureusement apaisé.

Ourmiah, maison de N.-D. de la Providence, 13 mars 1886.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Nous venons encore d'éprouver de grandes émotions, et voici à quel sujet :

Une Arménienne avait été enlevée par un Turc ; mais, ne voulant pas être musulmane, elle prit la fuite. Afin de découvrir le lieu de sa retraite, on mit en prison son père, ses frères, ses cousins, et deux cachiches (prêtres arméniens). Ils furent bâtonnés avec tant de violence qu'un de ses frères mourut des suites des coups.

Les Arméniens d'Ourmiah portèrent plainte à Tauris. Les consuls européens prirent cette affaire en main et eurent le dessus. Le Sarparast, dont l'office est de soutenir les chrétiens et qui avait agi tout différemment, fut dégradé. Le Gouverneur de la ville reçut ordre de faire conduire l'Arménienne, saine et sauve, à Tauris, afin qu'elle fût interrogée. Les Saïdes, les Mollas entrèrent dans une grande fureur ; ils voulaient la mort de l'Arménienne, si cette dernière ne consentait pas à se faire musulmane.

Pendant toute une nuit ils ne cessèrent point de crier : Ali ! Ali ! dans le but de se réunir ; ils gardèrent les portes de la ville, et il n'était question entre eux que de massacrer les chrétiens : Arméniens, Catholiques, Juifs, Protestants, ne font qu'un dans l'esprit des musulmans.

Le dimanche 28 février, on nous prévint de nous tenir sur nos gardes. Je vous avoue, ma très honorée Mère, que nous avons bien peur ; pour ma part, je disais au bon Dieu que volontiers j'acceptais la mort, mais non pas par les mains de ces fanatiques Mollas.

Le prince gouverneur s'est très bien montré dans cette circonstance. Il réunit tous les soldats des environs et en fit mettre vingt-cinq dans toutes les madjites, afin d'empêcher les rassemblements. Notre quartier, celui de Sainte-Marie et le quartier des Juifs eurent aussi des gardes. Les canons étaient prêts. Le télégraphe fonctionnait continuellement.

Tous les grands de la ville étaient avec le prince. Les Mollas, se voyant vaincus, voulurent le chasser. Des télégrammes de Tauris et même de Téhéran pressèrent la réconciliation entre eux, et, grâce à Dieu, le calme s'est rétabli.

Je serais bien contente, ma très honorée Mère, de vous annoncer l'ouverture de notre cher petit hôpital, mais nous n'avons

pas de ressources, pas de fonds. Veuillez, ma bonne Mère, nous aider du secours de vos prières, pour hâter l'heureux moment où nous pourrons voir et soigner nos chers malades.

Veillez, ma très honorée Mère, offrir à Monsieur notre très honoré Père un souvenir filial et respectueux de la part de toute sa petite famille d'Ourmiah, et recevez l'expression de notre respect. Veuillez agréer tout particulièrement le mien, et me croire, en Jésus et Marie notre Immaculée Mère,

Votre très humble et obéissante fille,

*Sœur CULLIN,*

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

## LES PUBLICATIONS EN LANGUE CHALDEENNE

PAR M. BEDJAN

Imitation de Jésus-Christ. — Manuel de piété. — Catéchisme. — Abécédaire.  
— Bréviaire du rite oriental.

Le R. P. Leveaux, de la Compagnie de Jésus, vient de faire paraître une brochure sur les travaux entrepris par notre confrère M. Bedjan, pour l'impression du Bréviaire chaldéen, et autres ouvrages en langue chaldéenne. Ces travaux sont d'une importance extrême ; le clergé et les fidèles en recueillent déjà en partie les fruits. Le plan n'est pas seulement de donner aux prêtres un bréviaire catholique, mais de former, et pour eux et pour le peuple, une petite bibliothèque chrétienne, servant aussi pour les écoles. Chose inappréciable dans un pays où l'on est complètement dépourvu de livres, si ce n'est d'ouvrages protestants ou entachés d'idées schismatiques ! On comprend dès lors l'excellence de cette entreprise, qui demande beaucoup de temps et des dépenses considérables. Il serait difficile de trouver une œuvre meilleure à conseiller aux personnes qui sont désireuses de faire le bien.

Voici la brochure dont il s'agit :

LA LITTÉRATURE SYRIAQUE MODERNE ET LES TRAVAUX  
DE M. L'ABBÉ BEDJAN.

Un prêtre distingué de la congrégation des Lazaristes, M. l'abbé Paul Bedjan, consacre sa vie à une œuvre qui mérite d'attirer à la fois l'attention des catholiques et celle du public lettré. Pour aider à sauver la foi chez les peuples d'Orient, il a entrepris la publication des livres liturgiques du rite chaldéen et des ouvrages de piété les plus indispensables.

Né en Perse et formé par des études sérieuses, M. Bedjan a l'avantage inappréciable de posséder en perfection la langue vulgaire de son pays et la langue liturgique.

Dans les contrées de la Perse, du Kurdistan et de la Mésopotamie les bons livres manquent. Les élèves des maisons d'instruction catholiques, les étudiants des séminaires eux-mêmes sont réduits à étudier leur langue dans des bibles protestantes. Chose plus triste encore ! Le clergé se voit obligé d'employer des manuscrits schismatiques pour célébrer l'office sacré.

Mettre entre les mains des fidèles des recueils de prières purs de toute erreur, doter les écoles de manuels élémentaires de religion, procurer aux prêtres les livres nécessaires à l'exercice du culte, tel est le but que s'est proposé le savant abbé Bedjan.

Nous allons faire connaître les ouvrages qu'il a publiés jusqu'à présent.

*L'Imitation de Jésus-Christ*<sup>1</sup>, qui n'a jamais été traduite en néo-syriaque, est sortie la première des presses de M. Drugulin à Leipzig. « Ce livre, écrivait au mois de mai le traducteur<sup>2</sup>, a produit en Perse un enthousiasme général. Les prêtres s'en servent pour faire la lecture spirituelle dans les familles ; tout le monde veut l'avoir, les protestants eux-mêmes l'admirent et le recherchent. »

Les plus illustres orientalistes d'Europe et d'Asie ont rendu témoignage au mérite de ce bel ouvrage. D'après leur sentiment,

---

1. *Imitatio Christi, nunc primum ex latino in chaldaicum idiona Urmiae Persidis translata*, Parisiis, via dicta de Sèvres, 95 (en vente chez Maison-neuve, éditeur) 1885, in-12 de 254 pages.

2. Cfr. *Bulletin de l'Œuvre des Écoles d'Orient*. Année 1885, p. 383.

il n'y a rien à reprocher à la traduction sous le rapport de l'exactitude; le style en est simple, clair, expressif, et tout empreint du cachet oriental.

Nous avons admiré le fini de l'exécution typographique : chaque caractère, même dans le petit texte, est net et distinct; les points-voyelles sont fort lisibles et parfaitement marqués. Ce livre, imprimé en deux couleurs, sur beau papier, et orné avec le meilleur goût, forme véritablement une édition de luxe. Bref, rien n'a été négligé de ce qui peut rendre la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ* facile et attrayante aux Chaldéo-Syriens.

Le second ouvrage de l'abbé Bedjan est un *Manuel de piété*<sup>1</sup>. En voici la division : « La première partie contient les prières et les dévotions les plus autorisées dans l'Eglise; la seconde se compose d'une soixantaine de petites instructions sous forme de méditations. Les fidèles y feront leur lecture de piété; les prêtres y trouveront des sujets d'instructions pour toute l'année, car ils n'ont aucun sermonnaire entre les mains; et les hérétiques eux-mêmes y puiseront une douce lumière qui, peu à peu, les éclairera sans les blesser. Enfin, la troisième partie renferme les offices liturgiques que les enfants de chœur et les fidèles doivent ou peuvent avoir entre les mains<sup>2</sup>. »

Ce livre a été accueilli dans les pays syro-chaldéens avec la plus grande faveur. C'est qu'il répond aux besoins les plus impérieux du moment. Pour calculer le bien que le *Manuel de piété* est appelé à produire, il faut se rappeler l'ardeur des ministres protestants à faire pénétrer partout le poison de leurs erreurs par la diffusion des livres. Tous les missionnaires rencontrent cet ennemi, et doivent, dès l'abord, engager avec lui la lutte sur le terrain de l'instruction. A cet égard, M. Bedjan a rendu à sa patrie un service signalé.

Dans plusieurs contrées de l'Orient, il est d'usage de se réunir deux fois le jour, le matin et le soir, pour le chant de l'office divin. C'est pourquoi les missionnaires catholiques désirent que,

---

1. *Manuel de piété ou livre de prières, de méditations et des offices*, en langue chaldéenne. Paris, rue de Sèvres, 95; se vend chez Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, quai Voltaire, 25; 1886, in-12 de 515 pages.

2. Cfr. *Bulletin*, etc., cité plus haut.

dès l'enfance, les fidèles soient initiés à la langue ancienne ou sacrée, et puissent avoir du moins quelque intelligence des belles prières liturgiques. Mais ici encore les ouvrages font complètement défaut. Afin de combler cette lacune, l'infatigable M. Bedjan a réuni dans un beau volume les Psaumes, les prières du Diurnal et un choix d'Homélies<sup>1</sup>. C'est un livre imprimé aussi en deux couleurs, mais en caractères plus forts, plus larges et très agréables à la vue ; il est destiné à l'enseignement et servira de livre ordinaire de lecture dans les classes. Nul encouragement n'a manqué à l'auteur.

L'illustre archevêque chaldéen de Diarbékir, M<sup>re</sup> Khayyath, a été délégué à Rome pour faire, de concert avec lui, la revision des anciens manuscrits. Sur leur rapport, S. E. le cardinal Simeoni a bien voulu honorer de sa haute approbation cette savante édition des textes authentiques. Le supérieur général de la Congrégation de la Mission a aussi accordé avec bienveillance l'*imprimatur*, en date du 8 juin 1886.

Mais une œuvre plus pratique peut-être et tout à fait à portée du peuple a occupé les rares loisirs que laissent au prêtre érudit ses nombreux travaux de publication. Nous voulons parler d'un *Catéchisme* de 150 pages, tiré à 10,000 exemplaires<sup>2</sup>. Inutile d'insister ici sur l'importance d'un livre qui doit procurer à toute une nation le bienfait de l'instruction chrétienne. Quoique populaire, l'édition du catéchisme est très soignée et même élégante. Et remarquons d'ailleurs, pour mieux apprécier la valeur de l'ouvrage, que dans le Kurdistan l'enseignement religieux est comme inconnu : nulle éducation ne se donne au foyer ; dans les écoles, on se contente d'apprendre à lire et à écrire ; à l'église jamais de sermon, parfois seulement une simple et courte lecture de l'Évangile.

---

1. *Liber Psalmorum, horarum diurnarum, ordinis officii divini et homiliarum, ad usum scholarum*. Parisiis, via dicta de Sèvres, 95 ; se vend chez Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire ; 1886, grand in-8 de 336 pages.

2. *Doctrina christiana in lingua chaldaica Urmiae Persidis*. Parisiis, via dicta de Sèvres, 95, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire, 1886 ; in-12 de 150 pages. Avec approbation du supérieur général de la Mission et de M<sup>re</sup> l'évêque de Liège.

La pleine intelligence du texte de ce *Catéchisme* sera du reste facilitée par un *abécédaire néo-syriaque*<sup>1</sup>, dont l'impression est activement poussée. Jusqu'à présent, les catholiques recouraient à la Société de propagande biblique pour ces sortes d'ouvrages indispensables dans toute école. Les professeurs protestants et méthodistes, qui offrent partout des livres nouveaux, détruisent peu à peu dans les âmes la foi et la vertu ; ils causent un mal immense, et leur propagande ne se peut plus méconnaître. M. Bedjan a trouvé le remède : son œuvre dépasse de loin tout ce que l'hérésie a créé de plus parfait en ce genre.

En dehors des travaux qu'il vient de publier dans un temps extrêmement court, le savant lazariste poursuit avec ardeur la partie capitale de sa mission apostolique, à savoir, l'édition d'un *Bréviaire du rite oriental*. Ce bréviaire qui n'existe qu'en manuscrit, par portions détachées, souvent incomplètes ou même altérées par les nestoriens, est devenu très rare ; c'est à cause de cela que beaucoup de prêtres chaldéens ne peuvent réciter l'office canonial.

L'ouvrage complet paraîtra l'an prochain, et formera trois magnifiques volumes de plus de mille pages chacun<sup>2</sup>.

L'impression du *Commune* est déjà achevée : c'est la partie qui doit figurer dans chaque volume ; elle compte quatre cent soixante-deux pages du format grand in-8. Le *Propre du Temps* est en bonne voie d'exécution. Ainsi, plus de neuf cent cinquante pages sont aujourd'hui sorties des presses de Leipzig. Les frais d'impression de tout l'ouvrage s'élèveront à environ trente mille francs. Le premier volume va paraître au commencement de l'automne. Cette publication, de tout point remarquable, aura une portée immense tant sous le rapport religieux que sous le rapport historique et philologique. Œuvre gigantesque, hérissée de difficultés, qu'un seul homme a osé aborder de front ! « C'est un mo-

---

1. *Syllabaire néo-syriaque pour la langue d'Ourmiah (Perse)*. Paris, rue de Sèvres, 95, 1886, in-12.

• 2. *Breviarium chaldaicum*. — *Pars prima, ab Adventu ad Quadragesimam*. — *Pars secunda, a Quadragesima ad Pentecosten*. — *Pars tertia, a Pentecoste ad Dedicationem*. Lutetiae Parisiorum, via dicta de Sèvres, 95.

numment, qui va être, pour ainsi dire, ressuscité d'entre les morts, et qui sera recherché par la légitime curiosité des savants. De plus, en enrichissant les bibliothèques de l'Europe, il fournira les preuves les plus éclatantes en faveur des traditions de l'Église catholique, qui sont attaquées aujourd'hui avec tant d'animosité<sup>1</sup>. »

« Au point de vue des études orientales, remarque fort judicieusement un savant orientaliste, M. Rubens Duval<sup>2</sup>, les publications de M. l'abbé Bedjan présentent un intérêt spécial que nous croyons utile de signaler en quelques mots. Jusqu'à ce jour les différentes compositions ou traductions néo-syriaques étaient l'œuvre de missionnaires étrangers, qui, si familiers qu'ils fussent avec l'idiome du pays, ne pouvaient en connaître toutes les finesses : la langue perd beaucoup de son caractère original dans ces œuvres littéraires ; la facture familière à l'esprit européen, l'influence du modèle traduit ou imité, s'y font trop sentir. M. Bedjan suit naturellement l'orthographe admise, mais ce qui fait le mérite de ses publications, c'est son style sobre et correct, clair et souvent élégant, qui exprime si bien la pensée syrienne ; nul doute que ses œuvres ne soient considérées dans son pays comme un modèle de style. »

Pour n'être pas trop incomplet, dans un article de proportions nécessairement restreintes, ajoutons quelques mots sur la langue que le missionnaire lazarisite a employée dans ses ouvrages. *L'Imitation de Jésus-Christ*, le *Manuel de Piété*, le *Syllabaire* et le *Catéchisme* sont écrits en chaldéen vulgaire ou moderne, qu'on appelle en Europe *néo-syriaque*, *néo-araméen*. Cette langue, on le sait, s'est beaucoup enrichie par des emprunts faits à l'arabe, au persan, au kurde et au turc. Peu d'orientalistes connaissent, du moins dans sa structure intime et son mécanisme grammatical, le néo-syriaque que les publications de M. Paul Bedjan vont mettre en honneur.

Quant au *Bréviaire* et au *Livre des Psaumes et des prières liturgiques*, édités d'après les monuments chaldéens les plus res-

---

1. Cfr. *Bulletin de l'œuvre des Écoles d'Orient*. Rapport sur la publication du Bréviaire chaldéen.

2. *Journal asiatique* de Paris, juillet 1886.



pectables par leur antiquité et leur valeur historique, ils seront en langue ancienne, dite langue sacrée.

Des travaux aussi vastes ont obtenu déjà à M. Bedjan les félicitations les plus chaleureuses du monde savant. Toutefois, si l'érudit a bien mérité des écoles de linguistique et de littérature orientale, nous aimons à le reconnaître, le missionnaire a accompli une œuvre catholique que N. S.-P. le Pape Léon XIII a voulu bénir et encourager, et que l'épiscopat d'Orient proclame d'une utilité incontestable pour le bien moral et religieux des nations chaldéennes. C'est l'unique but qu'ait poursuivi M. Bedjan, c'est la seule consolation qu'ait ambitionnée le zèle de l'humble lazarisite.

J. LEVEAUX, S. J.

---

# PROVINCE DE SYRIE

---

*Lettre de M. DESTINO à M. BETTEMBOURG,  
procureur général.*

Succès de la mission. — Besoins divers.

Akbès, 1885.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Veillez me permettre de venir vous exposer les besoins de la mission d'Akbès, confiée depuis seize ans aux Lazaristes de Syrie.

La mission d'Akbès, à deux journées au nord d'Alep, et à quatorze heures d'Antioche, est située dans les montagnes nommées *Giaour-Dagh* (montagne de l'infidèle) à cause des églises et des institutions fondées par les Croisés dans la Syrie. Ces montagnes font partie de la chaîne de l'Anti-Taurus, et séparent la haute Syrie de la Cilicie. Lorsque les missionnaires lazaristes arrivèrent pour la première fois dans le pays, le 2 décembre 1869, il n'y avait pas un seul catholique. Il était habité par des populations arméniennes schismatiques, parmi lesquelles le protestantisme comptait un certain nombre de prosélytes parmi les Turcs, les Kurdes et les Turcomans. Peu de temps s'était écoulé depuis que le gouvernement ottoman avait soumis ces populations rebelles, devenues la terreur de toute la contrée environnante, depuis Marache (l'ancienne Germanica Cæsarea où se termine la plaine d'Antioche), jusqu'à la mer à Alexandrette.

L'établissement de la Mission a produit de très heureux résultats. Le catholicisme y a fait des progrès et nous avons mainte-

nant une florissante communauté de fidèles, soit à Akbès, centre principal de la Mission, soit dans les villages qui nous environnent. Tous sont très attachés aux missionnaires, car, par une autorisation spéciale du Souverain-Pontife, en se convertissant, ils prennent le rite latin. Ce qui facilite notre action sur eux, c'est qu'il n'existe pas ici de clergé schismatique indigène. A notre arrivée, ils se trouvaient tout à fait privés de tout secours religieux.

Un des moyens les plus efficaces d'évangélisation a été la fondation des écoles. Nous en avons établi plusieurs à Akbès, à Tayac, malgré les lourdes charges qu'elles nous ont imposées. Nous sommes obligés de faire venir les maîtres d'école de loin, par exemple de Marache. Il nous faut pour cela de bons catholiques, mais ils ne consentent à venir habiter dans nos montagnes qu'à des conditions très onéreuses : il faut leur donner au moins 60 à 80 francs par mois.

Nous sommes aussi obligés, à cause de la pauvreté des enfants, de leur fournir les livres, papier, etc., et quelquefois de les habiller et de les nourrir. On leur enseigne l'arménien, le turc, le calcul, la géographie et aussi le français. Notre école d'Akbès est très considérée dans le pays ; elle est fréquentée non seulement par tous nos enfants catholiques, mais aussi par les schismatiques, les protestants et les musulmans. Les écoles des Arméniens et des protestants ont été obligées de se fermer, faute d'élèves : ils accouraient chez nous. Je me vois forcé d'en refuser un certain nombre, car il nous faudrait quelque autre maître et un local plus vaste, ce que nos modiques ressources nous mettent dans l'impossibilité d'exécuter.

Dernièrement le Pacha de notre *Mutassareflik* (pachalik) de Djebel-Bareket (montagne de bénédiction) est venu nous faire une visite. Il a été très satisfait des progrès de nos écoles et il nous a encouragés à répandre encore davantage l'instruction dans le pays.

Dans ces derniers mois, plusieurs députations d'Arméniens schismatiques, appartenant à des villages distants de huit à dix heures, comme Boulanleq, Baïas, Daghlié, etc., sont venus me supplier de leur ouvrir des écoles, avec la promesse formelle qu'ils embrasseraient le catholicisme. Mais, comment répondre

à leurs désirs, quand on n'a pas les ressources nécessaires pour venir à leur aide? Il faudrait y envoyer de bons et zélés maîtres d'école, et nous ne saurions en supporter les frais. Il ne nous a pas été possible d'avoir jusqu'à présent une école de filles, car la maîtresse aurait dû venir de loin, et nous avons craint la responsabilité d'une jeune personne toute seule dans un pays étranger. Toutefois nous avons envoyé, depuis cinq ans, trois filles à l'orphelinat Saint-Charles de Beyrouth, pour être formées par les filles de la Charité pour l'instruction des filles et pour le soin des pauvres malades. En attendant, les Missionnaires ont été obligés de venir au secours de ces populations qui vivent dans la misère et l'abandon. Un dispensaire est ouvert pour les pauvres et les malades; c'est un de nos frères qui en est chargé. Il rend un grand service, car dans toute la contrée il n'y a pas un seul médecin. Nous leur donnons tous les soins et tous les remèdes gratuitement. C'est une lourde charge pour la Mission, mais le Seigneur récompense cette charité par de sensibles bénédictions : un vrai courant de merveilleuse régénération s'est formé autour de nous; nous prions Dieu de le maintenir et de le fortifier.

Nous avons supporté les frais d'un collaborateur, prêtre arménien catholique de Marache, pour satisfaire pendant plusieurs années ces populations arméniennes et les réjouir par les cérémonies de leur rite propre.

L'obligation de répondre à ces différents besoins oblige les Missionnaires à vivre dans une situation vraiment gênante. Nous n'avons pas encore d'église; c'est une grande chambre qui nous sert de chapelle, laquelle est très insuffisante pour notre population catholique. Nous nous proposons de bâtir une chapelle convenable et assez grande pour contenir tous nos chrétiens, mais le manque de ressources nous empêche de réaliser une si bonne œuvre qui ne tarderait pas à nous donner de nouvelles conversions.

Veuillez, si vous le pouvez, nous procurer des secours, et me croire,

Monsieur et très cher confrère,

Votre très humble serviteur,

DESTINO,

l. p. d. l. M.

*Lettre du même à M. FIAT, Supérieur général.*

Bien produit par les écoles. — Besoin d'une chapelle.

Akbès, le 26 décembre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Le Seigneur continue toujours à donner ses bénédictions sur les œuvres de notre mission. Nous sommes très satisfaits du bon esprit de nos catholiques, qui apprécient avec reconnaissance tous les soins que nous leur donnons. Nos écoles surtout font un très grand bien dans le pays; elles ont obligé les Arméniens schismatiques et les protestants à fermer les leurs : ils me font les plus vives instances, ainsi que les musulmans, pour que je veuille bien accepter leurs enfants ; mais je me vois forcé d'en refuser le plus grand nombre, à cause de l'exiguïté de notre local. Il nous faudrait aussi quelque autre maître laïque, et nos modiques ressources ne nous permettent pas d'en supporter les frais. J'ai confiance que le Seigneur viendra à notre aide, car vous avez vous-même, Monsieur et très honoré Père, constaté le bien immense que les écoles catholiques font dans tout l'Orient.

Nous venons de célébrer avec la plus grande solennité la fête de Noël. Nous avons chanté la messe de minuit ; les bons religieux trappistes, nos voisins, ont été heureux de se joindre à nous. Tous nos fidèles y assistaient, et le plus grand nombre s'est approché de la sainte table. Hélas ! que notre petite chapelle était étroite pour contenir nos bons catholiques ! A plusieurs reprises, soit par écrit soit de vive voix, j'ai eu l'honneur, Monsieur et très honoré Père, de vous exposer le besoin que nous avons de construire une chapelle simple et modeste, mais assez grande pour pouvoir contenir tous nos chrétiens, car les schismatiques et les protestants viennent aussi avec plaisir assister à nos offices, en attendant le moment de la grâce qui les convertira complètement à la foi catholique. Celle que nous avons actuellement n'est qu'une salle convertie en chapelle provisoire. Ah ! si

vous pouviez nous accorder pour cela quelque secours, Monsieur et très honoré Père, que nous serions heureux, et que tous, Missionnaires et fidèles, vous seraient reconnaissants ! Nos catholiques et même les musulmans nous sont très sympathiques ; ils me demandent toujours quand on bâtira l'église. Je prie le Seigneur de hâter ce moment désiré, pour sa plus grande gloire et pour le triomphe du catholicisme.

Les bons religieux trappistes, avec lesquels nous vivons dans l'union la plus fraternelle, me chargent de vous offrir leurs plus humbles respects.

Veuillez agréer, Monsieur et très honoré Père, de la part aussi de tous vos enfants d'Akbès, l'expression de nos sentiments de profond respect et d'affection filiale, dans lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble et très soumis fils,

A. DESTINO,

I. p. d. l. M

---

*Lettre de M. AUGUSTE DEVIN, prêtre de la Mission,  
à M. N., à Paris.*

Avantages du nouvel hôpital. — Nécessité d'une chapelle.

Beyrouth, le 16 janvier 1886.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Je suis rentré très heureusement à Beyrouth, le 11 de ce mois, accompagné par notre cher frère Aubouer. A peine arrivé, je me hâte de tenir ma promesse et de vous envoyer quelques notes sur notre nouvel hôpital. Il a été béni solennellement le 3 décembre 1885, par M<sup>re</sup> Gaudenzio Bonfigli, auxiliaire du délégué apostolique, en présence de M. le consul de France, de tous les médecins de la ville dont la plupart sont professeurs de l'école de

médecine catholique, de tous les élèves de cette école et d'un grand nombre de Français et d'indigènes. Une spécialité de cet hôpital, c'est qu'il est construit uniquement par l'argent de la France. Il a coûté jusqu'à présent 222,000 francs, fournis en partie par les soins du frère Génin, en partie par le gouvernement français et l'Œuvre de la Propagation de la foi.

Toute la nombreuse et savante assistance, dont un grand nombre de personnes voyaient alors l'hôpital pour la première fois, a été enchantée de la belle position de l'établissement et surtout du plan adapté aux plus modernes exigences de la science et aux nécessités du climat et de la bonne aération. De vastes sous-sols fournissent le local des cuisines, dépenses et autres offices qui ont besoin de fraîcheur. Deux pavillons parallèles, séparés entre eux par une petite cour, font face à deux pavillons semblables séparés par une cour plus grande au milieu : ils donnent, soit au rez-de-chaussée, soit au premier, les salles et les chambres de malades, protégées par d'élégantes galeries. En somme, en cas de besoin, cet hôpital peut recevoir 108 malades. Il est actuellement desservi par sept filles de la Charité, mais il est probable qu'il faudra bientôt en augmenter le nombre.

Pour comprendre la nécessité de la construction de ce nouvel hôpital, il faut savoir qu'elle était l'exiguïté de l'ancien. Celui-ci, construit en 1817, ne pouvait contenir que trente-six lits, dont vingt-quatre pour les hommes et douze pour les femmes. A cette époque il suffisait, car la ville ne contenait environ que 15,000 habitants. Mais elle commença à se développer en 1860, après que les massacres de Damas eurent amené de cette ville à Beyrouth une quantité de chrétiens qui s'y sont fixés; aujourd'hui la population de Beyrouth approche de 100,000 habitants. Les relations maritimes amènent aussi à l'hôpital une foule de marins malades; outre les stationnaires français ou autres, les Compagnies des messageries maritimes, du Lloyd, les vapeurs russes, anglais, etc., fournissent un grand contingent de malades, qui se joint à celui que donne la population de la ville et des campagnes.

Déjà le gouvernement allemand avait préparé un hôpital protestant, desservi par ses diaconesses; il pouvait contenir cin-

quante et un malades et servait aussi de clinique à l'École de médecine des Américains. En face de ce développement, notre petit hôpital se tenait dans une infériorité trop marquée. Il nous fallut donc songer à un hôpital plus vaste, qui devint d'autant plus nécessaire, qu'en 1880 le gouvernement français décida l'ouverture de fonds considérables, pour favoriser, à l'Université des Pères jésuites, l'établissement d'une faculté de médecine. A cette faculté il fallait une clinique, et la voilà aujourd'hui fonctionnant dans l'hôpital nouveau, depuis le 11 décembre 1885.

Tout cependant n'est pas fini, il manque une chapelle proprement dite; actuellement on se sert provisoirement d'une salle réservée aux malades. Il manque aussi un local plus vaste et plus convenable pour les sœurs; elles occupent actuellement deux maisons arabes, adaptées plus ou moins commodément à leurs usages. Pour avoir un tout complet, il faudrait encore une somme de 70,000 francs, que la Providence, je l'espère, nous fournira au jour marqué dans ses adorables desseins.

Veillez agréer l'expression de la reconnaissance et de l'affection avec lesquelles je suis, en l'amour de Notre-Seigneur,

Monsieur et cher confrère,

Votre dévoué serviteur,

A. DEVIN,

I. p. d. I. M.

---

*Lettre de ma sœur AUCLAIRE, fille de la Charité,  
au frère GÉNIN, à Paris.*

Remerciements. — Détails sur le nouvel hôpital.

Beyrouth, 2 février 1886.

MON BIEN CHER FRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Veillez agréer ma vive et sincère gratitude pour le bien inappréciable que vous avez procuré aux pauvres de Beyrouth. Cet hôpital est le vôtre, selon l'expression du respectable M. Devin; aussi, je me fais un plaisir de vous écrire notre installation.



Arrivée à Beyrouth le 1<sup>er</sup> décembre, nous avons commencé de suite le déménagement. Le 11 du même mois, la première messe a été célébrée en présence du nouveau personnel, y compris les élèves de médecine. A partir de ce jour l'hôpital a fonctionné, et aujourd'hui on croirait qu'il a dix ans d'existence.

Notre hôpital est très bien situé; l'air est très bon. Nos médecins sont enchantés de leurs malades, dont plusieurs guérissent tout de suite. Nous ne sommes pas en ville, mais assez rapprochés pour nos communications. La vue est délicieuse; de nos galeries nous avons la mer en face, et à droite la magnifique chaîne des montagnes du Liban.

Dans des maisons dépendantes de l'hôpital se trouvent la pharmacie, le cabinet des médecins, la buanderie, etc. Pour un début, c'est vraiment bien; j'ai commencé plusieurs maisons en Italie, nous étions, je vous l'assure, loin d'avoir ce que vos soins nous ont procuré.

Cependant, mon cher frère, tout n'est pas fini; nos salles sont sans meubles, sans lits, ni sommiers, ni tables, ni chaises, etc. Mais je m'abandonne à la Providence.

Veuillez agréer, mon cher frère, la nouvelle expression de ma vive reconnaissance, et nous continuer vos bontés. Croyez-moi, dans les sacrés cœurs de Jésus et Marie Immaculée,

Votre très humble et reconnaissante,

Sœur AUCLAIRE,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

SECOURS INATTENDU POUR LA MAISON DE JÉRUSALEM. — DÉVELOPPEMENT  
DES ŒUVRES.

La très honorée mère Derieux recevait, au mois de mai dernier, le billet suivant, signé par une personne dont le nom doit rester connu de Dieu seul :

« Je prie la vénérée Supérieure générale des sœurs de la Charité de daigner accepter les petites économies d'une enfant recueillie, à la mort de ses parents, par les filles de la Charité fondées par saint Vincent, le Père adoptif des enfants-trouvés.

« Je désire que cette petite somme de deux mille sept cents francs soit donnée, de mon vivant, à la nouvelle maison de Jérusalem, et en particulier à l'Œuvre des enfants trouvés, si cela se peut. Ayant une petite rente de quatre cents francs, que me fait l'administration, je puis m'en contenter, et je suis heureuse de contribuer d'autre part à la gloire de Dieu.

« Je demande qu'on veuille bien, si ce n'est pas trop exiger, dire une messe à mon intention, chaque année, dans la chapelle des sœurs à Jérusalem.

N. N.

Paris, 27 mai 1886.

*Nota.* Ma sœur Sion a écrit de Jérusalem à la date du 30 juin :  
« Nous comptons à notre dispensaire trois cents malades à panser chaque jour et nous avons quatre-vingt-dix visites à domicile. Nous connaissons déjà presque tous les quartiers de Jérusalem et nous sommes vraiment humiliées de la confiance qu'on nous témoigne partout où nous allons. Depuis le matin, à sept heures jusqu'à onze heures et demie, nous sommes quatre sœurs au dispensaire, et à trois heures, nous partons, encore quatre, pour parcourir les rues de la Ville sainte. Le soir, nous rentrons exténuées, et peinées de n'avoir pu faire la moitié de la besogne. — Les religieuses de Saint-Joseph nous ont accordé la faveur de faire conduire à leur hôpital tous les malades, Turcs, Grecs, Arméniens, etc., que nous trouvons en danger. Elles étaient heureuses hier de nous annoncer que, sur les trois malades envoyés par nous la semaine dernière, deux ont abjuré l'hérésie et sont morts au sein de l'Église catholique, animés des meilleurs sentiments. »

*Sœur SION.*

---

## PROVINCE D'ABYSSINIE

---

*Extrait d'une lettre de M. BAUDRAZ, prêtre de la Mission.*

Succès du Mahdi. — Prise de Kassala. — Échec dans une attaque contre l'Abyssinie. — Caractère et pratiques superstitieuses des Abyssins. — Situation de la mission.

... J'étais à Massawah en 1880. Sur la fin de cette année, le Soudan commença à se révolter. L'Égypte essaya de réprimer l'insurrection, mais les appels non écoutés des uns, les lenteurs des autres, des jalousies, des trahisons habilement conçues et exécutées, ne tardèrent pas à faire du Mahdi un personnage considérable, rêvant de régénérer le musulmanisme et de le délivrer de ce qu'il croit être sa perte, c'est-à-dire de l'influence européenne avec ses langues, ses mœurs et sa civilisation. Égyptiens et Anglais battus et repoussés durent composer avec le potentat improvisé de la veille. Ni le général Hicks, homme de grand courage, qui abattit pour sa part trente-cinq ennemis, ni Gordon-Pacha, fécond en expédients de tout genre et qui alla jusqu'à favoriser l'esclavage dans un but de popularité, ne parvinrent à comprimer le mouvement madhiste. Tous deux succombèrent. Notre agent consulaire, M. Herbain, fut lui-même un peu plus tard victime de la tourmente. La politique européenne céda devant le fanatisme des tribus révoltées, et la tactique de nos pays occidentaux fut réduite à néant par la trahison de quelques misérables chameliers.

On pouvait redouter en Europe de voir grandir le monstre; mais, s'il a encore une tête, et s'il commande à beaucoup de peuples, ses pieds sont d'argile et un enfant pouvait les briser. Cet enfant fut le peuple abyssin.

Les chefs mahdistes, prévoyant que, malgré leurs succès, ils échoueraient promptement, s'ils se jetaient de suite sur l'Égypte, cherchèrent à gagner du temps et méditèrent la conquête de l'Abyssinie. Khartoum ayant succombé, Kassala fut menacé. Ce fut sur ces entrefaites que M<sup>r</sup> Touvier quitta Kéren à la fin de décembre dernier pour se réfugier avec nos Sœurs, le séminaire et les œuvres, dans l'île de Massawah. Vous dire quelles souffrances le prélat a supportées avec tout son personnel, sous un climat de feu, est chose impossible. Le séminaire surtout a été très éprouvé. La mort a passé dans ses rangs. Deux de nos Sœurs ont succombé.

Kassala pris, Kéren était exposé. Or Kassala fut pris le 28 du mois d'août. Nous ne connûmes ce fatal événement qu'un mois plus tard. En vain la garnison essaya de résister : les Arendoas, tribu puissante, formaient depuis longtemps le siège de la ville, et l'empêchaient de s'approvisionner. Les pauvres habitants furent obligés, pour ne pas mourir de faim, de manger tout ce qu'ils purent rencontrer, bêtes, chiens, chats, peaux de lit, etc. Le chef, qui avait vainement, pendant de longs mois, réclamé du secours, fut forcé de se rendre. Excepté le gouverneur, tous les soldats et les habitants furent fouillés, dévalisés, dépouillés, même de leurs femmes et de leurs enfants. Les Mahdistes trouvèrent quantité de guinées, de pièces d'or et d'argent, s'emparèrent de cinquante-deux canons et de six mille fusils. J'appris, la seconde ou troisième semaine d'octobre, que Ferache-Bey, commandant militaire du fort-poste de Kassala, n'avait pas été épargné lui-même, et qu'on l'avait suspendu par les pouces pendant une demi-journée pour le forcer de révéler où il y avait de l'argent caché.

... Osman Digma, fier de sa conquête, convoita tout d'abord l'Abyssinie. Mais ses cruautés et son orgueil avaient déjà détaché de son alliance les peuples du Barka. De plus, le grand Mahdi, Mohaméd Haméd, étant mort, le fanatisme musulman avait prodigieusement déchu. « S'il avait eu une réelle mission, il ne serait pas mort si rapidement, disaient les Arabes, avant de l'accomplir ; il nous a trompés, restons tranquilles, à quoi aboutiront toutes ces luttes?... »

Ainsi parlaient les peuples du Barka. Un de leurs grands chefs était parti pour le camp de Ras Aloula, et le suppliait de venir avec son armée défendre les Barkas. Ras Aloula temporisait encore lorsqu'il reçut une lettre insolente d'Osman Digma.

Sa fierté nationale se révolta. Le 10 septembre il convoquait sous les armes tout ce qu'il pouvait trouver de guerriers dans les provinces.

Le 17, son armée, forte de trois à quatre mille hommes, se réunissait à Kéren. Nous tremblions un peu pour lui. Le Mahdi avait des forces plus imposantes en nombre. Toutefois, nous vîmes le chef abyssin avant son départ de Kéren. Le Raz a une tournure vraiment militaire. Il est florissant de santé et ne paraît guère montrer plus de quarante ans. Vis-à-vis de ses soldats il est guerrier, vis-à-vis de nous il est très défiant, il a l'air de nous dire : « Je vous supporte, mais votre religion n'est pas la religion de mon pays. »

Heureusement, la France, par ses cadeaux, s'est fait accepter du roi d'Abyssinie. Aussi le monarque avait dit au Raz : « Laissez les catholiques tranquilles, gardez-vous de les inquiéter. » Cette politique nous expliqua l'attitude de l'armée lors de son passage à Kéren. Nous fûmes respectés, très souvent salués. Mot d'ordre était donné sur toute la ligne de ne nous molester en aucune façon. Il y eut bien quelques inconvénients, mais peu graves : au reste il y a toujours quelque mécompte à subir de la part d'une armée en campagne. M. Picard, notre supérieur, dans sa visite au Raz, exprima le désir de le voir revenir triomphant. Le Raz répondit brièvement :

« Le Dieu d'Israël ne permettra pas que nous soyons vaincus par des païens. »

Le 19, le Raz descendit dans la plaine des Bogos ; là, Dieu protégea d'une manière manifeste l'armée abyssinienne. Un nuage inattendu et une pluie rafraîchissante la préservèrent des ardeurs d'un soleil brûlant. A Dardet, l'eau qu'on n'avait jamais vue, nous dit-on, à pareille époque, tomba en abondance. Les soldats purent facilement et sans fatigue se désaltérer ; nul besoin de creuser dans le sable. Le troisième jour, l'armée abyssinienne arriva devant Koufit, vaste plaine, ancien camp égyptien.

Là, se trouvaient les forces musulmanes avec son orgueilleux chef, Osman Digma. C'était le 23, veille de la fête de Notre-Dame de la Merci. C'était aussi le dernier jour d'une neuvaine que nous faisions dans notre église pour obtenir la protection de Marie.

Nous pensâmes tout d'abord à nous retirer momentanément de Kéren, pour échapper à la furie musulmane, si elle sortait victorieuse du combat. Mais le chef abyssin de Kéren ne permit pas à M. Picard de quitter le pays, et s'opposa au départ des personnes et des troupeaux. Chaque soir les catholiques, convoqués par le son de la cloche, se rendaient à l'église et récitait dans la langue liturgique le rosaire en entier. Le grand calme religieux qui régnait dans notre église, l'attention extraordinaire avec laquelle chacun s'efforçait de bien répondre à l'*Ave Maria* et de prier avec une ardente piété, nous impressionnèrent vivement. On se sentait plus à l'aise près de Dieu et de Marie que derrière une forteresse de cent canons. *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.*

Marie veillait sur ses enfants. Elle voulait protéger les schismatiques contre les musulmans en faveur d'une poignée de catholiques. Un Lépante en petit allait arriver. Le 23, jour mémorable, le Raz campait devant Koufit; à huit heures commençait le combat, combat acharné. Tout d'abord deux cents Soudanais égyptiens parvinrent à repousser l'armée abyssinienne. Le Raz reculait d'une demi-lieue. Les peureux s'enfuyaient sur les montagnes voisines. Les chameaux des Abyssins s'embarassaient, s'entrechoquaient avec leurs chevaux. Osman faisait flotter fièrement son drapeau vert, le drapeau de l'Islam, signe d'extermination des chrétiens. Un certain nombre de chefs abyssins étaient tombés. Belata Guébrou, commandant le poste à Kéren, comptait parmi les morts.

Raz Aloula, en apprenant la mort des chefs, et surtout celle de Belata, n'y tient plus. Après un moment rapide de désespoir, il revient à la charge, fait descendre tous les cavaliers de cheval, rallie les fuyards et les peureux, menace de mort les traîtres et les indécis; il paraît même qu'il se serait écrié : « Marie, sauvez l'Abyssinie ! » puis, en vrai guerrier et d'une voix tonnante :

« Courez, brisez, exterminiez ces infidèles, laissez les fusils, prenez la lance, le sabre... A l'arme blanche ! »

Le massacre commença, il dura jusqu'au soir. Les Abyssins couchèrent par terre dix-huit cents musulmans. Leurs alliés en tuèrent aussi un très grand nombre et décidèrent de la victoire. Ils se vengèrent terriblement, poursuivirent les fuyards partout sur les montagnes, dans les plaines, au bord des torrents. Osman Digma, le chef des fanatiques, fut obligé de s'enfuir honteusement. On fit même pendant quelques jours répandre le faux bruit qu'il avait été tué. Le chef des Alenga, tribu voisine de Kassala, fut pris, amené à Kéren et, par l'ordre du Raz, pendu à un arbre à deux cents pas de notre maison. Son cadavre est encore sur place : en Abyssinie les pendus deviennent la proie des oiseaux carnassiers.

Avec le chef des Alangas furent pris vingt-huit chefs de tribus. Le Raz les fit décapiter dans la plaine de Mogaret, tout près du bourg de Kéren. Les cadavres de ces chefs rangés en ligne sont devenus la proie des hyènes, des vautours et des grands aigles. On demandait à l'un pourquoi il avait embrassé la cause du Mahdi. « Je croyais, répondit-il, que notre chef avait une mission spéciale, mais je vois aujourd'hui que je me suis trompé. »

Les Abyssins, dans cette guerre de Koufit, ne révélèrent pas leurs pertes ; ils déclarèrent seulement qu'ils avaient perdu cent sept chefs ; mais le chef, qui est toujours retranché derrière ses soldats, ne dut pas périr sans un grand nombre d'hommes de sa troupe ; néanmoins le succès de l'expédition fut complet. Les Abyssins enterrèrent sur place leurs morts, après avoir pris aux rebelles trois cents fusils, quantité de lances et de boucliers, plus de deux cents chameaux et beaucoup d'ânes et de chevaux.

Le 29 septembre, le Raz repassa à Kéren où il s'arrêta deux jours avant de se rendre à Asmarah, son campement ordinaire, depuis que les Italiens ont pris possession de Massawah. De Kéren il écrivit à tous les princes et à tous les grands de l'Abyssinie pour leur annoncer sa victoire. Il eut la bonté de nous faire connaître qu'il avait écrit à M<sup>r</sup> Touvier, mais Monseigneur nous a assuré qu'aucune lettre du Raz ne lui était parvenue.

Notre première neuvaine fut suivie d'une neuvaine d'actions

de grâces, qui se termina pour la fête du Saint-Rosaire. Au passage du Raz nous allâmes, M. Bohé et moi, à la suite de M. Picard, le saluer et le complimenter de sa victoire. Raz Aloula nous reçut assez bien. Près de sa tente et presque aux pieds du commandant, nous vîmes étendus par terre des étendards très beaux, en soie rouge, en soie blanche, et un étendard vert, rangé négligemment par côté, l'étendard du prophète. Le Raz alla ensuite, en longeant presque notre demeure, pleurer au camp la mort du chef abyssin, Belata Guébrou.

Ici je me permets une digression. Les Abyssins sont encore un peuple enfant, en retard de quinze siècles sur notre civilisation européenne. Les nombreux tributs qu'ils prélèvent sur leurs propres provinces et sur les peuples conquis font vivre le soldat, mais détruisent toute civilisation et tout commerce, ou, pour parler plus juste, s'opposent à leur expansion. S'ils laissent pénétrer l'étranger dans leur pays, ils lui permettent difficilement de sortir et ils ignorent les avantages qu'ils peuvent retirer de l'exportation. Très souvent, ils ravagent les terres et arrêtent ainsi tout mouvement d'agriculture. Par une bizarrerie inexplicable, ils se croient cependant plus chrétiens que les catholiques. Leurs fêtes, très nombreuses, empêchent tout travail, et, loin de conduire à Dieu ces pauvres Abyssins, elles les font aboutir à un engourdissement dont on ne peut les retirer.

Le peuple ne travaillant pas, et ayant comme perspective d'être ravagé un jour ou l'autre, est réduit à être un peuple pasteur, dont la richesse consistera en bétail comme du temps des Patriarches. Mais il faut veiller sur les bœufs et les vaches. A un moment imprévu, une bande abyssinienne passe, s'empare des troupeaux, et enlève ainsi au pauvre propriétaire sa seule ressource. Les grands et les princes favorisent le soldat, dont l'enrôlement est volontaire, du moins dans la plupart des cas. Le soldat se promet naturellement de vivre le plus librement possible, toujours prêt à rentrer dans ses foyers plutôt que de subir une organisation quelconque un peu sérieuse. Les chefs laissent donc par politique, par faiblesse, par manque d'organisation, et pour se rendre populaires, une grande latitude au soldat. Au moins le clergé va protester? Non, les princes et les grands sont



couverts par les moines et par les prêtres, qui accordent toujours et en bloc une amnistie générale, un pardon facile. Ce qui est organisé, c'est une longue série de tributs et d'impôts; c'est, pour l'exécution de tout ce système, la complicité, la connivence du clergé et de l'ordre monastique. De plus grands désordres règnent encore. La polygamie n'est pas rare et, chose étrange, ce peuple qui se dit chrétien a les vices du musulman. A l'extérieur, il extermine les infidèles; dans son sein, il les supporte et s'imprègne même de leurs mœurs.

Vous allez peut-être croire que ce peuple pasteur, riche surtout en troupeaux, doit manger beaucoup de fromage et de beurre et boire beaucoup de lait. Malheureusement non, il est trop montaniste pour cela. Arrivent les jeûnes, il y en a environ deux cents jours dans l'année, laitage et beurre sont défendus. On ne prend rien avant deux ou trois heures du soir. Les prêtres même ne peuvent pas dire la messe avant midi. Pauvre peuple; ils ont rejeté leur mère, l'Eglise, et ils ont une marâtre!

Je vous ai dit un mot de ces choses, parce que nous vivons sous la domination abyssinienne, et que, depuis le 13 avril dernier, nous avons pour voisin un poste abyssin de quatre à cinquante hommes. Les Bogos, province de Kéren, nous avaient, il est vrai, été concédés par le roi Atti Johannès, avec pleine liberté de les évangéliser. Raz Aloula lui-même en était convenu. « Baptisez, avait-il dit à M. Picard, les païens et les infidèles, mais ne touchez pas aux chrétiens de l'Abyssinie. »

Faites; oui, mais l'armée était là, à quelque pas de notre maison, voulant implanter les coutumes et les traditions d'Abyssinie. Le samedi, jour chômé, car les Abyssins se rallient aux juifs par de nombreux côtés, et peut-être parlent-ils davantage de Moïse que de Notre-Seigneur, impossible de travailler, du moins au gros travail de la campagne. Le soldat est aux aguets, courant dans les champs, pour faire condamner le délinquant à une amende relativement forte.

Il me semble que tôt ou tard on sera forcé de rompre avec une situation qui n'a rien de normal. Les attermoiements ne pourront pas toujours durer. Les schismatiques seront bien aises, de nous faire accepter toutes leurs coutumes, tous leurs usages

mais ne chercheront pas à se plier à ce que nous avons de bon.

Nous étions donc, depuis le 13 avril, en face d'un poste abyssin campant au fort des Turcs. Le chef était avec nous très affable. Il disait même que, par notre manière de vivre régulière, nous l'emportions sur leurs prêtres, que nous étions des hommes de prière. Il avait le sourire sur les lèvres. En trois circonstances différentes, il envoya une vache à la Mission. Pour nous, nous ne voyions qu'avec crainte de pareils présents. M. Picard était presque embarrassé.

« Si je refuse, me disait-il, je me fais l'ennemi de ce chef. Si j'accepte, j'ai peur de me lier.

— Acceptez toujours, lui répondis-je, ce n'est pas pour vous en particulier, c'est pour l'Église, et s'il vous dit quelque chose, vous pourrez lui faire entendre qu'il ne vous a rien donné, mais que son don a été à l'Église. »

De temps en temps, il levait le masque. Un jour il demande à emprunter 300 thalers, soit 1,500 francs. Un autre jour, il réclame pour lui une cession de terrain à Chignara et à Madaca. Dans une autre occasion, il sollicita le prêt de dix paires de bœufs, lui qui avait des bœufs et des vaches en quantité. M. Picard battait toujours en retraite, sans rien brusquer.

« Je ne peux, disait-il avec raison, aliéner le *goult*, terres de l'Église. Au reste, je ne suis pas maître, Monseigneur n'est pas là, attendez. »

Que voulait donc le chef abyssin?... Au fond de son âme, il convoitait notre église : il voulait mettre à notre place les moines schismatiques. Il s'en était ouvert au Raz par trois fois.

« J'en référerai au roi, » répondait ce chef.

« Le Raz est un excellent homme, nous disait Belata Guébrou, il ne sait pas distinguer ses amis de ses ennemis. »

Je ne compris que bien plus tard le sens de ces paroles profondément hypocrites. Il cherchait à nous faire entendre qu'il nous protégeait, alors même qu'à son dire, le Raz paraissait mal intentionné contre nous. C'est dans ces conjonctures que le Raz passa à Kéren.

Le Belata demanda de nouveau l'église :

« Viens d'abord à la bataille, répondit le Raz, nous verrons après. »

Le bruit courait dans l'entourage du chef que nous allions partir, et que la maison allait devenir la propriété des moines.

« Venez avec nous à la guerre, avait dit le Raz à M. Picard, c'est la coutume en Abyssinie que les moines soient présents dans les armées. »

M. Picard se défendit et répondit qu'il ferait des vœux et des prières pour l'heureux succès de la bataille.

« Eh bien ! si vous ne venez pas, avait-il ajouté, en congédiant notre confrère, vous retournerez dans votre pays. »

Or, dès le retour du Raz, nous allâmes le saluer.

« Retournez dans votre maison, » dit le prince à la fin de l'entrevue. Et comme dans son entourage on se plaignait de cette tolérance : « Je ne peux chasser ces gens-là, répondit-il, et ainsi aller contre Dieu. »

Que s'était-il donc passé à Koufit ? Au fort de la mêlée, Bélata Guébrou, reconnaissable pour un grand chef à son magnifique bouclier, reçut un si violent coup de sabre qu'il fut presque entièrement décapité. Au même instant deux lances, dirigées contre sa poitrine, le percèrent de part en part. Un Abyssin, partant pour Koufit, aurait dit :

« Bélata Guébrou veut l'église des catholiques, mais il lui arrivera malheur. »

Du même coup, au neuvième jour de la neuvaine, l'habile convoiteur de ce que nous avons de plus sacré ne regagnait pas sa résidence ; d'autre part les mahdistes étaient repoussés, et notre maison et notre chère église étaient sauvées. Gloire à Dieu qui se rit des projets des humains ! *Qui habitat in caelis irridebit eos.*

Et maintenant, nous demandez-vous des nouvelles de Kassala. Pauvre Kassala ! il est au pouvoir des rebelles. Le gouverneur est tué : deux chefs turcs ont succombé, trois marchands grecs ont été massacrés. Kassala est un point noir pour nous. Mais les darvouichistes ont pieds et mains liés ; ils ont été vaincus de nos côtés dans toutes les rencontres importantes. Enfin récemment Osman Digma, ayant voulu relever la tête, a été battu près de Kassala même.

C'est un mois après la fameuse bataille de Koufit, que M<sup>r</sup> Touvier est revenu ici à Kéren, ramenant le séminaire avec ses deux professeurs. Après la fête de la Toussaint, Sa Grandeur est redescendue à Massawah pour soutenir les œuvres et encourager nos sœurs. Pour moi, je continue toujours l'œuvre du catéchisme. Bien que nos jeunes gens aient été dispersés par la persécution sur tous les chemins de l'Abyssinie, quelques épaves sont restées ici. Je tâcherai de leur apprendre les prières et le catéchisme. J'enseigne un peu de théologie à quatre grands élèves.

La province des Bogos est toujours dans le même état. Le genre de vie un peu nomade, la crainte des Abyssins établis militairement à Kéren, la condition de nos prêtres, notre qualité de *frangi*, c'est-à-dire d'étrangers, notre ignorance des langues, tout cela n'est pas propre à faire de cette province une province catholique. Mais, malgré toutes ces oppositions, les Bogos nous aiment. Viendra peut-être un jour où ce peuple, très bon mais ignorant, ouvrira les yeux et ressemblera à une de ces religieuses paroisses de la France, où curé et paroissiens vivent près de Dieu, comme en famille.

BAUDRAZ,

I. p. d. l. M.

---

*Lettre de M. PICARD, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Victoire importante des Abyssins sur les Mahdistes.

Kéren, le 1<sup>er</sup> octobre 1885.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je viens vous annoncer une grande nouvelle : Raz Aloula a remporté, le 23 septembre, une grande victoire sur les Mahdistes.

Depuis quinze jours six mille Mahdistes étaient à trois jours de Kéren à Koufit. De là, leur chef Osman Digma a écrit trois lettres : l'une, au roi d'Abyssinie, en lui disant : « J'ai détruit les Anglais-Egyptiens avec mes vaillants guerriers ; attends-

moi à Gondar; » l'autre lettre au Raz Aloula : « Viens, je t'attends à Koufit; je te donnerai le paradis ou tu me le donneras; la troisième : au Belata Guébrou à Kéren : « Je te salue; viens me voir; je t'attends, Kassala et le Barka sont à moi; bientôt l'Abysinie sera en mon pouvoir. »

En apprenant ces nouvelles Raz Aloula lève une armée de quatre mille hommes et se rend, le 17 septembre, à Kéren. Dieu semble avoir fait un miracle pour lui. Pendant trois jours, une pluie abondante a fourni de l'eau aux hommes et aux chevaux et à tous une ombre salutaire.

Nous voulions quitter Kéren; la peur était partout. Le chef abyssin, que nous avons consulté, nous en a empêchés absolument. Forcés de rester, nous avons fait des neuvaines à Notre-Dame du Saint-Rosaire. Tous les soirs à l'église, nous avons récité trois chapelets, tous les catholiques réunis. Le neuvième jour de la première neuvaine, Raz Aloula a remporté la victoire. Le choc a été terrible. Deux fois les Abyssins ont été repoussés avec des pertes considérables. Alors le Raz s'écrie : « En avant ! à l'arme blanche ! coupez, brisez ; au sabre ! » Le massacre commença, il a duré huit heures. La victoire a été complète. Trois mille Mahdistes sont restés sur le champ de bataille ; les autres ont pris la fuite et plusieurs ont été poursuivis et massacrés par les Barias, les Algadens et les Alinga. Les principaux chefs sont morts, Osman Digma, Mustapha, Addel-Edder ; on leur a pris six magnifiques étendards en soie verte, rouge et blanche, des fusils, des lances et plusieurs centaines de chameaux.

Cette victoire nous a délivrés de nos ennemis et a rendu la paix et la tranquillité au pays. Pendant les deux jours que le Raz est resté à Koufit, pour enterrer ses morts et ramasser le butin, tous les peuples voisins sont venus faire leur soumission et payer leur tribut. Nous avons mis notre confiance en Dieu par Marie Immaculée et nous n'avons pas été confondus. Nous avons fait aussi une neuvaine d'action de grâces, pour que Dieu nous conserve, nous garde et nous délivre toujours de nos ennemis.

A son retour à Kéren, nous sommes allés féliciter le Raz de sa victoire sur les ennemis des chrétiens. Le Raz nous a répondu : « Il est enfin mort celui qui faisait trembler les Anglais-Egyp-

tiens. Les Abyssins l'ont détruit, les Mahdistes sont finis. Demain vingt-huit chefs puissants arrivent. Celui qui a fait le plus de mal, Emer, fils d'Aot, sera pendu, et tous les autres égorgés. » Le lendemain, à peine arrivés, ils ont été exécutés.

Un grand chef du Raz était mort, Belata Guébrou. Le jour même, on a pleuré, à minuit, on a sorti son lit avec un tapis. Trois femmes, portant trois corbeilles revêtues de rouge, faisaient le tour des lits, ainsi que tous les amis du défunt. A huit heures, le Raz est arrivé, il a fait comme les autres : « Ouai, ouai ». Après, on a pleuré. Puis pendant une heure, on a fait l'éloge du défunt; on a raconté ses aumônes, ses victoires, ses exploits glorieux. Enfin on a tiré cent coups de fusils et la cérémonie funèbre a été terminée.

Nous continuons à évangéliser les Bogos. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Aimons bien ce bon Maître et il fera bien nos affaires.

Nous nous recommandons tous à vos prières pour remercier Dieu de cette victoire. Nous vous recommandons nos œuvres et nos infidèles. Nous allons tous bien, mais le soleil a brûlé une partie des récoltes.

Je suis pour toujours,

Monsieur et très honoré Père,

Votre tout dévoué et obéissant fils,

PICARD,

L. p. d. l. M.

---

*Lettre de sœur COURCEN, fille de la Charité, à M. CHEVALIER,  
assistant de la Congrégation.*

Association des Enfants de Marie. — Baptême de 44 infidèles.

Massawah, le 14 juin 1886.

MON RESPECTABLE PÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous donner des nouvelles de la petite famille, bien des choses se sont passées, qui peut-être

vous intéresseront. Une de mes grandes consolations a été l'érection de l'Association des Enfants de Marie : elle a eu lieu le beau jour de l'Annonciation. Quatre ont reçu le ruban bleu ; et six ont été choisies comme aspirantes. A la clôture du mois de mai, six nouvelles Enfants de Marie et trois aspirantes : ce jour a été un jour de joie et de bonheur pour toute la maison, car chacune travaille à mériter ce beau titre. Je suis heureuse de vous dire que ces chères enfants ne le cèdent en rien à nos jeunes filles de France pour la piété et la vertu. Notre bien digne Monseigneur les soigne comme la portion choisie de son troupeau ; chaque dimanche il les réunit et leur fait une petite instruction bien à leur portée ; elles s'efforcent de répondre au dévouement dont elles sont l'objet

Autre consolation que le bon Dieu nous donne dans nos épreuves : Notre famille vient de s'augmenter. Étant à Kéren, nous voyions avec peine diminuer les enfants de la Sainte-Enfance. Depuis, nous avons craint que notre séjour à Massawah ne l'anéantît tout à fait. Mais le bon Dieu, qui n'a besoin de personne pour faire son œuvre, nous a montré une fois de plus, qu'ici comme partout ailleurs, on peut opérer le bien. Depuis que le pays est occupé par les Italiens, l'esclavage est proscrit. Or, au mois d'avril, M. le général fut averti que des barques emportaient des esclaves pour les vendre sur les côtes de la mer Rouge. Aussitôt il fit saisir ces barques, qui en contenaient soixante-dix, tous volés, ou pris à leur famille comme tribut, et vendus plusieurs fois. On les a divisés. Tous ceux qui ont été jugés convenables pour notre maison, M. le général nous a demandé de les accepter, seize petits garçons et vingt-huit petites filles, tous galasses païens. Volontiers nous les avons reçus pour l'œuvre de la Sainte-Enfance.

Après les avoir nettoyés et habillés convenablement (car ils semblaient plutôt des êtres sans raison que des créatures humaines), nous commençâmes à leur apprendre les premières vérités de notre sainte religion. En cette circonstance nos Enfants de Marie se sont montrées bien dévouées, ainsi que nos plus grandes filles : chacune d'en prendre un ou deux pour les instruire. Dans tous les coins de la maison on ne s'occupait plus

que du catéchisme. Ces pauvres enfants y mirent tant de zèle et de bonne volonté, que deux mois après, Monseigneur les ayant examinés, ne crut pas devoir les faire attendre plus longtemps la grâce qu'ils désiraient ardemment et sincèrement. Le 27 mai, nos seize petits garçons étaient régénérés dans les eaux saintes du baptême; le 29, ce fut le tour de nos vingt-huit filles. M. le général, son état-major et les Messieurs de la ville, voulurent avoir l'honneur d'être parrains de ces pauvres enfants avec nos jeunes filles. La cérémonie fut des plus touchantes; chacun de nos catéchumènes répondait aux différentes questions faites par Sa Grandeur : on se serait cru aux premiers temps de l'Église. Notre digne Monseigneur aurait pu dire que son bras était fatigué, mais non son bon cœur de pasteur, car ce fut un jour de bonheur et de consolation pour lui, au milieu des peines et des tribulations qui sont comme son pain quotidien.

Ces enfants continuent à nous donner des preuves de leur bonne volonté. Elles sont si heureuses de trouver des cœurs qui les affectionnent, n'ayant jamais goûté le bonheur de la famille, qu'elles nous disent souvent : « Nous préférons cent fois mourir que de vous quitter. »

Tout ce monde nous donne beaucoup d'occupation, beaucoup plus qu'il n'en faudrait pour quatre sœurs, mais nous mettons notre confiance en Dieu qui, je l'espère, ne nous abandonnera pas, et nous donnera des forces pour suppléer aux sœurs qui ne nous sont pas arrivées.

Nous allons toutes bien; jusqu'à présent les chaleurs n'ont pas été trop fortes, notre maison est très bien située, bien aérée; nous avons pris tous les moyens pour que les sœurs, et les enfants de même, ne souffrissent pas trop de la chaleur, en attendant le mois de septembre qui peut-être nous apportera du renfort. Je vous rappelle, mon respectable Père, qu'une bonne pharmacienne nous sera très utile, et aussi une sœur de classe.

Veillez agréer, mon respectable Père, les sentiments bien respectueux avec lesquels je suis, en l'amour de Jésus et Marie Immaculée,

Votre très humble fille,

Sœur COURCEN,

L. f. d. l. C. s. d. p. m.



# CHINE

---

VICARIAT DU

## KIANG-SI MÉRIDIONAL

---

*Lettre de M. BOSCAT, prêtre de la Mission, à M. le Président  
du Conseil de la Propagation de la foi.*

Persécution terrible à Kan-tchéou. — Détresse générale.

Ki-ngan-fo, le 10 juillet 1886.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

La persécution est violente, horrible à Kan-tchéou. La barque de la Mission pillée et mise en pièces : notre résidence, nos écoles et tous nos autres bâtiments de Kan-tchéou ne sont plus que des ruines. Quatre grands villages chrétiens, aux environs de Kan-tchéou, à moitié brûlés ou démolis et complètement pillés... Ailleurs, partout où il y a des chrétiens, dès qu'ils sont reconnus ou dénoncés comme tels, les pillages recommencent et se poursuivent. Ici, rien encore ; mais des rumeurs sinistres nous viennent et s'accroissent tous les jours.

M<sup>sr</sup> Rouger, notre vénérable vicaire apostolique et doublement confesseur de la foi, poursuivi par les forcenés qui étaient à sa piste, n'a pas pu revenir chez nous par le Kiang-si. Il est descendu à Canton, d'où il doit remonter à Sang-hai et même peut-être à Péking, pour demander du secours.

M. Pérès, missionnaire au Kan-tchéou, a d'abord été pris,

lié et battu ; et puis il a pu s'échapper, je ne sais pas encore comment, sans doute par un miracle de la Providence... Tous nos autres missionnaires, au Kan-tchéou, ont dû fuir. Les chrétiens sont en fuite aussi ; et voilà pourtant le moment de couper le riz. Hélas ! que deviendront-ils ? Les voilà à notre charge, peut-être pour de longs mois. Et nous n'avons plus rien : l'argent qui nous restait avait été envoyé à Kan-tchéou ; il était destiné à la construction d'une église, que M<sup>sr</sup> Rouger avait entreprise, en l'honneur de saint Vincent. Pour comble d'infortune, il m'a fallu solder ici un tas de salaires à nos ouvriers fugitifs de Kantchéou. En ce moment nous sommes tout à fait entre les mains de la Providence ; que deviendrons-nous plus tard ? Nous écrivons à nos mandarins et nous crions au secours ; ils se rient de notre détresse. Nous leur demandons des édits pour le rétablissement de la paix ; et, en plein tribunal, ils déclarent qu'ils n'auront de paix qu'autant qu'on nous aura tous livrés à eux ou expulsés du Kiang-si. Pauvre Kiang-si méridional ! toujours des épreuves ; et l'une n'est pas finie qu'il nous en arrive une autre plus terrible que la première. Nous sommes, en ce moment, tout à fait comme le saint homme Job. Venez à notre secours, s'il vous plaît : aidez-nous un peu à nous relever ; aidez nos pauvres chrétiens, dont les besoins sont extrêmes. Dans ce but, nous nous recommandons, ou plutôt nous vous prions de vouloir bien nous recommander à la compassion des associés de la Propagation de la Foi.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Directeur,

Votre très humble et très reconnaissant serviteur,

L. BOSCAT,

Miss. apost.

---

*Lettre de Mgr ROUGER, vicaire apostolique du Kiang-si  
méridional, à M. FIAT, Supérieur général.*

Détails navrants sur la persécution et le pillage des chrétiens à Kan-tchéou.

Canton, le 18 juillet 1886.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Me voici bien loin de mes pauvres confrères et de mes infortunés chrétiens! et ce n'est qu'après vingt jours de courses pénibles au travers des provinces de Kiang-si et Quantong, que je puis enfin vous mettre au courant des nouvelles et terribles épreuves par lesquelles il a plu au bon Dieu de nous faire passer. Que son saint nom soit béni de tout! A Pin-lan de Kan-tchéou, le second poste, en importance, de tout le Vicariat, persécution atroce par l'autorité locale qui, loin de publier les édits demandés par M. Patenôtre, plénipotentiaire français, et promis par le tribunal des affaires étrangères de Péking, avait juré depuis longtemps de nous chasser, nous et nos chrétiens. Nous avons échappé pendant la guerre, et, par une protection spéciale de la bonne Providence, nous avons gardé et même amélioré la position; aujourd'hui il ne nous reste plus que des ruines!... Jugez...

1<sup>o</sup> Nuit du 28 au 29 juin. Barque de la Mission pillée, démantelée, coulée : elle contenait les insignes épiscopaux, et d'autres valeurs considérables.

2<sup>o</sup> Le 29, au matin, la populace, soudoyée d'avance par le sous-préfet et quelques lettrés du département, se rua par milliers sur nos établissements, et tous les villages chrétiens du voisinage. En quelques heures de temps, tout ce que renfermaient l'église, la résidence des confrères et les maisons des chrétiens avait disparu. De nos autels, de nos sacristies, de notre vestiaire, de notre literie, de notre bibliothèque, de nos greniers, de notre dépense et de nos cuisines, il ne restait plus la valeur d'une épingle; jusqu'au moindre meuble, jusqu'au moindre ustensile, tout avait été enlevé.

3° Après ce pillage général, démolitions furibondes... on arrache les portes et les fenêtres, et puis les encadrements des portes et des fenêtres, et puis les pavés, et puis les poutrelles, les poutres, les planches; la hache fait tomber ce qui offre résistance. On ne craint rien, on est assuré de l'impunité, puisque c'est l'autorité qui a tout préparé d'avance.

4° En dehors de l'église, c'est encore pis. Les ateliers de trente ouvriers sont rasés et emportés avec l'outillage des menuisiers, charpentiers, maçons et tailleurs de pierre.

5° Les écoles sont entièrement incendiées.

6° La nouvelle résidence, toute prête à être habitée, d'abord démantelée et puis incendiée...

7° Tous les matériaux, amassés à grande peine, pour la construction d'une nouvelle église, enlevés, sans qu'il reste le moindre vestige de bois, de briques, de chaux ou de pierres.

8° Toutes les murailles qui entouraient l'église, la résidence, les écoles, les jardins et le cimetière, démantelées, détruites...

9° Malgré mes infirmités, M. Canduglia, pendant la nuit, m'avait entraîné, plus mort que vif, dans les chrétientés du département voisin, à six ou sept lieues du théâtre de pareils forfaits. Le pauvre M. Pérès, qui avait voulu rester jusqu'au bout, l'a rudement payé: il a été injurié, saisi, dépouillé, garrotté, frappé, et entraîné à deux ou trois lieues de distance, dans un taudis, où on le gardait à vue, et d'où on ne voulait le laisser sortir que moyennant une grosse rançon. Hélas! comment payer rançon? Il ne lui restait pas même une chemise. Cinq jours plus tard il m'a été donné de l'embrasser, et je l'ai laissé déterminé à garder le poste, coûte que coûte. J'ignore si M. Candaglia aura pu lui fournir de quoi administrer les mourants, et célébrer la sainte messe, nous en sommes au *Nudus nudam crucem sequar*, à la lettre.

10° Pour mettre le comble à tant d'horreurs, quand il n'y eut plus rien à enlever aux vivants, on s'en alla s'attaquer à la dépouille des morts. Plusieurs tombes furent violées, entre autres celle de notre cher confrère M. Guen... La croix fut renversée; la pierre tumulaire brisée en mille morceaux; le cercueil défoncé, le cadavre (parfaitement conservé, disent les témoins ocu-

laire), dépouillé, profané, roulé sur le sol. Que Notre-Seigneur daigne avoir pitié de nous, et pardonne à nos ennemis tout le mal qu'il nous ont fait, à nous et à nos malheureux chrétiens, encore plus à plaindre que nous !

En pareille détresse, il ne me reste qu'à tendre vers vous, mon très bon Père, une main suppliante, en faveur de mes confrères, et en faveur de mes chrétiens, et, par votre entremise, de m'adresser à la charité de nos bienfaiteurs ordinaires de la Propagation de la foi, des Missions catholiques, de l'Œuvre apostolique de la Sainte-Enfance, etc., etc.

Je vous prie encore d'avertir le cardinal-préfet de la Propagande que je ne suis sorti de mon vicariat, que pour m'en aller à Shang-hay et Péking, demander du secours aux autorités françaises ou au Nonce apostolique. Je demande surtout des prières à nos confrères, à nos sœurs et à tous les amis des Missions ; et j'ai l'honneur de rester, en Jésus crucifié, mon très honoré Père,

Votre enfant tout dévoué,

† AD. ROUGER,

I. p. d. l. M.,

Év. de Cissame, vic. ap. du Kiang-si mérid.

---

VICARIAT DU

# KIANG-SI ORIENTAL

---

Nous lisons dans la *Revue religieuse* de Rodez, à la date du 21 mai 1886 :

## UNE LETTRE DE M<sup>re</sup> VIC

M. Sannet, curé du Mur-de-Barrez, nous communique la lettre suivante qu'il vient de recevoir de M<sup>re</sup> Vic, son parent et son ami. On la lira avec intérêt et on admirera la noble simplicité et la rare modestie de l'évêque missionnaire.

« Fou-tcheou, 1<sup>er</sup> mars 1886.

« BIEN CHER CHANOINE,

« Je me dispense de vous dire l'impression produite sur moi par la nouvelle si inattendue de ma promotion à l'épiscopat. Qui l'eût pensé, il y a dix ans, lorsque, simple séminariste, je quittai notre chère France ! Ah ! cette terre du Kiang-si, en la foulant pour la première fois, je lui consacrai mes forces et ma vie et me vouai, sans réserve, à cette pauvre, difficile, mais intéressante mission. J'aurais sans doute dû prendre la fuite, si j'avais pu croire qu'une si lourde charge pèserait bientôt sur mes faibles épaules !

« Martyr d'un nouveau genre ! me voilà évêque ! mais par la seule grâce de Dieu. Il l'a fallu ! il a fallu s'incliner devant la volonté de mes supérieurs de Paris et du Souverain Pontife lui-même.

« J'ai été sacré, le dimanche 24 février, par M<sup>re</sup> Bray, originaire de Laroquebrou (Cantal), assisté de M<sup>re</sup> Rouger et de M<sup>re</sup> Reynaud, tous trois lazaristes, tous trois mes amis, mes pères et mes maîtres. Ils m'ont imposé les mains à Fou-tcheou, point

principal de mon nouveau vicariat. Ce n'est pas le Fou-tcheou foudroyé par l'héroïque amiral Courbet : il en est éloigné de cent et quelques lieues françaises.

« Par quinze années d'épiscopat, M<sup>re</sup> Bray avait préparé le terrain où doit s'exercer mon zèle, et dans mon nouveau vicariat, le bien est relativement facile. Ici tout est dans le calme et dans la paix. Le clergé est animé du meilleur esprit et les fidèles ont la foi naïve et ardente des néophytes. Il faudrait un homme d'action et d'initiative. A cette pensée, je sens cruellement mon inexpérience et mon incapacité. Mon personnel est admirable de dévouement ; mais mon cœur se serre en le voyant si restreint et si peu nombreux.

« J'ai la charge de 10,000 chrétiens, dispersés dans 4 départements et 25 arrondissements, vivant au milieu d'une population de 8 millions d'infidèles à convertir. Une superficie de 100 lieues de long sur au moins 70 de large. Quel vaste champ à défricher ! C'est l'espace ouvert devant nous. Or, il reste, dans mon vicariat, 14 missionnaires, dont la moitié, pour raison d'âge ou de santé, est condamnée à un repos à peu près complet. Les quatre Européens que j'ai sous la main sont quasi immobilisés dans nos résidences ; ils sont employés à la direction des séminaires, des orphelinats, des coles. J'aurais bon espoir dans le succès, je pourrais établir les œuvres sur un pied ferme et solide, si j'avais 18 à 20 missionnaires de plus, de la valeur de ceux que je possède en moment. Oh ! si l'amour des âmes m'amenait des apôtres ! Si quelques-uns de ces vaillants prêtres, qui se coudoient dans notre cher diocèse de Rodez, venaient me rejoindre, que ne ferions-nous pas !

« L'insuffisance numérique du personnel n'est pas non seul souci. J'ai actuellement sur les bras 1,500 orphelines, qu'il faut habiller, nourrir, élever ; nous avons à notre compte bon nombre de baptiseurs, quelques pharmaciens, des catéchuménats. Quelle œuvre admirable que celle de la Sainte-Enfance ! C'est ici surtout qu'on en comprend l'importance, en voyant sous nos yeux le bien immense qu'elle opère.

« J'ai lu, avec le plus vif intérêt, plusieurs de vos articles, insérés dans l'excellente *Revue religieuse*. J'ai remarqué, avec

bonheur, votre grande entreprise de l'école libre de filles, si promptement couronnée de succès.

« Veuillez présenter mes meilleurs sentiments à un bon nombre de prêtres de votre district, mes anciens condisciples. Si jamais il m'était donné de les revoir, j'aurais bien honte de paraître devant eux, une croix sur la poitrine et un anneau pastoral à la main, moi dont toute la raisonnable ambition eût pu aspirer à devenir un jour curé de Laussac ou de Valon. Ah ! si je pouvais ajouter à mes bons missionnaires seulement le quart des prêtres de votre district, il me semble que, même avec la capacité que vous me connaissez, j'aurais bientôt transformé ce vicariat. Qu'ils prient du moins pour leur vieil ami ! pour la conversion de mes chers païens ! La prière et l'humilité : voilà les deux grands, les seuls vrais missionnaires. Priez aussi pour moi, pour que je ne sois pas écrasé sous le fardeau.

« Je suis plus que jamais tout vôtre dans les saints cœurs de Jésus et de Marie.

« † CASIMIR VIC,

» Missionnaire, vicaire apostolique. »

A l'époque de son élévation à l'épiscopat, la *Revue religieuse* publia quelques renseignements sur M<sup>re</sup> Vic.

Il est né, le 25 septembre 1852, à Brenac, petit hameau de la commune de Graissac. Son père, originaire de Montézic, arrondissement d'Espalion, écrit le curé de sa paroisse, fit une petite fortune à Paris, où il passa 8 ou 9 ans. Il fut un bourreau de travail et mena une conduite irréprochable et surtout honnête.

Rentré chez lui à Brenac, il arrondit sa modeste fortune par son travail et sa bonne et sage gestion des affaires.

Épuisé par une terrible maladie, qui dura deux ans et dont il mourut, il montra pendant le temps de ses souffrances une indomptable énergie.

La science étant impuissante pour le soulager, il cherchait dans la prière quelque soulagement à ses atroces douleurs.

Il récitait chaque jour les prières de la messe, qu'il savait par cœur, et il disait que c'était le seul remède qui fût capable de le calmer.



Pendant la construction de l'église de la paroisse et alors qu'il gisait sur son lit de mort, il voulut que sa famille offrit ses services à M. le Curé pour le transport des matériaux.

« Je souffre moins, disait-il, lorsque je sais que les miens travaillent pour l'église. »

Son fils, qui est aujourd'hui M<sup>sr</sup> Casimir Vic, reçut les premiers principes de latin de M. Verdier, curé de Brenac. Au bout de deux ans, il put faire sa quatrième au collège d'Espalion.

Étant enfant, il montra toujours un bon caractère et fut très aimé de ses camarades.

Il se distingua surtout par sa fermeté et son énergie.

Il est prêtre de la Société des Lazaristes et a évangélisé le Kiang-si septentrional en Chine.

M<sup>sr</sup> Vic a été promu à l'épiscopat dans le consistoire du mois de décembre dernier et nommé évêque titulaire de Métellopoli.

---

## VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

---

*Lettre des confrères du Tché-kiang à M. FIAT, Supérieur général. (Journal de la persécution au Tché-kiang en 1884 et 1885.)*

(Suite<sup>1</sup>.)

TCHÉOU-SAN.—Rien ne nous faisait présager que nous eussions à craindre pour notre mission de Tchéou-san. Les bonnes relations du mandarin et des chefs militaires, les bonnes dispositions des insulaires en faveur des Européens, l'édit donné en notre faveur quelque temps auparavant, les assurances reçues, tout nous portait à croire que nous vivrions tranquilles dans les îles, et qu'au besoin nous y trouverions un refuge. L'expulsion de Ning-po ne suffisait-elle pas à notre Tao-tai?

Le mercredi, 10 septembre 1884, jour consacré à saint Joseph, Monseigneur rentrait à la maison, quand M. Bret remet à Sa Grandeur une lettre du consul anglais, accompagnée d'un monitoire officiel du Tao-tai de Ning-po. Son Excellence nous avertissait que nous eussions à quitter Tchéou-san, sous le plus bref délai. Voici cette pièce<sup>2</sup> :

« Monitoire officiel au Consul anglais.

« Voici ce que me dit le Tcheng-pang-teng, dans une lettre qu'il m'écrit : « A Ting-hay la religion chrétienne possède sept chapelles, et les missionnaires, prêtres et sœurs, sont au nombre de dix. L'une de ces chapelles est située en dehors de la porte du Nord; la maison en est vaste; c'est là particulièrement qu'il semble ou que l'on craint que des embûches soient cachées.

---

1. Voir tome L, p. 626, et tome LI, p. 75.

2. C'était après les victoires de l'amiral Courbet dans le Min.

« Ces jours derniers des hommes sont venus secrètement m'avertir  
« que deux Français de cette chapelle se sont rendus avec un inter-  
« prète à la pagode qu'on nomme Pou-ze; ils ont interrogé les  
« gens, les uns après les autres et ont examiné où on avait déposé  
« la poudre; ils y ont aussi conduit leurs élèves (les séminaristes)  
« pour voir tous les endroits gardés. Leur manière d'agir donne  
« bien prise au soupçon. D'ailleurs, aux environs de la chapelle,  
« il règne une rumeur assez vive d'après laquelle il y aurait dans  
« la chapelle un grand nombre de canons, et que l'on devait s'at-  
« tendre à une révolte de la part des missionnaires. Aussi les  
« soldats et le peuple irrités veulent-ils brûler les églises, chasser  
« et tuer les prêtres pour se venger des dommages éprouvés à  
« Fou-tchéou, etc. Pour moi, qui crains beaucoup qu'il arrive un  
« malheur que je ne puisse empêcher, je prie Votre Excellence de  
« vouloir en écrire au Consul, afin que, le plus tôt possible, il  
« exhorte les missionnaires et autres qu'ils aient à sortir de l'île,  
« à un jour déterminé, pour éviter ainsi le danger, et faire cesser  
« ces rumeurs, etc. »

« Ayant reçu cette lettre du chef militaire Tcheng-pang-keng,  
je pensais à l'édit de l'Empereur donné le 7<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune.  
Il enjoint à tous les mandarins, soit civils, soit militaires, de dé-  
fendre, selon le droit, les marchands de toutes les nations, et de  
protéger également les chrétiens, ainsi que les marchands et tout  
Français qui, restant à l'intérieur du pays, y vivront pacifiquement;  
mais il déclare que, s'ils sont découverts comme s'occupant des  
choses de la guerre, on devra les punir, selon la loi commune. Or,  
la lettre du chef militaire Tcheng-pang-keng donne lieu de croire  
que les missionnaires de Ting-hay s'occupent des affaires de la  
guerre. En tout cas, si les soldats et le peuple commençaient à  
s'irriter contre les missionnaires, il leur arriverait malheur sans  
aucun doute.

« D'un autre côté la guerre existant entre la France et la Chine et  
rendant par là même nuls les traités antérieurs, les mandarins,  
dans ce cas, ne pourront pas défendre les missionnaires contre les  
soldats et le peuple. Vu cela, il me semble qu'il serait prudent  
pour eux de s'en aller le plus vite possible et d'échapper ainsi au  
danger. C'est dans ce but, que les grands mandarins de Canton

ont ordonné aux missionnaires français de sortir de la province. Pour moi, Tao-tai, qui protège sincèrement les chrétiens, je ne puis ne pas m'occuper de cette affaire et la traiter, puisque les mandarins de l'endroit m'en ont écrit. D'un autre côté Ting-hay est loin de Ning-po; ici, je puis toujours veiller sur les missionnaires; à Ting-hay, je ne puis les protéger et empêcher que quelque malheur ne leur arrive. En conséquence, il est bon que je prie le noble Consul de les exhorter de sortir le plus vite possible de Ting-hay, et de rentrer dans leur royaume respectif, ou bien de se retirer à Nang-po ou à Shang-hay à leur gré. En un mot, il est nécessaire qu'ils sortent à jour déterminé; c'est là la voie sûre. C'est par amitié que je les avertis. Si les missionnaires et les autres ne veulent pas se retirer et reçoivent quelque mal, je les aurais prévenus que je ne pouvais les défendre, et la paix faite, les Français ne pourront pas parler des dommages causés, et en demander compte à l'empire chinois.

« J'ai écrit au chef militaire Tchong-pang-keng, de s'entendre avec le Ting, et d'observer le sens de cette monition; d'examiner aussi et de protéger les chapelles qui n'appartiennent pas aux Français.

« Je prie le consul d'avertir les Missionnaires et de me répondre.

« 21<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune de la 10<sup>e</sup> année de Kouang-ju. »

En même temps, le Tao-tai écrivait au Ting pour urger et pour presser notre départ, d'après la réponse que le consul anglais lui avait faite. Le consul, en effet, écrivit au Tao-tai (sans faire mention de la lettre de Monseigneur, qui réfutait les assertions du mandarin) qu'il avait transmis son monitoire à l'évêque, en l'avertissant qu'il n'avait qu'à en exécuter sans retard les prescriptions. Le consul adressait aussi à Monseigneur une lettre dans le même sens, ajoutant qu'après la « boucherie » (?) de Fou-tcheou, il n'était pas étonnant qu'on nous traitât de la sorte. Il suffit de citer ceci pour montrer ce qu'était le secours sur lequel nous avions cru pouvoir compter; c'était à peu près faire comme les enfants d'Israël, qui s'appuyaient sur le roseau de l'Égypte; le Prophète ne dit-il pas que le roseau leur traversa la main?

Voici la lettre de Tao-tai au Ting :

« Ting, de Ting-hay, pour ta connaissance. Le 22 de ce mois (7<sup>e</sup> lune), j'ai reçu une lettre du consul anglais, Hou, dans laquelle il me dit : « J'ai reçu votre noble lettre, par laquelle « j'ai prié les Missionnaires français qui sont à Tin-hay, de sortir « de l'île à un jour déterminé. Moi, consul, j'ai aussitôt averti « l'évêque Tchar, que si les missionnaires de cet endroit ne se « conformaient pas à vos paroles, vous ne répondriez pas de ce « qui pourrait leur arriver. C'est pour vous informer de cela que « je vous réponds. » Pour moi, j'ai écrit au Tcheng-pang-keng, d'après son accusation, et je l'ai aussi averti de s'entendre avec le Ting, afin que vous fassiez ensemble un conseil sûr, et que vous vous occupiez de cette affaire. Lorsque vous aurez reçu ma lettre, tout aussitôt, selon mes paroles, vous devrez en délibérer. Quant aux chapelles des autres nations, après les avoir examinées avec soin, vous les protégerez d'un commun accord.

« Quand les Missionnaires français auront quitté Ting-hay, vous enverrez les hommes pour garder leurs chapelles et leurs maisons, et ne pas permettre qu'elles soient dévastées. D'un autre côté, vous m'enverrez des hommes pour m'informer de l'état des choses, afin que je puisse juger la situation. Ne soyez point téméraire ou négligent ; agissez avec diligence. Voilà ce que je vous écris.

« 24<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune de la 10<sup>e</sup> année de Kouang-ju. »

La volonté du Tao-tai était claire, et les Missionnaires devaient quitter Tcheou-san ; mais de plus en plus on voit percer la mauvaise foi du mandarin ; il ne veut qu'une chose : nous chasser. Tout ce qu'il dit ne fait ressortir que davantage son dessein bien arrêté, avec cette différence que cette fois les raisons alléguées pour motiver notre expulsion sont plus fortes. Dans les premières lettres, il nous reconnaissait quelque droit à la protection accordée par l'édit impérial ; dans sa lettre, au sujet de notre renvoi de Nin-po, il insinue que nous ne vivons pas pacifiquement. Ici, enfin, cela devient clair comme le jour, nous sommes des rebelles, par conséquent c'est avec raison qu'on nous prie de sortir.

Mais sur quoi s'appuie le Tao-tai? Sur l'accusation du Tcheng-pang-keng. Nous n'examinerons pas la valeur morale de notre accusateur. Remarquons cependant qu'il est l'ennemi des Européens, et en particulier des Missionnaires; on comprendra un peu alors qu'il puisse nous accuser de la sorte. Quant aux faits qu'il allègue, ils sont faux. Jamais on n'avait été plus tranquille à Tcheou-san; il n'y avait donc pas de rumeurs à prétexter contre nous. Quant à l'accusation de détenir des armes, etc., c'était une calomnie jetée sans l'ombre d'une preuve : nous ne nous y arrêterons pas; mais le Tao-tai avait besoin de prétextes pour dire que nous n'étions pas en sûreté, et qu'il ne pouvait nous défendre. Les contradictions ne le gênaient pas plus que les calomnies; il prétend qu'il ne peut nous protéger à Tcheou-san, et cependant il donne des ordres au Ting-hay-ting pour y assurer la sécurité de ceux qui ne sont pas Français. Il s'engage à sauvegarder nos biens après notre départ; mais s'il ne peut protéger nos personnes, comment peut-il répondre de nos établissements?

Ce qu'il y a de non moins étonnant dans tout cela, c'est la conduite du consul; il y a là une énigme qui se dévoilera avec le temps. D'ailleurs, il paraît être tout dévoué pour nous.

Or, voyons ce qui se passait réellement à Tcheou-san. On en jugera par la lettre suivante de M. Ma à Monseigneur :

« Aujourd'hui, 23<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune, au matin, le Von-eul-ié (premier membre du tribunal du Tin) a envoyé un homme pour appeler le Ou-apho (intendant de notre ferme), et le prier de se rendre au tribunal. Le Von-eul-ié lui a dit : « Hier, mon mandarin a reçu du Tao-tai de Ning-po, une lettre par laquelle ce « dernier veut ordonner à tous les Français, missionnaires et « sœurs, de sortir au plus tôt de l'île et de se retirer pour le moment, soit à Nang-po, soit à Shang-hay, afin d'échapper ainsi « au danger qui les menace. Quant aux biens de la Mission, le « mandarin pourra examiner en quoi ils consistent, en prendre « bien soin, et envoyer ses soldats pour les garder. Quand ces « jours malheureux que nous traversons seront passés, tout sera « rendu. Ces paroles sont l'expression de la volonté du Tao-tai. « Va donc tout de suite avertir le missionnaire Ho (M. Heckmann). J'attends la réponse. »

« Le Ou-pho ayant entendu ces paroles accourut tout d'abord au Si-tang m'informer de ce que le Von-eul-lié venait de lui dire. L'affaire était sérieuse, et j'allai en chaise au séminaire, pour m'entendre avec M. Heckmann sur ce qu'il y avait à faire. Nous nous consultâmes et nous nous arrêtâmes à ce dessein : j'irais trouver le Von-eul-lié pour lui parler de cette affaire, et d'après la manière dont il répondrait, nous prendrions une décision.

« A trois heures, je me rendis chez le Von-eul-lié. Après les premières politesses, je lui adressai la parole : « Aujourd'hui vous avez fait appeler le Ou-pho ; ce que vous lui avez dit, est-ce l'effet d'un dessein bien intentionné, ou bien faut-il y voir du mauvais vouloir ? » — Le Von-eul-lié me répondit : « Ces paroles viennent du Tao-tai, qui les a dites par amitié et dans une bonne intention. Maintenant que les Chinois font la guerre avec les Français, et qu'ils ont déjà combattu, il y a des rumeurs, et il est à craindre que les soldats et le peuple ne vous fassent du mal : les mandarins de l'endroit auront de la peine à vous protéger, et il arrivera des malheurs aux missionnaires. C'est dans le but de vous arracher aux dangers que le Tao-tai de Ning-po veut ordonner que les missionnaires se retirent pour le moment. » — Je répliquai : « Nous ne pouvons obéir que difficilement, parce que : 1° quoique les Français soient en guerre avec la Chine et qu'ils se soient déjà battus, l'impératrice, dans sa bonté, a fait un édit pour protéger, non seulement les marchands européens des diverses nations, mais aussi les Français, soit consuls, soit missionnaires, soit marchands, et les chrétiens, pourvu qu'ils vivent pacifiquement ; c'est un devoir pour les mandarins de les protéger ; 2° la religion chrétienne n'appartient pas à un seul royaume, mais elle est répandue par toute la terre ; si les Français ne peuvent nous protéger, les autres nations, d'après leurs traités passés avec la Chine, le peuvent ; — 3° de ce que la guerre existe entre deux royaumes, il ne s'ensuit pas que le peuple doive provoquer des troubles ; s'il veut en susciter, sans se soucier des lois impériales, et sans égard pour la religion, c'est jeter sans distinction le marbre et la pierre dans le feu (expression chinoise). Maintenant, si le peuple de Ting-hay veut nous troubler, les mandarins civils

de Ting-hay. Je vous en remercie. Je viens d'ailleurs de recevoir une lettre du Fou-tay, gouverneur de la province, et il m'engage à presser cette affaire le plus possible, afin de prévenir des accidents. J'avais dit aussi au Ting de s'occuper de cette affaire avec le Tcheng... Quant à l'évêque Tchao, il faut qu'il sache que nous sommes dans un temps de troubles; que le peuple se met facilement en défiance et s'irrite de même, et lorsque le feu est allumé il est bien difficile de l'éteindre. Pour ce qui regarde les rumeurs, d'après lesquelles les missionnaires auraient des armes cachées chez eux, elles ont réellement existé. Si le peuple et les soldats se lèvent pour détruire les chapelles et mettre à mort les missionnaires, comme cela est arrivé à Tien-tsin, que feront les mandarins? Quand même ils voudraient agir, ils ne le pourraient. Quand la France vivait en paix avec la Chine, les Chinois redoutaient d'avoir des procès avec les Français; mais maintenant que ceux-ci font la guerre, ils ne craignent plus rien, et la France n'aura aucune réparation à exiger pour les dommages qui pourraient être causés. C'est pour cela que je les ai, par un effet de ma bonne volonté, priés de vouloir bien se retirer. L'évêque Tchao dit que j'aurais dû examiner la chose, etc..., mais cela n'est pas nécessaire, car cette accusation vient de la colère du peuple. Nous aurions beau examiner et informer le peuple, le jour suivant ce serait à recommencer; il faut sortir, c'est encore le meilleur moyen. Pour ce qui me regarde, je ne crois pas entièrement à ces rumeurs, autrement leur permettrais-je d'aller à Kang-po ou à Kang-hay? Si elles étaient fondées, je les chasserais de l'empire. Quant à l'édit impérial, je l'observe en les envoyant en un lieu sûr. En un mot, Ting-hay est un endroit important, et par conséquent dans le temps où nous sommes, est sujet à être en danger; c'est pourquoi le peuple et les soldats ne pourront pas laisser les missionnaires tranquilles. Aussi, mon supérieur, craignant que cela arrive, m'engage à terminer vite cette affaire. C'est de quoi je prie le noble consul de vouloir bien informer l'évêque Tchao. »

En même temps, il écrivait au conseil général, par l'intermédiaire du consul anglais : « .... Le sens de la lettre du consul général est à peu près le même que celui de l'évêque Tchao. Pour



moi, je ne crois pas aux bruits répandus contre les missionnaires; mais il ne s'agit pas ici de la vérité ou de la fausseté de la chose; il faut considérer la colère du peuple, qu'il serait difficile de comprimer quand même on y emploierait des milliers de paroles. Une visite de la chapelle ne servirait à rien; je pense qu'ils feront mieux de partir au plus vite, et ainsi il n'arrivera pas de malheur... Si la guerre continue encore, non seulement à Ting-hay, mais aussi dans les autres endroits, les missionnaires français seront chassés ou tués. Pour ce qui regarde la difficulté du nombreux personnel, on peut s'arranger comme à Ning-po; les malades et les enfants au-dessous de douze ans pourraient rester, et on en confierait le soin à un chrétien. Le Ting, selon mes ordres, enverra des satellites, de forts et vieux soldats pour garder les maisons et les protéger. Quand la paix sera faite, les missionnaires et les sœurs pourront revenir. »

Monseigneur, sans se décourager, instruisit de nouveau M. Le-maire de cette conduite, en lui adressant tout ce qui regardait la question. Les lettres arrivèrent un peu tard à Sang-hay. M. Le-maire ne pouvait plus s'occuper de nous : il partait pour Hué avec le titre de résident général dans la capitale de l'Annam. M. Colin de Plancy lui succéda à Sang-hay avec le titre de *Acting consul*. Il prit notre affaire en main et fit tout son possible pour nous aider. Et ici, je puis rendre, avec reconnaissance, le témoignage que les autorités françaises se sont toujours montrées à notre égard pleines de bienveillance et de dévouement; elles ont fait pour nous tout ce qu'elles pouvaient faire.

M. Colin de Plancy, ayant pris connaissance des renseignements envoyés par Monseigneur, l'interrogea pour savoir s'il désirait qu'on tentât une nouvelle démarche auprès du consul anglais, mais c'était délicat. Monseigneur essaya d'un autre moyen : puisque les Russes étaient désormais chargés de nous protéger, ne pourrait-on pas s'adresser à eux ? M. Colin fut consulté, et il approuva ce dessein. On agit donc en conséquence auprès des autorités russes de Péking et on espéra une réponse favorable.

En attendant, et toujours pour gagner du temps, Monseigneur écrivit directement au Ting de Ting-hay, et voici la réponse qu'y

fit, au nom du Ting-hay, Ting, le missionnaire de cette ville : « 29<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune : Votre lettre, Monseigneur, a été envoyée à destination. A 7 h. 11<sup>2</sup>, je recevais un envoyé du tribunal qui me priait de passer chez le mandarin ; je m'y rendis ; et le Von-eul-ié me parla de la lettre par vous écrite. « Le Ting, dit-il, ne « fait qu'obéir au Tao-tai, et il ne peut prendre sur lui d'aller « visiter vos maisons ; que l'évêque en écrive donc au consul, et « celui-ci arrangera l'affaire avec le Tao-tai. Si on nous prescrit « de vous protéger, nous ne pourrions ne pas le faire. En atten-  
« dant, le Ting ne vous presse pas. » Ici la paix continue, et si le Tcheng ne nous cherche pas querelle, nous serons bien tranquilles. »

Il était clair comme le jour que le Tao-tai seul exigeait notre départ, et sans raison aucune. Il avait hâte de nous voir partir, et le Ting fut de nouveau chargé d'avertir les missionnaires d'avoir à se retirer ; la réponse fut : que les supérieurs de Ning-po avaient écrit à Sang-hay sur cette affaire et qu'il fallait attendre la réponse. C'était gagner un jour.

Le 25 ou le 26, nous témoignâmes notre reconnaissance au consul anglais de ce qu'il avait bien voulu s'occuper de nous, malgré les difficultés du moment. Le senior consul fut flatté de cette attention, et comme Monseigneur lui avait dit que l'on attendrait un peu pour quitter l'île, à cause de quelques difficultés, comme était la maladie grave d'une sœur, il répondit qu'il ne fallait pas se presser, etc. Cela nous encouragea ; nous avions un utile point d'appui. C'est saint Vincent qui nous envoya, sans doute, cette consolation : nous étions au 27 septembre lorsque cette nouvelle nous parvenait.

Mais, ô dessein de la divine Providence ! à peine commençons-nous à nous réjouir que le 29, au matin, nous recevions une lettre du Sié-tao-tai. La voici : « L'ordre que j'ai donné, relativement aux missionnaires, vient du Fou-tai. Il n'y a pas à craindre pour les maisons, on veillera à leur conservation. J'ai déjà écrit trois fois, mais toujours il est répondu qu'on attend les ordres de l'évêque Tchao. C'est pour cela, noble consul, que je vous prie de l'avertir qu'il informe ses missionnaires d'avoir à quitter l'île. S'ils n'obéissent pas, je ne réponds pas de ce qui pourra arriver.

S'ils tardent encore, le Fou-tai est dans le cas d'écrire une lettre plus pressante encore, et alors on pourra être obligé d'employer des moyens qui seraient ignominieux pour l'honneur des missionnaires. » On accordait un délai de dix jours.

Le lendemain, 30, le consul anglais nous écrivait aussi pour nous exhorter à partir.

Sans nul doute, les mandarins étaient poussés à bout, et ils allaient en venir à des moyens violents. On avertit les missionnaires de Tchéou-say, en leur communiquant la lettre du Tao-tai : c'était un premier signal, et il fallait se tenir prêt à partir.

Les sœurs ne désiraient qu'une chose : rester à leur poste quand même; et elles redoublaient leurs prières. La lettre suivante nous montrera si elles avaient à cœur de gagner leur cause. C'est ma sœur Archenault qui écrit à la date du 18 septembre : « Vos bonnes et encourageantes paroles, Monseigneur, ont jeté dans nos âmes un courage et une confiance en rapport avec les dangers qui nous menacent, et, quel qu'il arrive, nous serons heureuses de rester à notre poste jusqu'au bout. Les grâces signalées que nous avons reçues du divin cœur de Jésus, le culte tout particulier que nous lui avons voué, nous permettent d'espérer en sa divine Miséricorde; et puis, ne sommes-nous pas sous le patronage spécial de notre Mère immaculée? nous l'avons constituée Mère et Maîtresse de notre petite maison. Oui, Monseigneur, nous prions et nous priérons encore davantage, car, comme vous le dites si bien, nous ne nous défendrons que par la prière. Depuis le commencement de la guerre, nos chères enfants chantent tous les jours à la chapelle les Litanies du Sacré-Cœur. Le chapelet est également chanté tous les jours; de plus, le soir on chante trois *Pater* et trois *Ave* avec les invocations aux saints cœurs de Jésus et de Marie pour les maisons de nos chères sœurs déjà si éprouvées. A partir d'aujourd'hui toutes les personnes de la maison feront en commun le Chemin de la croix, afin d'obtenir par les souffrances de notre divin Sauveur la faveur de ne pas quitter notre maison, nos chères enfants et nos malades. Malgré la défense des mandarins au sujet des communications avec les Européens, nous avons toujours un bon nombre de militaires à l'hôpital; ce sont surtout des soldats du Ho-nan et du Tay-tchéou. Ils

« peuvent nous défendre ; si les soldats veulent nous tracasser, les  
« mandarins militaires peuvent nous protéger. Qu'avons-nous à  
« craindre ? Si les mandarins ordonnent aux soldats et au peuple  
« de nous troubler, oui, alors, il y a à craindre. En tout cas,  
« quand bien même les mandarins, soit civils, soit militaires,  
« ordonneraient et enverraient des soldats pour nous molester ou  
« nous tuer, nous qui sommes innocents, les autres nations, à  
« défaut de la France, se lèveraient en voyant cette injustice. Si  
« elles ne le font pas, il faut savoir que nous avons au-dessus de  
« nous un Maître qui tôt ou tard punira les meurtriers des inno-  
« cents. Pour nous, missionnaires, nous ne nous occupons qu'à  
« exhorter les autres à faire le bien ; les sœurs également soignent  
« les malades et font de bonnes œuvres ; nous ne craignons pas la  
« mort, car tous les hommes doivent mourir ; c'est toujours ainsi  
« depuis le commencement du monde ; les hommes naissent  
« une fois et meurent une fois ; tous en sont là ; il n'y a que la  
« différence du plus tôt au plus tard ; 4° vous, Von-eul-ié, vous  
« avez vu de vos propres yeux la maison des sœurs ; vous savez  
« qu'il y a deux cents filles et plus ; comment pouvons-nous les  
« faire partir ? Ici, à Tcheou-san, ce n'est pas aussi facile qu'à  
« Ning-po, où il n'y a qu'un pas de la ville au faubourg. Ainsi,  
« nous ne pourrions jamais obéir au mandarin. Je vous prie donc  
« de vouloir bien avertir le Ting de tout ceci, afin qu'il en écrive  
« clairement au Tao-tai. Ici, à Tin-hay, si les mandarins, soit  
« civils, soit militaires, n'ordonnent pas aux soldats et au peuple  
« de nous tracasser, ceux-ci nous laisseront certainement tran-  
« quilles. »

« Lorsque j'eus fini, le Von-eul-ié me dit : « C'est bien ainsi, c'est bien !... » et je revins à la maison, où m'attendaient M. Ferrant et le frère Lesoin... Au même instant, je reçus vos lettres, Monseigneur, et je connus l'origine de ces difficultés. Le cœur tout à la fois indigné et rempli de tristesse, je me dis : A la volonté de Dieu ! récitons le bréviaire, nous verrons après. Lorsqu'il eut pris connaissance de vos lettres, M. Heckmann m'envoya chercher. Il était six heures trois quarts. Je partis aussitôt, et après nous être entretenus quelques instants, je l'interrogeai sur ce qui s'était passé pendant mon séjour à Ning-po, et je lui deman-

dai comment s'expliquait la fausse accusation du Tchen-pang-ken. Il me répondit que quelques promenades faites par les confrères ou les séminaristes du côté d'une pagode ou du côté du port étaient peut-être l'occasion de la dénonciation secrète faite sur notre compte par le Tchenh-pang-keng auprès du Tao-tai de Ning-po. Nous nous séparâmes, et j'allai de nouveau au tribunal informer le Von-eul-ié de toutes circonstances. Il me pria de vous écrire, Monseigneur, afin de vous assurer sur notre compte, et il me conseilla de chercher à avoir une entrevue avec le Tcheng.

« Pour le moment, il règne à Tcheou-san une grande paix ; soit en ville, soit à la campagne, on n'entend aucun bruit contre nous. Si les mandarins ne permettent pas aux soldats et au peuple de nous vexer, Sa Grandeur peut être tranquille au sujet des missionnaires et des sœurs.

« BENEDICTUS MA,

« Sacerdos prov. Tché-kiang.

« Le 23<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune, année 1884. »

D'un côté, la promptitude avec laquelle le Tao-tai nous fit part de l'accusation de Tchen-pang-keng, et nous invita à partir ; de l'autre, la lettre précédente qui nous montre la tranquillité qui régnait dans les îles, nous donnèrent lieu de croire que, malgré ses bonnes paroles, le mandarin de Ning-po n'était pas aussi bien intentionné à notre égard qu'il eût voulu nous le faire entendre. Aussi Monseigneur s'empressait-il de le lui écrire, en le priant de vouloir bien faire observer les règles de la justice. La leçon dût-elle être inutile, au moins le devoir était accompli, et Dieu n'en demande pas davantage.

De son côté, le consul général de France à Shang-hay, informé de ce qui se passait, écrivait au Tao-tai de Ning-po, la lettre suivante : « Le 24<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune, le noble consul anglais de  
« Ning-po m'a transmis une lettre de Son Excellence, dans laquelle il est dit : « Tcheng-pang-keng m'a informé que deux  
« Français de la chapelle de Thin-hay se sont rendus avec un  
« interprète à la pagode Pou-he, pour examiner, voir et regarder ;  
« ces jours-ci, y est-il dit, il y a des rumeurs que beaucoup de  
« canons sont cachés dans le Tien-tchai-tang : les soldats et le

« peuple, pour assouvir leur colère, veulent détruire et brûler les chapelles. » En conséquence, le Tao-tai prie les missionnaires de se retirer. Moi, consul général, je sais que les missionnaires s'occupent exclusivement à exhorter les hommes à faire le bien, et ne se mêlent pas de la guerre. C'est une chose que tous les Européens connaissent, et le gouvernement chinois ne l'ignore pas. Aussi, le 7 de la 7<sup>e</sup> lune, l'Empereur a-t-il fait un édit enjoignant aux mandarins de protéger les missionnaires et les chrétiens. S'ils s'occupaient ordinairement de la guerre, l'édit impérial les aurait tous chassés, sans exception, et se serait bien gardé de les défendre; cela est évident. Oui, à la chapelle de Pémen-ouay, il y a deux Français, et il est vrai qu'il sont allés à Pou-ze; mais s'ils ont réellement demandé où se trouvait la poudre de guerre, s'ils ont amené un interprète avec eux, pourquoi ne pas les citer à ce moment-là même en jugement? — Quant au grand nombre d'armes cachés chez eux, ceci est trop faux. On ne peut comparer les canons à des aiguilles ou à des grains de sénévé; ce n'est pas aussi facile à cacher. Les mandarins, après avoir entendu ces rumeurs, auraient pu aussitôt appeler un ou deux lettrés qui seraient allés à la chapelle pour bien examiner la maison; on aurait ensuite informé le peuple du résultat, et les bruits auraient cessé. Pour traiter les affaires, il faut se conformer à la vérité et ne pas se fier à des paroles sans fondement, surtout quand elles renferment une accusation. Certainement les soldats et le peuple ne sont pas à même de bien se rendre compte des choses, et maintenant que la France est en guerre avec la Chine, ils ne savent qu'en penser. C'est aux supérieurs à traiter les affaires comme elles le doivent être; par ce moyen, les doutes s'éclairciront, et le danger fera place à la paix. Si, au contraire, ils laissent les soldats et le peuple vexer à leur gré les missionnaires, en se contentant d'écrire à ces derniers de s'en aller au plus vite, parce que, s'ils ne partent pas et qu'il leur arrive quelque malheur, eux ne seront point responsables, les ayant avertis; que devient, dans ce cas, l'édit impérial accordant protection à tous les Français, soit consuls, soit missionnaires, soit marchands? Le Tao-tai dit aussi que Ting-hay est loin de Ning-po, et qu'à cette distance il lui est difficile de faire sentir sa protection. Ting-hay ne

relève-t-il pas de la juridiction de Ning-po ? Jamais je n'ai ouï faire cette distinction de près ou de loin, quand il s'agit de traiter les affaires. — Et maintenant, noble consul, je vous prie d'écrire au Tao-tai de réunir un ou deux hommes de bonne foi, et de les envoyer à Tin-hai ; ou bien, qu'il ordonne aux mandarins de l'endroit d'aller à la chapelle déjà mentionnée, et d'examiner l'affaire en question. Ils feront ensuite un édit pour informer le peuple et ramener la paix. C'est ainsi qu'ils obéiront à l'Empereur.

« LEMAIRE.

« Le 26<sup>e</sup> jour de la 7<sup>e</sup> lune. »

Il y en avait assez pour convaincre le grand homme, mais il s'était trop avancé pour reculer. Prévoyant déjà qu'il faudrait quitter Tcheou-san comme on avait quitté Ning-po, Monseigneur prit les moyens de retarder le plus possible l'heure du sacrifice. Il fut entendu avec les missionnaires de Tcheou-san que l'on ne bougerait pas, et qu'à toutes les demandes des mandarins de Ting-hay, il serait répondu que les ordres devaient venir des supérieurs de Ning-po, et qu'ils étaient attendus. D'un autre côté, ayant entendu parler du protectorat des Français confié aux mains des Russes, Monseigneur essaya d'en profiter. Recourir à ce moyen n'était pas une chimère, puisque le ministre russe à Péking avait déjà fait entendre sa voix en faveur des missionnaires. De son côté le Tao-tai se remuait aussi, et pressait toujours le départ. Les mandarins de Ting-hay étaient très bien disposés à notre égard, et ils ne se gênaient pas pour nous dire que c'était à contre-cœur qu'ils nous faisaient de pareilles communications. C'est ce que nous apprenaient les lettres des missionnaires. Ainsi les autorités de l'endroit nous auraient laissés tranquilles si le mandarin de Ning-po n'eût pressé notre départ. Il ne voulait rien entendre, et aux lettres de Monseigneur et du consul général il répétait toujours les mêmes choses. Voici ce qu'il écrivait à Monseigneur le 19 septembre. Cette lettre était adressée, comme toutes les autres, au senior consul, qui venait nous en donner connaissance :

« J'ai reçu votre lettre par laquelle vous m'informez que vous avez averti l'évêque Tchao au sujet du départ des missionnaires

viennent en grand nombre au dispensaire. A l'hôpital deux d'entre eux viennent de mourir après avoir reçu la grâce du baptême, et un troisième postule aussi pour le ciel. Il s'était fait le catéchiste d'un de ceux qui sont morts baptisés. Ah ! si nous pouvions avoir tous ceux qui meurent dans les casernes ! »

Comme on le voit, tout le monde désirait rester à son poste, et chacun prenait les moyens en son pouvoir. Les uns priaient, les autres écrivaient, tous travaillaient pour la gloire du bon Dieu. On finirait peut-être par arriver à un bon résultat. Une réponse de Péking était attendue avec impatience; elle serait, espérait-on, notre salut.

Pendant ce temps, on écrivit au gouverneur de la province, au Fou-tai. Le mandarin disait, dans ses dernières lettres, que l'ordre venait de ce haut mandataire de l'empire; en même temps, on pria M. le consul de vouloir informer le Tao-tai de la démarche nouvelle que nous faisions. D'ailleurs, nous avions commencé à nous exécuter, puisque trois sœurs et le séminaire avaient déjà quitté l'île pour rentrer à Nang-po. Le Tao-tai fut très heureux de cette nouvelle : c'était le 4 octobre.

Pour diverses raisons, la lettre écrite au Fou-tai par Monseigneur ne put arriver à destination, mais en revanche, le 10 octobre, nous recevions de M. Meugniot un mot qui nous donnait le résultat des recours tentés auprès des autorités russes. Il nous communiquait le télégramme suivant : « Le ministre d'Espagne à Péking informait son représentant, à Shang-hay, d'avoir à avertir M. Meugniot que le ministre russe, à Fou-tchéou, recevait l'ordre de s'occuper de la mission du Tche-kiang. » Le bon Dieu ne nous oubliait pas, et nous verrons par la suite ce qui signifiait cette intervention de la Russie.

Cependant, le terme fixé par le Tao-tai touchait à sa fin. La protection des Russes nous était acquise, mais il fallait que les mandarins en fussent informés; en attendant, il devenait nécessaire de s'exécuter, et notre résistance aurait été taxée d'imprudence, vu l'attitude de plus en plus menaçante qu'avait prise le Tao-tai.

En conséquence, M. Heckmann, bien affligé, quitta les îles Tchéou-san le 13 octobre. Ce jour-là, les trois autres sœurs fran-



çaises descendaient en barque avec leurs cinquante-trois grandes filles. Ce départ jeta l'effroi parmi le peuple, mais le bon Dieu nous préserva de toute mauvaise aventure. L'on craignait surtout que ce départ des filles de la Sainte-Enfance ne montât les esprits : grâce à Dieu, tout se passa avec calme.

Le même jour, trois sœurs de nationalité étrangère se rendaient à Tchéou-san ; il y avait une sœur belge, une italienne, une chinoise. Les deux premières étaient prises de la maison de la ville qui se serait trouvée ainsi abandonnée sans la présence de nos sœurs chinoises. Trois novices venaient de prendre le saint habit ; elles furent aussitôt envoyées à la maison de Ning-po avec une semi-italienne. Deux jours après, M. Rizzi partait aussi pour Tchéou-san.

On ne peut s'empêcher d'admirer ici la bonté du Seigneur : s'il nous éprouve, en permettant que l'on chasse les missionnaires, il nous console en même temps en ne permettant pas que nos établissements soient abandonnés.

*(A continuer.)*

---

## DÉPARTS POUR LA CHINE

15 AOUT

M. Louis Fatiguet, prêtre.

Nos chers frères : Jean-Marie Bresson et Jacques Courtès, diacres ; — Auguste Schottey, Paul Bantegnie, Paul Faveau et Ernest Geurts, sous-diacres.

Nos chers frères coadjuteurs : Désiré Coudart et Eugène Sirvain.

Quinze Filles de la Charité partaient le même jour.

26 SEPTEMBRE

MM. Lucien-Joseph Seilhan et Félicien Muzzi, prêtres.

Nos chers frères : Eliacin Bel et Stanislas Jarlin, clercs.

M. Alphonse Favier, de la mission de Pékin, les accompagnait.

---

*Lettre de ma sœur LABREUIL, fille de la Charité,  
à M. FIAT, Supérieur général.*

Mort du frère coadjuteur Sirvain.

A bord de l'*Anadyr*, 1<sup>er</sup> septembre 1885.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Je ne saurais laisser partir le courrier de Colombo, sans vous dire la peine que toutes vos filles, faisant partie de la colonie, ont eue au sujet de la mort du bon frère Sirvain; je n'entre pas dans les détails de la trop courte maladie et de tout ce qui c'est passé à cette occasion; ces messieurs doivent le faire. Ce que je ne puis passer sous silence, c'est le dévouement de M. Fatiguet et de tous ces messieurs; pauvres jeunes gens, ils faisaient pitié!

Malgré leur peine, ils se montrent pleins d'énergie. Ils ont rendu au bon frère Sirvain tous les services imaginables; oubliant leur propre fatigue, le mal de mer (car elle était très mauvaise ce jour-là), ils l'ont veillé toute la nuit, et ne l'ont pas laissé un instant, jusqu'au moment où, après les prières des morts, on donna l'ordre solennel de faire couler le cercueil dans la mer.

Le bon Dieu s'est choisi une victime, nous espérons que du haut du ciel ce bon frère prie pour nous et pour la Mission de Chine.

En terminant, je dois vous dire, mon très honoré Père, que ces Messieurs vont bien, même le petit frère Coudart, qui a été un moment bien fatigué.

Nos sœurs ont été fortement impressionnées de cette mort; mais elles ont pris le dessus. Si la mer est bonne, nous espérons que le voyage se terminera bien.

Recevez les sentiments respectueux de celle qui a l'honneur de se dire, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie,

Mon très honoré Père,

Votre très humble et soumise fille,

Sœur LABREUIL,

I. f. d. l. C., s. d. p. M.

---

*Lettre de M. FATIGUET, prêtre de la Mission, à M. FIAT,  
Supérieur général.*

Détails sur la mort du bon frère Sirvain.

Colombo, à bord de l'*Anadyr*, 2 septembre 1886.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Oui, nous avons besoin de votre bénédiction, pour supporter la douleur où nous sommes tombés, depuis que l'un de nous est parti pour la mission du ciel.

Malgré la peine que cette nouvelle dût vous causer, nous avons

cru préférable de vous la faire connaître par le télégraphe, réservant à une lettre les détails de cette mort que nous pleurons encore. Ces détails, quoique longs, je n'en omettrai aucun, les considérant, comme une consolation pour votre cœur de père, et, pour la famille du défunt, comme un précieux souvenir de sa dernière journée.

Notre cher frère Sirvain est mort jeudi dernier, 26 août à 9 heures et demie du soir, en pleine mer, à 150 kilomètres d'Aden. Le samedi précédent il s'était confessé, et il avait communiqué le matin même de sa mort ; il a reçu le sacrement de l'extrême-onction une demi-heure avant de mourir, et l'indulgence *in articulo mortis* au moment de rendre le dernier soupir.

Notre cher malade a succombé à une congestion pulmonaire, maladie dont il portait le germe depuis longtemps.

Avant son départ de Paris, notre cher frère Sirvain, s'étant rendu dans sa famille, éprouva une suffocation et rejeta, nous a-t-il dit, une cuvette de sang. Le jour où il quitta la maison-mère, il souffrait des entrailles : nous ne le sûmes qu'à Lyon, où on le traita avec succès.

Depuis notre embarquement jusqu'au jour de sa mort, nous l'avons vu en bonne santé et conservant toujours un grand appétit. Une fois, il est vrai, il a quitté la chapelle pour aller respirer l'air sur le pont ; pendant le passage de la mer Rouge il a multiplié les heures de repos ; le premier, il a subi les atteintes du mal de mer ; mais ce n'étaient pas là des symptômes capables de nous inquiéter sur son compte. Aussi, n'y attachâmes-nous aucune importance.

Arrivés à Aden, le jeudi matin, nous quittâmes le vaisseau pour nous rendre dans la chapelle du port. Après l'action de grâces, on nous servit un déjeuner, mais quelque généreuse que fût l'hospitalité, à cause de la chaleur, du manque d'appétit et de la qualité des mets, chacun fut d'une extrême sobriété.

Il était 8 heures, et le vaisseau ne devait partir que le soir ; nous nous déterminâmes à visiter la ville ; mais notre très cher frère Bresson, un peu indisposé, ne nous accompagna pas. La distance, quoique petite, fut franchie en voiture. Nous visitâmes un jardin, terminé par des citernes, après avoir gravi une tren-

taine de marches. Tout à coup, notre très cher frère Sirvain chancelle et s'étend par terre. Nous le relevons. Des nègres, occupés à puiser de l'eau, nous en apportent : elle nous sert à rafraîchir le visage du malade; il en but aussi quelques gouttes, et faisant un suprême effort, il put, avec notre aide, regagner la voiture, et bientôt le monastère. Béni soit Dieu de n'avoir pas permis que son cadavre nous restât entre les mains, à l'endroit où il venait de tomber ! car, cet étouffement, que nous prenions pour un mal d'estomac, était l'effet de cette maladie de cœur dont il est mort, et suffisait à lui donner la mort au même instant.

Rien de touchant comme l'accueil des Pères Capucins et surtout comme la sollicitude de M<sup>re</sup> Lasserre, évêque de Gallas, qui traita lui-même notre bon frère. Sa Grandeur porta la bonté jusqu'à lui faire préparer un bain, d'où il sortit réconforté au point de prendre part à la conversation et au repas.

Notre retour s'effectua comme le matin, en voiture, en plein air et à l'abri du soleil. Au port, nous descendîmes dans une barque pour rejoindre le vaisseau. Hélas ! après quelques instants, notre cher frère Sirvain s'affaissa comme le matin, et nous dit qu'il étouffait. Sitôt que nous eûmes atteint le navire, on plaça le malade sur son lit. Le médecin crut devoir ordonner un vomitif, et nous en attendions l'effet avec impatience. Une heure après, le cou de notre chère confrère se gonfla et son visage devint rouge; la fièvre le dévorait; sa parole devint inintelligible.

Le docteur, appelé de nouveau, se préparait à le saigner au bras. Cependant notre bon frère eut un instant de calme. Tout d'un coup, il parut sortir d'un rêve, et se déclara guéri, nous serrant la main en s'excusant de la fatigue qu'il croyait nous avoir occasionnée. Il nous parla de sa mère, assurant qu'elle mourrait d'inquiétude, en apprenant la maladie à laquelle il venait d'échapper. Nous répondîmes à tout de façon à le calmer. A ce moment arrivèrent les vomissements tant désirés. C'était-là, croyions-nous, le remède qui devait le guérir. On considéra sa maladie comme terminée; on ne pratiqua pas la saignée, et, malgré la continuation de la fièvre, chacun, le docteur en tête, s'abandonna à l'espérance.

C'était l'heure du souper. De suite après, j'allai le voir; le pauvre enfant était assoupi, je le laissai reposer. Un quart d'heure

après, notre cher frère Faveau se rendit auprès de lui ; il le trouva très agité et lui fit préparer une potion chez le pharmacien ; ce qui occasionna de nouveaux vomissements.

A partir de cet instant, la fièvre redoubla et lui fit perdre connaissance jusqu'à son dernier moment. On appela le médecin une troisième fois ; le malade se débattait en tous sens ; pourtant, il recouvra le calme après que le docteur l'eût saigné et lui eût couvert la tête de glace. Le sang coula en abondance. Alors seulement on constata des battements de cœur d'une extrême violence. Cette fois encore le médecin nous dit le danger conjuré. Mais, ni les sœurs ni nous ne partagions sa confiance, et nous crûmes le moment venu d'administrer au malade le sacrement de l'extrême-onction. Il le reçut sans connaissance. Pour comble de malheur, la mer était devenue mauvaise, le bateau se balançait avec violence et nous avions à lutter contre le mal de mer. Les confrères malades font de nouveaux efforts pour assister à la cérémonie et mettre en commun leurs larmes et leurs prières. Les sœurs voulurent bien se charger de veiller le malade pendant la nuit. Hélas ! la veille ne fut pas longue.

Vers neuf heures et quart, le cher frère était plus calme encore ; la chaleur avait diminué, les pieds se refroidissaient, sa respiration était embarrassée, tandis que les battements de cœur ne perdaient rien de leur violence. Le docteur est appelé une quatrième fois ; ses paroles ne nous rassurent pas, quoiqu'il soit encore plein de confiance. Les sœurs et les missionnaires se réunissent pour réciter les litanies des agonisants, après lesquelles j'appliquai au malade l'indulgence *in articulo mortis*. Pendant ce temps, le médecin opérait une seconde saignée, cette fois le sang ne sortit pas, et, tandis qu'on pressait la plaie pour exciter l'écoulement, notre bien-aimé frère, après trois soupirs, est parti paisiblement pour le ciel.

Son corps, revêtu de l'habit religieux, fut exposé dans une cabine particulière ; il tenait son chapelet et son crucifix entre ses mains croisées sur la poitrine. Nous avons payé un tribut de religieuse amitié à notre cher défunt et édifié les passagers, en veillant auprès de sa dépouille mortelle. De nous, en surplis, récitaient l'office des morts à côté du corps. Tous mes con-

frères, malgré la fatigue et le mal de mer, s'y sont prêtés avec empressement ; ils auraient voulu y passer toute la nuit. Dès le matin les sœurs nous ont remplacés. Les religieuses franciscaines qui sont sur le bateau ont demandé, elles aussi, à rester auprès du mort pendant quelque temps.

La cérémonie funèbre avait été arrêtée pour huit heures un quart. On a fait un cercueil, dont le fond est fermé par des barres de fer assez pesantes pour l'entraîner au fond de la mer. Le corps a été déposé dans cette bière. Nous y plaçâmes une croix, avec des lampes tout autour. Elle était tout près de notre chapelle. C'est là que, tous en habit de chœur, nous attendions, avec les sœurs, l'heure de la cérémonie. La cloche du vaisseau ayant donné le signal, nous vîmes arriver le commandant à la tête des officiers en tenue, les matelots et la plus grande partie des passagers, parmi lesquels se trouvait le député de la Cochinchine, tous en costume de cérémonie. Le saint sacrifice avait été offert, dès le matin, pour l'âme du défunt, et les missionnaires et les sœurs avaient communie à la même intention.

La cérémonie funèbre, levée du corps, office et absoute, a été accomplie tout entière, conformément aux règles de la liturgie, à part le chant remplacé par la psalmodie. Chacun est venu jeter l'eau bénite sur le cercueil. Le second commandant, par des coups de sifflet, a exprimé les adieux du vaisseau et le cercueil a glissé dans la mer. Nous étions en ce moment dans le détroit de Bab-el-Mandel, en face du cap Guardafui, passage dangereux où bien des vaisseaux ont fait naufrage.

Quand on a voulu poser les scellés sur les caisses appartenant au frère Sirvain, j'ai représenté les droits de notre petite communauté et demandé à prendre ce qui lui appartenait. Conformément à la loi, on a fait l'inventaire des objets, appartenant à notre frère, pour les envoyer au consul de Colombo, qui les fera parvenir à sa famille.

Daignez excuser la longueur de cette lettre, et me permettre de me dire,

Monsieur et très honoré Père,

Votre fils très obéissant,

L. FATIGURT,

I. p. d. l. M.

# PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

---

*Lettre de sœur AGNÈS SLAVIN à sœur N., à Paris.*

Description du nouvel hôpital.

Nouvelle-Orléans, hôpital de la Charité, 25 août 1885.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Le nouveau bâtiment, dont je vous parlais dans ma dernière lettre, est achevé ; nous avons maintenant deux grandes et belles salles de plus, affectées aux enfants, ayant chacune soixante lits. Toutes les inventions modernes ont été introduites dans l'hôpital, de sorte que le service ne laisse plus rien à désirer, surtout depuis que l'on a fait l'acquisition de deux voitures d'ambulance pour le transport des malades. Il y a déjà quelques années, que les hôpitaux de New-York, Philadelphie, Boston, et autres grandes villes, ont adopté ce système, qui rend d'incalculables services aux malades. Chaque voiture est garnie d'un excellent lit sur roulettes, avec une petite pharmacie, des instruments de chirurgie, et tout ce qui est nécessaire en cas d'accident, pour remettre des membres disloqués, panser des plaies, arrêter des hémorrhagies, etc., etc. ; on ne peut rien imaginer de plus complet. Au premier signal communiqué par le télégraphe ou le téléphone, par la police ou par des particuliers, soit de jour soit de nuit, la voiture est immédiatement attelée ; un médecin, ou au moins un interne, monte dedans, et on part au galop. On ne fait exception que pour des maladies contagieuses. Par un arrêté du Conseil municipal,



toutes les voitures, à l'exception de celles des postes, doivent céder le pas aux ambulances; dès que le son de leur timbre se fait entendre, on doit laisser le passage libre. La nuit dernière, l'ambulance a été appelée deux fois : des sonnettes électriques, communiquant avec les appartements des médecins et les chambres des employés, permettent que le service de nuit se fasse avec la même promptitude que le jour. Tout cela, vous le comprenez, se fait gratis ; mais on loue les ambulances aux personnes riches qui les demandent, moyennant cinquante francs pour chaque transport.

Nous avons aussi depuis peu une grande horloge éclairée au gaz, avec deux cadrans, l'un donnant sur la rue, l'autre sur la grande cour. Les malades en sont ravis ; c'est le don de notre excellent gouverneur, celui qui a su si bien défendre les sœurs, lorsqu'il y fut question de nous adjoindre des surveillants laïques. Il continue à se montrer notre ami, il vient souvent nous voir ; tant qu'il sera au pouvoir, c'est-à-dire pendant deux ans encore, nous n'aurons rien à craindre ; après cela, Dieu sait ce qui adviendra. Pour le moment, nous n'avons que des actions de grâces à lui rendre. Les administrateurs sont remplis d'égards pour nous ; ils nous laissent une entière latitude pour pourvoir à l'entretien de la maison, et comme nous faisons tous les achats, nos chers malades ne manquent de rien. Quand je pense que ce vaste établissement, qui compte souvent plus de mille personnes, ne se soutient que par des aumônes, j'admire la libéralité de nos concitoyens et la bonté de la divine Providence.

Sous le rapport spirituel, nous n'avons pas moins de raisons de bénir Dieu. Peu de malades nous échappent sans avoir reçu les secours de la religion. D'abord, nos bons Missionnaires, qui se partagent à tour de rôle les fonctions d'aumôniers, sont d'un zèle admirable ; puis la médaille miraculeuse opère constamment des prodiges. Sa merveilleuse efficacité a été constatée, ces jours passés, sur deux luthériens, dont l'un vomissait des blasphèmes contre les prêtres et la religion : tous deux ont reçu le baptême et l'extrême-onction, grâce à la puissante protection de Marie. Je pourrais citer bien des conversions édifiantes, mais je me bornerai à quelques-unes, qui me paraissent plus remarquables.

Un malheureux athée, qui ne pouvait pas entendre prononcer le nom de Dieu sans proférer d'affreuses imprécations, était dans un état de souffrance et de désespoir pitoyable. Une nuit, qu'il souffrait encore plus qu'à l'ordinaire, la sœur veilleuse parvint à lui faire accepter une médaille. Le lendemain, il consentit à voir un prêtre et à se faire baptiser ; mais ses dispositions étaient peu satisfaisantes. La vie se prolongea encore quelques jours, sans amener aucun changement dans ses dispositions. Un soir, s'éveillant tout à coup d'un demi-sommeil, il s'écria avec force : « Amenez-moi le prêtre qui m'a baptisé, amenez-le-moi, tout de suite ! » Celui-là, malheureusement, était hors de ville. Mais il fut remplacé par un autre, qui resta longtemps auprès du moribond. En quittant la salle, il répéta à deux reprises, avec beaucoup d'émotion : « Un miracle ! un miracle ! » A partir de ce moment, jusqu'à sa mort, qui suivit bientôt, ce pauvre pécheur donna des marques du plus sincère repentir.

Un malade intraitable, qui nous tournait le dos quand nous approchions de son lit, qui nous appelait des diables, et qui jurait au seul nom de Dieu, fut transformé en un agneau, par la bénite médaille, mise à son insu sous son oreiller. La nuit suivante, pendant que la veilleuse faisait sa tournée, un infirmier vint l'avertir que ce malheureux réclamait le prêtre. Elle eut peine à le croire, et elle vint près du malade. Dès qu'il l'aperçut, il redoubla ses instances pour qu'on appelât un prêtre, en exprimant la crainte qu'il n'arrivât trop tard. Marie, qui avait fait pénétrer la grâce dans ce cœur endurci, ne permit pas qu'il en fût ainsi ; il ne mourut qu'après avoir été baptisé et administré.

Un soir, la sœur qui était de garde dans une salle, attirée par des gémissements plaintifs, s'approcha d'un malade, qu'elle trouva bien mal. Elle lui demanda doucement s'il appartenait à une Église quelconque. Ramassant ses forces, il répondit avec une certaine indignation : « Je désire que vous sachiez que j'ai été élevé très chrétiennement dans l'Église anglicane, par mon excellente mère ; et si je suis malheureux, aujourd'hui, ajoute-t-il, c'est en punition de ma désobéissance. » Puis il se tut, et comme il ne paraissait pas disposé à en dire davantage, elle se contenta de lui suggérer quelques actes de charité et de contrition. Elle

allait le quitter, lorsqu'il la rappela : « Ma sœur, dit-il, expliquez-moi comment il se fait que l'Église catholique est si florissante ? — Parce qu'elle vient de Dieu, répondit-elle ; Dieu est son chef, et il a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles. — Voilà une chose que j'ignorais, répliqua le malade ; bien souvent je m'étonnais de voir que les autres églises restent stationnaires, tandis que l'Église catholique est toujours croissante. — Vous faites bien d'y réfléchir, dit la sœur. — Oh ! quant à cela, répondit-il, ce n'est pas la peine ; je suis bien sûr d'être dans la bonne voie ! » Le lendemain matin, son état était désespéré. Vers dix heures, il perdit connaissance. Alors la sœur lui mit une médaille au cou. Peu après, il revint à lui, et elle l'engagea fortement à faire ce qui dépendait de lui pour assurer son salut ; mais, voyant que ses paroles ne produisaient, croyait-elle, aucune impression, elle le quitta, en recommandant son âme à la Mère de miséricorde. Elle sortait de la chapelle, après dîner, quand elle rencontra un infirmier venant en toute hâte la chercher : « Je veux, lui dit le moribond, être baptisé dans la vraie foi ; je veux plaire à mon Dieu ! » Ce pauvre homme, après avoir reçu les sacrements, ne savait comment exprimer son bonheur : « Jamais de ma vie, disait-il, je n'ai été aussi heureux ; jamais je n'avais goûté une paix aussi douce ! » Il expira en prononçant les noms de Jésus et Marie.

Notre digne archevêque, M<sup>sr</sup> Leray, eut la bonté de venir le dimanche de la Trinité, confirmer une cinquantaine de nos malades ; il fit une courte instruction dans chaque salle où il administra le sacrement. Après cela, il les parcourut toutes ; puis, à la chambre de communauté, Sa Grandeur daigna nous adresser des paroles pleines de bienveillance et d'encouragement.

Vous voyez que le bon Dieu nous ménage bien des consolations, et puisque je suis sur ce chapitre, je ne dois pas passer sous silence les deux cinquantaines que nous avons eues cette année ; c'est chose rare, vous le savez, dans notre pays, où la mort, hélas ! moissonne la plupart des sœurs à un âge prématuré. Nos deux vénérables épouses du divin Maître, sœurs Cyrille et Philomène, ont été fêtées avec les solennités et réjouissances ordinaires.

Ces deux bonnes anciennes, quoique bien cassées, se rendent

encore utiles à nos chers maîtres, l'une à la cuisine, l'autre à une salle d'enfants; toutes deux font ma consolation, par leur bon esprit, leur piété et leur parfaite soumission. Je demande au bon Dieu, tous les jours, de les laisser longtemps encore auprès de nous, pour l'édification de nos jeunes sœurs.

Croyez-moi, ma bien chère sœur, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Votre très affectionnée,

*Sœur* AGNÈS SLAVIN.

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## EUROPE

### FRANCE

RECHERCHES HISTORIQUES sur les origines et les travaux de nos maisons.	Pages
— Rochefort-sur-Mer (1683-1791). <i>Suite</i> . . . . .	5
V. L'aumônerie de la marine. — VI. L'œuvre des mousses. — VII. Les hôpitaux. Les Filles de la Charité. — VIII. Quelques notices.	
TRANSLATION des restes des mères Devos et Juhel . . . . .	22
Notices sur les sœurs Delean (1804). Deschaux (1809), Devos (1840), Juhel (1880).	
OUVERTURE DU PROCÈS INFORMATIF pour la cause de béatification de Mlle I.e Gras . . . . .	303
M. GUILLAUME DELTEIL, assistant de la Congrégation. 1809-1886 . . .	145
Sa mort (8 janvier). — M. G. Delteil, supérieur du séminaire de la Rochelle (1851-1865). — Son éloge.	
NOTICE sur le frère Jean-Pierre-Joseph Gaben, coadjuteur. 1821-1881.	149
Éducation chrétienne. — Piété précoce. — Amour du travail. — Vocation. — Simplicité. — Humilité. — Courage infatigable. — Résignation merveilleuse. — Mort édifiante (4 mars 1881).	
ERECTION D'UN MONUMENT dans l'église de Prat, diocèse de Pamiers, en l'honneur de M <sup>r</sup> Jean-Baptiste Anouilh, originaire de cette paroisse . . . . .	154
RECHERCHES HISTORIQUES sur les origines et les travaux de nos maisons. — Rochefort-sur-Mer (1683-1791). <i>Fin</i> . . . . .	160
IX. L'hospice Saint-Charles. M. Charles Jouvenon, curé. — X. Les écoles. L'Assemblée des Dames de Charité. Autres œuvres. — XI. La Révolution. Fin de l'établissement. — XII. Les œuvres de charité pendant la Révolution. Les Missionnaires confesseurs de la foi dans les prisons de Rochefort.	
RESCRIT PONTIFICAL (27 février 1886). Crucifix indulgiés. . . . .	305
QUELQUES SOUVENIRS DE SAINT VINCENT . . . . .	308
NOTICE sur M. Louis Girard, décédé à Meaux, le 18 février 1886. .	310
NOTICE sur M. Pierre Mondou, décédé à la Rochelle, le 14 juin 1886..	462

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION. M. Joseph Perrin. Le frère Jean Ferret. La sœur Maltret et la translation du cœur de saint Vincent. . . .	315
COMPTE RENDU DE QUELQUES MISSIONS. Morlaix. Aimargue. . . . .	323
DEUX ALLOCUTIONS par M <sup>r</sup> Bourret, évêque de Rodez, les 18 et 19 juillet, à Saint-Lazare . . . . .	465
Vitalité et universalité des œuvres de saint Vincent de Paul.	
CAUSE DU VÉNÉRABLE PERBOYRE . . . . .	472
Congrégation préparatoire.	
GUÉRISONS attribuées à l'eau bénite de saint Vincent et à la Vierge Immaculée . . . . .	475
LETTRE de sœur Julie, fille de la Charité, à M. Chevalier, assistant de la Congrégation. . . . .	478
Succès d'une mission donnée à Bruay, diocèse de Cambrai.	
LE BERCEAU DE SAINT VINCENT-DE-PAUL. . . . .	481
Premiers honneurs. — L'ancienne chapelle. — Le chêne. — La maison de saint Vincent.	

### PROVINCE DE ROME

ROME. Lettre de sœur Chevrola à M. Fiat, Supérieur général . . . .	188
Mort du prince Alexandre Torlonia, insigne bienfaiteur. — Douleur et reconnaissance des sœurs. — Couronne offerte par la ville de Rome. — Sympathie universelle. — Simplicité des funérailles.	
Autres détails sur le prince Torlonia. ( <i>L'Univers.</i> ) . . . . .	191

### PROVINCE D'ESPAGNE

MADRID. Lettre de sœur Pinat à M. Fiat, Supérieur général . . . .	195
Visite à Carthagène : asile de l'Immaculée-Conception et hospice des Enfants-Trouvés. — Visite à Cuevas de Vera. — La Sierra, hôpital des mineurs. — Maison de Lorca.	
MADRID. Lettre de la même au même . . . . .	198
Le choléra à Carthagène. — Fuite de 15,000 personnes. — Travaux incessants. — Mort des sœurs Hernandez, Bouchy et Lamoureux. — Dévouement des médecins et des sœurs. — Dispositions religieuses des mourants. — A Madrid, quelques cas seulement.	

### PROVINCE DE PORTUGAL

MADÈRE. Lettre de M. Schmitz à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	204
Missions bénies de Dieu. — Plusieurs communions attendues jusqu'à sept heures du soir.	
SANTA-QUITERIA. Lettre de M. Fragues à M. Fiat, Supérieur général .	205
Succès d'examens attribué à l'invocation du Vénérable Perboyre.	
FUNCHAL. Lettre de M. Varet à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	326
Troubles en 1884. — Détails sur les missions de 1885.	
Lettre du même au même . . . . .	513

### PROVINCE D'IRLANDE

LIVERPOOL. Lettre de la sœur Robinson à sœur N., à Paris. . . . .	206
Conversion extraordinaire attribuée à la Médaille miraculeuse.	

SYDNEY (Australie). Lettre de M. O'Callaghan à M. Terrasson, secrétaire général. . . . .	208-530
MÉMOIRES DE LA CONGRÉGATION dans les Royaumes-Unis d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. . . . .	338-518
Introduction. — I. Saint Vincent envoie ses Missionnaires en Irlande.	
— Leurs travaux dans ce pays.	

## PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

MONASTIR. Lettre de M. Alexandre Richou à M. Terrasson, secrétaire général . . . . .	33
Détails géographiques sur Monastir. — Origine de la Mission.	
SALONIQUE. Extraits de lettres écrites par M <sup>re</sup> Bonetti au frère Génin. L'établissement des sœurs à Koukouch. — Lutte contre les schismatiques. Le mouvement bulgare catholique.	40
SALONIQUE. Lettre de sœur Pucci à la sœur N., à Paris. . . . .	43
La paroisse de Mihalovo. — Vie du missionnaire en Bulgarie.	
SALONIQUE. Lettre de M. Joseph Alloatti à M. Fiat, Supérieur général. Pauvre mission de Gavaliantai. — Visite à Jensko, — à Karassuly. — Pope Stofko.	46
KOUKOUCH. Lettre de sœur Pourtalès à M. Forestier, assistant. . . . .	54
Heureuses dispositions des Bulgares. — Pauvreté de la maison. — Besoins nombreux.	
SALONIQUE. Lettre de sœur N. à M. Fiat, Supérieur général . . . . .	215
Office pontifical dans le rite bulgare, à Salonique. — Firman qui enlève aux catholiques beaucoup d'églises. — Plusieurs mésaventures des ministres protestants.	
SALONIQUE. Lettre de M. Alloatti au même . . . . .	220
Désir ardent de la vie commune. — Conversions nombreuses, attribuées à la dévotion à Notre-Dame de Lourdes. — Construction d'une école à Gavaliantai. — Réunion de six nouveaux villages à la sainte Église. — Fête du millénaire de saint Méthode et saint Cyrille : beautés du rite bulgare.	
ZEITENLIK, près Salonique. Lettre de M. Gorlin au même . . . . .	227
Installation du séminaire bulgare. — Heureux débuts.	
SALONIQUE. Lettre de M <sup>re</sup> A. Bonnetti à M. Terrasson, secrétaire général . . . . .	229
Réception des secours pour les églises et les écoles bulgares. L'église de Myos.	
SANTORIN. Notes sur l'établissement des filles de la Charité à Santorin. — Reconnaissance de la population envers les sœurs . . . . .	230
SALONIQUE. Lettres de M. Gorlin à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	352, 363
Détails sur la Mission bulgare. — Le séminaire bulgare.	
RECHERCHES HISTORIQUES sur les origines et les travaux de nos maisons. — Monastir. Suite. . . . .	366
Développement des œuvres. — Mouvement bulgare. — Incidents. — Mort de M. Lepavec; son éloge.	
Extrait d'une lettre de M. Faveyrial, prêtre de la Mission, à M. Fiat, Supérieur général . . . . .	533
Nouvelles persécutions contre le prêtre Constantinescou.	

Lettre de M. Denoy, prêtre de la Mission, à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	537
Succès de la Mission bulgare. — Espérances pour la Valachie et l'Albanie.	
Extrait d'une lettre de ma sœur Pourtalès, à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	544
Confiance dans les soins donnés par les sœurs.	

## ASIE

### PROVINCE DE PERSE

OURMIAH. Lettre de sœur Cullin à la très honorée mère Derieux. . .	234
Émeute contre les chrétiens. — Construction de l'hôpital.	
OURMIAH. Lettre de M. Montéty à M. Fiat, Supérieur général. . . .	237
Missions. — Mœurs et coutumes dans les villages persans.	
OURMIAH. Lettre de M <sup>re</sup> Jacques Thomas à M. Bedjan. . . . .	378
L'imitation de Jésus-Christ en chaldéen. — Eglises et écoles.	
Lettre de M. Bedjan à M. le Directeur des Écoles d'Orient. . . . .	381
Publication du Bréviaire chaldéen. — Autres ouvrages.	
TÉHÉRAN. Lettre de M. Théophile Domergue à M <sup>re</sup> Jacques Thomas. .	385
Remise du cordon de l'ordre de Pie IX aux fils du shah de Perse.	
Lettre de M <sup>re</sup> Thomas, délégué apostolique, en Perse, au frère Génin, à Paris. . . . .	546
Description de l'église d'Abdullah-Kandi.	
Lettre de la sœur Cullin, fille de la Charité, à la très honorée Mère Derieux. . . . .	548
Soulèvement dangereux, heureusement apaisé.	
Les publications en langue chaldéenne, par M. Bedjan. . . . .	550
Imitation de Jésus-Christ. — Manuel de piété. — Catéchisme. — Abécédaire. — Bréviaire du rite oriental.	

### PROVINCE DE SYRIE

TRIPOLI. Lettre de sœur Bancel à M. Fiat, Supérieur général. . . .	241
Maison insuffisante. — Œuvres prospères.	
BEYROUTH. Lettres de M. Ackaouy sur les écoles du Liban. . . . .	243, 246, 250
Visite d'un grand nombre d'écoles. — Excellents résultats. — Programme des petites écoles maronites. — Humiliation des protestants.	
BEYROUTH. Lettre de M. le Secrétaire de l'archevêché de Tyr et de Sidon à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	252
Reconnaissance de la population maronite pour l'établissement des écoles du Liban.	



BROUMANA (Beyrouth). Lettre de sœur N. à sœur N., à Paris . . . . .	254
Pauvreté de la maison de Broumana.	
DAMAS. Lettre de sœur Marcotte à M. le Directeur des Ecoles d'Orient	255
Propagande protestante. — Demande de secours.	
ANTOURA. Lettre de M. César Coury à M. Chinchon. . . . .	391
Restauration du collège. — Mœurs locales.	
BEYROUTH. Lettre de M. Ackaoui à M. Terrasson, Secrétaire général.	393
Détails sur le Liban; statistique.	
JÉRUSALEM. Lettre de la sœur Sion à la très honorée mère Derieux. .	396
Etablissement des Filles de la Charité à Jérusalem (3 mai 1886).	
JÉRUSALEM. Lettres de la même à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	398
Les premières œuvres à Jérusalem.	
Lettre de M. Destino à M. Bettembourg, procureur général. . . . .	557
Succès de la Mission. — Besoins divers.	
Lettre du même à M. Fiat, Supérieur général . . . . .	560
Bien produit par les écoles. — Besoin d'une chapelle.	
Lettre de M. Auguste Devin, prêtre de la Mission, à M. N., à Paris .	561
Avantages du nouvel hôpital. — Nécessité d'une chapelle.	
Lettre de ma sœur Auclair, fille de la Charité, au frère Génin, à Paris . . . . .	563
Remerciements. — Détails sur le nouvel hôpital.	
Secours inattendu pour la maison de Jérusalem. — Développement des œuvres. . . . .	564

## CHINE

### VICARIAT APOSTOLIQUE DU TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

PÉKIN. Lettre de sœur Maillard à sœur N., à Paris. . . . .	269
Réponse de l'empereur de Chine à une lettre du Pape.	
PÉKIN. Lettre de M. Humblot à la très honorée mère Derieux . . . . .	271
Bénédictio de cinq cloches. — Espérances pour l'avenir.	
PÉKIN. Lettre du même à M. Fiat, Supérieur général . . . . .	273
Église Saint-Joseph à Pékin. — Sollicitude du Saint-Père pour l'église de Chine.	
PÉKIN. Lettre de M <sup>re</sup> Tagliabue à M. Fiat, Supérieur général . . . . .	400
Eloge de Mgr Delaplace. — Arrivée à Pékin. — Remise de la lettre du Pape à l'Empereur. — Œuvres diverses.	

### VICARIAT APOSTOLIQUE DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

TCHENG-TING-FOU. Lettre de sœur Guerlain à M. Chevalier, directeur des filles de la Charité. . . . .	277
Vierges nommées <i>Joséphines</i> . — Orphelinat nombreux. — Païens convertis.	
TCHING-TING-FOU. Lettre de M. Coursières à M. N., à Paris. . . . .	407
Construction d'une église de Notre-Dame de Lourdes. — Saint Michel et le démon.	
TCHING-TING-FOU. Lettre de M <sup>re</sup> Sarthou au frère Génin. . . . .	408
Nouvelles du vicariat. — Cruelles épreuves.	

## VICARIAT APOSTOLIQUE DE TCHÉ-KIANG

HANG-TCHÉOU ; NING-PO. Extraits de diverses lettres à la très honorée mère Derieux . . . . .	60
Difficultés causées par la guerre entre la France et la Chine.	
NING-PO ; KANG-PO. Lettre de sœur Solomiac . . . . .	63
Sacré de Mgr Paul Reynaud, évêque de Fussulan, vicaire apostolique du Tché-kiang. — Translation des restes de Mgr Guierry.	
KIANG-PÉ. Lettre de M <sup>re</sup> Paul Reynaud à la très honorée mère Derieux	67
Détails relatifs à la guerre.	
KANG-PO. Lettre de M. Bernard Ibarruthy à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	73
Bénédictio d'une cloche. — Ordination.	
Lettre des confrères du Tché-kiang à M. Fiat, Supérieur général. .	75, 589
Journal de la persécution au Tché-kiang en 1884 et 1885 (suite).	
NING-PO. Lettre de sœur Solomiac à M. le Directeur de la Sainte-Enfance. . . . .	279
Besoin de secours importants. — Prudence dans les rachats d'enfants. — Nombreux baptêmes. — Visites à domicile reprises. — Utilité des épreuves.	
TCHOU-SAN. Lettre de sœur Archenault à la très honorée mère Derieux. . . . .	282
Joies du retour. — Œuvres prospères. — Conversion de plusieurs familles païennes. — Besoin pour les enfants d'une formation solidement chrétienne. — Extension des œuvres. — Ressources insuffisantes.	
NING-PO. Lettre de M <sup>re</sup> Reynaud, vicaire apostolique du Tché-kiang, à M. Chevalier, assistant de la Congrégation . . . . .	286
Bienveillance de la population païenne pour les sœurs. — Leurs travaux fatigants. — Sœurs et postulantes Chinoises.	
KIN-TCHOU. Lettre de M <sup>re</sup> Reynaud à M. Fiat, Supérieur général. . .	4 10
Station de Kin-tchou. — Villages chrétiens dans les environs.	

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Division du Kiang-si septentrional en deux vicariats apostoliques : Kiang-si septentrional et Kian-si oriental. . . . .		98
SAN-KIAO. Lettre de M. Antoine Tamet à M. Bonnet, supérieur au grand séminaire de Rodez: . . . . .		98
Besoins urgents de secours pour chapelles.		
SAN-KIAO. Lettre de M. Casimir Vic à M. le Directeur de la <i>Revue religieuse de Rodez</i> . . . . .		103
Remerciements. — Influence du missionnaire. — Nécessité d'oratoires.		

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

KI-NGAN. Extraits de lettres de M <sup>re</sup> Rouger . . . . .	422
Nouvelles persécutions. — Guérison extraordinaire attribuée à l'intercession du Vénérable J.-G. Perboyre. — Mort de M. Laurent Yuen, missionnaire.	
Rapport de M <sup>re</sup> Rouger sur le Kiang-si méridional. . . . .	425
Épreuves : persécutions et fléaux.	

Lettre de M. Boscat, prêtre de la Mission, à M. le Président du Conseil de la Propagation de la foi . . . . .	580
Persécution terrible à Kan-tchéou. — Détresse générale.	

Lettre de M <sup>r</sup> Rouger, vicaire apostolique du Kiang-si méridional, à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	582
Détails navrants sur la persécution et le pillage des chrétiens à Kan-tchéou.	

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI ORIENTAL

SAN-KIAO. Lettre de M <sup>r</sup> Casimir Vic au frère Génin. . . . .	415
Malheurs causés par les inondations. — Besoins extrêmes.	
FOU-TCHÉOU. Lettre de M. Dauverchain à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	419
Sacré de Mgr Vic. — Édifiante réunion des Missionnaires.	
Une lettre de M <sup>r</sup> Vic . . . . .	585
<hr/>	
Départs pour la Chine . . . . .	605
Lettre de ma sœur Labreuil, fille de la Charité, à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	605
Mort du frère coadjuteur Sirvain.	
Lettre de M. Fatiguet, prêtre de la Mission, à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	606
Détails sur la mort du bon frère Sirvain.	

# AFRIQUE

## PROVINCE D'ABYSSINIE

KÉREN. Lettre de M. Picard à M. Chinchon . . . . .	257
Persécution religieuse. — Courage chrétien. — M. Soumagne chez le Raz-Aloula. — Promesses de protection. — Le séminaire à Massanuah. — Guerre acharnée. — Tranquillité à Kéren. — Œuvres de la Mission.	
AKROUR. Lettre de M. Coulbeaux à la mère Lequette, fille de la Charité . . . . .	261
Défection de trois paroisses en Abyssinie. — Cruauté du Raz-Aloula. — Courage héroïque des habitants du village de Halay.	
KÉREN. Lettre de M. Bohé à M. Vayrière . . . . .	265
Dangers courus à Akroure. — Pillage par les rebelles. — Kéren menacé. — Zèle des missionnaires pour instruire par le catéchisme. — Essai d'instituteurs catéchistes.	
Extrait d'une lettre de M. Baudraz, prêtre de la Mission . . . . .	566
Succès du Mahdi. — Prise de Kassala. — Échec dans une attaque contre l'Abyssinie. — Caractère et pratiques superstitieuses des Abyssins. — Situation de la Mission.	
Lettre de M. Picard, prêtre de la Mission, à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	575
Victoire importante des Abyssins sur les Mahdistes.	
Lettre de sœur Courcen, fille de la Charité, à M. Chevalier, assistant de la Congrégation. . . . .	577
Association des Enfants de Marie. — Baptême de 44 infidèles.	

## AMÉRIQUE

### PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

BOSTON. Lettre de sœur Simplicia Rigney à sœur N., à Paris . . . .	107
M. André Carney, insigne bienfaiteur. — Grâces obtenues.	
DONALDSONVILLE (Louisiane). Lettre de sœur Clotilde Mac Donald à la très honorée Mère Derieux. . . . .	293
Épreuve de cet établissement par la privation d'un pasteur. — Retour d'un curé. — Joie universelle.	
PHILADELPHIE. Lettre de sœur Gonzague Grace à sœur N., à Paris. .	299
Naufrage. — Protection providentielle sur les sœurs de Wilmington.	
GERMANTOWN. Lettre de M. Shaw à M. Fiat, Supérieur général. . . .	429
Les premiers Missionnaires aux États-Unis. — Les Missions actuelles.	
Lettre de sœur Agnès Slavin à sœur N., à Paris. . . . .	611
Description du nouvel hôpital.	

### PROVINCE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

PANAMA. Lettre de sœur Gœury à la très honorée mère Derieux. . . .	118
Révolution à Panama. — Dangers. — Dégâts.	
PANAMA. Lettre de sœur Lance à M. Fiat, Supérieur général . . . .	121
Souffrances. — Visite de M. Maller. — Estime des populations pour les sœurs.	
Lettre de M <sup>r</sup> Pierre Schumacher, évêque de Portoviejo, à M. Fiat, Supérieur général . . . . .	435
Etat de son diocèse. — Demande de Missionnaires et de Filles de la Charité.	
GUATEMALA. Lettre de la sœur Roch à M. Fiat, Supérieur général. .	437
Les expulsions. — Protection particulière du ciel sur l'hôpital de Guatemala.	

### PROVINCE DU CHILI

SANTIAGO. Lettre de sœur Rocca à la très honorée mère Derieux. . .	123
Deux protestantes converties.	
LA PAZ (Bolivie). Lettre de sœur Jos. Boucher à M. Fiat, Supérieur général . . . . .	124
Conversion d'un protestant comédien.	
LA PAZ. Lettre de la même au même . . . . .	127
Visite du Président de la République. — Faveurs du gouvernement.	
LIMA. (Pérou). Lettre de sœur Castagnet à la très honorée mère Derieux . . . . .	129
Mission édifiante. — Zèle des Enfants de Marie.	
LIMA. Lettre de la sœur Régnier à M. Fiat, Supérieur général. . . .	440
Chinois recueillis et baptisés à l'article de la mort.	
LA PAZ. BOLIVIE. Lettre de la sœur Stéphanie Boucher à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	441
Etat prospère des œuvres.	

<b>CALLAO.</b> Lettre de la sœur Claverie à M. Fiat, Supérieur général. . .	443
La guerre. — Inquiétudes sur la maison de Lima.	
<b>LIMA.</b> Lettre de la sœur Castagnet à la très honorée mère Derieux. . .	444
Combat dans les rues de Lima. — Périls courus dans la maison des Sœurs.	

## PROVINCE DU BRÉSIL

<b>DIAMANTINA.</b> Lettre de M. Barthélemy Sipolis à M. Fiat, Supérieur général . . . . .	132
Bénédiction solennelle de la première pierre de la basilique du Sacré-Cœur à Diamantina.	
<b>FORTALEZZA.</b> Extrait d'une lettre de sœur Gagné à la très honorée mère Derieux. . . . .	138
Collège de l'Immaculée-Conception, fondé le 24 juillet 1865, à Fortaleza.	
<b>BAHIA.</b> Renseignements donnés par les filles de la Charité sur leurs établissements (1884) . . . . .	447
<b>DIAMANTINA.</b> Lettre de M. Antoine Azémar à M. Fiat, Supérieur gén. .	460
Bienfaits des Missions. — Ordre des exercices.	

## OCÉANIE

### PROVINCE DE MANILLE

<b>JARO.</b> Lettre de M. Miralda à M. Fiat, Supérieur général. . . . .	288
Éloge de feu Mgr l'évêque de Jaro. — Renseignements sur les établissements. — Mort de M. Raymond Molinas, missionnaire.	
<b>MANILLE.</b> Fête du Patronage de saint Vincent de Paul. . . . .	290

*Le Gérant : C. SCHMEYER.*



## Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#)      [Annales Volume 50](#)

[Next](#)      [Annales Volume 52](#)

[Return to Electronic Index Page](#)